This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

PFa 265.111 (11)

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE BEQUEST OF

GEORGE FRANCIS PARKMAN

(Class of 1844)

OF BOSTON

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# La Lecture

TOME ONZIÈME

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

M. FRANÇOIS COPPÉE

Digitized by Google

# La Lecture

MAGAZINE LITTÉRAIRE BI-MENSUEL

ROMANS — CONTES — NOUVELLES
POÉSIE — VOYAGES
SCIENCES — ART MILITAIRE — VIE CHAMPÊTRE
BEAUX-ARTS — CRITIQUE, ETC., ETC.

TOME ONZIÈME
(Nos 61 à 66. — 10 janvier à 25 mars 1890.)

PARIS
10, RUE SAINT-JOSEPH, 10

Digitized by Google

PFR 21-5.14 (2)

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
JAN 24 1956

G.F. Dorkman

Digitized by Google

# FIN DE RÊVE

## I

### A LA CHAMBRE

Le 13 novembre 1881, un journal de création récente, mais auquel la violence de ses polémiques avait rapidement valu dans la Presse la sorte de considération dont jouit dans une meute le chien qui aboye et qui mord plus fort que les autres, — le *Réfractaire* — « organe des revendications ouvrières », publia une diatribe furibonde contre le chef de la majorité républicaine à la Chambre, l'éloquent député Michel Costalla. Aux reproches que la fraction la plus avancée de son parti lui avait plus d'une fois adressés déjà : de sacrifier « la politique des principes à la politique des résultats », de reculer devant les réformes sociales promises par lui en d'autres temps, s'ajoutaient, dans ce réquisitoire, des accusations plus propres encore à miner sa popularité, car elles avaient été choisies parmi celles qui flattent la crédulité malveillante, l'inquiet et soupçonneux instinct d'envie qu'on trouve, quels que soient le pays et l'époque, au fond de toute démocratie. Les « luxueux équipages » — un coupé de remise que Costalla louait au mois ; — les « festins pantagruéliques », — un plat de *cassoulet*, dont il faisait les honneurs, le dimanche matin, à quelques Méridionaux, ses compatriotes et ses amis ; — la « baignoire d'argent », — un appareil à douches installé dans

Digitized by Google

son cabinet de toilette ; — les « orgies du moderne Vitellius », — on l'avait reconnu, un soir, dans une loge grillée du Palais-Royal, — sa « pelisse de boyard », enfin, — un pardessus à collet de fourrure, — étaient dénoncés par le rédacteur de la feuille socialiste avec toute la chaleur d'une généreuse indignation. Des « révélations » ultérieures, « plus graves encore, » étaient promises au public. Le morceau se terminait sous la forme d'une question qui avait fourni à l'auteur le titre de son article, dont elle condensait en trois mots tout le fiel : « D'où vient l'argent? »

Ce n'était pas la première fois qu'un journal de droite ou d'extrême gauche prenait à partie l'homme d'État dont la situation n'avait pas cessé de grandir, depuis dix ans, à la Chambre et dans le pays. Il ne se passait pas de jour qu'on ne lui reprochât d'imposer sa politique et ses vues personnelles au Gouvernement, sans avoir le courage d'accepter franchement la responsabilité du pouvoir. Mais jamais invective aussi passionnée n'avait encore été mise en jeu avec tant de virulence et d'audace. Aussi, la campagne entamée par le *Réfractaire* eut-elle pour effet d'émouvoir assez vivement l'opinion, quelque accoutumée qu'elle soit aux violences, aux grossièretés, aux calomnies qui forment le fond de la littérature politique de notre temps. On se demanda qui était ce Vindex, dont la signature se dressait mystérieuse et menaçante au bas de l'article, quel but se proposait le *Réfractaire*, en attaquant Costalla avec des armes que personne n'avait encore osé employer contre lui, car ses plus déterminés adversaires, ceux mêmes qui supportaient le plus impatiemment sa prépondérance et dénonçaient à grands cris son ambition, ne s'étaient pas risqués jusqu'alors à élever un doute sur son intégrité. L'impression générale fut que les insinuations injurieuses de la feuille socialiste révélaient un plan ourdi par les ennemis du chef de la majorité, non seulement en vue de le discréditer auprès de ses électeurs, mais surtout pour l'amener à sortir de la réserve prudente qu'il s'imposait depuis plusieurs mois, et à se compromettre par quelque éclat.

A cette époque, en effet, après les grandes luttes, les succès retentissants qui avaient marqué les premières étapes de sa carrière, Costalla jugeait — et les meilleurs, les plus clairvoyants de ses amis estimaient avec lui — que la période militante de sa vie publique était définitivement close. Plus d'Empire à combattre, plus de France envahie à défendre contre l'étranger, plus

Digitized by Google

de République menacée à sauver de la réaction. Les temps de l'homme d'opposition, du chef de parti, étaient achevés : ceux du futur chef de gouvernement commençaient. Avant d'aborder ce rôle nouveau, que peu de gens croyaient convenir à la nature de ses facultés, le grand orateur comprenait qu'il fallait rassurer tous ceux qui, conservateurs ou républicains modérés, gardaient encore des préventions contre lui, se dégager des alliances compromettantes contractées aux heures de crise avec les éléments démagogiques de son parti, dissiper la légende révolutionnaire faite autour de son nom, enfin donner à la France, à l'Europe même, de tels gages d'assagissement, que son avènement au pouvoir ne provoquât ni surprise ni appréhension. Membre de la Commission du Budget, il étonnait depuis deux ans les plus laborieux de ses collègues par sa puissance de travail. S'abstenant avec soin d'intervenir dans les irritants et stériles débats d'ordre purement politique, il mettait une sorte de coquetterie à ne plus prendre la parole que dans les bureaux, et la compétence, la largeur de vues dont il faisait preuve en traitant les questions les plus ardues, montraient assez quel profit sa souple intelligence avait déjà tiré de ce stage, à la faveur duquel s'accomplissait sans bruit la métamorphose du tribun en homme d'État. C'est pourquoi bien des gens, qui avaient lu le matin le *Réfractaire*, se demandaient avec curiosité, en se rendant à la Chambre, si Costalla allait rester fidèle au parti pris de dédaigneuse indifférence qu'il opposait indistinctement à toutes les attaques, ou si ce venimeux article ne provoquerait pas, au contraire, quelque incident qui l'amènerait à la tribune où il ne paraissait plus.

Un roulement de tambours, précédant de peu l'entrée du Président, provoqua dans les galeries du Palais-Bourbon un « Ah!.. » discret de satisfaction, qui ressemblait fort, malgré la majesté du lieu, au soupir de soulagement que poussent, dans une salle de théâtre, des spectateurs impatients lorsque retentissent enfin les trois coups. Les huissiers solennels formèrent la haie, le président de la Chambre prit place au fauteuil, tandis que les députés entraient pêle-mêle, et la séance s'ouvrit au milieu d'un brouhaha de conversations, de propos échangés à haute voix d'un banc à l'autre, de pupitres refermés bruyamment.

Un des secrétaires finissait d'expédier, au milieu de l'inattention générale, la lecture du procès-verbal, quand, par la porte gauche de la tribune, un homme de haute taille et de forte cor-

Digitized by Google

pulence fit son entrée dans la salle. Aux marques de déférence que les huissiers lui prodiguèrent aussitôt, il était aisé de voir que le retardataire devait être un des membres influents de la Chambre. De longs cheveux noirs grisonnant sur les tempes et légèrement rejetés en arrière découvraient un front du dessin le plus ferme et le plus pur ; les yeux bruns promenaient sur les choses et sur les gens un beau regard clair et tranquille de lion au repos ; un nez de Levantin, busqué, charnu, flanqué de narines largement ouvertes, une bouche gouailleuse aux lèvres sensuelles, à demi perdues dans la moustache et dans la barbe touffues, achevaient de donner à cette physionomie son caractère propre de spirituelle bonhommie, de jovialité, de finesse et de puissance.

Le nom de Costalla courut en un chuchotement rapide dans les galeries, et des lorgnettes, comme à l'entrée en scène d'un acteur célèbre, furent aussitôt braquées sur lui, tandis qu'il gravissait, d'une allure pesante, les gradins qui le séparaient de son banc. Des mains se tendaient vers lui, qu'il secouait au passage d'un air bon enfant, avec cette exubérante et chaleureuse cordialité qui chez lui n'était pas toute en surface, comme chez tant de Méridionaux, mais qui reflétait fidèlement le fond même de sa nature, cet instinct de sympathie auquel il dut d'être un si puissant séducteur d'âmes.

Comme il venait de s'asseoir, on vit deux députés, connus pour être au nombre des amis politiques dont il prenait le plus volontiers les conseils, s'approcher de sa place et lui parler à voix basse. Leur mimique très animée semblait indiquer qu'ils faisaient quelque communication d'importance. L'un d'eux lui tendit un journal que Costalla ouvrit nonchalamment, d'un air ennuyé. « C'est le *Réfractaire*, dit dans la tribune des journalistes un reporter qui suivait avec sa jumelle tout ce manège ; voulez-vous parier que Costalla arrive tout droit de Soisy, et qu'il ne l'a pas encore lu ?... Sapristi ! voyez donc comme il pâlit !... » Costalla venait en effet de poser brusquement le journal sur son pupitre ; les sourcils froncés, d'une main il caressait sa barbe, et de l'autre jouait, d'un mouvement nerveux, avec son couteau à papier. A ce moment, l'orateur de droite, qui occupait la tribune, terminait en ces termes un discours où il venait d'incriminer violemment la politique du Ministère : «... Ce n'est pas au Cabinet que s'adressent mes reproches. Chacun sait que

Digitized by Google

le Cabinet n'a pas d'existence propre et indépendante, qu'il n'est que l'émanation, le reflet de la volonté d'un homme qui ne siège pas au banc des ministres. Celui-là est le grand coupable, car toutes les fautes que j'ai signalées, c'est lui qui vous a donné la consigne de les commettre. Quand on est le chef d'un parti et que ce parti a la majorité dans la Chambre, on ne s'ingénie pas, afin de détenir plus longtemps dans l'ombre le pouvoir, à esquiver l'obligation de l'exercer loyalement au grand jour ; on le prend, on essaye de prouver qu'on a des idées, un programme, une conception du gouvernement ; ou bien, si l'on persiste à vouloir jouer le rôle de dictateur irresponsable, nous finirons par prêter l'oreille à certains bruits fâcheux qui déjà commencent à courir, et par croire que cette tactique intéressée cache d'étranges et inavouables calculs... »

L'allusion à l'article du *Réfractaire* était si claire, que tout le monde la saisit. La droite, qui ne pardonnait pas au chef de la majorité les brutales exécutions auxquelles il avait procédé, jadis, du haut de la tribune, sur plus d'un député conservateur, laissa toute sa rancune éclater dans les applaudissements dont elle salua l'outrageante péroraison. L'extrême gauche resta muette : trop satisfaite de cette attaque pour s'associer aux protestations que le discours soulevait sur d'autres bancs, — mais retenue par une sorte de pudeur qui l'empêchait encore de manifester ouvertement à quel point ses sentiments à l'égard de Costalla étaient, au fond, complices de ceux de la droite. Du centre et de la gauche, au contraire, un murmure d'indignation s'éleva, et des exclamations irritées demandèrent un rappel à l'ordre. L'émotion n'était pas calmée, et de vives interpellations s'échangeaient encore d'un côté de la Chambre à l'autre, quand une voix forte et vibrante, une voix connue de tous, prononça ces mots qui dominèrent le tumulte : « Je demande la parole ! » Un instant après, Costalla parut à la tribune.

Ce n'était pas sans une certaine appréhension que ses amis l'avaient vu se lever : le plus grand artiste, s'il est resté longtemps éloigné de la scène, ne se montre pas toujours égal à lui-même, lorsqu'il doit affronter de nouveau le public. Pris au dépourvu par cette brusque agression, ému, troublé peut-être par ce débordement inopiné de calomnie et de haine, Costalla allait-il se retrouver du premier coup en possession de ses puissantes facultés d'improvisateur, qu'il dédaignait maintenant

Digitized by Google

d'exercer ? Ou bien l'inspiration, — cette inspiration à laquelle il devait ses plus beaux triomphes oratoires, et dont il n'avait jamais eu un plus pressant besoin qu'à ce moment, — allait-elle le trahir et ne lui fournir, au lieu d'une de ces foudroyantes harangues dont il avait si souvent accablé ses adversaires, qu'une pâle et incolore réplique ?

Les premiers mots tombèrent de ses lèvres au milieu d'un recueillement presque religieux, — hommage instinctif que la foule rend à ceux-là seuls qui savent la plier sous la domination souveraine de l'éloquence, — et ceux qui redoutaient l'épreuve pour l'orateur se sentirent aussitôt rassurés. Dans l'inaction, le merveilleux instrument avait gardé l'accord, conservé toute sa puissance avec toute sa justesse. La voix, le geste, l'attitude étaient restés dignes des plus triomphantes séances d'autrefois : on y remarquait seulement quelque chose de plus sobre, un souci de correction dans la tenue, une gravité de ton trahissant, jusque dans la manière de porter la tête et de redresser le buste, la préoccupation secrète de dépouiller jusqu'aux derniers traits qui pouvaient rappeler le harangueur de réunions publiques.

Très maître de soi, très calme, il commença par aborder résolument ce vieux grief de « dictature occulte », arme émoussée à force d'avoir été employée contre lui, mais que ses ennemis, à défaut de meilleure, se repassaient de main en main depuis deux ans. Rien dans ses paroles, rien dans ses actes ne pouvait, disait-il, justifier cette imputation. Républicain convaincu, il avait sa place dans les rangs de la démocratie, non pour s'élever au-dessus d'elle, mais pour la servir...

— Dites pour l'asservir ! cria une voix qui partait des bancs de l'extrême gauche. Costalla haussa dédaigneusement les épaules ; et, avec cette présence d'esprit qui l'abandonnait rarement, même au milieu de ses plus fougueuses improvisations, il répliqua :

— Vous voyez bien que mes adversaires eux-mêmes ne prennent pas au sérieux l'accusation qu'ils dirigent contre moi, puisqu'ils y trouvent matière à des jeux de mots !...

Cette riposte heureuse, — où se retrouvaient toute la sûreté et toute la promptitude de main qu'avaient si souvent éprouvées à leurs dépens les imprudents qui se risquaient à le harceler de leurs interruptions, — et plus encore, peut-être, la superbe tranquillité, l'aisance souveraine avec laquelle il la lança, détermi-

Digitized by Google

nèrent dans la Chambre une de ces courtes agitations que les comptes rendus officiels qualifient de « mouvements divers ». Ce fut quelque chose de fugitif comme le premier frisson d'une eau qui va bientôt bouillir, un je ne sais quoi qui passa soudain dans l'air, l'invisible étincelle dégagée par le contact des passions contraires dont commençaient à se charger les esprits. Tout cela très rapide, à peine perceptible; puis, le calme de nouveau, un calme pesant; et pour tous, une sorte d'attente ardente et pénible, une anxiété vague, la certitude instinctive que l'orage était proche.

Lui, cependant, avait repris son discours interrompu par cette brève escarmouche. Les grandes périodes sonores se déroulaient l'une après l'autre, si chaudes, si colorées, si riches de tons éclatants, qu'on éprouvait à les entendre l'illusion de goûter un plaisir d'ordre purement physique, la sensation étrange d'une satisfaction qui aurait dû être intellectuelle et qui se transposait en une jouissance des yeux, comme si, au lieu de mots, de phrases, de pensées, le prestigieux orateur eût déployé devant vous, du haut de la tribune, quelque splendide toile de Véronèse. En réponse au reproche qu'on lui avait adressé de n'avoir pas de programme, il exposait maintenant, dans ce langage imagé qu'il aimait et qui était chez ce fils de la lumineuse Provence, au cerveau d'artiste, plus que de penseur, la façon naturelle d'exprimer les idées abstraites de la politique, — il exposait la théorie de la République telle qu'il la concevait : non pas celle des sectaires, haineuse, rancunière, défiante et tracassière, mais largement ouverte, réconciliant tous les Français dans le double amour de la Liberté et de la Patrie, — la République tolérante, généreuse, s'occupant des intérêts du plus grand nombre, sans doute, mais tenant aussi à honneur de protéger, d'encourager les lettres, les arts, les sciences, toutes les nobles choses de l'esprit, à l'envi de cette aimable République athénienne...

Un farouche démocrate, une « vieille barbe » de 1848, dont cette profession de foi blessait les principes, lui jeta, d'un air de dédain, cet ironique encouragement :

— Bravo, Périclès!

— Je remercie Cléon de l'honneur qu'il me fait! répliqua Costalla avec une sérénité olympienne. Alors une immense acclamation s'éleva, des salves d'applaudissements éclatèrent à la droite de l'orateur, cent voix enthousiastes répétèrent, non plus comme

Digitized by Google

un sarcasme, mais comme un hommage : « Bravo, Périclès!... » L'ovation fut tellement spontanée, tellement irrésistible, que pas un des ennemis de Costalla n'essaya de protester. Un de ses plus anciens adversaires, un ministre du 16 Mai, qu'il avait ardemment combattu jadis, parut même s'associer en quelque mesure au sentiment d'admiration que venait de manifester la gauche, car on l'entendit faire à haute voix cette réflexion :

— L'animal a décidément bien du talent!

Les bras croisés sur sa large poitrine, Costalla attendait que le silence se fût rétabli. Un peu de cette ivresse que sa parole venait de communiquer à l'assemblée commençait à le gagner lui-même, en vertu de cette mystérieuse sympathie qui s'établit entre l'orateur et ceux qui l'écoutent. Des métaphores grandioses affluaient dans son cerveau surexcité, des phrases superbes, pleines, sonores, d'un seul jet, se pressaient sur ses lèvres, et il avait hâte de s'en défaire, de les jeter à cette foule, car derrière celles-là il en sentait d'autres qui s'agitaient confusément en lui, qui voulaient sortir aussi : quelque chose comme un bouillonnement de mots et d'images, l'irrésistible poussée d'une source profonde qui cherche son issue et qui monte... Il fit un geste : on se tut et il poursuivit.

Cette République nouvelle qu'il rêvait, cette République sans exemple, sans précédent, offrirait au monde en spectacle l'épanouissement de l'élite de l'humanité. Œuvre de patience, de modération et de sagesse, elle ne serait plus un de ces édifices improvisés qui surgissent tout à coup dans la tempête et dont on n'aperçoit que les lignes de faîte au milieu de l'orage, mais un temple national dont les larges fondements plongeraient dans le sol même de la Patrie, un temple aux portes ouvertes, assez vaste pour contenir tous les hommes de bonne volonté, tous ceux qui aiment passionnément la France...

De bruyantes exclamations partirent des bancs de la droite.

« Ne parlez pas de la France! Vous l'avez mutilée et ruinée!... Silence au fou furieux!... Rendez-nous la province et les trois milliards que vous nous avez coûtés!... »

Il se tourna vers les interrupteurs, et, la tête renversée en arrière, l'œil plein d'éclairs, le bras étendu, il couvrit de sa grande voix toutes les clameurs :

— Je ne rougis pas de ce que j'ai fait il y a dix ans!... Vous

Digitized by Google

dites que le désastre en a été plus grand : moi, je jure que la honte en a été moindre!

La gauche tout entière s'était levée, battant des mains frénétiquement. La droite, découragée de l'insuccès de ses interruptions, se taisait. L'incident semblait terminé; Costalla venait de boire de ce grog qu'il prenait au lieu d'eau sucrée, à la tribune, et essuyait son front, quand un député socialiste, profitant de l'accalmie, lança d'un ton incisif cette question :

— Vous nous parlez de temple... Est-ce vous qui en chasserez les marchands?

Alors, ce ne fut plus de la confusion, du tumulte, du bruit, mais quelque chose d'innommable et d'indescriptible : une explosion de cris dont les uns exprimaient la fureur et les autres une joie féroce, — des vociférations, des hurlements, des menaces, des poings levés, des bouches crispées, — un souffle de démence qui passa dans l'hémicycle et le remplit instantanément, — l'aspect du préau d'une maison de fous, dont les pensionnaires auraient forcé soudain les portes de leurs cabanons. Le président, éperdu, secouait désespérément sa sonnette impuissante. Exaspéré par les injures qui bourdonnaient à ses oreilles : « traître, orléaniste, vendu, pourri, pitre, Barras, Mirabeau de commis voyageurs..., » Costalla perdait peu à peu cette maîtrise de soi-même qu'il avait réussi à garder jusqu'alors. Le moment était, en vérité, bien choisi pour un début dans le genre académique et correct! Ah! c'est ainsi qu'on le traitait!... Ah! la Chambre se déchaînait contre lui avec plus d'intolérance et de fureur que les voyous de Belleville dans cette fameuse réunion publique où l'on avait failli l'assommer!... Eh bien, soit! Mais alors, au diable les convenances, la langue édulcorée des parlementaires, fade comme leur eau sucrée, et en avant les « coups de gueule »! On verrait s'il savait encore en donner, s'il lui restait des crocs pour mordre qui le mordait!... Tous ses vieux instincts d'orateur de club et de balcon, auxquels il s'était juré de ne plus jamais céder, se réveillaient en lui; la haute et sereine inspiration, d'où avait jailli le discours magistral qu'il venait de prononcer, l'avait abandonné; il redevenait le Méridional mal élevé et mal embouché, commun, redondant et braillard qu'il avait été lors de ses débuts à Paris, le harangueur d'estaminet, dont la parole copieuse et triviale s'épanchait abondamment du haut d'une table, sur un auditoire de carabins et de stagiaires enthousiastes. Tout ce passé dont il

Digitized by Google

voulait à tout prix se dégager, — sentant combien lourdement il pesait sur lui, dans cette ascension vers les hautes destinées de chef d'État que convoitait secrètement son ambition, — tout ce passé l'avait ressaisi, l'étreignait, lui soufflait à l'oreille des répliques de poissarde. La voix rauque, pleine d'intonations populacières, le geste canaille et la tenue débraillée, il se démenait en faisant voler les basques de sa redingote déboutonnée, agitait les bras, tapait du poing de grands coups sur sa poitrine, ou bien, arrondissant le dos et remontant les épaules, il se penchait en avant pour éclabousser ses adversaires d'un flot de grossières invectives tribunitiennes qu'il vomissait sur eux... Cela dura deux ou trois minutes, après lesquelles, épuisé, hors d'haleine, son gosier contracté ne lui fournissant plus, au lieu de mots, que des hoquets, la cravate dénouée, le col de chemise imbibé de sueur, la face congestionnée, luisante sous le jour cru qui tombait du plafond vitré, rouge et haletant comme un lutteur de foire, il avala d'un trait ce qui restait dans son verre, descendit de la tribune et quitta précipitamment la salle.

Plusieurs de ses amis s'élancèrent aussitôt à sa suite dans les couloirs. Ils l'entourèrent, lui pressant les mains, jurant qu'il n'avait jamais déployé plus de puissance, ni plus victorieusement tenu tête à la meute intransigeante et réactionnaire. Ils essayaient de le ramener vers la salle, sous prétexte qu'il ne devait pas avoir l'air de fuir.

Mais lui, tout frémissant encore, leur dit : « Laissez-moi, laissez-moi... Je veux être seul... Je veux sortir d'ici!... » Et, se dérobant à leurs étreintes, il s'enveloppa dans son paletot et gagna la porte du Palais-Bourbon.

Il traversa la cour, franchit la grille, s'engagea sur le pont de la Concorde, marchant à grandes enjambées, sans rien voir, heurtant les passants comme un homme ivre. Au bout du pont, il tourna à droite, se dirigea du côté des Tuileries, et, trouvant une sorte de poterne ouverte devant lui, il monta les marches du petit escalier de pierre qui met en communication la terrasse du bord de l'eau avec la place de la Concorde. La terrasse était déserte. Cette longue allée vide et nue l'attira, car il avait hâte d'échapper à la foule, aux regards, à la curiosité bienveillante ou hostile de ses semblables, aux commentaires des hommes; il éprouvait un impérieux besoin de silence et de paix : de sorte qu'il trouva une volupté singulière à entrer dans cette solitude,

Digitized by Google

à y plonger comme dans un bain les ressorts douloureusement tendus de son corps et de son esprit.

Il ôta son chapeau, exposa pendant quelques secondes son front fumant à la fraîcheur de l'air, et se mit à regarder le panorama qui s'offrait à sa vue : à gauche de l'étroit horizon, l'angle, formant saillie, du pavillon de Flore; plus loin, la flèche aiguë de la Sainte-Chapelle plantée comme une aigrette au-dessus de la masse confuse des bâtiments de la Cité; le dôme de l'Institut, dont une brume légère estompait les lignes solennelles et lourdes; la Cour des Comptes, avec les cheminées à demi renversées, les tiges de fer tordues par l'incendie qui se dressent sur les débris de son faîte effondré, ses fenêtres béantes encadrant de larges pans de ciel, ses murs épais et pourtant croulants, son air tragique de ruine neuve, d'édifice foudroyé; en face, le palais bas de la Légion d'Honneur, des jardins, un bouquet de gros arbres plongeant leurs racines dans le fleuve, les deux fines aiguilles de Sainte-Clotilde, la Chambre des Députés; à droite, enfin, la carapace vitrée du Palais de l'Industrie, émergeant au-dessus du Cours la Reine comme le dos de quelque monstrueuse tortue, laissée là par la Seine, aux temps antédiluviens. Et la lassitude était chez lui si grande, après l'énorme dépense de force nerveuse qu'il venait de faire, qu'il éprouvait une sensation d'obscur bien-être à s'engourdir dans la contemplation trouble de ce spectacle, à regarder vaguement, sans penser à rien, comme les bêtes.

Sur le fleuve, c'était un va-et-vient continuel, qui brisait le courant et rejetait contre les berges de petites vagues courtes et clapotantes, chargées de minuscules épaves. Un toueur trapu remorquait péniblement une longue traînée de chalands, en marquant par un jet de fumée noirâtre chacun des temps de cette sorte de respiration courte et saccadée, qui donne à ces machines je ne sais quelle apparence de vie, le halètement douloureux d'animaux de trait épuisés par l'excessive tension de leurs muscles. Des deux côtés de ce roulier du fleuve, les étroits bateaux-mouches glissaient et s'entre-croisaient avec une agilité silencieuse, comme de minces navettes passant et repassant dans un filet dont les arches du pont de la Concorde auraient figuré les mailles. Le long des berges, de massives péniches flottaient lourdement, plongeant jusqu'au ras de l'eau, sous le poids de leur cargaison de houille; de grands bateaux chargés de sacs de plâtre disparaissaient sous une couche de poussière aussi blanche que du

Digitized by Google

grésil, et le sol tout autour d'eux était blanc également, comme s'il avait neigé sur ce point de la rive. Toutes ces formes, et bien d'autres, — tramways, voitures, circulant à ses pieds sur le quai, — passaient confusément dans le champ de sa vision, sans qu'il fît l'effort nécessaire pour les y retenir un instant, et sentir tout le charme intime de ce coin de paysage parisien.

Il se mit à marcher dans l'allée. Au-dessus de sa tête, les branchages des tilleuls dépouillés rayaient de hachures noires le fond gris et cotonneux du ciel; des moineaux perchés çà et là hérissaient frileusement en boule leur plumage; les platanes laissaient pendre, avec quelques feuilles jaunies qui leur restaient encore, des grappes de graines qui ressemblaient à des pompons de laine brune; très haut des ramiers attardés rentraient des champs à tire-d'aile. Tout cela, non pas net et précis, mais un peu vague d'aspect, à demi noyé dans l'air humide, et de contours flottants, ainsi que des images de rêve.

Comme le hasard de sa marche sans but l'avait rapproché de la balustrade qui borde la terrasse, du côté de la Seine, un ouvrier passant sur le quai l'aperçut et dit à ses compagnons : « Tiens, Costalla ! » Il s'écarta aussitôt, mécontent d'être reconnu: mais ce mouvement, le son de cette voix, avaient secoué la torpeur de lassitude où s'était momentanément engourdie sa pensée; et le souvenir, aboli pendant quelques minutes, de ce qui s'était accompli envahit de nouveau, plus impérieux et plus amer encore, son esprit. Il se mit à repasser mentalement tous les incidents de la séance; — et il se reprochait d'avoir perdu dans cette séance maudite le fruit de deux années d'efforts, tout le bénéfice de la discipline, de la patience, de la modération, qu'il avait imposées, non sans peine, aux ardeurs de son propre tempérament et à la turbulence de son parti. Ah! comme il voyait bien, maintenant, le piège qu'on lui avait tendu, et quel remords, quelle colère de s'y être laissé prendre!... Qu'allait penser la France, qu'allait penser l'Europe, de l'homme qui, aspirant à gouverner un jour son pays, ne savait pas mieux se gouverner soi-même et contenir la fougue dangereuse de ses instincts!... Mais aussi, comme on l'avait perfidement poussé vers le traquenard! Avec quelle adresse ses ennemis conjurés de droite et d'extrême gauche l'avaient assailli, harcelé, criblé de ces traits empoisonnés, dont la piqûre répétée l'avait enfin mis hors de lui-même!... Tout le mal venait de cet article immonde, lu, étu-

Digitized by Google

dié, commenté à loisir depuis le matin par ses ennemis, et où chacun d'eux avait successivement puisé les insinuations injurieuses ou les outrages flagrants dont on l'avait abreuvé...

La poussée de sentiments tumultueux qui, de nouveau, s'opérait en lui donnait maintenant à sa démarche quelque chose de nerveux et de saccadé. Ses mains s'ouvraient, puis se refermaient brusquement, ses lèvres remuaient, laissaient passer des lambeaux de phrases, de sourdes exclamations de colère. Il s'approcha de la balustrade et s'appuya sur elle, les poings fermés, le buste penché en avant, dans une attitude qu'il prenait quelquefois à la tribune, au commencement d'un discours; et des passants étonnés s'arrêtèrent, regardant ce fou qui avait l'air d'adresser à un auditoire invisible une harangue que l'on n'entendait pas. Ayant aperçu des têtes levées qui le dévisageaient curieusement, il craignit d'être reconnu de nouveau et se rejeta en arrière. L'article du *Réfractaire* obsédait de plus en plus sa pensée. « Vindex ! se disait-il. Qui est ce Vindex? Que lui ai-je fait ? Pourquoi cet homme, que je ne connais pas, me hait-il à ce point? Ah! le misérable, le misérable!... » A ce moment, il passait devant le groupe en bronze de Barye, qui représente un lion écrasant du pied un serpent. Il s'arrêta soudain, regarda, sourit amèrement; et ce sourire navré traduisait cette pensée, qu'un rapprochement soudain entre sa situation présente et le sujet traité par l'artiste venait de lui suggérer : « Va ! tu peux rugir, tu peux l'écraser du pied : il t'a mordu, le venin est dans tes veines, ton sang le charrie, et tu mourras, ô lion, de la piqûre du vil reptile... »

Alors, la mélancolie de ce lieu solitaire, de ce ciel brumeux d'hiver, de cette heure grise, s'ajoutant à sa propre lassitude, il fut pris d'un grand dégoût de toutes les choses vaines qui remplissaient sa vie : les intrigues parlementaires, les luttes électorales, la politique, l'ambition, le pouvoir. Il sentit le besoin de se retremper dans une affection vraie, désintéressée, de presser une main amie — une main de femme, — car ces mains-là seules semblent assez légères et assez douces à nos cœurs endoloris. Il quitta la terrasse, traversa le pont de Solferino et remonta le quai de la rive gauche, dans la direction de l'Institut.



Digitized by Google

## II

### ÉGÉRIE ET MENTOR

Vers le milieu de la rue de Verneuil, s'élève une maison dont les croisées s'encadrent dans ces hautes baies que présentent la plupart des vieilles maisons de Paris, construites en un temps où les architectes ne s'ingéniaient pas encore à économiser sur l'air et la lumière afin d'entasser plus d'étages les uns sur les autres. La porte cochère monumentale, qui, lorsqu'elle se referme, fait rouler sous la voûte le grondement sourd d'une lointaine canonnade, donne accès sur un large escalier de pierre, dans l'ample cage duquel un petit hôtel moderne tiendrait à l'aise. L'entresol est occupé par deux appartements, un peu bas de plafond, dont les portes d'entrée se font vis-à-vis, sur le palier. A l'époque où commence ce récit, l'appartement de gauche, composé de cinq pièces, était meublé avec simplicité, sans autre recherche que celle d'une méticuleuse propreté.

Lorsqu'on pénétrait dans le salon, les regards étaient d'abord attirés par un tableau qui occupait la place d'honneur, au centre du panneau principal. Cette toile représentait, en grandeur naturelle, Michel Costalla vu de trois quarts, la tête un peu infléchie en arrière, un bras allongé, dans cette belle attitude dominatrice que ses ennemis lui reprochaient de prendre trop souvent à la tribune. Deux longues palmes d'un jaune paille s'entre-croisaient au-dessus du cadre : hommage significatif d'une admiration qui n'attendait pas l'arrêt de l'histoire et de la postérité pour décerner la gloire au grand orateur. Des dessins, des aquarelles, de simples gravures, découpées dans des journaux illustrés et retraçant les plus fameux épisodes de sa vie, pendaient aux murs.

Et si quelque étranger, introduit dans ce sanctuaire, avait demandé quelle main pieuse d'homme ou de femme s'était plu à rassembler tous ces souvenirs, il eût suffi de lui montrer sur une petite table, dans un cadre de velours rouge, une photographie de Costalla jeune, mince, une marguerite à la boutonnière, et devant ce portrait un bouquet de violettes renouvelé chaque matin, pour que le visiteur devinât que, seule, une femme pou-

Digitized by Google

vait avoir imaginé cette forme naïve et touchante d'adoration perpétuelle.

A cette date de 1881, l'appartement était en effet loué depuis plusieurs années au nom de Mme Gauthier. C'était une personne de trente-six ans à peu près, qui vivait très retirée. Une vieille servante taciturne, d'un dévouement intraitable, qui, aux questions qu'on lui adressait sur sa maîtresse, grognait comme un chien hargneux, cumulait auprès d'elle les fonctions de cuisinière et de femme de chambre. Le concierge savait que sa locataire aimait les fleurs et les oiseaux, qu'elle n'allait pas à la messe, sortait rarement, qu'elle lisait beaucoup de journaux, qu'elle recevait peu de visites : et c'était à peu près tout ce qu'il aurait pu dire sur elle. Quand le temps était beau et qu'un rayon de soleil se risquait à plonger dans l'étroite rue, les habitants des maisons d'en face voyaient s'ouvrir les fenêtres basses de l'entresol et paraître dans leur encadrement une femme à la silhouette mince, au fin profil, qui donnait des miettes de pain à ses serins, de l'eau à ses jacinthes, puis s'asseyant au soleil, restait là longtemps, un livre ou quelque ouvrage de couture sur les genoux, les mains allongées sur les bras du fauteuil, la tête appuyée au dossier, dans une pose de mélancolique rêverie...

Thérèse Gauthier était la fille unique d'un officier tué en Italie. Orpheline de père et de mère, elle se destinait à la dure et ingrate profession d'institutrice, quand une cousine, — la seule parente qu'elle eût conservée, — mourut en 1867, lui laissant une petite fortune. Cette circonstance modifia ses projets d'avenir. Affranchie de la nécessité de gagner son pain de chaque jour, elle s'installa près du Luxembourg, dans une maison où habitait, à l'étage situé au-dessous du sien, une tante de Costalla, que celui-ci venait voir chaque semaine. C'était le temps où il commençait à remplir le quartier Latin de sa réputation naissante. Le jeudi, jour où d'ordinaire il dînait avec quelques amis chez sa tante, Thérèse guettait son arrivée. Romanesque et sentimentale, douée de cette vive imagination que la solitude et les longues heures oisives développent encore, elle ne tarda pas à s'éprendre du jeune avocat. Les soirs d'été, on ouvrait chez sa voisine les fenêtres de la salle à manger, et la voix tonnante de Costalla lançait, au milieu du cliquetis des fourchettes et des verres, de grandes tirades tribunitiennes. Pâle et vibrante, à demi pâmée dans cette nuit tiède dont les parfums énervants se faisaient,

Digitized by Google

pour la troubler davantage, complices de cette capiteuse éloquence, la jeune fille, invisible à son balcon, recueillait avidement ses paroles, comme une fleur altérée boit une pluie d'orage. Un jour elle apprit qu'il allait plaider, pour un journaliste républicain, un grand procès politique. Elle parvint à se procurer une entrée à l'audience de la huitième chambre, et l'entendit prononcer contre le Deux-Décembre le réquisitoire, plus éclatant que les trompettes de Jéricho, après lequel une lézarde étroite et profonde comme ces sillons que laisse la foudre courut du haut en bas de l'édifice impérial. Ce jour-là, elle sentit qu'elle appartenait à Michel, qu'elle était sa chose pour la vie, qu'elle s'était donnée irrévocablement et tout entière. Aussi, quand l'ayant par hasard rencontrée dans l'escalier, il la dévisagea comme une vulgaire grisette; quand, huit jours après, il osa l'aborder avec l'impertinence et la fatuité d'un don Juan de Bullier; quand, avec son effronterie de Méridional, il demanda la permission de faire une visite, puis une autre ; quand il se déclara, devint pressant, elle ne se redressa pas sous l'affront, elle n'eut ni indignation, ni révolte, ni colère, elle accepta sa destinée avec la résignation passive d'une créature qui se sent en proie à quelque chose d'infiniment plus fort que les facultés de résistance dont elle dispose, à une puissance inéluctable qui se souciait des convenances, du respect humain, de ses pudeurs de jeune fille, comme la meule d'un moulin se soucie d'un grain de sable ; et, sans même le frisson d'horreur, la résistance suprême de l'oiseau lorsqu'il se sent tomber dans la gueule du serpent qui le fascine, cette vierge se laissa prendre dès qu'il voulut.

Elle vécut pendant trois ans, heureuse et cachée, pleine de foi dans les glorieuses destinées de son grand homme, l'admirant plus encore, peut-être, qu'elle ne l'aimait, s'imprégnant de ses idées, non dans le dessein secret de lui plaire davantage, mais parce que l'enthousiasme de son amour était tel, qu'il lui semblait qu'en Michel résidait toute sagesse et toute science. Elle devint ainsi libre-penseuse et républicaine, bien que son éducation première eût été dirigée dans un tout autre sens. Cette évolution de son esprit s'accomplit avec une surprenante facilité. Elle se rallia, sans examen ni discussion préalables, à ces convictions nouvelles, non qu'il lui eût été démontré qu'elles se rapprochassent davantage de la vérité et de la justice absolues, mais tout simplement parce que celui qu'elle aimait les proclamait supé-

Digitized by Google

rieures à toutes autres ; au fond, elle s'y rallia surtout parce qu'en sacrifiant à Costalla ses opinions d'autrefois, c'était quelque chose d'elle-même qu'elle lui livrait de surcroît, une partie de son être où le maître n'avait pas encore pénétré, qu'elle lui abandonnait comme le reste, l'enlacement de sa pensée qu'elle acceptait, avec la même docilité humble et joyeuse que l'étreinte de ses bras. Quel raisonnement, aux yeux d'une femme amoureuse, peut valoir cette raison-là ?

Dans les premiers temps de leur liaison, bien qu'ayant pris très vite, à l'exemple de son ami, l'habitude de juger avec une singulière indépendance beaucoup de conventions sociales dont jadis on lui avait enseigné le respect, Thérèse souhaitait ardemment qu'il lui proposât de l'épouser. Elle n'osait toutefois manifester ce désir, retenue par un scrupule de délicatesse que la moyenne des femmes d'une honnêteté bourgeoise et dont le cœur n'a jamais parlé plus haut qu'il ne convient jugera sans doute sévèrement, mais que celles-là comprendront et admireront peut-être, qui ont vraiment aimé. En laissant voir à Costalla qu'elle attendait le payement de cette sorte d'indemnité, la jeune femme craignit d'ôter au don qu'elle avait fait spontanément de sa personne ce caractère de renoncement complet, qui l'absolvait de sa faute, sinon aux yeux du monde, du moins aux yeux de sa propre conscience, et qui substituait à la vulgarité d'une chute la noblesse d'une immolation totale et désintéressée. Elle se promit donc d'attendre que Michel fît les premiers pas ; puis, quand elle eut constaté qu'il ne songeait nullement à les faire, au lieu d'accuser l'insouciance ou l'égoïsme de son amant, elle ne chercha plus qu'à se donner le change à elle-même : car l'idée seule de lui adresser un reproche, — si tendre, si discret, si enseveli que fût ce blâme au fond de sa conscience, — lui communiquait la sorte d'effroi que peut inspirer à un dévot la tentation de commettre un sacrilège. Elle se persuada qu'une union libre, comme la leur, était plus conforme aux opinions qu'ils professaient l'un et l'autre ; que le mariage serait un obstacle, une gêne pour lui, et qu'elle n'avait pas le droit d'encombrer ainsi sa vie ; qu'un homme tel que celui-là n'était pas fait pour avoir une femme, des enfants, un foyer domestique, comme les autres ; qu'il appartenait à la République, à la France ; que l'intérêt de son parti, l'intérêt même de sa légitime ambition exigeait qu'il gardât la plénitude de son indépendance. Comme

Digitized by Google

le cœur est parfois sophiste plus subtil que l'esprit, la pauvre créature finit par croire à toutes ces mauvaises raisons dont elle se dupait, et par ne plus songer presque au mécompte de son amour.

Résignée à n'être que la maîtresse de Costalla, elle espérait du moins trouver dans la fidélité de celui à qui elle avait tout sacrifié la récompense de sa tendresse et de son abnégation. Mais une ironie de la destinée avait livré cette femme, de sentiments profonds et silencieux, d'ardent idéalisme, à l'homme le moins fait pour comprendre la poésie et le charme des amours qui durent, de ces amours qui portent en eux-mêmes une vertu de renouvellement, le don mystérieux d'une éternelle jeunesse. Les exigences d'un tempérament exubérant, les habitudes de libertinage contractées pendant le cours d'une jeunesse livrée à tous les désordres, la philosophie positive dont il était l'adepte, sinon très éclairé, du moins très fervent, son goût déclaré pour les énormes facéties de Rabelais, pour les fabliaux salés du moyen âge, pour les polissonneries des contes de La Fontaine, pour ce qui portait en littérature ou en art une marque de sensualisme, pour les œuvres qui chantaient la chair, l'épanouissement libre et joyeux de la matière, tout, enfin, aurait dû faire comprendre à Thérèse qu'il était de ces hommes auxquels il ne faut pas demander d'être fidèles : non seulement parce que la fidélité contrarie tous les instincts de leur nature, mais parce qu'elle est à leurs yeux quelque chose d'absurde, d'anormal, de monstrueux, une infraction à la loi en vertu de laquelle les êtres se recherchent, s'unissent, se quittent, pour renouveler sans cesse avec d'autres êtres l'innocente expérience du plaisir.

Un jour elle apprit qu'il la trompait, qu'il l'avait trompée dès les premiers temps. Et avec qui? Des filles de brasserie, des chanteuses de café-concert, des traîneuses de Montmartre ou du quartier Latin : en sorte qu'à la douleur d'être trahie s'ajoutait l'humiliation de se voir sacrifiée à d'abjectes rivales. Elle fut assez stoïque pour lui épargner les lamentations vaines et les récriminations injurieuses où se complaisent d'ordinaire les désespoirs amoureux ; elle ne cessa même pas de l'aimer, étant de ces femmes qui ne savent pas se reprendre après qu'elles se sont données : seulement elle tomba malade et faillit mourir.

Quand elle entra en convalescence, après cette crise terrible qui pendant plusieurs semaines l'avait tenue entre la vie et la

Digitized by Google

mort, de graves événements s'étaient accomplis. L'empire avait été renversé, une armée allemande assiégeait Paris. Michel, porté au pouvoir par la révolution du 4 Septembre, organisait la résistance en province. Quelle femme n'eût été fière d'avoir été distinguée, aimée par cet homme, qui se dressait audacieusement contre l'ennemi vainqueur, le faisait hésiter, douter presque de la victoire, et dont la figure, déjà si grande avant la lutte prodigieuse qu'il osait soutenir, s'illuminait maintenant d'un reflet d'épopée? Qu'on se rappelle ce temps tragique, ces mois d'octobre, de novembre, de décembre 1870, de janvier 1871, où chaque jour était marqué par quelque catastrophe : villes prises, capitulations, batailles perdues, retraites plus désastreuses encore que les défaites, et où l'invasion, comme un fleuve qui déborde, inondait, noyait, emportait tout. Isolé du reste de la France et du monde, semblable à un îlot bloqué par les flots, Paris ne savait même pas quel acte du drame s'accomplissait au delà des lignes d'investissement, hérissées de canons, qui bornaient son étroit horizon. Mais parfois, à travers les mailles du réseau maudit qui enserrait la grande ville, un messager passait, apportant des nouvelles. Il racontait que, là-bas, quelqu'un s'obstinait à ne pas désespérer, qu'il restait encore une voix pour crier à cette pauvre France épuisée des paroles de réconfort qui galvanisaient la mourante... Et c'était alors comme une lueur d'aube qui se levait dans notre ciel si sombre; on se reprenait à croire que tout n'était pas fini peut-être; on percevait obscurément je ne sais quel grand frisson, non d'agonie, mais d'enfantement, qui passait dans le corps de la nation, en travail d'armées nouvelles; on croyait entendre le bruit sourd de légions en marche, accourant du nord, du sud et de l'ouest, une lointaine et joyeuse sonnerie de clairons, des cris de victoire et de délivrance... Si Thérèse gardait quelque rancune à l'infidèle, ce ressentiment se fondit peu à peu et finit par se perdre dans la recrudescence d'admiration provoquée en elle par l'œuvre grandiose que Costalla avait essayé d'accomplir. Si elle souffrait encore, sa propre souffrance lui parut moins digne d'intérêt, à cette heure où, d'un bout à l'autre de la France, régnait une telle désolation, qu'on n'avait pas assez de toute sa pitié, de toutes ses larmes, pour compatir comme il fallait au deuil de la Patrie...

Dès que les portes de Paris s'ouvrirent, elle partit pour Bordeaux. Michel eut quelque peine à reconnaître cette femme usée, amaigrie, vieillie de dix ans, qui reparaissait devant lui. « Com-

Digitized by Google

ment, c'est toi, ma pauvre Thérèse! lui dit-il. — Oui, mon ami, répondit-elle avec un douloureux sourire; c'est moi, telle que tu m'as faite. » Aucune autre plainte ne devait plus, ni ce jour-là, ni dans la suite, sortir jamais de sa bouche. Il croyait qu'ayant pardonné, elle était prête à reprendre la vie d'autrefois : elle lui signifia qu'il ne devait désormais voir en elle qu'une amie, la plus dévouée, la plus tendre, une amie, et rien de plus. Lui, se prit à sourire, sachant combien de femmes ont fait ce joli rêve de devenir une sorte de sœur pour l'homme qu'elles ont aimé, et combien il est rare qu'aucun retour offensif de passion ne vienne interrompre le cours d'une métamorphose aussi malaisée. La défaillance de volonté qu'il prévoyait, en l'escomptant au gré de son caprice ravivé par l'obstacle, ne s'étant pas produite, Michel en fut surpris; car le peu de psychologie féminine dont il était pourvu avait été puisé à des sources trop vulgaires pour qu'il pût comprendre la fierté du scrupule auquel Thérèse obéissait maintenant. Il crut d'abord à une sorte de bouderie, dont la persistance lui parut de mauvais goût, comme dépassant la mesure d'enfantillage qu'il permettait aux femmes. Mais des mois, des années, s'étant écoulés sans qu'elle cédât, lorsque d'aventure une fantaisie soudaine le prenait d'essayer encore de la fléchir, de même qu'on découvre, à la longue, la secrète harmonie d'une langue étrangère qu'on entend mal et qu'on ne parlera jamais, il finit par entrevoir le raffinement de délicatesse, le respect profond de l'amour, qui se cachaient dans la résistance obstinée de cette femme, que, pourtant, il sentait toujours amoureuse. Cette confuse intuition d'une haute dignité morale accrut encore l'estime que l'intelligence, la fermeté d'esprit de Thérèse, lui avaient déjà inspirée. Il sentit mieux le prix de cette noble amitié qu'on lui offrait sans réserve, tout en lui refusant avec une inflexible douceur le droit de s'autoriser du passé pour demander davantage. Cette liaison singulière lui révélait, en effet, des jouissances d'une qualité plus rare et plus fine que les satisfactions recherchées d'ordinaire par sa sensualité, et que, seules, il avait appréciées jusqu'alors. Ses amis, habitués à le voir traiter indistinctement toutes les femmes comme des créatures subalternes, condamnées à jamais, par l'infériorité même de leurs facultés, à subir le bon plaisir de l'homme, — meubles de gynécée ou fleurs de harem, — ses amis ne retrouvaient plus rien, dans ses rapports avec elle, du ton et des allures qui traduisaient de la façon

Digitized by Google

la plus expressive un dédain où le confirmaient chaque jour le nombre et la facilité vraiment extraordinaire des bonnes fortunes qu'il devait à sa célébrité. Mille petits détails significatifs, sa façon d'aborder Thérèse et de lui prendre la main, les inflexions de sa voix, qui pour lui parler voilait un peu son timbre éclatant, toute sa manière d'être, enfin, quand il se trouvait auprès d'elle, dénotaient une affection à la fois respectueuse et tendre. Et c'était précisément ce mélange de deux nuances de sentiment, aussi nouvelles pour lui l'une que l'autre, qui donnait, même aux yeux de ce voluptueux, un charme tout particulier de douceur à ce commerce de pure amitié qu'il entretenait avec elle.

Quant à la jeune femme, elle était devenue, — l'aimant toujours, mais d'un amour sublimé en quelque sorte par l'épreuve même qu'il avait dû subir, — elle était devenue son « meilleur ami », son conseiller, son Égérie. Il la consultait sur tout, lui exposait ses plans de discours et les discutait avec elle, lui soumettait toutes les évolutions de cette politique qu'il avait inaugurée : politique souple, avisée, tenant compte moins des principes que des faits, aujourd'hui circonspecte et demain très hardie, selon que l'heure semblait conseiller la prudence ou l'audace, politique patiente, méthodique, dont il ne cessait depuis dix ans de préconiser les avantages, au grand scandale des théoriciens de l'absolu qui en dénonçaient avec amertume le caractère ondoyant et versatile. Bien que ses opinions fussent, sur plus d'un point, à peu près aussi avancées que celles de son ami, Thérèse ne cherchait à exercer son influence sur lui qu'en faveur des solutions modérées; car elle était douée d'un sens très ferme et très sûr, même dans l'ordre des choses de la politique, où il semble que les femmes n'apportent le plus souvent que la violence aveugle de leurs préjugés et de leurs instincts, l'intolérance de sympathies ou de haines irraisonnées, des jugements étroits et raides, formulés tout d'une pièce, avec un tranquille dédain de la mesure et de l'équité, de la critique et des nuances. Le triomphe des idées de Costalla était la grande occupation, l'obsession de tous les instants, la passion qui remplissait la vie de Thérèse. Elle s'était consacrée à la gloire de son amant, comme d'autres se consacrent à Dieu, avec les mêmes ardeurs, le même élan désespéré d'une âme déçue et profondément désorientée, qui veut assouvir à tout prix, fût-ce par une satisfaction illusoire, le besoin persistant de croire, d'aimer, de se dévouer, dont elle est tour-

Digitized by Google

mentée. De là, cet air de chapelle dédiée à un saint et couverte d'*ex-voto*, qu'avait le salon du petit appartement de la rue de Verneuil.

Le jour même où la Chambre était le théâtre de la séance tumultueuse qu'on a racontée plus haut, à l'heure précisément où Costalla quittait le Palais-Bourbon après avoir lancé son grand discours, deux personnes causaient dans cette pièce toute pleine de lui. L'une était Thérèse elle-même. Des cheveux d'un blond cendré, doux à l'œil comme ils devaient l'être au toucher, mais déjà grisonnants, encadraient de chastes bandeaux plats un visage resté jeune, éclairé par des yeux bleus, d'une limpidité d'aigue-marine, dont l'ordinaire expression était celle de la mélancolie, mais d'une mélancolie apaisée, d'une sorte de résignation sereine, signe de l'absolue pacification intérieure, qu'on remarque fréquemment sur la blanche figure des sœurs de charité. La peau très fine, dont la pâleur se colorait brusquement, sous le coup d'une émotion quelconque, d'une délicate teinte d'un rose virginal, les mains, les oreilles, la bouche, les dents étaient d'une irréprochable aristocratie. Sous le corsage de laine brune, d'étoffe et de coupe très simples, qui dessinait son buste étroit, surmontant une souple taille de jeune fille, on devinait une créature fine et vibrante, en qui toutefois les nerfs étaient dominés par la volonté. La parole était un peu lente, d'un timbre légèrement voilé, ainsi qu'il arrive souvent chez les gens qui réfléchissent beaucoup; et quand elle parlait, je ne sais quoi de vague passait dans ses yeux clairs, comme si elle eût tourné son regard au dedans d'elle-même, afin d'y suivre le travail intérieur de son esprit. Cela même, joint à la rare vigueur de sa pensée, donnait, de l'aveu de tous ceux qui l'avaient approchée, une autorité singulière à toutes les choses qu'elle disait.

— Alors, mon ami, demanda-t-elle, vous avez eu la même idée que moi en lisant ce matin cet odieux article du *Réfractaire?*

— Absolument... Un simple adversaire politique n'aurait pas trouvé de tels accents de haine... J'ai tout de suite flairé un ennemi personnel de Costalla.

— Moi aussi... Avez-vous remarqué l'ambiguïté perfide des termes?... On ne peut savoir au juste ni de quelle sorte de tripotages il est question, ni si c'est Michel lui-même ou son frère, ou quelqu'un de son entourage qui est accusé de s'y livrer...

Digitized by Google

— Naturellement... Ces dénonciations vagues, pleines de sous-entendus menaçants, que la malveillance peut interpréter et grossir à son gré, sont plus redoutables qu'une articulation nette et précise : le gredin qui a écrit cela sait son métier. Et dire qu'il n'a pas vingt-cinq ans!...

Thérèse fit un mouvement de surprise, et s'écria :

— Comment, vous le connaissez donc?

— Je l'ai entrevu, il y a plusieurs années... Mais enfin, je sais à qui nous avons affaire, c'est l'important. Mon premier soin, après avoir lu l'article, a été de me mettre en campagne pour apprendre au plus vite qui en était l'auteur. Et j'ai fait une jolie découverte, je vous en réponds!

— Dites vite... Qui est-ce?

— Vous rappelez-vous une histoire dont je crois vous avoir touché deux mots autrefois?... Il y a huit ou neuf ans, j'étais allé un jour attendre Michel à la Chambre. La séance finie, nous sortions, bras dessus, bras dessous. Une femme qui traînait par la main un gamin d'une quinzaine d'années est venue se planter devant nous... Je vois encore sa haute taille, ses formes puissantes, son visage balafré, les mèches de cheveux gris, rudes comme des crins, qui s'échappaient de sa capeline rouge, ses yeux brillants, son air d'illuminée, — je vois surtout l'enfant maigre, blême, au mauvais regard, qui se tenait raide et farouche auprès d'elle... Cette virago montra du doigt Michel et dit au petit garçon : « Tu veux connaître ton père? Regarde bien ce misérable-là : c'est lui! » Eh bien! ma chère, l'enfant a grandi, il écrit, et c'est lui qui signe VINDEX au *Réfractaire*... Voilà... Qu'en dites-vous?

— Est-ce possible!... Comment, c'est cet enfant... cet enfant... Mais alors ce serait abominable!... Ah! tenez, Camille, dites-moi encore que cette femme a menti!

— Ce que je puis vous affirmer, c'est que Michel n'était pas le seul amant de cette Aurélie quand elle a eu son enfant... Vous n'allez pas, j'imagine, vous mettre martel en tête pour une si vieille histoire?... Cette paternité lui a paru tellement sujette à caution, qu'il a bien accepté d'être parrain de l'enfant, mais en déclarant tout net à la mère qu'il ne fallait pas avoir la prétention d'exiger de lui davantage. Elle n'a pas insisté, et il l'a perdue de vue pendant plusieurs années. Après la Commune, où il paraît qu'elle a joué un rôle, Mlle Vidalin, — qui était, paraît-il,

Digitized by Google

réduite à la misère la plus noire en ce temps-là, et obligée de se cacher je ne sais où, — lui a fait demander des secours. Michel s'est exécuté. J'ai quelque raison de croire que cet argent a payé en partie les frais de l'éducation assez soignée qui permet à son intéressant filleul de collaborer avec tant de distinction à l'excellent journal où il vient de faire ses débuts. Un jour est venu où les lettres d'Aurélie, qui osait réclamer qu'il reconnût ce jeune drôle, ont fini par lasser la patience et la bonté de Costalla. Il a supprimé la petite pension qu'il avait eu le tort de commencer à lui servir. C'est alors qu'elle est venue faire, devant la porte du Palais-Bourbon, l'esclandre que je vous ai conté. Aux lettres de la mère ont ensuite succédé celles du fils, pleines de sommations grossières, de tirades furibondes, de menaces. Michel n'a pas répondu. Depuis assez longtemps déjà, ils ne donnaient plus signe de vie ni l'un ni l'autre. Voici que la persécution recommence aujourd'hui sous une autre forme... Et maintenant, ma chère amie, vous en savez tout juste autant que moi...

George Duruy.

*(A suivre.)*

---

Digitized by Google

PORTRAITS LITTÉRAIRES

# FRANÇOIS COPPÉE

Depuis la mort de Victor Hugo, l'empereur et le patriarche de la poésie en France, et la fin de cette souveraineté littéraire qu'il exerçait si majestueusement, ses généraux se sont partagé cet empire, dont le sceptre était trop lourd pour une seule main, dont la couronne était trop large pour une seule tête. C'est ainsi que les seconds sont devenus les premiers et qu'aujourd'hui, en vertu d'un héritage incontesté, les Théodore de Banville, les Leconte de Lisle, les Sully-Prudhomme, les François Coppée ont pu prendre le titre de rois du royaume littéraire qu'ils se sont taillé par la plume, comme les généraux d'Alexandre par l'épée dans les satrapies conquises, dans la Perse et les Indes — de la poésie. Nous n'avons à parler aujourd'hui que de François Coppée et de son petit royaume littéraire.

Car il n'est pas grand, ce royaume. Il a une étendue modeste, des frontières qui n'ont rien de hautain. Il ne menace personne, il n'inquiète pas les voisins. Il n'a pas l'infini pour horizon. Il est fait de ces vallées étroites et de ces coteaux modérés dont parlait Sainte-Beuve, chers à la Muse pédestre.

Mais si ce royaume de Coppée n'est pas grand, il est bien à lui. Il l'a trouvé, il l'a découvert par son initiative, il l'a fécondé par son originalité, il l'a embelli et moralement agrandi, sans fausse ambition, mais avec une sage habileté, par les cultures les plus variées.

Digitized by Google

La critique et le public ont applaudi à ces efforts ingénieux d'un poète délicat, doublé d'un très fin prosateur, d'un très aimable homme, conteur exquis, causeur brillant et gai, doué d'un caractère aussi heureux que son talent, dont le succès fait plaisir à tout le monde, qui était naguère encore le plus jeune des académiciens, et qui demeure le plus populaire, le plus lu et — détail qui a son importance, qu'il ne faut ni surfaire, ni négliger, — le plus acheté de nos poètes.

Et cela, quoiqu'il n'ait point de prétentions épiques, ni même de prétentions lyriques. Peut-être même à cause de cela. Le temps n'est plus aux vastes ambitions, aux gigantesques entreprises du romantisme. Il n'est pas davantage aux ciselures et aux damasquineries du parnassisme, encore moins aux macabreries du névrosisme de la poésie *décadente* érigé à la hauteur d'une formule nouvelle, d'une nouvelle doctrine poétique. Le public d'aujourd'hui est positif et pressé. Il lui faut de la poésie humaine, patriotique, intime, familière, de veine franche, de source fraîche, dont il soit à la fois agréable et salutaire de prendre le réconfort en passant, comme une tasse de lait pur ou un verre de bon vin.

François Coppée, le poète des *Intimités,* des *Humbles,* a été ce poète-là, ce poète cordial, familier, patriote, bon Français et fin Parisien, qui a osé peindre et louer, élever à la dignité de l'art les héroïsmes naïfs, les martyres obscurs de la vie laborieuse et pauvre, du ménage bourgeois ou populaire, qui a toujours eu toute prête l'offrande de la poésie aux événements qui la méritent, qui a associé pieusement son nom à la célébration de tous nos anniversaires de gloire ou de malheur, qui a quêté en beaux vers pour toutes les adversités dignes de la charité nationale, enfin qui n'a jamais fermé sa porte à un homme d'esprit ou à un disgracié, et n'a jamais fait la cour qu'à ces deux puissances : l'esprit et le malheur.

Voilà pourquoi cet homme de beaucoup de talent, qui est aussi un honnête homme, un galant homme, et qui ne joue pas au grand homme, a autant d'amis que d'admirateurs, pourquoi ceux qui le lisent voudraient le connaître et pourquoi nous esquissons, à leur intention, ce rapide portrait du poète, de l'écrivain, et surtout de l'homme.

François Coppée est né le 26 janvier 1842, à Paris, de parents nés eux-mêmes à Paris, dans un modeste appartement au second étage d'une vieille maison de la rue qui s'appelait alors rue

Digitized by Google

Saint-Maur-Saint-Germain et qui porte aujourd'hui le nom de l'Abbé-Grégoire.

L'enfant était le dernier venu d'une assez nombreuse famille, précocement éclaircie par la mort. De ses sœurs survivantes, l'une est veuve du peintre verrier La Faye, et une de ses filles a épousé M. Monval, l'archiviste de la Comédie-Française. L'autre, Mlle Annette Coppée, s'est vouée volontairement au célibat pour ne pas quitter sa mère, puis pour demeurer avec son frère, compagne dévouée de sa vie, gardienne souriante et vivante Providence de son foyer.

L'enfant dernier venu fut naturellement le préféré, le cajolé, le Benjamin de la maison, où la sœur aînée, déjà grande, jouait à la petite mère, où, à côté du père en cheveux gris, la mère avait pour son François des caresses attendries de précoce grand'mère.

Le père de Coppée était employé au ministère de la guerre, où son fils, après lui, devait, pendant plusieurs années, tenir la plume de commis et grossoyer de sa belle écriture régulière, *moulée,* des rames de ce dur papier, timbré de rubriques militaires.

C'est une chose à remarquer que le ministère qui semble le moins fait pour ce rôle, le ministère de la guerre, a de tout temps servi d'asile à plus d'une vocation littéraire naissante et combattue. Depuis Ducis, commis au ministère de la guerre et secrétaire du maréchal de Belle-Isle, qui se lassa vite du métier, que de noms littéraires connus et même célèbres parmi les employés du ministère de la guerre! C'est Musset-Pathay, père du poète, Gabriel de Chénier, neveu d'André, Camille Rousset, l'historien de Louvois et l'historien de la guerre de Crimée et de la conquête de l'Algérie; le père et l'oncle de Théodore Barrière, et un moment, Théodore Barrière lui-même; et parmi nos confrères contemporains, Jules Richard, Ch. Grandmougin, Alfred Bonsergent, Henry Céard, etc...

L'enfance et la jeunesse de Coppée se sont écoulées dans ce quartier où il habite encore, rue Saint-Maur, rue Vaneau, puis rue Monsieur-le-Prince, impasse des Feuillantines, etc., quartier parisien par excellence, celui où, en dépit de bien des vicissitudes, ont le mieux survécu, aux transformations de la capitale et aux changements de ses mœurs, les vieilles traditions de la bourgeoisie et du peuple de Paris.

Digitized by Google

Écolier d'abord, puis employé, au temps des premiers vers et des premiers billets doux, que de fois Coppée a traversé ce jardin du Luxembourg, qui lui est cher comme autrefois, dont chaque sentier le connaît, où il ne peut faire un pas sans réveiller un souvenir, où à chaque détour d'allée lui sourit mélancoliquement le fantôme de sa jeunesse!

François Coppée fit ses classes comme externe au lycée Saint-Louis, après avoir été placé d'abord à la pension Hortus. Il ne fut pas un de ces élèves brillants, espoir de leur famille, orgueil de leurs professeurs, qui trop souvent trompent les espérances fondées sur leurs précoces succès, que nous avons vus avorter piteusement à l'épreuve de la vie virile, de ces enfants prodiges devenus parfois des enfants prodigues et pis encore!

Débile et maladif, rêveur et flâneur, l'écolier du lycée Saint-Louis, en dépit de quelques heureuses dispositions remarquées de ses maîtres, ne promettait pas une recrue à l'École Normale. La mise à la retraite et la maladie de son père, devenu impotent, la diminution du budget domestique, déjà si modeste et incapable de supporter la charge du tribut universitaire, ne permirent pas, d'ailleurs, à François Coppée d'achever ses études et l'obligèrent de les interrompre dès la troisième. Ce fut le premier, non le moins dur, de ces sacrifices, qui font de la jeunesse de Coppée une jeunesse exemplaire.

Son dévouement aux siens, sa conscience à remplir les devoirs, qui trouvaient son cœur aussi fort que ses épaules étaient faibles, de précoce chef de famille, ne se bornèrent pas à des renonciations et à des privations volontaires. Il avait contribué à l'allégement du budget domestique en y supprimant, en attendant qu'il pût contribuer à en augmenter les ressources, la charge du collège. Mais s'il avait supprimé la dépense de son instruction, il n'avait pas renoncé à s'instruire. C'était un goût à satisfaire, c'était aussi un devoir à remplir; car il voulait être capable de remplacer son père, auquel une faveur administrative, bien due à de longs services, lui permit de succéder, en qualité de surnuméraire, dès que l'âge requis fut atteint.

L'élève en disponibilité, l'aspirant employé profita de ce délai pour faire son stage... à la bibliothèque Sainte-Geneviève, où il poursuivit intrépidement l'œuvre volontairement interrompue de son instruction littéraire par des lectures quotidiennes ou plutôt sérales sous les becs de gaz de la nécropole livresque. C'est ainsi

Digitized by Google

qu'il suppléa aux lacunes de son éducation littéraire. C'est ainsi qu'il se forma lui-même dans la compagnie des livres, ces maîtres muets, plus éloquents que les hommes. C'est ainsi qu'à dix-huit ans il n'était pas bachelier, parce que le temps et l'argent lui manquaient pour payer un diplôme, mais qu'il était déjà un homme, un chef de famille, faisant vivre les siens du produit de son travail d'employé. Il était déjà un homme, par la volonté, le devoir accompli, la protection des siens; il était déjà un poète, sachant attendre patiemment le loisir de la spéculation, de la méditation, comme il avait su devancer l'heure de l'action, accumulant discrètement les fruits d'une inspiration mûrie précocement, comme son observation, par les plus douces leçons de la famille et les plus dures leçons de la vie. Si un tel homme n'a pas pu faire honneur à l'Université, qui le regrette, il peut être cité comme un des bons, un des meilleurs élèves de l'Adversité, cette école d'où on ne sort pas bachelier, mais d'où on sort, quand on n'est pas de la race des fruits secs que le malheur lui-même n'attendrit pas, un homme et un maître.

François Coppée, l'académicien, n'est donc pas bachelier ès lettres. Celui qui a victorieusement traversé à quarante et un ans le pont des Arts, qui mène à l'Institut, n'a pas dans son tiroir de diplôme attestant qu'il a passé avec le même succès, vers ses dix-huit ans, le pont aux ânes.

Que les fruits secs et les ratés qui pullulent dans notre société n'aillent pas trop tôt se frotter les mains et s'honorer d'un tel précédent, qui n'est sans doute pas le seul. « J'étais un savant et je n'étais pas bachelier, » a dit un autre écrivain illustre qui s'est fait aussi ou du moins achevé lui-même, en dehors du hiératisme universitaire : Ernest Renan. Nous savons à quels honorables motifs, à quels dévouements, à quels sacrifices est due cette interruption des études universitaires dont Coppée a d'ailleurs depuis longtemps réparé les brèches, comblé les lacunes.

Quoique non bachelier, c'est un humaniste d'un goût fin et aiguisé, un lettré nourri de la moelle des bonnes lettres. Il l'a prouvé bien souvent depuis, car il est un de ceux qui savent le mieux parler et dire ce qui convient dans une cérémonie publique ou sur une tombe illustre. Nous ne voulons rappeler à cette occasion que le double succès de ce discours ou plutôt de cette causerie menée « vivement, rondement, à la française » dont la verve et la franchise originale ont été si goûtées des auditeurs



Digitized by Google

de la distribution des prix du lycée Saint-Louis (le mardi 5 août 1885), de même que les auditeurs de la distribution des prix du Vésinet (22 juin 1885) avaient trouvé heureuse et touchante cette pensée de raconter aux orphelines d'Alsace-Lorraine la vie de sa mère et d'ensevelir dans ces pures mémoires le souvenir béni de cette sainte et admirable femme.

C'est entre sa mère et sa sœur, dans un modeste logis de Montmartre, que François Coppée attendit l'occasion de débuter sur la voie de sa vocation, de traverser le rude défilé qui mène de la vie souffrante à la vie militante, de la vie militante à la vie triomphante... pour ceux qui triomphent et ne s'arrêtent pas en chemin pour mourir dans l'obscurité.

De vingt à vingt-trois ans, chef de famille, successeur de son père blessé et mort à la peine, sur le fauteuil de cuir des commis de ministère, Coppée vivait le jour pour le devoir et le sacrifice. Le soir et la nuit, il pouvait vivre pour lui-même, se chercher à travers son rêve, écrire pour lui, en attendant d'être assez riche pour se payer un public, des vers à la fois naïfs et forts, tristes et doux, dont la vigoureuse ingénuité devait bientôt déconcerter la critique des dilettanti épris seulement de virtuosité, mais où quelques bons juges allaient bientôt démêler l'originalité d'inspiration des poètes qui ont le génie, qui ne doivent rien au collège, mais beaucoup à l'observation, à la solitude, à la misère, en un mot, à la vie.

Toute existence littéraire a son précurseur, son initiateur. C'est au cours de la première de ces pâles et tristes années de 1863 à 1866 où François Coppée se cherchait lui-même, bien loin de chercher encore un éditeur, que Coppée rencontra à point son initiateur aux mystères de la littérature, son compagnon des heures inquiètes de travail et de doute, dans un très jeune aîné d'apprentissage qui se fit un plaisir fraternel d'apprendre les secrets du métier à celui qui avait déjà deviné tous ceux de l'art: Catulle Mendès.

Ce n'est que longtemps après cette rencontre, ce n'est qu'après trois ans d'incubation, de gestation, que le poète publia — à ses frais — son premier recueil de vers, le *Reliquaire,* dédié à *son cher maître,* Leconte de Lisle.

C'est l'année suivante, en 1867, qu'il publia son second recueil, *les Intimités,* chez Lemerre, aux frais cette fois de l'éditeur, qui

Digitized by Google

avait deviné en lui, avec ce flair qui est le génie du métier, la première gloire, la première fortune de sa maison naissante. Aujourd'hui Alphonse Lemerre est millionnaire, chevalier de la Légion d'Honneur, maire de Ville-d'Avray. L'élite des Parnassiens auxquels il donna un asile onéreux avant d'être lucratif est à l'Académie Française dans la personne de Leconte de Lisle, de Sully-Prudhomme, de François Coppée. Ce dernier n'a jamais eu ni voulu avoir d'autre éditeur que Lemerre, dont l'amitié, reconnaissante de cette fidélité, a fait du buste de Coppée en bronze, par Delaplanche, le dieu lare, le *Genius loci* de son foyer et de son magasin.

Avec *les Intimités* se clôt la première phase de l'inspiration poétique de François Coppée. Ces premiers succès de virtuosité précoce lui ont donné la conscience de sa force et de sa légèreté de main. Il se sent de taille à aborder sans défaillance toutes les variétés du spectacle extérieur, à donner à des sentiments individuels la valeur typique, à abandonner le rêve pour la réalité, à peindre non plus seulement son âme, mais celle des autres, à fournir au fait contemporain, à l'événement qui mérite mémoire, un écho solennel, une expression historique.

Le recueil caractéristique de cette seconde phase du talent de Coppée, c'est le recueil intitulé *Poèmes modernes* (1867-1869). Nous ne rappellerons que la *Bénédiction* et la *Grève des Forgerons*. Le succès de ces poèmes, de ces récits, déclamés par des acteurs en vogue, au théâtre et dans les salons, encourage l'auteur à la rénovation d'un genre oublié, et c'est ainsi qu'il arrive subitement au grand public, à la célébrité, à la popularité, à vingt-sept ans, par ce coup de maître, par ce triomphe éclatant de la saynète, c'est-à-dire du poème dialogué, du poème dramatique du *Passant* (14 janvier 1869).

Le *Passant* fut joué à l'Odéon par hasard. Mlle Agar avait besoin d'un acte inédit pour le jouer à son bénéfice. Elle le demanda à Coppée, et c'est ainsi que parut sur la scène, aux applaudissements attendris d'un foule d'élite, ce Zanetto, sorte de chérubin florentin, cet adorable petit page errant de la chanson et de l'auberge du bon Dieu, dont d'avance, par une sorte de divination, Paul Dubois avait fait le portrait dans son *Chanteur florentin*. La statue en vogue revivait en chair et en os dans les gracilités et les morbidesses encore ingénues d'une jeune actrice à ses débuts, qui prêta à ce rôle exquis sa voix d'or encore sans

Digitized by Google

alliage et le charme d'aube de son visage et de son talent : Sarah Bernhardt.

La pièce alla aux nues, où se leva l'étoile d'un grand poète de plus. Il n'avait pas encore achevé de savourer son triomphe, trouvant déjà la lie amère au fond de la coupe, et au fond de son succès la condamnation ironique, qui en dédommagea les envieux, à n'être pendant longtemps que l'auteur, le *sympathique* auteur du *Passant, scie* qui lui fit un moment prendre en grippe le petit chef-d'œuvre; il venait à peine de lui donner un pendant de ton et de costume plus sévères dans *les Deux Douleurs*, joué au Théâtre-Français (20 avril 1870), que la scène changea brusquement par un douloureux coup de théâtre de la Fortune, pour l'auteur, les acteurs, les spectateurs du théâtre de la fiction, et aussi, hélas! pour ceux du théâtre de l'histoire.

Un nuage sanglant, celui d'une guerre malheureuse et maudite, passa sur le ciel en fête et y effaça, y éclipsa à la fois sous le deuil des défaites la petite étoile de la gloire naissante du poète, et aussi l'astre éclatant de la gloire militaire et nationale de la France.

Ce n'était plus le temps de chanter. La lyre le cédait à l'épée. Le bruit du canon effarouche les oiseaux et les Muses. Coppée fit simplement son devoir de citoyen soldat, de poète patriote. Pendant les tristesses et les disettes de la vie obsidionale, il monta sa garde au rempart sous la houppelande grise et les guêtres boueuses du garde national. Il écrivit la touchante lettre du mobile breton à sa famille. Il paya aux espérances, aux angoisses, aux anciennes gloires, aux récentes douleurs de la patrie, son tribut de beaux vers énergiques et réconfortants. Pendant la lutte fratricide de la Commune, il fit aussi son devoir de citoyen et de poète, en se jetant, le rameau pacificateur à la main, entre les combattants.

Après la guerre, il souffrit, comme tant d'autres, du brusque renversement de conditions qui bouleversa tant d'existences. Retombé dans sa pauvreté toujours fière, cordiale et hospitalière, il demanda à la fois à la poésie et à la prose (ce n'était pas trop des deux pour nourrir leur homme) le pain quotidien. Il donna au *Moniteur universel* son premier roman, et publia successivement les *Humbles* (1872), recueil où coule la source modeste et originale, ouverte par lui, d'une pitié nouvelle, d'une poésie nou-

Digitized by Google

velle, la pitié pour les petits, la poésie des intérieurs populaires et bourgeois.

Puis parurent *Olivier, le Cahier Rouge, les Promenades et Intérieurs, les Récits et les Élégies* qui sont la petite *Légende des Siècles* de François Coppée, les *Contes en Vers* et les *Contes en prose* qui ajoutèrent à la renommée du poète celle du narrateur.

En même temps Coppée tentait de nouveau la fortune du théâtre. Un moment si propice à ses deux premiers essais dramatiques, elle se montra quelque temps moins favorable aux suivants : *Fais ce que dois* (Odéon, 21 octobre 1871) qui eut cependant un succès honorable, surtout en province : *l'Abandonnée* (Gymnase), *le Rendez-Vous* (Odéon, 11 septembre 1872), *la Guerre de cent ans*, en collaboration avec Armand d'Artois, drame qui n'a jamais été joué par suite de la déconfiture de la direction Offenbach à la Gaîté.

Le *Luthier de Crémone* (28 mai 1876), le *Trésor* (20 décembre 1877) conjurèrent le mauvais sort. Ces deux petits chefs-d'œuvre sortis de la même fraîche inspiration de comédie à la Sedaine, bonhomie spirituelle et souriant gaiement à travers les larmes légères d'une douce émotion — avec la poésie et le style en plus — ont eu, le premier surtout, un grand et légitime succès.

Le *Psautier*, c'est-à-dire la vie de M^me^ de Maintenon transportée au théâtre, est la première grande aventure dramatique de François Coppée. L'épreuve ne fut pas décisive et n'obtint qu'un succès d'estime, peut-être un peu par la faute des interprètes, Lacressonnière et M^lle^ Fargueil, qu'on ne voit pas bien, malgré tout leur talent, l'un en Louis XIV, l'autre en marquise de Maintenon.

Mais là où le poète attesta la force nécessaire pour faire vibrer jusqu'aux derniers degrés de l'amour ou de la haine, de la terreur ou de la pitié, la corde des émotions tragiques, c'est dans *Severo Torelli*, son chef-d'œuvre et un des chefs-d'œuvre de la littérature dramatique de ce temps (Odéon, 21 novembre 1883).

L'auteur d'un tel ouvrage était mûr, malgré sa jeunesse, pour l'Académie Française, où il fut élu, le 21 février 1884, après trois candidatures infructueuses, par 24 voix contre 8 données à M. Émile Montégut. Il recevait à quarante-deux ans le bâton du maréchalat littéraire. Il le recevait à l'applaudissement universel, car, par un rare privilège dû à la noblesse du talent, à la dignité de la vie et à la cordialité du caractère, Coppée, nous le

Digitized by Google

répétons, n'a que des amis, et ses succès font plaisir à tout le monde, même à ses confrères.

Une seule tristesse assombrit sa joie, un seul regret empoisonna son bonheur. Sa mère, qu'il avait perdue le 2 septembre 1874, n'était plus là pour jouir de son triomphe. Et le poète, qui est un admirable fils, pleura ce bonheur et cet honneur qu'il ne pouvait partager avec celle qui en eût été justement si heureuse et si fière, car l'un et l'autre étaient un peu son ouvrage, celui de sa salutaire et féconde influence. Il faut faire la part de la mère dans toutes les gloires honnêtes.

Les *Jacobites*, représentés sur le théâtre de l'Odéon le 21 novembre 1885, sont un ouvrage moins parfait que *Severo Torelli*, dont ils n'ont pas eu le succès, quoiqu'ils le méritassent par d'admirables scènes et une profusion de beaux vers. Peut-être ce succès est-il réservé à la troisième pièce de la grande trilogie dramatique de François Coppée : ce drame de *Pour la couronne*, applaudi en Suisse, en Belgique et en Hollande, dans les conférences où le poète l'a lu à des auditeurs enthousiastes, et qui le serait de même sans doute sur la scène du Théâtre-Français ou de l'Odéon, le jour où les directeurs ne reculeraient plus devant les mâles beautés et les nobles tristesses du drame héroïque.

François Coppée n'a dit son dernier mot ni comme poète, ni comme auteur dramatique, ni comme conteur.

Après s'être montré pendant quatre ans de feuilleton dramatique à la *Patrie* (1880-1884) un critique des plus délicats et des plus fins, un écrivain des plus spirituels et des plus éloquents, habile à broder des perles du style, comme Théophile Gautier et Saint-Victor, le souvent maigre canevas du compte rendu hebdomadaire; après avoir publié *Arrière-Saison*, ce soi-disant dernier bouquet de fleurs poétiques d'un automne qui aura encore ses jours de printemps; après avoir montré dans *Henriette*, étude d'analyse psychologique de premier ordre, l'amour maternel en lutte avec l'*autre* et vaincu, dans un dénouement dont la pessimiste tristesse est celle de la vérité, Coppée prépare de nouveaux succès.

De ce chantier littéraire du cabinet de travail de la rue Oudinot, ouvert par de larges baies ensoleillées sur un modeste jardin, viennent de sortir le *Pater*, pièce en un acte en vers, le roman de *Toute une jeunesse*, et un nouveau recueil de poésies diverses.

Convenons que voilà un rêveur qui n'est pas oisif, un académi-

Digitized by Google

cien qui ne s'endort pas sur ses palmes vertes, un poète dont la maturité n'est pas stérile. A quarante-sept ans, douze ou quinze volumes de poésie et de prose, de romans, de contes et de pièces, c'est un assez beau bagage. Coppée l'augmentera encore de plus d'un chef-d'œuvre.

Sa virilité, sans cheveux gris et sans rides, a gardé les apparences et les élégances de la jeunesse. Son visage soigneusement rasé a conservé sans bouffissure, plus intactes que chez les deux hommes de ce temps qui en partagent avec lui le privilège, Victorien Sardou et M. Bardoux, la finesse d'arête et la pureté de galbe du masque consulaire. Le profil ne s'est pas empâté, embourgeoisé, et garde tout son accent pour la médaille.

Cet homme à l'œil pers, d'une finesse parfois traversée d'un éclair de malice, au sourire doux et mélancolique, à l'accueil cordial, est à la fois le plus honnête et le plus aimable des hommes. Il a à la lèvre le pli d'expérience sceptique des Parisiens parisiennants. Il a beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup retenu, beaucoup aimé, par conséquent beaucoup souffert. Il n'en garde pas rancune à la vie, et surtout ne fait pas porter aux autres la pénitence de ses fautes ou de ses malheurs. Il est plein de gaieté et de verve dans la conversation intime. Il a beaucoup d'esprit ; mais son esprit n'a rien d'amer dans sa légère ironie. Il a le culte de son art, le respect des maîtres. Il a célébré, en vers dignes de lui, Victor Hugo, le maître par excellence, le *père* de la littérature contemporaine, comme le lui dit un jour, en un banquet solennel d'anniversaire, Émile Augier, dont la tombe a été aussi saluée par François Coppée du meilleur des discours dont elle ait reçu l'hommage.

Il est un maître lui-même, le poète qui l'oublie volontiers pour partager filialement avec les anciens, paternellement avec les jeunes, fraternellement avec les pauvres, l'or de son esprit, de son cœur et de sa bourse.

M. de Lescure.

---

Digitized by Google

# UNE IDYLLE

## PENDANT LE SIÈGE (1)

*(Suite)*

---

### VII

Un soir, vers la fin du mois d'août, comme la lecture s'était prolongée plus tard que d'ordinaire, Mme Henry insista tellement qu'Eugénie finit par consentir à ce que Gabriel la reconduisît jusque chez elle. Le mari était absent, étant allé faire un séjour d'un jour ou deux à Chartres pour affaires de sa profession, et il n'y avait pas de danger de le rencontrer.

Pour la première fois de sa vie, Gabriel sentit donc le bras de la jeune femme s'appuyer avec confiance sur le sien, tandis qu'ils remontaient tous deux, à pas lents et en silence, le faubourg solitaire où leurs pas résonnaient, dans le calme de cette nuit d'été, sur ce sol voisin des catacombes.

Ils arrivèrent ainsi, sans avoir échangé une parole, sur le large et beau boulevard de la Glacière, dont les grands arbres, aujourd'hui disparus, dressaient leurs cimes noires dans la splendeur du ciel étoilé. Au milieu de l'avenue, on apercevait, dépassant le long enclos de mauvaises planches, les cornes noires des bœufs parqués là en prévision du siège.

Quand ils se furent engagés sous les ombrages obscurs du boulevard, Eugénie ralentit le pas tout à coup et parla d'une voix altérée :

(1) Voir les numéros des 10 et 25 décembre 1889.

Digitized by Google

« Monsieur Gabriel, j'ai à vous dire une chose dont vous ne vous fâcherez pas, je l'espère. Depuis quelque temps, je vois bien que vous prenez trop d'amitié pour moi, et cela me fait beaucoup de peine. C'est seulement pour m'expliquer en toute franchise avec vous que j'ai consenti ce soir à me laisser accompagner. Je ne veux pas que vous ayez du chagrin à cause de moi. Savez-vous ce que vous feriez si vous étiez bien sage ? Vous ne reviendriez plus chez Mme Henry. Moi, je ne peux pas ne plus y retourner, parce qu'elle a été trop gentille à mon égard. Mais vous, vous devriez avoir ce courage-là. A quoi cela nous mènerait-il d'avoir une idée l'un pour l'autre ? Vous en souffririez, et moi aussi, et je suis déjà assez malheureuse. Et encore, j'ai tort de me plaindre... puisque la vie est comme ça ! »

Elle s'était arrêtée, elle parlait vite, très émue, et ne s'était pas aperçue que ses mains étaient déjà dans celles du jeune homme. Mais soudain elle entendit un sanglot, et elle sentit quelque chose de brûlant tomber sur une de ses mains. C'était Gabriel qui pleurait.

Que se dirent-ils alors ?... Oh ! vous seuls le savez, qui avez pleuré sur un sein de femme dans les ténèbres, qui avez cru au mot *toujours* en le prononçant, qui avez connu la délicieuse douleur d'aimer ! Vous seuls le savez, à qui un regard de tristesse dans des yeux chéris a fait trahir les plus beaux serments de vertu et de courage ! Cœurs naïfs et sublimes qui avez fait tenir tout l'idéal de la vie dans une heure de votre jeunesse et à qui la perte fatale de ce divin rêve rend à jamais les yeux éteints et le front pâle, vous seuls serez indulgents pour ces deux pauvres êtres, à qui le sort avait donné si peu de consolation et de joie, et qui, perdus dans la solitude de cette nuit chaude et pleine de parfums, seulement vus des clémentes étoiles, oubliaient les devoirs sociaux et la patrie en deuil et allaient s'abîmer dans l'immense amour !

Ils s'étaient assis sur un banc. Gabriel pleurait toujours à chaudes larmes. Elle cherchait à l'apaiser, à le consoler, lui essuyait les yeux avec son mouchoir, le suppliait de sourire.

Ils errèrent ensuite sous les vieux rameaux, se tenant les mains, se serrant l'un contre l'autre, se parlant tout bas. Elle lui conta toute sa vie, son enfance à la campagne, dans la ferme où vivaient encore ses parents ; elle lui dit comment on l'avait mariée trop jeune, et que son mari, avec sa voix dure et sa barbe

Digitized by Google

rude, lui avait toujours fait peur ; qu'elle n'aimait pas Paris, que c'était trop grand, et mille enfantillages ; et que le gros chien de garde qui était dans la cour de la maison ne la reconnaissait pas, et que la nuit, quand elle rentrait, il aboyait après elle, en tirant sur sa chaîne.

Gabriel l'écoutait parler, comme dans un rêve, et la regardait à travers ses larmes. Puis tout à coup il l'interrogeait ; il voulait tout savoir d'elle : le détail le plus insignifiant de sa vie, la pensée la plus intime de son âme.

Ils ne se disaient ni l'un ni l'autre qu'ils s'aimaient ; ils n'avaient pas besoin de se le dire. Eugénie avait joint ses mains sur le bras de Gabriel, et ils se regardaient dans les yeux.

Ils s'arrêtèrent dans la partie du boulevard qui passe sur la Bièvre, au bord du parapet de pierre, et contemplèrent un instant ce que la nuit, assez sombre, laissait voir du mélancolique paysage : l'eau noire de l'étroite rivière, le rideau des hauts peupliers immobiles et les champs vagues où sèchent des linges sur des cordes.

Minuit sonna lentement dans le lointain.

« Oh ! qu'il est tard ! dit Eugénie en tressaillant, je devrais être déjà rentrée. Allons vite. »

Ils hâtèrent le pas et furent en quelques minutes sur le boulevard d'Italie, devant le domicile d'Eugénie.

A la lueur d'un bec de gaz, Gabriel aperçut, isolée au milieu d'un mur à demi ruiné, une grande et grossière porte de bois, au fronton de laquelle était fixée une planche peinte en blanc, où étaient écrits en lettres noires ces mots que l'amoureux lut avec un serrement de cœur : *Clément, entrepreneur de charpente*. Puis, quand ils furent arrivés tout près de cette porte, Gabriel vit confusément, à travers les poutres espacées dont elle était faite, d'abord un assez vaste chantier, tout encombré de madriers et de solives, et où venaient d'éclater les aboiements furieux d'un chien ; puis, au fond de cette cour, le toit bas et plat d'un atelier, et enfin, un peu sur la gauche, la maison d'habitation, petite, carrée, ayant seulement un rez-de-chaussée et un premier, avec des fenêtres symétriques, sans un ornement ni une moulure, très neuve et très triste.

C'était dans ce lieu banal et sans charme qu'Eugénie vivait avec *l'autre* ; et, à cette pensée, Gabriel se sentait plein d'amertume.

Digitized by Google

Eugénie avait déjà mis la clef dans la serrure.

« A demain? » demanda le jeune homme d'une voix suppliante.

Elle ne s'était fait accompagner par lui que pour le supplier de ne plus la revoir; mais à présent, tout son courage l'avait abandonnée.

« A demain, » répondit-elle en entr'ouvrant la lourde porte et en lui tendant sa main libre.

Il prit cette main qui s'offrait à lui; mais tout à coup, spontanément, instinctivement, les deux jeunes gens tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et les lèvres de Gabriel s'appuyèrent, fiévreuses et éperdues, sur le front de la jeune femme, sur ses paupières à demi closes, sur sa bouche entr'ouverte...

« Oh! que c'est mal! Laissez-moi, monsieur Gabriel! C'est très mal!... » murmura Eugénie palpitante; et, s'arrachant des bras du jeune homme, elle s'élança dans la cour en poussant violemment derrière elle la porte, qui se ferma avec bruit et trembla longtemps.

Gabriel la vit s'enfuir et disparaître dans la petite maison. Il resta là immobile, les yeux levés vers le firmament tout scintillant d'astres, devant ce chantier sombre et désert, où hurlait toujours un chien invisible. Ses mains tremblaient comme celles d'un vieillard. Son cœur faisait de gros flocons dans sa poitrine. Il aurait bien voulu mourir.

Quelques jours après, vers trois heures de l'après-midi, Gabriel suivait lentement, sur le quai d'Orsay, le large trottoir qui longe le jardin du Corps Législatif et contourne la grille du Ministère des Affaires Étrangères.

Il faisait très beau et très chaud. On devinait que le jeune homme avait mis dans sa toilette toute la recherche que lui permettait sa modeste garde-robe. Il portait un pantalon de coutil gris et un chapeau de paille de faux panama.

Il attendait Eugénie.

Le lendemain de la promenade nocturne que nous avons racontée, le mari était revenu, et Gabriel n'avait plus reconduit la jeune femme. Mais maintenant les soirées chez M^me^ Henry ne suffisaient plus à l'amant qui avait connu les délices de la solitude à deux. Chaque soir, il était sorti de chez la grande brune en même temps qu'Eugénie, et en l'accompagnant pendant une centaine de pas, il l'avait tellement suppliée qu'elle avait fini par

Digitized by Google

lui avouer qu'elle sortait seule quelquefois, qu'elle devait aller, « tenez, justement, demain mercredi, » faire une course au Gros-Caillou, et qu'elle pourrait peut-être le rencontrer en revenant, sur le quai d'Orsay, à cette place où nous le retrouvons, en proie à toutes les angoisses de l'attente.

Bien que trois heures ne fussent pas encore sonnées, Gabriel était déjà envahi par une impatience inquiète, tout en se promenant de long en large, en plein soleil, sur ce trottoir dont le bitume, amolli par l'ardente chaleur, conservait l'empreinte de tous les pieds qui l'avaient foulé, depuis l'étroite bottine de la femme en course, aux traces rapprochées, jusqu'au lourd soulier d'ordonnance du soldat, dont on aurait pu compter les clous. Déjà Gabriel avait employé tous les moyens pour tuer le temps et pour occuper l'esprit ; il savait le nombre des barreaux de la grille du ministère et celui des arbustes plantés sur le trottoir en face, le long du parapet, entre le pont de la Concorde et le pont des Invalides ; il avait même traversé une ou deux fois la chaussée pour lire, avec un soin stupide, les annonces peintes sur les verres du kiosque à journaux, considérant attentivement le profil des têtes couronnées sur les médailles obtenues aux expositions par le chocolat de la Compagnie Coloniale, et regardant d'un œil fixe l'homme à la chevelure hérissée qui cache la nudité de son torse derrière un chapeau.

Il songeait qu'elle ne viendrait peut-être pas, qu'elle avait pu avoir un empêchement de sortir, que c'était tout naturel ; puis, une minute après, cette pensée lui donnait une impression de froid glacial dans les entrailles, et il se disait que, si elle ne venait pas, ce serait de sa part un acte d'indifférence monstrueuse, de cruauté inouïe.

Tout à coup il l'aperçut sous les arbres de l'Esplanade, qui arrivait en marchant très vite. Il courut à sa rencontre, lui souriant de loin. Il la rejoignit ; elle lui prit le bras, et ils se regardèrent, heureux, essoufflés.

Elle avait son costume gris et son chapeau à plume de faisan. La vitesse de la course et la chaleur avaient animé son teint. Son col empesé, en frottant sur son cou en sueur, y avait tracé une ligne rose. Ses yeux brillaient. Le parfum de son haleine arrivait jusqu'à Gabriel.

« Mon Dieu, dit-elle, j'ai peur. Si on nous rencontrait...

— Tenez, fit Gabriel, traversons le pont et allons prendre le

Digitized by Google

bateau-mouche; il nous conduira jusqu'au Point-du-Jour, et là le chemin de fer de ceinture nous ramènera à la porte d'Italie, tout près de chez vous... Pas de danger de rencontrer personne... Voulez-vous? »

Elle lui fit signe que oui, et, quand ils furent descendus sur le quai de halage, ils s'arrêtèrent devant la passerelle qui menait à la station du bateau-omnibus. Ce bateau venait de passer, et on le voyait filer en pleine Seine, d'un air hâtif, lançant dans la lumière ses petits nuages de fumée joyeuse.

Eugénie regarda autour d'elle d'un air rassuré.

Il n'y avait personne sur le ponton, qui se balançait avec un bruit doux, encore remué par le sillage du bateau. L'étroite et longue chaussée, aux pavés sertis d'herbe courte, était absolument déserte.

« Si nous nous promenions un peu, dit Gabriel, devinant le désir de son amie, nous nous embarquerions au pont de l'Alma. »

Ils allèrent, ayant à leur droite la haute et solide muraille du quai, avec ses portes rondes d'égouts et ses gros anneaux de fer soudés, à intervalles égaux, dans la maçonnerie. Là-haut, les cimes des petits arbres dépassaient le parapet, où l'on voyait aussi quelquefois la tête d'un passant accoudé. A leur gauche, la rivière coulait, allant dans le même sens qu'eux, et ils jouissaient de la fraîcheur de l'eau qui était gaie, jeune et pure. D'ailleurs, la chaleur avait un peu tombé. La brise se levaît. De légers nuages blancs se formaient au ciel, d'un bleu moins intense. En août, les fins d'après-midi ont de ces douceurs automnales. De l'autre côté du fleuve, ils voyaient des hommes déchargeant les longs bateaux venus de Flandre par les canaux, sur le quai d'Orsay, derrière le rideau de tilleuls à demi dépouillés déjà, la ligne des toits de la manufacture des tabacs et des écuries de l'empereur.

« Avez-vous un peu pensé à moi? disait Gabriel à la jeune femme, » en lui serrant la main qu'elle avait dégantée.

Et il sentait la petite main presser légèrement la sienne.

Ils passèrent près d'un pêcheur à la ligne, assis au bord du quai de halage, les jambes pendantes sur l'eau. Cet homme se retourna et les regarda d'un air distrait. Gabriel dut abandonner la main d'Eugénie. Elle, devenue toute rouge, baissa les yeux.

Sur la pente douce qui remonte au niveau du pont de l'Alma,

Digitized by Google

ils jetèrent un regard vague au soldat de la ligne et au zouave de pierre, sculptés contre les deux piles du pont.

« Comme ils sont grands, vus de près! » dit Eugénie en indiquant du bout de son ombrelle les statues colossales.

Gabriel répondit :

« La première fois que je vous ai vue chez Mme Henry, j'ai senti que je vous aimais pour toujours. »

Et la jeune femme baissa la tête et soupira.

Quand ils furent de nouveau sur la berge, de l'autre côté du pont de l'Alma, le bateau-mouche stoppait près du ponton. Il était plein de monde.

« Montons-nous? demanda Gabriel intimidé.

— Non, allons toujours, » répondit Eugénie.

Ils continuèrent leur promenade au bord de l'eau. Ils avaient maintenant à leur droite le beau quai planté d'arbres devant le Garde-Meuble, et devant eux le pont d'Iéna, dont les quatre chevaux de pierre, un pied en l'air, dessinaient leur silhouette blanche sur le ciel.

Ils marchaient très lentement. Eugénie, la tête basse, paraissait compter les pavés. Gabriel, lui serrant le bras contre lui, la voyait de profil, délicieusement attendri par une mèche de cheveux follets qui tremblait au vent, près de l'oreille de la jeune femme.

« C'est donc vrai que vous m'aimez un peu? » demandait-il.

Et elle relevait sur lui ses grands yeux sincères, plus éloquents qu'une réponse.

« Pourquoi me parlez-vous ainsi, disait-elle, puisque vous savez bien que c'est impossible? »

Ils passèrent sous l'arche du pont d'Iéna, basse et sombre, où l'eau de la rivière bruissait, et le paysage changea. C'était maintenant presque la campagne. L'île des Cygnes allongeait devant eux, au milieu du fleuve, son étroit talus de verdure ; les nombreux tuyaux des fabriques de Grenelle laissaient s'envoler leurs fumées grises, inclinées du nord au sud, et là-bas, là-bas, au delà du pont de bois et du blanc viaduc lointain, la ligne des coteaux de Meudon s'estompait, bleue, dans une brume chaude et dorée.

« J'avais tant besoin de vous parler ! disait Gabriel. Quand je suis seul, j'arrange dans ma tête ce que j'ai à vous dire, mais quand je suis auprès de vous, je ne me souviens pas, je ne peux pas... Et pourtant vous êtes la seule personne avec qui je n'aie pas de

Digitized by Google

timidité. Il y a dans vos yeux quelque chose de bon, quand ils me regardent. Comme vous m'avez fait plaisir en venant aujourd'hui. Voilà un mois que je vous ai vue pour la première fois, et il me semble que je vous ai toujours connue. Ah! je compte tous les jours où j'ai été près de vous, et je me rappelle tout... Vous savez, le soir où Mme Henry s'est mise à la fenêtre pour voir des mobiles qui passaient en chantant, et où vous m'avez regardé pendant que nous étions seuls dans l'obscurité... Oh! je tremblais comme une feuille; et quand vous vous êtes piqué le doigt et que vous vous l'êtes mordu... Et cette petite cravate bleue que je ne vous ai vue qu'une fois et qui vous allait si bien... Qu'est-ce qu'elle est donc devenue, que vous ne la mettez plus?... Ah! que je vous aime... si vous saviez!... »

Eugénie répondit :

« C'est que, des fois, on pourrait nous rencontrer. »

Ils avaient dépassé le pont de Grenelle. Plus de quai maintenant, mais une berge au gazon rare et roussi par le soleil, où venait mourir le flot. A leur droite, des chantiers de bois, des maisonnettes dans le feuillage; sur l'autre rive du fleuve, l'usine de Javel avec ses hautes cheminées, et en face, le viaduc, plus proche, dont on voyait grandir les deux étages de hautes arcades.

Gabriel et Eugénie s'arrêtèrent devant une grille au delà de laquelle s'élevait, dans un étroit jardin à jet d'eau et à boules de verre étamé, un ridicule petit chalet, désir réalisé d'un bourgeois bucolique.

Mais ils ne virent là que l'éternel rêve des amants : un nid dans la verdure. Ils restèrent, pensifs et émus, devant les hauts peupliers, devant le sorbier dont les fruits commençaient à rougir, devant les massifs de reines-marguerites, devant les roses tardives.

Gabriel murmura à l'oreille de son amie :

« Avoir cela... à nous... nous y cacher, nous y aimer... y vivre seuls, tout seuls... longtemps, toujours... »

Elle ne répondit pas, mais elle s'appuya plus tendrement sur le bras de Gabriel, et ils se remirent en marche.

Il arrivèrent ainsi au Point-du-Jour, en bas du viaduc. Mais là devait cesser le charme de leur promenade. Plus de solitude. Le voisinage de la station du chemin de fer a groupé dans cet endroit, au bord de la Seine, des cafés, des guinguettes, des che-

Digitized by Google

vaux de bois, des balançoires sous les acacias, et la campagne y redevient banlieue.

Ils passèrent très vite, un peu inquiets. Un coup de feu soudain dans un tir à la carabine fit tressaillir Eugénie. Puis, quand ils eurent monté l'escalier de planches et qu'ils furent entrés dans la gare, Gabriel prit deux billets de seconde classe, et tous deux s'assirent sur un banc de la salle d'attente, regardant vaguement les affiches illustrées.

« Les voyageurs pour la Ceinture... Grenelle... Vaugirard... Montrouge... Porte d'Italie... »

Ils montèrent sur le quai, passèrent à côté de la locomotive qui s'arrêtait, bourdonnante et tout humide de sa chaude sueur, et s'introduisirent dans un compartiment vide.

Un coup de sifflet, un rude choc de ferrailles, et en route!

Alors Gabriel enveloppa sa maîtresse de ses deux bras, il la tint étroitement embrassée, et les lèvres des deux amants s'unirent dans un long, dans un délicieux baiser.

« Grenelle! » cria le conducteur d'une voix éclatante, en ouvrant brusquement la portière.

Et une espèce de toucheur de bœufs, un gros homme rubicond, portant une blouse bleue trop courte et très neuve pardessus sa redingote et coiffé d'un chapeau de haute forme, avec un fouet en main et un bout de pipe noire au coin de la bouche, monta dans le wagon et se laissa lourdement tomber sur la banquette, en face des amoureux.

« Ah! j'ai bien cru que je manquerais le train, dit-il joyeusement en s'adressant à Gabriel, — et son haleine exhala une odeur vineuse, — et cet animal d'employé qui voulait fourrer ma chienne dans la même cage que ce bouledogue, encore!... Ça a-t-il une raison, ces imprudences-là?... Enfin, c'est un beau temps tout de même pour voyager... Est-ce pas, mon ami? »

Eugénie avait baissé sa voilette et regardait obstinément dehors, par le petit carreau. Gabriel venait de se composer la figure d'un homme très intéressé à qui on veut emprunter de l'argent.

Heureusement on venait de repartir pour s'enfoncer tout à coup dans un long tunnel, et le fracas du train sous la voûte coupa la parole au hideux voyageur. Le seul foyer de sa pipe éclairait les ténèbres du wagon, où l'on avait négligé d'allumer la veilleuse du plafond, et on entendait sa bruyante respiration

Digitized by Google

d'ivrogne. Gabriel avait pris la main d'Eugénie dans l'obscurité. Mais le jeune homme était furieux et songeait mélancoliquement aux nombreux coupés de première classe, absolument vides, qu'il avait aperçus en montant en voiture.

Quand on revint à la lumière du jour, le bouvier avait fermé les yeux, mais il fumait toujours son ignoble pipe, et les deux amants n'osaient même plus se regarder devant cet homme mal endormi. Lorsqu'on arriva à la station de la porte d'Italie, cela leur fit l'effet d'une délivrance.

Pourtant il leur fallait se séparer là, avant même de sortir de la gare; car ils étaient tout près de la demeure de Clément, du mari redouté. Eugénie s'en alla donc la première, descendant la rue à pas pressés et sans se retourner une seule fois; Gabriel la suivit lentement de loin, dévoré par le souvenir des aveux obtenus, par le regret des caresses accordées. Il la vit se perdre dans la foule et disparaître enfin au coin de l'ancien pavillon de l'octroi, pour prendre le boulevard extérieur.

Mais ils s'étaient donné rendez-vous pour le surlendemain, vers une heure de l'après-midi, à la même place.

## VIII

Or, ce surlendemain avait pour date le 4 septembre 1870!

Le matin, Mme Fontaine, en déjeunant avec son fils, lui annonça l'immense catastrophe qu'elle avait apprise chez la laitière, la capitulation de Sedan, Mac-Mahon blessé, l'empereur fait prisonnier avec 80,000 hommes; et, si absorbé que fût Gabriel par la pensée de son prochain rendez-vous, cette terrible nouvelle lui causa cependant une émotion violente.

En s'en allant à son ministère, le long des quais, il rencontra de nombreux rassemblements de citoyens consternés et vit se réunir, au coin des rues, des compagnies de gardes nationaux en armes. Il y avait un souffle de révolution dans l'air.

Après s'être promis de demander un fusil et de remplir son devoir comme tout le monde, pour la défense de la patrie et de la capitale, Gabriel, par une lâcheté de conscience bien excusable chez un amoureux, se disait qu'il ne ferait rien de plus, après tout, pour le danger public, en y pensant ainsi d'avance, et son esprit revenait au souvenir de sa maîtresse, à la joie de la ren-



Digitized by Google

contre promise, sur le trottoir désert du quai d'Orsay, au charme attendu d'une nouvelle promenade au bord de l'eau.

Il ne fit qu'une courte apparition à son bureau. D'ailleurs, les autres employés le désertèrent comme lui pour aller aux nouvelles, et il saisit ce prétexte de s'absenter.

Vers midi et demi, il descendait la rue de Bellechasse, alors à peu près déserte, en songeant à sa bien-aimée, lorsqu'il aperçut au bout de l'amorce du boulevard Saint-Germain un scintillement confus de baïonnettes qui paraissait entourer le Corps Législatif.

Plein d'inquiétude, il hâta le pas jusqu'au quai, et d'un coup d'œil il embrassa ce spectacle, affreux pour lui.

Une foule compacte et tumultueuse avait envahi tous les abords de l'Assemblée. Elle était composée d'hommes de toutes les classes de la société, bourgeois en redingote et ouvriers en blouse, mêlés à des bandes de gardes nationaux en désordre, mais tous armés, les uns portant l'ancien uniforme, avec les épaulettes blanches et la giberne, les autres seulement coiffés d'un képi. Il y avait aussi là des francs-tireurs, en costumes sombres, avec la casquette américaine et le pantalon dans les guêtres. Le pont Royal, le boulevard Saint-Germain et toute la partie du quai qui passe devant le Corps Législatif étaient noirs de monde et hérissés de fusils étincelant au soleil. Sur les réverbères voisins, sur les socles des quatre grandes statues qui précèdent le monument, des gamins étaient grimpés effrontément. Une longue clameur, irritée et constante, montait de cette multitude. Gabriel distingua bientôt ce cri, répété par toutes les bouches : La déchéance! la déchéance!

Sans doute l'émeute, pour parler le beau langage parlementaire, avait déjà violé l'asile de la loi; car le large escalier du palais avait disparu sous le flot des envahisseurs, et Gabriel remarqua une grande agitation là-haut, sous la colonnade; puis tout à coup il entendit s'élever une puissante acclamation, qui, rapidement propagée dans la foule, s'étendit jusqu'aux groupes, parmi lesquels il essayait de circuler. On criait : Vive la République!

Gabriel regardait tout cela, effaré et stupéfait. Sur le trottoir où Eugénie lui avait donné rendez-vous, et qu'il ne pouvait voir que de loin, après être monté sur un banc du quai, il apercevait un fourmillement de chapeaux, de képis et de baïonnettes. Cette

Digitized by Google

affreuse certitude lui frappa l'esprit, que, lors même que la jeune femme eût osé se risquer dans une telle cohue, il n'avait aucune chance de l'y retrouver. Il descendit de son banc et se laissa emporter par un remous de la foule, perdu de dépit, de chagrin et de rage, et sans se soucier du grand fait historique qui s'accomplissait sous ses yeux.

« Enfin, nous l'avons donc, notre République! cria la voix vibrante de Cazaban, qui venait d'empoigner Gabriel par le bras, et tu en es aussi, de la Révolution!... Ça y est!... A la porte tous les badinguistes!... Quelle belle journée! Ah! mon bon, je suis ivre de joie... J'ai passé toute la soirée d'hier à arracher des écussons et à casser des aigles... C'est la bonne, cette fois-ci, c'est la vraie, comme en 93... et on ne nous l'escamotera pas... Tiens, regarde, là-bas, sous le péristyle... Gambetta qui harangue le peuple... Bravo! Vive Gambetta!... Vois-tu? celui qui a de la barbe et le cou dans les épaules... Tu sais, je ne te lâche pas... Nous allons à l'Hôtel-de-Ville... »

Gabriel le regarda, navré. L'exaltation et l'ivresse éclataient sur le visage de Cazaban, qui était en nage et dont le chapeau mou gardait l'empreinte d'un coup de poing.

Incapable de résistance, Gabriel s'abandonna à l'homme du Midi, qui, jouant des coudes et hurlant toujours, essaya vainement de se frayer un passage jusqu'à la grille de l'Assemblée. Gabriel le suivait, anéanti, et promenait avidement ses regards sur la foule, ne pouvant renoncer à la vague et folle espérance d'y apercevoir Eugénie.

L'heure du rendez-vous était passée depuis longtemps, et Gabriel, à travers les groupes déjà éclaircis, avait pu constater vingt fois que la jeune femme n'était pas sur le trottoir indiqué, devant le ministère des affaires étrangères, quand Cazaban l'emmena par le pont Royal, afin, disait-il, de jouir du grandiose spectacle de Paris délivré ; mais ce fut avec un effort bien douloureux que Gabriel s'arracha à ce lieu où pourtant il n'était plus raisonnable d'attendre davantage. Il marchait, morne et silencieux, à côté de Cazaban, dont l'enthousiasme était tel qu'au milieu de ses improvisations révolutionnaires il ne remarquait pas la triste figure de son ami.

« Que lui est-il arrivé? pensait l'amoureux, plein d'anxiété. Elle aura eu peur, elle n'aura pas pu s'approcher seulement... Et puis, est-elle vraiment venue? Hier soir, chez son amie, elle

Digitized by Google

m'a paru un peu gênée... Si je retournais sur le quai ?... Elle y est peut-être, à présent que la foule s'est dissipée... Mais non, il est deux heures, c'est impossible... »

Et il concluait que ces choses-là n'arrivaient qu'à lui et qu'il était le plus malheureux des hommes.

Les deux jeunes gens avaient traversé la place de la Concorde et pris la rue de Rivoli.

Le spectacle grandiose promis par Cazaban à Gabriel n'était autre que celui d'une joie indécente chez un peuple que frappait un si effroyable désastre et que menaçait un si imminent péril. Le ciel, magnifiquement bleu, et le beau soleil éclairant les maisons blanches et la masse de verdure du jardin des Tuileries, ajoutaient encore à l'air de fête de cette rue large et monumentale, par où revenaient, soit en pelotons, soit isolément, soit par petits groupes, les gardes nationaux, auteurs de la révolution nouvelle. Ceux des bataillons des quartiers excentriques, qui portaient, avec la vareuse et la blouse de l'ouvrier, le képi neuf et le fusil à piston, avaient du moins quelque chose de naïf dans leur joie républicaine ; car c'étaient les éternelles dupes de toutes les émeutes, et, grisés par la légende de 92, ils concevaient en ce moment une patriotique espérance. Mais un observateur calme eût souri de l'air important des bourgeois à épaulettes. Ces badauds qui, ce jour-là, se prenaient un peu pour des héros, marchaient d'un air digne au milieu de la chaussée, sous les yeux bienveillants d'une foule à qui le plaisir de la vengeance satisfaite faisait oublier le deuil affreux de la patrie. D'ailleurs, la destruction commençait, stupide et inévitable conséquence des mouvements populaires. Plusieurs milliers de bras allaient perdre trois jours à faire disparaître à grand'peine tous les emblèmes qui rappelaient l'empire, aigles et armoiries peintes, fondues ou sculptées, et ceci lorsque les remparts n'étaient pas en état de défense. Sur les murailles des Tuileries, à côté d'inscriptions obscènes et d'injures adressées à la famille impériale, se lisait, tracé au charbon, le fameux : *Mort aux voleurs !* qui, cette fois, il faut pourtant en convenir, ne fut pas si dérisoire qu'en 1848, où l'on ne commença à fusiller, sans jugement, quelques malheureux filous, qu'après que le peuple eut entièrement pillé le palais.

Marius Cazaban, traînant après lui le déplorable Gabriel, était arrivé au paroxysme du délire. Il avait fait de son : Vive

Digitized by Google

la République ! un véritable mugissement, et il le poussait tous les vingt pas, éveillant un écho merveilleux dans les compagnies de gardes nationaux qui allaient au milieu de la rue, tambours en tête. A la hauteur de la cour du Louvre, le général Trochu, couvert de décorations et suivi de son état-major galonné, passa au grand trot, et le hurrah de Cazaban lui valut un regard du célèbre Breton. Tout le long du chemin, Marius fit la rencontre de jeunes gens barbus, comme lui du Midi et comme lui pleins d'ivresse, avec qui il échangea des éclats de rire et des accolades.

Gabriel voyait toutes ces choses comme dans un songe. Le vieil Hôtel-de-Ville, la place houleuse de peuple, les apparitions au balcon, le képi d'or de Trochu, le collier de barbe de Jules Favre, la République proclamée, Rochefort porté en triomphe, rien ne pouvait le distraire de cette idée fixe : son rendez-vous manqué. Quand il fut entré dans l'Hôtel-de-Ville, toujours à la suite de Cazaban, et que celui-ci le présenta à un membre du nouveau gouvernement, qui avait un nez crochu et une paire de vastes favoris, Gabriel, tout en saluant, se rappelait le jeune platane du quai d'Orsay, soutenu par un tuteur et ayant à son pied un grillage rond en fer, près duquel il se trouvait, l'autre fois, lorsqu'il avait aperçu de loin Eugénie, accourant sous les arbres de l'Esplanade ; et il lui fallut faire un effort d'attention très pénible pour écouter ce que lui disait l'homme d'État aux favoris touffus, et pour l'empêcher de lui signer, séance tenante, une nomination de sous-préfet.

Cependant il put échapper enfin à l'opprimante compagnie de Cazaban, non sans être allé avec lui répandre la bonne nouvelle dans trois estaminets du quartier Latin et y avoir absorbé, ainsi que le Méridional, plusieurs bitters à la gomme ; et il revint chez sa mère exténué de fatigue, d'inquiétude et d'ennui. Puis, après le repas du soir, auquel il ne fit pas honneur et que les lamentations de Mme Fontaine sur l'approche de l'ennemi et les dangers probables lui firent paraître bien long, il courut au faubourg Saint-Jacques.

Mme Henry était sortie.

Rien n'était plus simple que l'absence de la belle brune, qui avait sans doute été attirée hors de chez elle par l'intérêt dramatique que la rue offrait alors ; mais dans son imagination d'amant, prête à se forger des chimères, Gabriel conçut un pressen-

Digitized by Google

timent funeste pour ses amours. Tout en se disant qu'Eugénie devait avoir été prévenue que Mme Henry ne l'attendrait pas ce soir-là, il ne pouvait se résignér à l'idée de ne pas revoir sa maîtresse avant le lendemain, et il erra jusqu'à la nuit close sur les trottoirs du faubourg plein d'agitation populaire, où il croyait reconnaître Eugénie dans toutes les femmes qui passaient.

Il lui fallut cependant renoncer à tout espoir, quand dix heures sonnèrent à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, et regagner le quai Saint-Michel.

La nuit fut affreuse, et le lendemain matin, avide de nouvelles, et n'y tenant plus, il alla chez Mme Henry avant l'heure de son bureau.

Quand il eut tiré le cordon de sonnette bien connu, il entendit du bruit dans la chambre, et, contre son habitude, Mme Henry ne vint pas ouvrir tout de suite ; mais, quand elle parut enfin, par la porte entre-bâillée, les cheveux dépeignés et le peignoir entr'ouvert, elle poussa un petit cri de surprise.

« Comment ! c'est vous, monsieur Gabriel ?... de si bonne heure !... lui dit-elle d'un air gêné. C'est que je ne suis pas seule... Mais ça ne fait rien, entrez tout de même. Vous ferez la connaissance de mon cousin Robert, voilà tout. »

Et, en s'introduisant dans la chambre en désordre, Gabriel aperçut, commodément installé dans un fauteuil, devant les débris d'un déjeuner, un beau jeune homme blond, qui portait une vareuse déboutonnée où s'enroulait sur la manche le galon d'or des sous-lieutenants de mobiles, et qui fumait tranquillement une cigarette. Un sabre, surmonté d'un képi d'officier, reposait, près de lui, dans l'angle formé par la cheminée et par la muraille.

« Robert, dit vivement la grande brune en croisant à la hâte son peignoir et en aplatissant à deux mains ses cheveux ébouriffés, Robert, je vous présente M. Gabriel Fontaine. »

Puis, se penchant à l'oreille du militaire, à qui l'arrivée de Gabriel semblait causer un étonnement très désagréable, elle ajouta à mi-voix :

« Vous savez, Robert, il vient ici pour une de mes amies. »

L'officier, qui s'était levé, s'inclina légèrement et se rassit tout de suite, après avoir lancé au nouveau venu un coup d'œil plein de méfiance.

Gabriel était au comble de l'embarras ; si naïf qu'il fût, la

Digitized by Google

parenté de Mme Henry et du mobile lui apparaissait comme très douteuse. Il regardait avec un immense dégoût ces assiettes salies et ces bouteilles vides sentant l'orgie, ce lit défait, mal caché par le rideau de l'alcôve, cette femme toute débraillée, ce jeune homme fumant là comme chez lui, et songeait que c'était dans ce milieu qu'il avait connu Eugénie. Le contraste du souvenir de l'innocente et délicate jeune femme et de cette scène de gros plaisir sensuel et sans gêne faisait naître confusément dans son esprit une foule de pensées douloureuses. Il s'était assis sur le bord d'une chaise et ne trouvait pas un mot à dire.

« Eh bien, mon pauvre monsieur Gabriel, dit tout à coup Mme Henry, j'ai de mauvaises nouvelles à vous apprendre. J'ai vu notre petite amie, hier à quatre heures... Il paraît même que le matin elle s'est trouvée dans la bagarre près du Corps Législatif, et qu'elle a eu une fière peur... Vous savez, ces gens de la campagne... Mais il y a autre chose... Son mari lui a déclaré qu'il ne voulait pas s'empêtrer d'une femme pendant le siège, et qu'il veut l'embarquer, ce soir, pour l'envoyer chez ses parents... Mais qu'est-ce que vous avez donc? Vous êtes tout pâle. »

En effet, Gabriel avait pensé s'évanouir. L'idée d'être séparé d'Eugénie lui avait tordu le cœur. Pessimiste comme tous les amants, il acceptait, comme accompli déjà, le malheur dont on venait de le menacer.

Il voulut sortir, respirer. A la vraie stupeur de l'officier qui continuait à ne rien comprendre, il se leva, chancelant, fit ses adieux d'une voix étouffée, serra la main de Mme Henry, et s'enfuit à travers les rues joyeuses et inondées de soleil, l'âme bouleversée, les sanglots à la gorge.

François Coppée,
de l'Académie Française

(*A suivre.*)

---

Digitized by Google

# AMIS D'ENFANCE

Il me semblait un grand garçon,
J'étais une petite fille;
Grave il m'apprenait ma leçon,
Et tendre il me disait gentille.

Cet enfant, quel âge avait-il?
En vérité, mon cœur l'ignore :
Toute l'enfance est un avril,
Nous étions en avril encore.

Comment son regard me parla,
Je ne saurais pas bien le dire :
J'espérais quand il était là,
Depuis qu'il est loin, je soupire.

N'ai-je rien oublié de lui?
Se souvient-il de moi? J'en doute;
Mais sa voix, encore aujourd'hui,
Chez d'autres enfants je l'écoute.

S'il reviendra, si je l'attends,
Je ne saurais pas vous l'apprendre;
Mais ses adieux, malgré le temps,
Je suis encor à les lui rendre ;

Je n'ai pas compris son départ,
Ses adieux seuls m'en ont instruite.
Mais, quand même il reviendrait tard,
Je l'épouserais tout de suite.

SULLY-PRUDHOMME,
de l'Académie Française.

Digitized by Google

# NOTES ET SOUVENIRS [1]

(*Suite*)

*Samedi* 26 *août* 1871. — Les journaux ne publient que des comptes rendus fort abrégés des audiences de guerre de Versailles. Il faut espérer que les choses qui se disent là seront recueillies par la sténographie et publiées *in extenso*. L'histoire de la Commune est tout entière, étrange et naïve, dans les dépositions des témoins.

Voici, par exemple, le texte, absolument exact et complet, des paroles prononcées hier par un témoin qui se nommait Parod.

Le colonel Merlin lui adresse cette question :

— Vous avez été arrêté sous la Commune. Pourquoi avez-vous été arrêté ?

— Pour rien ; parce que j'ai déplu, en passant sur le boulevard, à un colonel... Il faut dire qu'il était un peu *lancé*, ce colonel... J'étais sur le trottoir avec un de mes amis... Ce colonel voulait remonter à cheval... Je vois qu'il se trompe de pied pour l'étrier. Je dis à mon ami : « Regardons bien, ça va être drôle, nous allons rire. » Cependant le colonel s'aperçoit qu'il se trompe de pied, reprend le bon pied, mais ne l'engage pas assez dans l'étrier, veut s'enlever, manque son coup, glisse, roule, se rat-

(1) Voir les numéros des 10 et 25 octobre, 10 et 25 novembre, 10 et 25 décembre 1889.

Digitized by Google

trape à l'étrivière, le képi tombe d'un côté, le sabre de l'autre. Nous nous tordions, mon ami et moi.

— Était-ce bien un colonel? demande le président du conseil.

— Oui, monsieur le président, c'était un colonel... enfin, il avait cinq galons d'argent à sa manche et à son képi... Moi, je dis à mon ami : « Si ce n'est pas dégoûtant! Voilà pourtant des gens qui font massacrer le monde. » J'avais parlé trop haut. Le colonel m'entend, se retourne et me dit : « B... d'aristo, ça vous va bien de vous moquer de ceux qui se font tuer pour vous. — Ça n'est pas en ce moment-ci, en tout cas, que vous vous faites tuer pour moi... et puis, je ne vous demande pas de vous faire tuer pour moi. — A votre âge, me répond le colonel, vous devriez être dans nos rangs, devant l'ennemi. — Dans vos rangs... Eh bien! et vous, est-ce que vous y êtes dans vos rangs? Vous êtes en train de faire la noce. Voilà tout! — Qu'on empoigne cet homme-là, s'écrie le colonel. — M'empoigner! ça ne se passera pas comme ça; avez-vous un mandat d'amener? Et puis je suis étranger, Suisse, né à Lausanne. — Ah! vous êtes étranger!... Vous venez manger l'argent de la France! — Je ne mange pas l'argent de la France, je mange mon argent; c'est vous qui mangez l'argent de la France! » A ce mot, dans la foule, on se met à rire... On m'était sympathique... On me faisait de la place... Je manœuvrais pour me sauver; mais je vois le colonel et ses ordonnances qui cherchaient à me couper ma ligne de retraite. Je me dis : « Je suis capable de trouver, tout à l'heure, au lieu d'une foule sympathique, une foule pas sympathique... Ça tourne si vite, les foules à Paris... »

Je m'arrête, mais la déposition tout entière était de ce ton, vive, alerte... On avait la scène devant les yeux... On assistait à la querelle de ce colonel... un peu *lancé* et de ce b .. d'aristo, qui était un petit bourgeois de Lausanne.

*Lundi* 28 *août.* — Petite conversation sur le théâtre, aux Variétés, entre deux très peu célèbres, mais très jolies petites comédiennes. C'était dans la journée, pendant une répétition, dans un recoin obscur des coulisses. Un simple châssis de toile nous séparait, le garçon d'accessoires et moi, des deux jeunes amies, et, sans être vus, nous entendions à merveille.

— Eh bien, tu lui as parlé?

Digitized by Google

— Oui, je suis allée chez lui tout à l'heure.

— Et tu lui as dit?

— Que tu étais désolée, mais que, comme il ne faisait plus rien pour toi, depuis trois mois, tu te trouvais dans la nécessité de lui donner congé.

— Et il a compris, n'est-ce pas?

— Il n'a pas compris du tout... Il s'est mis à aller et venir comme ça, avec de grands gestes.... « Elle ose dire que je n'ai rien fait pour elle, depuis trois mois... Tenez... Regardez... Soyez juge. » Et il est allé prendre, dans un tiroir fermé, un petit carnet... « Je me doutais de cela... et alors j'ai pris mes précautions... J'ai tout écrit. Vous allez voir. »

— Et tu as vu?

— Et j'ai vu qu'il avait dépensé pour toi plus de quatorze mille francs, depuis trois mois.

— Plus de quatorze mille francs!

— Et dame, dans les circonstances actuelles, ça représente bien vingt-huit mille francs sous l'Empire.

— Oh non! pas tant que ça. Et puis, d'ailleurs, ça n'est pas vrai; il n'a pas dépensé quatorze mille francs!

— Cependant, c'était écrit...

— Ah! je vois ce que c'est! Il compte les bijoux! C'est trop fort! Tu admets ça, toi, qu'il compte les bijoux?

En ce moment, brusque intervention du régisseur.

— Mais c'est à vous, mesdemoiselles... Vous avez manqué votre entrée!

Et mademoiselle X*** se précipite sur la scène, tout en répétant :

— Compter les bijoux! C'est trop fort! Compter les bijoux!

Nous restons seuls en présence, le garçon d'accessoires et moi. C'est un vieux serviteur de la maison, un excellent homme, aimé de tous au théâtre. Voilà bien longtemps que j'ai l'habitude de le voir trôner dans son magasin d'accessoires, au milieu de ses pendules en bois doré, de ses vieux fusils à pierre, de ses joyaux de chrysocale et de ses poulets de carton. Plus d'une fois, il m'est arrivé de causer, le soir, avec lui, dans les coulisses, et non sans agrément. Sa conversation vaut la conversation de bien des gens du monde. Il a entendu le dialogue des deux comédiennes, il me regarde et me dit avec un indulgent sourire de commisération :

Digitized by Google

— Pauvre petite, elle est ennuyée tout de même !

Il me quitte pour s'en aller chercher, au magasin d'accessoires, une vieille escopette et un vieux chapeau de brigand calabrais qui seront nécessaires, tout à l'heure, pour la répétition. Que de braves gens dans tout ce petit monde des théâtres : machinistes, habilleurs, avertisseurs, etc., etc. Et jamais, chez eux, dans leur pauvreté, jamais de jalousie, jamais de révolte, jamais de colère contre le luxe des comédiennes. Cet honnête homme, qui gagne cinq ou six francs par jour, s'intéressait au malheur de cette petite qui ne veut pas que les bijoux comptent.

On répète une des grandes opérettes d'Offenbach dont la reprise doit avoir lieu dans quelques jours. Je veux entrer en scène, mais je me heurte à une petite troupe de choristes, une dizaine de basses chantantes, qui me barrent la route. Les bras ballants, d'une voix caverneuse, ils chantent :

Grisons-nous tous
Comme des fous,
Et, chacun ayant sa chacune,
Amusons-nous au clair de lune.
Grisons-nous tous, etc.

Le chœur terminé, pendant que M^lle^ Aimée dit, avec beaucoup d'éclat, la grande phrase du finale, deux de mes basses chantantes se mettent à causer :

— C'est drôle d'entendre ces airs-là. Nous ne les chantions pas, l'année dernière. Où étiez-vous pendant la guerre ?

— Ici, à Paris, dans un régiment de marche.

— Moi, à l'armée de la Loire, avec le général Chanzy. Nous en avons eu de la misère, devant Le Mans.

Et tous deux, au signal donné, reprennent avec leurs camarades :

Grisons-nous tous
Comme des fous, etc.

Je me faufile parmi les choristes, et me voici sur la scène.

Offenbach est là, assis à l'avant-scène dans un fauteuil, très pâle, grelottant sous un paletot d'hiver.

— Je suis souffrant, me dit-il, je n'ai pas dormi cette nuit, pas déjeuné ce matin ; je n'ai ni voix ni jambes. La répétition est détestable... Tous les mouvements défigurés... ralentis... et je n'ai pas le courage de m'en mêler.

Digitized by Google

Il n'a pas fini sa phrase, et le voilà debout, furieux, brandissant sa canne. C'est aux choristes femmes qu'il s'adresse :

— Qu'est-ce que vous venez de chanter là, vous, mesdames ?... recommençons, recommençons tout le finale !

Offenbach va se placer près du piano, à côté du chef d'orchestre, et prend la direction de la répétition. Il a soudainement retrouvé, comme par miracle, le mouvement, la force, la vie. Il s'anime, s'excite, s'échauffe, se démène, parle, chante, crie, va secouer, tout au fond du théâtre, des choristes endormis, revient à l'avant-scène, puis court à gauche bousculer des figurants... Il grelottait tout à l'heure; il est en nage maintenant. Il ôte son paletot et l'envoie à la volée sur le fauteuil, il bat la mesure à tour de bras, casse sa canne, tout net, en deux morceaux, sur le piano, laisse échapper un juron, jette par terre sa moitié de canne, arrache violemment l'archet des mains du chef d'orchestre tout effaré, et, sans s'arrêter, avec une puissance extraordinaire, continue de battre la mesure, tenant et entraînant tout le monde à la pointe de son archet. Que d'esprit dans cette physionomie si expressive et si originale! Que d'énergie dans ce petit corps, si frêle, si délicat, si chétif! Ce n'est plus le même homme, et ce ne sont plus les mêmes artistes, plus les mêmes choristes. Le finale est enlevé, de verve, d'un seul trait, sans accroc, dans une véritable furie de bonne humeur et de gaieté. Et tous, artistes, choristes, figurants, après la dernière note jetée, applaudissent Offenbach, qui retombe épuisé sur son fauteuil en disant :

— J'ai cassé ma canne, mais j'ai retrouvé mon finale.

*Jeudi* 31 *août* 1871. — Encore au conseil de guerre. On prétend qu'il y a trois ou quatre cents façons de dire : *Je vous aime.* Il y a autant de manières de répondre *non* à cette question adressée par le colonel Merlin à chaque témoin : *Êtes-vous parent ou allié de l'accusé?*

Une grosse dame se présente, rougeaude, émue, agitée... Le président dit la petite phrase : *Êtes-vous parente*, etc...? — « Moi, oh! non, par exemple, s'écrie la grosse dame avec indignation... » Et elle paraît positivement révoltée qu'une telle supposition ait pu venir à l'esprit de ce colonel.

Les pompiers, les gendarmes, les sergents de ville ne bronchent pas et répondent tranquillement, impassibles : « Non, mon colonel. »

Digitized by Google

Un monsieur qui se présente d'un air assez dégagé, et qui, tout à l'heure, cherchera à briller dans sa déposition, sourit en entendant la question du président, et répond, légèrement, avec un petit dodelinement de la tête : « Non, non, monsieur le président. »

Cet autre s'avance lentement, majestueusement, solennellement; il s'est composé une attitude et a dû *l'essayer* devant sa glace, le matin. Il s'écrie : « Parent! Allié! Jamais, monsieur le président! » Et il reste, le bras étendu, dans une attitude théâtrale. Il appartient à la catégorie des témoins ravis d'être témoins, fiers d'avoir à parler en public.

Voici, au contraire, le témoin timide, gêné, embarrassé. *Êtes-vous parent ou allié?*... Il croit avoir mal entendu... Il ne s'explique pas qu'on puisse lui adresser une pareille question... Enfin, il balbutie : « Pardon, monsieur le président, mais je n'ai pas bien compris. » Alors le colonel, docilement, redit la question, et le témoin de répondre : Oh! non, ni parent, ni allié, et, d'ailleurs, je le serais que je ne l'avouerais pas. »

Une femme d'une trentaine d'années, assez belle, grande, vigoureuse, haute en couleur, et d'un aplomb magistral...

— Votre nom? votre âge? Êtes-vous ou avez-vous été au service de l'accusé?

Et cette femme, alors, de la voix la plus nette :

— Au service de l'accusé... Mon Dieu! j'ai été sa maîtresse pendant dix-huit mois... Ça peut-il s'appeler avoir été au service de quelqu'un?

Jamais je n'ai vu un conseil de guerre plus violemment interloqué. Le colonel regardait le chef de bataillon, qui regardait le capitaine, qui regardait le commissaire du gouvernement. Tous, anxieux, du regard, se consultaient... Le président, enfin, reprit :

— Non, non! ça ne peut pas s'appeler avoir été au service de quelqu'un.

— Comme vous voudrez, monsieur le président.

L'interrogatoire continue.

*Samedi 2 septembre.* — Autre vente, hier, la vente des voitures de l'Empereur dans la cour des écuries du Louvre. Je passais sur le quai. Je vois une affiche collée au-dessous du balcon de Charles IX, une véritable affiche de vente judiciaire après faillite; rien n'y manque : noms de l'expert et du commissaire-

Digitized by Google

priseur, adjudication au comptant, cinq pour cent de frais, etc. J'entre. On ne vend que les voitures de service...

Le commissaire-priseur est à son poste. Un vieux monsieur, très râpé, s'approche de lui.

— Et les voitures de gala, quand les vendra-t-on?

— Je ne saurais vous dire... Le liquidateur est fort embarrassé... Les acheteurs probablement feraient défaut... Il n'y a plus de débouchés pour les équipages de cour.

— Comment, plus de débouchés?

Le vieux monsieur râpé paraît vexé, très vexé.

— Non, il n'y en a plus... Après 1830, après 1848, on s'est défait à très bon compte des grandes voitures royales. Il y avait, en Allemagne et en Italie, beaucoup de petits rois et de grands-ducs qui étaient enchantés de trouver *de bonnes occasions :* mais le nombre des souverains a tant et tant diminué dans ces derniers temps que, je vous le répète, il n'y a plus de débouchés.

Le commissaire-priseur, qui connaît évidemment le vieux râpé, ajoute en riant :

— Vous n'aviez pas envie d'acheter une voiture de gala?

— Si fait; j'avais commission...

— Pour qui donc?

— Pour le directeur d'un cirque...

Voilà comment Napoléon III, en poussant au système des nationalités, des grandes agglomérations, en aidant le roi d'Italie et le roi de Prusse à culbuter les petits trônes italiens et allemands, voilà comment Napoléon a compromis, non seulement les intérêts de la France, mais encore les intérêts de la liquidation de sa liste civile... On ne sait que faire de ses voitures de gala.

Quelle hétacombe, en effet, depuis dix ans! En 1860, le grand-duc de Toscane, les ducs de Parme et de Modène; en 1861, le roi de Naples; en 1862, le roi Othon; en 1866, le roi de Hanovre, le duc de Nassau et l'électeur de Hesse; en 1867, l'empereur Maximilien; la reine d'Espagne, en 1869; l'empereur Napoléon, en 1870, et, très prochainement, selon toute apparence, le duc d'Aoste, encore roi d'Espagne, en ce moment, mais, pour peu de temps, selon toute probabilité.

*Vendredi* 8 *septembre* 1871. — Le hasard, ce matin, fait tomber sous ma main un exemplaire du *Times*, du 22 mars dernier. Les

Digitized by Google

correspondants du *Times* étaient alors dans la joie. De toutes parts, depuis dix mois, quelle abondance merveilleuse d'événements *à sensation!* Le *Times* avait mis en mouvement une véritable armée de reporters, tous pleins d'entrain, d'ardeur et, il faut bien le reconnaître, de talent, mais ayant beaucoup plus de goût pour les vainqueurs que pour les vaincus. Nous n'avons pas été traités avec impartialité et générosité par le grand journal de Londres. Et, cependant, ceux qui voudront raconter plus tard l'histoire des années 1870 et 1871 trouveront dans les colonnes du *Times* des choses bien curieuses et bien exactes.

Ce numéro du 22 mars est, à lui seul, le plus saisissant, le plus extraordinaire des documents historiques. Il mériterait d'être traduit de la première ligne à la dernière.

D'abord deux *Leading articles*. Le premier est consacré au mariage de la princesse Louise avec le marquis de Lorne. Voici ce qu'un Anglais pouvait écrire, pendant que la guerre civile succédait en France à l'invasion, pendant que nous prenions plaisir à nous entre-tuer, sous les yeux de M. de Bismarck :

« Aujourd'hui, un rayon de soleil égayera chaque maison de « l'Angleterre. Une fille du peuple, dans le sens le plus vrai du « mot, sera mariée à un des nôtres. La mère est des nôtres, et la « fille est des nôtres. Nous honorons la Reine et nous lui obéis- « sons; nous la couronnons et nous lui rendons hommage; nous « prions pour elle, et travaillons pour elle, et combattons pour « elle; nous partageons ses joies et ses douleurs; nous sentons « que, dans le malheur aussi bien que dans la prospérité, nos « destinées sont associées aux destinées de cette dynastie, à la- « quelle nous sommes confiés depuis tant de siècles. Nous avons, « il est vrai, de bonnes raisons pour nous en féliciter, en ce mo- « ment où les principes les plus nécessaires et les plus anciens « de la société sont si étrangement méconnus. La royauté existe « ici sous la forme la plus douce, la plus sage et la plus respec- « tée. La Reine est une Anglaise, et sa famille une famille an- « glaise, etc., etc.

Le second *Leading article* est consacré à la Révolution du 18 mars et commence ainsi :

« La guerre est déclarée entre Paris et Versailles, entre le « drapeau rouge et le drapeau tricolore. La Commune est sou- « levée contre l'Assemblée. Il y a, entre les deux adversaires, « une question de force aussi bien qu'une question de droit, et

Digitized by Google

« c'est la solution de la première qui décidera des mérites de la « seconde. »

Je tourne la page, et trouve une lettre du correspondant de Paris, à la date du 19 mars, quatre heures de l'après-midi :

« Je viens de faire, dit-il, un petit voyage d'exploration. Un « cordon de sentinelles interdit le passage sur la place Vendôme, « qui était le quartier général d'Aurelles de Paladines, et qui est « occupée par les soldats de la Commune. Le commandant en chef « Henry a quitté son petit cabaret de Montrouge pour une nou- « velle résidence véritablement princière. Tout est tranquille aux « alentours de la place Vendôme. Je gagne la rue de Rivoli, « qui est déserte. Pas un factionnaire dans les guérites des Tui- « leries. Le portier du palais paraissait profondément perplexe. « Je voulais entrer, il me fit des remontrances ; il sentait, bien « qu'il n'y eût plus une âme dans les Tuileries, qu'il avait encore « à remplir une sorte de devoir abstrait. Il avait déjà vu bien des « changements de propriétaire, et il était la seule personne qui « pût se considérer, pour le moment, comme maître du château. « J'eus avec lui une curieuse conversation, et je m'en allai à « l'Hôtel-de-Ville. »

Toutes les rues sont solidement barricadées, d'après un système particulier, et le correspondant du *Times* constate, avec une évidente complaisance, que ce système est des plus pratiques et des plus ingénieux :

« Un passage est laissé libre au centre pour les piétons, la « section du milieu étant en avant et recouvrant les deux sections « de côté. Des enfants, apprenant de bonne heure l'art de gouverner « Paris, travaillent activement à la construction des barricades, « et, de temps en temps, des passants sont invités à vouloir bien « apporter leur pavé. Le son des clairons se fait entendre et cause « une certaine émotion ; des gardes nationaux et des soldats de la « ligne, ces derniers non armés, mais plus nombreux que les « gardes nationaux, arrivent en chantant, agitent leurs képis e « sont chaudement accueillis par les barricadeurs. C'est le mo- « ment où il est prudent, de la part des personnes les plus anti- « démocrates, de lever leurs chapeaux et de montrer beaucoup « d'enthousiasme. »

Je tourne encore la feuille, et je vois, sur la même page, deux correspondances venant immédiatement à la suite l'une de l'autre, datées, la première de Berlin, 18 mars, l'autre de Douvres,



Digitized by Google

20 mars, et racontant, la première, le retour de *l'Empereur-Roi en Allemagne*, et la seconde, l'arrivée de *l'Empereur Napoléon en Angleterre.*

C'est le *samedi* 18 *mars* que l'empereur Guillaume a fait son entrée à Berlin, en même temps que M. Assi et ses amis faisaient leur entrée à l'Hôtel-de-Ville de Paris. Le correspondant du *Times* raconte la grande ovation faite à l'Empereur. Les locomotives, les wagons, les stations étaient décorés de drapeaux et de guirlandes de sapin et de chêne, les deux arbres symboliques de Brandebourg et d'Allemagne. A une distance de plusieurs milles de Berlin, la voie est bordée d'une foule immense : ouvriers, enfants des écoles, corporations, tout le monde en habit de fête. C'étaient là les avant-gardes de l'armée de plusieurs centaines de milliers de personnes qui, dans la capitale, attendaient l'arrivée du souverain. Il paraît, il salue, au milieu des hourras enthousiastes. Il est reçu par les princes et les princesses de la famille impériale. A cette même place, dans cette gare, il avait quitté la Reine, il y a huit mois... et il revenait empereur d'Allemagne. Il embrasse sa femme, ses filles, ses petits-enfants, et, vaincu par l'émotion, ne peut retenir ses larmes On lui jette des bouquets de roses, des couronnes de laurier. Puis, il monte en voiture et se dirige vers le palais, *à l'heure même* où les vainqueurs de Belleville et de Montmartre s'installaient à l'Hôtel-de-Ville et se disaient : « Paris est à nous, il s'agit maintenant de s'emparer de la France ! »

Cependant *ce même jour*, l'empereur Napoléon, rendu à la liberté, se préparait à quitter le palais de Wilhemshohe, et le *Times* du 21 mars raconte le voyage de Napoléon III, de Cassel à Douvres.

Le dimanche 19 mars, à six heures, pendant que M. Thiers abandonnait Paris, en emmenant avec lui tout le gouvernement, l'empereur partait de Wilhelmshohe, escorté par une garde d'honneur allemande, sous le commandement du général de Montz, gouverneur de Cassel, qui l'accompagne jusqu'à la frontière. L'Empereur est reçu là par un aide de camp du roi des Belges, traverse toute la Belgique dans le train royal et s'embarque sur le *Comte de Flandre,* le yacht à vapeur du roi des Belges. A Douvres, l'Empereur trouve l'Impératrice, le Prince Impérial, le prince Murat, le prince Lucien Bonaparte et les *dames de service*, M^mes^ de Saulcy et Carette. Une foule énorme atten-

Digitized by Google

dait, et les Anglais font à l'Empereur une réception enthousiaste. *Applaudissements sur applaudissements éclatent au milieu de la multitude assemblée;* l'Empereur sourit et salue. Le capitaine du port, M. William Henry Pain, s'approche de l'Empereur et tient *cet extraordinaire petit discours :*

« A cette même place, il y a quinze ans, lors de votre visite en Angleterre, j'ai reçu Votre Majesté, et je vous réitère maintenant mes salutations. »

Après avoir répondu par une phrase aimable, l'Empereur se dirige à pied vers la gare du South-Eastern. La foule est compacte, les policemen ont grand'peine à frayer un passage à l'Empereur. Il arrive à la gare, revoit l'Impératrice qui l'embrasse passionnément à plusieurs reprises. Le Prince Impérial se jette dans les bras de son père, puis le cortège se rend à l'hôtel de *Lord Warden*... Les acclamations redoublent. Le peuple paraît ivre d'enthousiasme... Ce sont des cris délirants de *Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice!* L'Impératrice paraissait à la fois effrayée et charmée : l'empereur sourit toujours, et, même lorsqu'il était bousculé par la foule, ne cessait de saluer et d'ôter son chapeau. A la gare, nouveau train royal, et c'est dans un *wagon-salon tendu d'une exquise soie rose pâle* que l'Empereur fait le voyage de Douvres à Chislehurst. Pendant ce temps, Assi pouvait se promener, à Paris, dans les voitures de l'Empereur, car trois ou quatre de ces voitures avaient été amenées à l'Hôtel-de-Ville, pendant le premier siège de Paris.

Voilà ce que raconte ce numéro du *Times*. Elles sont d'hier ces choses, et déjà si loin de nous, déjà dans un tel effacement! On s'efforce de n'y plus penser. On ne demande qu'à revivre, et l'on revit, très vite, très facilement; trop vite, peut-être, trop facilement. N'aurions-nous pas assez souffert? N'aurions-nous pas été assez vaincus, assez humiliés? La leçon ne pouvait cependant être plus dure.

Dans les années qui précédèrent le partage de la Pologne, siégeait à la Diète un vieux député à peu près en enfance, mais dans l'âme duquel, par éclairs, se réveillaient la raison et le patriotisme. Tout d'un coup, au milieu d'une discussion, en pleine mêlée des partis, ce vieux député se levait et criait : « *Finances! Soldats! Finances! Soldats!* » puis il retombait sur son banc et se taisait. Finances ! Soldats ! Toute notre politique devrait être dans ces mots-là. Mais l'Assemblée de Versailles

Digitized by Google

ne se plaît qu'aux questions irritantes. La Chambre à Paris, voilà le sujet à l'ordre du jour, et, à ce propos, un très intelligent et très spirituel député de la gauche a prononcé cette phrase extraordinaire :

« Quand un pays est divisé comme la France, ce pays est bien heureux d'avoir une capitale qui se charge de faire une révolution en trois jours. »

Ainsi, voilà qui est entendu, la Révolution est un *article de Paris*. Ce n'est qu'à Paris qu'on sait faire les fleurs artificielles, les vaudevilles, les révolutions en trois jours et les porte-monnaie à onze sous... La province ne viendrait jamais à bout d'une révolution ; ça traînerait, ça languirait, ça n'en finirait pas... ; tandis que Paris fait des révolutions bien gentiment, bien lestement, bien complètement, et en trois jours. Il ne tâtonne pas, il sait comment s'y prendre, il connaît *la marche :* envahir la Chambre, proclamer le gouvernement provisoire à l'Hôtel-de-Ville, etc. Et même, pourquoi parler de trois jours ? C'est de l'histoire ancienne, cela. Il y a progrès ; la chose s'est faite en trois heures, le Quatre Septembre.

Ludovic Halévy,
de l'Académie Française.

(*A suivre.*)

---

Digitized by Google

# LA MAISON DES DEUX BARBEAUX[1]

(*Suite*)

## III

Xavier passa son après-midi à ruminer les impressions de la matinée. Sa vanité était flattée; il avait touché le cœur d'une vraie femme du monde, élégante, coquette et toute pimpante dans sa fraîche beauté de dix-neuf ans. En lui, le limon sensuel qui est au fond de toute créature humaine fermentait doucement à la tiède chaleur de ces préliminaires d'amour. Étendu dans le fauteuil où s'était appuyée la tête de Laurence, il croyait respirer encore cette fine odeur de violette dont les vêtements de la jeune femme étaient imprégnés ; il fermait voluptueusement les yeux et revoyait tous les détails de la scène du matin.

Il n'essaya point ce jour-là de troubler de nouveau la solitude où Mme Lafrogne s'était renfermée. Il lui semblait de bon ton de se montrer tout d'abord généreux et réservé ; mais le lendemain il résolut de pousser plus avant; après avoir procédé minutieusement à sa toilette, il prit sous son bras deux romans de Balzac afin de motiver sa visite, et se rendit chez la femme de son propriétaire.

Comme il traversait la cour, il rencontra Germain qui sortait du vestibule. — Vous alliez chez ma femme, monsieur Duprat? lui dit ce dernier, inutile! vous ne la trouveriez pas... Elle est partie hier pour Rembercourt.

Et comme, involontairement, à l'annonce de ce brusque départ, la figure du jeune homme s'était allongée : — Cela nous contrarie un peu, Hyacinthe et moi, continua Germain en bourrant sa pipe, parce que nous avons ici du travail qui nous retiendra jusqu'en juin, et que nous ne pourrons passer avec elle que les dimanches : mais elle prétend qu'elle est souffrante et que l'air de la campagne lui fera du bien... Vous savez, quand les femmes ont une idée, il n'y a pas à aller contre...

(1) Voir les numéros des 25 novembre, 10 et 25 décembre 1889.

Digitized by Google

Le jeune homme remonta chez lui fort désappointé. Cet expédient dilatoire, imaginé par Laurence, dérangeait toutes ses combinaisons. Pourtant une réflexion vint mêler quelque douceur à l'amertume de sa déconvenue. — Il fallait que Mme Lafrogne le redoutât bien fort pour avoir fui si rapidement ! Cette précipitation à s'éloigner donnait la mesure de la fascination qu'il avait exercée et marquait combien la jeune femme avait conscience de sa propre faiblesse.

Laurence avait eu peur, en effet. Comme beaucoup d'honnêtes femmes, elle pensait que l'amour platonique est une distraction parfaitement licite, où les maris n'ont rien à voir. Elle s'était bercée de l'espoir que l'amour de ce jeune homme, si sérieux et si bien élevé, planerait constamment dans des régions angéliques et immatérielles; qu'entre eux la passion resterait pure, et que le désir des choses défendues, pareil à une hirondelle infatigable, volerait toujours au-dessus de leurs têtes sans jamais y poser son aile. — Et la chute avait été si prompte ! le vol idéal avait été si court ! — La jeune femme était fort irritée de ces deux impertinents baisers qui étaient si vite descendus sur ses yeux, et en même temps elle éprouvait une douceur non pareille à se les rappeler, ainsi que la musique caressante des paroles que Xavier lui murmurait à l'oreille. Comme elle avait une nature droite et répugnant à la duplicité, elle se trouvait mal à l'aise en face des deux honnêtes figures de Germain et d'Hyacinthe. Il lui semblait qu'on voyait sur son visage la trace des baisers de Xavier, et en présence des deux Barbeaux elle n'osait plus penser à son séduisant et audacieux voisin.

Aussi saisit-elle le premier prétexte qui s'offrit pour s'enfuir à Rembercourt. Dans cette retraite heureusement située entre la rivière et un grand pan de forêt, Laurence croyait qu'elle serait à la fois plus protégée et plus libre. Elle n'aurait plus à craindre le voisinage troublant des fenêtres de Xavier, elle pourrait penser à lui sans rougir devant Germain; elle savourerait les prémices de la passion sans risquer de se laisser entraîner sur une pente dangereuse.

Cette innocente illusion ne fut pas de longue durée. Dès le surlendemain de son départ, Xavier Duprat devint un visiteur assidu des bois de Rembercourt. — Au sortir du petit village de Fains, la colline boisée qui forme l'un des versants de la vallée s'avance comme un promontoire dans la plaine, dominant de ses

Digitized by Google

futaies à pic l'eau tranquille d'un canal et les bâtiments de la ferme. Au point culminant du bois, une tranchée dévale brusquement en face de Rembercourt, et par cette éclaircie on peut, sans être vu, plonger comme à vol d'oiseau au-dessus des cours et des jardins.

C'était là que Xavier venait s'installer chaque jour. Étendu à l'ombre, il épiait tranquillement, du haut de cet observatoire, tout ce qui se passait à la ferme. Pour amuser ses yeux, pendant les longues heures où il faisait le guet, la vallée prodiguait les charmes de son opulente parure d'été. — Les vergers, où déjà rougissait la cerise, étaient pleins d'oiseaux chanteurs ; les prés mûrs répandaient au soleil leur onduleuse et plantureuse verdure aux tons chauds semés çà et là de taches blanches ou dorées ; entre les saules et les peupliers, la rivière luisait par place comme de l'argent fondu ; et de l'autre côté des prairies, les côteaux de Varney et de Bussy détachaient sur le bleu du ciel leurs vignes d'un vert phosphorescent. Au milieu de tout cela, il y avait des envolements de pigeons aux ailes mélodieuses, de sonores claquements de fouet, des gloussements de volailles, et parfois le passage d'un train à toute vapeur qui traversait la vallée avec un long sifflement. Mais Xavier Duprat, peu sensible au spectacle de la nature, n'était préoccupé que d'une chose : — le pavillon aux volets verts qui s'élevait à l'un des angles du mur de la ferme. Armé d'une lorgnette, il n'avait pour objectif que ce corps de logis, dont la blancheur ensoleillée tranchait sur les arbres du verger. Il espérait toujours que Laurence, lasse de sa réclusion, se laisserait tenter par l'ombre fraîche de la futaie voisine et qu'elle viendrait se promener sous bois.

Un jour, enfin, sa patience fut récompensée. Il vit la jeune femme ouvrir la porte qui donnait sur la forêt, franchir rapidement le canal et disparaître derrière les arbres de la lisière. Leste comme un chevreuil, il dégringola le long de la coulée ombreuse, et comme Laurence gravissait le même chemin en sens opposé, au brusque tournant de la route elle se trouva soudain en face de Xavier Duprat.

Elle étouffa un cri de surprise, devint pourpre et resta immobile au pied d'un hêtre.

— Pardon, madame, dit Xavier en saluant très bas, pardon de vous avoir effrayée. Croyez bien que, malgré les apparences, cette rencontre n'a rien de prémédité. Depuis une semaine, je me trou-

Digitized by Google

vais si seul chez moi, la vue de vos persiennes constamment closes me faisait si tristement sentir mon isolement, que j'ai voulu marcher au grand air. Un secret attrait m'a poussé de ce côté, mais j'étais loin d'avoir l'indiscrète pensée de troubler votre retraite... Le hasard seul a tout fait.

Laurence crut de ce petit discours ce qu'elle voulut bien ; mais l'attitude du jeune homme était si pleine de respectueuse admiration, sa voix avait des inflexions si tendres, son air doux et soumis contrastait si fort avec les audaces de l'autre semaine, qu'elle pensa qu'un excès de rigorisme serait ridicule ; au lieu de rebrousser chemin, elle continua de marcher à côté de lui dans le sentier qui était juste assez large pour qu'on pût y passer deux de front en se frôlant un peu.

Xavier avait une langue dorée, et il ne laissa pas languir la conversation. Côte à côte, le bras effleurant le bras, ils suivaient lentement les petites sentes moussues : le soleil, tamisé par les hautes branches des hêtres, faisait pleuvoir des gouttes lumineuses sur l'herbe et sur les feuilles ; dans ce clair-obscur, çà et là des ancolies bleues et de grands orchis tachetés dressaient leurs têtes fleuries, tandis qu'au cœur de la futaie les loriots brodaient des vocalises flûtées sur la basse profonde des ramiers roucoulants.

Sans déclamation, avec une grâce aisée et une mélancolie adroitement mesurée, Xavier parlait de son isolement, de ce besoin d'intimité qui lui donnait parfois la nostalgie de la vie de famille. Il avait eu une enfance si heureuse près de sa mère qui l'adorait !... Le futur substitut s'entendait à merveille à faire jouer les cordes du sentiment maternel et des joies familiales. Laurence l'écoutait avec une sympathie toujours croissante. La beauté de cette après-midi de juin ajoutait encore aux séductions du langage de l'amoureux, et pendant des heures, la jeune femme resta sous le charme, si bien que le soleil était déjà bas quand elle songea à rentrer à la ferme. Il la reconduisit jusqu'à l'orée du bois, et lui arracha la promesse de se retrouver le lendemain au même endroit.

Elle y revint. Tous deux prenaient goût à cette école buissonnière en pleine forêt. Le beau temps, la délicieuse griserie de l'amour qui commence, la piquante saveur du fruit défendu, et surtout l'audace ingénue de la jeunesse faisaient passer Laurence sur les périls de ces promenades clandestines. Quant à Xavier Duprat, ravi de la tournure que prenaient les choses, il se mon-

Digitized by Google

trait délicat et réservé, se gardant bien de gâter sa situation par de trop brusques attaques. Il savait rester sage et respectueux. En garçon raffiné et prudent, il se sentait d'ailleurs peu de goût pour les *Oarystis* en plein air qu'un garde mal appris ou un bûcheron indiscret peut venir déranger. Il était semblable à un écolier qui a volé un beau fruit, et qui, le sachant bien en sécurité au fond de sa poche, se contente de le tâter du doigt de temps à autre, en se réservant de choisir son heure pour le savourer à son aise. Il calculait qu'une fois complètement maître de la volonté de Laurence, il lui serait facile de s'insinuer dans les bonnes grâces des deux Barbeaux, qui étaient gens à mener par le nez. Il deviendrait alors l'ami de la maison, le commensal préféré, et, sans endommager sa réputation, sans compromettre son avenir, sans faire de scandale, il trouverait dans le confortable logis de la rue du Bourg bon souper, bon gîte... et le reste.

Un incident malencontreux vint gâter cette aimable perspective. Jusque-là le beau temps avait favorisé les deux jeunes gens; mais une après-midi, pendant qu'ils se promenaient sous bois, le ciel se brouilla et un soudain coup de tonnerre leur annonça un orage qui s'était formé à la sourdine. Ils étaient sur le versant qui descend vers Fains, et, par une éclaircie, ils virent tout à coup la vallée obscurcie par de gros nuages. La rivière était toute noire; de larges nappes de pluie poussées par le vent commençaient à cacher les collines sous d'épaisses buées grises, — ils ne pouvaient rester en plein bois, et ils coururent le long de la lisière, en quête d'un abri un peu plus imperméable que les branches des hêtres. Justement, au pied de la côte, il y avait une brasserie, bien connue des pêcheurs à la ligne, qui allaient s'y reposer auprès d'une choppe, quand le poisson ne mordait pas. — Laurence et Xavier, toujours courant, se précipitèrent dans la *foulerie* qui formait une des dépendances de l'établissement, et là, cachés derrière les cuves, ils attendirent la fin de la bourrasque. Il faisait si noir dans ce bâtiment, uniquement éclairé par la porte cochère, qu'ils ne craignaient pas d'être reconnus. Au bout d'une demi-heure, les éclats de tonnerre devinrent plus sourds et plus lointains, la pluie diminua, et un rayon de soleil, perçant gaiement l'obscurité de la *foulerie,* annonça aux deux reclus qu'ils pouvaient reprendre la clé des champs.

Comme ils quittaient leur refuge, juste sous le porche de la grand'porte, ils se jetèrent dans les jambes d'un quidam qui

Digitized by Google

accourait en sens contraire, et qui, trempé jusqu'à l'échine, se hâtait d'entrer à la brasserie. Or, par une malheureuse chance, ce quidam n'était autre que Delphin Nivard.

Laurence le reconnut la première. — Courons, dit-elle tout bas à Xavier, c'est M. Nivard!

Ils s'éloignèrent rapidement. Quand ils furent à cent mètres : — Êtes-vous sûre que ce soit lui? demanda Xavier.

— Je le crois, répondit-elle, car il doit dîner ce soir à la ferme avec Hyacinthe et M. Lafrogne.

Xavier Duprat se retourna d'un air inquiet vers la brasserie. C'était bien Nivard, en effet. Il était revenu sur ses pas, et, planté sur le seuil de la porte cochère, la main en abat-jour sur ses yeux, il paraissait lorgner, à travers les dernières buées de l'orage, le couple qui s'éloignait.

— Voilà qui est fâcheux ! murmura Xavier Duprat, dont la figure s'assombrit.

Laurence était tout aussi inquiète qne son compagnon; mais, le voyant tourmenté, elle voulut le rassurer. — Bah! reprit-elle, il ne nous a vus que de dos, et il a de mauvais yeux. Je vais vite rentrer à Rembercourt où je changerai de robe et de coiffure avant qu'il arrive, cela le déroutera. Soyez demain à l'entrée du bois, et je vous conterai comment les choses se seront passées.

Ils se quittèrent là-dessus. — Le lendemain, dès trois heures de l'après-midi, Xavier attendait M^me^ Lafrogne au rendez-vous indiqué.

Le même jour, vers deux heures, les employés du bureau de Nivard furent fort étonnés de voir leur chef de file enlever ses manches de lustrine, brosser son chapeau et quitter son fauteuil de cuir. Delphin Nivard était un modèle d'assiduité, et sa conduite était tellement anormale, qu'elle stupéfia tous les plumitifs de sa division. Le chef de bureau enfila une rue détournée, et, longeant les bords du canal, prit à son tour la direction de la ferme. C'était le chemin le plus long, mais aussi le moins fréquenté. Il arriva ainsi, masqué par les arbres, jusqu'à la lisière inférieure de la forêt, et là, sautant dans le taillis avec l'agilité d'un chat sauvage et l'adresse d'un braconnier, il chemina sans bruit sous la feuillée jusqu'en vue de Rembercourt.

Trois heures et demie venaient de sonner à l'église de Fains quand Laurence quitta la ferme et s'engagea dans le sentier où l'attendait le jeune Duprat.

Digitized by Google

— Eh bien? demanda-t-il en scrutant d'un regard de juge d'instruction la figure un peu pâlie de la jeune femme.

— Rassurez-vous, répondit-elle, je crois que Nivard ne se doute de rien. Quand il est arrivé pour dîner, je m'étais métamorphosée des pieds à la tête; il n'a point paru me soupçonner, et il n'a pas soufflé mot de sa rencontre... Étant donné l'homme, s'il eût eu le moindre soupçon, il me l'aurait fait entendre par quelque allusion méchante, car il ne m'aime pas, et il n'aurait pas été fâché de me jouer un tour.

— N'importe, reprit Xavier d'un ton bref, ces promenades en plein air sont imprudentes, et il faut y renoncer.

Elle lui jeta un coup d'œil surpris et attristé.

— Soit! murmura-t-elle, puisque vous le désirez.

— C'est dans votre intérêt! soupira-t-il avec un accent d'hypocrite abnégation.

Elle secoua les épaules et fit une moue peu résignée.

— D'ailleurs, insinua-t-il doucement, il me semble qu'il y a un autre moyen plus simple et moins périlleux.

— Lequel?

— Vous êtes seule le soir presque toute la semaine; qui vous empêche de me recevoir à Rembercourt?

— C'est impossible! que penseraient les fermiers et les domestiques?

— Votre pavillon est séparé de la ferme par les jardins, et tous ces gens-là se couchent comme les poules, sitôt la nuit venue.

— Je ne suis pas seule, j'ai avec moi Marianne.

— Votre femme de chambre?... Elle loge dans les combles et vous au rez-de-chaussée... Vous pourriez vous débarrasser d'elle de bonne heure, et, si vous laissiez ouverte la porte du bois, il me serait facile d'entrer chez vous, à la nuit close...

— Je ne ferai jamais cela! interrompit-elle avec véhémence, ce serait mal.

— Le mal gît surtout dans le scandale, répliqua-t-il d'un ton coupant et dur qu'elle ne lui connaissait pas encore; plutôt que de vous exposer aux médisances eu public, dans ces courses à travers les chemins, j'estime qu'il vaut mieux renoncer à nous voir.

Elle baissa la tête et resta un moment silencieuse. — Non, murmura-t-elle enfin, comme si elle se répondait à elle-même, je ne puis pas vous faire entrer clandestinement à Rembercourt...

Digitized by Google

Prêter les mains à une pareille chose, ce serait de ma part une sorte de trahison.

— Aimez-vous mieux que j'y entre en escaladant le mur ? demanda-t-il d'un air ironique.

Elle eut la naïveté de prendre cette bravade au sérieux. — Ne vous en avisez pas ! s'exclama-t-elle effrayée, on lâche les chiens à la nuit, et ils vous sauteraient à la gorge !

Il vit tout le parti qu'il pouvait tirer de cette crédule appréhension, et, poursuivant d'un ton résolu : — J'en ferai l'essai dès demain soir à neuf heures, dit-il, n'en déplaise aux molosses de M. Lafrogne.

— Mais, c'est une folie ! s'écria-t-elle en joignant les mains, vous perdez la tête, monsieur.

— Je vous jure que je suis parfaitement de sang-froid... J'escaladerai demain la muraille, à moins que vous ne préfériez m'ouvrir la porte du bois.

— C'est impossible.

— C'est votre dernier mot ?... à demain donc, et il adviendra ce qu'il plaira à Dieu.

D'un air offensé, il la quitta brusquement, remonta le sentier et disparut avant qu'elle pût ajouter une parole.

## IV

Vers une heure de relevée, les deux Barbeaux travaillaient dans leur petit bureau poudreux, orné d'échantillons de bois de teinture, de registres à dos verdâtre et de factures embrochées dans des tiges de fer. Il faisait très chaud : par la fenêtre ouverte où grimpaient, en guise de jalousies, des capucines et des volubilis, on entendait le bourdonnement sourd des mouches à miel dans les banquettes de balsamines, et, par moments, des bouffées d'air tiède apportaient du fond de la cour des émanations poivrées de gingembre et de noix de muscade.

Hyacinthe, perché sur un tabouret, les jambes de son pantalon soigneusement remontées, afin que l'étoffe ne prît point de faux plis aux genoux, transcrivait des factures sur son livre-journal, et, entre les barreaux du tabouret, on apercevait ses chevilles maigres, chaussées de bas gris. Germain, la pipe entre les dents, décachetait un supplément de courrier que venait d'apporter le facteur de midi.

Digitized by Google

Au milieu de ces dépêches commerciales sur papier bleu, une lettre timbrée de Villotte attira son attention. Dans une petite ville, il est rare qu'on emploie la poste pour communiquer avec ses voisins. La suscription de l'enveloppe portait le nom de Germain Lafrogne, écrit d'une main d'écolier inexpérimenté. Le cadet des Barbeaux déchira le cachet et se mit à lire. Tout à coup il posa brusquement sa pipe sur la table et poussa une exclamation qui fit tourner la tête à Hyacinthe. Germain était pâle et ses mains tremblaient.

— Qu'y a-t-il, cadet ? demanda l'autre étonné.

Germain tendit la lettre à son frère. — Tiens, voici ce qu'on m'écrit, murmura-t-il d'une voix altérée.

Hyacinthe lut à son tour la lettre qui était ainsi conçue :

« On engage M. Germain Lafrogne à se défier de son locataire, qui rôde beaucoup trop souvent du côté de Rembercourt. Du reste, s'il veut savoir pourquoi sa femme était si pressée de s'installer à la ferme, et s'il veut être édifié sur les rapports de cette dernière avec M. Duprat, il n'a qu'à se trouver ce soir même à Rembercourt, à la nuit tombante. A bon entendeur, salut. »

— C'est une infamie ! s'exclama Hyacinthe.

— Oui, celui qui a lancé ce billet a visé juste... Cela m'a donné comme un coup de couteau au cœur.

— Voyons, reprit l'aîné d'un ton qui voulait être rassurant ; je pense que tu ne vas pas croire à une dénonciation anonyme ?

— Je voudrais n'y pas croire... Mais quel intérêt aurait-on à m'écrire cela ? Nous n'avons pas d'ennemis.

— Nous avons des envieux... Et puis, il y a tant de mauvais plaisants.

— On ne risque pas de pareilles plaisanteries, dit Germain d'un air sombre, en allant fermer la fenêtre... Depuis que j'ai lu ce papier, il m'est venu un tas de réflexions que je n'avais jamais faites et qui me frappent tout d'un coup... Laurence est jeune, et j'ai le double de son âge ; elle aime le plaisir, et nous ne sommes pas amusants ; enfin je suis un ours, et ce monsieur de là-haut est un joli cœur...

— Un garçon si réservé, si pieux !... Je ne peux pas croire qu'il soit capable d'une pareille noirceur !

— Tu ne connais pas le monde, Hyacinthe, tu juges toujours les autres d'après toi... Vois-tu, nous n'entendons rien aux femmes, ni l'un ni l'autre... Ah ! nom d'une balle, s'écria-t-il en

Digitized by Google

se rasseyant. Je voudrais déjà être à ce soir... Je souffre trop.

— Tu iras là-bas ?

— Tu le demandes ? repartit Germain d'une voix amère et irritée.

— Écoute, cadet ! reprit le brave Hyacinthe après avoir médité un moment, veux-tu un bon conseil ? Pars tout de suite pour Rembercourt. Si cette accusation a quelque fondement, il vaut mieux prévenir le mal que d'avoir à le punir. Ta présence empêchera ta femme de commettre une faute, et la sauvera peut-être.

— Non, répliqua nettement Germain, maintenant que le soupçon m'est entré dans la cervelle, un pareil expédient ne me l'enlèverait pas... En supposant que je trouve Laurence tranquille dans son jardin et que rien ne se passe ce soir, je me dirais toujours : « Si je n'étais pas arrivé, que se serait-il passé ? » Et je serais continuellement tourmenté par un doute ; non, dussé-je en crever, j'attendrai jusqu'à la nuit, je me faufilerai là-bas sans être vu... et j'en aurai le cœur net.

— Alors tu m'emmèneras avec toi.

— Viens si tu veux... Maintenant, reprenons notre besogne et patientons !

Ils reprirent leurs écritures ; mais ni l'un ni l'autre n'avaient grand goût au travail. Les chiffres s'enchevêtraient devant leurs yeux, et leur esprit était ailleurs. Les heures se traînèrent lentes, silencieuses, interminables. Ils entendirent Xavier Duprat rentrer dans son appartement et s'installer à son bureau. Hyacinthe fit un geste éloquent, en montrant le plafond comme pour dire : — Tu vois bien, il reste chez lui et on le calomnie. — A quoi Germain répondit par un haussement d'épaules. Le soleil glissa petit à petit le long des capucines en fleurs, remonta au premier étage, puis s'envola au faîte du toit. Dans la cour moins lumineuse, où flottaient toujours d'aromatiques senteurs d'épices, le bourdonnement des abeilles s'apaisa ; puis Catherinette vint annoncer que le dîner était prêt. Ils mangèrent tous deux du bout des dents ; ils essayaient de se forcer, mais la nourriture s'arrêtait dans leur gosier, et ils restèrent accoudés sur la table, sans mot dire, auprès du dessert intact, jusqu'au moment où le crépuscule assombrit les panneaux de chêne de la salle.

— Allons, murmura Lafrogne cadet en se coiffant de son feutre, il est temps... Nous prendrons la route des Romains.

Ils sortirent par la rue du Bourg, enfilèrent des ruelles détour-

Digitized by Google

nées et s'enfoncèrent dans le chemin qui longe les vignes de Chanteraine.

Ils firent le trajet sans prononcer un mot. La nuit était tout à fait venue, une nuit sans lune, propice aux rendez-vous amoureux. Quand ils furent en vue de Rembercourt, au lieu de suivre la route, ils contournèrent les murs de la ferme, et s'engagèrent dans les prés. Il y avait du côté de la rivière une petite porte dont Germain avait gardé la clé. C'est par là qu'ils pénétrèrent dans l'enclos, où tout semblait assoupi et où l'on n'entendait que le chant nocturne des grillons dont le vague bourdonnement semblait être la respiration sourde des champs endormis.

Pendant ce temps, le calme était loin de régner dans l'appartement de Laurence. Derrière les persiennes closes, deux voix y troublaient le silence de la nuit : l'une, tour à tour irritée et suppliante; l'autre virile, insinuante, et dont les intonations ressemblaient fort à celle de M. Duprat.

C'était Xavier, en effet, que Laurence avait eu l'étourderie de recevoir chez elle. Craignant qu'il ne recourût à une escalade, comme il l'en avait menacée, elle n'avait pas osé fermer la porte du bois; à la nuit close, dès qu'il avait été certain que la femme de chambre s'était retirée, Duprat s'était hâté de pénétrer dans la pièce du rez-de-chaussée où la lueur d'une lampe lui faisait supposer que M^me^ Lafrogne devait se trouver. Une fois établi dans la place, il s'était promis de n'en point sortir de sitôt, et, estimant que cette chambre confortable et coquette était un séjour préférable aux humides talus de la forêt, il usait de son éloquence la plus persuasive pour obtenir la permission d'y rester. Il avait posé sans façon son chapeau sur un meuble et demeurait impassible devant la jeune femme qui le suppliait de s'éloigner.

— Soyez raisonnable, lui disait-elle, et pour plus de précaution, elle avait mis entre elle et lui un grand fauteuil derrière le dossier duquel elle s'appuyait comme pour s'en faire un rempart, — je vous ai donné une preuve de confiance en vous laissant entrer, ne me forcez pas à m'en repentir, et quittez-moi.

— Vous êtes cruelle, madame, répliquait-il d'un ton à la fois hardi et câlin, après m'avoir conduit au seuil de la terre promise, vous voulez que je me contente de l'avoir entrevue... Vous me croyez plus héroïque que je ne suis.

— Je vous crois un homme d'honneur, trop bien élevé et trop respectueux pour rester chez une femme malgré elle.

Digitized by Google

— L'amour n'est pas respectueux à ce point, et je vous aime trop passionnément pour ne point passer par-dessus les bienséances vulgaires... J'ajouterai, continua-t-il avec une légère nuance d'ironie, qu'en venant vous-même un matin chez moi vous m'avez montré clairement que la sympathie nous fait souvent sauter à pieds joints par-dessus les convenances mondaines.

— Si j'ai été étourdie, murmura-t-elle en rougissant, c'est peu généreux de me le rappeler et surtout d'en abuser.

— Pardon, mais êtes-vous généreuse, à votre tour, en détruisant brusquement une espérance que vous avez été la première à faire naître ?

— Quelle espérance? s'écria-t-elle irritée, expliquez-vous, je ne vous comprends pas!

— Si j'ai été assez hardi pour espérer, poursuivit-il, n'y ai-je pas été encouragé tout d'abord?... Il y a des regards qui sont presque une promesse d'amour, et j'ai cru voir de ces regards-là tomber de vos yeux sur moi. Au fond de ma solitude, je vous aimais silencieusement et sans espoir; mais permettez-moi de vous le rappeler, c'est vous qui m'avez poussé à sortir de ma réserve, et, ce qui n'est pas généreux, c'est de rejeter mon amour, après m'avoir laissé croire que vous m'aimiez.

Si peu délicat que fût ce reproche, il tombait juste et ne laissait pas d'embarrasser la jeune femme. Pliant la tête sous les arguments que lui lançait Xavier, elle sentait trop combien la lutte était inégale; pourtant elle ne voulait pas faiblir, et elle essayait de se débattre contre les dangereuses conséquences de ses précédentes étourderies.

— J'ai été légère, c'est possible! s'exclama-t-elle les larmes aux yeux, j'étais aveugle, mais tout ce que vous me dites me rend plus clairvoyante, et je ne veux plus encourir le même reproche.

— C'est un peu tard, murmura-t-il en souriant doucement et en se rapprochant du fauteuil.

— Non, monsieur, dit Laurence en se rencognant de plus en plus entre le mur et le meuble qui la protégeait; si vous ne vous retirez pas de bon gré, je vous jure que je vais appeler Marianne!

— Vous ne ferez pas cela, repartit Xavier d'un ton calme; à quoi bon? Personne ne croirait que j'aie pu entrer ici sans votre consentement; ma présence à une pareille heure ne s'expliquc-

Digitized by Google

rait que par une complaisance de votre part, et un esclandre me compromettrait sans vous excuser.

Cette impitoyable logique accablait Laurence; elle se sentait à la merci de cet homme, il la tenait déjà moralement entre ses mains, et sa force de résistance commençait à s'épuiser. — Ah! balbutia-t-elle désespérée, ce n'est pas d'un galant homme ce que vous faites là, c'est de la lâcheté!

— Non, reprit-il, mais cette fois avec une voix pleine d'inflexions caressantes; non, c'est de l'amour... l'amour le plus fervent et le plus passionné!... Pourquoi êtes-vous si ineffablement belle? C'est votre beauté qui me trouble et me fait tout oublier. Ne soyez pas cruelle, laissez-moi vous adorer à genoux! Je vous promets un amour brûlant, discret, religieusement fidèle. Je mettrai à vos pieds tout mon dévouement, toute ma jeunesse; vous serez la reine de mon cœur, la souveraine de mes pensées. Je vous donnerai le bonheur que vous rêviez, que vous n'avez pas trouvé, et personne n'en saura rien... Rendez-moi votre confiance, permettez-moi de vous aimer et de vous servir!

Tout en parlant, il s'était mis à genoux et s'était assez rapproché pour effleurer les plis de sa robe. Il s'efforçait de s'emparer de ses mains qu'elle lui refusait encore, mais déjà plus faiblement. Énervée, fascinée et tremblante, elle voyait venir le moment où elle ne pourrait plus se défendre contre cette étreinte qui allait l'envelopper. Tout à coup le sable du jardin cria sous des pas rapides. Xavier, interdit, se remit d'un bond sur ses pieds...

— Sultan! Médor!... ici! s'exclamait Germain d'une voix éclatante.

— Mon mari!... Je suis perdue! murmura Laurence en s'appuyant contre la muraille pour ne pas tomber.

Déjà on ouvrait la porte du pavillon. M. Duprat, blême, effaré, s'élança vers la fenêtre, et, poussant les persiennes, il allait sauter dans le jardin, quand devant lui se dressa la longue figure d'Hyacinthe, flanqué de ses deux chiens de garde qui grognaient d'une façon significative.

— On ne passe pas! dit flegmatiquement le frère aîné, rentrez!

Xavier recula, la tête perdue, et se trouva face à face avec Germain, qui venait d'ouvrir la porte de la chambre.

Les yeux du mari, fouillant l'intérieur de la pièce, se fixèrent d'abord sur Laurence, debout entre le mur et le fauteuil dont elle



Digitized by Google

s'était fait un rempart, puis ils tombèrent sur Duprat, qui reculait devant Hyacinthe comme devant un spectre.

D'un bond, Germain s'élança sur l'apprenti magistrat, et l'empoignant rudement par son col et sa cravate, il lui lança d'une voix sourde l'une des plus méprisantes injures du vocabulaire meusien : — *Malabre!*

— Pas de violence, monsieur! balbutia Duprat, je me soumets à tout, mais ne me brutalisez pas!

Avec ses regards terrifiés, sa pâleur de noyé, il était piteux ; son corps tremblait, sa voix était devenue rauque. Germain regarda en face ce grand garçon, à l'apparence robuste, que la frayeur rendait tout à coup plus débile qu'une vieille femme; il en eut pitié, et, retrouvant son sang-froid à mesure que l'autre devenait de plus en plus épeuré, il se borna à secouer vertement son perfide locataire, et à le jeter sur un fauteuil où Duprat s'affaissa comme un paquet de linge mouillé.

— Je ne veux pas d'esclandre ici, dit le mari de Laurence, et je ne toucherai pas à votre peau! — Il alla fermer la porte qui était restée entr'ouverte. – Écoutez-moi bien, reprit-il d'une voix basse et lente, je pourrais vous saigner comme un poulet... Vous savez aussi bien que moi que vos tribunaux n'auraient rien à me faire... Mais vous ne valez pas même un coup de poing! Vous allez sortir d'ici; arrangez-vous pour que je ne vous retrouve pas demain à Villotte, car si jamais je vous rencontre dans mon chemin, il n'y aura plus de lois qui tiennent, et je vous décarcasserai, aussi vrai qu'il y a un Dieu!... Maintenant, filez... Hyacinthe, reconduis-le!

M. Duprat s'était hâté de se lever, et les jambes chancelantes, le dos voûté, les yeux à terre, tête nue et les cheveux en désordre, il se dirigeait vers la porte, sans oser regarder Laurence.

— Vous oubliez votre chapeau! lui dit Germain d'un ton tranquillement dédaigneux.

Il se retourna craintivement, s'empara de sa coiffure avec un geste oblique et rapide, et ouvrit la porte en tâtonnant. Tandis qu'il disparaissait dans le corridor, Germain, les bras croisés, la face tournée vers la porte, montrait sa solide carrure, son buste énergique et sa tête chevelue à Laurence, qui avait assisté comme une statue à ce brusque dénouement. Quelles que fussent ses terreurs et ses angoisses personnelles, la jeune femme ne pouvait s'empêcher d'admirer ce rude chasseur, si contenu dans sa force,

Digitized by Google

si maître de lui et si digne dans les moments les plus terribles. Elle le comparait involontairement au triste amoureux dont elle entendait encore les pas chancelants au fond du jardin, à ce phraseur couard qu'elle avait eu la faiblesse de prendre pour un héros de roman. Elle méprisait Xavier, la honte et le dégoût la prenaient en songeant que cet homme avait posé ses lèvres sur son visage. En un clin d'œil, le ridicule venait de tuer son amour coupable.

On distingua le bruit de la petite porte qu'Hyacinthe verrouillait. Germain alors rentra dans la chambre et se retourna vers sa femme, qui attendait avec un horrible battement de cœur l'explosion de la colère du mari outragé.

— Rassurez-vous, dit-il d'une voix très calme, je ne vous adresserai ni reproches ni gros mots. C'est inutile, je ne veux pas de scandale. Pour l'honneur de notre famille, il ne faut pas qu'on puisse clabauder sur notre compte. Nous sauverons les apparences; mais vous comprenez qu'il n'y a plus entre nous d'intimité ni de confiance possibles. Nous serons séparés de fait, voilà tout... Je m'arrangerai pour demeurer ici le plus souvent; vous, vous resterez dans notre maison de Villotte, et je veillerai à ce que vous n'y manquiez de rien...

Laurence fit un geste comme pour protester, mais il ne lui laissa pas le temps de l'interrompre et continua résolument : — Je le veux, et c'est bien le moins que vous m'obéissiez... Vous habiterez Villotte ; Hyacinthe vous y ramènera demain... Je n'ai rien de plus à vous dire.

Il tourna le bouton de la porte et sortit sans même regarder sa femme. Celle-ci avait repoussé le fauteuil placé devant elle et s'était élancée vers son mari. Elle voulait se jeter à ses pieds, implorer son pardon, le prier d'écouter l'aveu de sa honte et de son repentir. — Monsieur ! s'écria-t-elle d'une voix suppliante...

Mais il ne fit pas mine de l'entendre; il causait avec Hyacinthe dans le couloir. Peu après, il ferma la porte d'entrée, puis il monta avec son frère au premier étage, et toute la maison retomba dans un profond silence, interrompu seulement par le ruissellement lointain de la rivière et le bourdonnement tremblotant des grillons dans le jardin.

André Theuriet.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

# EN CRIMÉE[1]

(*Suite*)

---

**Sur le port.**

Odessa n'offre au voyageur ni monuments ni curiosités d'aucune sorte. Tout l'intérêt est sur le port, qui se développe en demi-cercle au fond de l'amphithéâtre dont la ville couronne les hauteurs. Y a-t-il rien de plus amusant et de plus instructif qu'un port? C'est un lieu aussi gai qu'une gare est triste. En flânant au travers de cette ruche humaine, parmi les essaims qui partent et reviennent, ayant pris quelque chose à tout l'univers, on se sent léger et tiré hors de soi, en communication avec le vaste monde; l'imagination appareille et pousse au large sur chaque vaisseau. Quelle diversité de gens et d'objets! Nous avons laissé là-haut l'élite du monde levantin; en voici la plèbe sur ces jetées, portefaix, débardeurs, bateliers; tous les types humains réunis sous le même fez, le peuple vague des îles et des côtes, que la mer charrie et abandonne, comme ses coquillages, sur toutes les grèves de son littoral.

Dans les bassins, on retrouve les préséances invariables des pavillons; la plupart des bâtiments appartiennent aux deux puissances maîtresses de l'eau, l'aristocratie anglaise et la démocratie grecque. Les Anglais sont d'énormes chargeurs de grains au coffre de fer, mouillés au large avec l'aisance tranquille de leur souveraineté; peu d'hommes à bord, juste ce qu'il en faut pour manœuvrer la vapeur; ces lourdes machines s'ébranlent avec des bruits de peine humaine, de longs appels enroués, des grincements, des râles aigus, les voix épouvantées de l'esclave qu'on lance dans l'inconnu. Les Grecs se contentent des petites places et des menus profits; ils glanent sur la mer ce que leurs grands rivaux dédaignent. Leurs modestes voiliers, ameutés contre les

(1) Voir le numéro du 25 décembre 1889.

Digitized by Google

quais, affairés, montés chacun par une famille qui compose l'équipage, arrivent et partent sans bruit. Ils apportent surtout les fruits de Constantinople et de Crimée, les pastèques, les pommes, les raisins, qui s'entassent dans les échoppes du port en pyramides colorées pour la joie des yeux. Job se souvenait peut-être d'avoir vu des barques semblables sur les rades de Tyr ou de Jaffa, quand il disait : « Mes jours ont fui comme ces navires chargés de fruits... » Bon nombre des petits caboteurs viennent de la mer d'Azof, de Taganrog, de Rostof, de Marioupol. Sont-ce des Russes ou des Grecs? Il est souvent difficile de distinguer; les noms des bateaux et de leurs patrons, les lettres dorées gauchement moulées sur la poupe, les vierges qui les surmontent, tout cela réunit des emprunts faits indifféremment à l'idiome, aux dévotions de l'un et de l'autre peuple. Cette confusion des deux nationalités, chez les marins de la côte, rend matériellement sensible la soudure ancienne des deux civilisations, avant que la russe se fût détachée du tronc byzantin.

Je cherche vainement un pavillon français; ici, comme dans toutes les eaux du Levant, l'apparition de nos couleurs devient un phénomène de plus en plus rare, et j'entends les doléances accoutumées de nos nationaux à ce sujet. Nous n'avons plus l'audace qui fait aimer la mer assez pour lui confier son argent. A côté des étrangers, la marine russe de commerce fait assez bonne figure; d'ici partent les lignes de ses messageries, qui rayonnent fort loin. Voilà d'immenses bateaux-magasins pour le pétrole; ils vont charger les huiles minérales au Caucase et reviennent les déverser à quai dans des wagons spéciaux qui les distribuent à toute la Russie. Ces citernes flottantes ont un aspect bizarre, avec leur pont tout hérissé de manches à vent, pour éliminer les gaz de cette dangereuse cargaison. Un bâtiment de la « flotte volontaire », acheté par souscription nationale lors de la guerre turque et maintenant affecté au transport des condamnés, est en partance pour l'île de Saghalin, le Nouméa des Russes; on a entassé dans la cale quelques centaines de pauvres diables, drainés dans les prisons de l'intérieur; triste graine humaine, qu'on va promener autour de l'Asie et semer dans la mer d'Ochotzk. Rien n'étonnera ces moujiks; ils sont endurcis à toutes les souffrances, animaux migrateurs de leur nature, et retomberont partout sur leurs pieds comme des chats.

C'est le moment où la Russie envoie son blé en Europe cha-

Digitized by Google

cun vient s'approvisionner de pain aux Terres-Noires et leur porte en échange du charbon. C'est la saison la plus active; pourtant le mouvement du port paraît assez faible. On me dit qu'en effet, depuis quelques années, la prospérité d'Odessa est stationnaire, sinon en déclin. Elle souffre de la concurrence de plusieurs rivales : Sébastopol, revenue à la vie et tête de ligne d'un chemin de fer; Batoum, dont le port franc, maintenant fermé, a commencé d'attirer le trafic de la mer Noire. D'autre part, le blé s'écoule sur l'Allemagne, par les voies de terre, par les ports de la Baltique. Enfin, ici, comme à Marseille, on accuse le canal de Suez, le bouc émissaire de toutes les déceptions maritimes. Je n'arrive pas bien à comprendre comment l'ouverture d'une route en face de chez vous fait qu'il passe moins de monde à votre porte. Ce déclin est-il temporaire ou irrémédiable? C'est difficile à prédire. L'outillage nouveau des pays qui se couvrent de voies ferrées, les révolutions économiques, l'expansion de l'Europe vers l'Orient, tout cela a bouleversé les fortunes des ports; comme au XVIe siècle, après la découverte des Amériques, les situations acquises sont remises en loterie; nul ne sait où le commerce élira ses entrepôts.

En mer Noire, 13-14 septembre.

Le vestibule de la Crimée m'a retenu. Il est temps de partir. Le *Général-Kotzebue*, un paquebot de la ligne circulaire de la mer Noire, m'emporte à son bord. Adieu, petite maison hospitalière, terrasse battue par les lames où les journées passaient tièdes et légères, à l'ombre du vieil olivier qui penche sa tête grise sur la mer! Elle décroît, descend sous l'horizon, disparaît derrière les voiles et les mâts, choses fuyantes qui plongent à leur tour dans le commun naufrage. La grande ligne d'eau monte et submerge lentement les lieux quittés, image visible de cette autre ligne du temps qui monte de même derrière nous, noyant le jour d'hier.

Voilà dix ans que je ne m'étais trouvé en pleine mer, sur le pont d'un bateau. C'est comme une maison d'autrefois où je rentre après ce long temps. Les vagues qui la portent arrivent tout droit du Bosphore, chargées de visions familières. Je reconnais mon vieil Orient, sa mer et son ciel accablés de chaleur, saturés de clarté. Il semble que, dans ce grand creuset, on ait

Digitized by Google

broyé de l'or et des turquoises pour éblouir les yeux. Le soleil se couche dans une gloire indicible, si calme, si fort, sûr d'avoir bien accompli sa tâche et sûr de son lendemain. L'eau fait dans le sillage un petit bruit doux, le frissonnement de soie d'une bien-aimée qui entre. A la nuit, la voix du large enforce et devient plus solennelle; la pleine lune déroule devant le bateau son chemin de lumière, qui tremble sur le disque sombre de la mer. Cette heure agit toujours sur les natures les plus lourdes; tous ces gens qui arpentaient le pont en causant bruyamment se rassemblent, regardent et se taisent. Il y a là des négociants partis pour chercher fortune, des malades pour chercher la santé, des oisifs pour chercher le plaisir; la recherche vaine qui les a occupés tout le jour, ces pauvres hommes l'oublient un instant; quelque chose leur remonte à fleur d'âme; ils se laissent envelopper de paix et de silence, comme un passant affairé qui traverse un lieu où l'on prie.

Dans la soirée, un jeune officier se met au piano; quelques passagers qui ne se connaissaient pas le matin, des marchands de Moscou, je crois, se groupent autour de lui et chantent en chœur, sur une cadence grave et triste, des airs russes apparentés à la voix de la mer. Les deux voix se confondent : l'une faite de toutes les vagues du large, l'autre de tous les sentiments humains. Ce qu'elles expriment est identique, toutes deux sont d'accord sur la double mesure qui rythme la vie universelle : un infini cri d'amour, parce que cette vie veut se perpétuer; un infini cri de détresse, parce que la mort sous toutes ses formes l'en empêche, parce que cet effort d'amour est sans cesse déçu par la fuite de son objet.

A l'aube, nous mouillons à Eupatoria; une mauvaise rade, une ligne de maisons sur une bande de sable, quelques minarets de mosquées. A ce même jour et à cette même heure, il y a trente-deux ans, le 14 septembre 1854, les premiers bataillons des alliés débarquaient sur cette plage. Nous ne touchons qu'un instant à Sébastopol; je reviendrai ici plus à loisir.

Depuis Eupatoria, on suit de près la côte, plate et basse jusqu'au phare de Chersonèse, qui s'élève à la pointe occidentale de la Crimée; après avoir rangé le phare, on tourne à angle droit et l'on fait route vers l'est, au pied de la muraille méridionale. La falaise se redresse rapidement; la roche apparaît à pic, avec des veines rouges ou dorées qui se détachent dans la lumière crue

Digitized by Google

sur le bleu intense de la mer. Ce sont les aspects des côtes de Grèce. L'illusion est complète quand on passe sous le monastère de Saint-George; il rappelle de tous points ceux de l'Athos, avec ses églises qui se profilent là-haut sur l'arête, à pic au-dessus de l'abîme. Ce monastère est bâti sur le cap Parthénion, où fut un temple de Diane. En Orient, les lieux de prière ne changent jamais, alors que la prière se transforme. Là où l'adoration des hommes s'est une fois posée, les sanctuaires renaissent de leurs ruines pour enfermer des symboles nouveaux; comme ces chênes abattus qui repoussent du pied, continuant dans un individu rajeuni la vie impérissable d'un même gland.

Après le cap Parthénion, une étroite fissure s'ouvre entre deux mamelons : c'est le goulet qui donne accès dans la baie de Balaklava, une mer intérieure en miniature et l'abri le plus sûr du littoral; on sait quels services il rendit aux Anglais. Au delà de Balaklava, commence la haute chaîne des monts de Crimée; mais cette expression ne donne pas une idée exacte de l'architecture de la presqu'île. Le Yaïla, — c'est le nom turc conservé à cette chaîne, et qui signifie « plateau des pâturages », — est, en réalité, une falaise géante, coupée à pic, dont la crête court à 1,500 ou 1,600 mètres au-dessus de la mer, sur une longueur de 180 kilomètres, depuis Balaklava jusqu'à Kertch. Le versant nord n'est que la continuation de la steppe russe, interrompue un moment par les lagunes putrides de l'isthme de Pérécop, et qui reprend au delà avec sa physionomie habituelle, plane, dénudée, soumise à des hivers rigoureux; elle se relève insensiblement jusqu'au sommet des plateaux du Yaïla. Tout autre est le versant sud; une paroi perpendiculaire, abrupte; entre le pied de cette muraille et la mer, sur les pentes formées d'anciens éboulis, une bande de terre, large de trois à six kilomètres, un peu plus dans les vallées profondément creusées. Ce liséré de terrain est un espalier merveilleux, exposé en plein midi, abrité par la haute barrière contre les vents et les neiges; là sont rassemblés tous les arbres, toutes les fleurs, tous les fruits qu'on peut trouver sur 30 degrés du méridien, depuis Arkhangel jusqu'à Beyrouth.

Notre bâtiment longe cette côte, d'abord déserte et sauvage dans la partie la plus resserrée, bientôt couverte de forêts, de vignobles, de maisons de plaisance et de palais. On distingue tous les méandres de la route de poste; elle sort là-haut de la porte du Baïdar comme un serpent de son trou : c'est la route

Digitized by Google

de « la Corniche », dont les Russes sont si justement fiers et qu'ils opposent à la Corniche italienne. Il est très recommandé aux touristes d'arriver sur la côte méridionale par la voie de terre, par la porte du Baïdar; ce sera l'article premier des guides, quand on en fera pour la Crimée. Les familles trouvent là une auberge, au point précis où il faut s'extasier. J'ai préféré la voie de mer : du bateau qui contourne les rivages de Crimée, on aperçoit d'ensemble la presqu'île, on saisit mieux la diversité d'aspect des deux versants et le caractère général de ce pays.

Sa configuration géographique explique bien le rôle capital qu'il a joué dans l'histoire du monde. Tous les peuples en mouvement se sont posés un instant sur ce rocher, comme les oiseaux émigrants sur l'écueil marin d'où ils choisissent leur route. La Crimée fut pour les navigateurs de l'ancien Orient ce qu'étaient les Antilles pour les explorateurs des Indes occidentales, le perron d'un monde inconnu. Ils s'établissaient sur cette côte charmante, remontaient peu à peu dans les vallées de l'intérieur, sur les plateaux du sommet, et découvraient de là l'obscure Russie. Durant de longs siècles, tandis que la région fabuleuse des Scythes reste enveloppée dans une brume impénétrable, la Tauride est le seul point lumineux qui émerge au clair soleil et témoigne de la réalité du continent qu'elle annonce. C'est là qu'Hérodote et ses contemporains bornent leurs connaissances positives, qu'ils viennent recueillir des notions douteuses sur l'au delà du septentrion. Plus tard, Marco Polo aura un comptoir à Soldaïa, d'où il communiquera avec toute l'Asie; Rubriquis abordera en Crimée pour s'y renseigner sur la Tartarie; il trouvera dans la montagne des tribus de Goths qui comprendront encore son langage flamand.

On aurait peine à citer une race qui n'ait pas traversé ce caravansérail en y laissant quelques vestiges. Le sol porte des couches d'histoire superposées comme les stratifications de cette muraille de rocher. De la Grèce, qui posséda longtemps ce rivage, il reste des joyaux enfouis et des syllabes harmonieuses dans l'air; les noms de ces bourgades qui défilent devant nous, Parthénit, Siméis, Orianda, Choréis... Ce doux écho, demeuré d'une lyre détruite, me remet en mémoire les beaux vers d'Apouchtine sur un poète mort :

La Corde s'est brisée et le son vibre encore...

Digitized by Google

Après les Grecs, les Génois, maîtres de la Crimée au moyen âge; sur presque tous les caps et aux débouchés des vallées, voici les forteresses en ruines de ces marchands militaires. A côté d'eux subsistaient des tribus barbares, épaves oubliées sur ce grand chemin : des Goths, des Alains, des Celtes, et ces Juifs de la secte karaïte, établis là peut-être depuis la dispersion d'Israël. A partir du treizième siècle, le flot de l'invasion mongole noie et amalgame tous ces débris; les Tatars Nogaïs, détachés de la Horde-d'Or, maintiennent longtemps en Tauride le dernier fragment de l'empire de Gengis-Khan. Tour à tour vassaux de la Porte et de la Russie, c'est chez eux que s'engage d'abord ce grand duel qui est toute l'histoire de l'Orient depuis deux siècles. Tant que la Crimée fut disputée, les chances demeurèrent égales entre les deux adversaires; le jour où Catherine la réunit à son empire, comme un gage en avancement d'hoirie, la Turquie dut s'avouer que son démembrement commençait. Malgré les attaches géographiques, c'est bien une province turque, une tête de pont du Bosphore, cette terre musulmane; le maître russe y semble un étranger parmi les hommes, les arbres, les mosquées de l'Asie.

La Russie négligea d'abord le trésor qu'elle venait d'acquérir à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, elle en laissa la jouissance paisible aux Tatars soumis à ses lois. Voronzof, gouverneur d'Odessa sous le règne de Nicolas, fut l'inventeur de la Crimée; il se prit de passion pour le pays qui lui était confié, et toutes les améliorations datent de cet habile administrateur. Il y importa la vigne, qui devait faire la richesse de la côte méridionale, il traça la route de poste de la Corniche; après avoir bâti son merveilleux palais d'Aloupka, il choisit les plus beaux sites pour y élever des maisons de campagne et y dessiner des jardins. Quelques grands seigneurs suivirent son exemple et vinrent coloniser à côté de lui. Ce fut l'âge romantique de la Crimée; embellie par de luxueuses folies, encore ignorée de la foule, elle était alors un paradis mystérieux réservé aux demi-dieux, aux poètes, aux amours légendaires de ce temps déjà si loin. Cette période prit fin avec la guerre de 1854, qui ruina et dépeupla le pays. Une grande partie de la population tatare émigra en Turquie, sans que les Russes vinssent la remplacer.

Durant les quinze dernières années, la vie et la prospérité sont

Digitized by Google

revenues, grâce au chemin de fer mené jusqu'à Sébastopol, grâce à l'impulsion donnée par Alexandre II. Le défunt empereur préférait sa résidence de Livadia à tout autre séjour; il attira dans la ville voisine de Yalta ses courtisans et ses fonctionnaires. Dans la Russie monarchique, comme dans la France de Louis XIV, la société polie se règle sur les moindres goûts du souverain : elle adopta cette bienheureuse plage, où le soleil de la cour ajoutait son attraction au soleil du ciel.

Tandis que j'évoque ces souvenirs, en causant avec les Criméens de passage à bord du *Kotzebue*, la nuit tombe, une ligne de feux s'allume au fond de la rade, le bateau stoppe : c'est Yalta. Je descends à terre. Du balcon d'où je la regarde, la ville inconnue paraît charmante cette nuit; une cité d'Orient, avec ses maisons blanches parmi les peupliers et les cyprès; derrière, le cirque des hautes montagnes; devant, la mer immobile, où la lune promène un grand triangle d'or.

Yalta, 15 septembre.

L'enchantement ne tient pas au grand jour. Que de lieux et de gens il ne faudrait voir que de nuit! Le cirque de montagnes, aux pentes assombries sous les forêts de sapins, reste la seule chose vraiment belle. Dans le bas de la vallée, la végétation est indigente; de petits platanes phtisiques, de maigres peupliers, tous ces arbres rongés de poussière blanche comme s'ils croissaient à l'orifice d'un four à chaux. La ville est un amas de maisonnettes prétentieuses, de style mauresque, néo-russe, ou tout simplement de ce style qu'on pourrait appeler « de banlieue » ; une fusion électrique de Tsarskoé-Sélo, d'Alexandrie et d'Asnières, surtout d'Asnières. On bâtit partout; la spéculation escompte la vogue de Yalta, les terrains se payent au poids de l'argent. L'air est empoisonné par le plâtre et la poussière des constructions autant que par les émanations nauséabondes du vieux quartier tatar. Sur le quai, un hôtel-caserne, des maisons de location, les inévitables magasins de coquillages, de bibelots, de curiosités caucasiennes. Des tchinovniks souffreteux arpentent ce quai en grignotant mélancoliquement leurs grappes de « chachelas » ; on vient surtout ici à cette époque pour faire des cures de raisin. D'autres, attirés par les bains de mer, grouillent entre les planches d'un baraquement fort primitif.

Digitized by Google

Bref, Yalta manque de caractère ; elle n'a plus la couleur locale d'un village du Bosphore ou d'une bourgade de la rivière de Gênes, elle n'a pas encore le confort et l'élégance d'une station maritime d'Occident. C'est une Nice barbare et embryonnaire ; le lit pierreux d'un torrent aussi altéré que le Paillon est le seul point d'absolue ressemblance. Comme beaucoup d'autres lieux et d'autres choses en Russie, Yalta traverse cette première phase de la vulgarisation démocratique, âge de disgrâce des peuples et des villes ; on approprie timidement à l'usage de tout le monde ce qui était réservé à l'usage de quelques-uns ; mais les choses faites pour tout le monde n'ont de grandeur et d'agrément qu'alors qu'elles s'adressent à d'immenses collectivités, déjà devenues exigeantes. Ici, la concurrence, qui est le ressort des entreprises démocratiques, comme la vanité est celui des fantaisies aristocratiques, la concurrence n'est pas suffisamment développée.

Les gens de Yalta ont tout juste le pittoresque de leurs maisons, ou, si le pittoresque se rencontre, c'est ce fâcheux apprêt d'opéra-comique, médité par les aubergistes de villes d'eaux pour stupéfier l'étranger. Je vois fort peu de Tatars, à l'exception des guides, soutachés d'or, qui offrent des chevaux de louage devant les hôtels ; mais ceux-là font métier de leur type oriental, ils sont trop sûrs de leur beauté et savent combien elle est cotée chez le photographe. Le fond de la population est russe, petits marchands ou journaliers venus de l'intérieur pour chercher fortune. Ce n'est pas ici qu'on peut voir la vraie Russie, dans sa force triste et superbe ; on ne verra qu'une Russie grimée en Orientale qui fait songer aux modèles italiens de Montmartre. Le soir, un théâtre installé dans le jardin public envoie aux montagnes les refrains de la *Vie parisienne* et de *Madame Angot*, adaptées dans la langue de Pouchkine. Les arts de la civilisation ajoutent aux attraits de la nature dans Yalta bains de mer.

V^te E.-M. de Vogüé,
de l'Académie Française.

(*A suivre.*)

---

Digitized by Google

# FORT COMME LA MORT [1]

(*Suite et fin*)

---

La comtesse regardait son mari avec des yeux larges, fixes, pleins d'épouvante. Puis soudain elle reçut, comme un choc électrique, une secousse de ce courage des femmes qui les fait parfois, aux heures terribles, les plus vaillantes des êtres.

Se tournant vers sa domestique :

— Vite, je vais m'habiller !

La femme de chambre demanda :

— Qu'est-ce que Madame veut mettre ?

— Peu m'importe. Ce que vous voudrez.

— Jacques, reprit-elle ensuite, soyez prêt dans cinq minutes.

En retournant chez elle, l'âme bouleversée, elle aperçut le cocher, qui attendait toujours, et lui dit :

— Vous avez votre voiture?

— Oui, Madame.

— C'est bien, nous la prendrons.

Puis elle courut vers sa femme de chambre.

Follement, avec des mouvements précipités, elle jetait sur elle, accrochait, agrafait, nouait, attachait au hasard ses vêtements, puis, devant sa glace, elle releva et tordit ses cheveux à

(1) Voir les numéros des 10 et 25 août, 10 et 25 septembre, 10 et 25 octobre, 10 et 25 novembre, 10 et 25 décembre 1889.

Digitized by Google

la diable, en regardant, sans y songer cette fois, son visage pâle et ses yeux hagards dans le miroir.

Quand elle eut son manteau sur les épaules, elle se précipita vers l'appartement de son mari, qui n'était pas encore prêt. Elle l'entraîna :

— Allons, disait-elle, songez donc qu'il peut mourir.

Le comte, effaré, la suivit en trébuchant, tâtant de ses pieds l'escalier obscur, cherchant à distinguer les marches pour ne point tomber.

Le trajet fut court et silencieux. La comtese tremblait si fort que ses dents s'entre-choquaient, et elle voyait par la portière fuir les becs de gaz voilés de pluie. Les trottoirs luisaient, le boulevard était désert, la nuit sinistre. Ils trouvèrent, en arrivant, la porte du peintre demeurée ouverte, la loge du concierge éclairée et vide.

Sur le haut de l'escalier, le médecin, le docteur de Rivil, un petit homme grisonnant, court, rond, très soigné, très poli, vint à leur rencontre. Il fit à la comtesse un grand salut, puis tendit la main au comte.

Elle lui demanda en haletant comme si la montée des marches eût épuisé tout le souffle de sa gorge :

— Eh bien, docteur?

— Eh bien, Madame, j'espère que ce sera moins grave que je n'avais cru au premier moment.

Elle s'écria :

— Il ne mourra point ?

— Non. Du moins, je ne le crois pas.

— En répondez-vous ?

— Non. Je dis seulement que j'espère me trouver en présence d'une simple contusion abdominale sans lésions internes.

— Qu'appelez-vous des lésions ?

— Des déchirures.

— Comment savez-vous qu'il n'en a pas ?

— Je le suppose.

— Et s'il en avait ?

— Oh! alors ce serait grave!

— Il en pourrait mourir?

— Oui.

— Très vite ?

— Très vite. En quelques minutes ou même en quelques sc-

Digitized by Google

condes. Mais, rassurez-vous, Madame, je suis convaincu qu'il sera guéri dans quinze jours.

Elle avait écouté, avec une attention profonde, pour tout savoir, pour tout comprendre.

Elle reprit :

— Quelle déchirure pourrait-il avoir ?

— Une déchirure du foie, par exemple.

— Ce serait très dangereux?

— Oui... mais je serais surpris s'il survenait une complication maintenant. Entrons près de lui. Cela lui fera du bien, car il vous attend avec une grande impatience.

Ce qu'elle vit d'abord, en pénétrant dans la chambre, ce fut une tête blême sur un oreiller blanc. Quelques bougies et le feu du foyer l'éclairaient, dessinaient le profil, accusaient les ombres ; et, dans cette face livide, la comtesse aperçut deux yeux qui la regardaient venir.

Tout son courage, toute son énergie, toute sa résolution tombèrent, tant cette figure creuse et décomposée était celle d'un moribond. Lui, qu'elle avait vu tout à l'heure, il était devenu cette chose, ce spectre ! Elle murmura entre ses lèvres : « Oh ! mon Dieu ! » et elle se mit à marcher vers lui, palpitante d'horreur.

Il essayait de sourire, pour la rassurer, et la grimace de cette tentative était effrayante.

Quand elle fut tout près du lit, elle posa ses deux mains, doucement, sur celle d'Olivier allongée près du corps, et elle balbutia :

— Oh ! mon pauvre ami.

— Ce n'est rien, — dit-il tout bas, sans remuer la tête.

Elle le contemplait maintenant, éperdue de ce changement. Il était si pâle qu'il semblait ne plus avoir une goutte de sang sous la peau. Ses joues caves paraissaient aspirées à l'intérieur du visage, et ses yeux aussi étaient rentrés comme si quelque fil les tirait en dedans.

Il vit bien la terreur de son amie et soupira :

— Me voici dans un bel état.

Elle dit, en le regardant toujours fixement :

— Comment cela est-il arrivé ?

Il faisait, pour parler, de grands efforts, et toute sa figure, par moments, tressaillait de secousses nerveuses.

Digitized by Google

— Je n'ai pas regardé autour de moi... je pensais à autre chose... à toute autre chose... oh! oui... et un omnibus m'a renversé et passé sur le ventre...

En l'écoutant, elle voyait l'accident, et elle dit, soulevée d'épouvante :

— Est-ce que vous avez saigné?

— Non. Je suis seulement un peu meurtri... un peu écrasé.

Elle demanda :

— Où cela a-t-il eu lieu ?

Il répondit tout bas :

— Je ne sais pas trop. C'était fort loin.

Le médecin roulait un fauteuil où la comtesse s'affaissa. Le comte restait debout au pied du lit, répétant entre ses dents :

— Oh! mon pauvre ami... mon pauvre ami... quel affreux malheur!

Et il éprouvait vraiment un grand chagrin, car il aimait beaucoup Olivier.

La comtesse reprit :

— Mais, où cela est-il arrivé?

Le médecin répondit :

— Je n'en sais trop rien moi-même, ou plutôt je n'y comprends rien. C'est aux Gobelins, presque hors Paris! Du moins, le cocher de fiacre, qui l'a ramené, m'a affirmé l'avoir pris dans une pharmacie de ce quartier-là, où on l'avait porté, à neuf heures du soir!

Puis se penchant vers Olivier :

— Est-ce vrai que l'accident a eu lieu près des Gobelins :

Bertin ferma les yeux, comme pour se souvenir, puis murmura :

— Je ne sais pas.

— Mais où alliez-vous?

— Je ne me rappelle plus. J'allais devant moi!

Un gémissement qu'elle ne put retenir sortit des lèvres de la comtesse; puis, après une suffocation qui la laissa quelques secondes sans haleine, elle tira son mouchoir de sa poche, s'en couvrit les yeux et se mit à pleurer affreusement.

Elle savait; elle devinait! Quelque chose d'intolérable, d'accablant, venait de tomber sur son cœur: le remords de n'avoir pas gardé Olivier chez elle, de l'avoir chassé, jeté à la rue où il avait roulé, ivre de chagrin, sous cette voiture.

Digitized by Google

Il lui dit de cette voix sans timbre qu'il avait à présent :

— Ne pleurez pas. Ça me déchire.

Par une tension formidable de volonté, elle cessa de sangloter, découvrit ses yeux et les tint sur lui tout grands, sans qu'une crispation remuât son visage, où des larmes continuaient à couler, lentement.

Ils se regardaient, immobiles tous deux, les mains unies sur le drap du lit. Ils se regardaient, ne sachant plus qu'il y avait là d'autres personnes, et leur regard portait d'un cœur à l'autre une émotion surhumaine.

C'était entre eux, rapide, muette et terrible, l'évocation de tous leurs souvenirs, de toute leur tendresse écrasée aussi, de tout ce qu'ils avaient senti ensemble, de tout ce qu'ils avaient uni et confondu en leur vie, dans cet entraînement qui les donna l'un à l'autre.

Ils se regardaient, et le besoin de se parler, d'entendre ces mille choses intimes, si tristes, qu'ils avaient encore à se dire, leur montait aux lèvres, irrésistible. Elle sentit qu'il lui fallait, à tout prix, éloigner ces deux hommes qu'elle avait derrière elle, qu'elle devait trouver un moyen, une ruse, une inspiration, elle, la femme féconde en ressources. Et elle se mit à y songer, les yeux toujours fixés sur Olivier.

Son mari et le docteur causaient à voix basse. Il était question des soins à donner.

Tournant la tête, elle dit au médecin :

— Avez-vous amené une garde ?

— Non. Je préfère envoyer un interne qui pourra mieux surveiller la situation.

— Envoyez l'un et l'autre. On ne prend jamais trop de soins. Pouvez-vous les avoir cette nuit même, car je ne pense pas que vous restiez jusqu'au matin ?

— En effet, je vais rentrer. Je suis ici depuis quatre heures déjà.

— Mais, en rentrant, vous nous enverrez la garde et l'interne ?

— C'est assez difficile, au milieu de la nuit. Enfin, je vais essayer.

— Il le faut.

— Ils vont peut-être promettre, mais viendront-ils ?

— Mon mari vous accompagnera et les ramènera de gré ou de force.



Digitized by Google

— Vous ne pouvez rester seule ici, vous, Madame.

— Moi !... fit-elle avec une sorte de cri, de défi, de protestation indignée contre toute résistance à sa volonté. Puis elle exposa, avec cette autorité de parole à laquelle on ne réplique point, les nécessités de la situation. Il fallait qu'on eût, avant une heure, l'interne et la garde, afin de prévenir tous les accidents. Pour les avoir, il fallait que quelqu'un les prît au lit et les amenât. Son mari seul pouvait faire cela. Pendant ce temps, elle resterait auprès du malade, elle, dont c'était le devoir et le droit. Elle remplissait simplement son rôle d'amie, son rôle de femme. D'ailleurs, elle le voulait ainsi et personne ne l'en pourrait dissuader.

Son raisonnement était sensé. Il en fallait bien convenir, et on se décida à le suivre.

Elle s'était levée, tout entière à cette pensée de leur départ, ayant hâte de les sentir loin et de rester seule. Maintenant, afin de ne point commettre de maladresse pendant leur absence, elle écoutait, en cherchant à bien comprendre, à tout retenir, à ne rien oublier, les recommandations du médecin. Le valet de chambre du peintre, debout à côté d'elle, écoutait aussi, et, derrière lui, sa femme, la cuisinière, qui avait aidé pendant les premiers pansements, indiquait par des signes de tête qu'elle avait également compris. Quand la comtesse eut récité comme une leçon toutes ces instructions, elle pressa les deux hommes de s'en aller, en répétant à son mari :

— Revenez vite, surtout, revenez vite.

Je vous emmène dans mon coupé, disait le docteur au comte. Il vous ramènera plus rapidement. Vous serez ici dans une heure.

Avant de partir, le médecin examina de nouveau longuement le blessé, afin de s'assurer que son état demeurait satisfaisant.

Guilleroy hésitait encore. Il disait :

— Vous ne trouvez pas imprudent ce que nous faisons là ?

— Non. Il n'y a pas de danger. Il n'a besoin que de repos et de calme. Mme de Guilleroy voudra bien ne pas le laisser parler et lui parler le moins possible.

La comtesse fut atterrée, et reprit :

— Alors il ne faut pas lui parler ?

— Oh ! non, Madame. Prenez un fauteuil et demeurez près de lui. Il ne se sentira pas seul et s'en trouvera bien ; mais pas de

Digitized by Google

fatigue, pas de fatigue de parole ou même de pensée. Je serai ici vers neuf heures du matin. Adieu, Madame, je vous présente mes respects.

Il s'en alla en saluant profondément, suivi par le comte qui répétait :

— Ne vous tourmentez pas, ma chère. Avant une heure je serai de retour et vous pourrez rentrer chez nous.

Lorsqu'ils furent partis, elle écouta le bruit de la porte d'en bas qu'on refermait, puis le roulement du coupé s'éloignant dans la rue.

Le domestique et la cuisinière étaient demeurés dans la chambre, attendant des ordres. La comtesse les congédia.

— Retirez-vous, leur dit-elle, je sonnerai si j'ai besoin de quelque chose.

Ils s'en allèrent aussi et elle demeura seule auprès de lui.

Elle était revenue tout contre le lit, et, posant ses mains sur les deux bords de l'oreiller, des deux côtés de cette tête chérie, elle se pencha pour la contempler. Puis elle demanda, si près du visage qu'elle semblait lui souffler les mots sur la peau :

— C'est vous qui vous êtes jeté sous cette voiture ?

Il répondit en essayant toujours de sourire :

— Non, c'est elle qui s'est jetée sur moi.

— Ce n'est pas vrai, c'est vous.

— Non, je vous affirme que c'est elle.

Après quelques instants de silence, de ces instants où les âmes semblent s'enlacer dans les regards, elle murmura :

— Oh ! mon cher, cher Olivier ! dire que je vous ai laissé partir, que je ne vous ai pas gardé !

Il répondit avec conviction :

— Cela me serait arrivé tout de même, un jour ou l'autre.

Ils se regardèrent encore, cherchant à voir leurs plus secrètes pensées. Il reprit :

— Je ne crois pas que j'en revienne. Je souffre trop.

Elle balbutia :

— Vous souffrez beaucoup ?

— Oh ! oui.

Se penchant un peu plus, elle affleura son front, puis ses yeux, puis ses joues de baisers lents, légers, délicats comme des soins. Elle le touchait à peine du bout des lèvres, avec ce petit bruit de souffle que font les enfants qui embrassent. Et cela dura long-

Digitized by Google

temps, très longtemps. Il laissait tomber sur lui cette pluie de douces et menues caresses qui semblait l'apaiser, le rafraîchir, car son visage contracté tressaillait moins qu'auparavant.

Puis il dit :

— Any ?

Elle cessa de le baiser pour entendre.

— Quoi ! mon ami.

— Il faut que vous me fassiez une promesse.

— Je vous promets tout ce que vous voudrez.

— Si je ne suis pas mort avant le jour, jurez-moi que vous m'amènerez Annette, une fois, rien qu'une fois ! Je voudrais tant ne pas mourir sans l'avoir revue... Songez que... demain... à cette heure-ci... j'aurai peut-être... j'aurai sans doute fermé les yeux pour toujours... et que je ne vous verrai plus jamais... moi... ni vous... ni elle...

Elle l'arrêta, le cœur déchiré :

— Oh ! taisez-vous... taisez-vous... oui, je vous promets de l'amener.

— Vous le jurez ?

— Je le jure, mon ami... Mais, taisez-vous, ne parlez plus. Vous me faites un mal affreux... taisez-vous.

Il eut une convulsion rapide de tous les traits ; puis, quand elle fut passée, il dit :

— Si nous n'avons plus que quelques moments à rester ensemble, ne les perdons point, profitons-en pour nous dire adieu. Je vous ai tant aimée...

Elle soupira :

— Et moi... comme je vous aime toujours !

Il dit encore :

— Je n'ai eu de bonheur que par vous. Les derniers jours seuls ont été durs... Ce n'est point votre faute... Ah ! ma pauvre Any... comme la vie parfois est triste... et comme il est difficile de mourir !...

— Taisez-vous, Olivier. Je vous en supplie...

Il continuait, sans l'écouter :

— J'aurais été un homme si heureux, si vous n'aviez pas eu votre fille...

— Taisez-vous... mon Dieu !... Taisez-vous...

Digitized by Google

Il semblait songer, plutôt que lui parler.

— Ah ! celui qui a inventé cette existence et fait les hommes a été bien aveugle, ou bien méchant...

— Olivier, je vous en supplie... si vous m'avez jamais aimée, taisez-vous... ne parlez plus ainsi.

Il la contempla, penchée sur lui, si livide elle-même qu'elle avait l'air aussi d'une mourante, et il se tut.

Elle s'assit alors sur le fauteuil, tout contre sa couche, et reprit sa main étendue sur le drap :

— Maintenant, je vous défends de parler, dit-elle. Ne remuez plus, et pensez à moi comme je pense à vous.

Ils recommencèrent à se regarder, immobiles, joints l'un à l'autre par le contact brûlant de leurs chairs. Elle serrait, par petites secousses, cette main fiévreuse qu'elle tenait, et il répondait à ces appels en fermant un peu les doigts. Chacune de ces pressions leur disait quelque chose, évoquait une parcelle de leur passé fini, remuait dans leur mémoire les souvenirs stagnants de leur tendresse. Chacune d'elles était une question secrète, chacune d'elles était une réponse mystérieuse, tristes questions et tristes réponses, ces « vous en souvient-il ? » d'un vieil amour.

Leurs esprits, en ce rendez-vous d'agonie, qui serait peut-être le dernier, remontaient à travers les ans toute l'histoire de leur passion ; et on n'entendait plus dans la chambre que le crépitement du feu.

Il dit tout à coup, comme au sortir d'un rêve, avec un sursaut de terreur :

— Vos lettres !

Elle demanda :

— Quoi ? mes lettres ?

— J'aurais pu mourir sans les avoir détruites.

Elle s'écria :

— Eh ! que m'importe. Il s'agit bien de cela. Qu'on les trouve et qu'on les lise, je m'en moque !

Il répondit :

— Moi, je ne veux pas. Levez-vous, Any. Ouvrez le tiroir du bas de mon secrétaire, le grand, elles y sont toutes, toutes. Il faut les prendre et les jeter au feu.

Elle ne bougeait point et restait crispée, comme s'il lui eût conseillé une lâcheté.

Digitized by Google

Il reprit :

— Any, je vous en supplie. Si vous ne le faites pas, vous allez me tourmenter, m'énerver, m'affoler. Songez qu'elles tomberaient entre les mains de n'importe qui, d'un notaire, d'un domestique... ou même de votre mari... Je ne veux pas...

Elle se leva, hésitant encore et répétant :

— Non, c'est trop dur, c'est trop cruel. Il me semble que vous allez me faire brûler nos deux cœurs.

Il suppliait, le visage décomposé par l'angoisse.

Le voyant souffrir ainsi, elle se résigna, et marcha vers le meuble. En ouvrant le tiroir, elle l'aperçut plein jusqu'aux bords d'une couche épaisse de lettres entassées les unes sur les autres ; et elle reconnut sur toutes les enveloppes les deux lignes de l'adresse qu'elle avait si souvent écrites. Elle les savait, ces deux lignes — un nom d'homme, un nom de rue — autant que son propre nom, autant qu'on peut savoir les quelques mots qui vous ont représenté dans la vie toute l'espérance et tout le bonheur. Elle regardait cela, ces petites choses carrées qui contenaient tout ce qu'elle avait su dire de son amour, tout ce qu'elle avait pu en arracher d'elle pour le lui donner, avec un peu d'encre, sur du papier blanc.

Il avait essayé de tourner sa tête sur l'oreiller afin de la regarder, et il dit encore une fois :

— Brûlez-les bien vite.

Alors, elle en prit deux poignées et les garda quelques instants dans ses mains. Cela lui semblait lourd, douloureux, vivant et mort, tant il y avait des choses diverses là-dedans, en ce moment, de choses finies, si douces, senties, rêvées. C'était l'âme de son âme, le cœur de son cœur, l'essence de son être aimant qu'elle tenait là ; et elle se rappelait avec quel délire elle en avait griffonné quelques-unes, avec quelle exaltation, quelle ivresse de vivre, d'adorer quelqu'un, et de le dire.

Olivier répéta :

— Brûlez, brûlez-les, Any.

D'un même geste de ses deux mains, elle lança dans le foyer les deux paquets de papiers qui s'éparpillèrent en tombant sur le bois. Puis, elle en saisit d'autres dans le secrétaire et les jeta par-dessus, puis d'autres encore, avec des mouvements rapides, en se baissant et se relevant promptement pour vite achever cette affreuse besogne.

Digitized by Google

Quand la cheminée fut pleine et le tiroir vide, elle demeura debout, attendant, regardant la flamme presque étouffée ramper sur les côtés de cette montagne d'enveloppes. Elle les attaquait par les bords, rongeait les coins, courait sur la frange du papier, s'éteignait, reprenait, grandissait. Ce fut bientôt, tout autour de la pyramide blanche, une vive ceinture de feu clair qui emplit la chambre de lumière : et cette lumière illuminant cette femme debout et cet homme couché, c'était leur amour brûlant, c'était leur amour qui se changeait en cendres.

La comtesse se retourna, et, dans la lueur éclatante de cette flambée, elle aperçut son ami, penché, hagard, au bord du lit.

Il demandait :

— Tout y est ?

— Oui, tout.

Mais avant de retourner à lui, elle jeta vers cette destruction un dernier regard, et, sur l'amas de papiers à moitié consumés déjà, qui se tordaient et devenaient noirs, elle vit couler quelque chose de rouge. Ou eût dit des gouttes de sang. Elles semblaient sortir du cœur même des lettres, de chaque lettre, comme d'une blessure, et elles glissaient doucement vers la flamme en laissant une traînée de pourpre.

La comtesse reçut dans l'âme le choc d'un effroi surnaturel et elle recula comme si elle eût regardé assassiner quelqu'un, puis elle comprit, elle comprit tout à coup qu'elle venait de voir simplement la cire des cachets qui fondait.

Alors, elle retourna vers le blessé, et, soulevant doucement sa tête, la remit avec précaution au centre de l'oreiller. Mais il avait remué, et les douleurs s'accrurent. Il haletait maintenant, le visage tiraillé par d'atroces souffrances, et il ne semblait plus savoir qu'elle était là.

Elle attendait qu'il se calmât un peu, qu'il levât son regard obstinément fermé, qu'il pût lui dire encore une parole.

Elle demanda, enfin :

— Vous souffrez beaucoup ?

Il ne répondit pas.

Elle se pencha vers lui et posa un doigt sur son front pour le forcer à la regarder. Il ouvrit, en effet, les yeux, des yeux éperdus, des yeux fous.

Elle répéta terrifiée :

Digitized by Google

— Vous souffrez ?... Olivier ! Répondez-moi ! Voulez-vous que j'appelle... faites un effort, dites-moi quelque chose !...

Elle crut entendre qu'il balbutiait :

— Amenez-la... vous me l'avez juré...

Puis il s'agita sous ses draps, le corps tordu, la figure convulsée et grimaçante.

Elle répétait :

— Olivier, mon Dieu ! Olivier, qu'avez-vous ? voulez-vous que j'appelle...

Il l'avait entendue, cette fois, car il répondit :

— Non... ce n'est rien.

Il parut en effet s'apaiser, souffrir moins, retomber tout à coup dans une sorte d'hébétement somnolent. Espérant qu'il allait dormir, elle se rassit auprès du lit, reprit sa main, et attendit. Il ne remuait plus, le menton sur la poitrine, la bouche entr'ouverte par sa respiration courte qui semblait lui racler la gorge en passant. Seuls, ses doigts s'agitaient par moments, malgré lui, avaient des secousses légères, que la comtesse percevait jusqu'à la racine de ses cheveux, dont elle vibrait à crier. Ce n'étaient plus les petites pressions volontaires qui racontaient, à la place des lèvres fatiguées, toutes les tristesses de leurs cœurs, c'étaient d'inapaisables spasmes qui disaient seulement les tortures du corps.

Maintenant elle avait peur, une peur affreuse, et une envie folle de s'en aller, de sonner, d'appeler, mais elle n'osait plus remuer, pour ne pas troubler son repos.

Le bruit lointain des voitures dans les rues entrait à travers les murailles ; et elle écoutait si le roulement des roues ne s'arrêtait point devant la porte, si son mari ne revenait pas la délivrer, l'arracher enfin à ce sinistre tête-à-tête.

Comme elle essayait de dégager sa main de celle d'Olivier, il la serra en poussant un grand soupir ! Alors elle se résigna à attendre afin de ne point l'agiter.

Le feu agonisait dans le foyer, sous la cendre noire des lettres ; deux bougies s'éteignirent ; un meuble craqua.

Dans l'hôtel tout était muet, tout semblait mort, sauf la haute horloge flamande de l'escalier qui, régulièrement, carillonnait

Digitized by Google

l'heure, la demie et les quarts, chantait dans la nuit la marche du Temps, en la modulant sur les timbres divers.

La comtesse immobile sentait grandir en son âme une intolérable terreur. Des cauchemars l'assaillaient : des idées effrayantes lui troublaient l'esprit ; et elle crût s'apercevoir que les doigts d'Olivier se refroidissaient dans les siens. Était-ce vrai ? Non, sans doute ! D'où lui était venue cependant la sensation d'un contact inexprimable et glacé ? Elle se souleva, éperdue d'épouvante, pour regarder son visage. — Il était détendu, impassible, inanimé, indifférent à toute misère, apaisé soudain par l'Éternel Oubli.

Guy DE MAUPASSANT.

---

Digitized by Google

# LA RUE EN JANVIER

## I

### PAUVRES ÉTRENNES

De pauvres étrennes, de tristes étrennes, de lamentables étrennes, ce sont les étrennes du petit employé à cent vingt francs par mois, du vieux petit employé sans famille qui ne gagnera jamais plus de cent vingt francs par mois.

Étrennes aussi pauvres, aussi lamentables que son existence elle-même, laquelle se déroule monotonement, dénuée de tout imprévu, à l'abri de toute surprise, pendant les trois cent soixante-cinq jours dont se compose le tissu de l'année depuis la Circoncision jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Et pourtant, il y pense anxieusement, à ces pitoyables étrennes, il ne pense qu'à cela, il en rêve la nuit, il en a des distractions à son pupitre, il y concentre tous ses vœux et toutes ses espérances, le vieux petit employé sans famille qui ne gagnera jamais plus de cent vingt francs par mois !

Songez donc! Ces tristes, pauvres et lamentables étrennes, c'est encore le seul imprévu, la seule surprise qui vienne un peu faire accroc dans l'uniforme et monotone tissu de son existence. Et cet imprévu, cette surprise, ont beau être les mêmes chaque année, malgré tout, le vieux petit employé s'imagine que c'est là de l'imprévu et de la surprise, et voilà pourquoi il compte si soigneusement les jours depuis la Circoncision jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Digitized by Google

Avez-vous quelquefois réfléchi au train-train lugubre de cette existence dénuée de tout imprévu, à l'abri de toute surprise ? Ah ! le pauvre vieux petit employé, comme il mène une pauvre vieille petite vie !

Le matin, il se lève de son pauvre vieux petit lit, dans sa pauvre vieille petite chambre, qui est tout là-haut, au sixième, parmi les mansardes des bonnes, gelée en hiver, étouffante en été, carrelée d'un vilain malon couleur tomate, tendue d'un hideux papier à raies vertes, éclairée par une fenêtre à tabatière d'où l'on a pour tout horizon l'océan des toits, ces vagues immobiles, et la forêt des tuyaux, ces arbres de tôle qui ne fleurissent jamais.

Il se lève donc, le pauvre vieux petit employé, et, devant un pauvre vieux petit miroir encadré dans un rond de zinc, il fait sa pauvre vieille petite barbe, et il descend vers les huit heures, pour recommencer sa pauvre vieille petite journée.

Trois heures de bureau, à écrire en gothique, en coulée, en anglaise, à tracer des traits au tire-ligne, à corriger des fautes au grattoir, à copier et recopier les mêmes sempiternelles paperasses sur les mêmes registres sempiternels.

A onze heures, déjeuner à la crèmerie ! Que prendre, ce matin ?... Eh ! que pourrait-il prendre, sinon la pitance dont son estomac routinier a dû se faire à la longue une irrésistible manie? Les œufs sur le plat, d'un jaune pâle, le bœuf en salade, charpie brune, et le riz au lait, grumeaux de colle à pâte nageant dans une claire sauce azurée.

Et voici qu'en parcourant le *Petit Journal* et en fumant sa pipe, le pauvre homme a dépensé toute sa pauvre heure de liberté, et il remonte à son bureau, pour écrire encore, pendant quatre fois soixante minutes, en gothique, en coulée, en anglaise, pour copier et recopier les mêmes sempiternelles paperasses sur les mêmes registres sempiternels.

Puis vient le soir. Une promenade sur les fortifications, quand il fait beau, et le dîner... Toujours à la crèmerie, naturellement. Que prendre, ce soir?... Eh ! que pourrait-il prendre, sinon le nourrissant et fade vermicelle, le ragoût compliqué et le bout de fromage, le tout arrosé du chétif carafon que couronne une mousse violâtre ?

Reste à aller s'asseoir au fond de l'estaminet coutumier, en fumant de lentes pipes, en disant de lentes choses, en faisant

Digitized by Google

une interminable partie de dames, suivie de quelques parties de dominos, avec les mêmes partenaires, sous l'œil du même garçon, qui donne des conseils au vieux petit employé, et qui, de temps à autre, après un coup douteux, lui fait sentir la honte d'une irrévérencieuse familiarité en le traitant à demi-voix de vieille baderne.

Et l'heure de rentrer tinte au mélancolique cartel du comptoir, et une fois de plus il faut arpenter la rue, arpentée deux fois par jour depuis trente ans, pour regagner la pauvre vieille petite couchette où le pauvre vieux petit employé va dormir son pauvre vieux petit somme, en rêvant à ses étrennes.

Ah ! ces étrennes, jamais pourtant elles ne varieront, jamais, jamais, il devrait le savoir après tant d'années qui les ont ramenées toujours les mêmes, en suivant le même cours monotone depuis la Circoncision jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Pauvres étrennes, tristes étrennes, lamentables étrennes, qui ne sont pas moins immuables que la houle immobile des toits, et qui ne fleurissent pas plus que les arbres de tôle toujours pareils dans la forêt des tuyaux.

Et néanmoins le pauvre vieux petit employé y songe anxieusement, et caresse l'espoir de cet imprévu, la chimère de cette surprise, que viendront égayer un peu le copiage et le recopiage de ses mêmes sempiternelles paperasses sur ses mêmes registres sempiternels.

Ces étrennes, c'est d'abord la gratification annuelle, qui pendant longtemps a augmenté d'année en année, mais qui n'augmentera plus à présent que le vieux petit employé est arrivé au bâton de maréchal en gagnant cent vingt francs par mois.

Puis, à la crèmerie, c'est l'orange enveloppée dans du papier de soie, et qu'il trouvera sous sa serviette propre, et qu'il mangera dévotement après son riz au lait, en préparant dans sa poche la pièce de quarante sous destinée à la servante.

Enfin, le soir, à l'estaminet, c'est une pipe Gambier, cravatée d'une faveur rose et ornée de son nom en émail sur le tuyau. Il la regardera avec amour, donnera quarante autres sous au garçon, et se payera un doigt de rhum pour imbiber la terre et préluder à un savant culottage.

Et puis, ce sera tout, il aura eu enfin ses étrennes !

Et demain, il recommencera à compter les jours, en copiant et recopiant de sempiternelles paperasses sur des registres sem-

Digitized by Google

piternels; et il recommencera aussi à arpenter la rue, arpentée deux fois par jour depuis si longtemps, et il recommencera de même à manger le matin ses œufs sur le plat, son bœuf en salade, son riz au lait, et à manger, le soir, son vague vermicelle, son ragoût, son brie, arrosés d'un carafon à mousse violâtre; et il recommencera pareillement la partie de dames et les parties de dominos, sous l'œil du garçon qui lui donnera des conseils et l'appellera baderne.

Et demain, et après-demain, et toujours, il suivra le cours monotone de cette existence, dénuée de tout imprévu, à l'abri de toute surprise, uniforme depuis tant de Circoncisions et tant de Saint-Sylvestres.

Et ces pauvres étrennes, ces tristes étrennes, ces lamentables étrennes, il y rêvera quand même, en marchant, en copiant, en mangeant, en fumant, en contemplant par sa fenêtre à tabatière l'horizon des toits, vagues immobiles, et des tuyaux, arbres en tôle qui ne fleurissent point.

Et cela restera ainsi jusqu'au jour où le pauvre vieux petit employé, mis enfin à la retraite, mourant de ses habitudes interrompues, aura fini sa pauvre vieille petite vie et sera couché à jamais dans sa pauvre vieille petite bière.

## II

### LA DERNIÈRE BARAQUE

En voyant surgir des trottoirs les premières baraques du jour de l'an, je me suis rappelé la dernière baraque de l'an passé, la pauvre et lamentable baraque dont personne n'a conté l'histoire, et que tout le monde cependant aurait dû remarquer, car elle était encore debout longtemps après les autres.

Oh! l'infortunée baraque, qui avait lutté contre le mauvais sort, qui avait lutté quand même, dépassant l'époque permise, risquant la contravention, voulant vivre malgré tout, et qui n'a réussi qu'à prolonger sa piteuse agonie.

Où est-elle, cette année? S'est-elle rouverte seulement? Hélas! je n'ose l'espérer pour elle. Qui sait si les planches dont elle se composait n'ont pas servi de bière aux malheureux qui les avait dressées?

Digitized by Google

Car ce n'est point des baraques du boulevard que je veux parler, non; ce n'est point de ces baraques opulentes qui connaissent le luxe de l'étalage dans du papier à dentelles, et de l'éclairage aux trois lampes de pétrole.

Celles-là, c'est l'aristocratie des baraques. On y vend des objets qui se payent en monnaie blanche, parfois même en jaunets. On y a une vraie caisse. On y tient le *doit* et *avoir*. La plupart d'entre elles sont simplement des succursales de maisons sérieuses, cotées sur le marché commercial de Paris.

Certes, ce ne sont point là les misérables baraques dont la vue éveille la légende de l'ouvrier jetant son pauvre pécule sur le tapis vert de la spéculation jourdelanesque. Ces baraques-là ne sont, en somme, que des boutiques avec un faux-nez de baraque.

Il n'est pas jusqu'aux camelots qui, sur le boulevard, n'aient des airs de négociants.

Si petit que soit leur éventaire, fait d'une planche sur deux tréteaux, si maigre que paraisse leur couple de bougies à l'essence minérale, on sent qu'ils ont l'habitude de ce trafic, et ils ne vous donnent point l'idée du pauvre, risquant une suprême bataille contre sa misère.

Là, d'ailleurs, entre la Madeleine et le Gymnase, le champ de bataille est bon, et la victoire quasi certaine. Il faudrait être bien guignard pour y faire chou-blanc.

Le grouillement du monde, l'incessante nouveauté des passants, la flamboyante illumination des magasins qui incendie le trottoir, tout sert à la vente; et il est impossible, en ce lieu favorable, de demeurer bredouille.

Ce n'est donc pas là que j'ai vu, l'an passé, la dernière baraque, la piteuse et lamentable dernière baraque.

La navrante baraque, c'est celle qui a dû se caser en un coin sombre de boulevard désert, loin du centre fourmillant de Paris, dans un endroit dédaigné où le loyer de la place était moins cher.

Moins cher! Voilà précisément ce qui a décidé le malheureux commerçant de raccroc, fabricant par hasard, qui essaye de conjurer la mauvaise fortune en tâtant d'un métier qu'il ne connaît pas.

S'il avait été au courant, *à la coule,* il aurait su que le premier truc du camelot, c'est de s'établir au cœur même de la foule, en pleine concurrence, mais en pleine activité.

Digitized by Google

Ignorant et naïf, il a préféré ce quartier perdu, où il avait moins à débourser pour ouvrir boutique, où il redoutait moins l'assourdissant et victorieux boniment des voisins.

Et son marmiteux étalage s'est planté là, de guingois, au bord d'un grand trottoir que personne n'arpente, en face de maisons en construction, dont les magasins, quand vient le soir, ont l'air de profonds trous d'ombre.

Seule, pour unique compagnie, la lueur lointaine de deux réverbères traîne et s'alanguit sur le bitume. Autour de la baraque solitaire, la nuit s'épaissit lugubrement.

Et c'est en vain que la lampe de schiste darde et tremblote dans ces ténèbres opaques. Et c'est en vain que la voix du marchand s'enroue à déchirer ce noir silence.

Les jours ont passé, chacun emportant à son tour un lambeau d'espoir.

De loin en loin, un passant égaré s'arrêtait devant ce lumignon-falot, semblable à une lanterne sur des démolitions. Il s'arrêtait, d'ailleurs, par étonnement surtout. Il s'arrêtait et n'achetait rien. Il s'arrêtait pour se demander comment on avait eu l'idée d'ouvrir une baraque en cet endroit funèbre.

A peine arrêté, il se sauvait vite, devant le glapissement rauque et monotone du marchand, devant la mine farouche de ce marchand famélique, qui faisait songer à une araignée embusquée au soupirail d'une cave.

L'homme est devenu plus rauque, plus farouche, plus famélique, à mesure que les jours ont passé, à mesure que l'espérance a été peu à peu dévorée tout entière par leur fuite rapide et vaine.

Il pensait à sa femme, à ses petits, qui attendent l'issue de ce duel contre la pauvreté.

Ah! quelle idée il a eue, de risquer tout leur cher et précieux saint-frusquin dans ce hasard, de jouer ainsi leur suprême ressource à un jeu qu'il ne savait pas!

Car c'en est un, celui-ci, un de ces ouvriers déveinards, un de ces inventeurs en chambre, qui ont compté sur le coup de fortune du nouvel an, et qui ont mis tout ce qui leur restait à cette loterie.

Pour comble de malheur, la neige est arrivée. Vous vous rappelez cette neige de janvier dernier? Moi, je n'oublierai jamais le spectacle de cette neige assiégeant cette baraque.

Digitized by Google

C'est fini. Plus d'espoir du tout, maintenant. Les flocons tombent en charpie. Cela étouffe la voix du vendeur. Cela fait hâter le pas aux promeneurs, de plus en plus rares. Cela s'engouffre en tourbillons jusqu'au fond de la baraque.

Et les pauvres jouets avaient l'air d'être en sucre. Et la flamme de la lampe semblait un papillon jaune sur lequel s'acharnait toute une bande de papillons blancs.

Papillon du midi, souci! Papillon du matin, chagrin!

Et un matin, j'ai vu l'homme qui démontait sa baraque et qui emballait son étalage, sans même avoir le courage de tenter la fortune encore un jour.

Il avait les mains gourdes, les doigts tremblants, des larmes plein les yeux. Par moments, il regardait le ciel, d'un regard vague, hébété, ébloui. Il contemplait toute cette laine glacée, qui tombait, cardée par l'hiver. Il la contemplait comme s'il avait envie de se coucher sur ce matelas sinistre et de s'y endormir à jamais.

Et il est parti, l'homme à la dernière baraque. Pauvre homme! Qu'est-il devenu? Que sont devenus ses enfants, à qui il rapportait toute une voiture de joujoux, et pas de pain?

Jean Richepin.

---

*Le Gérant :* H. Dutertre.

Digitized by Google

# LOUK LOUKITCH

## I

La maison de Louk Loukitch Rouskine était située au sommet d'une petite falaise très humble, haute de quinze mètres tout au plus ; la Souzla coulait au pied, décrivant juste en cet endroit un arc de cercle gracieux, si bien que du balcon de Rouskine, on pouvait voir à droite et à gauche l'aimable rivière s'étendre au beau soleil, comme une coulée d'acier. Elle était encore peu large et peu profonde, n'ayant reçu aucun affluent sérieux ; il s'en fallait de beaucoup qu'elle fût navigable ; à peine au printemps, à l'époque de la fonte des neiges, y voyait-on passer quelques radeaux de bois flotté. Les paysans y entretenaient quelques barques pour aller d'un village à l'autre, et aussi pour pêcher plus commodément leur poisson.

En face, un bois épais, sapins et bouleaux, mélangés par-ci par-là d'un aune, à cause du voisinage de la rivière, et sur le sol, tous les buissons, toutes les fleurettes qui tapissent la forêt russe. En juin, les fraises y jetaient un manteau rouge ; à l'automne, les champignons, sur les clairières, dessinaient de larges taches d'or ; partout les framboises sauvages et les airelles de toutes couleurs offraient, durant la belle saison, aux oiseaux comme aux enfants, une table toujours mise.

Les enfants, cependant, n'y venaient guère ; le plus prochain village sur cette rive n'était pas à moins de cinq ou six verstes, et ceux de la rive opposée ne prenaient point la peine de traverser la rivière pour aller cueillir des fraises ou des myrtilles, alors que leurs bois alentour offraient les mêmes ressources à leur



Digitized by Google

gourmandise. La forêt, pour ainsi dire inviolée, s'étendait donc au hasard, pleine de fleurs et de chants d'oiseaux, dont nul n'était jamais charmé ; le gazon, d'un vert riche, venait jusqu'à la berge sablonneuse parfois échancrée par les eaux, et, de temps en temps, pendant quelque nuit claire, on entendait au loin un fracas de branches éclatées, suivi d'un coup sourd ; c'était un des arbres géants qui, mourant de vieillesse, tombait parmi les jeunes baliveaux destinés à le remplacer.

C'était un heureux pays ; le village, nommé Bériozi, faisait partie des apanages de la couronne. Les habitants de ces domaines étaient un objet d'envie pour leurs voisins, soumis à des seigneurs. L'émancipation, encore récente, n'avait pas changé grand'chose aux anciennes coutumes qui dataient du règne d'Alexandre Ier. La couronne a la main large et laisse couler entre ses doigts bien des menus profits qu'un maître ou son intendant n'auraient garde de laisser échapper ; l'intendant surtout, toujours désireux d'emplir ses propres granges, sans que son maître puisse trop se plaindre d'avoir été volé. Sur les terres des apanages, les paysans étaient heureux : pourvu que la redevance fût payée avec exactitude, on n'endurait point de menues vexations, point de corvées seigneuriales ; sous la direction d'un *staroste*, ils se régissaient entre eux, gouvernaient leurs biens, et jouissaient d'une aisance modeste, mais réelle.

Louk Loukitch Rouskine était le second fils d'un petit propriétaire du gouvernement de Perm. La maison paternelle étant échue à son frère aîné, il avait cherché, pour l'acheter avec sa part d'héritage en argent comptant, un bien très bon marché, de ceux qui n'exigent pas de main-d'œuvre : une terre d'amateur, pour ainsi dire ; la maison qu'il avait trouvée à Bériozi répondait exactement à ses besoins. Un grand potager avec des arbres à fruit, quelques champs pour y cultiver du sarrasin et des pommes de terre, un pré pour y nourrir deux vaches et un cheval, c'était tout ce à quoi Rouskine pouvait prétendre. Sa solde d'officier d'infanterie, quoique mince, lui permettait de vivre tant bien que mal sur ce domaine, et en attendant sa retraite, qui ne pouvait tarder, il avait obtenu un congé illimité qu'il employait, disait-il, à élever ses cinq enfants.

C'était alors un homme d'environ quarante-six ans, fort et bien taillé, aux cheveux gris coupés en brosse, à la moustache grisonnante ; brusque, mais bon, grondant souvent, mais facilement

Digitized by Google

désarmé ; avec cela, d'un entêtement sans égal, lorsqu'il se voyait contrarié dans une de ses convoitises muettes.

Certains caractères ne s'attachent passionnément qu'aux idées mûries et caressées dans le silence ; lorsqu'ils ont parlé de leurs désirs, ils ne s'en soucient plus ; leur rêve, en passant par la parole, a pris corps suffisamment pour les satisfaire.

A l'opposé de ceux qui se dépensent en paroles, bâtissent des châteaux en Espagne et les laissent s'écrouler aussitôt que l'architecture leur semble achevée, Rouskine ne disait pas un mot des désirs qui lui tenaient particulièrement au cœur, et sa femme, bien qu'il l'eût épousée par amour et qu'il se fût toujours montré tendre et attentif pour elle, redoutait ces terribles fantaisies silencieuses.

La première épreuve de ce genre avait été rude, et madame Rouskine n'y songeait jamais sans effroi ; ce fut dix-huit mois après son mariage, au sujet d'une petite jument, noire et luisante comme un nègre du Soudan.

La jolie bête avait été amenée à la caserne par un maquignon qui en connaissait le prix.

— Combien ? demanda Rouskine d'un air indifférent ; il avait paru à peine la regarder.

La somme demandée était plus du double de ce qu'il pouvait payer un cheval, et, d'ailleurs, il était bien monté.

— C'est trop cher, fit-il en tournant le dos.

Tous les officiers furent du même avis ; mais le maquignon savait qu'on n'achète pas un cheval comme une paire de gants ; il se tint tranquille, se contentant de faire sortir sa jument tous les jours, à l'heure où les officiers se réunissaient sur la promenade.

A dater de ce moment, Rouskine devint sombre ; vainement sa jeune femme, alors dans tout l'éclat de sa grâce et de son joli visage, essaya de le dérider : l'indifférence du mari se montrait si évidente, que Tatiana devint jalouse. Elle avait une rivale, assurément, mais où ?

Une nuit, s'éveillant en sursaut, elle entendit son mari, dans l'exaltation d'un véritable accès de fièvre, s'écrier à haute voix :

— Je la veux, je l'aurai !

Interrogé, il garda le silence, et même brusqua la jeune femme, dont la jalousie ne fit qu'augmenter. Pourtant, elle avait beau chercher, elle ne trouvait point...

Quelques jours plus tard, c'était un matin de paye, Tatiana

Digitized by Google

vit entrer dans la cour de leur maison la jolie jument noire. Louk Loukitch parut aussitôt, prit la bride des mains du maquignon et conduisit l'animal à l'écurie. La bride fut passée au cou du brave alezan, qui suivit son nouveau maître la tête basse.

— Tu as acheté cette bête si cher ? fit madame Rouskine en pâlissant d'émotion.

— Il le fallait, répondit son mari d'un air morne ; autrement, j'en serais mort. Si le marchand n'avait pas voulu me la vendre, je crois que je l'aurais tué ! Je l'ai payée trop cher, nous serons pauvres pendant toute une année, mais il n'y avait rien à faire !

— Si tu savais comme tu m'as fait peur, dit la douce Tatiana, résignée à la gêne ; pourquoi ne me le disais-tu pas ?

— Le dire ? est-ce que je le pouvais ? Ça me tenait à la gorge, ça m'étranglait ! Je suis content que ce soit fini, j'aurais fait quelque mauvais coup !... Que Dieu m'en garde ! ajouta-t-il en faisant un signe de croix !

De ce jour, il reprit son humeur ordinaire. Une fois ou deux encore de bizarres convoitises, toujours muettes, se traduisirent de la même façon et amenèrent un résultat analogue, en effrayant sa femme ; mais depuis qu'il s'était fixé à Bériozi, les occasions ne se présentaient plus pour tenter le commandant, et la vie, dans la petite maison sur la rivière, était aussi douce et aussi égale que possible.

## II

Un jour, peu après Pâques, Louk Loukitch revint de la ville assez mal disposé.

— Qu'est-ce qu'on t'a fait ? lui demanda sa femme avec un sourire. La bonne créature était encore jolie, malgré les fatigues de la maternité ; ses yeux bleus avaient une douceur extrême, ses dents étaient éblouissantes, ses épais cheveux tombaient en nattes jusqu'à ses genoux, et son teint, moins coloré que dans sa première jeunesse, avait pourtant conservé une fraîcheur peu commune. Elle avait alors trente-cinq ans, et tous les soirs, en repassant sa vie, elle bénissait Dieu de l'avoir faite si heureuse.

— Ce qu'on m'a fait ? répondit le commandant, en mâchonnant le bout de sa pipe de cerisier ; on bâtit une école, là, sur la place, chez nous ! Je te demande un peu si nous avions besoin de ça ! une école ! Pour quoi faire ?

Digitized by Google

— Mais, Louk Loukitch, dit la bonne Tatiana, il me semble que ce n'est pas si mauvais! on ne sait que faire des enfants dans ce village; ils sont si turbulents, si mal élevés! Si ça peut les faire tenir un peu tranquilles...

— Tu n'y entends rien! grommela le commandant. Nous allons avoir un maître d'école, un savant, qui va vouloir régenter tout le monde ici, un de leurs jeunes gens, un slavophile, peut-être... Tfou!

Il cracha avec mépris, n'étant point partisan des idées modernes, et ne dit plus rien.

L'école fut bientôt achevée: un quadrilatère de troncs à peine dégrossis, posé sur quelques piliers de briques; par là-dessus un toit de planches; un plancher de poutres, un plafond pareil, de la mousse pour boucher les interstices et un poêle de briques au milieu du tout, tel fut le moderne palais de la science élevé à Bériozi. Il comprit de plus une cuisine et une chambre à coucher pour la personne chargée d'inculquer les notions de civilisation aux gamins et gamines de l'endroit; la chambre fut meublée d'un lit de fer, deux chaises et une table de bois blanc, ornée d'une cuvette et d'un pot à eau.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il a donc, ce maître d'école! grommela un jour Louk Loukitch; il se fait bien attendre! quel grand seigneur!

La vérité, c'est que le commandant grillait d'envie de le voir arriver; après la première impression de mauvaise humeur, causée par l'idée de l'intrusion d'un inconnu dans son paisible royaume de silence et d'isolement, il s'était dit qu'il aimerait bien à connaître ce nouveau compagnon... Et qui sait? Messieurs les slavophiles, on pourrait bien leur en remontrer sur plus d'un point!...

Pour Rouskine, tous les jeunes gens instruits ne pouvaient être que des slavophiles; quant à ce que signifiait ce mot, il n'en avait cure; pour lui, c'était un terme général, comprenant tous ceux qui s'inspiraient des nouveaux principes et fréquentaient les universités.

Une après-midi, vers la fin de juin, lorsque le soleil déclinait vers les cimes de la forêt vierge, sur l'autre rive, les enfants de Rouskine pénétrèrent au grand galop dans la maison, en firent le tour en tapant les portes, puis redescendirent le perron à grands coups de talons de petites bottes et bottines, et tous les cinq, la

Digitized by Google

fille aînée en tête, ils coururent jusqu'au fond du jardin. Leur mère cousait sous un cerisier, le commandant binait ses petits pois avec ardeur.

— Papa, maman! elle est arrivée! criaient-ils tous ensemble, reprenant sans s'arrêter, jusqu'au moment où le père fit un geste de commandement.

— Qui? demanda Rouskine, en redressant son échine courbaturée.

— L'institutrice! Elle est arrivée sur une charrette, avec une malle et une chaise de paille... Elle est jeune..., elle est jolie..., elle a l'air d'un garçon...

Tous ces lambeaux de phrases se croisaient dans l'air, car les enfants Rouskine étaient de braves enfants, mais leurs manières laissaient quelque peu à désirer.

— Une institutrice? fit Mme Rouskine. C'est l'instituteur que vous voulez dire?

— Non, l'institutrice! Pas d'instituteur; l'État n'a envoyé qu'une institutrice; il paraît que c'est assez bon pour nous, dit Macha, la fille aînée, avec une drôle de grimace.

— Une femme, dit le commandant avec dédain, il ne manquait plus que cela! Eh bien, Tatiana, voilà de la société pour toi!

— Oh! moi! répondit Mme Rouskine en promenant sur son petit monde un beau regard de mère heureuse, moi je n'ai pas besoin de société.

## III

Le lendemain était un dimanche. Bériozi, quoique assez important pour avoir une école, ne possédait point d'église; le clocher de la paroisse se faisait voir à une distance de quatre ou cinq verstes; la famille Rouskine ne se dérangea point. Les Russes, d'ailleurs, ne considèrent point comme un devoir indispensable d'assister à la messe tous les dimanches; et l'on peut être bon chrétien sans souhaiter de faire un si long chemin, dont la moitié à pied, car l'unique petit cheval de la famille ne pouvait traîner si longtemps sept personnes à la fois. Ce jour-là, d'ailleurs, une insurmontable curiosité attirait tout le monde du côté de la maison d'école, et Rouskine, si sa dignité ne l'eût retenu, y fût allé, comme ses enfants.

Vers quatre heures de l'après-midi, la porte s'ouvrit, et l'in-

Digitized by Google

stitutrice se montra sur le seuil; après avoir jeté un regard autour d'elle, elle se dirigea du côté de la rivière, par la route qui passait le long du jardin de Rouskine.

Toute la famille réunie prenait le thé sous les arbres, en mangeant des fraises avec de la crème.

— Maman, regarde-la, dit Macha en tirant sa mère par la manche; n'est-ce pas qu'elle a l'air d'un garçon?

Avec l'imprudence de ses quatorze ans, la fillette avait parlé haut; l'institutrice tourna la tête, et Mme Rouskine reçut le regard de deux yeux noirs beaux et durs, de ces yeux qui semblent avoir une pointe de diamant au lieu de prunelle.

— Elle est jolie, dit la mère, désireuse d'effacer l'impression qu'avaient pu produire les paroles de Macha, si elles avaient été entendues; mais la jeune personne ne parut point les avoir remarquées; elle passa rapidement, et se dirigea vers la rivière.

C'était une belle fille d'environ vingt-cinq ans, de stature moyenne, à la fois élégante et svelte sans minceur, avec un air robuste. Son teint, d'une blancheur éclatante, accentuée par ses yeux noirs, contrastait avec ses cheveux, noirs aussi, coupés courts et qui frisaient en petites boucles drues autour de sa tête bien modelée, portée sur un cou superbe.

Avec cela, rien de ce que le monde appelle le charme, mais un je ne sais quoi de fruste et de libre, comme un goût de fruit sauvage. En la voyant marcher, on la devinait incapable de porter une robe à traîne; ses belles mains, souples et fortes, auraient fait craquer des gants, et sa taille, pleine et ronde, jouait librement dans une robe de toile, étroitement serrée, mais totalement dépourvue de baleines.

— La belle fille! murmura le commandant; aussitôt, comme s'il eût regretté d'avoir parlé, il serra les lèvres l'une contre l'autre et resta silencieux tout le reste du jour.

Les enfants ne firent point de même; Macha, qui ne doutait de rien, se mit en embuscade, près de la porte du jardin, et, vers six heures, elle amena triomphalement l'institutrice, qu'elle avait invitée à entrer.

Mme Rouskine se montra bienveillante et bonne comme toujours : la nouvelle venue ne lui plaisait pas beaucoup; il y avait en elle trop de rudesse et de bizarrerie pour lui inspirer de la sympathie, mais c'était une étrangère; il convenait de la bien

Digitized by Google

recevoir et de lui offrir toutes les ressources d'une hospitalité simple, mais sans réserve.

Les enfants s'apprivoisèrent tout de suite; dans la brusquerie de la jeune fille, ils avaient retrouvé quelque chose de leur propre spontanéité; bientôt, filles et garçons, ils lui parlèrent comme s'ils l'avaient connue de tout le temps. Quand elle les quitta, après le souper, ils la reconduisirent en grande pompe, dans la claire nuit de juin, qui semblait baignée d'une mystérieuse lumière, étrangère à ce monde.

— Comment te plaît-elle? demanda Tatiana à son mari lorsqu'ils se trouvèrent seuls, à l'heure du sommeil.

— Comment veux-tu que je le sache? répondit Louk Loukich sans se retourner; une fille qu'on a vue une fois!

Toute la nuit il resta immobile, dans le lit, les yeux ouverts, pendant que sa femme endormie respirait paisiblement auprès de lui. Il ne parla plus de l'institutrice ni cette semaine-là ni les autres, excepté pour demander comment elle s'appelait.

— Sophie Savicha Mazourof, répondit Macha, qui savait toujours tout.

## IV

Sophie avait pris cependant l'habitude d'aller et de venir dans la maison Rouskine, où tout le monde, excepté le maître, lui faisait fête; elle avait une grande liberté d'allures qui la sauvait de l'importunité, car elle semblait chez elle dans l'univers entier.

Les enfants du village s'étaient bien vite accoutumés à elle; après les heures de classe, ils l'entouraient familièrement et l'emmenaient aux bons endroits de la forêt pour y faire des cueillettes. Pendant les chaudes journées de juillet, elle se faisait suivre à la rivière par un groupe de fillettes déjà grandes, mais qu'elle dépassait de toute la tête, et elle leur demandait de lui apprendre à nager.

Son adresse peu commune à tous les exercices du corps se trouvait en défaut sur ce point seulement; malgré l'effort de sa volonté, malgré l'absence absolue de costume de bain, habituelle chez les femmes russes, excepté dans la classe la plus élevée, elle ne pouvait encore se soutenir sur l'eau.

En revanche, outre ses bains interminables, elle entrait dans la rivière à tout propos, vêtue ou non, sans souci de se mouiller

Digitized by Google

jusqu'aux hanches, quand elle se prenait d'idée de traverser le gué, à quelques centaines de mètres plus bas que la maison de Rouskine. Le soleil d'ailleurs séchait vite sur elle sa mince robe de toile.

Vers la fin de juillet, le soleil ayant déjà bien abrégé sa course, les ombres de la forêt, tombant sur la rivière avant le soir, inspiraient un désir de fraîcheur et de repos. Une après-midi, vers six heures, Louk Loukitch fumait sa pipe sur son balcon, en regardant les vastes profondeurs du bois sur la rive opposée.

Il les regardait, mais il ne les voyait pas. Une tête entourée de boucles drues, deux grands yeux noirs dans un visage d'une blancheur de lait, absorbaient sa pensée. Depuis quelque temps déjà, Tatiana s'étonnait de le voir indifférent et silencieux, mais elle n'avait guère le temps de s'étonner, la chère femme, avec sa couvée et ses servantes!

La voix, dont le timbre sonore hantait le commandant, monta tout à coup jusqu'à lui. Un colloque animé s'était engagé sur la berge au-dessous de la petite falaise.

— Vous ne voulez pas venir? disait Sophie, vous avez peur, vous qui savez nager? Eh bien, moi qui ne sais pas, j'y vais!

— Oh! n'y allez pas, c'est dangereux! criaient les petites voix; vous ne connaissez pas la rivière! elle est justement très profonde ici; vous mouillerez vos habits!

— Pour ça non! dit la jeune fille en éclatant de rire.

Un silence suivit, puis un bruit d'osiers froissés...

Louk Loukitch éprouva un désir si impérieux de descendre sur la berge pour savoir ce qui se passait, qu'il se trouva debout, son fauteuil loin derrière lui, comme mû par un ressort, mais ce qu'il vit le cloua sur place.

Baignée jusqu'aux épaules par l'eau bleue qui riait et frissonnait autour d'elle, Sophie s'avançait lentement dans la rivière; une de ses mains tenait sur sa tête, avec un geste de canéphore antique, un paquet de vêtements; l'autre, armée d'un bâton, sondait avec précaution la Souzla.

Elle tâtonnait du pied, de peur des trous si fréquents dans le lit des rivières; les lèvres serrées, les sourcils rapprochés elle prenait fort au sérieux sa fantasque expédition, non sans dangers. Un instant, elle disparut jusqu'au cou, puis l'eau vint caresser le lobe de ses oreilles et son menton, qu'elle relevait instinctivement...

Digitized by Google

Louk Loukitch réprima un juron d'angoisse, et au même moment, elle émergea tout entière, gravit la pente escarpée et se tint debout sur le gazon, dans l'ombre des arbres déchirée çà et là par un rayon de soleil, superbe dans sa nudité triomphante.

— Je vous avais dit que je le ferais ! cria-t-elle aux petites paysannes restées sur l'autre rive, qui riaient et battaient des mains. Et maintenant, je vais me promener. Adieu !

D'un geste simple, elle avait fait couler sur son corps déjà sec la chemise et la jupe qu'elle avait apportées; elle chaussa ses gros souliers de cuir et se dirigea vers l'épais couvert des bois, où elle disparut.

Une à une, les fillettes, après s'être vêtues, remontèrent le chemin du village, en jasant de l'aventure.

Louk Loukitch était resté immobile, les yeux fixés sur la masse sombre de la forêt, sans pensée, sans libre arbitre ; il ne songeait à rien, mais derrière l'impénétrable rideau de verdure, il voyait, pareille à une statue de marbre vivant, se dessiner la forme sculpturale de Sophie.

La voix de sa femme résonna derrière lui dans la maison, donnant un ordre, appelant un enfant... Il ramassa sa casquette tombée à terre et se dirigea lentement vers la porte du jardin. Quand il fut hors de vue, il se mit à courir et fut bientôt dans l'oseraie. Quelques vêtements de femme étaient restés suspendus aux branches ; il les regarda d'un air concentré et sauta dans son bateau, amarré là.

En quelques coups de rame, il fut à l'autre rive. Il hésita alors : la forêt était vaste, on pouvait ne point s'y rencontrer... Il se coucha dans son bateau et attendit. La rivière était si déserte à cette heure ! il ne courait aucun danger d'être aperçu.

Tatiana vint sur le balcon et l'appela. Protégeant ses yeux de la main, la bonne créature explora le jardin du regard ; mais ni ses yeux ni sa pensée n'allèrent jusqu'à l'autre rive, et elle rentra dans la maison. Les cris joyeux de ses enfants qui se poursuivaient en jouant arrivèrent aux oreilles du commandant, mais sans atteindre son intelligence. Il ne pensait pas, il attendait : Sophie était quelque part derrière les arbres, et elle allait venir.

Henry Gréville.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

LES

# SOCIÉTÉS DE SECOURS AUX BLESSÉS

Dans quelques jours, selon une coutume déjà relativement ancienne, on va danser au Continental, au Grand-Hôtel, à l'Opéra, au profit des diverses Sociétés de Secours aux Blessés. Ici, c'est la plus ancienne des trois, la *Croix rouge*, plus connue sous le nom de *Société française de Secours aux Blessés militaires;* là, l'*Association des Dames Françaises;* ailleurs, l'*Union des Femmes de France*. Toutes trois ont un but commun, seconder le service de santé militaire, numériquement insuffisant en temps de guerre, et donner aux blessés l'aide et les soins qui leur sont nécessaires ; mais, en outre, les deux dernières se proposent également de secourir les civils dans les calamités publiques : elles ont les unes et les autres montré déjà de quel dévouement et de quels sacrifices elles étaient capables dans les deux cas.

Dans un volume des plus intéressants, M. Maxime du Camp a retracé, l'an dernier, les diverses étapes parcourues par la Société de Secours aux Blessés, pour en arriver aux installations si parfaites que chacun a pu admirer à l'esplanade des Invalides. On sait que ce n'est qu'en 1864, le 22 août, que fut signée la Convention de Genève, œuvre de quelques esprits généreux, ayant pour but de restreindre autant que possible les cruelles conséquences des guerres, par rapport aux individus, en assurant le respect des blessés et de tout ce qui est consacré à leur service : hommes, bâtiments et matériel, neutralisés par le port du brassard ou du fanion revêtus de la croix rouge sur fond blanc de la Confédération Helvétique. La France, de toutes les puis-

Digitized by Google

sances, adhéra la première à cette Convention ; la Prusse attendit jusqu'en 1865 pour y souscrire; l'Autriche retarda son adhésion jusqu'au 21 juillet 1866, treize jours après Sadowa, et la Russie enfin ne l'accepta qu'en mai 1867. Aujourd'hui, tous les peuples civilisés en ont fait un corollaire du droit international.

La guerre de 1866 hâta en Allemagne l'achèvement de l'organisation de la première société de secours aux blessés, l'*Union des Dames Allemandes*, placée sous le haut patronage de la reine Augusta et de la grande-duchesse de Bade. Les bienfaits de cette association furent, dès ce premier essai, considérables, et le nombre des victimes arrachées à la mort, incalculable ; aussi, la paix signée, s'occupa-t-on d'organiser d'une façon tout à fait sérieuse les moyens de secours. Tout fut prévu dans cet ordre d'idées par le comité d'organisation, comme tout l'avait été au point de vue stratégique par le grand état-major.

Si l'emprunt fait par la Prusse au début de la guerre de 1870 ne réussit pas, il n'en fut pas de même des dons à la société de secours aux blessés :

« Au lendemain de la déclaration de guerre, dit M. Maxime du Camp, deux mille comités étaient à l'œuvre, reliés au comité central de Berlin et profitant de ses ressources pécuniaires, qui atteignirent la somme de 18,686,273 thalers, représentant plus de 70 millions de francs. »

En France, ce ne fut pas l'argent qui manqua le plus ; jamais la main ne reste fermée chez nous quand il s'agit de charité, encore bien moins de charité publique ; ce qui fit défaut, comme toujours, comme pour tout, ce fut l'organisation préventive.

Rendons la parole à M. M. du Camp : « Quoique existant de fait et sur le papier, dit-il, la Société n'avait, au mois de juillet 1870, ni organisation régulière, ni personnel, ni matériel. Ses ressources pécuniaires ne s'élevaient qu'à la somme dérisoire de 5,325 fr. 50. Croyait-on alors qu'elle pût sérieusement venir en aide aux services sanitaires des troupes en campagne ? C'est douteux. L'intendance et le corps médical militaire en parlaient avec dédain, et se réservaient de la tenir à telle distance qu'elle ne pût apparaître autour des champs de bataille. »

En somme, constituée dès 1866, la Société française de Secours aux Blessés n'était guère représentée en 1870 que par un comité présidé par le comte de Flavigny, et comprenant entre autres le comte Sérurier, vice-président, et M. de Beaufort, secrétaire

Digitized by Google

général. Dès la déclaration de guerre, des prodiges d'activité furent faits, et le 4 août, jour de Wissembourg, une première ambulance encombrée de matériel et de personnel, partait des Champs-Élysées pour Metz sous la direction du docteur Lefort, aujourd'hui de l'Académie. On reconnut les inconvénients du système, on le simplifia, et en un mois la société fit partir dix-sept ambulances complètes, tandis que le Palais de l'Industrie se transformait en magasin général des hôpitaux : c'est alors que les femmes montrèrent une fois de plus de quel dévouement elles sont capables en présence de la maladie et de la mort. Comme le disait récemment M. Jules Simon, s'adressant aux membres de l'*Union des Femmes de France :*

« A côté du lit d'un malade, il vaut mieux, pour le malade, une femme qu'un homme ; vous savez le soigner, le consoler, ce qui est un grand point, même pour la médication. Vous savez soigner les corps, c'est une de vos œuvres habituelles, comment dirai-je ? c'est un peu votre métier, vous le voulez et vous le pouvez de longue date. »

Les femmes firent donc beaucoup, et non seulement les françaises, mais aussi celles des pays amis, notamment les belges, les suisses, les américaines.

Quant aux membres du Comité, ils se prodiguèrent, et, la Commune étant survenue, la Société continua à fonctionner comme pendant le siège ; bien plus, elle se mit en mesure d'assurer aux morts une sépulture digne de leur courage et de leur pays.

La guerre civile étant enfin terminée à son tour, la Société se trouva en possession d'un reliquat d'environ trois millions et demi ; elle s'en servit dès le début pour accorder à un certain nombre de blessés des secours renouvelables qui, en 1872, atteignirent le chiffre de 200,000 francs, et, en 1887, s'élevèrent encore à 48,000. D'autre part, on s'empressa de s'occuper de l'organisation de la Société en vue des guerres futures.

« Sous la présidence successive du comte de Flavigny, du vicomte de Melun, intérimaire, du duc de Nemours, du maréchal de Mac-Mahon, dit M. Maxime du Camp, la Société de Secours aux Blessés n'a jamais ralenti son zèle, et quoique sa fortune ne soit pas ce qu'elle devrait être, elle n'a rien négligé pour se parfaire et être une force adjuvante de premier ordre. »

Il fallait se préoccuper de trois choses : organisation générale et rapports avec l'armée, recrutement et instruction du personnel,

Digitized by Google

acquisition du matériel. A la suite de longues conférences entre les représentants de la Société et ceux des ministères de la guerre et de la marine, un décret du 3 juin 1878, remplacé par un autre du 3 juillet 1884, en arrêta les conditions définitives de fonctionnement.

« Les prescriptions du décret, dit M. Maxime du Camp, sont libérales ; elles laissent la Société se mouvoir dans d'assez larges limites, mais elles la rattachent hiérarchiquement à l'autorité militaire, ce qui était indispensable pour éviter toute confusion. Ce décret donne gain de cause à la Croix rouge sur le fait primordial de son organisation. En France, la Société, représentée par ses comités, se divise en autant de régions qu'il y a de corps d'armée : dix-huit corps d'armée, dix-huit délégations régionales ; en outre, et ceci est très important, elle est autorisée à se faire représenter auprès du commandant en chef de chaque corps d'armée, auprès de chaque préfet maritime, par un délégué du conseil central. Elle a sa place déterminée, son intervention reconnue, ses relations officielles dans l'armée française, ce qui lui constitue des fonctions parallèles, mais extérieures, à celles du service de santé militaire.

« Donc, même en temps de paix, elle est considérée comme une institution de guerre ; elle appartient en quelque sorte à l'État, malgré son initiative individuelle ; elle est une force sur laquelle et avec laquelle on compte ; l'assimilation est complète ; l'article 7 du décret ne laisse aucun doute à cet égard : « Le personnel de « la Société de secours, lorsqu'il est employé aux armées, est sou- « mis aux lois et règlements militaires. Il est justiciable des tri- « bunaux militaires par application des articles 62 et 75 du code de « justice militaire. » En somme, la Croix rouge est à l'ensemble du service de santé ce que la réserve est aux troupes en ligne ; elle est un corps hiérarchisé, dont l'intervention peut fixer la victoire. »

Toutefois, à la suite des observations fort justifiées de l'état-major général, qui rappela qu'en 1870 il s'était, à plusieurs reprises, glissé des espions parmi le personnel des ambulances de la Croix rouge, le décret de 1884 réserve au seul corps de santé militaire les secours à donner en deçà de la base d'opérations, et cantonne dans le service de l'arrière, et particulièrement celui des évacuations, la Société de Secours aux Blessés : elle y trouvera un champ suffisant pour son activité.

Digitized by Google

Le personnel de la Société se compose de médecins, de brancardiers et de panseurs. Or, avec la nouvelle loi de recrutement, le pays se trouvera, dès les premiers jours de la mobilisation, complètement dépourvu d'hommes au-dessous de 45 ans, puisqu'ils auront dû rejoindre l'armée et se porter en grande partie aux frontières. En fait de médecins, il n'y aura donc que ceux affectés à la réserve de la territoriale et ceux âgés de plus de 45 ans ; évidemment ils n'en seront que meilleurs, mais peu nombreux ; il importe donc qu'ils soient secondés par des aides capables et au courant de leur rôle. La même observation s'applique aux brancardiers ; on suppléera au nombre, en ce qui les concerne, par l'emploi des moyens de transport possibles à l'intérieur. Restent les panseurs ; leur nombre, à eux aussi, est très limité ; mais, pour ces fonctions, il n'est pas indispensable d'avoir des hommes, les femmes sont aptes à les remplir bien mieux encore que ceux-ci : l'essentiel est de leur enseigner aux uns et aux autres ce qu'ils ont à faire. Ce but a été atteint par la création de cours techniques dans chacune des sociétés, cours auxquels assistent de nombreux auditeurs féminins. Quant au matériel, il en a été acquis pour une somme d'environ 800,000 francs, sans compter tout ce que les particuliers ont pris l'engagement de fournir gracieusement en cas de guerre.

Tandis que la *Société de Secours aux Blessés* poursuivait son développement, d'autres organisations similaires se formaient à côté d'elle. En 1877, d'abord, nous voyons apparaître, à l'instigation du Dr Duchaussoy, une école d'ambulancières, transformée deux ans plus tard en *Association des Dames Françaises*, par analogie à celle créée dès 1866 en Allemagne.

Comme nous l'avons dit plus haut, au but que se proposait la Société mère, le soin des blessés, celle-ci joignit les secours à donner aux civils en cas de calamités publiques. Sous l'impulsion du conseil supérieur de l'association, en tête duquel se trouvent Mmes Foucher de Careil et l'amirale Jaurès, et qui compte parmi ses membres MM. Bozérian, Mézières, Richet, etc., des résultats fort brillants ont été obtenus, et il suffit d'aller une fois au siège de l'association, un jour de cours, pour en acquérir la preuve.

Deux ans après cette seconde société, un troisième groupe se formait dans un but analogue à celui de l'*Association des Dames Françaises ; l'Union des Femmes de France,* tel est son nom, débuta en 1881 avec mille membres environ ; au 1er juin dernier,

Digitized by Google

elle en comptait près de 22,000. Ces simples chiffres disent quel fut son succès, succès dû en grande partie à la personnalité de sa présidente, Mme Kœchlin-Schwartz, ainsi qu'à l'activité des membres du comité, et notamment du docteur Bouloumié, son secrétaire général.

En résumé, la France possède actuellement trois sociétés distinctes, tendant en temps de guerre au même but, mais y atteignant par des voies et à l'aide de moyens particuliers.

On peut dire, en effet, que la *Société de Secours aux Blessés* fournit surtout le matériel et l'organisation, tandis qu'aux sociétés de dames incombe le soin du personnel d'infirmières. Il y aura à faire pour toutes, hélas ! Le matériel et l'argent, on les a ; on en pourrait avoir davantage si le public se montrait moins indifférent et voulait verser la minime cotisation annuelle demandée par l'une ou l'autre des sociétés.

Quant aux ambulancières, elles sauront comment s'y prendre, ce qui ne les empêchera évidemment pas — heureusement — de faire encore comme en 1870, ainsi que le contait fort aimablement M. Jules Simon, dans un récent discours à l'Association :

« En 1870, disait-il, les femmes étaient dévouées, elles faisaient ce qu'elles pouvaient ; mais la plupart d'entre elles s'étaient imaginé qu'il s'agissait d'être des dames de charité, c'est-à-dire de faire des quêtes ; elles en faisaient admirablement. Personne ne pouvait plus garder un sou dans sa poche, il y avait toujours une excellente dame qui parvenait à l'en tirer. Mais quand elles avaient fondé une petite ambulance, elles n'étaient pas satisfaites tant que cette ambulance n'était pas une merveille. Il fallait que rien n'y manquât, le nécessaire d'abord, et, s'il faut le dire, le superflu.

« L'idée que le superflu qu'elles donnaient aux blessés qui leur étaient tombés sous la main était une espèce de vol fait aux malheureux blessés abandonnés sans secours ne leur venait même pas. Comme j'étais alors le directeur général de tous les théâtres, mesdames les actrices, qui ont beaucoup de cœur et de générosité, ne manquèrent pas de me demander d'aller voir ce qu'elles faisaient dans leurs ambulances. Je vous assure que je n'ai jamais vu le foyer du Théâtre-Français et celui de l'Odéon mieux arrangés, plus agréables à voir, plus ravissants sous tous les rapports qu'à ce moment-là. »

Et maintenant, une question se présente tout naturellement à

Digitized by Google

l'esprit : pourquoi trois sociétés distinctes et non pas une? De prime abord, il semble qu'il y ait intérêt, au point de vue du bon fonctionnement, à l'existence d'une seule organisation placée sous l'autorité du ministre de la guerre dès le jour de la mobilisation. Cet avis, qui est un peu le nôtre, est aussi celui de M. Maxime du Camp, qui s'en explique ainsi :

« Quelle cause a déterminé un certain nombre de femmes à se constituer en groupes isolés? Je l'ignore. Le cœur des femmes est, il me semble, trop haut placé pour avoir été mû par des considérations secondaires. Les questions de rang, de situation sociale, de relations de monde, n'y sont pour rien, j'en suis persuadé. Dans les communautés religieuses de bienfaisance, les lavandières côtoient les duchesses et les appellent : ma sœur ; elles sont égales les unes aux autres, sous des guimpes semblables et dans des actes pareils.

« Est-ce donc la politique, l'odieuse politique, qui a rendu divergentes des volontés animées d'intentions secourables ? Une telle hypothèse est inadmissible. Aristocrates, démocrates, ce sont là des dénominations vaines qui servent peut-être à constater les habitudes d'opposition chères à notre race, mais que l'on oublie promptement lorsque l'honneur ou le salut de la patrie est engagé. »

L'*Association des Dames Françaises*, au contraire, trouve préférable la coexistence de sociétés distinctes, complétant l'œuvre de la première ; M. Jules Simon, lui aussi, est pour la multiplicité, dont il vante ainsi les avantages :

« J'entends quelquefois dire : quel malheur qu'il y ait plusieurs Associations. Pourquoi pas une seule? Eh bien ! ce n'est pas mon avis. Je sais que, dans ce moment, il y a un souffle d'unification : en toutes choses, on veut supprimer les différences, unifier ; nous y avons la main ! Nous avons unifié l'Italie et nous n'avons pas mal contribué à unifier l'Allemagne. Oui, l'unification est bonne, pourvu que les différences subsistent ; il n'y a pas, à mon avis, le moindre mal à ce qu'il y ait trois Associations qui s'occupent de nos blessés, pourvu qu'au lieu de se regarder comme des adversaires, elles se regardent comme des alliées.

« Dans l'armée, entre autres unifications, on en a fait une bien petite, on a unifié les uniformes dans chaque arme. Dans ma jeunesse, rien ne différait plus d'un régiment qu'un régiment de la même arme ; nous autres enfants de cinq, six ou huit ans,



Digitized by Google

nous reconnaissions les régiments sur-le-champ à la couleur des revers et à celle des plumets et des épaulettes.

« Il y avait dans chaque régiment une espèce de patriotisme du bouton (Lamoricière appelait cela le patriotisme du bouton) ; il n'était pas à dédaigner. Il y a dans l'armée française le grand patriotisme, le patriotisme du drapeau, qui a pour objet la France et l'honneur, les deux idoles de nos soldats; et puis il y avait dans chaque régiment le patriotisme du bouton, qui était l'espèce de fanatisme particulier qu'on éprouvait pour le régiment, cette famille de soldats à laquelle on appartenait ; et quand on faisait quelque chose, on se disait : non seulement il faut que j'honore mon pays, — ce qui est bien élevé et bien éloigné pour le paysan, à peine dégrossi, qui était la veille à la queue de la charrue, — mais il faut que j'honore mon bouton, ma compagnie, mon régiment. Eh bien ! ici, il y a trois boutons : il y a le bouton de M. le maréchal de Mac-Mahon, il y a le bouton des deux autres Associations ; ne l'abandonnez pas, mais rappelez-vous qu'au delà du patriotisme du bouton, il y a le patriotisme du drapeau. »

Distinctes ou unifiées, les trois Sociétés de Secours aux Blessés font et feront leur devoir ; au public de les y encourager : six francs par an ne sont pas une affaire ; allons, vite la main à la poche et faites-vous inscrire à l'une des trois : vous pouvez même, je crois, être de toutes à la fois si le cœur vous en dit. Il y a du temps et de l'argent plus mal employés.

A. Froment.

Digitized by Google

# FIN DE RÊVE[1]

*(Suite)*

L'homme avec qui Thérèse échangeait ces propos était Camille Farjasse, le plus ancien et le plus intime ami de Costalla. Michel et lui s'étaient connus quelque vingt ans auparavant, chez le vieil avocat Durieux, auprès de qui tous deux avaient exercé côte à côte les fonctions de secrétaires. Ils se destinaient l'un et l'autre à la politique et s'essayaient à l'éloquence dans les « parlotes » du temps, notamment à cette conférence Molé où les jeunes stagiaires vont se faire la langue, comme on se fait la main dans les salles d'armes. Avec ses favoris d'un blond fade, sa bouche à lèvres minces et railleuses, son menton à fossette, son nez fureteur, légèrement retroussé, ses yeux de myope, d'un bleu faïence, clignotants et narquois, dont les paupières se plissaient à l'angle externe en une malicieuse patte d'oie, — avec son air madré de tabellion normand, sa chétive apparence, Farjasse n'avait aucun de ces dons extérieurs qui sont une des parties essentielles de l'orateur. Esprit fin et vigoureux, d'une pénétration et d'une subtilité singulières, il excellait à préparer une affaire, à discerner le fort et le faible d'une cause, à trouver, soit pour l'attaque, soit pour la défense, l'argument décisif. Sa conversation variée, spirituelle et suggestive, était riche en aperçus ingénieux ou profonds. Mais ce dialecticien redoutable, ce sceptique, hardi jusqu'à l'extrême audace dans les spéculations philosophiques,

(1) Voir le numéro du 10 janvier 1890.

Digitized by Google

était atteint d'une étrange sorte d'agoraphobie. Étincelant et substantiel improvisateur dans un petit cercle d'amis, il perdait à la barre toute l'aisance ordinaire, toute la souplesse et toute la vigueur de son inspiration. Dès les premiers mots, les idées commençaient à tourbillonner dans son esprit, l'ordonnance savamment combinée de son plan fléchissait, sa parole indécise devenait languissante et terne, la peur le prenait, — une peur absurde, folle, insurmontable, qui faisait perler une sueur d'angoisse à son front, — et la plaidoirie, merveille de composition, qu'il avait préparée, se traînait misérablement et s'achevait en développements d'une pénible incohérence. Nombre d'expériences, toujours malheureuses, lui ayant prouvé que son infirmité était de celles dont on ne peut pas guérir, Farjasse renonça définitivement au barreau. Cette résolution lui coûta d'autant plus qu'il avait conscience de sa valeur, et que le sens critique très aiguisé dont il était armé ne lui révélait que trop de quelle mince et pauvre étoffe est faite la réputation de certains orateurs. Mais il ne conçut du moins aucun sentiment bas de jalousie contre le camarade plus jeune et plus heureux qui abordait triomphalement la carrière politique à l'heure où il s'en voyait à jamais exclu. Même l'admiration qu'il éprouvait pour cet homme, si richement doué de toutes les aptitudes qui lui faisaient cruellement défaut à lui-même : la voix puissante, l'ampleur du geste, la prestance, les belles attitudes, l'imperturbable assurance, surtout ! — cette admiration devint le fondement principal de l'amitié qui devait par la suite l'unir étroitement à Costalla. Il reporta sur lui toute son ambition déçue, toutes les convoitises de gloire qui avaient fait battre autrefois son propre cœur. Il entreprit de régler, de discipliner cette puissance oratoire qui bouillonnait comme une lave dans l'âme ardente de son jeune compagnon, d'affiner cette intelligence facile, mais dont la qualité lui semblait un peu vulgaire, de l'enrichir des connaissances qui lui manquaient et qu'elle se souciait peu d'acquérir, de lui révéler la complexité des questions qu'elle croyait posséder à fond alors qu'elle en avait seulement effleuré la superficie, — d'émonder, enfin, cette luxuriance de mots et d'images qui, en elle, risquait d'étouffer les idées. « Tu es, avait-il dit un jour à son ami, tu es ma revanche de la vie. J'étais un peu agacé, entre nous, de n'avoir pas pu y trouver l'emploi de mes facultés : tu me l'as fourni. Quand je t'ai connu, tu étais un garçon bien doué, — la plus remarquable platine que j'eusse encore rencon-

Digitized by Google

trée. Mais il y avait en toi du portefaix de Marseille... J'ai tâché de te dégrossir; et aujourd'hui cela m'amuse énormément de me dire — dans la coulisse, où d'ailleurs je me trouve à merveille — que j'ai un peu contribué à faire de toi le premier rôle que tu es devenu. Je me console ainsi de n'être rien, à quarante-huit ans, qu'un vieux garçon riche, sceptique, gourmand et goutteux. Tes idées politiques, — ou ce que tu appelles de ce nom, — ton suffrage universel, ta démocratie, tes nouvelles couches, etc., etc., me semblent, à parler franc, des choses absurdes et sauvages. Je suis bourgeois, « juste-milieu » jusqu'aux moelles, moi, et je m'en vante! J'ai le physique d'un notaire, mais bien plus encore j'en ai l'âme; j'aime d'instinct tout ce qui est moyen, tout ce qui est régulier, tout ce qui est traditionnel; j'ai le respect de la correction et de la forme dont tu fais, toi, bon marché, car tu es né et tu mourras dans la peau d'un bohème. Je suis un garde national de 1840, voltairien, mais conservateur, entends-tu bien, insurgé!... Seulement, voilà! tu m'intéresses plus encore que tu ne me scandalises. Suivre ton jeu en amateur, marquer tes points, te conseiller des coups, tout cela est un élément essentiel du vaste dilettantisme que je me pique de pratiquer avec quelque distinction... Je t'aime, d'ailleurs; je te sais gré des sentiments délicieusement complexes que tu m'inspires, — tels qu'en devait inspirer, j'imagine, un de ces grands diables de barbares qui ont bousculé l'Empire Romain à un vieux petit byzantin très décadent et très subtil. Je te méprise un peu, parce que tu manques de tenue, de culture et d'esprit critique, et je t'admire en même temps parce que tu es une force... Quand tu parles, je commence par lever les yeux au ciel en me disant : Mon Dieu! que cet homme est commun! Mais si je continue à t'écouter, je suis obligé d'ajouter bientôt : Mon Dieu! que cet homme est puissant! Et il me semble alors que je suis à Caudebec, ma patrie, et que je regarde passer le mascaret... »

En dépit des dehors gouailleurs qu'elle prenait volontiers, l'amitié de Farjasse pour Costalla était absolument sincère. Thérèse ne s'y trompait pas. Avec son infaillible instinct de femme qui aime, elle sentait que Michel avait en lui, non seulement un ami sûr, mais aussi un précieux conseiller. Comme, de son côté, Camille reconnaissait à Thérèse précisément les mêmes mérites qu'elle avait découverts en lui, la sympathie et l'estime qu'ils s'étaient inspirées l'un à l'autre avaient pris à la longue le carac-

Digitized by Google

tère d'une bonne et franche camaraderie, qu'altéraient seulement de loin en loin quelques discords passagers nés de la concurrence même des sentiments qu'ils avaient voués à Michel, de l'émulation passionnée qu'ils mettaient à l'aimer et à le servir. Et c'est ainsi qu'ils se trouvaient ensemble, ce jour-là, échangeant, comme ils faisaient chaque jour entre cinq et six, leurs impressions diverses.

— Mais enfin, reprit Thérèse, quel peut être le but du misérable qui a écrit cet article ?... Michel est inattaquable !...

— Sans doute ; seulement vous savez comme moi que tout le monde ne l'est pas auprès de lui.

— Vous voulez parler d'Édouard ?

— Eh ! oui, parbleu, d'Édouard ! De ce maudit Edouard qui est la tare, le point vulnérable, le défaut de la cuirasse de notre ami ! Vous disiez tout à l'heure que les insinuations du *Réfractaire* sont ambiguës. Sans doute ! mais cela n'empêche pas que, pour qui sait lire entre les lignes, Édouard est évidemment désigné...

— C'est vrai, j'ai tout de suite pensé à lui.

— Parbleu ! Et tout le monde aura fait ou fera de même, — sauf Michel, toutefois ! Essayez de lui révéler que son cher Édouard est un brasseur d'affaires dont quelques-unes au moins ne doivent pas sentir très bon ! Est-ce qu'il nous a jamais crus quand nous avons tenté de lui ouvrir les yeux ? Est-ce qu'il vous croira, est-ce qu'il me croira davantage aujourd'hui ? Allons donc ! Vous savez bien quelle est la profondeur de son aveuglement, en tout ce qui concerne cet antipathique personnage ! Il nous rira au nez, en disant que nous sommes jaloux de l'affection qu'il a pour lui. Et si l'on cherche à démasquer les intrigues auxquelles ce rusé renard se livre dans l'ombre, je le parierais, — ainsi que le citoyen Vindex paraît disposé à l'entreprendre, — je vous dis, moi, que Michel est homme à se jeter à la mer pour sauver son frère, dût-il se noyer avec lui ! Et voilà justement ce qui me fait peur !...

Un violent coup de sonnette retentit, et ils restèrent muets tous les deux, se regardant avec une sorte d'anxiété. Le parquet de l'antichambre cria sous un pas lourd ; Costalla parut, la figure défaite, car sa promenade au grand air sur la terrasse du bord de l'eau et le long du quai n'avait pu effacer complètement sur son visage la trace des profondes émotions de la séance. Il leur

Digitized by Google

tendit la main sans parler, puis, se laissant tomber pesamment dans un fauteuil :

— Ah ! mes amis, leur dit-il, je suis perdu !...

Farjasse se dressa, d'un mouvement brusque, et jeta cette brève interrogation :

— Hein ! Quoi ? Qu'y a-t il ?

Alors Costalla les mit en quelques mots au courant de ce qui s'était passé : l'irritation qu'il avait éprouvée lorsqu'on lui avait communiqué l'article du *Réfractaire ;* les insinuations blessantes de l'orateur de droite qui l'avaient amené à la tribune ; les interpellations injurieuses pleuvant sur lui des deux côtés de la Chambre ; le sang-froid avec lequel il avait d'abord tenu tête à ses adversaires ; puis la colère qui l'avait gagné ; son discours, bien commencé, se terminant en invective furieuse ; et comment il s'était senti près de défaillir à la tribune, tant la rage l'étouffait ; comme il avait fui, désespéré ; comment, enfin, il était venu...

— Calme-toi, je t'en prie, mon ami, disait Thérèse, du ton d'une mère qui parle à son enfant. Tu t'es fait déjà bien assez de mal ;... ne parle plus... tais-toi !...

Et elle pressait sa main, qu'il laissait pendre inerte ; elle éventait doucement son front brûlant, tandis que Camille se promenait de long en large, les pouces enfoncés dans les poches de son gilet et grommelait d'un air rageur :

— Le coup de gueule !... toujours le sacré coup de gueule !... Ah çà ! mais il faudra donc te mettre une muselière toutes les fois que tu iras à la Chambre ! Belle besogne que tu as faite !...

— Voyons ! Camille, ce n'est pas le moment de l'accabler ainsi, dit la jeune femme.

— Voulez-vous pas aussi que je lui fasse des compliments ?... Ainsi, tu en es là ! Tu as la prétention de gouverner la France, d'être un homme d'État, un vrai, — tu sais, de ceux d'autrefois, comme il y en avait sous la Restauration, sous la monarchie de Juillet, sous l'Empire, mon garçon, — et tu fonces aussi bêtement qu'un taureau sur le premier chiffon, rouge ou blanc, qu'on agite devant toi... Ah ! ton filleul peut se vanter de n'avoir pas perdu son temps, aujourd'hui !...

A ces mots, Costalla se redressa et dit avec l'expression d'une vive surprise :

— Mon filleul ? Que diable a-t-il à voir dans tout cela ?

— Tu le demandes ? Eh ! mon cher, mais c'est lui qui a les

Digitized by Google

honneurs de la journée!... Salue en lui, je te prie, le brillant rédacteur du *Réfractaire*, l'auteur de la charmante élucubration dont la lecture a produit de si bons effets sur toi!...

— Comment! c'est lui?... J'aurais dû m'en douter. Ah çà! est-ce que je vais le rencontrer à chaque pas sur ma route, ce méchant drôle?

— J'en ai peur... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... As-tu vu ton frère?

— Non, il n'était pas à la Chambre.

— Je n'en suis pas surpris, c'est un homme si occupé!... Alors tu ne sais pas encore ce qu'Édouard pense de l'article?

— Il doit penser comme moi, comme tout le monde, que c'est une infamie.

— Évidemment... mais enfin son sentiment particulier me semblerait intéressant à connaître...

— Pourquoi le sien plutôt que celui d'un autre?

Camille le regarda bien en face; et, après un moment d'hésitation, il reprit:

— Pourquoi? Tu me demandes pourquoi?... Eh bien! pour rien, mon ami... Une simple fantaisie que j'avais... N'en parlons plus!... Je saute dans une voiture et je cours à la Chambre. Je ne serais pas fâché d'apprendre comment s'est terminée la séance après ton départ... Je ne sais, mais il me semble qu'il doit y avoir eu du grabuge... Attends-moi ici pendant une demi-heure, le temps d'aller, de prendre langue et de revenir....

Au moment de sortir du salon, il s'arrêta, la main sur le bouton de la porte entr'ouverte :

— Au moins, l'as-tu bien donné, ton coup de gueule, animal?

— Pour ça, tu peux être tranquille... j'étais en voix! répondit Michel, souriant malgré lui du ton de tendresse bourrue avec lequel lui était adressée cette question.

— Alors, ça n'est peut-être pas aussi grave que tu le crois, répliqua Farjasse. Et il sortit.

— Brave cœur!... dit Costalla. Puis, après un silence, il ajouta :

— Si tu savais, ma chère Thérèse, comme j'ai besoin de son affection, et plus encore de la tienne, à ces heures douloureuses d'extrême lassitude, d'accablement, où je sens comme aujourd'hui

Digitized by Google

retomber sur moi et m'écraser de sa masse le maudit rocher que je pousse !

— Si cette affection t'est douce, mon ami, pourquoi ne viens-tu pas plus souvent t'y retremper? Je comptais un peu sur ta visite, hier, après la Chambre... Est-ce que je ne t'attends pas tous les jours, à toute heure!... Il paraît que tu avais affaire à Soisy... Tu y vas bien souvent, à Soisy... Oh! je ne te le reproche pas, grand Dieu! C'est ton droit: vas-y tous les soirs, si cela te plaît... Seulement, alors, pourquoi me dis-tu que tu te trouves bien ici? Tu vois bien que tu es mieux ailleurs... C'est tout naturel... et je ne t'en veux pas, va, mon ami...

La musique de cette voix lente et profonde lui donnait la sensation de quelque chose de suave qui l'enveloppait tout entier et qui le berçait doucement. Le tendre reproche inexprimé que contenaient les paroles de Thérèse, son pâle et douloureux visage, ses cheveux blanchis avant le temps, les souvenirs des jours heureux d'autrefois, au milieu desquels s'étiolait sa vie, tout disait à Michel combien cette femme l'aimait encore.

— Ah! reprit-il, avec un accent pénétré qu'elle ne lui connaissait pas — qu'il ne se connaissait pas lui-même, — j'ai été bien coupable envers toi, ma pauvre Thérèse!... Tu étais le bonheur, le bonheur sûr, le bonheur tranquille et profond ; et je t'ai sacrifiée à d'autres qui étaient... quoi?... En vérité, je ne le sais même plus: le caprice d'un instant, le bref intermède du désir et de la satiété, et puis rien après, le néant!... Veux-tu me pardonner, Thérèse?

— Il y a longtemps que c'est fait, cher ami. Laisse en paix tout ce passé, je t'en prie, ne le remue pas! En y touchant, même comme tu le fais, d'une main qui veut être légère et pieuse, tu ferais remonter toute l'amertume qui s'est déposée au fond de moi; et je ne veux pas, entends-tu bien, que cette lie trouble l'affection, limpide comme du cristal, que je t'offre... Allons! sois sage: ne parle plus, ne pense plus... Tu t'es surmené aujourd'hui: ton pauvre cerveau doit être à bout. Tu ne sais plus ce que tu dis, je t'assure... Repose-toi quelques minutes dans ce fauteuil... Veux-tu un coussin pour soutenir ta tête?... En voici un très doux... appuie-toi dessus... Là... bien... ferme les yeux... Et maintenant dors, je ne ferai pas de bruit...

A travers ses paupières mi-closes, il la regardait aller et venir dans la pièce. Quand elle lui donna le coussin, il sentit sur son

Digitized by Google

front un frôlement de doigts fins et menus qui lui révéla, pour la première fois de sa vie, cet infini d'immatérielle volupté, qui peut tenir dans la plus fugitive et dans la plus chaste caresse. Alors, sans changer de place, sans faire un mouvement qui modifiât cette attitude d'homme assoupi, où s'engourdissait délicieusement son corps épuisé, il se mit à parler de nouveau, lentement, avec la sorte de solennité que prend quelquefois la parole humaine dans le rêve.

— Écoute, chère amie, je suis las, las de l'ambition, las des intrigues, las des luttes stériles, las de la popularité, las de tout, sauf de l'amour. Si tu veux, nous allons partir... Je t'emmène aux pays du soleil où je suis né. Je voudrais te montrer ma mer bleue, le triangle des voiles latines, les villas blanches perdues dans la verdure des tamaris et des palmiers... Et, après ma Provence, je voudrais te montrer aussi l'Italie : Venise, Florence, Rome, Naples, tous ces beaux lieux où il doit être plus doux qu'ailleurs de vivre et d'aimer.

Il allait, il allait, déroulant sous les yeux de son amie un mirage de musées, de palais, de jardins merveilleux, de ruines grandioses, qu'ils visiteraient ensemble, au cours de la douce vie commune recommencée. Tout accablé que fût Costalla par la fatigue de cette écrasante journée, son cerveau obéissait encore à une sorte de fonctionnement machinal, où la volonté, la réflexion n'avaient presque plus de part. Des images, des formes, continuaient à surgir spontanément dans le champ de sa pensée, sans que cette pensée fît rien pour les évoquer, car elle était frappée de la même torpeur que son être physique. Formes et images se transmuaient aussitôt, d'elles-mêmes et avec une prodigieuse rapidité, en grandes phrases fluides qui coulaient de ses lèvres sans autre effort, ainsi que s'épanche l'eau d'une source intarissable.

Aux premiers mots, Thérèse s'était contentée de sourire. Un secret instinct, qui prouvait la profonde connaissance qu'elle avait acquise de cet homme, l'avertissait d'abord de ne pas prendre trop au sérieux ce beau projet de voyage, lui rappelait combien de fois elle avait vu ce mobile esprit dupe de sa propre imagination et victime de cette loi de sa nature qui le condamnait à soumettre chacune de ses idées au grossissement trompeur d'une amplification oratoire. Puis elle avait jeté dans la corbeille à ouvrage une broderie qu'elle faisait ; elle avait cessé de sou-

Digitized by Google

rire, de se moquer des choses qu'il disait, et de les trouver folles; elle avait écouté gravement; elle s'était laissé prendre, comme il s'y laissait prendre lui-même, à ces paroles pleines d'azur et de soleil; son visage s'était peu à peu transfiguré dans le rayonnement de l'ineffable bonheur entrevu; et voici que maintenant, penchée en avant pour mieux entendre son ami, les yeux brillants et humides d'une joie céleste, la pauvre femme sentait sa pensée voler à la suite de la sienne à travers les espaces, franchir les monts et les plaines, planer en pleine lumière, et qu'elle murmurait, reconquise, vaincue par le prestige fallacieux des mots qui tombent d'une bouche éloquente et cnérie : « Si c'était vrai, pourtant !... Partir, partir avec toi, quel rêve ! »

Tout à coup la porte s'ouvrit, et Farjasse entra dans le salon comme un coup de vent.

— Grande nouvelle, mes enfants, cria-t-il. Le Ministère est par terre !

Puis, s'inclinant devant Michel :

— Salut! dit-il, à Monsieur le Président du Conseil.

Costalla s'était levé brusquement :

— Ah çà ! es-tu fou ? demanda-t-il.

— Pas plus que toi, grand homme !... Après ton départ, la séance a continué. On a voté sur un projet de dégrèvement des sucres présenté par le Ministère et qui lui tenait fort à cœur. L'édifiante alliance de la droite et de l'extrême gauche, qui venait de se faire sur ton dos, n'avait pas encore eu le temps de se rompre... Le Cabinet a donc eu la minorité... Il se retire... Et, comme toi seul as dans la Chambre une autorité suffisante pour en constituer un autre, — comme ton discours, en dépit des insanités de la fin, qui d'ailleurs se sont un peu perdues dans le tumulte, contient, m'a-t-on dit, des parties superbes, un véritable programme de gouvernement, et prouve que tu es toujours, — heureux mortel ! — le plus grand orateur de ce temps; comme ton absurde incartade de ce soir ne suffit pas à te priver du bénéfice des deux années de sagesse que tu as bien voulu, sur mon conseil, donner en gage à la France et à l'Europe, — il résulte de tout cela et de bien d'autres considérations encore que tu es l'homme du moment, l'homme nécessaire, et que le Président de la République ne peut, bon gré, mal gré, échapper à l'obligation de te confier la formation d'un nouveau Cabinet... Hein ! que dis-

Digitized by Google

tu de cette période-là? Si je parlais aussi bien en public, je serais peut-être ministre, moi aussi!...

Michel avait écouté, debout, avec une profonde attention, le rapport de son ami. Il lui adressa encore quelques questions, d'un ton bref, qui trahissait la violente émotion intérieure à laquelle il était en proie, — puis il se mit à marcher de long en large dans le salon. La lassitude, qu'exprimaient un instant auparavant son visage et ses poses, avait disparu soudain. Il relevait fièrement la tête, rejetait ses cheveux en arrière et caressait sa barbe; un souffle d'orgueil gonflait ses narines, largement dilatées, comme si le pouvoir convoité depuis si longtemps et auquel il touchait enfin les eût remplies d'un parfum délicieux. L'arrivée de Camille, les importantes nouvelles dont il était porteur, avaient brusquement rappelé à la réalité sa pensée qui vagabondait au pays des chimères. Et maintenant, sans jeter un regard en arrière, elle courait, cette inquiète et fugace pensée, avec la même ardeur dévorante, dans une direction opposée.

Au premier mot prononcé par Farjasse, à la façon seule dont Michel s'était dressé, Thérèse avait compris l'inanité de l'espérance qui pendant quelques minutes s'était emparée de son âme. Elle se renversa en arrière, du mouvement doux d'un lis dont la tige se brise, porta la main à son cœur et devint si pâle, que celui de ses deux amis qui se fût occupé d'elle à ce moment l'eût crue prête à défaillir. Mais ces douleurs muettes ne sont pas de celles qui attirent l'attention des hommes. Ils parlaient avec une animation extrême, gesticulaient et ne se souciaient pas d'elle, qui les regardait fixement de ses grands yeux mornes et désespérés. Blottie au fond de son fauteuil, elle restait là, immobile, pleine de stupeur, comme un oiseau atteint en plein ciel par la commotion d'un coup de foudre. Ah! combien elle avait eu tort de s'y laisser prendre, à ce leurre d'une félicité surhumaine que le cruel ne se souvenait déjà plus, sans doute, d'avoir agité devant elle!... Mais ce n'est point lui, c'est elle-même que l'héroïque créature accusait de cette déception. « Pourquoi, pensait-elle, pourquoi l'avoir écouté? Pourquoi ai-je cru aux choses qu'il disait, alors que je devais si bien savoir qu'il n'y croyait pas lui-même, — ou qu'il n'y songerait plus deux minutes après qu'il les aurait dites? » Elle poussa un soupir, passa la main sur sa figure, — et ce fut tout.

Comme elle reprenait son ouvrage et se remettait à broder,

Digitized by Google

Costalla, le visage épanoui, se tourna vers elle et lui dit :

— Eh bien ! Thérèse, tu ne dis rien... Que penses-tu de ce qui m'arrive ?

Elle releva le front, et, fixant sur lui son calme et clair regard, répondit simplement :

— Je pense que ce n'était pas la peine de me parler de l'Italie, — et que tu n'avais nullement envie d'y aller.

Il parut un peu embarrassé, puis reprit :

— Eh bien ! c'est ce qui te trompe... Je me suis un peu emballé, c'est vrai, sur cette idée de voyage, mais je te jure que j'étais sincère.

— Oui, mon ami, je le sais... Je te connais bien, va !... Tu es toujours sincère ; seulement, tu changes souvent de sincérité, voilà tout...

— Çà, s'écria Fargasse, en éclatant de rire, c'est la définition de l'opportunisme appliqué au sentiment... Bravo, Thérèse !... Et maintenant, à l'ouvrage, Michel ! Viens travailler ton ministère, viens... Adieu, ma chère amie ; vous êtes un ange, c'est moi qui vous le dis... puisqu'il ne vous le dit pas, l'ingrat !...

Michel s'approcha d'elle, et, lui tendant la main :

— C'est pourtant vrai, dit-il tout bas, que je me suis mal conduit aujourd'hui encore envers toi, ma chère Thérèse... Je ne sais pas comment cela se fait... C'est une fatalité, vraiment... Si tu savais quelle tendre affection j'ai pour toi !

Elle se leva, et, avec une souveraine noblesse d'attitude, de ton et de geste, prononça ces seuls mots :

— Tâche de faire grand : c'est tout ce que je te demande !

Ils partirent. Elle resta debout, droite et raide au milieu du salon jusqu'au moment où le grondement sourd de la porte cochère, qui se refermait, remplit la maison. Alors elle s'abattit tout d'une pièce sur le canapé que surmontait le grand portrait de son ami, et, la tête enfoncée dans un coussin, elle épancha en un flot de larmes silencieuses le trop-plein d'amertume qui débordait de son pauvre cœur. Et lui, dans le cadre formé d'une guirlande de lauriers dorés, — avec son geste d'athlète et son encolure de taureau, — semblait fouler et meurtrir de tout son poids ce frêle corps de femme étendu à ses pieds.

Digitized by Google

## III

### MAITRE MORGAN

— Combien d'audiences aujourd'hui ?

— Quinze pour ce matin et vingt d'inscrites pour ce soir, après la Chambre.

— Ça augmente tous les jours !

— Dame! on sait que le patron a la main longue, et alors... Avez-vous vu à l'*Officiel* d'hier la nomination du nouveau procureur général, qui n'était qu'un méchant petit substitut de province, il y a trois ans? C'est encore lui qui a fait ça!...

Ces propos s'échangeaient un matin, avant huit heures, entre deux jeunes gens qui remplissaient les fonctions de clercs expéditionnaires auprès de maître Morgan, avocat et membre de la Chambre des députés. Tout en causant, ils triaient, en les classant méthodiquement, une quantité de lettres annotées au crayon rouge, et de paperasses diverses, étalées sur la grande table recouverte d'un tapis vert, devant laquelle ils étaient assis. La pièce où ils se trouvaient était située au rez-de-chaussée d'une maison de la silencieuse et tranquille rue du Mont-Thabor, où Morgan s'était installé depuis peu, dans un appartement du premier étage, communiquant au moyen d'un escalier intérieur avec le rez-de-chaussée, occupé par ses bureaux et son cabinet.

— Dire qu'il ne fait pas encore jour et qu'il faut se crever les yeux à travailler au gaz! dit un des jeunes gens en bâillant. S'il ne m'avait pas promis une place de rédacteur au Sénat...

— Et à moi une recette particulière en province...

— Il y a beau jour que je ne serais plus dans cette galère... Savez-vous qu'il m'a fait écrire hier plus de quatre-vingts lettres !

— Le fait est que pour le travail qu'il exige et les appointements qu'il donne !...

— Oui, dur pour lui, dur pour les autres.

— Et avare!... Ce n'est pourtant pas faute de gagner de l'argent !...

— Certes!... Il joue à la Bourse, n'est-ce pas ?

— Ma foi! vous m'en demandez trop... Il n'y a que Durandeau,

Digitized by Google

son âme damnée, qui pourrait vous répondre... et encore!... Si vous croyez qu'on sait ce qu'il fait ou ce qu'il ne fait pas !...

— Ah! c'est un rude homme, le patron : fin comme l'ambre, prudent comme un serpent, et plus retors à lui seul que toute la chambre des notaires !

Un grincement de porte retentit dans le haut du petit escalier intérieur, qui débouchait à l'un des angles de la pièce, et les deux jeunes gens, cessant aussitôt de parler, se mirent à écrire avec l'air d'application que prennent des écoliers à l'approche du maître.

Une voix brève jeta ces mots :

— La douche pour dix heures moins le quart... Le déjeuner pour dix heures : deux œufs, deux côtelettes et du thé... Allons, vivement, Durandeau, descendez le courrier !...

Et, suivi d'un homme qui portait sous le bras un énorme portefeuille bourré de papiers, de lettres, de journaux, — tout le courrier de la veille au soir, qu'il dépouillait chaque jour, dès six heures du matin, avec son secrétaire intime, — Morgan parut.

C'était un homme d'une quarantaine d'années à peu près. Une redingote noire, dont il était déjà revêtu, en dépit de l'heure matinale, dessinait ses larges épaules et son torse robuste. Sa démarche, tous les mouvements de son corps avaient ce je ne sais quoi de souple et de fort qui révèle un organisme vigoureux, soigneusement tenu en haleine par la pratique assidue des exercices physiques. Il portait les cheveux courts et rabattus sur le front, — un front assez large, mais bas, sillonné par un pli droit et profond qui se creusait verticalement entre les deux sourcils. La bouche, le menton se perdaient dans les moustaches et dans une longue barbe blonde, taillée avec une parfaite symétrie, qui tombait en éventail sur la poitrine. Les yeux d'un bleu métallique, à pupilles très petites, étaient armés d'un regard clair et froid qui ne réflétaient rien qu'une volonté de fer, et dont il semblait qu'aucune émotion ne dût parvenir à troubler jamais l'inaltérable et dure limpidité. L'exotisme anglo-saxon de son nom s'harmoniait à merveille avec son extérieur correct, son air flegmatique et résolu de Yankee.

Il jeta un coup d'œil, en passant, sur la table, fit de sa voix sèche et impérieuse une observation au sujet du gaz, qu'on laissait trop longtemps allumé, tira de sa poche un trousseau

Digitized by Google

de ces petites clefs qui servent pour les coffres-forts ou les serrures de sûreté, et ouvrant une porte matelassée d'un épais capitonnage destiné à déjouer les entreprises de toute oreille indiscrète, il entra dans son cabinet avec Durandeau. Ce cabinet ressemblait à celui d'un notaire : au milieu, une grande table-bureau, large et massive, en palissandre, garnie de tiroirs étagés des deux côtés d'une sorte de niche laissée vide sur le devant, pour qu'en écrivant on pût y loger ses jambes; le long des murs, du plancher au plafond, d'innombrables casiers superposés, en carton vert, portant tous, au-dessus d'une petite poignée de cuivre qui servait à les tirer de leurs alvéoles, une étiquette blanche munie de lettres et de numéros d'ordre. Le parquet bien ciré luisait comme une glace. Deux fauteuils et quatre chaises étaient rangés en demi-cercle, dans un ordre rigoureux, en face de l'immense bureau; la cheminée, sans feu, pourvue d'un appareil de chauffage au gaz, que le secrétaire s'empressa d'allumer en entrant, ne portait aucun objet d'art — pas même une de ces banales reproductions en bronze de quelque œuvre célèbre; — rien qu'une pendule, faite d'un bloc carré de marbre vert, et deux candélabres de mauvais goût, à double branche, dont les bougies montraient autour de la mèche des traces de cire à cacheter. Tout cela nu, propre, symétrique et donnant froid à l'âme, comme une sacristie de temple protestant, ou comme le greffe d'une justice de paix.

— Allons, dit Morgan en s'asseyant, ne perdons pas de temps...

Le secrétaire tira de la serviette une liasse de lettres ouvertes. A la première page de chacune d'elles était épinglée une fiche portant l'analyse, résumée en quelques mots, de son contenu. Durandeau se mit à lire : « M. Mayer, banquier, demande la remise du double droit dont il a été frappé par l'enregistrement pour omission et fraude dans une déclaration de succession... »

— Impossible... Le ministre m'a dit il y a trois jours que j'avais fait perdre au Trésor plus de soixante-quinze mille francs depuis le commencement de l'année, par les remises que j'ai déjà obtenues.

— M. Mayer vous informe en post-scriptum qu'il se propose de souscrire dix actions à l'*Argus Financier*...

— Ah!... Donnez.

Il prit la lettre et la plaça dans une de ces « chemises » en tort

Digitized by Google

papier, — comme en emploient les hommes de loi pour leurs dossiers, — sur laquelle se lisait, inscrit en grosses lettres, le mot Finances.

« ... M. Belin, membre du conseil d'administration de la Société des Guanos Péruviens, sollicite l'autorisation d'ajouter à son nom : de La Davauderie... »

— L'imbécile !...

— Je dois vous rappeler que c'est un électeur influent du XVII^e arrondissement... Fabrique importante de comptoirs pour marchands de vins... trois cents ouvriers...

— Donnez.

La lettre de M. Belin disparut dans une « chemise » qui portait : Justice.

« ... La femme Gutzwiller, Alsacienne, dont le mari a été fusillé comme espion par les Prussiens en 1870, s'adresse à vous pour obtenir un petit secours du ministère de la guerre. Elle fait valoir que son fils unique, engagé volontaire aux zouaves, vient de mourir des fièvres en Tunisie. »

— Rien à faire... Passez.

La lettre de la femme Gutzviller tomba dans une corbeille placée aux pieds de Durandeau.

« M^me Godefroy recommande à votre bienveillant accueil le sieur Delaunay, inventeur d'une nouvelle couverture imperméable, dite couverture hydrofuge. M^me Godefroy est d'avis qu'il y aurait un avantage considérable, — les mots sont soulignés dans sa lettre, — à ce que la couverture hydrofuge fût adoptée pour l'armée. »

— Ah!... Donnez... Écrivez à la Godefroy que je recevrai cet individu après-demain matin à neuf heures... Vous ajouterez que la dernière affaire dont elle m'a entretenu est en bonne voie, et que je compte pouvoir lui annoncer prochainement une solution favorable... Est-ce compris?... Continuez.

Durandeau reprit sa lecture, et pendant une grande heure d'horloge, les lettres continuèrent à s'entasser dans les diverses « chemises étalées sur le bureau, — une par ministère, — ou à rejoindre dans la corbeille des rebuts la supplique de l'Alsacienne dont le mari avait été fusillé par les Prussiens, et dont le fils était mort au service en Tunisie.

Vers neuf heures, on frappa discrètement à la porte. Duran-



Digitized by Google

deau se leva, donna un tour de clé, — car il avait refermé derrière lui en entrant, — entre-bâilla la porte.

— Voulez-vous dire au patron que c'est M. Costalla qui demande à le voir? dit un des clercs.

Morgan tira un des tiroirs de son bureau, y fit disparaître les « chemises », et répondit tranquillement :

— Faites entrer... Vous pouvez nous laisser, Durandeau...

La porte s'ouvrit toute grande, la puissante stature de Costalla s'encadra dans le chambranle, et Michel entra en disant gaiement :

— Bonjour, frérot... Comment vas-tu, ce matin ?

La mère de Costalla avait épousé en secondes noces un M. Morgan, d'origine américaine, établi en France et naturalisé. De ce mariage était né un fils. Les deux frères firent leurs études ensemble dans un lycée de province. De cinq ans plus âgé, Michel avait voué de bonne heure à son cadet une affection profonde, qui prit avec le temps quelque chose de l'indulgente tendresse d'un père pour son enfant. Au collège, Édouard était haï de ses camarades; Michel le mit sous la protection de ses poings et de sa popularité : car ils étaient déjà l'un et l'autre ce qu'ils devaient être par la suite, celui-ci loyal, le cœur chaud et ouvert à tous les sentiments généreux, bon, serviable, aimé de tous; celui-là, dissimulé, sec, perfide, décourageant la sympathie par les dessous d'égoïsme et de dureté qu'on devinait en lui. Devenu député de Belleville, Costalla dirigea la campagne électorale qui fit d'Édouard, après la chute de l'Empire, le représentant de l'arrondissement de Montmartre : grâce à son frère, Édouard n'eut qu'à paraître et fut nommé.

L'antithèse qui était au fond de ces deux natures se retrouva dans la conduite qu'ils tinrent l'un et l'autre comme hommes politiques. Ardent patriote, épris de justice, de liberté, de progrès, Costalla présentait à la France, avec quelque chose de plus avisé seulement, de moins gothique et de moins raide, le type rajeuni, modernisé, assoupli, si l'on veut, mais non pas dégénéré en somme, du républicain croyant et intègre qu'on avait connu en 1848. Bien qu'il se plût à charger ses discours de pédantes formules positivistes, sur lesquelles aimait à s'exercer la verve moqueuse de son ami Farjasse, il avait un idéal, et cet idéal était noble. Morgan eut le triste honneur d'être le premier représentant d'une nouvelle école, aussi sceptique que l'autre avait

Digitized by Google

été enthousiaste, dénuée de scrupules comme de convictions, à qui les naïves idoles d'autrefois, la Fraternité, l'Égalité, la Démocratie n'inspirèrent plus, au fond, que du dédain, et qui, cessant de regarder la République comme un apostolat, entreprit d'en faire une carrière. A la Chambre, bien qu'il eût la parole facile, claire et précise, il n'essaya pas de prendre rang à côté de son frère. On l'apercevait quelquefois dans la salle des séances, écoutant avec un vague sourire, une indéfinissable expression de raillerie et d'ennui, les grandes tirades patriotiques ou républicaines de Costalla, — et applaudissant ensuite du bout des doigts, comme on applaudit par convenance un ténor de salon. Puis il se retirait discrètement, rôdait dans les bureaux et dans les couloirs, abordait les ministres, demandait des nouvelles, nouait des relations éclectiques avec des députés de toute nuance, rendait un petit service aujourd'hui, en échange duquel il en réclamait un gros le lendemain, louvoyait avec tant de prudence et de dextérité, que, sans avoir un ami ni à droite ni à gauche, il comptait des obligés dans les deux camps; que, sans être recherché nulle part, il avait ses entrées partout, et que l'instinctive antipathie qu'il provoquait, par ce je ne sais quoi de répulsif dont il ne put jamais se défaire, avait pour correctif une certaine crainte qu'il était aussi dans sa nature d'inspirer. Hors de la Chambre, même tactique. Il s'était insinué dans le monde des gros industriels, des nababs de la finance, dans le haut baronnage juif; on y tenait en singulière estime son intelligence nette, lucide, pratique, sa haine de toute sentimentalité, et surtout ce robuste mépris des hommes, auquel ces puissants seigneurs reconnaissaient en lui un émule, un jeune oiseau de proie ayant robuste bec et fortes serres, qui viendrait un jour, quand ses ailes auraient grandi, planer auprès d'eux, les rapaces de haut vol, et prendre sa part de leurs festins.

Esprit méthodique, il avait minutieusement réglé l'emploi de son temps, et soumis sa vie à des règles précises, qu'il observait avec une immuable ponctualité. Il avait une heure pour son coucher, une autre pour son lever. Il ne paraissait jamais dans un théâtre ni dans une salle d'exposition, professait un dédain absolu pour les fêtes, la représentation, le luxe, les arts, la bonne chère, les femmes, le monde ; mais il soignait son corps avec la sollicitude d'un lutteur ou d'un jockey, entretenait la vigueur et l'élas-

Digitized by Google

ticité de ses muscles par des exercices quotidiens de force ou d'adresse, redoutait l'embonpoint comme une sorte de déchéance physique, ne mangeait que de certains mets, — et avec une extrême sobriété, — se pesait souvent, se faisait doucher tous les jours. Son intérieur était fort simple, comme sa mise. Il tenait lui-même, avec la plus scrupuleuse économie, tous les comptes de la maison, réglait jusqu'aux dépenses de la cuisine, quoiqu'il fût marié. Femme, enfants, domestiques, tremblaient sous sa main de fer. Il les avait pliés à ses habitudes inflexibles d'ordre et de régularité; les levers, le service intérieur de l'appartement, les repas, tout se faisait silencieusement et vite, avec autant d'exactitude qu'à la caserne. L'idée seule de perdre une minute lui semblait intolérable : il avait donné l'ordre à son domestique d'épingler ouverts les principaux journaux du matin sur les murs de son cabinet de toilette, et il les parcourait en s'habillant. Le décor extérieur de sa vie se présentait ainsi sous un aspect rigide et puritain. Outre qu'elle avait le mérite de faire illusion aux gens, cette ordonnance lui plaisait comme étant, plus que toute autre, propre à lui permettre de se recueillir, de se ramasser et de condenser ses forces, de suffire enfin à la tâche écrasante, au labeur presque surhumain qu'il avait assumé. Sous une apparence raide et compassée de clergyman, cet homme toujours maître de soi, cet homme au masque impénétrable, cachait une imagination dévorante. Seulement, au lieu de s'exercer dans le domaine de la littérature ou de l'art, cette imagination ne savait appliquer qu'à des chiffres l'étrange faculté de grossissement dont elle était douée. Elle concevait avec une inépuisable fécondité des spéculations ingénieuses, compliquées, subtiles, et quelquefois téméraires à ce point, qu'il eût été difficile de dire si la marque qu'elles portaient était celle d'un génie particulier ou d'une sorte d'extravagance. L'ardeur indomptable avec laquelle Morgan avait dans sa jeunesse aimé le plaisir s'était, non pas amortie avec l'âge, mais transposée en une excitation maladive de son cerveau, qui ne pouvait plus penser qu'à l'argent, — comme d'autres ne peuvent plus penser qu'à la femme ; — et il apportait à cette âpre poursuite du million de si fougueuses convoitises, qu'on l'eût dit en proie à une sorte de névrose. Son immoralité, qui était insondable, avait ceci de spécial : qu'elle était en même temps ingénue, si l'on peut dire, — la seule ingénuité, d'ailleurs, qu'on remarquât en lui. Il était venu au monde

Digitized by Google

atteint d'une sorte de cécité du sens moral, qui lui interdisait totalement le discernement du bien et du mal, de l'honnête et de l'indélicat. Il avait trouvé naturellement, sans effort, une conception de la vie, à laquelle il conformait invariablement tous ses actes dans la pratique : cette théorie reposait sur la conviction absolue que tout est à vendre, — qu'il n'y a, dans une conscience qui résiste, comme dans un objet que le marchand hésite à céder, qu'une question de prix à débattre et d'enchère suffisante à offrir. N'étant contenue par aucun scrupule d'ordre sentimental, par aucune règle morale, l'hystérie des affaires dont il était possédé se serait manifestée avec une tranquille impudeur, qui l'eût rapidement compromis, si l'instinct sournois et rusé de sa nature n'eût prévalu fort à propos sur les audaces de son cynisme, et ne l'eût induit à dissimuler soigneusement ses intrigues, encore que les plus basses lui parussent très innocentes et qu'il n'en conçût aucun remords. Depuis dix ans, il se livrait avec une incroyable persévérance, dans l'ombre de son frère, à une sorte de travail de taupe ; il avait partout pénétré, tout envahi : la Chambre, le Sénat, le Conseil d'État, la Cour des comptes, les Tribunaux, la Presse. Tandis que Costalla, toujours sur la scène, attirait sur lui et retenait l'attention des spectateurs, personne ne songeait à se demander quel était ce pas discret qu'on entendait rôder furtivement derrière les coulisses. Simple député, Morgan avait si bien peuplé tous les ministères de ses créatures, possédait dans toutes les administrations tant d'intelligences secrètes, tant de louches accointances, qu'il était en réalité plus puissant que les ministres. On le sentait partout présent, et il n'était nulle part. Son cabinet d'avocat s'était peu à peu transformé en un des rouages essentiels de la grande machine qui met en branle toute la France, mais ce rouage transmettait silencieusement son action universelle et restait inaperçu. A côté et au-dessus des divers services publics, Édouard avait institué un ministère occulte des recommandations, qui était devenu quelque chose d'analogue à ces maisons louches dont on ne parle pas en public, mais dont on se donne tout bas l'adresse à l'oreille, dans l'intimité. Et, d'année en année, la clientèle de ce mauvais lieu augmentait — sans qu'on le sût, toutefois, car chacun se cachait pour y venir, et nul ne se vantait, après, d'y être allé. C'était le rendez-vous de tous les inventeurs ayant besoin d'un patronage pour « lancer » quelque invraisemblable invention, de tous les

Digitized by Google

hommes à projets grandioses et chimériques, de tous les brasseurs d'affaires étranges ou véreuses, de tous les fonctionnaires qui désiraient un avancement injuste, de tous les vaniteux qui convoitaient une distinction imméritée, de tous les personnages interlopes auxquels il fallait une estampille officielle qui les sauvât du discrédit définitif et leur rendît une apparence de respectabilité, de tous les exploiteurs de l'État, de tous les écumeurs du budget, de tous les politiciens tarés, de tous les boursiers suspects, de tous les intrigants de haut ou de bas étage, qui errent à travers la société, cherchant un coup à faire..... Ce personnel de Cour des miracles trouvait accès auprès de Morgan; il mettait à beaux deniers comptants sa ténébreuse influence au service de ces forbans, et favorisait secrètement leurs entreprises de tout ordre, financières, industrielles ou commerciales, après s'être, au préalable, fait intéresser pour une forte part — et sans bourse délier — dans les bénéfices.

Depuis des années qu'il opérait de la sorte, en dépit des précautions infinies qu'il prenait pour supprimer toute preuve matérielle de sa vénalité, on commençait à savoir confusément qu'il y avait quelque part une caisse mystérieuse où l'on pouvait passer, avec la certitude de tout obtenir, après qu'on avait payé. Cela confirmait l'opinion déjà trop répandue que la justice, le mérite, les titres acquis, les services rendus ne sont rien, et que, seules, la protection, la faveur peuvent quelque chose. Cette idée corruptrice gagnait chaque jour du terrain, s'étendait de Paris à la province, comme une gangrène : en sorte que les pratiques de Morgan avaient une conséquence sociale que n'ont pas celles des coquins ordinaires, et que ce député trafiquant cyniquement de son crédit était le ferment le plus actif, le plus malfaisant d'une lente et profonde décomposition de la conscience nationale. Non content d'attendre et d'accueillir les tripoteurs de toute espèce qui accouraient à lui, comme vers le patron naturel de tous les aigrefins de France, il était en relations avec un monde ignoble d' « hommes d'affaires », de courtiers marrons, louvoyant entre le code et la maison centrale, d'aventurières jeunes ou vieilles, moitié femmes galantes et moitié proxénètes, qui racolaient pour lui des gens prêts à payer grassement son entremise, et qui, moyennant commission, travaillaient avec un zèle d'associés à achalander son officine.

Il encaissait ainsi des sommes énormes, qui ne faisaient que

Digitized by Google

passer entre ses mains, pour aller s'engloutir dans une des innombrables spéculations auxquelles il était mêlé : car il avait un tempérament de joueur plus encore que d'avare, et il ne convoitait si passionnément l'argent que pour se donner l'âpre jouissance d'exposer aussitôt celui qu'il avait gagné, dans l'espoir de gagner dix fois davantage sur un nouveau coup plus hardi. Une société se constituait-elle pour exploiter n'importe quoi : mines de houille au Tonkin, gisements aurifères en Californie, conserves de viandes à La Plata; — un syndicat s'était-il formé pour accaparer les étains ou les cuivres disponibles sur le marché et les revendre avec un scandaleux bénéfice, Morgan était dans l'affaire, anonyme et présent. Il avait on ne sait combien de journaux à ses gages, — des journaux financiers, surtout — qui, sur un mot d'ordre de lui, poussaient à la hausse ou à la baisse de telle ou telle valeur, créaient des paniques artificielles, provoquaient d'inexplicables engouements, dupaient avec effronterie le public. De pauvres diables ruinés se désespéraient, criaient, sans savoir à qui s'en prendre, en sentant glisser de leurs doigts la petite épargne lentement amassée; mais ils ne l'apercevaient pas, lui, tapi dans l'ombre au milieu de ses paperasses, invisible, immobile comme un poulpe blotti sous son rocher, et projetant de tous côtés ses longues tentacules avides qui aspiraient sans bruit tout cet or.

Et tel était l'austère ascétisme des dehors sous lesquels il dissimulait ses convoitises effrénées, ses instincts et ses procédés de malandrin, que, — à part ses acolytes ou ses complices, dont nul d'ailleurs ne connaissait son indignité totale et dont chacun au contraire était intéressé à taire ce qu'il en savait, — personne n'avait pu concevoir encore sur son compte autre chose que de vagues soupçons, analogues à ceux dont Thérèse et Farjasse échangeaient l'expression, deux jours avant cette visite matinale que son frère était venu lui faire à l'improviste.

— Ça ne va pas mal, je te remercie, dit Morgan, en prenant la main que Costalla lui tendait. Eh bien! y a-t-il du nouveau depuis hier? Es-tu ministre aujourd'hui?

Michel se mit à sourire et dit :

— Oh! pas encore... Seulement, tu sais, je crois que ça brûle... Il n'y a que deux jours, en somme, que la crise est ouverte : il faut bien laisser au Président de la République le temps de

Digitized by Google

s'habituer à l'idée de me prendre... Et toi, es-tu tout à fait installé dans ton nouvel appartement?

— A peu près, comme tu vois.

— Ça m'a l'air très bien... un peu triste, par exemple. A ta place, j'aurais mis une ou deux gravures... Que diable fais-tu de tous ces casiers ?

— Ce sont mes dossiers, mon cher... il faut avoir des dossiers en ce monde.

— Tant que ça!... Et ce gros coffre-fort-là, qu'est-ce que tu mets dedans ?... Tes valeurs?...

— Mes valeurs ?... Oh! non... Elles circulent, mes valeurs... C'est pour mes petits papiers... J'en ai un tas, de petits papiers... ça sert...

— Ah! drôle d'idée!... Et combien loues-tu ça ?

— Je ne loue pas, j'ai acheté.

— Bigre!... toute la maison?...

— Pourquoi pas?

— Ah çà! mais tu gagnes donc bien de l'argent ?

— Pas mal.

— Tu ne plaides pourtant jamais, que je sache...

— Non, mais je donne des consultations d'affaires et je les fais payer fort cher. On se trouve bien de mes conseils et on revient, ou bien on m'envoie du monde.

— Comme chez les médecins... Alors tous ces gens que j'ai vus là dans ton antichambre, en entrant...

— Des clients, mon cher.

— Sapristi!... Il y en a un qui a une tête!... Je n'aimerais pas à le rencontrer au coin d'un bois, celui-là! Mais tu as des clientes aussi?... J'ai vu une espèce de marchande à la toilette, avec un cabas à fleurs... C'est une plaideuse, ça!... Si tu n'étais pas un homme rangé, maintenant, ma parole d'honneur, je me serais demandé avec un peu d'inquiétude ce que cette affreuse vieille peut bien venir t'offrir!...

— C'est possible... On n'est pas responsable de la mine qu'ont les gens...

— C'est égal... tu as de la chance, tout de même, de gagner tant d'argent sans plaider... Moi, j'en ai plaidé des centaines de causes, autrefois, quand j'étais au quartier : et ça ne me rapportait pas de quoi payer mes bocks à la fin de l'année!

— Oh! toi, tu n'as pas le sens pratique.

Digitized by Google

— Et tu l'as, toi, c'est une justice à te rendre... Je me souviens qu'au collège tu voulais un jour acheter toutes les billes chez le marchand et les revendre à nos camarades quatre sous, au lieu de deux, la douzaine !...

— Eh bien ! quoi ? Ça prouve que j'avais l'instinct des affaires, voilà tout... A propos, l'article du *Réfractaire*, je sais qui l'a fait...

— Moi aussi.

— Qui te l'a dit ?

— Farjasse... Il m'a même demandé ce que tu en pensais.

— Ah ! vraiment...

— Oui !... Et je n'ai pas pu lui répondre, puisque je ne t'avais pas vu encore quand il me l'a demandé... Il est gentil, mon filleul, hein ?

— Oui... un amour d'enfant... Est-ce que c'est ton fils, décidément ?...

— Dame ! tu sais... je ne jurerais pas que oui, — et je ne jurerais pas que non.

— Si tu le faisais coffrer, quand tu seras ministre ?...

— Oh ! comme sous l'Empire, alors !

— Laisse-moi donc tranquille ! Tes tartines contre l'Empire, tu sais, je n'y crois pas, ni toi non plus, d'ailleurs : tu es bien trop malin pour ça... Si tu ne veux pas le faire coffrer, achète-le.

— L'acheter ?... Et avec quoi ? bon Dieu !... Je ne suis pas un capitaliste comme toi, moi...

— Eh bien ! et les fonds secrets ?... Qu'est-ce que tu en fais ?

— Les fonds secrets !... Voyons ! ne dis donc pas de bêtises !

— Ça ne te va pas non plus ?... Alors, fais-le assommer par la Sûreté... Il habite un quartier perdu, plein de rôdeurs...

— Tais-toi donc !... Il y a des gens qui, s'ils t'entendaient, croiraient que tu parles sérieusement.

Assis devant son bureau, Morgan caressait, d'un mouvement machinal qui lui était coutumier, sa longue barbe blonde, et de l'autre main jouait avec un couteau à papier. Il tourna du côté de Michel ses yeux d'acier, son visage impassible, fixa un instant sur lui son étrange regard sans fond, et dit avec un sourire :

— Tu as raison... c'est une expérience que je voulais faire... Je te tâtais...

— Ah ! fit Costalla, j'aime mieux cela ! Elle était un peu lugubre, ta plaisanterie, tu sais !...

Digitized by Google

— Comment !... tu as pu croire que j'avais une vraie rancune contre ce garçon parce qu'il a essayé de m'égratigner ?... Bah ! je suis plus philosophe que ça !...

— Si tu t'étais vu dans une glace pendant que tu me parlais de le faire assommer, tu comprendrais que j'ai pu m'y tromper.

— Avais-je donc l'air si méchant ?

— Mais oui... Assez comme cela... Alors, tu crois aussi que c'est contre toi que l'article était dirigé ?

— « Aussi », dis-tu !... Qui donc te l'a déjà dit que c'était contre moi ?... Farjasse, sans doute ?

— Oui, Farjasse. Il ne me l'a pas dit nettement, pour ne pas me faire de la peine. Mais enfin, tu ne me prends pas pour une bête, j'imagine ?...

— Dieu m'en garde !... Tu es très fort... tout ce qu'il y a de plus fort !...

— Soit !... Ainsi, tu es d'avis que toutes les sales insinuations contenues dans cet article te visaient, toi, personnellement ?

— Mais c'est évident !... Comment n'as-tu pas vu ça tout de suite ?... Ce jeune homme, — ton fils ou ton filleul, comme tu voudras, — sait que tu as de l'affection pour moi ; et, naturellement, cette affection, il trouve que je la lui vole... Il me déteste donc... Comme il ne me paraît pas avoir pour toi non plus une grande tendresse, il imprime sur nous deux je ne sais quelles ridicules histoires... c'est tout simple... J'en aurais fait tout autant à sa place.

— Laisse-moi espérer que non !

— Mais si, mais si... c'est de bonne guerre... Et je ne lui en veux pas, je t'assure. Pourquoi lui en voudrais-je, d'ailleurs ?... Tu as remarqué sans doute la parfaite indifférence avec laquelle la presse a accueilli ces absurdes commérages...

— Oui, c'est vrai... J'en ai même été surpris... Moi qui craignais que cela ne fît un bruit du diable...

— Peuh !... Ne t'inquiète donc pas, va... Je connais mieux la presse que toi... Et tes négociations, où en sont-elles ? J'ai à peine pu te voir hier... Ton Cabinet avance-t-il ?

— Mon cher, il est fait !... oui, fait, entends-tu ?

— Ah ! vraiment !... Et depuis quand ?

— Depuis hier soir... J'ai tout mon monde maintenant... Et si, avec ces hommes-là pour collaborateurs, je ne fais pas de

Digitized by Google

grandes choses, ce serait à désespérer de la France et de la République.

— Pas de phrases, hein !... Tu n'es pas à la tribune, ici... Alors tu es prêt, tout à fait prêt ?

— Tellement, que je suis venu me reposer chez toi et te demander à déjeuner... Ça me fera plaisir de voir ta femme et d'embrasser tes mioches. Car, il n'y a pas à dire, je les adore, ces gamins-là... C'est si gentil, les enfants !...

— Bon ! bon !... Mais, qu'est-ce que tu me donnes, à moi ?

— Qu'est-ce que je te donne ?... Pour ton déjeuner ?

— Non... dans ton ministère... Je ne te fais pas l'injure de supposer que tu ne m'aies pas réservé un portefeuille.

— Un portefeuille !...

— Oui... Et je crois même t'avoir assez clairement indiqué, depuis deux jours, que c'est celui des finances qui me convenait le mieux...

Costella s'était levé.

— Écoute, Édouard, dit-il gravement, il faut en finir avec cette question-là... et qu'elle ne revienne plus jamais entre nous... Si j'ai de l'affection pour toi, si je t'aime, et depuis longtemps, plus qu'on ne s'aime d'ordinaire entre frères, — surtout entre frères qui n'ont pas le même père, — tu le sais mieux que personne... Je te dirai même qu'il y a des gens qui trouvent que je t'aime trop. Tel que tu me vois, je me suis demandé quelquefois, non pas si tu mérites cette profonde tendresse — je veux le croire, j'en suis sûr !... mais si elle n'est pas de nature à diminuer la clairvoyance qu'il faut toujours garder, même à l'égard des gens qu'on aime... Tu m'as dit autrefois que tu voulais être député : je me suis mis en quatre, tu t'en souviens peut-être, pour t'ouvrir les portes de la Chambre. Tu me dis aujourd'hui que tu veux entrer dans mon ministère. Je te réponds : Non, jamais !...

— Ah !... je ne m'attendais pas à cela !

— Écoute, te dis-je !... Vois-tu, mon petit, tu ne comprends pas du tout ce que c'est pour moi, ce ministère ! Songe donc qu'il y a plus de dix ans que je l'attends, que je m'y prépare, et que mon cœur bat à la pensée seule de la belle et bonne besogne que je vais faire quand j'aurai le pouvoir. J'ai dit qu'un an de pouvoir était plus fécond que dix années d'opposition héroïque : à moi de le prouver, maintenant ! Rendre à la France son rang

Digitized by Google

parmi les nations, lui rendre, peut-être... je n'ai pas besoin de te dire quoi !... Tu sais que je ne parle jamais de cette chose-là... j'y pense toujours, cela suffit !... Faire accepter, faire aimer la République, une République probe, honnête, généreuse, telle que je la conçois... Ah ! quel beau rêve, mon ami !... Et tu voudrais que je commence par un acte de hépotisme, que je commette pour mes débuts une faute semblable à celles que j'ai si souvent flétries chez les précédents gouvernements ?... Non ! ce n'est pas possible !... Ceux que j'ai choisis pour lieutenants, — les mêmes dont je t'ai dit les noms hier, — sont mes amis, c'est vrai, des amis dévoués, sûrs, des républicains patriotes et intègres, des hommes comme il m'en faut, enfin, pour mener à bien mon œuvre ! Intelligent, tu l'es, certes, autant que pas un d'entre eux. Tu n'aurais même pas mal fait du tout aux Finances, je le reconnais... Mais tu as un vice originel que rien ne peut effacer : tu es mon frère. Et c'est pourquoi je ne veux pas de toi, mon pauvre Édouard... Tu me pardonnes, dis ?

Il s'avançait vers lui, les deux mains tendues, son bon sourire épanoui sur les lèvres, l'air ému.

L'autre se leva et dit de sa voix sèche :

— Ainsi, pas une miette du gâteau pour moi?... Tout pour toi et tes amis !... Soit !... N'en parlons plus. Je suis homme, heureusement, à faire mon affaire à moi tout seul, tu entends !... Viens déjeuner, Périclès !

George Duruy.

*(A suivre.)*

Digitized by Google

# CHAMPFLEURY

La légende, qui ne tient pas compte des nuances et se joue des transitions, résume en quelques mots la biographie morale de Champfleury. Au début, elle en fait un bohème; plus tard, un chef d'école; en dernier lieu, un amateur, un dilettante. Il y a là, sous une apparence de vrai, beaucoup de faux. Et, les années s'écoulant, les témoins venant à disparaître, la tradition à se perdre, le faux pourrait bien avoir chance de prendre le dessus et de le garder. Or, l'histoire littéraire est en définitive de l'histoire tout comme sa grande sœur, et l'auteur du *Professeur Delteil* y tient une place considérable, légitime. Il est donc temps d'intervenir pour redresser la légende et fixer les véritables traits de cette figure originale, au moment où la postérité va commencer pour elle.

Le meilleur guide à suivre est assurément l'agréable volume intitulé *Souvenirs et portraits de jeunesse* (1872). Je sais les vives méfiances que la littérature personnelle excite, et que trop souvent, surtout en de récentes publications, elle a justifiées. Que de confidences intimes qui ne nous apprennent rien sur leurs auteurs et — du moins c'est leur prétention — nous en apprennent trop sur autrui! Que de fiel, sous prétexte d'exactitude et sous couleur de sincérité! Il n'en est pas ainsi du livre de Champfleury. C'est une autobiographie aussi exempte d'égoïsme que le comporte le genre, dans laquelle la bienveillance ne tourne pas nécessairement à la camaraderie, et qui a par-dessus tout le rare mérite de remettre les choses comme les gens à leur rang et à leur place.

Par exemple, sur cette bohème dont on a tant parlé, que l'on

Digitized by Google

connaît si peu, si mal, et sur la part qu'il a prise à ce mouvement qui fut un élan de renaissance, non une application de doctrines, un réveil instinctif de jeunesse et de hardiesse, Champfleury nous donne des détails très précis, aussi propres à modérer l'enthousiasme qu'à tempérer le blâme. Il parle des autres, et on le voit se distinguant nettement de ses camarades par un sens pratique qui perça de bonne heure sous les effervescences et les turbulences, par le goût de l'ordre, d'une économie prudente dans la vie et dans l'art, par un constant amour du travail, par cette opiniâtreté picarde, que son illustre compatriote Michelet a nommée la ténacité celtique :

« J'entrai dans la vie avec cette idée : ne jamais avoir besoin de cent sous. Y a-t-il rien de plus sinistre qu'une bourse qui se ferme, et surtout la grimace de l'homme qui en resserre les cordons ! L'argent qu'on gagne sonne gaiement ; celui qu'on emprunte est amer. Le positif de la vie parisienne m'enseigna, vers l'âge de trente ans, que la meilleure condition de l'art est le travail, et que le travail ne doit être coupé par aucune course à l'argent.

« En compagnie de Barbara, nous représentions l'ordre dans un groupe fatalement voué au désordre. Tous deux nous étions les *bourgeois* de la bohème, autant par nos aspirations que par notre façon de vivre... Levé de grand matin, sautant de mon lit à ma table, j'écrivais jusqu'à neuf heures. Une heure me suffisait pour déjeuner et courir à la Bibliothèque, où j'étudiais jusqu'à midi ; là, je rencontrais Barbara, que j'emmenais aux cours du Collège de France, de la Sorbonne ou du Jardin des Plantes. Deux cours, chacun d'une heure, épuisaient notre attention, et, reprenant notre course, nous arrivions dans le temple musical de Schann, exclusivement consacré aux quatuors. Deux heures de musique chaque jour, sans compter, trois fois la semaine, des trios au piano dans une autre maison, nous permirent de déchiffrer toute l'œuvre classique de chambre des maîtres allemands. »

Champfleury n'avait pas attendu jusqu'à l'âge de trente ans pour reconnaître l'importance et le prix du travail. Écolier indiscipliné plutôt que paresseux, enfant terrible, mais avant tout et surtout curieux, il éprouva, quand l'instinct littéraire se prononça chez lui, un immense besoin de refaire, ou mieux de faire son éducation. Cette pensée le détermina, lors de ses premiers pas à Paris, à se placer apprenti en quelque sorte chez un commissionnaire en librairie, qui rétribuait peu ses employés, mais

Digitized by Google

en revanche leur interdisait toute lecture. Il est vrai que jamais défense ne fut moins observée par le commis Champfleury ou par son camarade Chintreuil, le futur paysagiste, l'un des premiers qui parmi nous surent comprendre et rendre la poésie du plein air. Toute cette période de pauvreté, de labeur, de fatigue et d'espérance est racontée avec beaucoup d'entrain dans les *Souvenirs*. Ces pages fraîches et cordiales nous révèlent un trait de plus chez l'homme, un trait qui se retrouvera chez l'écrivain, la bonne humeur, la gaieté, la santé de l'âme. Au physique et au moral, Champfleury a toujours porté des fardeaux, mais il les a portés en chantant.

Par cette allégresse intime aussi bien que par sa persévérance dans le travail, il se détache encore de son entourage, où la gaieté n'était que passagère, souvent de surface, où le travail avait toujours quelque chose d'inégal, de décousu, de fiévreux. Il s'en fallait toutefois que ce travail n'existât pas. Chez les quelques talents vrais qui formaient en quelque sorte une bohème d'élite, la flânerie était l'exception, l'effort ardent, excessif même, la règle. Murger, dans la très sotte préface qu'il a mise en tête des *Scènes de la vie de bohème*, a eu le tort de systématiser ce qui n'était qu'un accident, et d'offrir comme un idéal ce qui n'avait pu être pour plusieurs qu'un épisode ou une parenthèse. Il en est résulté un malentendu doublement fâcheux : d'une part, les philistins ont trop dédaigné la bohème, et, de l'autre, les irréguliers l'ont trop acclamée. De quelques jeunes gens réunis par le hasard, groupés par la sympathie, on a voulu faire un ensemble doctrinaire. C'est ainsi que s'est fondée la légende de la bohème, et c'est par le même procédé qu'on a voulu en faire dériver une école, le réalisme, dont on a institué Champfleury le chef, à son insu d'abord, et malgré lui toujours.

Sur ce point encore, le meilleur commentateur de l'écrivain sera l'écrivain lui-même, si l'on se décide un jour à publier ses lettres. J'en ai de lui quelques-unes fort curieuses, mais de nature assez intime pour qu'il ne soit possible d'en donner que des fragments. Nos relations dataient de loin. Elles avaient eu leurs intermittences et leurs vicissitudes, comme il arrive souvent de critique à romancier. Au fond, Champfleury était modeste et bon; avec cela irascible en diable et rancunier jusqu'à ce qu'il eût pris ou cru prendre sa revanche.

Il m'était arrivé de ne point admirer son style (sa partie faible

Digitized by Google

et très faible malheureusement). « Levallois me le payera, dit-il; je le mettrai dans un de mes romans. » Quelque temps après, en effet, parut une nouvelle dont le principal personnage, mon homonyme, était un bourgeois idiot, dont la monomanie consistait à vouloir élever un obélisque devant sa maison. Comme je n'ai jamais eu la passion des obélisques, je ne me tins pas pour blessé, et la paix se fit d'elle-même entre nous.

Les choses faillirent se gâter de nouveau, il y a deux ans, à propos de la *Comédie de l'apôtre*, où Champfleury malmenait fort l'inoffensif Jean Journet et affublait un vilain personnage du nom de Trapadoux, le plus paisible, le plus rêveur, et aussi, hélas! le plus inconnu des critiques. De divers côtés, dans les journaux, s'élevèrent des réclamations. Mon article froissa Champfleury, qui m'en écrivit assez vivement. Mais il connaissait ma sympathie pour sa personne et mon goût pour son talent. La bouderie ne pouvait durer. A la suite d'une conférence que je fis sur son œuvre, et dans laquelle j'avais déploré l'absence d'une bibliographie quelconque de ses ouvrages, il eut l'obligeance d'en dresser un catalogue, dont l'envoi était accompagné de ces quelques lignes cordiales :

« Mon cher ami,

« Vous recevrez, avec cette lettre, un catalogue chronologique de mes publications en librairie sous forme de volumes et de brochures.

« Si vous y ajoutez la matière de cinq à six volumes in-18, de nouvelles, de critique et d'articles de diverses natures que je n'ai pas voulu réimprimer, vous verrez que j'ai suffisamment produit pendant quarante-quatre ans.

« Et je suis paresseux! ». . . . . .

. . . . . .

J'ai en ce moment sous les yeux ce catalogue manuscrit, très détaillé, très complet, qui va de 1846 à 1889, et ne renferme pas moins de cent quatre productions : volumes, brochures, articles de journaux et de revues, il y a de tout dans cette quantité respectable. La critique littéraire et la critique d'art s'y donnent largement carrière ; les monographies y abondent; enfin, parmi les nouvelles et les romans, si la part faite à l'étude et à la repro-

Digitized by Google

duction du réel est considérable, les contes humoristiques, les esquisses fantaisistes ne manquent certes pas.

Ce qui me frappe surtout dans cette énumération chronologique, dépouillée de notes et de commentaires, mais qui parle d'elle-même, c'est la simultanéité des tentatives initiales. Grâce à cette bibliographie, qui sera, je l'espère, prochainement imprimée, comme l'a été, il y a quelques années, la *Bibliographie de Baudelaire* par Georges Decaux, on pourra se convaincre que si Champfleury a trouvé dans le roman le genre le plus propre à encadrer ses observations et à manifester ses sentiments, il ne s'en est pas moins essayé, souvent avec une supériorité incontestable, dans bien d'autres voies littéraires, de la pantomime à l'histoire.

Sous la double influence de Debureau et de Jules Janin, il s'éprend d'abord de la pantomime, compose coup sur coup *Pierrot valet de la Mort* (1846), *Pierrot pendu* (1847), *la Reine des Carottes* (1848), *les Trois filles à Cassandre* (1849). Le succès de *Chien-Caillou* le lance dans le roman, et le bruit qui se fait autour de la bohème naissante lui inspire, avec *les Confessions de Sylvius*, *les Aventures de mademoiselle Mariette*. Bientôt s'éveille son instinct de biographe en quête des singularités, des particularités caractéristiques chez les plus simples comme chez les plus grands, chez les plus connus comme chez les plus obscurs. Il publie en 1850 l'*Essai sur la vie et l'œuvre des Le Nain;* en 1851, des *Notes sur Balzac;* en 1852, *les Excentriques*, une galerie de types à ne pas oublier, et qu'il a en effet sauvés de l'oubli. Quelques-uns de ces travaux de jeunesse, notamment ceux sur Balzac et les frères Le Nain, ont été plus tard continués ou repris avec plus d'ampleur par l'écrivain.

Il ne faut pas tourner au dénombrement, et, si j'avais à poursuivre cette revue, je le ferais surtout pour montrer que, chez Champfleury, le romancier a toujours été accompagné, doublé et, je ne crains pas d'ajouter, équilibré par l'auteur de boutades funambulesques, par le moraliste sans prétention, le critique, le biographe, le *monographe*, l'historien. Eh bien, malgré cette diversité, cette fécondité, cette multiplicité de productions, certains esprits se sont obstinés à ne voir dans Champfleury que le romancier, dans le romancier ce qu'ils appellent le réaliste, et dans le réaliste le chef d'école.

S'il faut entendre par réalisme une tendance à observer et à



Digitized by Google

peindre les milieux que l'on rencontre ou que l'on traverse, l'auteur des *Bourgeois de Molinchart* mérite assurément cette qualification ; mais l'erreur serait grande de croire que le romancier s'est uniquement restreint à l'observation méticuleuse et à la transcription littérale. La réalité n'a souvent été pour lui qu'un point de départ, qu'un chemin détourné, aboutissant à la fantaisie, tantôt attendrie, émouvante, tantôt joyeuse, joviale même et gaillarde.

Laissons de côté les croquis de bohème, qui ont un caractère mixte, et nous verrons que, dans l'œuvre de Champfleury, le groupe des compositions fantaisistes n'est ni moins important, ni moins attrayant que celui des études sur nature. Si la préoccupation de l'exactitude domine dans la *Succession Lecamus*, *les Amoureux de Sainte-Périne*, *le Jardin du Roy*, *M. de Boisdhyver*, l'imagination retrouve et reprend tous ses droits dans les *Sensations de Josquin*, *les Trios des Chenizelles*, *les Quatuors de l'île Saint-Louis*, *le Violon de faïence*. Cette passion de la musique, dont nous ont entretenus *les Souvenirs de jeunesse*, s'accorde chez l'écrivain (on le voit par quelques-uns des titres que je viens d'énumérer) avec un penchant à la rêverie ; mais le rêve chez cette nature laborieuse, active et pratique, ne durait jamais longtemps. Le Gaulois qu'il y avait en Champfleury ne tardait pas à reparaître, et alors nous avions des contes d'une verve endiablée, comme *M. Tringle*, *les Trouvailles de M. Bretoncel*, *la Sonnette de M. Berloquin*, et surtout *les Enfants du professeur Turk*, l'une des plus étonnantes bouffonneries qui existent dans notre littérature.

Ce départ que nous venons de faire entre les œuvres de l'écrivain répond exactement aux nuances assez vivement contrastées de sa nature. C'est lui-même qui nous en est garant. Parlant dans les *Souvenirs* des incertitudes premières de sa vocation, il nous dit :

« Je me sentais entraîné à la fois dans la contredanse qu'a fait danser Henry Monnier à la bourgeoisie et dans les rondes de Willis chantant des *lieds* allemands. La reproduction presque littérale des conversations de petits bourgeois de province me plaisait autant que les vagues mélancolies des poètes du Nord. Je passais des journées à composer de courtes ballades en prose qui me donnaient, à mes propres yeux, une sorte d'inspiration poétique ; puis je dialoguais des scènes où les détails les

Digitized by Google

plus vulgaires des diseurs de riens n'étaient pas épargnés. »

A cause de cette complexité même de goûts et d'aptitudes, il s'accommode fort mal de l'étiquette de réaliste. Quant au réalisme lui-même, il se défend vertement d'en avoir été l'inventeur et l'apôtre :

« On a dit souvent que le mot de *réalisme* fut jeté en avant par moi. Que ceux qui croient imposer un mot à toute une nation pendant dix ans l'essayent, qu'ils fassent qu'à la même heure ce mot soit répété en chaire, à la tribune, qu'ils tâchent de le faire inscrire dans le dictionnaire des lettres, des arts et des sciences. Ce serait le symptôme d'une force que, pour ma part, je regrette de ne pas posséder.

« Qu'on pense à un pauvre garçon ignorant, je l'ai dit assez, sans fortune, je ne crains pas de l'avouer, sans ambition, ma vie le prouve, timide et froid, n'allant jamais au-devant des gens, insouciant et indépendant, qui, à l'époque où le mot prit racine, passait sa vie dans les bibliothèques, voyait quelques rares amis, fréquentait à peine le monde, vivait absorbé par ses travaux et était obligé de se créer une éducation en même temps qu'il lui fallait subvenir aux besoins de la vie.

« Voilà un fameux chef d'école!

« Me vit-on jamais chercher des partisans, leur imposer tyranniquement des doctrines quelconques? Ne faut-il pas une grosse fortune pour se créer des alliés, et les dîners ne servent-ils pas mieux qu'un prêche à recruter des défenseurs?

« J'ai souvent ri de la crédulité publique. »

Malgré son très vif sentiment du comique, Champfleury n'a jamais essayé de donner à sa pensée la forme théâtrale; car, d'une part, les pantomimes que j'ai mentionnées plus haut ne constituent guère ce qu'on peut appeler un théâtre, et, d'autre part, les scènes dialoguées réunies sous ce titre, *la Comédie de l'apôtre*, appartiennent plutôt au genre satirique qu'à la comédie proprement dite. C'est vraiment dommage, car il lui aurait été facile de nous régaler d'une pièce tout à fait bouffonne : *le Réaliste malgré lui.*

Harcelé par les uns, applaudi par les autres, étourdi et fatigué des jugements contradictoires que l'on portait sur l'esprit de ses productions, cet écrivain, d'une intelligence si droite, d'une volonté si arrêtée, a quelquefois flotté incertain ne sachant plus

Digitized by Google

où était sa voie, se demandant s'il devait écouter le public, les critiques ou lui-même.

Il lui est arrivé alors de vouloir formuler des doctrines, soit en patronnant de jeunes auteurs dont le talent offrait quelque analogie avec le sien, soit en s'escrimant contre les railleries et les boutades de Barbey d'Aurevilly ; parfois, au contraire, il se révoltait contre cette ingérence d'autrui dans sa manière de concevoir et d'exprimer la vie. Il lui prenait un irrésistible désir de secouer cette chape de plomb sous laquelle on l'accablait, on l'étouffait. Dans cette disposition, sous le coup de l'impatience et de la mauvaise humeur, il se risquait à de grandes entreprises. Il se piquait, lui aussi, de construire de vastes *machines* à la Frédéric Soulié, à l'Eugène Sue, comme *la Mascarade de la vie parisienne*, celui de ses romans où ses qualités habituelles l'ont le moins bien servi. Cette *Mascarade*, qui commença de paraître dans l'*Opinion Nationale*, attira au romancier toutes sortes de misères. Appartenant à la rédaction du journal et suivant jour par jour les difficultés que l'autorité d'alors (1858-1859) suscitait à l'écrivain, j'ai été à même de me rendre compte à quel point la censure des bureaux était inepte et partiale. Chaque matin, on venait demander au feuilletoniste des coupures, des remaniements, des retouches. Il lui fallait passer la moitié, les trois quarts de son temps, à donner des explications sur des riens, à se justifier de criminelles intentions politiques qu'il n'avait pas eues. Peindre les mœurs de quelques chiffonniers du faubourg Saint-Marceau troublait la paix de l'Empire et compromettait la sécurité de la dynastie. La publication fut suspendue, puis dut cesser complètement.

Même aventure faillit arriver pour *la Succession Lecamus* et *les Amis de la Nature*, romans parfaitement inoffensifs. La commission chargée d'examiner les livres destinés au colportage avait interdit la vente de ces deux ouvrages dans les gares de chemins de fer. L'auteur courut au ministère de l'intérieur. Il y apprit que « ses livres étaient signalés comme empreints d'une observation trop accusée ». On regrettait aussi que « les êtres vicieux s'y trouvassent en majorité ». Champfleury alla trouver M. de La Guéronnière, plaida devant lui sa cause avec dignité, avec une chaleur persuasive, et obtint qu'un nouveau rapport serait fait.

« Cette fois, écrit-il dans son *Journal intime*, le rédacteur m'a

Digitized by Google

représenté comme un écrivain sans danger pour l'ordre de choses; il approuve même, avec un certain nombre de compliments, l'ensemble de ma vie littéraire, et, en m'en retournant, je peux me regarder comme un moraliste. »

Ce qui se dégage de tout cela, c'est que Champfleury n'a jamais été l'homme des idées préconçues, des généralisations *a priori*. Son réalisme (si l'on tient au mot) tranche par là nettement avec le naturalisme contemporain. Le naturalisme part d'une conception absolue, à laquelle doivent s'accommoder les faits ; le réalisme cherche d'instinct le fait et ne se hasarde guère à le dépasser. En deux mots, le réalisme est une tendance et le naturalisme est un système.

La dernière période des travaux de Champfleury s'explique ainsi très simplement. Au lieu de s'enfermer dans un seul genre de littérature, dans un seul ordre d'observations, cet esprit actif a porté sa curiosité sur les sujets les plus divers, sur ce qu'il rencontrait autour de lui, depuis l'assiette peinte représentant un épisode de la Révolution, la caricature éphémère, le livre curieusement illustré, jusqu'à l'image d'Épinal, jusqu'à la chanson de l'ouvrier, à la complainte du paysan. Donc, là encore, point de prétention ni de dilettantisme. *Les Faïences patriotiques sous la Révolution, l'Histoire de l'Imagerie populaire, l'Histoire de la Caricature* dans ses diverses séries, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, *la Bibliographie céramique, les Vignettes romantiques,* autant de notes prises avec un soin scrupuleux, autant de documents à consulter et d'indications précieuses. Champfleury aura été de ceux qui font l'éducation du public en faisant la leur. Il a toujours instruit et il s'est toujours instruit.

Ce double travail d'acquisition et d'expansion se marque particulièrement dans l'œuvre la plus considérable de Champfleury, l'*Histoire de la Caricature*. Ici, les dates ont leur signification, et il est nécessaire de les rappeler. En 1865 paraît un premier volume, *la Caricature antique*, suivi peu de mois après de *la Caricature moderne*. En 1870, l'auteur comble une lacune et donne la *Caricature au moyen âge*. En 1874, nouveau complément, *la Caricature sous la République*. Enfin, eu 1880, l'historien revient sur ses pas et publie *la Caricature pendant la Réforme et la Ligue*. Évidemment l'écrivain s'était tracé d'abord un cadre assez étroit. Il l'a vu s'élargir au fur et à mesure de ses recherches et, ne voulant pas que ses trouvailles fussent per-

Digitized by Google

dues, il a multiplié les annexes en les raccordant de son mieux avec le bâtiment principal. Cela n'est pas méthodique; c'est une méthode pourtant, et la sienne.

La monographie, qui demande moins d'ampleur que l'histoire et vit d'exactitude, convenait mieux à son talent que la peinture des grands tableaux d'ensemble. Elle lui a fourni souvent l'occasion d'exprimer sa pensée, de développer une théorie, comme dans l'essai si remarquable sur l'étrange acteur Rouvière (*le Comédien Trianon*), où certaines pages rappellent *le Paradoxe du comédien*. On trouvera un modèle de précision dans l'étude sur le pastelliste La Tour. Ce qui est très intéressant et tout à fait digne d'attention, c'est le volume consacré à Henry Monnier. Champfleury a eu le mérite et le courage de mettre à son rang cet incomparable observateur, avec lequel, d'ailleurs, il n'est pas sans affinité, sauf cette différence que son comique est loin d'avoir la même amertume.

L'humanité, voilà le propre du talent de Champfleury; autant que d'autres, il est sensible au côté sérieux des choses; il l'a prouvé dans *Richard Loyauté* et *Madame d'Aigrizelles*. Il ne pousse cependant jamais le dramatique à l'aigu : et, par le goût qui court de raffinements quelque peu féroces, il a toujours eu la vertu de n'être pas cruel. Sa bonne humeur le rattache à cette vieille école française dont Le Sage est le plus autorisé représentant.

Si par la placidité souriante il ressemble à l'auteur de *Gil Blas*, il a par devers soi le sentiment plus moderne de l'émotion. Le mélange du rire et des larmes est poussé à sa perfection dans *les Souffrances du professeur Delteil*. Ce n'est plus à Le Sage que ce roman fait penser, mais bien plutôt à Charles Dickens, avec une pointe de gauloiserie que l'auteur de *David Copperfield* n'aurait pas osé se permettre. Mais cette gauloiserie n'est point faite pour effaroucher. Là comme ailleurs, l'inspiration de Champfleury est saine et reposante. Il a l'honnêteté rassurante d'un classique : tout le monde peut le lire, et personne ne se repentira de l'avoir lu.

Jules Levallois.

---

Digitized by Google

# LE BILLARD DE LA CITADELLE

Cette forteresse, que la guerre de 1870 a rendue célèbre, ne ressemblait en rien, au commencement du règne de Louis-Philippe, à l'ouvrage régulier que le génie éleva plus tard en vue de former une pointe menaçante sur la vallée, de commander les Ardennes à dix lieues et de défendre Paris en même temps que Laon.

La citadelle, en 1830, se composait de murailles démantelées contre lesquelles de pauvres gens avaient adossé des toits et divers matériaux de démolition pour y loger leurs familles. A quelques pas de la porte de la Plaine, promenade qui longe les anciens murs des fortifications, deux choses étaient remarquables : une sorte de bastion élevé avec une unique petite fenêtre protégée contre le soleil par des persiennes vertes, et un personnage habillé d'une grande robe de molleton blanc qui, accoudé à la fenêtre du bastion situé au milieu de son jardin, ne se doutait guère que la couleur blanche de son vêtement servît de signal aux collégiens, car l'étoffe s'apercevant de loin avertissait les maraudeurs de ne pas escalader à cette heure les murs d'un endroit réputé par ses plantureux mûriers.

Une promenade, plantée de plusieurs rangées d'ormes, s'étendait parallèlement à la porte de la citadelle, à laquelle on arrivait par une chaussée bordée de murs formant pont au-dessus d'un fossé profond appelé le Jeu-de-Paume; mais le gazon épais qui tapissait cet endroit indiquait que depuis longtemps les amateurs de la paume avaient renoncé à cet exercice.

Il n'en était pas de même d'un autre jeu, qui faisait les délices des collégiens assez favorisés de la fortune pour s'y livrer.

Digitized by Google

Près de la porte d'entrée de l'ancienne citadelle s'élevait un long bâtiment dont les fondations, plongeant dans le fossé du Jeu-de-Paume, portaient des murs qui pouvaient remonter à la fin du dernier siècle.

Cette bâtisse, dite maison Lallemand, communiquait à la chaussée de la citadelle par un corridor en plein air, dallé de fragments d'anciennes pierres tombales ornementées, dont le passage, long et étroit, était rendu encore plus difficile par de vieilles grilles de fer ouvragé, entassées les unes sur les autres, offrant un aspect d'entrecroisement et de fouillis qui plaît particulièrement aux enfants; mais cette passerelle n'était rien auprès du corridor qui faisait suite. Là étaient accumulés les débris de menuiserie de vingt châteaux peut-être, témoignages réels de ces « lambris dorés » dont ont abusé les poètes; les toiles d'araignée logées dans les moulures donnaient plus d'éclat encore à l'or qui brillait par places.

Personne n'apparaissait à l'intérieur de la maison de la citadelle; on n'y entendait pas voix humaine, et c'était avec une impression de recueillement qu'un collégien timide arrivait, en compagnie d'un hardi compagnon, au pied d'un escalier boiteux et branlant qui faisait contraste avec les merveilles du premier étage.

Qui me conduisit pour la première fois dans cet endroit, je ne saurais le dire. Il est certain que la salle du premier étage me parut sans comparaison avec tout ce que j'avais vu jusqu'alors.

Aux murs étaient accrochés des lambeaux d'anciennes tentures de château représentant des intérieurs de forêts et des scènes de chasse; ces « verdures » sur toile, en usage avant la vulgarisation du papier peint, étaient ployées plutôt qu'adaptées à des carcasses de boiseries vermoulues, empilées contre les murailles de l'appartement. Des dessus de porte affichant des bergerades galantes dans le goût de Lancret tranchaient vivement sur le tout par des rehauts de vermillon dont le peintre avait été prodigue. Par endroits se remarquaient également divers morceaux de sculpture, des têtes d'anges avec des collerettes de nuages provenant d'anciennes chapelles; mais cette décoration n'était que le cadre de l'important monument installé au milieu de la salle.

Qu'on imagine une immense armoire trapue de vieux chêne reposantà plat sur le plancher, et qui semblait assez lourde pour

Digitized by Google

l'enfoncer. Dans cette considérable armoire, fermée de tous côtés, on eût pu loger une patrouille de cavalerie. Aux quatre coins intérieurs étaient quatre grands trous, formant rigole, qui communiquaient à quatre filets à jour, placés là comme pour la chasse au furet. La ressemblance était d'autant plus grande, qu'un tapis vert, qui recouvrait le dessus de l'armoire, faisait penser aux gazons râpés avoisinant les terriers de lapins.

Ce meuble colossal était un billard, mot magique qui entre aisément dans l'oreille des collégiens et s'y loge plus facilement qu'un vers de Virgile.

— Je te mènerai jouer au billard de la citadelle, m'avait dit un de mes camarades, fort aventureux.

Ce mot, *billard de la citadelle*, prenait un caractère d'autant plus mystérieux que mon compagnon avait ajouté :

— Surtout, n'en parle à personne !

Ainsi, c'est un plaisir défendu et mystérieux que d'enfiler les corridors de la maison Lallemand, et rien ne répondait plus à cette impression que le monument assez grand pour contenir l'arche de Noé.

Quand je songe à ce billard majestueux, il me semble que seul Louis XIV eût été digne d'y faire la partie avec son favori Chamillard.

Ai-je dit que le billard des Lallemand n'avait pas de pieds ? Il était revêtu, dans toute sa hauteur, de solides panneaux qui n'empêchaient pas toutefois de percevoir de singuliers bruits : évidemment une armée de rats, en possession de l'intérieur, s'y livrait à des exercices aussi bruyants que ceux des collégiens.

Je regardais avec stupeur cette salle par les fenêtres de laquelle entrait à regret un jour verdâtre, la poussière, l'humidité, les mouches, les araignées et les hirondelles ayant déposé sur les vitres le guano particulier aux ouvertures des endroits inhabités. Tout était mystère et pénombre dans l'appartement, bourré jusqu'au plafond de bois de fauteuils, de paravents crevés, de bergères et de canapés dont un velours d'Utrecht pisseux laissait échapper des touffes de crin semblables à des chevelures fantastiques de gnômes.

Rien ne remuait dans cette immense pièce lorsque tout à coup tombèrent sur le billard, comme les pommes lancées par

Digitized by Google

Atalante, deux grosses boules d'ivoire jaunissant; mais le plus merveilleux fut le jet d'une troisième boule d'un rouge carmin qui, détachée de l'arbre du jardin des Hespérides, ne m'eût pas causé une plus vive émotion.

Cloué par la surprise au milieu de l'appartement, j'eusse attribué la trajection de ces boules à une puissance surnaturelle, si d'un vieux fauteuil une voix éraillée n'eût glapi :

— La partie commence !

Tout ce que j'avais vu jusque-là n'était rien en comparaison d'une petite vieille, ou plutôt d'un paquet de chiffons d'où se détachaient dix mille rides, un menton de galoche et un nez lui-même de galoche.

Le fauteuil à oreillettes, la vieille, d'anciennes étoffes superposées sur le dos du meuble ne faisaient qu'un.

Le temps les avait marqués du même glacis.

C'était Mlle Lallemand, qu'au premier aspect il était permis de prendre pour une sorcière.

Elle tenait à la main un bâton excessivement allongé, qui atteignait les solives du plafond. Comme j'étais plongé dans l'extase par cette succession d'impressions, à deux reprises le bâton fit retentir le parquet, accompagnant une voix de crécelle qui répétait :

— La partie commence !

L'ami qui m'avait introduit dans cet endroit prit deux gaules immenses de vieux chêne posées contre le mur et m'en mit une dans les bras, me laissant aussi embarrassé que s'il m'avait fallu combattre, lance en main, contre un chevalier armé de toutes pièces.

Cette perche était la queue; mais elle n'offrait guère plus de ressemblance avec la queue légère des billards modernes qu'un enfant au maillot avec un tambour-major.

De tels engins lourds, épais, massifs et sans flexibilité éloignaient à une longue portée le joueur du billard. Naturellement on n'employait que la *masse*, et quoiqu'il ne s'agît que de *jouer au même*, c'est-à-dire de lancer une bille contre une autre pour la loger dans l'antre appelé *blouse*, je faisais preuve sans doute d'une singulière gaucherie en manœuvrant cette queue sur le tapis vert, car la même voix de chouette éraillée qui avait ordonné le commencement du jeu s'écria :

— La houlette ! La houlette !

Digitized by Google

Mon ami, qui avait déjà quelque teinture du jeu et connaissait la langue de l'établissement, m'enleva la lourde perche dont je ne servais si maladroitement et me tendit un instrument plus en rapport avec mon innocence. C'était un bâton recourbé à l'extrémité, en forme de pelle à feu, et dont le bois, posé à plat sur le tapis, devait empêcher d'ajouter une déchirure nouvelle aux anciens accrocs raccommodés avec du fil blanc et déshonorants pour le monument.

A l'aide de cette houlette, je devins plus facilement un berger capable de gouverner le troupeau des billes; aussi quel orgueil s'empara de moi quand j'arrivai à faire tomber une des boules d'ivoire dans la muselière !

En ce moment tout était oublié : le collège, la fatigue (on devait faire trois ou quatre lieues en circulant autour de l'immense meuble), et il fallut la tombée de la nuit pour que mon ami abandonnât la perche, et moi la houlette.

Nécessairement j'avais perdu.

— Paie, me dit mon compagnon.

Ce ne fut pas sans inquiétude que je me demandai quelle somme immense pourrait solder la source de jouissances, qui avait peut-être duré quatre heures.

— Donne-moi un sou, ajouta mon ami.

Un sou! Je crus qu'il se moquait de moi.

Il alla vers la vieille endormie dans son fauteuil.

— Voilà pour *la* partie, dit mon camarade sans rougir. Et il eut l'effronterie de remettre un sou à M^lle^ Lallemand, dont la parole faisait règle.

Elle avait dit : *La partie commence!* Mais comme de coutume, le roulement des billes sur les planches sonores du billard avait déterminé l'assoupissement de la vieille demoiselle, et les joueurs eussent pu continuer arbitrairement la même partie jusqu'au lendemain, qu'elle n'eût pas réclamé plus de frais.

Avec plus de hardiesse je descendis le noir escalier du billard de la citadelle, et gaiement je repris le chemin de la maison paternelle, sans dire à quel exercice j'avais employé mon après-midi; mais pendant plusieurs nuits je rêvai de la sorcière, de la houlette, du capharnaüm bizarre où j'avais été introduit, et plus d'une fois je fus réveillé par ce cri : *La partie commence !*

CHAMPFLEURY.

Digitized by Google

# UNE IDYLLE

## PENDANT LE SIÈGE (1)

(*Suite*)

---

### X

Gabriel ne sut même pas si Eugénie était véritablement partie. Le lendemain matin et les jours suivants, il essaya plusieurs fois, mais toujours vainement, de revoir Mme Henry. Il apprit par les concierges qu'elle n'était presque plus jamais chez elle depuis que son cousin était arrivé avec le bataillon des mobiles de l'Aube, et qu'on ne voyait plus Mme Clément.

Il était au désespoir. Toute la nature qui, par le sublime prestige de l'amour, lui était apparue, pendant ce beau mois d'août, comme un spectacle splendide et tout nouveau, se voilait maintenant à ses yeux d'une brume de deuil. Du reste, la douleur avait sur lui l'influence qu'elle a sur les natures exquises : elle le rendait plus doux encore. Sa tendresse pour sa mère était devenue très expansive. Il était seulement plus silencieux à son bureau et avec ses camarades.

Cependant les Prussiens étaient sous les murs de Paris, et Gabriel, faisant comme tout le monde, était entré dans la garde nationale. Dans un coin de la salle à manger, dont Mme Fontaine bondait les placards de pots de confitures et de boîtes de sardines, étincelait le canon d'un fusil à tabatière. Tous les jours, Gabriel faisait l'exercice au Luxembourg, et deux ou trois fois par semaine, il allait, les cheveux trop longs sous le képi, le sac au dos et l'arme sur l'épaule, rejoindre son bataillon sur la place du Panthéon, et, de là, monter sa garde à la porte d'Italie.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 décembre 1889, et 10 janvier 1890.

Digitized by Google

Il s'était enrôlé dans un bataillon d'ancienne formation, plein de professeurs et de gens décorés, qui ne criait que : *Vive la France !* et commençait à être signalé comme réactionnaire. Son voisin de peloton était son ancien maître de philosophie au lycée Louis-le-Grand, lettré paisible qui, en attendant son tour de faction, tirait de sa poche un Sénèque et le lisait, assis sur le talus des fortifications, auprès des faisceaux. Gabriel tenait volontiers compagnie à ce brave homme, dédaignant les parties de bouchon, organisées par les petits boutiquiers, et les histoires africaines du sergent instructeur, ancien zouave à la barbiche rousse, qui exécutait des tours d'acrobate avec son fusil, et se faisait abreuver de petits verres par tout le monde.

Le chemin que suivaient les gardes nationaux pour se rendre au bastion rappelait à Gabriel des choses bien douloureuses. Lorsque, après avoir remonté la rue Monge, on traversait le boulevard d'Italie, Gabriel, tout en marchant dans son rang, au pas militaire, apercevait, au-dessus d'un mur ruiné, le toit de cette maison où il devait croire qu'Eugénie n'était plus, et il pouvait lire de loin, sur l'écriteau, au-dessus de la porte, ces mots qui lui faisaient tant de mal : *Clément, entrepreneur de charpente.* Un peu plus haut, dans le faubourg, le bataillon défilait encore devant la station du chemin de fer de ceinture où Gabriel avait quitté son amie en revenant de leur promenade dans la banlieue. Oh ! quelle secousse au cœur chaque fois que l'on passait là !

Cette vie oisive, en plein air, sur le rempart, ne déplaisait pourtant pas à Gabriel, car elle était favorable à la rêverie. Combien de longues heures il y vécut, appuyé sur son fusil de guerre, contemplant ces doux paysages d'automne, alors si tragiques et pleins d'ennemis cachés, mais où l'amant malheureux ne voyait, dans la ligne indécise et lointaine des collines et dans la limpidité légère et pâle du ciel, qu'un reflet de sa mélancolie ! Combien de fois, tandis que des fumées d'incendie planaient sur les bois, que les grondements du canon roulaient d'échos en échos, et qu'autour de lui s'agitait la vie tumultueuse des camps, Gabriel resta-t-il absorbé dans un souvenir délicieux et cruel, devant les grottes de feu du soleil couchant !

Gabriel aimait beaucoup aussi les factions de nuit, lorsqu'on le laissait seul, près d'une énorme pièce de siège que le vent emplissait d'une sorte de râle, et que ses regards s'abîmaient

Digitized by Google

dans la splendeur du ciel semé de froides étoiles. Par moments la voix des forts se taisait, et il y avait des intervalles de si profond silence, que Gabriel pouvait entendre distinctement le pas lourd et rythmé de la patrouille dans le chemin de ronde et la voix de la sentinelle qui criait: *Qui vive! Halte au falot!* Les nuits de clair de lune surtout, c'était splendide. D'un côté, il avait l'immensité de la campagne, baignée dans une vapeur transparente et bleue, et, de l'autre, il voyait les toits du faubourg Saint-Marceau et de la montagne Sainte-Geneviève monter, pareils à d'innombrables degrés d'argent, jusqu'au dôme du Panthéon. C'est devant ce magnifique décor, c'est dans ces heures de solitude nocturne, où l'air, plus frais et comme purifié, aiguise et exalte l'imagination et les sens, que les sentiments éprouvés et les impressions reçues dans l'ivresse du premier amour revenaient en foule à la pensée de Gabriel. Il revivait, l'une après l'autre, toutes les minutes adorées qu'il avait passées auprès d'Eugénie. Il n'avait qu'à fermer les yeux pour la revoir chez Mme Henry, brodant sous le rayon de la lampe, la tête basse et le corps un peu affaissé dans le fauteuil, de sorte que son menton touchait presque son sein. Il entendait la voix de la jeune femme, rendue plus sonore par la courbe des arches de ponts sous lesquelles ils étaient passés en longeant la Seine. Il sentait sous son bras le poids léger de celui de son amie, et sur ses lèvres la douceur des deux seuls baisers qu'elle avait pu lui donner. Alors, brisé de langueur, dévoré de désirs et de regrets, après avoir jeté au firmament, comme pour le prendre à témoin de sa douleur, le regard sublime des désespérés, il s'accoudait aux sacs à terre du rempart, se cachait la tête dans les mains et pleurait longtemps à chaudes larmes.

Cependant, si le despotique amour rendait Gabriel étranger, pour ainsi dire, aux terribles événements qui se déroulaient sous ses yeux, le jeune homme n'était pas sans les voir ou sans les apprendre, et parfois même il se révoltait contre son indifférence pour les dangers de la patrie et s'adressait d'amers reproches. Une fois surtout, le malheur public lui apparut sous une forme si saisissante et si funeste que, en songeant au peu d'attention qu'il y avait prêté jusque-là, Gabriel, qui avait une âme généreuse, se fit presque horreur à lui-même.

Ce jour-là, il était en faction au pont-levis de la porte d'Italie, lorsque revinrent, de je ne sais quel combat du côté de Ville-

Digitized by Google

juif ou de Chevilly, les débris de notre malheureuse armée, encore une fois vaincue.

Crottés, éreintés, sordides, en désordre comme un troupeau et ployant sous le poids du chassepot et du sac, ils allaient, effrayants à voir, avec leurs visages enflammés de fatigue et de fièvre, leurs guêtres boueuses et leurs vieilles capotes collées à la maigreur de leur dos.

Lignards, chasseurs à pied, turcos, cavaliers démontés, tout cela rentrait pêle-mêle avec les fourgons et les attelages. Les artilleurs, assis sur les caissons, croisaient les bras d'un air farouche ; les conducteurs dormaient à demi sur leurs chevaux velus et surmenés. Des officiers boitaient, s'appuyant sur une canne.

Un général passa, au petit trot de son bai-brun, dominant ce torrent humain, mais entraîné par lui. C'était une vieille figure militaire, probe et dure, aux moustaches grises. Il passa, le képi sur les yeux, voûté par la défaite et suivi d'un faible état-major aux uniformes souillés et par quelques rouges spahis, qui levaient vers le ciel d'automne la nostalgie de leurs beaux regards.

Le vent du nord-ouest chassait les grands nuages gris. De temps à autre, le fort de Bicêtre, tout proche, tirait un coup de canon pour protéger la retraite.

Enfin arrivèrent les ambulances. Étendus sur la toile des civières et sur la paille des charrettes, affaissés sur les selles des cacolets, les blessés, les tristes blessés défilèrent lentement, salués par la foule. Quelques-uns ne pouvaient retenir leurs cris de souffrances ; les plus jeunes pleuraient.

Il y en avait d'empilés dans des omnibus où pendait, auprès du cocher, le drapeau blanc à croix rouge, et portant, ironiquement inscrits sur leurs panneaux, les noms des joyeux villages de la banlieue, alors devenus pour les Parisiens, hélas ! les frontières de France. Des canons de fusil sortaient par les portières, et toutes les têtes ballottaient aux moindres cahots.

Une de ces sinistres voitures s'arrêta devant Gabriel. Un blessé, un pauvre petit soldat de la ligne, le ventre ouvert par un éclat d'obus, venait de s'y évanouir, et on le descendait pour le laisser mourir là, dans la rue, sous la pluie qui commençait à tomber. Détail horrible ! quand les infirmiers soulevèrent cette masse inerte, le pansement, fait à la hâte, se détacha, et un

Digitized by Google

gros paquet de charpie tomba, tout sanglant, sur le pavé.

A peine étendu sur un matelas, dans un angle de mur où les gardes nationaux avaient dormi pendant la nuit, le blessé eut un dernier tressautement et expira. C'était le simple soldat, la recrue de la veille, le paysan d'hier. Il avait un honnête visage campagnard, les cheveux rousseaux, des taches de sang sur le front et les mains calleuses encore d'avoir poussé la charrue.

Gabriel considéra longtemps le cadavre de ce soldat obscur tombé dans un combat inconnu, mort sans gloire après avoir vécu sans joie. Il songea qu'on en avait tué des milliers et des milliers comme celui-là, et comparant sa vie de molles langueurs et de lâche paresse à la destinée de cet humble martyr de l'obéissance et du sacrifice, Gabriel sentit le rouge de la honte lui monter au front et se demanda s'il était un monstre.

Le pauvre enfant n'était qu'un amoureux, et, malgré ses scrupules, ne pouvait se soustraire à la tyrannie de ce sentiment exclusif qui a été appelé si bien l'*égoïsme à deux*. Le souvenir d'Eugénie l'opprimait. Quelquefois il concevait l'espérance folle qu'il allait la retrouver, qu'elle était peut-être restée dans Paris. Mais il n'osait pas retourner chez M^me^ Henry pour s'en assurer. Un étrange dégoût le retenait lorsqu'il se rappelait ce jeune officier fumant, devant une table servie, au nez de la belle brune, dans ce lieu où était né son timide et jeune amour.

Sa vie s'écoulait donc, monotone, à aller à son bureau, à monter ses gardes et à écouter les plaintes de sa mère, qui voyait avec effroi diminuer ses provisions. Il passait assez souvent ses soirées avec Cazaban.

L'enthousiasme éprouvé au 4 Septembre par l'homme du Midi n'avait pas été de longue durée, et semblait s'être envolé avec le ballon qui avait emporté Gambetta.

Après avoir vainement réclamé des mesures de rigueur, telles que l'exécution sommaire des fuyards de Châtillon, il commençait à accuser de mollesse le gouvernement, et notamment Trochu, qu'il traitait déjà de sacristain et de capitulard. Il devenait de jour en jour plus énergique dans ses expressions, et ne pouvait dire vingt mots sans les semer des plus grossiers blasphèmes et des fameuses épithètes que le *Père Duchesne* allait bientôt rééditer. Ses opinions démagogiques s'accentuaient. Il lisait le journal de Blanqui et demandait la guerre à outrance, la levée en masse, la sortie torrentielle et le torpillage des égouts.

Digitized by Google

D'ailleurs, toujours vêtu d'habits civils et seulement coiffé du képi d'aide-major, il était attaché à une vague ambulance au centre de la ville, loin de tout mauvais coup, et dans laquelle, avouait-il, on mangeait encore de bons morceaux.

## XI

Cependant il y avait six semaines que les Prussiens assiégeaient Paris, et le mois d'octobre touchait à sa fin.

Déjà l'espérance commençait à diminuer chez ceux que n'aveuglait pas absolument la fièvre militaire qui s'était emparée de toute la population, et, malgré les discours enthousiastes et les conversations fanfaronnes, quelques esprits calmes envisageaient l'avenir avec terreur. La physionomie de la capitale prenait peu à peu un caractère plus sombre, en harmonie avec la vague inquiétude qui était dans l'air et avec le ciel soudain rembruni des derniers jours de l'automne. Malgré les ordonnances de police, les rues avaient un aspect de désordre et de malpropreté, et la détresse publique s'y manifestait en mille symptômes alarmants. Les murailles étaient souillées d'affiches de toutes couleurs, les voitures devenaient plus rares; un vent de tristesse et de misère semblait passer sur cette foule mal vêtue, où presque tous les hommes portaient l'uniforme, toujours négligé et sale souvent, de la garde nationale; de belles maisons toutes neuves étaient abandonnées aux paysans réfugiés, qui y élevaient, dans les salons fraîchement dorés, des lapins et de la volaille; et en maint endroit, le long des trottoirs, stationnaient les femmes du peuple et les servantes, faisant queue à la porte des boucheries municipales, où commençait à fonctionner le système du rationnement et où venait d'apparaître la viande de cheval. La nuit, cela devenait sinistre. Les boutiques, excepté les cafés et les pharmaciens, se fermaient de très bonne heure; déjà l'on n'allumait plus que la moitié des becs de gaz, et rien n'était plus lugubre que ces demi-ténèbres où erraient seulement quelques ombres de passants attardés.

Pourtant les dimanches furent exceptionnellement beaux pendant cette période du siège, et les Parisiens se portèrent en foule à leurs promenades favorites. Or, ce fut par une de ces claires après-midi, doucement ensoleillées, et dont Gabriel avait profité pour aller flâner sur les grands boulevards avec son ami Cazaban, qu'un événement énorme lui arriva.



Digitized by Google

Depuis quelque temps, l'image d'Eugénie s'était un peu effacée du souvenir du jeune homme, et ce jour-là, depuis le matin, il n'avait pas pensé à elle. Cazaban était venu le prendre chez sa mère après le déjeuner, et Gabriel était sorti avec son ami, heureux de causer en marchant, les mains dans les poches de sa vareuse, de suivre les rues et les quais du côté du soleil, de respirer, de voir du monde. Les deux camarades étaient arrivés ainsi jusqu'au boulevard Montmartre et allaient à pas lents parmi la foule qui encombre toujours les abords du passage Jouffroy.

Cazaban était en train d'expliquer à son ami la merveilleuse invention d'un médecin du quartier Latin, qui avait trouvé le secret de quintessencier le typhus et le choléra dans une petite fiole qu'il suffisait de déboucher pour répandre ces épidémies dans l'armée prussienne, et il s'indignait contre le refus peu patriotique du gouvernement d'employer cet énergique moyen de défense, lorsque Gabriel aperçut tout à coup, à quinze pas de lui, à l'entrée du passage, Eugénie donnant le bras à un homme de haute taille, qui portait les galons de sergent fourrier sur la manche de sa capote de garde national et qui était certainement le mari.

Le jeune homme s'arrêta brusquement. Il venait de recevoir dans l'épigastre ce choc violent, pareil à un coup de poing, phénomène nerveux que produit une forte émotion. Dans le temps d'un clin d'œil et avec cette rapidité folle que la pensée acquiert dans les grandes crises de la vie, il avait compris que la jeune femme n'avait pas quitté Paris depuis l'investissement, que ces six semaines qu'il avait passées à la regretter, elle les avait vécues tout près de lui, dans la même ville que lui, souffrant peut-être comme lui de la séparation, et l'accusant à coup sûr d'oubli et d'abandon. Au moment où il avait le bonheur inespéré de la retrouver, il ne pouvait pas courir à elle, lui prendre les mains, la voir de près, la toucher, lui expliquer tout enfin; et, pour la première fois, il la rencontrait au bras de celui qui la possédait au nom de la loi et de la société, de ce mari redouté par elle, abhorré par lui.

Gabriel l'avait reconnu tout de suite, ce Clément, dans ce grand et solide gaillard dont les yeux durs brillaient sous la visière du képi, et qui se carrait dans sa lourde capote de gros drap bleu; et auprès de ce colosse, sous ses étroits vêtements noirs, un peu maigrie déjà par les privations du siège, la délicate et mignonne

Digitized by Google

Eugénie faisait un contraste bien cruel aux yeux du pauvre amant.

La main posée sur le bras de Clément, Eugénie passa près de Gabriel et le reconnut à son tour. Elle aussi s'arrêta net, et, devenue très pâle, le regarda d'un œil agrandi par l'étonnement et l'émoi. Mais, presque aussitôt, elle détourna brusquement la tête, et, entraînée par son mari, qui ne s'était aperçu de rien, elle disparut dans la foule.

« Qu'est-ce que tu as donc? dit l'homme du Midi à Gabriel, pétrifié. Tu as l'air tout chose.

— Rien, répondit avec effort Gabriel, qui se sentait défaillir. Je suis un peu fatigué. Entrons nous asseoir dans ce café; veux-tu?

— Volontiers, » dit Cazaban, qui ne refusait jamais une offre semblable.

Mais la fin de cette promenade fut odieuse pour Gabriel. A peine entré dans l'atmosphère échauffée de l'estaminet, il sentit le sang lui monter à la tête, et il voulut repartir. Le bavardage de Cazaban l'étourdissait; il entendait sans comprendre, absorbé par la pensée qu'Eugénie était à Paris et rêvant déjà aux moyens de la revoir. Il revint chez sa mère, brisé de fatigue.

Le repas fut court, ils l'étaient tous à cette époque, et dès que Mme Fontaine eut dit les grâces, Gabriel sortit et alla d'instinct, en toute hâte, au faubourg Saint-Jacques. Il poussa presque un cri de joie en apercevant de la lumière à la fenêtre de Mme Henry. Il ne se demanda même pas s'il allait être indiscret et tomber encore dans quelque tête-à-tête avec l'officier de mobiles, et, sans chercher quelle excuse il pourrait bien donner de sa longue absence, il monta l'escalier quatre à quatre.

« Comment? c'est vous, affreux lâcheur! s'écria Mme Henry en introduisant Gabriel dans la chambre où, par bonheur, elle était seule. Eh bien! j'espère, en voilà un revenant! Et moi qui étais assez bonasse pour croire que vous vous étiez peut-être mis dans les francs-tireurs et que vous aviez attrapé quelque mauvais coup! C'est du gentil d'abandonner comme ça ses amis. Allons, expliquons-nous, monsieur l'ingrat. Qu'est-ce que vous êtes devenu depuis si longtemps? »

Mais Gabriel était trop heureux de se retrouver auprès de cette femme et dans cette chambre qui lui rappelaient tant de délicieux souvenirs; il avait un trop doux pressentiment qu'il était bien sur la trace d'Eugénie, qu'il allait la voir peut-être, pour imagi-

Digitized by Google

ner une réponse convenable aux reproches que Mme Henry lui adressait avec une colère comique.

« Mon Dieu! madame Henry, pardonnez-moi, répondit-il enfin un peu étourdiment, je suis plusieurs fois venu sans vous trouver, et puis je craignais de vous déranger depuis que je vous ai vue... en famille. »

La belle brune éclata de rire.

« Allons! allons! Je vois que vous êtes une mauvaise langue comme les autres. C'est donc si extraordinaire d'avoir un cousin? Pauvre Robert! il aura fait assez jaser sur mon compte... Et pourtant je ne le vois plus guère depuis que son bataillon est au Moulin-Saquet... Tenez, vous êtes comme cette vilaine Eugénie, qui ne voulait plus revenir parce qu'elle s'était rencontrée deux ou trois fois avec lui... Car voilà ce que c'est que de m'avoir plantée là... Vous ne savez pas qu'Eugénie est restée à Paris et vous avez été presque deux mois sans la voir. Ça vous apprendra. Tenez, vous ne méritez pas que je vous dise combien elle a pensé à vous et combien elle était triste quand nous nous demandions pourquoi vous ne veniez plus... Oh! les monstres d'hommes! Qu'est-ce que vous allez lui dire quand elle va arriver tout à l'heure?... »

Une joie immense envahissait Gabriel. Eugénie ne l'avait pas oublié; Eugénie avait souffert de son absence! Cédant à un invincible besoin d'expansion, il prit les deux mains de Mme Henry et la regarda avec des yeux mouillés de larmes de bonheur; et gagnée elle-même par cette émotion si sincère, la belle brune lui disait d'une voix encourageante :

« Allons, grand enfant, ne vous faites pas de mal; on vous aime, on vous pardonnera ! » lorsque Eugénie entra brusquement.

Les deux amants restèrent immobiles l'un devant l'autre, séparés seulement de quelques pas, tremblants, pâles, étouffés par l'attendrissement. C'étaient deux natures trop exquises pour laisser déborder leur tendresse devant un témoin, et il y eut un moment de silence bien douloureux. Mais alors Mme Henry, comprenant tout ce que la situation avait de pénible et agissant avec ce sens délicat des relations qui se révèle parfois chez les femmes les plus vulgaires, s'approcha simplement d'Eugénie pour la débarrasser de son chapeau et de son manteau, la fit asseoir près de la table; puis, s'installant elle-même et montrant un siège à Gabriel, elle dit avec un sourire :

Digitized by Google

« Allons, monsieur Gabriel, comme autrefois... lisez-nous le *Petit Journal.* »

## XII

A partir de cette journée, Eugénie et Gabriel s'abandonnèrent de nouveau à leur mutuel amour, que la séparation n'avait fait que rendre plus vif. Alors recommencèrent les paisibles veillées dans la chambre du faubourg, les lectures à haute voix, les silences que rythmait le bruit régulier des aiguilles tirées, les muets aveux échangés dans un regard. Lorsque son mari, devenu zélé garde national, était de garde au rempart, Eugénie permettait que Gabriel la reconduisît; et il n'y avait plus pour eux aucun danger d'être reconnus sur ces boulevards lointains et sombres, où quelques rares quinquets d'huile minérale avaient remplacé les éclatants cordons de gaz. C'est dans ces solitudes ténébreuses que la jeune femme, marchant lentement au bras de Gabriel et posant sa tête sur l'épaule de son ami, lui contait ses peines récentes; comme elle était plus seule et plus triste que jamais, depuis que Clément, qui n'avait plus de travail et s'occupait ardemment de guerre et de politique, ne paraissait chez lui maintenant que pour se coucher, les nuits où son bataillon n'était pas de service; comment il avait pris des habitudes d'ivrognerie et de violence, et comment il lui faisait peur lorsqu'il revenait, échauffé par la boisson, d'une séance de club ou d'une élection d'officiers, et qu'il déclamait, avec force jurons, contre les traîtres et les bourgeois, réclamant tout pêle-mêle, la trouée et l'abolition du capital, l'extermination des Prussiens et l'avènement de la Sociale. Pressée par les questions de Gabriel, la jeune femme avouait aussi le chagrin amer et le découragement profond qu'elle avait éprouvés quand elle était restée sans le voir et quand elle l'avait cru inconstant et oublieux; et c'étaient alors des serments désespérés, des malédictions contre la destinée, des caresses éperdues, des étreintes à se faire mal, des baisers trempés de larmes, tandis que le vent de la nuit faisait passer sur leurs têtes le grondement du canon des forts et quelquefois le crépitement de la fusillade des avant-postes.

Les deux amants étaient, du reste, trop timides et trop naïfs pour chercher, pour désirer même un plus complet contentement de leur amour que ces douloureux entretiens et que ces tristes baisers. Pourtant Eugénie eût été sans force contre Gabriel, si

Digitized by Google

les circonstances eussent permis à celui-ci de manifester ses désirs. Mais Mme Henry ne les laissait jamais seuls, et ils étaient incapables de préméditer le choix d'un asile pour leur idylle errante qu'ils promenaient maintenant, presque tous les soirs, sous le ciel sombre et dans le funèbre décor des nuits du siège.

Ainsi se passèrent pour eux ces tragiques mois de novembre et de décembre, pendant lesquels la ville assiégée vit fondre sur elle tous les fléaux de la guerre. Mais que leur importaient le froid, la faim, la misère, la fatigue et l'épouvante? Ils s'aimaient, ils pouvaient se le dire, et, par cela seul, ils étaient devenus étrangers à toutes les souffrances. Que leur importaient ces tumultes, ces émeutes, ces batailles? L'amour est supérieur à toutes les folies des hommes, les événements sinistres qui se passaient autour d'eux obtenaient à peine des deux amants un regard et une pensée. Gabriel se souciait bien, au 31 octobre, que le gouvernement s'appelât Trochu ou Blanqui! car c'était la veille de ce jour qu'il avait retrouvé sa maîtresse; et plus tard, quand les combats se succédèrent, toutes ces dates sanglantes, par un jeu criminel de la mémoire, ne servirent qu'à rappeler à Gabriel le mot tendre et charmant qu'elle lui avait dit ce jour-là, le passionné et doux baiser qu'il lui avait pris.

Un soir, dans la dernière quinzaine de décembre, ils étaient chez Mme Henry, lorsque celle-ci les convia à dîner pour le lendemain, annonçant que son cousin Robert avait obtenu une permission de vingt-quatre heures pour quitter les avant-postes et devait apporter un des derniers pâtés de foie gras qui se trouvaient encore dans Paris.

Sur un regard suppliant de Gabriel, qui ne voyait dans cette invitation qu'un moyen de passer quelques instants de plus auprès de sa bien-aimée, Eugénie accepta, et, le lendemain, les deux amants arrivèrent à l'heure indiquée.

Cette soirée fut une des plus heureuses de leur vie.

La petite chambre avait un air de fête. Un grand feu de bois, luxe rare à cette époque, flambait dans la cheminée. La lampe et les bougies étaient allumées et jetaient une clarté joyeuse sur la nappe blanche dont Mme Henry venait de recouvrir la table. La grande brune, qui avait fixé avec des épingles, sur sa plus belle robe de soie, un tablier de cuisine, essuyait avec entrain les verres et les assiettes, et, gagnée par la gaieté de son amie, Eugénie l'aidait à disposer le couvert.

Digitized by Google

L'officier de mobiles ne tarda pas à survenir, en tenue de guerre, chaussé de grandes bottes de cuir fauve, la poignée de son sabre sortant par la fente de sa capote, et portant sous son bras le précieux pâté dans une triple enveloppe de papier gris.

On s'attabla sur-le-champ et avec verve. L'intimité discrète qui existait entre Eugénie et Gabriel avait dissipé les soupçons fâcheux du soi-disant cousin de Mme Henry, et la plus cordiale bonne humeur ne cessa d'animer le repas. Gabriel eut bien un mouvement d'envie en comparant sa grossière vareuse et son modeste rôle de garde national sédentaire à l'élégant uniforme et aux hâbleries militaires de l'officier; il y eut même une minute où, en entendant le beau Robert adresser un fade compliment à Eugénie, l'inquiet amoureux fut livré aux tortures de la jalousie et roula dans son esprit des pensées de meurtre; mais, en somme, tout se passa à merveille, et, après avoir opéré des fouilles consciencieuses dans les entrailles du pâté et bu à une foule de choses très patriotiques, on se sépara les meilleurs amis du monde.

La nuit était froide, mais pure, et Gabriel reconduisit Eugénie. Sans doute l'entretien fut bien tendre ce soir-là, sous les vieux arbres du boulevard d'Italie, et bien exquis le baiser des adieux, car Gabriel, excité par la bonne soirée, et, il faut le reconnaître, — faible humanité! — par le repas copieux et bruyant, ne voulut pas rentrer chez lui tout de suite et se rendit au café du quartier Latin où Cazaban, au milieu d'un cercle d'hommes du Midi très exaltés, dénonçait quotidiennement la grande trahison du gouvernement et réclamait les mesures les plus énergiques contre l'ennemi.

A la grande surprise de cette réunion, où il ne paraissait que rarement et où il était considéré comme un timide et un modéré, Gabriel se manifesta ce soir-là par sa violence et son enthousiasme. Il offrit un punch, harangua l'assemblée et porta un toast incendiaire; et, vers une heure du matin, longtemps après la fermeture de l'établissement, il se promenait encore sur le quai Saint-Michel, au bras de Cazaban, lui préconisant avec éloquence les vertus de la dynamite et du picrate de potasse.

François Coppée,
de l'Académie Française.

*(A suivre.)*

Digitized by Google

# LES FRISSONS

De la tourterelle au crapaud,
De la chevelure au drapeau,
A fleur d'eau comme à fleur de peau
Les frissons courent :

Les uns furtifs et passagers,
Imperceptibles ou légers,
Et d'autres lourds et prolongés
Qui vous labourent.

Le vent, par les temps bruns ou clairs,
Engendre des frissons amers
Qu'il fait passer du fond des mers
Au bout des voiles ;

Et tout frissonne, terre et cieux,
L'homme triste et l'enfant joyeux,
Et les pucelles dont les yeux
Sont des étoiles !

Ils rendent plus doux, plus tremblés
Les aveux des amants troublés ;
Ils s'éparpillent dans les blés
Et les ramures;

Ils vont orageux ou follets
De la montagne aux ruisselets
Et sont les frères des reflets
Et des murmures.

Digitized by Google

Dans la femme ou nous entassons
Tant d'amour et tant de soupçons,
Dans la femme tout est frissons,
L'âme et la robe!

Oh! celui qu'on voudrait saisir!
Mais à peine au gré du désir
A-t-on évoqué le plaisir
Qu'il se dérobe!

Il en est un pur et calmant,
C'est le frisson du dévouement
Par qui l'âme est secrètement
Récompensée.

Un frisson gai naît de l'espoir,
Un frisson grave, du devoir;
Mais la Peur est le frisson noir
De la pensée.

La Peur qui met dans les chemins
Des personnages surhumains,
La Peur aux invisibles mains
Qui revêt l'arbre

D'une carcasse ou d'un linceul;
Qui fait trembler comme un aïeul
Et qui vous rend, quand on est seul,
Blanc comme un marbre.

D'où vient que parfois, tout à coup,
L'angoisse te serre le cou?
Quel problème insoluble et fou
Te bouleverse,

Toi que la science a jauni,
Vieil athée âpre et racorni?
« C'est le frisson de l'infini
Qui me traverse! »

Digitized by Google

Le strident quintessencié,
Edgar Poë, net comme l'acier,
Dégage un frisson de sorcier
Qui vous envoûte!

Delacroix donne à ce qu'il peint
Un frisson d'if et de sapin,
Et la musique de Chopin
Frissonne toute.

Les anémiques, les fiévreux
Et les poitrinaires cireux,
Automates cadavéreux
A la voix trouble,

Tous attendent avec effroi
Le retour de ce frisson froid
Et monotone qui décroît
Et qui redouble.

Ils font grelotter sans répit
La Misère au front décrépit,
Celle qui rôde et se tapit
Blafarde et maigre.

Sans gîte et n'ayant pour l'hiver
Qu'un pauvre petit châle vert
Qui se tortille comme un ver
Sous la bise aigre.

Frisson de vie et de santé,
De jeunesse et de liberté,
Frisson d'aurore et de beauté
Sans amertume;

Et puis, frisson du mal qui mord,
Frisson du doute et du remord,
Et frisson final de la mort
Qui nous consume!

Maurice Rollinat.

Digitized by Google

# EN CRIMÉE [1]

(*Suite*)

---

Yoursouf, 16 septembre.

Il faudrait monter au-dessus de tout cela. Pour prendre une meilleure idée de la Crimée, il n'y a qu'à s'élever sur la route de la Corniche et à visiter les principaux sites de la côte, à droite ou à gauche de la vallée centrale de Yalta. Ce pays apparaît alors incomparable de variété et de beauté.

Aujourd'hui, on me conduit à Yoursouf, la première station dans la direction de l'est, sur la route de Théodosie. La distance est de quinze kilomètres. Les petits chevaux de selle tatars enlèvent ce parcours sans ralentir un instant leur train : ils ne connaissent qu'une allure, l'amble, et ils maintiennent pendant des heures ce trot insensible, aussi rapide que le galop le plus allongé. La chaussée déroule ses zigzags entre les chênes, les pins, les vignobles de Massandra, qui descendent jusqu'au bord des flots. Au printemps, cette végétation touffue doit avoir bien de la grâce; dans l'arrière-saison, après deux mois de sécheresse durant lesquels pas un nuage n'a traversé ce ciel, la verdure est attristée par une poudre crayeuse qui blanchit uniformément les abords des routes. Les sources encore actives sont fort rares sur les pentes presque verticales de la muraille de Crimée ; dès les premières chaleurs, les neiges des sommets se précipitent en quelques jours à la mer. Pourtant un filet d'eau murmure çà et là au creux d'une ravine ; dans ces oasis, la forêt est lavée et pimpante, tout verdoie et sourit comme en avril.

(1) Voir les numéros des 25 décembre 1889 et 10 janvier 1890.

Digitized by Google

Yoursouf est blotti au fond d'une petite baie circulaire, abritée par un grand rocher où les indigènes veulent retrouver la figure d'un ours : de là le nom turc de cette localité. Un large tapis de vignes tombe des collines environnantes. Le vin d'Yoursouf est un des plus estimés de la côte ; il ne le cède qu'à celui des Voronzof. Quand, il y a un demi-siècle, le comte Voronzof, le Noé de la Russie, procéda aux premières plantations, il fit venir des plants de vigne de toutes les parties du monde : de Hongrie, de Turquie, de France, de Sicile, d'Espagne. Ces espèces se sont conservées avec leurs qualités et leurs noms d'origine, ces derniers un peu déformés seulement dans la bouche des Tatars ; e voilà comment on entend ces braves gens offrir aux baigneurs, dans les boutiques de fruits de Yalta, du malaga, de l'isabelle, du « chachelas », des grappes appétissantes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les vignerons criméens énumèrent avec orgueil les trois cents variétés de ceps qu'ils cultivent. Il en résulte une infinie diversité de vins ; nulle part au monde on ne pourrait faire pareille étude d'œnologie comparée. Les rouges sont inférieurs aux nôtres ; au contraire, les blancs sont excellents, ils peuvent lutter sans désavantage avec les crus similaires du Bordelais et de Hongrie ; et ils reviennent en Russie à moitié prix des vins étrangers, frappés d'un droit d'entrée exorbitant. Oui, mais il faut compter avec une manie dont l'industrie russe souffrira longtemps encore. On imagine peut-être que ces vins sont vendus sous une étiquette propre, sous les noms respectifs des localités qui les produisent ; pas du tout : ils partent dans le commerce sous les noms consacrés de « Bourgogne », de « Château-Laffitte », de « Sauterne » ; quelquefois, pour se couvrir contre les poursuites possibles, on ajoute en caractères plus petits cette mention : *de Crimée*. Ces vins, très naturels, sont englobés du coup dans la défaveur qui s'attache aux horribles falsifications débitées à l'étranger sous les rubriques susdites. Faute de confiance en eux-mêmes, faute d'avouer leur nom véritable, ils sont encore inconnus ou n'ont pas pris la place qu'ils méritent sur le marché européen.

J'ai insisté sur ce trait parce qu'il caractérise une des faiblesses de l'esprit national. Qu'il s'agisse d'industrie ou de littérature, le démon de l'imitation est le grand ennemi des Russes ; ils professent pour l'Occident un dédain théorique, corrigé par une docilité pratique ; l'Europe et tout ce qui vient d'Europe leur en

Digitized by Google

impose. Écoliers émancipés d'hier, alors même qu'ils simulent la révolte, les Russes hésitent encore à être eux-mêmes, à consommer leurs produits et à penser à leur façon ; ils se disent supérieurs à leurs anciens maîtres, ils ne s'en persuadent pas, et cependant c'est vrai en plus d'un cas.

Un peu avant le bas de la côte, le vignoble cesse et fait place à un grand parc. Il faut s'y arrêter, on ne trouvera pas le pareil dans tout ce vaste verger qui est la Crimée, ni dans aucun jardin botanique de l'Europe. Yoursouf passe pour la plus ancienne propriété d'agrément dont on ait souvenir dans la presqu'île. Elle appartint d'abord au duc de Richelieu. Son possesseur actuel est un marchand de Moscou, servi dans ses goûts par une de ces fortunes colossales comme on en gagne à Moscou. Il est « général civil », mais il conserve les habitudes et le costume classique de sa corporation, le kaftan moscovite. Cet heureux nabab vit dans une luxueuse forêt de platanes, de cyprès, de cèdres, de lauriers-roses, de magnolias, d'arbres de toute essence et de toutes fleurs, qui vont jusque sur la grève mêler leurs parfums aux senteurs de mer. On trouve là pêle-mêle les plantes du pôle et celles du tropique, le bouleau d'Olonetz à côté de lauriers-roses géants, tels que je n'en ai jamais vu en Grèce ou en Syrie. Dans la belle saison, on démonte les serres immenses qui abritent les plantes plus délicates ; le promeneur a l'illusion de rencontrer en pleine terre l'arbre à thé, l'oranger, le camélia. Les eaux vives sont abondantes, la fraîcheur est délicieuse, tout croît avec une énergie folle : les gazons, les fleurs et les feuillages ont encore leur éclat de printemps.

La nature montre peut-être des fantaisies plus curieuses près de l'équateur, dans ces lointaines îles du rêve où le Pacifique dort sous des feuilles et des fleurs monstrueuses ; mais ici la main de l'homme l'a savamment aidée, je doute qu'elle ait ailleurs plus de variété et plus de grâce. L'Éden devait être fait de la sorte, et l'on cherche involontairement dans ces massifs l'arbre de la science du bien et du mal. On y trouve du moins l'arbre de la poésie, un cyprès planté de la main de Pouchkine. En 1820, comme le poète se rendait dans son exil de Bessarabie, il passa quelques semaines à Yoursouf. Une famille amie l'y retenait, et une personne de cette famille fit sur lui une profonde impression. Ses lettres de cette époque montrent son imagination enivrée des splendeurs qui l'entouraient ; dans les poésies de sa jeu-

Digitized by Google

nesse, les vers mélancoliques reviennent toujours errer autour du lieu charmant

Où dorment le doux myrte et le sombre cyprès.

Après avoir payé mon juste tribut d'admiration à Yoursouf, oserai-je dire au jardinier de ce domaine combien j'ai été affligé par les nymphes de zinc, aussi répréhensibles de galbe que de métal, qui pleurent dans ces bassins sur leur laideur vulgaire?

Au sortir de la forêt enchantée, on passe brusquement dans la misère pittoresque du village tatar. Les masures basses, aux toits en terrasses, sont perchées dans les roches, de l'autre côté de la baie. Le soir tombe, les femmes et les filles se réunissent autour de la fontaine. Puiser de l'eau est la grande affaire de la vie musulmane : les gens d'Orient procèdent à cette opération avec une gravité respectueuse, comme à la réception d'un sacrement ; il y a au fond de leur conscience un souvenir confus des souffrances du désert qui leur fait attacher un prix démesuré et une idée religieuse au bienfait de cet élément. Les Tatares de la classe pauvre sont rarement voilées ; les filles portent le fez sur les cheveux, divisés en nattes pendantes. Le type est assez beau chez les jeunes, d'une dureté tragique chez les vieilles. Tandis que les femmes babillent à la fontaine et que les enfants demi-nus se roulent sur les toits, les hommes fument en silence, accroupis sur les seuils des portes. Leur regard vague, indifférent, suit la spirale blanche qui monte lentement dans l'air tranquille, les premières constellations que la nuit ramène au bas du ciel, au ras de la mer.

Orianda, Aloupka, Siméis, 17-19 septembre.

Ces jours derniers, j'ai visité la plus riche, la plus belle partie de la côte, celle où s'élèvent les plus magnifiques résidences, entre Yalta et Siméis. Je ne veux pas multiplier les descriptions; elles seraient monotones, elles ne peuvent rendre la diversité de ces tableaux faits des mêmes éléments, placés dans le même cadre, et toujours changeants, toujours surpassés par le dernier qu'on voit. Je dois pourtant dire quelques mots de deux endroits célèbres, Orianda et Aloupka. On ne peut vivre en Russie sans entendre parler sans cesse, avec toutes les formules de l'enthou-

Digitized by Google

siasme, de ces joyaux de la Crimée. Cette préparation irrite la curiosité et la rend terriblement exigeante ; elle n'est pas déçue par la réalité.

Orianda, propriété du grand-duc Constantin, est située à une petite distance, sur la droite de Yalta. On s'y rend en traversant le domaine impérial de Livadia, qui serait fort admiré partout ailleurs, et qui pâlit ici devant ses opulents voisins. A Yoursouf, l'art et la fantaisie de l'homme ont décoré un nid gracieux; à Orianda, la nature a tout fait, et elle a fait très grand.

Plus de vignobles, plus de culture, très peu de jardins ; une puissante forêt de chênes, accrochée aux crêtes du Yaïla, déroulée sans interruption, avec des plis de draperie d'une beauté sculpturale, jusqu'aux premières vagues de la mer; déchirée çà et là par d'énormes saillies de roches, par des pans de montagne écroulés qui profilent sur les eaux leurs attitudes d'une hardiesse menaçante. Tout est contraste entre des impressions que l'œil n'a pas coutume d'associer. Dans le ciel et sur l'horizon marin, une lumière d'Afrique ; sous les voûtes d'arbres et de rochers, de fraîches ténèbres, les accidents et la végétation d'une vallée des Alpes. Sur le rivage, un sol convulsé de colère, les membres de ces grands squelettes culbutés pêle-mêle; à leurs pieds, sans même un cordon de plage qui fasse transition, la nappe d'azur endormie, cette mer d'une sérénité immuable, comme le fond de certaines âmes et le bleu de certains yeux.

Dans le creux des ravins étranglés entre les quartiers de montagnes, des cascades bruissent et se précipitent. Trois voix se marient et forment un concert perpétuel : le chuchotement de ces sources, le souffle du vent dans les cimes des arbres, les répons égaux de la vague sur les galets; les deux dernières dominent tour à tour, suivant que gronde plus fort la houle du large ou le vent de la forêt. Telles les voix alternées qui célèbrent la gloire de la terre dans les hymnes du Psalmiste. Parfois, un carillon de bronze jette sa note dans ce concert; il sort des branches d'un vieux chêne ; c'est le clocher original où l'on a imaginé de suspendre les cloches de l'église.

Il y a quelques années, le palais d'Orianda a été détruit par un incendie. Le grand-duc a voulu que les matériaux de sa demeure fussent employés à la construction d'une église. Il s'est proposé de restituer avec la plus scrupuleuse exactitude l'architecture des anciennes chapelles byzantines de la Géorgie. Le

Digitized by Google

prince me montre avec sa bonne grâce habituelle la décoration de mosaïque, confiée à Salviati, et tous les détails d'aménagement qui feront de cet édifice un bijou artistique.

Tandis qu'il m'explique ses plans, je l'entends qui donne un ordre en turc au gardien, et je lui marque ma surprise. Il me raconte la bizarre odyssée de son sacristain. C'est un ancien officier de l'armée ottomane; pris par les Russes au Caucase en 1854, il s'initia au christianisme durant sa captivité; libéré à la paix, renvoyé à Constantinople, le Turc retourna bientôt en terre chrétienne pour se convertir, et résolut d'entrer en religion. Les vœux étaient méritoires pour un homme à qui Mahomet faisait la vie facile. Cependant aucun monastère ne s'ouvrit devant lui. Il alla frapper à toutes les portes saintes, à Kiev, au Caucase, au mont Athos; nulle part les moines ne voulurent admettre ce circoncis. Rebuté partout, il revint de guerre lasse chez son protecteur, qui l'installa dans ce pieux emploi. Cet officier turc, sacristain d'une église orthodoxe, symbolise bien les deux mondes qui se touchent en Crimée, l'adhérence naturelle des Russes et des populations musulmanes, sous les faux dehors d'une lutte irréconciliable.

On ne se lasse pas d'errer dans ce bois. C'est à chaque pas une surprise nouvelle, un rideau qui s'entr'ouvre sur une vue lointaine, éclatante. En regagnant la route, j'atteins la pointe de rocher la plus élevée, couronnée par une rotonde à colonnade grecque. D'ici le regard embrasse la rade de Yalta et tout ce vide illuminé qui appelle. Des voiles partent au large, les pensées fuient parmi elles; voiles et pensées vont se perdre là où on ne sait pas. D'autres voiles se rapprochent; il semble que ces barques poussées vers des lieux si beaux doivent être chargées de quelque bonheur inconnu. Le vent leur manque pour arriver.

La route de poste quitte Orianda, s'élève, franchit le col qui sépare la vallée de Yalta de celle d'Aloupka, et redescend sur l'autre versant. Elle traverse les villages tatars échelonnés à mi-côte, Gaspra, Myshore, Choréis. Partout la gracieuse fontaine turque, chargée de versets du Koran, nichée dans un bouquet de platanes, centre de la vie publique; des groupes de femmes respirent la fraîcheur alentour. Un chemin s'embranche sur la chaussée au-dessous de Myshore; à travers les champs d'oliviers, abrités dans les tièdes replis de ce vallon, il vient aboutir dans la cour d'honneur d'Aloupka. C'est la résidence que Voronzof

Digitized by Google

avait choisie pour en faire la capitale de son petit État de Crimée ; là son génie fastueux s'efforça de rivaliser avec les *Mille et une Nuits*.

Qu'on se représente la scène légèrement inclinée d'un théâtre, dont la cuvette de mer serait le parterre et la muraille du Yaïla la toile de fond. Cette muraille atteint ici sa plus grande hauteur sur un plan rigoureusement vertical ; elle sert de piédestal à la dent de l'Aï-Petri, le point culminant de la chaîne ; ce bloc brillant découpe ses déchirures sur le ciel, égal et sombre de ton comme une table de lapis. La paroi de roche polie réverbère la clarté que lui envoie le miroir des eaux. Sur ce fond de tableau surgit un palais arabe, bâti en marbre gris-bleu de Gaspra. Au centre de la façade qui regarde la mer, la grande porte de l'Alhambra de Grenade, reproduite avec les dimensions et toute l'ornementation de l'original ; colonnettes et caissons de stuc blanc, inscriptions koufiques en faïence verte. De ce porche monumental, où s'encadre l'horizon de la mer Noire, un escalier descend vers la grève ; les lions en marbre de Carrare gardent les extrémités des degrés ; l'autre jour, en passant au large, nous distinguions de fort loin ces grands animaux blancs, qui semblaient une avenue de sphinx d'Égypte. Devant les ailes du palais règnent des terrasses disposées en jardins d'hiver ou couvertes de berceaux de vigne ; les énormes sarments sortent d'un massif de fleurs odorantes ; par dessus les parapets de ces terrasses, on entrevoit le scientillement des vagues à travers un épais rideau de caroubiers, de figuiers, de myrtes et de tamaris. Autour des bâtiments d'habitation, depuis les plus hautes pentes jusqu'à la plage, le parc déploie ses trésors de végétation, essences rares, bois de magnolias hauts et touffus comme des futaies de chênes, allées de cèdres et de cyprès, noyers, sycomores, pins parasols isolés sur de vertes pelouses, dont le gazon va défier la morsure des flots.

Ce château est vraiment seigneurial et peut loger tout le rêve des plus exigeants. Les palais du Sultan, à Constantinople et sur la côte d'Asie, sont plus considérables ; mais ils ne sauraient lutter avec Aloupka pour la magnificence de certains détails, pour la beauté du site et des jardins. Un Russe de la première moitié de ce siècle pouvait seul concevoir et exécuter cette féerie orientale. Rencontrée en Russie, elle donne la même impression de gageure que ces bals du Palais d'Hiver, connus sous le nom



Digitized by Google

de *Bals des palmiers*, quand, par vingt degrés de froid, on arrive sur un chemin de neige dans une salle transformée en serre tropicale, où les femmes décolletées sortent de leurs fourrures sous une voûte de palmiers, d'orangers et de camélias en fleurs. La Russie n'aime que l'impossible, et elle en a vite la lassitude. Les hautes salles mauresques d'Aloupka sont désertes, avec un air abandonné. Dans le labyrinthe des allées du parc, je ne rencontre qu'un vieux musulman qui regagne là-haut son village.

Je le suis, je vais m'asseoir devant une petite auberge accolée à l'élégante mosquée bâtie par Voronzof pour ses Tatars. Soudain une cantilène bien connue retentit au-dessus de ma tête; c'est le muezzin, qui de la galerie du minaret appelle les croyants à la prière de midi. *Bismillah il Allah, Mohammed raçoul Allah*! Que de fois je l'ai entendue, cette incantation de mes années vagabondes, en Asie, en Syrie, en Roumélie ou en Égypte! Mais ici la voix rauque du muezzin est plus faible; découragée et soumise comme sa race et sa religion, elle parle bas sous le palais du maître moscovite. Elle n'a plus confiance en elle-même. La prière de l'iman tatar s'en va suppliante par dessus la mer, vers Stamboul et La Mecque, vers Allah, qui l'a abandonné au pouvoir de l'infidèle.

Au delà d'Aloupka, la Corniche se resserre, les terrains cultivés et boisés sont rabattus vers la plage. La petite anse de Siméis abrite un dernier groupe d'habitations sous les rochers qui ferment la côte à l'ouest. Je pousse jusque-là pour saluer d'anciens amis. Le hasard a réuni dans cette retraite, à dix minutes de distance, les deux hommes qui ont exercé peut-être l'action la plus marquée sur les destinées de la Russie depuis un quart de siècle : le général Milutine et le général Ignatief. Le premier a dit adieu au monde, il plante ses vignes avec le détachement de Cincinnatus ; la mer, sa voisine, lui murmure depuis longtemps que tout est naufrage et vanité. Le second n'est ici qu'un passant : toujours prêt pour l'action, avec sa verve intarissable, son entrain juvénile, son affabilité proverbiale. Au bord de cette baie ensoleillée, dans ce paysage d'Asie, entouré de serviteurs turcs, Nicolas Pavlovitch peut se croire encore à Buyukdéré; ce qu'il écoute dans les flots de la mer Noire, c'est le bruit vivant qu'ils apportent de Constantinople, ou cet autre tapage qu'ils recueillent depuis quelques jours sur leur rive bulgare. Les heures passent rapides à causer des souvenirs communs du

Digitized by Google

Bosphore, à évoquer des figures mortes, de l'histoire contemporaine déjà refroidie. Nos rêves inégaux d'il y a quinze ans sont aujourd'hui bons à mettre ensemble; calculs de puissance pour le faiseur d'empires, chimères plus légères pour le voyageur; quand elles fuient sous le vent au crépuscule, toutes les fumées ont la même couleur.

Rentré ce soir à Yalta, je retrouve dans la salle à manger de l'hôtel de Russie le public de baigneurs. Quand on a vu dans la journée tant de beaux arbres, il ne faudrait pas voir des hommes; les hommes semblent moins beaux. Oui, mais qu'ils sont curieux! Surtout à cette heure, dans cette fonction, chacun retranché derrière sa petite table, mangeant et pensant isolément. Il y a là du monde de toute sorte, des négociants, des oisifs, des officiers, des fonctionnaires, et même deux prêtres catholiques, des Polonais sans doute; aucune particularité de leur costume ne les trahit, mais on reconnaît sur leurs fronts le caractère indébile, le reflet de la lampe de l'autel.

Sur la galerie extérieure, une fanfare joue la sérénade de Schubert.

Tandis que la nourriture et le vin font remonter de la chaleur dans tous ces cerveaux, les ondes musicales viennent les frapper avec des effets divers. On devine ces effets aux expressions fugitives qui passent sur les visages entre deux bouchées : béatitude, sentimentalité vague, mélancolie, effort de mémoire. Pour la plupart, la musique n'est qu'un excitant qui redouble l'activité de leur pensée du moment; pensée de lucre, projet d'ambition, inquiétude de santé, idée gaillarde, réflexion abstraite. Chacun se compose un masque et serait désolé qu'on pût voir dans l'intérieur de sa petite boîte, sans se douter que les petites boîtes, mues par des rouages identiques, sont faciles à pénétrer. Ils suivent leur préoccupation de l'instant avec de faibles à-coups de volonté qu'un verre de vin suscite, qu'un second verre éteint. Heureuses gens! ils arrangent le monde au gré de la pensée qui les amuse; pas un ne s'épouvante et ne se décourage à l'idée que son crâne est un petit clapet, employé pour faire nombre dans une immense machine; à l'idée que la vie universelle poursuit son travail, qui seul a un sens, avec leurs mille petites affaires privées, qui n'en ont point. Pas un ne se dit que cette vie impitoyable va bientôt utiliser ces crânes sous une autre forme; quand, disséminés sous terre en vingt endroits, la vie reprendra

Digitized by Google

leurs éléments pour recomposer des combinaisons nouvelles du grand jeu.

Que restera-t-il alors des millions de pensées qui viennent d'être produites par ces cerveaux, depuis une heure seulement, dans la salle à manger de l'hôtel de Russie? Où va et à quoi sert toute cette poussière d'idées? Elle existe pourtant, une fois produite; elle ajoute aux effroyables quantités idéales qui s'accumulent dans le monde. Les petites boîtes n'en ont pas souci, elles continuent de fonctionner avec plus de rapidité, activées par l'effluve vital de l'estomac, par le sang nouveau qu'elles s'incorporent. C'est risible; et pourtant, si l'on touchait certains ressorts connus, dans cette minute où elles sont bien préparées, on leur ferait accomplir des actes sublimes; avec telle parole, tel spectacle, telle note de musique d'un effet sûr, on inciterait presque tous ces hommes aux héroïsmes qui tirent des larmes; le marchand sacrifierait ses plus chers intérêts, la femme dévouerait sa vie, le soldat irait se faire tuer, le prêtre se faire martyriser. Rien que pour se procurer cette mangeaille, des cerveaux pareils créent depuis des milliers d'années des inventions absolument belles; belles de la beauté mathématique, sur laquelle aucun doute ne peut mordre.

Demain, d'ailleurs, à la première minute du réveil, une petite lampe claire, inextinguible, la même pour tous, illuminera un instant leur pensée; indépendante de l'estomac, et, comme je le crois, extérieure au mécanisme cérébral qui sert pour les communs usages, cette conscience du matin rectifiera sur un plan invariable leurs idées contradictoires ou mauvaises de ce soir. Il faut bien croire que ces boîtes sont réglées suivant un dessein préconçu, avec infiniment d'intelligence et de bonté. Il faut les respecter après en avoir ri. Oui, les arbres étaient plus majestueux d'apparence; mais que c'est drôle et mystérieux, des hommes! quelle sotte chose! quelle sainte chose!

Vte E.-M. de Vogüé,
de l'Académie Française.

(*A suivre.*)

---

Digitized by Google

# NOTES ET SOUVENIRS [1]

(*Suite*)

*Mardi* 12 *septembre*. — Hier, à la Chambre, et pendant que n'importe qui, sur je ne sais quel sujet, disait n'importe quoi, je regardais Gambetta. Je ne l'avais pas vu, depuis le mois de novembre, à Tours, pendant la guerre. Il était assis à l'extrémité d'un banc à gauche. Il avait son air *bon enfant*, son air du temps où il n'était rien. Il a quelque mérite à garder cet air-là, car Gambetta est aujourd'hui une sorte de petit souverain. Il a conservé ses familiers, ses courtisans, son état-major de Bordeaux et de Tours, son personnel administratif et politique. Voilà le plus sérieux danger du temps présent! Deux meutes affamées, avides de préfectures et de sous-préfectures, les destitués de septembre 1870 et les destitués de février 1871, attendent, avec une égale impatience et une égale avidité, la restauration de celui, Empereur ou Président, qui leur rendra leurs places. La politique est en train de devenir une affaire, un métier, une spéculation. Ces malheureux révoqués me font penser à ce capitaine Jachet que le comte d'Estourmel rencontra en Italie.

« Le capitaine Jachet me détaillait, un jour, les agréments que « lui rapportait le commandement du château d'Orbitello. Indé« pendamment du traitement fixe, me dit-il, on jouit des divers « bénéfices attachés à la place; on a du bois, de la chandelle et « de la considération. »

Je parlais tout à l'heure du temps où Gambetta n'était rien.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 octobre, 10 et 25 novembre, 10 et 25 décembre 1889, et 10 janvier 1890.

Digitized by Google

J'avais tort. Gambetta a toujours été quelque chose. C'était en 1862 ou 1863. Gambetta n'avait pas vingt-cinq ans, mais les *Cinq* le traitaient déjà avec une extrême déférence. Ils étaient, au Corps législatif, les représentants de cinq circonscriptions électorales. Gambetta était, par une sorte d'acclamation populaire de toutes les *parlotes* politiques du quartier Latin, le représentant de la jeunesse des Écoles. Il était de la Chambre, sans en être. Il assistait à toutes les séances, et, lorsque Picard ou Jules Favre étaient à la tribune, ils jetaient, de temps en temps, en l'air, à la dérobée, de petits regards du côté de Gambetta, qui leur envoyait des signes d'encouragement et d'approbation.

Un jour, oui, c'était bien en 1863, Picard devait parler. La salle était comble, archi-comble, et Picard était au désespoir. Il n'avait pas de billet pour Gambetta, lequel allait et venait, agité, dans la salle des Pas-Perdus. Pas de place pour Gambetta ! Que dirait la jeunesse des Écoles ? Un député de la majorité, M. de Montjoyeux, vint au secours de Picard. Il s'en alla trouver M. de Morny et lui demanda un petit coin pour le jeune ami des *Cinq*.

— Il n'y a plus de place que dans ma tribune, répondit M. de Morny. Je vais y faire placer M. Gambetta. On m'a beaucoup parlé de lui. Je ne serai pas fâché de le voir.

Et Gambetta fut introduit dans la tribune de M. de Morny, lequel, la lorgnette à la main, examinait le petit avocat du quartier latin. Après quoi, il agita la sonnette présidentielle et ouvrit la séance. Cette sonnette, toujours la même, c'est peut-être un jour Gambetta qui la fera carillonner. Ainsi va le monde !

Bien souvent, en ce temps-là, il m'est arrivé de sortir du Corps Législatif, en compagnie de Gambetta. Nous nous en allions, en petite troupe, quatre ou cinq, au soleil couchant, après la séance, très lentement, le long des quais. Et tout le long des quais, avec beaucoup d'esprit et beaucoup d'éloquence, Gambetta nous *refaisait* la séance. Voilà ce qu'il aurait fallu dire, et comment il aurait fallu le dire. Il n'était pas toujours content des *Cinq*. Il les accusait de tiédeur et de mollesse. Ah ! s'il avait été là ! Il s'animait, s'échauffait, s'emportait, jetait à pleine voix de retentissantes tirades. Les bouquinistes étonnés nous regardaient passer. Un jour, il nous fit, sur le quai Voltaire, devant le *Moniteur officiel*, un admirable discours sur la liberté de la presse. Et, tout à coup, au milieu de ce discours, de l'autre côté

Digitized by Google

de l'eau, sortirent des Tuileries et défilèrent sur le quai du Louvre les grandes calèches de la cour, attelées à la Daumont, avec leurs quatre chevaux, leurs jockeys galonnés, et les piqueurs, et l'écuyer de service, au petit galop, près de la portière. C'étaient l'Empereur et l'Impératrice qui s'en allaient au bois de Boulogne. Gambetta salua leur passage d'une véhémente apostrophe. Il n'y avait que la largeur de la Seine entre l'Empereur et le jeune avocat qui devait gouverner dictatorialement la France après la chute de l'Empire.

*Mardi* 19 *septembre* 1871. — Dans la gare de Saint-Cloud, encore un de ces grands troupeaux d'Anglais, lorgnettes en bandoulière, et, sous le bras, le *Guide de l'étranger à travers les ruines*. A Londres, ils ont traité à forfait avec un entrepreneur. Voici le programme et le tarif. Je traduis textuellement :

*Une semaine à Paris, Voyage, hôtel de premier ordre, ruines de Paris et champs de bataille autour de Paris, soirées à l'Opéra, au Théâtre-Français ; visites aux remparts, excursions à Champigny, Saint-Cloud, Versailles, etc.; interprètes distingués, tous frais payés et pourboires compris : dix livres.*

Les Anglais sont là... cinquante ou soixante... L'interprète *distingué*, avant de mettre en mouvement sa petite troupe, prononce un discours :

— Saint-Cloud, dit-il, est tout à fait *curious*, *interesting*, *sensational*, en ce moment, à cause d'une fête populaire, très gaie, en plein vent, des cirques, des acrobates..., tout cela à côté de la ville détruite... Nous commencerons par les ruines et nous finirons par la fête. *Off ! off ! ladies and gentlemen !*

Car il y a une dizaine de *ladies* au milieu de ces *gentlemen*. Ils partent, je les suis, Saint-Cloud les enchante, Saint-Cloud les ravit. A la bonne heure, voilà des ruines ! De quelle manière Saint-Cloud a été détruit et brûlé lentement, *deliberately*, pendant l'armistice, ils le savent bien, ces Anglais, car ils lisaient le *Times*, et M. Russell a fidèlement raconté l'incendie de Saint-Cloud.

M. Jules Favre était venu, le 24 janvier, à Versailles, offrir à M. de Bismarck la capitulation de Paris.

A partir de ce moment, pour les Prussiens, devait commencer l'armistice, Paris ne tirant plus un coup de canon ; et cependant, le 26 janvier, de Versailles, M. Russell écrit : « *De bonne heure,*

Digitized by Google

*ce matin, la ville de Saint-Cloud a été incendiée par les Allemands*, etc. » Ainsi débute, dans le *Times*, la correspondance de M. Russell, et n'est-ce pas la plus décisive réponse aux journalistes allemands qui osent prétendre aujourd'hui que Saint-Cloud a été incendié par les obus français ?

Il y a eu là une exécution *historique*. Le château de Saint-Cloud devait disparaître, et il a disparu, et, avec lui, toute une charmante ville. Les Anglais, radieux, se promènent aujourd'hui au milieu de ce vaste amas de décombres... Puis, ils s'en vont voir la fête, au galop, toujours au galop... Ils ont tant de choses à voir, et si peu de temps pour les voir. Le temps est admirable, il y a foule à cette fête de Saint-Cloud... Et beaucoup de gaieté, de grands éclats de rire devant les baraques de saltimbanques. La colonne anglaise se fait place avec une impétuosité froide et une curiosité féroce ; on entend des exclamations : « Oh ! très pittoresque, très original, ces ruines, cette fête ! » Ils achetaient tout à l'heure des éclats d'obus, ils achètent maintenant des mirlitons... Mais le temps les talonne... Le guide pousse son troupeau vers la gare. Ils n'avaient qu'une heure pour les ruines et pour la fête ; l'heure est passée... A Versailles ! Versailles les attend.

Et voici que je me souviens, au milieu du vacarme de cette fête foraine, de ma dernière visite à Saint-Cloud, pendant la Commune. C'était le 9 avril, le jour de Pâques. Nous étions venus à pied de Versailles. Nous entrons, à dix heures du matin, dans l'église de Saint-Cloud... On chantait la grand'messe. Les voix des enfants de chœur s'élevaient, hautes et claires, accompagnées à la fois par l'orgue de l'église et par le canon du Mont-Valérien. Un prêtre monta en chaire et se mit à parler de la charité et de l'amour du prochain. La fin du sermon fut très touchante.

« Au milieu de toutes nos douleurs, disait le prêtre, au milieu de toutes nos angoisses, Dieu ne nous abandonne pas. Jésus-Christ nous reste. Son église est debout, épargnée, intacte, parmi les ruines... Priez, mes frères, et communiez dans le Seigneur. »

Toutes les femmes pleuraient. Quelle chaire en pareil jour, en pareil lieu, quelle chaire pour un Lacordaire ou un Ravignan !...

Nous sortons de l'église. Le pont de Saint-Cloud était gardé par une compagnie de ligne. Les fédérés occupaient le bois de Boulogne. De la rive droite à la rive gauche, entre Suresnes et

Digitized by Google

Saint-Cloud, on se tirait des coups de fusil. La circulation était interrompue sur le pont. Une femme exaspérée se disputait avec un sergent.

— C'est dans votre intérêt, disait le sergent, qu'on vous empêche de passer. Vous serez bien avancée quand vous aurez reçu une balle dans la tête.

— Une balle ! une balle! répondait la femme, je me moque pas mal de recevoir une balle pour l'agrément de la vie d'à présent... Et puis, je n'en recevrai pas, de balle. Je suis habituée à circuler au milieu des coups de fusil, depuis le temps que tout cela dure. Laissez-moi passer.

— Vous ne passerez pas.

— Ah! tenez, les Prussiens étaient moins tourmentants que vous, ils nous laissaient passer quand ils avaient le pont... On pouvait aller à ses affaires... J'ai du linge à rapporter de Boulogne. Vous me ferez perdre mes pratiques.

A ce moment, la fusillade devint plus vive. Les factionnaires, le long du quai de Saint-Cloud, regardaient l'autre rive, immobiles, prêts à tirer.

— Voulez-vous bien vous en aller et nous laisser tranquilles, dit le sergent à la femme.

Et celle-ci s'en alla en haussant les épaules.

— Se mettent-ils dans des états pour quelques méchants coups de fusil! disait-elle. Enfin je vais essayer de passer par le pont de Sèvres.

Nous retournons du côté des ruines de Saint-Cloud. Nous rentrons dans l'église. La messe finissait. Le vieux curé de Saint-Cloud, d'une voix lente et grave, prononçait l'*Ite missa est*. Le canon du Mont-Valérien redoublait de violence.

Que tout cela est près de nous ! six mois, à peine six mois ! et c'est la grosse caisse des saltimbanques de la fête de Saint-Cloud que j'entends, au lieu du canon du Mont-Valérien.

*Ville-d'Avray, 20 septembre.* — J'ai assisté ce matin au réveil de la fête de Saint-Cloud. Rien de plus original ; on surprend ainsi, en déshabillé, tout un peuple extraordinaire de saltimbanques, de femmes-silures, de pitres, de bobèches, de somnambules, d'hommes caoutchouc, de femmes colosses, de faux squelettes et de femmes-torpilles.

Voici le petit lever d'une écuyère de cirque forain ; la porte

Digitized by Google

d'une baraque roulante s'entr'ouvre ; une jeune dame se montre, une Salomé de barrière... Deux grands yeux perdus dans une tignasse noire retombant de tous côtés en cascades. Et quel costume ! un vieux jupon de tricot rose, une grosse chemise de toile écrue, les pieds nus dans des chaussons de lisières. La pauvre petite, encore vaguement endormie, tire de la baraque son matelas et l'étale au soleil, sur l'herbe, pour lui faire prendre un peu l'air. Pendant ce temps, toute une procession sortait de la voiture... un enfant... un chat noir... encore un enfant à demi nu... un chien blanc... un autre enfant... un autre chien... puis un singe... et enfin un monsieur... un seul monsieur... mais quel monsieur ! le maître de cette ménagerie... le roi de tous ces animaux !... Ils avaient passé la nuit, là dedans, en famille.

A cinquante pas de là, je surprends, entre une marchande de pain d'épice et la gérante d'un tir aux macarons, ce lambeau de conversation :

— Vous ne savez pas... la fille de la somnambule épouse le fils de la toupie hollandaise... c'est décidé d'avant-hier.

— Oh ! ça devait finir comme ça.

Est-ce la fille de la somnambule sur la porte de laquelle je lisais tout à l'heure cette affiche pleine de promesses :

*C'est ici la rêveuse des destinées du monde. Cette dame se rend en ville et ne laisse rien à désirer.*

J'entends des cris. Je vois un rassemblement. De toutes parts on accourt. C'est un combat, un combat entre deux femmes. J'interroge une marchande de pain d'épice qui me dit :

— C'est deux joueuses d'orgue qui se disputent un estropié. Il y en a une qui veut le garder, et l'autre qui dit que c'est son tour de l'avoir, qu'elle l'avait retenu pour aujourd'hui. Tenez, il est là, l'estropié !

Elle me montre un pauvre diable sans jambes, assis dans un petit chariot ; il contemplait la bataille d'un air doux et résigné, attendant la fin du combat pour s'abandonner docilement au vainqueur.

Les joueuses d'orgue me font penser à ces partis qui se livrent bataille dans la salle de spectacle de Versailles et qui prétendent que c'est leur tour d'avoir l'estropié, c'est-à-dire la France.

*Jeudi* 21 *septembre.* — Les journaux anglais admirent beau-

Digitized by Google

coup l'allocution prononcée par M. Grévy à la fin de la dernière séance de la Chambre :

« Messieurs, a-t-il dit, la session est close. »

Il a mis son chapeau sur sa tête et s'en est allé...

Je sais un autre discours qui, par sa vigueur et sa concision, peut soutenir le parallèle avec l'allocution du président de l'Assemblée nationale.

C'était devant le conseil de guerre; le colonel de Boisdenemetz donne la parole à un maréchal des logis de la garde républicaine, lequel était chargé de défendre, d'office, une pétroleuse, la fille Papavoine, je crois. C'était un vieux soldat à moustaches grises, la poitrine chargée de médailles et le bras chamarré de chevrons. On lui donne la parole. Il se lève, très ému, — c'était sa première plaidoirie, — fait le salut militaire en disant : *Mon colonel... Mon colonel...* consulte son dossier, tousse, se mouche, feuillette les paperasses étalées devant lui, répète : *Mon colonel... Mon colonel...* frise sa moustache, rajuste son ceinturon, et, enfin, dit d'un seul trait :

« Je m'en rapporte à la justice du conseil. »

Il se rassied. C'était fini. Il s'éponge le front. Il était en nage.

Nous avons entendu un autre discours bien extraordinaire, dans les premiers jours de ce mois, aux obsèques de Paul de Kock. Émile de Najac, qui représentait la commission des auteurs dramatiques, venait de dire quelques paroles sur la tombe, lorsqu'un inconnu se présenta et débita *textuellement* la petite harangue que voici :

« Paul de Kock, je te lis depuis 1828, et tu m'as toujours fait le plus grand plaisir. En arrivant là-haut, tu pourras dire au bon Dieu : — *Me voilà, moi, Paul de Kock, mais je ne sais pas pourquoi on n'a jamais voulu me décorer.* »

*Samedi* 23 *septembre.* — Il n'y a décidément qu'un très petit nombre de mots, lesquels font périodiquement le tour de l'histoire.

Ceci a été raconté cent fois : Napoléon III passait une revue dans la cour des Tuileries; M^lle^ de Montijo, d'une fenêtre du rez-de-chaussée, dans un salon voisin de la chapelle, assistait à la revue ; après le défilé, l'Empereur s'approche à cheval de la fenêtre et dit à M^lle^ de Montijo :

— Comment arriver jusqu'à vous ?

Et la future Impératrice aurait répondu :

Digitized by Google

— Sire, par la chapelle.

Or, dans un petit volume de *Mémoires sur Henri IV*, imprimé en 1782, je trouve ces trois lignes :

« Henri IV ayant demandé à M^lle d'Entragues, qu'il aimait, par où l'on pouvait aller à sa chambre : — Sire, lui répondit-elle, par l'église. »

*Lundi 24 septembre.* — Je cherchais une victoria avec un cheval et un cocher présentables. J'en avise une, sur la place, rue de Châteaudun, près de l'église Notre-Dame de Lorette. Un petit cocher, tout jeune, avec de grosses joues rebondies. Il m'avait séduit par son air de bonne humeur et de gaieté. Ce n'est pas l'air habituel de nos cochers de fiacre !

Je dis au petit cocher :

— A l'heure, rue de Richelieu, 54.

Il me répond tranquillement :

— Où qu'c'est, la rue de Richelieu ?

— Vous ne savez pas où est la rue de Richelieu ?

— J'aime mieux vous dire la vérité tout de suite, c'est la première fois que je mène dans Paris. Je ne connais pas une rue, pas un boulevard, rien, enfin, rien !

— Alors pourquoi êtes-vous cocher ?

— Je ne suis pas cocher. J'arrive de mon pays et je suis palefrenier depuis quinze jours, chez un loueur, à La Villette. Ce matin il a manqué quatre des cochers en pied. Le patron m'a dit : « Allons, prends un fouet, et monte sur le siège. Essaye de tomber sur de bons clients. Ils te conduiront. »

Cette candeur me désarma. Nous partons, je le conduis... *A droite... à gauche... à droite...* le n° 54, *c'est là...* Il ne savait pas lire ! Nous repartons... 23, rue des Saints-Pères. Je reprends la direction de mon cocher... *Tout droit...* Voici la rue de Rivoli... *Traversez... Passez sous ce guichet... Allez... Allez...* Il va, mais, tout d'un coup il s'arrête au beau milieu de la cour du Carrousel, et se tournant de mon côté :

— J'avais jamais vu ça. Comme c'est beau ! Là, à gauche, c'est conséquent ! Dites-moi ce que c'est ?

— C'est le Louvre.

— Et c' qu'est brûlé ?

— C'est les Tuileries.

— Ah ! oui, j'ai entendu parler de ça, chez nous. C'est pas les

Digitized by Google

Prussiens, c'est les Communards qui ont fait ce coup-là. Ça devait être curieux de voir brûler un monument de cette conséquence-là. C'était antique, ces bâtiments-là.

Il se remit en route. Mais voilà qu'au milieu du pont du Carrousel, saisi d'admiration, il commence à dire.

— Oh ! mais que c'est beau ! Et que c'est amusant de voir tout ça !

Il allait encore s'arrêter pour me demander des explications. Je l'oblige à marcher. Nous arrivons. Je le paye, et il me dit gaiement, drôlement.

— Merci, m'sieu. Vous êtes un bon client, vous. C'est pas comme des idiots de provinciaux que j'ai menés ce matin. Ils ne savaient pas me conduire. Mais vous, à la bonne heure, vous connaissez Paris, et vous m'avez appris des choses... le Louvre, les Tuileries... C'est moi qui devrais vous donner un pourboire.

*Mercredi 27 septembre.* — Un de mes amis, lieutenant de vaisseau, nous faisait hier ce joli récit d'un essai de régime parlementaire en Cochinchine.

Un des gouverneurs de la colonie se mit en tête, un beau matin, de connaître le vœu des populations et de réunir une sorte de Chambre cochinchinoise. Il fit savoir que chaque village aurait à nommer un délégué, lequel délégué recevrait vingt sous par jour pour dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

Les élections eurent lieu, et quatre ou cinq cents délégués se trouvèrent réunis à Saïgon. Ils furent convoqués pour la première séance qui devait être présidée par le gouverneur. Il paraît... Aussitôt, tous les députés se jettent à plat ventre... Les officiers de marine leur criaient : « Relevez-vous ! Relevez-vous ! » Ils restaient immobiles, anéantis, le nez contre le plancher. Devant le gouverneur, devant le maître, se relever, jamais ! On fut obligé de leur distribuer quelques coups de bâton, de les tirer par leurs queues, afin de les obliger à prendre une attitude plus noble et plus parlementaire.

L'amiral-gouverneur fit un discours d'ouverture tout plein d'images orientales. Puis il dit aux délégués : « Parlez... parlez sans crainte. Faites-moi connaître vos vœux... » Aucun n'osa desserrer les dents.

Le gouverneur leva cette première séance qui avait été pâle.

Digitized by Google

Il y eut, le soir, délibération au palais du gouvernement. L'amiral déclara aux officiers de son état-major que cette Chambre dépassait les limites de la platitude, qu'il fallait à tout prix lui donner un peu d'indépendance, et qu'il était même indispensable de se procurer un semblant d'opposition. Il n'y a pas, sans cela, de régime vraiment parlementaire.

Les officiers de l'état-major, le lendemain matin, prirent à part un certain nombre de délégués, les invitèrent à parler librement, à exposer leurs sujets de plainte... Ils étaient tout tremblants. Ils avaient une peur horrible des coups de bâton, s'ils se risquaient à dire ce qu'ils désiraient et ce qu'ils pensaient... Bref, pour les y décider, il fallut employer les grands moyens, il fallut les corrompre. En Europe, on achète le silence des députés, et là-bas, en Cochinchine, ce fut tout le contraire ; on fit des *avantages* aux députés de l'opposition ; on leur donna quarante sous par jour.

Grâce à ce système de corruption, la seconde séance eut une certaine petite tournure. Cinq ou six délégués, alléchés par la promesse des quarante sous, présentèrent des observations, formulèrent des griefs, etc. L'amiral était ravi... Mais cette brillante séance fut suivie d'une bagarre épouvantable.

Les délégués étaient payés à la sortie, après chaque séance. Un indigène faisait l'appel, et chaque député venait recevoir ses vingt sous... ou ses quarante sous... des mains d'un sous-officier d'infanterie de marine. Ce malheureux sous-officier reçoit tou à coup sur la tête un effroyable coup de poing, puis un second. C'était un député... un peu trop indépendant, celui-là... qui, brusquement, sans crier gare, tombait à bras raccourcis sur le pauvre caissier. Celui-ci prend peur, croit à une révolte, saisit son revolver et envoie deux ou trois balles dans le tas de la députation cochinchinoise.

Tumulte indescriptible. Les délégués jetaient des cris perçants... Des officiers et des soldats accourent, ne sachant ce qu se passait, et, pour dégager le caissier entouré par cette foule hurlante, se mettent à distribuer à tort et à travers une avalanche de coups de plat de sabre et de crosse de fusil. Jamais représentation nationale ne fut plus irrespectueusement crossée.

L'ordre à la fin se rétablit... On tâche de s'expliquer, de s'y reconnaître. Les balles heureusement n'avaient fait que deux petites blessures insignifiantes. Pourquoi cette bagarre ? Pourquoi

Digitized by Google

ce député cochinchinois avait-il donné ces deux coups de poing? Ce député, qui était-ce? La réponse est partout la même.

— Lui... c'est le fou! c'est le fou!

— Comment, le fou!

— Mon Dieu, oui, répond un indigène, c'est le fou du village de X***. Il ennuyait beaucoup les gens du pays. Il avait la tête absolument à l'envers. Il faisait des menaces à tout le monde, jetait des pierres aux passants... on en avait une peur affreuse. Alors, quand le gouverneur a fait savoir aux habitants de X*** qu'ils avaient à envoyer un délégué à Saïgon, ils ont tous dit : « Nommons le fou! nommons le fou! C'est un bon moyen de « nous en débarrasser. » Et ils ont nommé le fou.

Il n'y eut pas de troisième séance du parlement cochinchinois.

Mais il est une Chambre — non cochinchinoise — siégeant à Versailles, et quand on a élu, en février 1871, les membres de cette Assemblée, plusieurs départements français ont imité le village cochinchinois et se sont amusés à *nommer le fou.*

*Vendredi* 29 *septembre.* — Je croyais que la formule *la suite au prochain numéro* était d'invention toute récente. Pas du tout. Ce matin, dans les *Révolutions de Paris*, de Prudhomme, je me régalais d'un long article intitulé : *Origine, définition, mœurs, usages et vertus des sans-culottes*, et j'y trouvais cette phrase prodigieuse :

*Tant de gens aujourd'hui se couvrent pour se cacher du manteau du sans-culottisme.*

L'article terminé, je me mets à feuilleter au hasard le volume, et à la fin de la livraison du 8 brumaire an II je trouve cette ligne :

*L'interrogatoire de Marie-Antoinette au premier numéro.*

*Jeudi* 12 *octobre.* — Serait-ce le commencement de la grève des électeurs? Soixante mille abstentions sur cent mille inscriptions, la proportion est partout la même... Devant ce résultat, tous les journaux politiques montrent un étonnement qui m'étonne. Ils cherchent la cause de cette atonie du corps électoral, et ne la trouvent pas. Elle est pourtant toute naturelle.

Je causais, hier matin, avec un fermier de Seine-et-Marne.

— Eh bien, lui disais-je, vous avez voté dimanche dernier?

Digitized by Google

— Moi... Oh ! non, par exemple, je n'ai pas voté.

— Et pourquoi cela ?

— Pourquoi ça... Plus souvent que j'irais me déranger pour voter, maintenant qu'on est libre.

— Comment libre ?

— Mais oui, on est libre. Sous l'Empire, il fallait marcher. Il y avait le maire et l'instituteur et le garde champêtre qui vous tracassaient et qui vous faisaient des misères si on ne mettait pas le *bon* bulletin, mais à présent c'est fini... Tenez, dimanche, j'ai vendu une vache, j'aime mieux ça que d'avoir voté.

Je n'ai pu le tirer de là... Il était libre et il avait vendu une vache !

*Mercredi* 18 *octobre.* — Dîné hier avec un de nos ministres d'aujourd'hui. Voici ce qu'il nous a raconté. Il cherche un cocher ; un candidat se présente, de fort bonne mine, taille, ampleur, air d'importance et de dignité. Et le petit dialogue suivant s'engage : « D'où sortez-vous ? — Je suis encore en place, monsieur le ministre. — Chez qui ? — Chez M. de X***. (Ici le nom très connu d'un des hommes d'État du second Empire.) — Et pourquoi voulez-vous le quitter ? — Mon Dieu, monsieur le ministre, voilà... Quand M. de X*** était ministre sous l'Empire, je me faisais plus de deux mille francs chez lui, parce que j'avais cinq cents francs sur les fonds du ministère : mais depuis que monsieur n'est plus ministre, je suis réduit à mes dix-huit cents francs tout secs. Je sais bien que M. de X*** me dit toujours : « Patientez, Pierre, patientez... l'Empire va revenir... Je ren- « trerai au ministère. Vous retrouverez vos cinq cents francs. »

Mais voyez-vous, monsieur le ministre, moi, je ne crois pas au retour de l'Empire. »

A ce même dîner, une très charmante Anglaise, lady D***, qui vient de faire, à vingt ans, un voyage de noces autour du monde, nous a raconté ce voyage de la façon la plus originale, dans un français bizarre et hardi. *Ça ne lui a pas paru très important, le monde. Oh ! pas important du tout. Cela a été si vite fait, ce tour du monde...* Une seule chose l'a très vivement intéressée. Elle a pu causer, en Nouvelle-Zélande, avec un cannibale... *authentique.* Elle avait cherché le mot. « Est-ce bien ce mot qu'il faut dire ? nous demanda-t-elle, un peu inquiète. — Oui, c'est bien le mot. » Alors, rassurée, elle continua.

Digitized by Google

— On avait eu tant de peine à me le procurer. C'était un vieux, très vieux Maori... Il en reste si peu, si peu, de ceux qui ont mangé de la chair humaine... Et celui-là, il en avait mangé, on en était sûr. Mais que j'ai eu de mal à lui arracher la vérité. Il savait l'anglais assez pour me comprendre et me répondre. Seulement, il ne voulait rien dire. Il avait un air très respectable, très doux, très bon, et des yeux si tendres. Je tournais, tournais autour de la question. Mais ils savent, ces anciens cannibales, que cela ne se fait plus et ils n'aiment pas avouer... Enfin, un jour, comme il était de bonne humeur, — je lui avais donné une petite boîte à musique qui jouait des airs de danse, — j'ai pris tout mon courage : « Allons, dites-moi la vérité, vous en « avez mangé de la chair humaine. Est-ce bon ? » Alors ses yeux changèrent, se mirent à briller. J'avais la main droite levée, près de son visage, et il regardait mon pouce, et il me dit : « Oh! « lady, quand on a mangé le pouce d'une jeune dame anglaise, « on ne peut plus aimer une autre viande. »

Cette jeune femme, qui est à Londres une très grande dame, nous a fait ensuite un tableau très sombre de la situation actuelle de l'Angleterre.

— Oh ! cela ne va pas bien chez nous, pas bien du tout... Il y a de mauvais symptômes. Si vous saviez quelle difficulté nous avons à trouver des personnes convenables pour la grande livrée avec la poudre et la culotte. Et quelle difficulté aussi pour les grooms ; autrefois ils étaient respectueux, tout naturellement, comme de naissance ; mais maintenant, quand ils suivent à cheval, ils ne savent plus se tenir à bonne distance, et ils font des plaisanteries entre eux, par derrière, pour se moquer de nous. Jamais on ne voyait cela autrefois. Et à la dernière ouverture du Parlement, il y a eu, dans la foule, au passage des grands carrosses de gala, des rires tout à fait choquants. Enfin, c'est le respect qui s'en va, et lord R*** disait, l'autre soir, que rien ne lui paraissait plus menaçant pour l'avenir de notre pays.

Ces choses étaient dites par cette jolie femme avec une imperturbable gravité.

Ludovic Halévy,
de l'Académie Française.

(*A suivre.*)



Digitized by Google

# LA MAISON DES DEUX BARBEAUX [1]

*(Suite et fin)*

## V

La maison des deux Barbeaux redevint plus mélancolique, plus silencieuse et plus solitaire qu'au temps de Mlle Lénette. Les persiennes des fenêtres donnant sur la rue du Bourg restaient hermétiquement closes, sauf pendant deux heures, le samedi, quand Catherinette époussetait les meubles et cirait l'appartement. La porte d'entrée ne s'ouvrait pas deux fois le jour. L'intérieur, où les tapis amortissaient le bruit des pas, avait l'aspect demi-obscur et la taciturnité d'un cloître : on ne s'y parlait qu'à voix basse, comme dans une église.

M. Xavier Duprat, en garçon prudent, n'avait pas attendu au lendemain pour déguerpir. Dans la nuit même, il avait pris le premier train partant pour Metz. Une fois en sûreté dans le sein de sa famille, il avait prétexté une subite maladie, et, ayant sollicité de son procureur un congé illimité, il avait chargé un collègue d'enlever du logis Lafrogne ses livres et ses effets mobiliers. Huit jours après, Germain ayant fait nettoyer le logement vacant, y avait transporté ses hardes et ses papiers. C'était là qu'il couchait lorsqu'une affaire imprévue le retenait à Villotte; le reste du temps, il vivait à la ferme.

Quant à Laurence, elle menait une existence de recluse et de pénitente. Son premier soin avait été de congédier sa femme de

(1) Voir les numéros des 25 novembre, 10 et 25 décembre 1889, et 10 janvier 1890.

Digitized by Google

chambre et de se contenter du service de Catherinette. Puis elle avait opéré une réforme dans sa garde-robe; adieu les toilettes pimpantes, les nœuds de rubans et de dentelles, tous les raffinements de coquetterie qu'elle prenait plaisir à inventer. Elle avait revêtu une simple robe de laine noire montante, et elle avait serré ses bijoux dans leurs écrins. Les meubles du boudoir et du salon avaient été ensevelis sous des housses, les cuivres et les lustres de cristal de roche dormaient emprisonnés dans de la gaze. Elle n'habitait plus que sa chambre à coucher, où un portrait de la tante Lénette, un vieux pastel aux couleurs demi-effacées, lui jetait soir et matin un regard réprobateur. Elle ne voyait personne si ce n'est, aux heures des repas, le méthodique Hyacinthe, qui venait mélancoliquement s'asseoir en face de sa belle-sœur.

Ils se parlaient peu, sauf en présence de Catherinette; mais quand ils se trouvaient en tête à tête, l'aîné des deux Barbeaux devenait muet comme l'un des poissons de son enseigne. Il mangeait, le nez dans son assiette; quand parfois Laurence levait les yeux vers lui d'un air suppliant et qu'il pressentait qu'elle voulait faire appel à sa miséricorde, il détournait la tête et entamait une conversation intime avec le chat de la maison qui lui frôlait les jambes. Laurence n'osait insister; elle comprenait qu'elle avait en Hyacinthe un juge indigné, et d'autant plus rancunier qu'il avait été le dernier à la croire coupable. Après le dessert, Hyacinthe, repliant minutieusement sa serviette dans les plis, se levait, allait frapper deux ou trois petits coups secs sur le baromètre, en murmurant : « Il pleuvra demain, » ou « le temps est au beau, » puis il poussait un gros soupir et s'esquivait sans bruit, comme il était entré.

Germain n'assistait à ces repas que rarement, les soirs où il était forcé de coucher à Villotte, et alors le dîner était encore plus lugubre. Laurence n'osait ni lever les yeux ni remuer, et si, par distraction, son mari lui adressait la parole, elle croyait deviner dans chaque mot une intention amère ou méprisante. Lorsqu'il lui arriva pour la première fois de partager le souper de famille, Germain resta sombre et taciturne jusqu'à ce qu'on eût desservi; mais, au moment de se lever, il dit à Laurence sans la regarder :

— On a donc renvoyé Marianne?

— Oui, monsieur, murmura-t-elle, c'était une dépense inutile, j'ai voulu m'habituer à me servir moi-même.

Digitized by Google

— En effet, répliqua-t-il d'un ton sarcastique, cette fille ne pouvait plus vous être utile maintenant... Je comprends !

Elle crut qu'il insinuait que Marianne lui avait servi de complice à Rembercourt, et elle voulut protester, mais il lui ferma la bouche par un : — C'est bien ! — très sec, et il sortit avec Hyacinthe.

Ces coups de boutoir de Germain étaient pour elle la pire des tortures. Elle sentait qu'il la jugeait plus coupable qu'elle ne l'était en réalité, et qu'il avait pour elle un mépris dédaigneux. Parfois, humiliée et endolorie, elle voulait l'aller trouver et tenter de se justifier; puis elle prenait peur, elle savait d'avance que, rien qu'en entendant sa parole rude et ironique, elle se troublerait et n'arriverait qu'à gâter davantage la situation. Elle préférait se taire et attendre. Elle craignait, en provoquant une explication, de perdre sa dernière espérance, et elle tenait tant à la conserver !

Elle y tenait, non par intérêt ou par amour-propre, — mais par suite d'un sentiment d'une nature plus mystérieuse et plus tendre. Elle voulait reconquérir l'estime de Germain, tout simplement parce qu'elle commençait à aimer son mari.

Oui, Laurence aimait Germain Lafrogne. Le labyrinthe du cœur féminin, si compliqué et si plein de routes enchevêtrées, a de ces tournants étranges et de ces surprises merveilleuses. Les femmes subissent irrésistiblement l'attrait de la force, et, comme Mme Sganarelle, « il leur plaît d'être battues ». Celui qui veut gagner leur tendresse doit les battre moralement ou physiquement, selon leur position et leurs habitudes sociales.

Du moment où Laurence avait vu Xavier pâlir et trembler sous le regard de son mari, elle n'avait plus eu que du mépris pour ce lamentable amoureux, et, du même coup, son admiration pour Germain était née. L'idole primitivement adorée avait été brisée; mais, en même temps, un dieu plus imposant s'était dressé à la même place sur un piédestal tout neuf, comme dans les évolutions de la mythologie antique. Le sang-froid dont Germain avait fait preuve, la façon dont il avait su vaincre sa colère, la sauvage grandeur avec laquelle il avait congédié le coupable et la magnanimité hautaine avec laquelle il avait traité Laurence, tout cela avait fortement frappé la jeune femme. Loin de le trouver ridicule maintenant, elle le regardait avec une sorte de crainte tendre qui est le commencement de l'amour. La rusticité du fa-

Digitized by Google

rouche chasseur avait même à ses yeux une âpre couleur de réalité qu'elle trouvait plus belle que toutes les sentimentalités romanesques dont elle avait jadis peuplé son imagination. Elle était maîtrisée par cet homme fort et elle souffrait cruellement de l'avoir offensé.

Se réhabiliter dans le cœur de son mari était son unique désir. Mais comment arriver à le convaincre et à se disculper ? Comment détruire les préventions de Germain, quand toutes les apparences étaient contre elle, et quand celui qui aurait pu plaider sa cause, quand Hyacinthe lui-même la tenait en suspicion ?... Elle voulut du moins montrer aux deux frères qu'elle n'était point la femme frivole qu'on supposait, et qu'elle pouvait devenir aussi sérieuse, aussi bonne ménagère que la tante Lénette. Elle se fit initier aux détails du ménage par Catherinette; la maison fut tenue avec une stricte économie, et, comme au bon temps d'autrefois, les deux Barbeaux trouvèrent leur linge en ordre et leurs vêtements d'hiver et d'été préparés à point. Parfois elle s'enfermait dans sa chambre, en tête à tête avec le pastel de la tante Lénette, et elle demandait à l'image fanée de la vieille fille de lui inspirer les moyens de reconquérir Germain; mais les traits de la défunte restaient rechignés et impassibles, et ses sévères yeux gris semblaient dire à l'infortunée pénitente : « Je n'ai pas confiance ! »

Un jour, en furetant dans un secrétaire fermé depuis la mort de la tante, elle trouva un registre manuscrit, aux feuillets de papier verdâtre couverts d'une grosse écriture. C'était ce que nos pères appelaient leur *livre de raison*, le mémorandum où ils consignaient à la fois leur dépense et les événements de la vie domestique. Toute l'existence patriarcale des Thoiré et des Lafrogne y était relatée naïvement et au jour le jour, jusqu'à l'heure où M^lle^ Lénette avait cessé d'écrire. La vie passée de Germain s'y déroulait depuis l'heure de son baptême.

Laurence parcourut ces longues colonnes de comptes avec l'intérêt qu'elle avait mis jadis à dévorer *Valentine*. Il lui semblait qu'elle entrait ainsi intimement dans la vie de son mari, et l'animation qu'elle apportait à cette lecture rétrospective montrait mieux que tout ce qu'on pourrait dire combien elle était possédée par le désir de mêler désormais ses pensées et ses émotions à celles de Germain. Il restait encore beaucoup de pages blanches sur le registre. Laurence le serra dans son pupitre, et à partir de ce moment elle y inscrivit les dépenses de la maison.

Digitized by Google

Elle sortait peu. On ne la voyait guère que les dimanches à l'église, à la messe de neuf heures. Naturellement la ville s'était préoccupée des changements survenus dans la maison des deux Barbeaux, on avait flairé quelque drame intime et on avait beaucoup glosé sur l'étrange façon de vivre des deux époux. Delphin Nivard seul aurait pu donner des éclaircissements sur ce mystère; mais comme il ne se sentait pas la conscience nette et comme il ne se souciait pas de renouveler connaissance avec la rude poigne de Germain, il avait mis une martingale à sa langue et se contentait de savourer en son par-dedans le mal qu'il avait fait. De guerre lasse, les curieux avaient renoncé à chercher la clef de l'énigme, et quand le hasard de la conversation amenait Mme Lafrogne sur le tapis, on se bornait à hausser les épaules. — Elle a une maladie noire, disaient les commères, c'est bien triste pour son mari. — Et on s'en tenait là.

Une maladie noire, en effet. A mesure que les mois se passaient, la jeune femme perdait courage et patience. Dans le plein éclat de ses vingt ans, un deuil intérieur assombrissait pour elle les plus claires journées de soleil et les plus belles fêtes de l'été. Elle se disait que son printemps était manqué, et elle se comparait mentalement à un arbre fruitier en fleurs atteint mortellement par la gelée d'une nuit de mars. — Tout était admirablement préparé: les étamines d'or se pressaient tendrement autour du pistil vert; le vent du nord avait soufflé et avait tout perdu. Les corolles blanches restaient encore sur les branches, mais un petit point noir marquait la place du pistil brûlé par la gelée. — Laurence se trouvait plus misérable encore que cet arbre malchanceux, car elle savait que, si sa vie était manquée, c'était par sa faute.

Pendant un temps, elle s'était flattée de l'espoir que son changement de vie et son dévouement pour la maison attendriraient le cœur du maître et que, jugeant la pénitence assez longue, il s'adoucirait jusqu'à pardonner. Maintenant elle commençait à désespérer. Il y avait bientôt un an que durait cette situation, on touchait presque à l'anniversaire de la fatale scène, et rien n'indiquait que Germain fût disposé à l'indulgence. Il employait ses journées à Rembercourt à surveiller la ferme ou à faire des chasses enragées à travers bois. Lorsqu'il apparaissait à Villotte, Laurence l'apercevait à peine. De temps à autre seulement, quand elle avait le dos tourné, il lui jetait à la dérobée des regards en

Digitized by Google

dessous, moitié tristes, moitié soupçonneux; ou bien, à table, il avait parfois de brusques accès de toux, comme s'il eût voulu étouffer un soupir ou une émotion qui lui montait à la gorge. Le plus souvent, il se retirait de bonne heure dans le logement jadis occupé par Duprat, et il en partait dès l'aube. Pour l'entrevoir, Laurence se levait de grand matin, et, cachée derrière ses rideaux, elle épiait son réveil ; elle le suivait des yeux tandis qu'il procédait à sa rapide toilette de chasseur, le cou nu, la chemise entr'ouverte, la poitrine à l'air. La vie active l'avait conservé jeune, il n'y avait pas un fil d'argent dans sa barbe ni dans ses cheveux, ses yeux bruns brillaient d'un éclat viril sous ses gros sourcils noirs, et Laurence le trouvait beau.

Si, en apparence, Germain restait impitoyable, du moins Hyacinthe s'était adouci. L'aîné des Barbeaux rendait justice aux efforts de sa belle-sœur. Comme il était d'un naturel compatissant, il la plaignait tout bas, et un soir que Lafrogne jeune avait soupé à Villotte, il l'entreprit à ce sujet :

— Cadet, lui dit-il en le reconduisant dans sa chambre, tu es bien dur pour Laurence. Je t'assure que la pauvre femme a du bon et qu'elle s'est fort amendée... Il ne faut pas vouloir la mort du pécheur, et une âme chrétienne doit savoir pardonner.

— Je ne suis pas une âme chrétienne, répliqua rudement Germain, je suis un mari indignement trompé et qui ne veut pas l'être une seconde fois... Chat échaudé craint l'eau froide.

— Mais, Germain, tu exagères peut-être aussi les choses... D'après ce que nous avons entendu de la conversation de ta femme avec ce misérable Duprat, il est évident que Laurence lui résistait; la faute n'avait pas été poussée jusqu'à ses dernières conséquences, et, en bonne justice, il est de règle que l'intention n'est pas réputée pour le fait.

— Vas-tu recommencer ta plaidoirie sur la coupe de Pharaon et le sac de Benjamin? interrompit sarcastiquement Germain, tu n'es pas bon avocat, mon pauvre Hyacinthe. Peu importe que la faute ait été entière! Ce qui est certain, c'est que Laurence se moquait de moi et abusait de ma confiance.

— Tu l'as punie, et aujourd'hui elle se repent, elle souffre...

— Moi aussi j'ai souffert!... je souffre encore.

— Possible, mais peut-être est-il juste que nous pâtissions aussi, car tous les torts ne sont pas du côté de Laurence, et nous en avons notre part.

Digitized by Google

— Vraiment! s'écria Germain avec ironie, et lesquels? Serait-ce de l'avoir prise sans un sou vaillant et de lui avoir donné une maison confortable où elle vivait comme une reine?

— C'est, repartit lentement Hyacinthe, de l'avoir prise par égoïsme et non par affection. Soyons consciencieux, cadet, et reconnaissons que dans ce mariage nous n'avons vu que notre intérêt et non le sien. Laurence était pour nous une manière de femme de charge bien élevée et rien autre. Nous ne nous sommes pas dit qu'elle était jeune et que nous, nous étions vieux, qu'elle avait besoin de grand air et de distractions, et que nous l'enfermions sans pitié dans les quatre murs de notre vie casanière. Or, si l'on veut être aimé des gens, il faut les aimer un peu pour eux-mêmes et non uniquement pour soi... Voilà quels sont nos torts, mon camarade; ils n'excusent pas les siens; mais, selon mon humble *jugeotte*, ils sont suffisants pour que nous nous montrions moins raides... Je tenais à te dire cela ce soir, et là-dessus je te laisse à tes réflexions... Bonne nuit.

— Bonsoir! grommela le cadet en fermant sa porte.

Germain dormit mal. Quand il se leva, l'aube blanchissait à peine au-dessus de la cour, et on n'entendait que le gazouillis des hirondelles sous le chéneau du toit. Il alluma sa pipe et s'accouda pour fumer derrière ses persiennes entre-bâillées. La maison sommeillait encore. Catherinette, alourdie par l'âge, avait les jambes moins alertes et descendait tard à sa cuisine. En face, aux fenêtres de Laurence, les rideaux tirés restaient immobiles. Un coq chanta dans la basse-cour, de petits nuages roses moutonnèrent dans le ciel, et l'*Angelus* sonna au couvent des dominicaines. Au même moment, la porte du vestibule tourna sur ses gonds, et Laurence, enveloppée dans un peignoir gris, tête nue et bras nus, parut dans la cour, où glissaient les premières clartés matinales.

Elle aussi avait peu dormi; n'ayant plus de femme de chambre, elle avait pris l'habitude de se lever la première, et, pour ménager les vieilles jambes de Catherinette, elle allait puiser elle-même à la pompe l'eau fraîche destinée à sa toilette. Elle s'approcha du bassin verdi autour duquel poussaient des touffes de cochléaria, posa le broc sous le robinet de cuivre, et, soulevant dans ses mains délicates le lourd balancier de fer, se mit à pomper lentement.

Un souvenir des jours d'autrefois filtra mélancoliquement dans

Digitized by Google

le cœur de Germain. Il se rappela la première nuit passée par Laurence à Villotte, et les détails familiers de cette matinée où il avait été lui remplir sa cruche à la pompe. Elle était tout aussi jolie et mignonne qu'en ce temps-là; plus peut-être encore. Tandis qu'elle se haussait ou se baissait, suivant les mouvements du balancier, les plis du peignoir marquaient la ligne onduleuse de ses épaules et de ses reins; l'une des manches retroussées laissait à nu ce petit signe noir qui avait jadis tout d'abord charmé Germain.

Elle avait tourné le robinet, et l'eau tombait dans le broc avec un glouglou sonore. Tout essoufflée d'avoir soulevé le balancier, Laurence s'arrêta pour respirer et leva la tête vers le pan de ciel bleu, encadré dans le carré des toits. Une légère toux partant des persiennes du petit logement la fit soudain tressaillir; elle rougit et baissa brusquement les yeux, car elle venait d'apercevoir entre les lames les spirales bleuâtres de la pipe de Germain. — A son tour, elle pensait à cette première matinée passée à Villotte, et au broc d'eau fraîche si galamment apporté par le farouche chasseur.

Pendant ce temps, Germain, remué par une sourde émotion, se demandait s'il ne ferait pas bien de descendre comme autrefois, d'empoigner le broc et de le porter jusqu'à la chambre de Laurence. Il avait déjà la main sur le bouton de la porte: — Non, pensa-t-il, j'aurais l'air trop bête! — Et il se rencogna dans le fond de son logement.

La cruche trop pleine débordait et ruisselait jusque sur l'ourlet du peignoir; Laurence poussa un soupir, puis elle saisit le broc précipitamment, et la porte se referma sur elle. — Il est impitoyable, songeait-elle en traversant le vestibule; s'il s'était senti un peu d'amitié pour moi, il serait descendu... C'est bien fini, il faut renoncer à le fléchir et je n'ai plus qu'à prendre un grand parti...

Tout le reste du jour, elle s'enferma dans sa chambre en tête à tête avec le vieux registre de la tante Lénette. Germain était retourné à Rembercourt; le soir à souper, au moment où Hyacinthe se levait pour consulter le baromètre: — Monsieur, lui dit-elle timidement, j'aurais une chose à vous demander.

— Parlez, ma chère enfant, répondit Hyacinthe.

— Pourriez-vous me conduire demain à la ferme?

— A la ferme! répéta-t-il interloqué. — C'était, à son sens, le

Digitized by Google

dernier endroit que Laurence devait songer à revisiter. — A la ferme! Et qui donc voulez-vous y voir?

— J'ai besoin de parler à mon mari... à M. Lafrogne.

— Mais il était ici hier, comment n'avez-vous pas profité de l'occasion?

— Hier, je n'avais pas encore arrêté la résolution que j'ai prise aujourd'hui, et dont je tiens à l'informer.

— Que votre volonté soit faite, ma chère enfant, mais je ne vous cacherai pas que l'endroit est mal choisi, et que Germain est de mauvaise humeur.

— Je me suis déjà dit tout cela... Nous partirons de bonne heure, n'est-ce pas?

— Dès que vous voudrez... Mais c'est donc bien urgent, et ne pourriez-vous patienter jusqu'à ce qu'une occasion plus favorable?..

— Non, c'est impossible.

## VI

Neuf heures venaient de sonner à l'église de Fains: le son grêle de l'horloge, après avoir longé les lisières des bois encore imbibées de la rosée matinale, était entré par la fenêtre ouverte de la chambre de Germain, mêlé aux claquements de fouet des remorqueurs de bateaux, aux nasillements des canards et au bruit sourd des faux abattant les herbes des prés. Germain, le pied sur une chaise, bouclait ses guêtres et se disposait à partir pour les bois, quand un roulement de roues fit crier le gravier de la cour, et il crut reconnaître le piaffement des petits chevaux corses qu'on attelait d'ordinaire au panier. Il se leva, dressant l'oreille. Quelques secondes après, un pas furtif, et si léger qu'il semblait à peine frôler les marches de l'escalier, monta vers lui, en se rapprochant toujours. Le frôlement cessa sur le palier, et on frappa timidement à la porte.

— Entrez! cria-t-il d'une voix impatiente.

Laurence apparut sur le seuil, vêtue de sa petite robe noire. Une voilette couvrait à demi son visage très pâle, et sur sa poitrine, agitée par l'émotion et par la montée de l'escalier, elle serrait nerveusement un objet enveloppé dans un journal.

— Vous ici? murmura Germain interdit.

Digitized by Google

— Hyacinthe est en bas, répondit-elle comme pour s'excuser de sa hardiesse; je suis montée seule parce que je désirais vous parler en particulier.

— Entrez et fermez la porte... Qu'avez-vous à me dire?

— Je viens vous demander la permission de partir.

— Partir? — Il la regarda, stupéfait. — Et où voulez-vous aller?

— Dans la seule maison où je puisse vivre sans être à charge à personne... chez ma mère.

— Ah! qui vous fait supposer qu'ici vous soyez à charge à quelqu'un?

— On est toujours à charge aux gens quand on mange leur pain sans leur être utile ni agréable... Je me rends justice... Je sais que je n'ai plus votre affection ni votre estime, que vous ne me gardez que par condescendance pour l'opinion publique et obéir aux convenances.

— Et vous trouvez que cela est injuste...

— Je ne me plains pas, je sais que vous aviez le droit d'agir encore plus rigoureusement que vous ne le faites... Seulement, vous eussiez été moins cruel en me chassant tout de suite qu'en me réduisant à cette condition humiliante... La punition est trop dure... J'ai patienté pendant des mois parce que je croyais toujours...

Elle s'interrompit brusquement et rougit en s'apercevant qu'elle allait se trahir. Germain avait levé la tête et regardait sa femme droit dans les yeux, comme pour chercher à lire dans ses prunelles humides le complément de sa pensée.

— Poursuivez, dit-il, que croyiez-vous?

— Je croyais que j'aurais la force d'accepter votre mépris comme une pénitence, de mettre de côté mon orgueil, de supporter avec patience cette situation qui n'est ni d'une épouse ni d'une servante... Mais je ne peux pas... je ne peux pas!

Sa voix devenait moins ferme; on devinait qu'elle faisait un effort pour comprimer les sanglots qui menaçaient de monter jusqu'à ses lèvres. Germain avait détourné la tête, et il regardait obstinément du côté du mur.

Il y eut un silence. Au dehors, le grincement d'une faux aiguisée par un faucheur montait par intervalles jusqu'au fond de la petite chambre où les mouches bourdonnaient dans un rayon de soleil.

Digitized by Google

— Je ne suis pas un croquemitaine, reprit Germain d'une voix un peu altérée; mon intention n'est pas de vous garder prisonnière, et vous pourrez partir quand le cœur vous le dira.

— Je partirai demain... Mais avant de m'en aller, j'ai à vous rendre compte de l'argent que vous m'aviez donné pour la maison...

Elle déplia le paquet qu'elle tenait serré contre sa poitrine et en tira le vieux registre de Mlle Lénette. — Voici mon livre de dépense, continua-t-elle, et voici l'argent qui reste.

Elle posa le registre et un petit rouleau d'or sur la table, tandis que Germain faisait un geste comme pour se défendre de rien exiger de pareil. — Pardon, dit-elle en insistant, je tiens à ce que vous sachiez que tout est en ordre chez vous...

Lafrogne cadet s'était levé et se promenait lentement dans l'étroite chambrette, la tête penchée, le dos arrondi; quand il arriva près de la fenêtre, il murmura sans se retourner : — C'est demain... irrévocablement?

— Oui, demain... je prendrai le train de dix heures.

Elle hésita encore un moment, attendant toujours un mot de lui et ne voulant pas le quitter sans une dernière parole affectueuse, mais il ne bougea pas; les larmes emplissaient les yeux de Laurence, et elle n'osait plus parler. Elle se borna à balbutier : — Adieu, monsieur! — mais si bas, si indistinctement qu'on eût dit plutôt un commencement de sanglot qu'une parole articulée. Puis elle ouvrit la porte et descendit lentement l'escalier. Quelques minutes après, on entendit de nouveau les chevaux piaffer, et le panier rouler sur la route...

Germain alors se retourna. Ses traits énergiques s'étaient violemment contractés; il aperçut le livre de comptes sur la table, et, se rasseyant d'un air sombre, il l'ouvrit machinalement. Tout à coup, il se sentit secoué par une profonde émotion intérieure qui se traduisit par un léger tremblement des lèvres et du menton sous sa barbe touffue; il avait reconnu le *livre de raison* de la famille, le vieux registre à couverture de parchemin où successivement Jean Thoiré et la tante Lénette avaient consigné les dépenses et les événements mémorables de la maison. En tournant les feuillets, il tomba sur une page au haut de laquelle on lisait écrit de la main de Mlle Lénette : — « Aujourd'hui, 23 mars 1822, est né mon neveu Germain Lafrogne. » — Il lui sembla qu'il découvrait, ensevelis sous les feuilles mortes de

Digitized by Google

maints étés, tous les souvenirs de son enfance, depuis le jour où, revêtu de sa première culotte, il avait été traîné par la tante à l'école des sœurs de la Doctrine, jusqu'à cette glorieuse matinée où, suivi de son chien Phanor, il avait commencé sa première chasse dans la plaine de Véél, radieuse de soleil.

Il tournait lentement les pages jaunies. Sur certains mots, des grains de sable bleu, ayant séché avec l'écriture, jetaient encore au soleil le scintillement de leurs paillettes métalliques, tandis que depuis bien des années les mains qui avaient semé ces pincées de poudre gisaient, décharnées et rigides, sous le sable du cimetière. Germain reconnaissait au passage la grosse écriture noueuse du père Thoiré, la *bâtarde* sévère et proprette de la tante. Puis au verso d'un feuillet, il arriva aux caractères élégants et fluets de Laurence. A côté des larges écritures commerciales, ces lettres délicatement penchées et bouclées avaient l'air de fleurettes mignonnes poussant aux marges d'une allée de gravier. Il se mit à les déchiffrer attentivement, oubliant l'heure qui s'avançait et le soleil qui entrait à flots par la fenêtre grande ouverte.

Il remarquait, non sans un sentiment de surprise attendrie, avec quel soin minutieux et presque pieux la maison avait été dirigée pendant cette période de la vie de Laurence. Rien n'avait été négligé, elle avait pensé à tout : à l'ordonnance des lessives, au renouvellement des fleurs plantées sur la tombe de M^lle^ Lénette, aux menus préférés d'Hyacinthe et surtout à son bien-être, à lui, Germain. A chaque page, la préoccupation du mari absent se trahissait par un léger détail : les vêtements chauds préparés et empaquetés pour Rembercourt dès la fin d'octobre, le linge frais envoyé à la ferme chaque semaine, même certains pâtés de viande froide, commandés à Catherinette et expédiés par Hyacinthe les jours de grandes chasses au bois. Elle n'avait point passé un jour sans s'occuper de lui...

Il feuilletait de plus en plus lentement, et il alla ainsi jusqu'à l'endroit où l'écriture s'arrêtait brusquement à mi-page. Là, en guise de signet, il y avait quelques feuilles de rose éparpillées, à demi desséchées déjà, mais exhalant encore un parfum discret et assourdi, comme l'adieu que Laurence avait soupiré tout à l'heure en s'éloignant.

Et c'était fini. Personne maintenant n'aurait plus le courage de rien inscrire sur les pages restées blanches. Le vieux *livre de*

Digitized by Google

*raison* que l'aïeul avait légué à ses enfants, et que Laurence avait considéré comme un devoir de tenir au courant, personne ne le continuerait plus... A quoi bon? Ces livres-là ne sont précieux que pour les familles qui se perpétuent, et Hyacinthe et Germain mourraient sans postérité dans leur morfondante solitude de célibataires. Tout était dit maintenant. Laurence allait partir, et une fois la jeune femme envolée, la maison redeviendrait le logis maussade et silencieux des deux Barbeaux. Ils n'auraient plus qu'à brûler le vieux registre, de peur qu'après eux on ne le vendît dans un lot de papiers inutiles, et que quelque boutiquier ne fît des cornets avec les feuillets pleins de l'écriture du grand-père, de Lénette et de Laurence...

Personne ne pouvait voir ce qui se passait dans la petite chambre haute, personne que les fauvettes sautillant dans les pruniers d'en face ou les hirondelles passant et repassant devant la fenêtre. Aucun regard indiscret ne surprit donc ces deux larmes qui roulèrent des yeux de Germain et se perdirent dans sa barbe. D'ailleurs, il avait baissé la tête tout contre le registre comme pour cacher son émotion même aux oiseaux du jardin. Il la tenait si près des pages jaunies, si près! que tout à coup ses lèvres se posèrent sur les feuilles de roses séchées, et que le rude chasseur y mit un baiser...

Pendant ce temps, au trot des deux chevaux corses, le panier ramenait Hyacinthe et Laurence à Villotte. Ils échangèrent peu de paroles durant la route; l'aîné des Barbeaux poussait de profonds soupirs, et la jeune femme faisait d'énergiques efforts pour rester calme. Dès qu'on fut arrivé rue du Bourg, Laurence écrivit à sa mère et se prépara pour le départ. Elle n'emportait que son modeste trousseau de jeune fille, et ses bagages furent bientôt prêts. Vers le soir, elle fit ses dernières recommandations à Catherinette et pria son beau-frère de monter chez elle pour l'aider à ficeler ses malles.

Tandis que le brave Hyacinthe, tout contrit, mais n'osant s'opposer à un départ qui avait été approuvé par Germain, assujettissait et nouait les cordes en conscience, Laurence étiquetait les clés des armoires et des placards.

— Tout est en ordre, dit-elle, quand Hyacinthe eut achevé sa besogne; voici les clés, elles sont numérotées et vous vous y reconnaîtrez facilement.

Elle lui tendit le trousseau, mais les doigts de Lafrogne aîné

Digitized by Google

étaient si gourds et tremblants que le paquet de clés glissa de ses mains et tomba bruyamment sur le parquet.

Ce bruit de ferrailles fut si étourdissant qu'ils n'entendirent pas qu'on frappait à la porte. On tourna le bouton, et Germain entra, rouge, poudreux, tout échauffé par la marche et le soleil.

Il regarda les caisses ficelées et alignées le long du mur. — Ainsi, dit-il à Laurence, qui était devenue pâle, vous êtes bien décidée à partir?...

— Il le faut, balbutia-t-elle.

— Eh bien, s'écria-t-il, en ce cas, nous partirons ensemble, il n'est pas convenable que ma femme voyage seule.

Les yeux noirs de Laurence s'ouvrirent tout grands; elle tremblait et n'osait pas comprendre, mais Hyacinthe, lui, avait déjà compris, et secouant vivement la main de son frère :

— C'est bien, cadet! s'exclama-t-il; allons, embrasse-la!

Laurence s'était déjà jetée dans les bras de son mari, et, la tête roulée sur la large poitrine du robuste chasseur, elle fondait en larmes.

Laurence et Germain voyagèrent pendant cinq mois. Quand ils rentrèrent à Villotte, en décembre, l'émotion causée par tous les événements que nous venons de conter avait eu le temps de se calmer, et les deux époux reprirent tranquillement possession de leur maison de la rue du Bourg. M. Xavier Duprat ne reparut plus à Villotte, mais l'aventure désagréable qui avait marqué ses débuts dans la magistrature ne l'empêcha pas de faire un joli chemin. Il appartenait à l'école de ces jeunes doctrinaires qui joignent beaucoup de morgue à beaucoup de souplesse, et qui, ayant plus d'ambition que de principes, ne sont jamais gênés par leurs opinions ou par leur conscience. Déjà substitut avant la guerre, il retrouva en 1871, dans les ministères et à l'Assemblée Nationale, quelques anciens camarades de sa conférence, dont l'influence était toute-puissante et à l'aide desquels il sut se faire pousser à un siège de procureur, en attendant mieux.

Son éloquence rigide est en grande faveur à la cour de X..., et quand il prend la parole dans une affaire criminelle compliquée d'adultère, les réquisitoires de ce magistrat inflexible font frissonner les coupables sur leur banc et dilatent le cœur des jurés. Parfois l'honnête Hyacinthe, qui a gardé l'habitude de feuilleter la *Gazette des tribunaux*, tombe sur une de ces virulentes répli-

Digitized by Google

ques de M. le procureur Duprat, et la lecture de ces phrases pompeuses sur « la perversion des mœurs contemporaines et le mépris des saintes lois de l'honneur et de la morale » a le don de le mettre de mauvaise humeur pour le reste de la journée. Il rougit jusqu'au blanc des yeux, et on l'entend s'écrier en plein cercle, en froissant le malencontreux journal : — « Hypocrite!... vil sycophante! »

Heureusement l'aîné des Barbeaux trouve dans la maison de la rue du Bourg de douces compensations qui lui font vite oublier la saveur amère de ce calice. Il est devenu oncle. Quelques mois après le retour des deux époux, la jeune Mme Lafrogne a mis au monde un garçon qu'on a nommé Claude, comme le grand-père Lafrogne, et qui a été tenu sur les fonts baptismaux par Hyacinthe et Mme de Coulaines.

Le nouveau-né est vigoureux et râblé; tout annonce, à le voir pousser dru, que ce sera un gars solide et que le nom de Lafrogne ne disparaîtra pas de sitôt de l'état civil. Grâce à lui, la maison des deux Barbeaux connaît de joyeux tapages, dont les vieux couloirs et les hautes solives avaient perdu l'habitude depuis plus de quarante ans. Hyacinthe en est ragaillardi, et quand, par un clair soleil, il promène dans ses bras le marmot devant la façade de la rue du Bourg, les sirènes des fenêtres et les chérubins du portail semblent eux-mêmes rajeunis par l'arrivée de ce jeune hôte. Ils lui souhaitent la bienvenue du haut de leurs chapiteaux de feuillage, et le bambin émerveillé échange des risettes avec ces faces joufflues et ces bouches que le rire fend jusqu'aux oreilles.

André Theuriet.

---

*Le Gérant :* H. Dutertre.

Digitized by Google

# COMMENT STANLEY

## REJOIGNIT EMIN-PACHA

### I

#### DE L'AROUHOUIMI AU LAC ALBERT-NYANZA

Combats contre les indigènes. — Désertions et famine. — Marches en forêts. — La plaine. — Toujours la guerre ! — Où est Emin ? — Marche en arrière. — Le fort Bodo. — Maladies. — Retour au lac. — Une lettre. — Arrivée d'Emin et de Casati.

L'an dernier, je terminais ainsi ma première étude sur *Stanley* (1) :

« En dépit des apparences et malgré les pronostics fâcheux, je persiste à croire qu'un jour je rouvrirai ce livre pour y ajouter quelque odyssée nouvelle du hardi voyageur ; il faut s'attendre à tout de la part de Stanley et de sa complice, la Fortune. »

Mes prévisions se sont réalisées. Stanley vient de gagner la côte orientale d'Afrique, ramenant avec lui Emin-Pacha, Casati et les derniers débris de ce qui fut le Soudan égyptien.

Reportons-nous en juin 1887, à l'époque où Stanley, ayant formé à Yambouya, sur l'Arouhouimi, un camp retranché sous le commandement du major Barttelot, se porta de l'avant sur le fleuve vers le lac Albert Nyanza, à la recherche d'Emin-Pacha.

Dès le début, l'entreprise se montra ardue.

(1) Voir *La Lecture*, numéros des 10 et 25 décembre 1888, 10 et 25 janvier, 10 et 25 février, 10 et 25 mars, 10 et 25 avril 1889.



Digitized by Google

L'expédition avait parcouru une douzaine de milles quand, aux districts de Yamboudé, elle se trouva arrêtée par l'hostilité des indigènes.

Il y a là, en effet, toute une génération qui se souvient du passage de l'Homme Blanc sur le Congo, en 1877, et des sanglantes hécatombes dont l'embouchure de l'Arouhouimi fut le théâtre. Aussi, à l'approche de Stanley, les indigènes mirent le feu à leurs villages, et sous le voile protecteur de la fumée, ils ripostèren cruellement aux éclaireurs de la colonne qui tentaient d'enleve les obstacles ; ce fut pendant plusieurs jours une série de com bats dans lesquels les indigènes eurent recours à tous les moyen employés par ces peuplades primitives pour harceler un ennemi. Mais Stanley avait prévu cette situation ; il était décidé à passer outre, à briser par la force tout ce qui s'opposerait à sa marche, et il eut rapidement raison de ces populations sans cohésion, sans discipline ; il traversa ces territoires comme un boulet de canon, sans se soucier des ruines, des morts, des malédictions et des rancunes dont il semait derrière lui ces routes, encore vierges, de l'Afrique centrale.

L'expédition suivit, pendant cette période, la rive gauche de l'Arouhouimi, s'aidant du cours du fleuve pour transporter les charges et les malades, et guerroyant sur les rives pour protéger la marche en avant.

Au bout de deux mois et demi elle atteignit Ougaroua, colonie arabe établie sur les rives de l'Arouhouimi, où elle reçut un accueil des plus hospitaliers.

Stanley se répand en amertume contre les Arabes qu'il rencontre en Afrique ; telle n'a pas toujours été sa manière de voir ; car, si nous nous rappelons bien, lors de son premier voyage, à Taborah, il fit avec eux une étroite alliance, leur conseilla de combattre Mirambo, et essuya même un échec de la part de ce chef fameux.

Mais aujourd'hui Stanley voit les choses sous un autre jour, et les centres d'Arabes lui semblent odieux ; est-ce peut-être parce qu'ils n'adoptent pas son système de voyager la mitraille à la main ?

Quoi qu'il en soit, si Stanley ne se félicita pas de son arrivée à Ougaroua, il n'en fut pas de même de ses hommes, qui, harassés d'une marche en pays ennemis, trouvèrent à l'établissement arabe un repos dont ils avaient grand besoin et de sérieuses provisions de route.

Digitized by Google

Soixante-six hommes avaient déserté ou étaient morts en route, et trente-six demeurèrent à Ougaroua ; de plus, l'expédition dut renoncer à transporter le bateau en acier, qu'elle laissa à Kilanga-Louga, ainsi que Parke et Nelson, avec soixante-dix charges de marchandises.

En cet endroit, l'Arouhouimi coule à travers une zone forestière immense ressemblant sous bien des rapports aux forêts tropicales de l'Amérique du Sud. Ce ne sont que bois épais, ruisselants de pluie et constituant la basse futaie d'une forêt dont les têtes maîtresses atteindraient de trente à quarante-cinq mètres de hauteur. Qu'on se représente un amas inextricable de ronces et d'épines ne recevant jamais la lumière du soleil ; des ruisseaux serpentant paresseusement à travers les profondeurs de la jungle ; ici un affluent profond, que borde une merveilleuse végétation dans les différentes périodes de fougueuses croissances ou de mornes décompositions ; ailleurs, de jeunes lianes, dans leur développement exubérant, entourant le cadavre de quelque géant de la forêt. Le murmure incessant d'insectes de toutes formes et de toutes grandeurs se mêle au cri des singes et au chant des oiseaux ; de temps à autre, une troupe d'éléphants se montre et disparaît aussitôt dans la profondeur des bois. Des pluies torrentielles, une atmosphère impure, engendrant la fièvre et la dysenterie ; et partout la nuit, cette éternelle nuit de la forêt qui vous enveloppe comme d'un manteau.

Telle fut l'existence de la caravane pendant les cinq mois qu'elle mit à traverser la région boisée de l'Arouhouimi. C'est là aussi qu'elle rencontra les Nains, race hideuse et méchante, dont les attaques à l'aide de flèches empoisonnées lui furent si funestes.

Enfin, le 12 novembre, on arriva à Ibouiri, région très peuplée, où l'on put enfin se procurer des vivres ; mais des trois cent quatre-vingt-neuf hommes, la caravane n'en comptait plus que cent soixante-quatorze, réduits à l'état de véritables squelettes.

Stanley commanda une halte pour permettre à ses gens de reprendre des forces ; mais ils étaient aigris contre lui et se montrèrent sceptiques à l'égard de ses promesses. Leurs souffrances avaient été si grandes, leurs malheurs si nombreux, la route à travers la forêt si interminable, qu'ils se refusaient à croire que dans quelques jours on allait voir la plaine, trouver du bétail, arriver au Nyanza, où les attendrait l'Homme Blanc, Emin-Pacha.

« Courage ! leur disait Stanley, au delà de ce pays désolé se

Digitized by Google

trouvent des terres vierges où les vivres abondent, vous y oublierez vos misères ; montrez que vous êtes des hommes, marchez au but. »

Mais ils étaient sourds à ses supplications; poussés par la faim et les misères, ils avaient vendu pour quelques épis de blé leurs fusils et leurs munitions et se trouvaient dans un état de démoralisation complète. Irrité, Stanley se montra impitoyable. Une mutinerie ayant éclaté, il fit saisir plusieurs de ces malheureux et ordonna qu'on les pendît en présence de tous. Enfin, le 1er décembre, du haut d'une montagne que Stanley nomma le Mont-Pisgoh, on aperçut cette terre promise qui allait mettre un terme à tant de souffrances : la caravane déboucha dans la plaine.

Après cent soixante journées d'une obscurité continuelle, à travers d'impénétrables forêts, on recouvrait la grande lumière du jour ensoleillant le paysage qui se déroulait à perte de vue. Jamais l'herbe n'avait paru si verte! Oubliant le poids de leurs charges, les hommes hurlaient et bondissaient de joie en se livrant à des danses folles.

C'est ainsi qu'on arriva le 9 septembre sur le territoire du puissant chef Mazamboui. Mais là, après tant de luttes contre la nature, il fallait recommencer la série des combats contre les hommes. Dans cette région, les villages sont si nombreux que tout sentier est bordé de huttes ou de champs; les indigènes s'y tenaient en embuscade, harcelant la troupe et lui causant des pertes sensibles. Aussi, arrivé au centre d'une agglomération de villages, Stanley fit immédiatement occuper une montagne voisine et construire une zériba ; il était temps ! Car déjà le cri de guerre résonnait au loin; de tous les points du pays les indigènes arrivaient en masse, et il devenait évident qu'une attaque sérieuse se préparait.

Pourtant la nuit se passa dans le plus grand calme, et le lendemain quelques palabres s'ouvrirent. Les naturels se disaient sujets d'Ouganda, mais ajoutaient que leur véritable roi était le souverain de l'Ounyoro, Kaba-Rega, dont Mazamboui était le représentant; de celui-ci dépendait la paix ou la guerre. Dans un but de conciliation ils acceptèrent les tissus et le fil de laiton de Stanley pour les porter au chef, dont la réponse parviendrait le lendemain ; entre temps les hostilités furent suspendues. Mais le lendemain, à 8 heures du matin, l'expédition fut avertie que Mazamboui, jugeant que les étrangers n'avaient rien à faire dans

Digitized by Google

le pays, les engageait à rétrograder, sinon qu'il s'opposerait à leur passage.

Stanley estima qu'il fallait passer outre, et, sans perdre de temps, il envoya une compagnie de quarante hommes, commandés par le lieutenant Stairs, pour attaquer la vallée, tandis que Jephson, à la tête de trente tirailleurs, prenait le flanc des indigènes qui descendaient de la montagne. Culbutant tout ce qui entrave sa marche en avant, Stairs traverse une rivière étroite et profonde et prend d'assaut le premier village, tandis que Jephson remonte la vallée et coupe la route au gros des guerriers.

A 3 heures de l'après-midi, la voie était libre, et les ennemis n'apparaissaient plus que sur la crête des pics voisins.

L'expédition poursuivit alors sa route ; mais, tantôt sur les flancs, tantôt sur les derrières, les indigènes ne cessaient de la harceler, de sorte qu'il fallait livrer bataille presque à chaque pas.

Le 13 décembre, voyant le découragement gagner ses hommes, Stanley leur montrant l'horizon s'écria :

« Préparez-vous à voir les eaux du Nyanza ! »

Mais eux murmuraient :

« Pourquoi le Maître parle-t-il continuellement du Nyanza ? Ne sommes-nous pas dans une plaine ? Et ne voyons-nous pas là-bas les montagnes à plus de quatre journées de marche d'ici ? »

Et pourtant ce jour-là, à une heure et demie, le beau lac se déroulait à leurs pieds.

Ce fut au tour de Stanley de se moquer des incrédules, en leur indiquant la majestueuse nappe d'eau qui s'étendait à perte de vue.

Le point objectif de l'expédition était Kavalli ; on en était encore distant d'environ 10 à 11 kilomètres, et, pour y arriver, les voyageurs descendaient la crête de la montagne, quand soudain, du haut du plateau que l'on venait de quitter, les indigènes se jetèrent sur l'arrière-garde ; il fallut faire volte-face et livrer de sérieux combats ; si l'ennemi avait montré en plaine autant de ténacité et la même furia, l'expédition eût peut-être été décimée avant d'atteindre Kavalli. Mais ici la montagne facilitait la stratégie de l'Homme Blanc, et Stanley, repoussant cette agression de la dernière heure, gagna le pied du plateau où il fit établir son camp.

Le 14, il était à Kakonga, situé à l'extrémité sud-ouest du lac

Digitized by Google

Albert ; il s'efforça d'abord de s'attirer les bonnes grâces des indigènes, mais n'y put parvenir. Ceux-ci refusaient de faire l'échange du sang, parce que, assuraient-ils, aucune personne amie n'était jamais arrivée vers eux de l'ouest du lac ; ils ne voulurent accepter aucun présent, et se bornèrent à donner de l'eau aux voyageurs et à leur montrer le chemin. Leurs procédés, en somme, étaient courtois ; ils ne manifestaient qu'un désir, que l'étranger quittât au plus tôt leur territoire.

Stanley suivit pendant plusieurs kilomètres la route qui lui était ainsi indiquée, et qui le mena en effet à un demi-mille du lac où il s'installa. Il réfléchit alors à la situation.

Évidemment, Emin n'avait pas dû recevoir les courriers, car, avec les deux steamers dont il disposait, il lui eût été facile de se rendre en cet endroit du lac, et d'y préparer les indigènes à l'arrivée de Stanley.

D'autre part, le canot en acier était resté à Kilanga-Louga, à trois cent-cinquante kilomètres de là. Aux alentours, nul arbre de taille suffisante pour construire une embarcation ; et pourtant, comment songer à atteindre Wadelaï avec une expédition aussi réduite ? On avait dépensé cinq caisses de cartouches pendant les cinq derniers jours de combats ; pour peu que l'on se trouvât dans la nécessité de soutenir un siège, les provisions allaient être rapidement épuisées.

Un seul projet parut pratique à Stanley : retourner en arrière ; construire un fort sur l'Arouhouimi ; envoyer une expédition à Kilanga-Louga pour y chercher le bateau ; remiser entre temps toutes les charges dans le fort, y laisser une garnison qui se chargerait d'y semer du blé, retourner au lac Albert et s'avancer à la recherche d'Emin-Pacha.

Stanley réunit ses officiers en conseil de guerre et leur soumit ce programme, dont l'exécution fut acceptée à l'unanimité.

Le 7 janvier, c'est-à-dire au bout de trois semaines de marche en retraite, l'expédition atteignit Ibouiri, où fut construit le fort Bodo, d'où le lieutenant Stairs, avec une centaine d'hommes, se rendit à Kilanga-Louga pour en rapporter le bateau, les marchandises, et réunir le chirurgien Parke et le capitaine Nelson au gros de la caravane.

Des trente-huit hommes restés avec ces deux officiers, onze seulement arrivèrent au fort, les autres étaient morts ou avaient déserté.

Digitized by Google

Quand Stairs fut de retour avec le bateau et les charges, Stanley l'envoya plus en arrière encore, à Ougaroua, afin d'en ramener les convalescents qui s'y trouvaient, lui accordant trente-neuf jours pour cette tâche.

Mais à peine son officier était-il parti, que Stanley tomba malade : pris d'une gastrite et d'un abcès au bras, il fut un mois à se remettre, et ce ne fut que quarante-sept jours après, le 2 avril, qu'il repartit pour l'Albert-Nyanza, accompagné de Jephson et de Parke.

Le capitaine Nelson fut désigné comme commandant du fort Bodo, où fut laissée avec lui une garnison de quarante-trois hommes. Quant au lieutenant Stairs, qui n'était point revenu, il devait également demeurer au fort jusqu'à nouvel ordre.

Le 26 avril, Stanley revoyait de nouveau le lac Albert ; cette fois, les indigènes se montrèrent d'humeur plus conciliante ; Mazamboui consentit à faire l'échange du sang ; son exemple fut suivi par tous les autres chefs, et l'expédition, amplement pourvue de vivres, atteignit sans encombre les rives du Nyanza.

On n'était plus qu'à une journée de marche du lac, quand des indigènes, venant de Kavalli, apprirent à Stanley qu'un homme blanc avait remis au chef de leur village un paquet qui lui était destiné.

« Veux-tu nous suivre, ajoutèrent-ils, et nous te le remettrons ?

« — Demain, à l'aube, répliqua Stanley, je viendrai avec vous, et si ce que vous dites est vrai, je vous ferai tous riches ! »

Le camp fut animé cette nuit-là. Les nouveaux venus devisaient avec les voyageurs, leur racontant de merveilleuses histoires, au sujet d'immenses vaisseaux aussi grands que des îles et remplis d'hommes, qui circulaient sur les eaux du lac, là-bas, au nord.

Plus de doute, ces gens-là avaient vu les steamers d'Emin-Pacha.

Aussi ce fut avec une émotion profonde que le lendemain, à Kavalli, Stanley reçut des mains du chef un paquet recouvert d'un morceau d'étoffe imperméable (qui contenait une lettre d'Emin-Pacha).

Il est permis de croire que, dans cette missive, Emin ne se montre guère enthousiaste de l'arrivée de son sauveur ; bien plus, si nous la rapprochons d'une lettre qu'il écrivait à cette époque

Digitized by Google

au docteur Felkin, on est tenté de croire qu'Emin se considérait comme étant destiné à porter secours à Stanley plutôt qu'à être secouru par lui.

« Ces jours derniers, écrit-il, j'ai envoyé une petite expédition vers le sud-ouest du lac pour m'enquérir de Stanley, et avec l'intention de fonder une nouvelle station dans le district d'A-Lendou. »

Il continue, parlant des projets de l'Angleterre, projets à l'exécution desquels il suppose Stanley attelé :

« L'Angleterre ne laissera pas improductive la région entre Mombaz et notre province ; l'ouverture de cette route n'est qu'une affaire de temps ; à l'occasion, je pourrais y coopérer avec l'aide de mes troupes, et en fondant moi-même quelques postes. Pour le moment, j'attends Stanley, qui doit m'apporter la clef de bien des énigmes. »

Ce n'était certainement pas là le langage d'un homme ayant besoin d'un salut quelconque.

Aussi Stanley parle-t-il sans effusion aucune de la réunion qui eut lieu à quelques jours de là, le 29 avril. Le bateau qu'il avait envoyé sur le lac avec Jephson revint vers les sept heures du soir ; Emin-Pacha et Casati en débarquèrent, et Stanley les reçut à son camp.

## II

### EN RETRAITE VERS L'ARRIÈRE-GARDE. — RETOUR AU LAC

Au camp d'Yambouya. — Mort du major Barttelot. — L'arrière-garde décimée. — En route. — Famine. — Un désastre.

D'importants palabres eurent aussitôt lieu entre les Européens. Stanley, voulant donner à son expédition au secours d'Emin-Pacha toute sa raison d'être, insista énergiquement pour le décider à retourner en Europe ; mais, fidèle à la promesse qu'il avait maintes fois énoncée de faire son devoir jusqu'au bout, de ne déserter en aucun cas le poste que lui avait confié Gordon, Emin résista. Et, de fait, aux yeux de l'Europe civilisée, avait-il le droit d'abandonner ainsi ce cœur du Soudan arrosé du sang de tant de héros et où l'humanité avait planté son drapeau ?

Digitized by Google

Quelles étaient en effet ses forces?

Était-il dans la situation d'un malheureux assiégé, d'un chef d'armée condamné à une défaite certaine?

Emin-Pacha avait sous ses ordres deux bataillons de réguliers composés chacun de cent carabiniers occupant en tout quatorze stations, ce qui constituait une ligne de communications d'une longueur d'environ trois cent trente kilomètres le long du Nyanza et du Nil. Il commandait en outre à une force assez respectable d'irréguliers qu'il évaluait lui-même à huit mille personnes.

Comment Stanley a-t-il pu lui dire en présence de cette situation:

« Si j'étais à votre place je n'hésiterais pas un instant sur la ligne de conduite à suivre, je retournerais en Europe. »

Car enfin, il n'y a pas à se le dissimuler, à ce moment-là Emin-Pacha et Casati réunis exerçaient bien un pouvoir absolu sur ces provinces équatoriales; le Mhâdi semblait avoir respecté à dessein ce dernier refuge de la civilisation; dans tous les cas, depuis des années, il ne tentait rien contre ces provinces qu'il lui eût été pourtant facile de conquérir; cette situation créait à Emin-Pacha une immunité qu'il pouvait mettre à profit pour fortifier sa position.

Si peu après, comme nous allons le voir, le Mhâdi s'est avancé et a fait main basse sur ces provinces, la responsabilité tout entière en incombe au bruit intempestif de cette expédition de secours qui, ainsi comprise, n'avait aucune raison d'être.

Mais n'anticipons pas.

En somme, au moment où Stanley, Emin et Casati se trouvèrent réunis pour la première fois, le pouvoir d'Emin n'était pas menacé, ses forces étaient intactes, et ainsi s'explique la résistance qu'il opposa aux conseils de Stanley.

Interrogé à son tour, Casati déclara à Stanley que la ligne de conduite du gouverneur Emin serait la sienne, et que si le gouverneur restait, ce qui paraissait être sa résolution intime, il demeurerait avec lui.

C'est évidemment là qu'il faut chercher l'explication de la mauvaise humeur qui s'exhale des lettres de Stanley. Il raille ce qu'il appelle les hésitations, les scrupules d'Emin; la perspective de voir sa bruyante expédition de secours n'aboutir à aucun résultat lui fait perdre le sentiment exact de la situation. En conseillant la retraite, il oublie que, quand on a l'honneur de

Digitized by Google

commander en chef une place forte qui vous a été confiée, on ne déserte jamais pareil poste, on y meurt.

Cependant, alors qu'Emin se trouvait là-bas en plein centre de son gouvernement, à la tête de plusieurs milliers d'hommes disciplinés et bien armés, quel était l'état de l'expédition Stanley, destinée à le secourir?

Elle se trouvait morcelée en trois tronçons : l'un au camp de l'Arouhouimi, sous le commandement du major Barttelot; l'autre au fort Bodo; le troisième, très affaibli, aux côtés de Stanley; la nécessité s'imposait donc de réunir ces tronçons épars, et pour cela Stanley fut obligé, il faut bien le reconnaître, de réclamer l'appui d'Emin-Pacha.

Lorsqu'il quitta celui-ci au bout de trois semaines, il lui laissa M. Jephson, deux Soudanais et trois Zanzibarites; mais il lui emprunta de son côté des soldats et cent deux porteurs. Quatorze jours plus tard, Stanley regagnait le fort Bodo, où se trouvaient, on se le rappelle, le capitaine Nelson et le lieutenant Stairs; ce dernier, revenu d'Ougaroua, n'avait ramené que seize hommes sur cinquante-six, tous les autres étaient morts.

Le fort Bodo était d'ailleurs dans un état très florissant : dix hectares avaient été livrés à la culture, une moisson de maïs se trouvait dans les greniers, et l'on venait d'ensemencer à nouveau.

Le 16 juin, Stanley quittait le fort Bodo, seul Européen, à la tête des gens d'Emin-Pacha pour rejoindre au camp de Yambouya l'arrière-garde et transporter l'immense quantité de charges qui se trouvait en cet endroit.

La descente du fleuve s'effectua avec une très grande rapidité; mais, à mesure qu'on avançait, Stanley concevait de vives inquiétudes au sujet de son arrière-garde : non seulement il ne la rencontrait point, ce dont il s'était flatté un moment, mais il rattrapa peu à peu tous les courriers qu'il avait dépêchés dans cette direction, et dont les récits étaient lamentables; ils avaient couru, assuraient-ils, d'effroyables dangers : trois d'entre eux avaient été tués, deux étaient encore faibles par suite de leurs blessures, et tous, à l'exception de cinq, avaient le corps couvert de cicatrices.

Que s'était-il donc passé au camp d'Yambouya? Stanley n'allait pas tarder à l'apprendre.

Le 17 août, arrivé en un endroit appelé Banalya, il rencontra

Digitized by Google

enfin un détachement de cette fameuse arrière-garde, commandé par M. Bonny.

— « Eh bien! Bonny, où est le major?

— « Il est mort, monsieur, il a été tué!

— « Ciel! et M. Jamieson?

— « Il est au Stanley-Falls, à la recherche des hommes de Tippo-Tip.

— « Et M. Troup?

— « M. Troup est rentré en Europe malade.

— « Et Ward?

— « Au Bengala.

— « Alors, vous êtes seul ici?

— « Oui, monsieur. »

Comme on le voit, la situation était en effet navrante, et pour bien comprendre ce qui s'était passé, il nous faut retourner en arrière, à l'époque où Stanley quittait pour la première fois le camp de l'Arouhouimi.

Il y avait laissé, on s'en souvient, le major Barttelot et trois autres Européens, Jamieson, Bonny et Ward, à la garde de la plus grande partie des charges de l'expédition remisées en cet endroit; cette arrière-garde avait pour instructions de s'avancer par petites étapes sur les derrières de Stanley.

Or, elle ne s'ébranla que le 11 juin 1888, c'est-à-dire près d'un an après Stanley. Bonny était à l'avant-garde avec la plus grande partie des bagages, Jamieson suivait avec le reste; mais des difficultés étant survenues dès le premier jour de la marche, le major Barttelot avait quitté la colonne pour se rendre aux Falls afin d'y conférer avec Tippo-Tip, dont il attendait la protection; il rejoignit l'expédition le 22 juillet.

Il n'y a pas à se le dissimuler, le major Barttelot n'était pas à la hauteur de sa tâche; il était de plus détesté de ses hommes, et, à vrai dire, il semblait tout faire pour s'attirer cette antipathie.

On sait en effet que les noirs ont l'habitude de s'amuser en route, de chanter, de danser une partie des nuits, et aucun voyageur expérimenté n'a jamais essayé de s'opposer à ces distractions; Barttelot, au contraire, incommodé par les chants et le bruit des tambours, interdit ces réjouissances, et comme on ne l'écoutait pas, il s'emporta, menaça et sévit fort mal à propos contre ces inoffensives licences.

Il fit pire. Une femme manyéma s'étant avisée, en dépit de sa

Digitized by Google

défense, de chanter en s'accompagnant du tambour, furieux, Barttelot sortit de sa tente, s'élança vers elle, et, assure-t-on, avait déjà braqué son revolver contre la malheureuse, quand un coup de feu retentit, et le major tomba : c'était le mari de cette femme, un nommé Senga, qui venait de tuer Barttelot.

Au bruit de la détonation, Bonny se précipita hors de sa tente, et ne put que constater le meurtre et le désarroi complet qui gagnait tout le camp. Les porteurs s'enfuyaient de toutes parts en criant: le Blanc est mort, le Blanc est mort.

La nouvelle en arriva aux Falls, et Tippo-Tip, effrayé, envoya ses courriers dans toutes les directions pour arrêter les fuyards; on assure même que c'est grâce à lui que le meurtrier fut saisi. Quoi qu'il en soit, Senga fut ramené au camp, où, après un jugement sommaire, on le fusilla. Mais l'expédition n'était pas au bout de ses peines, et, à partir de ce moment, ce ne fut plus qu'une série d'hésitations, d'ordres, de contre-ordres, qui firent de cette arrière-garde comme un vaisseau désemparé battu par la tempête. Jamieson, à qui revenait le commandement, au lieu de reprendre énergiquement la marche en avant, s'en alla à son tour conférer aux Falls avec Tippo-Tip, et, de là, il se rendit jusqu'aux Bengalas, pour s'entendre avec son collègue Ward, qui lui-même avait quitté l'expédition. Pris d'un violent accès de fièvre, Jamieson expira le 17 août ; et, effrayé de ce double décès, Ward, on ne s'explique pas trop pourquoi, redescendit le Congo en toute hâte, et rentra en Europe. Et c'est ainsi que, seul de cette expédition, Bonny se présenta devant Stanley, quand celui-ci revint vers son camp de l'Arouhouimi.

La colère de Stanley fut grande; elle augmenta encore quand il apprit que Ward, le croyant mort, avait un jour proposé d'annuler toutes ses instructions, et qu'en dépit de l'opinion de Bonny, il avait renvoyé dans le bas Congo, sous prétexte que tout cela était désormais superflu, l'équipement personnel de Stanley, ses médicaments et toutes ses provisions.

« Ainsi, écrit à ce propos Stanley, après tant de sacrifices et de luttes, je me trouvais nu et sans pouvoir faire face à aucune des nécessités de l'existence, vis-à-vis de mon arrière-garde décimée; heureusement, ces messieurs m'ont laissé deux chapeaux, quatre paires de bottines et une jaquette en flanelle; je m'en contenterai. »

Après avoir recueilli ce qui restait de l'arrière-garde et ceux

Digitized by Google

des Manyémas qui voulurent le suivre, Stanley quitta Banalya, et reprit sa route vers le lac Albert-Nyanza. Ayant réuni un grand nombre de canots, il put emprunter la voie de rivière pour faire voyager les bagages et les hommes malades; mais les indigènes causèrent à l'expédition des embarras considérables, et lui infligèrent des pertes sensibles : elle vit périr ainsi ses meilleurs hommes, obligés de soutenir sans interruption à la fois le choc des combats et la fatigue des rames.

Lorsque la marche en avant sur la rivière devint trop lente et trop difficile, Stanley décida d'abandonner les canots, et, le 30 octobre, les étapes par terre commencèrent sérieusement.

Cependant la disette s'était fait sentir pendant deux jours, et l'expédition, ayant découvert une grande plantation de manioc appartenant aux Nains, les hommes se ruèrent sur les racines pour en recueillir autant que possible; mais les faibles et les indolents se rassasièrent en abondance de fruits grillés, négligeant d'en faire provision, en sorte qu'ils allaient devenir, plus loin, la proie de la famine.

En effet, à partir de cet endroit, dix jours se passèrent sans rencontrer aucun village; durant cette période, la caravane perdit plus de monde qu'elle n'en avait perdu depuis Banalya; la petite vérole se déclara parmi les Manyémas, et la mortalité devint effrayante.

On arriva ainsi à la rivière Ihuoruo, et, comme il n'y avait pas moyen de traverser à son confluent ce tributaire violent et large de l'Arouhouimi, l'expédition fut obligée de suivre la rive droite jusqu'à ce qu'on pût découvrir un passage.

Quatre jours après, elle se traînait à travers le principal village du district d'Anoti-Koumou, entouré de la plus belle plantation de bananes et de manioc que l'on pût voir, et que les Manyémas, malgré leur habitude de pillage et de dévastation, ne réussirent pas à détruire.

Après une privation de quatorze jours, les nègres se gorgèrent avec tant d'excès que cela contribua encore à diminuer l'effectif: sur vingt hommes, il n'y en avait plus un qui ne souffrît d'un mal quelconque, le rendant incapable de faire son devoir.

A six jours de là, l'expédition découvrit un endroit propice pour jeter un pont sur la rivière; Bonny et les Zanzibarites se mirent à l'œuvre, et quelques heures plus tard on passait de

Digitized by Google

l'Indeman dans un district qui n'avait jamais été visité par les Manyémas.

Dans cette contrée, les Nains appelés Wambussi étaient très nombreux, et journellement il y avait des conflits entre l'arrière-garde et ces rusés petits hommes, non sans dommage de part et d'autre. Ceux que l'on réussissait à capturer, on les forçait à montrer le chemin, mais ils s'acharnaient à suivre des routes vers l'est et l'est-nord-est, tandis qu'il fallait évidemment, à cause du détour, se diriger vers le sud-est; finalement on suivit des traces d'éléphants et de gibiers dans cette direction-là. Mais, le 9 décembre, on fut forcé de faire halte au milieu d'une vaste forêt pour envoyer une partie des hommes fourrager aux alentours.

Quatre jours se passèrent, et les fourrageurs ne revenaient pas.

Le cinquième jour, après avoir distribué toute la provision de farine qui se trouvait au camp, Stanley fut forcé d'ouvrir les caisses de conserves des officiers. Il en retira un pot de beurre d'une livre pour en faire, avec deux tasses de farine, un semblant de gruau, car, dans les bagages, il n'y avait que du thé et un pot de sagou.

Dans l'après-midi, un jeune garçon mourut, et l'état de la majeure partie de la caravane était des plus décourageants; les hommes ne pouvaient se tenir debout ; on les voyait retomber chaque fois qu'ils faisaient un effort pour se relever. Avant le soir un porteur madhi mourut, le dernier des Somalis tomba en faiblesse, et les Soudanais n'étaient plus capables de bouger.

A l'aurore du sixième jour, on fit la dernière soupe : un pot de beurre, de l'eau en abondance, un pot de lait condensé, une tasse de farine, le tout pour cent trente personnes. Stanley réunit alors les chefs en conseil.

Bonny offrit de rester au camp avec dix hommes, à condition que Stanley leur laisserait une nourriture suffisante pour dix jours ; de son côté celui-ci irait à la recherche des fourrageurs.

Il n'était pas difficile de fournir une petite tasse de gruau pour dix hommes pendant dix jours ; mais les faibles, les malades, étaient, en somme, condamnés à mourir de faim, à moins que Stanley n'eût bonne chance.

Cette décision fut prise, et, dans l'après-midi du septième jour, tout le monde fut passé en revue, à l'exception des dix hommes qui devaient garder le camp.

Digitized by Google

Sadi, le chef des Manyémas, abandonna à leur sort quatorze de ses hommes ; Kibbo-Bora, autre chef, quitta son frère Fundi ; un troisième chef Manyéma se sépara d'une de ses épouses et de son petit garçon, et Stanley lui-même, après tout, laissa derrière lui vingt-six pauvres diables faibles, malades, dans un état désespéré. Tous ces malheureux étaient perdus si, dans les vingt-quatre heures, on ne leur apportait des vivres.

Stanley se mit donc en marche, et certes on n'avait pas le cœur à la joie, car tout le long de la route on rencontrait des cadavres jonchant le sol.

Enfin, à une dizaine de milles, on rattrapa les fourrageurs, et, vingt-six heures après son départ du camp, Stanley eut la satisfaction d'y rapporter d'abondantes provisions ; mais, en somme, vingt et une personnes étaient mortes d'inanition.

Le 17 décembre, la caravane atteignit le fort Bodo, que Stanley avait quitté sept mois auparavant ; il y retrouva le lieutenant Stairs, avec la garnison, mais personne ne put lui donner des nouvelles d'Emin, ni de Jephson, qui pourtant avaient promis de tenir Stanley au courant de tout ce qui se passerait pendant son absence.

L'inquiétude de Stanley était grande ; aussi, laissant derrière lui le lieutenant Stairs, le docteur Parke et le capitaine Nelson avec le gros de la troupe et les bagages, il se porta vivement en avant vers le lac. Il n'y était pas encore arrivé, quand des messagers venant de Kavalli le croisèrent, apportant un paquet de lettres de Jephson et deux notes d'Emin-Pacha.

Les événements les plus graves venaient de se passer dans les provinces équatoriales du Soudan égyptien.

Adolphe Burdo.

*(A suivre.)*

Digitized by Google

# FIN DE RÊVE[1]

(*Suite*)

## IV

### MÈRE ET FILS

A l'angle du boulevard de Ménilmontant et de la rue, parallèle au mur du Père-Lachaise, qui porte le nom mélancolique de rue du Repos, s'élève une maison dont le rez-de-chaussée était occupé, il y a quelques années, par un débit de boissons. Peint, à l'extérieur, en rouge vif, ce cabaret n'aurait pas plus attiré l'attention que beaucoup d'autres établissements analogues, également badigeonnés au minium, qu'on rencontre à chaque pas le long de cet horrible boulevard et des horribles rues qui viennent s'embrancher, de droite et de gauche, sur cette artère — sans la singularité de son enseigne : *Au Grand Jour*.

Le mobilier se composait de chaises grossières et de quelques tables de marbre, poisseuses et maculées de vin. Au fond, un comptoir garni de brocs d'étain, de litres et de verres ; et, dominant ce comptoir, un socle enjuponné de drap rouge qui supportait le buste en plâtre de la République, coiffée du bonnet phrygien. Au-dessus de ce buste était accrochée une grande couronne d'immortelles rouges, autour de laquelle s'enroulait un crêpe ; dans l'espace vide, au centre de la couronne, se détachait en noir sur fond de papier blanc une date : 22-29 MAI 1871. Plus bas, sous le socle, s'allongeait une vue panoramique, en couleur, de

(1) Voir les numéros des 10 et 25 janvier 1890.

Digitized by Google

Paris incendié, publiée par un *Magazine* anglais, quelque temps après la Commune : la Cour des Comptes, le Ministère des Finances, les Tuileries, l'Hôtel de Ville brûlent ; d'innombrables points rouges marquent l'emplacement des foyers secondaires ; les batteries versaillaises de Montmartre, les batteries fédérées des Buttes-Chaumont et du Père-Lachaise se canonnent avec rage et rayent l'air de leurs obus, dont les paraboles s'entrecroisent au-dessus de la ville en flammes, comme les fusées d'un feu d'artifice meurtrier... Çà et là, piqués au mur, des portraits détachés des journaux illustrés : Théophile Ferré, Rossel, Delescluze, Raoul Rigault, Millière, etc. Au bas de chacun de ces portraits est fixé un petit bouquet d'immortelles rouges.

Quand ils se rendent le matin à leur tâche, outils sur l'épaule, brûle-gueule aux lèvres, les ouvriers s'arrêtent à la porte de ce cabaret ; et, s'il n'est pas ouvert, ils cognent à la devanture en criant : « Eh !... la Cantinière, on ne se lève donc pas aujourd'hui ? » Alors l'escalier à vis, qui met en communication la salle du bas avec un logement de deux pièces situé au-dessus, à l'entresol, l'escalier craque sous un pas pesant, le gaz s'allume dans la salle où flotte un miasme composite — la puanteur de l'alcool frelaté mêlée à celle de la fumée refroidie du tabac de la veille — la porte s'ouvre, une grosse voix dit : « On y va, les enfants, on y va ! » Ils entrent, et, debout devant le comptoir comme des animaux devant l'auge d'un abreuvoir, ils tendent leur verre que remplit jusqu'aux bords celle qu'ils ont appelée « la Cantinière ».

C'est une femme grande et forte, dont les formes ont cet aspect massif que les sculpteurs donnent aux statues de villes et aux cariatides. Sa figure, envahie maintenant par une graisse jaunâtre, sur laquelle se détache le sillon blanc d'une longue cicatrice, garde les restes d'une beauté sculpturale et dure. Le front est d'un dessin superbe ; des cheveux grisonnants le couronnent, aussi rudes à l'œil qu'une crinière, et rejetés en arrière, sans raie ni bandeaux, comme des cheveux d'homme. Le nez a la belle ligne droite et ferme que l'on remarque chez les Transtévérines, la bouche, des lèvres charnues, rouges, qui semblent faites pour lancer des chansons guerrières. Un menton puissamment modelé, une voix rauque et profonde, complètent le caractère masculin de cette tête.

Vingt-cinq ans auparavant, Aurélie Vidalin passait pour la



Digitized by Google

plus belle fille du quartier Latin. Les peintres, les sculpteurs, — dont une assez nombreuse colonie est installée dans les environs du Val-de-Grâce, de l'Observatoire et de la gare Montparnasse, — lui faisaient « poser la tête » ou « l'ensemble » dans leurs ateliers. Elle participa ainsi à la confection d'un grand nombre de tableaux ou de statues représentant Clytemnestre, Jocaste, Sapho, Frédégonde, ou Lucrèce Borgia; car je ne sais quoi de violent et de fatal qu'on remarquait dans sa beauté semblai prédestiner cette femme à figurer surtout des personnages tragiques.

Entre temps, Aurélie eut plusieurs liaisons : une, entre autres, avec Michel Costalla, alors jeune étudiant en droit. C'est à cette époque précisément que naquit cet enfant dont Costalla voulut bien accepter, sinon la paternité, du moins le parrainage. Vers la fin de l'Empire, elle faisait partie de la troupe d'un théâtre de barrière, et joua avec un certain succès le rôle de Théroigne de Méricourt, dans une pièce dont le sujet était emprunté à l'histoire de la Révolution. Les applaudissements qu'elle recueillit dans ce rôle, peut-être aussi le souvenir des tirades déclamatoires qu'elle y avait lancées, ne devaient pas être sans influence sur le reste de sa vie. Au 18 Mars, elle se jeta dans le mouvement insurrectionnel, moitié par conviction et moitié par instinct de cabotinage, comme si la Commune eût été une sorte de « reprise » de la pièce où elle avait goûté de si douces satisfactions d'amour-propre, et où elle avait en même temps puisé les confuses notions d'histoire, les lieux communs révolutionnaires, dont elle s'était fait un de ces fonds d'idées étroites, fausses et tranchantes, qui ont pour produit naturel le fanatisme et qui l'alimentent.

Au début, elle se contenta de figurer en péplum rouge sur les planches des cafés-concerts, entonnant à pleine gorge, devant un auditoire de fédérés enthousiastes, le *Ça ira* et la *Carmagnole*. On reprenait en chœur, après elle, en tapant sur les verres, ces hymnes féroces de la guerre civile. On l'acclamait, on la portait en triomphe: et tout cela, ces bravos, ces cris, cette étreinte et ces caresses brutales de la foule, la grisait, décuplait son exaltation. Elle se lassa bientôt de lancer des couplets, si violents qu'ils fussent, contre les « chouans » de Versailles, et accompagna les bataillons insurgés aux remparts, en costume de cantinière, le fusil sur l'épaule. Quand les pantalons rouges entrèrent, on la vit faire le coup de feu dans les rues, comme un homme, s'at-

Digitized by Google

teler aux canons, incendier des maisons. Elle aurait fait sauter Paris tout entier si elle l'avait pu. Laissée pour morte au pied d'une barricade avec une balle dans l'épaule et un coup de baïonnette dans la figure, elle fut recueillie par des amis pendant les terribles jours de répression qui suivirent l'écrasement de la Commune, échappa par miracle à la déportation comme à la fusillade ; et, après s'être cachée pendant quelques mois, reparut, obtint d'artistes, d'écrivains, d'hommes politiques qu'elle avait autrefois connus au quartier Latin quelques secours qui lui permirent de faire suivre à son enfant les cours d'une école municipale et d'acheter pour elle-même un fonds de marchand de vins à Belleville. Son établissement ne tarda pas à prospérer, car il trouvait une nombreuse clientèle dans les ouvriers du quartier. Une sorte de légende s'était faite sur le rôle qu'Aurélie avait joué pendant la Commune. On lui attribuait l'honneur d'avoir tiré les derniers coups de feu de l'insurrection expirante ; on racontait que, sur la dernière barricade de Charonne, elle s'était dressée, enveloppée d'un drapeau rouge, et qu'au milieu de la grêle des balles, offrant son corps en cible aux lignards, elle chantait à tue-tête le refrain d'une chanson de Vermesch :

Vive la Commune qui soûle
Ses braves b..... de vin bleu !

De vieux ouvriers à barbe grise, survivants de la semaine sanglante, montraient aux jeunes avec respect la large balafre qui sillonnait sa joue. Autant que sa vaillance, sa bonté l'avait rendue populaire. On la savait pitoyable aux pauvres gens, toujours prête à partager son pain avec eux. Pas un de ces rudes manœuvres au milieu desquels elle vivait, qui ne l'admirât comme une héroïne et ne l'aimât comme une sœur. Une haine furieuse, implacable contre tout ce qui appartient à la caste bourgeoise, s'alliait, dans le cœur de cette étrange femme, à des instincts humanitaires qu'elle exprimait en un langage mystique, et à une ardente charité pour les petits et les humbles, les parias de la société, les « prolétaires » qu'elle appelait avec effusion ses frères. Depuis que le pouvoir avait passé des mains des conservateurs à celles des républicains, que l'amnistie avait été votée, son cabaret était devenu un club permanent, où l'on parlait sans fin de la Commune passée et de la Commune future, du « Grand

Digitized by Google

Jour », des héros et des martyrs de Mai, — où les haines sociales s'attisaient au souvenir sans relâche évoqué des tueries faites par les « Versaillais ». Immobile derrière son comptoir, Aurélie écoute attentivement. Parfois on invoque son témoignage, on lui demande de fixer un point douteux de la terrible histoire, de donner un fait, une date, le lieu, l'heure et les circonstances de la mort de tel chef des fédérés qu'elle a connu... Alors la Cantinière ferme les yeux et se recueille une seconde, puis commence à parler lentement, d'une voix sourde : et tous ces hommes se taisent, frissonnent. Elle dit ce qu'elle a fait en ces jours maudits dont le souvenir obsède sa pensée, elle compte ce qu'elle a vu de l'inexpiable tragédie. Peu à peu, sa voix s'anime, ses yeux brillent, fixant dans l'espace d'effroyables images, d'abord visibles pour elle seule et qu'elle rend bientôt visibles pour ses auditeurs, tant elle met de précision cruelle à les décrire. Elle se lève, fait de grands gestes, narre la résistance suprême, — au Père-Lachaise, parmi les tombes, — la Commune acculée, cernée dans Belleville et lançant des volées d'obus au hasard sur Paris, les explosions, les incendies et ce qui se passait derrière les murs des « abattoirs », à Mazas, à la Roquette, à Lobau... A leur tour, les yeux des buveurs mornes s'allument, un reflet de guerre sociale passe dans leurs prunelles hébétées. Ils croient voir devant eux des tas de pavés couverts de taches rouges, des cadavres rangés comme des bottes de blé le long du mur d'exécution, — l'affreux mur, moucheté de balles, éclaboussé de fragments de cervelle... Et quand ils sortent du cabaret, saouls d'alcool et de fureur, quand remontant sur les hauteurs de Belleville, ils découvrent au pied de leur colline la grande ville qui rougeoie dans la nuit, plus d'un songe, en regagnant son logis, qu'il ferait beau voir de nouveau Paris flamber comme un feu de forge.

Les jours anniversaires de la semaine de mai, Aurélie arrivait au Père-Lachaise dès le matin. Elle allait s'asseoir sur un banc, dans la partie déserte du cimetière, loin des tombes bourgeoises, — qui semblent craindre de s'aventurer dans cette sorte de faubourg de la nécropole, — du côté de ce coin sinistre où ont eu lieu les exécutions, et où des renflements du sol rappellent encore la présence de l'horrible engrais que la guerre civile a enfoui là. Indifférente au calme, à l'apaisement, à la douceur printanière de la nature, elle restait près de ses morts jusqu'à la fermeture des portes, revivant heure par heure les terribles

Digitized by Google

journées, roulant sans fin dans son esprit un rêve haineux et des visions sanglantes. Ces jours-là, les gardiens avaient peine à la faire sortir du cimetière. Depuis longtemps, d'ailleurs, ils la connaissaient. Quelques-uns se souvenaient de l'avoir vue venir, plusieurs années auparavant, avec un enfant qu'elle tenait par la main. Elle le menait tout droit à l'angle que forme le cimetière du côté de Charonne, au « Mur » contre lequel on a fusillé, et qui, couvert maintenant de couronnes rouges, de loin semble encore tout maculé de sang frais. Elle lui montrait les bonnets phrygiens, les triangles, les emblèmes socialistes figurés au milieu des rouges immortelles, les dédicaces révolutionnaires qui accompagnent les couronnes, les innombrables noms gravés sur les pierres du mur à la pointe du couteau, avec quelque devise menaçante. On avait surpris en passant près d'elle des lambeaux de phrases où il était question de combats, de barricades, de massacres... L'enfant écoutait, sombre et concentré, un pli dur entre les sourcils. Puis le couple étrange redescendait, par l'allée circulaire, sans échanger une parole ; et les visiteurs paisibles, les parents qui viennent apporter des fleurs sur la tombe d'un mort aimé, se retournaient pour regarder avec étonnement cette femme au masque tragique qui arpentait à grands pas les allées, traînant après elle cet enfant blême, au regard farouche.

On retrouvait Aurélie dans les réunions populaires, dans les meetings. Elle y venait, enveloppée dans un vieux manteau à taille qui accusait l'ampleur puissante de ses formes, et dont l'étoffe élimée blanchissait aux coutures, les mains dans les poches, la tête couverte de son éternelle capeline de drap rouge, tantôt seule, tantôt accompagnée de son fils, — l'enfant qu'elle menait jadis au Père-Lachaise, et qui maintenant, devenu homme, collaborait au *Réfractaire*. On s'écartait, on la faisait asseoir au premier rang, souvent même l'assemblée réclamait pour elle une place sur l'estrade. Elle écoutait gravement, avec un signe de tête approbatif, les motions les plus incendiaires et les plus folles. Quelquefois elle demandait la parole, et, rejetant sa capeline en arrière, se dressait d'un mouvement lent et raide de visionnaire. Il se faisait aussitôt un grand silence. Les premiers mots semblaient sortir avec effort de sa bouche, puis, tout à coup, elle éclatait en invectives passionnées contre les traîtres, les vendus, les « pourris », les « ventrus », les bourgeois exploiteurs du peuple ; elle se déclarait anarchiste, réclamait comme unique

Digitized by Google

moyen de salut et de délivrance pour le prolétariat la « propagande par le fait. » Elle adressait aux morts de 71 de vibrantes apostrophes : « O vous qui avez donné votre vie pour la sainte cause de la Révolution sociale, morts héroïques... » Alors, des applaudissements frénétiques partaient de tous les bancs, mêlés à des trépignements de plaisir ; toute la salle se levait soudain, des poings s'agitaient en l'air, des voix rauques hurlaient : « Vive la Commune ! » — tandis que, les yeux fixes, comme on ne sait quelle étrange sibylle en proie à son dieu, la terrible monomane continuait à lancer au milieu du tumulte de furieuses imprécations contre la société...

Or, le jour même où l'*Officiel* avait annoncé que le chef de l'État confiait à Costalla le soin de former un ministère, un homme et une femme, dont la mise annonçait une autre condition sociale que celle de la majeure partie des habitants du quartier, s'arrêtèrent vers dix heures du soir en face de la devanture rouge du cabaret du « Grand Jour ». La porte s'étant ouverte pour livrer passage à un consommateur qui sortait, des silhouettes d'hommes assis ou debout apparurent un moment au milieu d'une épaisse fumée, tandis qu'un bruit de voix avinées et violentes se répandait au dehors avec une traînée de lumière qui vint frapper de l'autre côté de la rue le mur du cimetière, contre lequel les deux personnages s'étaient postés en observation. Puis, la porte se referma, assourdissant le vacarme des conversations et tamisant de ses vitres couvertes de buée la clarté crue du gaz, qui flamboyait à l'intérieur.

— Vous voyez quel bouge cela est, dit l'homme. Persistez-vous dans votre projet, Thérèse ?

— Eh ! mon ami, où voulez-vous que je voie cette femme et son fils, que je leur parle à tous deux, si ce n'est ici ?... Vous savez bien que je ne suis pas une mijaurée, d'ailleurs... Allez-vous donc avoir plus peur que moi d'entrer dans un cabaret où des ouvriers fument et boivent ?

— Dame ! écoutez donc ; je ne suis pas démocrate, moi, comme vous, répondit Farjasse. Cela me fait un peu le même effet que si vous me demandiez de descendre dans la fosse aux ours du Jardin des Plantes... Et encore je suis sûr que ça pue davantage là dedans... Mais enfin, puisque vous le voulez, soit !... Seulement je vous répète que je ne crois pas du tout à l'efficacité de votre démarche...

Digitized by Google

— Nous ne pouvons pourtant pas laisser traîner chaque jour Michel dans la boue sans tenter quelque chose... Vous avez lu, hier encore, cette nouvelle attaque du *Réfractaire !*... Et puis, vous le savez bien, ce n'est pas là tout ce qui m'amène ici : je meurs d'envie de connaître cette femme et ce jeune homme... Allons, Camille, entrons !...

Farjasse ouvrit la porte, et ils se trouvèrent dans le cabaret. Des hommes, en costumes d'ouvriers, étaient debout devant le comptoir et gesticulaient en parlant. D'autres se tenaient assis autour de petites tables de marbre en des attitudes écrasées, l'œil noyé, envahis déjà par la morne stupeur de l'ivresse commençante. Il y avait là des charpentiers, aux larges pantalons de velours à côtes ; des mécaniciens, aux mains noires d'huile et de charbon ; des maçons, aux visages blancs de plâtre comme des faces de Pierrots ; des polisseurs et des bronziers, dans les cheveux de qui scintillaient des paillettes de cuivre rapportées de l'atelier ; de vieux socialistes barbus, à têtes de conspirateurs, qui buvaient l'absinthe dans un coin, en lisant des journaux ; des marbriers italiens, sculpteurs d'emblèmes funéraires, qui jouaient aux cartes, une cravate de couleur prétentieusement nouée autour du cou, la cigarette aux lèvres, la fine moustache noire tranchant sur la pâleur mate de leur teint, les cheveux ondulés et luisants de pommade, l'œil de velours, le sourire doux et faux, l'air artiste...

— Mme Vidalin ? demanda Farjasse à un garçon qui passait, portant un litre et des verres.

— La Cantinière ? la voilà !... répondit l'homme. Et il montra Aurélie, assise à une petite table, près du comptoir, en train de recoudre un bouton à un gilet. Thérèse s'avança vers elle, et, avec un peu d'hésitation dans la voix :

— Madame ? dit-elle.

Aurélie redressa la tête, qu'elle tenait penchée sur sa couture, et dit brusquement :

— Il n'y a pas de madame, ici... Appelez-moi citoyenne, si ça vous est égal !..

— Eh bien ! citoyenne, reprit tranquillement Thérèse, nous voudrions, Monsieur — pardon !... le citoyen que voici et moi, — avoir avec vous un moment d'entretien.

— Ah ! Eh bien ! allez-y... causez.

— C'est que, dit Farjasse, les choses que nous avons à vous

Digitized by Google

dire sont d'un ordre un peu intime ; et, s'il était possible de nous soustraire à la présence des personnes qui nous entourent et qui ne pourraient manquer de nous entendre...

— Les compagnons qui sont là sont tous mes amis, répliqua-t-elle vivement. Je n'ai rien de caché pour eux. Mais, puisque vous y tenez, montons.

Elle les précéda dans l'escalier à vis, et les introduisit dans sa chambre. C'était une pièce d'assez pauvre apparence. Le mobilier se composait d'un lit de fer, d'une table servant de toilette et de quelques chaises. Un chassepot rouillé, avec son sabre-baïonnette, était accroché au mur, sous un drapeau rouge dont l'étoffe et la hampe portaient des traces de balles. Vis-à-vis, un portrait de M. Thiers entouré de gravures représentant des scènes d'exécutions en 1871. Thérèse, surprise, s'arrêta une seconde devant ce portrait.

— Ça vous étonne de voir cette tête-là ici, dit Aurélie, n'est-ce pas?... Je vous présente l'un des deux hommes que je hais le plus... Ça fait du bien de regarder l'image des gens qu'on déteste, — comme celle de ceux qu'on aime ; — et c'est pour cela que je veux toujours l'avoir sous les yeux, l'assassin !... Quant à l'autre... inutile d'en parler... J'attends qu'il crève pour le coller là, près de son patron, et je vous prie de croire que ce n'est pas ce mur-là que j'aurais voulu pour eux !... Maintenant que nous sommes seuls, qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

— Mon Dieu ! dit Camille, c'est bien simple, et pourtant ce n'est pas trop commode à vous expliquer... si j'ai bien compris ce que vous venez de nous dire... Nous sommes, madame Gauthier que voici, et moi Camille Farjasse, des amis de Costalla...

A ce nom, elle tressaillit, et son visage prit une expression de violence terrible.

— Ah ! dit-elle, vous tombez bien !... Cet autre homme dont je vous parlais tout à l'heure, ma seconde haine, c'est lui !

— On m'en avait prévenu, madame, répliqua Thérèse avec douceur, mais je ne pouvais pas le croire... J'espérais que vous auriez gardé quelque souvenir d'un temps où — si je ne me trompe — vous n'étiez pas son ennemie...

— Et où j'étais sa maîtresse, n'est-ce pas? Achevez donc votre pensée et ne tournez pas autour des mots comme cela !... Est-ce que vous croyez que ça me gêne de dire devant vous que Costalla était mon amant ! Ah ! bien, oui !... Je ne suis pas une bourgeoise

Digitized by Google

hypocrite, moi, et je n'ai pas plus peur du mot aujourd'hui que je n'avais peur de la chose, il y a vingt-cinq ans, lorsque j'étais une jolie fille!... Mon amant? Oui, votre Michel l'a été, c'est vrai... Et même...

— Oui, je sais, je sais!... Peut-être même quelque chose de plus, n'est-ce pas?... On me l'a dit, madame, je suis au courant... Mais, alors, si vous avez pu croire pareille chose un seul jour, une seule minute, pourquoi traitez-vous, — pourquoi surtout — laissez-vous traiter ainsi cet homme par votre fils? C'est horrible, je vous assure, c'est monstrueux... Tenez, j'allais presque vous dire que c'est... contre nature!

— Doucement, ma chère Thérèse, interrompit Farjasse, vous allez trop vite en besogne!... Madame ne vous a pas dit et ne pouvait pas vous dire qu'elle était sûre : elle suppose... elle croit qu'il pourrait se faire... Mais c'est tout!... Et c'est justement pour cela, — permettez-moi de vous le rappeler, madame, — que notre ami n'a pas pu s'intéresser à votre fils autant que vous l'auriez souhaité, sans doute. En bonne justice, vous n'aviez pas le droit de lui en vouloir...

Aurélie s'était levée, et, se campant, les bras croisés, en face de lui, répliqua :

— Ah çà! dites donc, vous, l'avocat, est-ce que vous croyez par hasard que, si je déteste votre ami, c'est seulement parce qu'il n'a pas eu le cœur de m'aider à élever mon fils?... Détrompez-vous, je vous prie!... Une fille du peuple, comme moi, sait ce qu'elle doit attendre du bourgeois qui lui fait un enfant : la bourbe pour la mère, et pas même une croûte de pain pour le gosse! C'est monstrueux, mais cela est ainsi, et cela sera jusqu'au jour où nous aurons fait sauter votre sale société... Et ce jour-là viendra, patience! patience!... Ce que je ne pardonnerai jamais à Costalla, — jamais, entendez-vous...

A ce moment, un grand brouhaha éclata dans la salle d'en bas. Une voix mâle, colorée, vibrante, dominait toutes les autres, disant :

— Bonsoir! mes amis, bonsoir!...

— Ah! mon Dieu! s'écria Thérèse, en prêtant l'oreille, mais c'est Michel qui est en bas!

— Non, madame, dit Aurélie. C'est mon fils qui rentre du journal... La ressemblance des deux voix est singulière, n'est-ce pas!... Qu'en dites-vous?...

Digitized by Google

La voix disait maintenant :

— ... Oui, Président du Conseil ! le lâche qui attendait à l'ombre des orangers de San-Remo que la fortune eût prononcé entre Versailles et Paris, entre la réaction et la révolution sociale, tandis que vous vous faisiez casser la tête sur les barricades pour défendre la République contre les Vendéens ! Président du Conseil ! l'orléaniste ventru, le renégat de la démocratie, qui est venu nous traiter d'esclaves ivres et nous menacer de ses argousins, ici même, dans ce Belleville qu'il appelait autrefois, quand il avait besoin de ses votes, la Citadelle de la Liberté ! Président du Conseil ! l'ami des généraux égorgeurs du peuple...

Thérèse et Farjasse écoutaient avec une sorte de stupeur cette violente diatribe où, chose étrange, ils retrouvaient non seulement le son de la voix de Costalla, mais aussi sa véhémence, son procédé d'accumulation, le souffle tribunitien qui emportait ses phrases.

— J'allais vous dire ce que je ne pardonnerai jamais à Costalla, dit Aurélie. Vous le savez maintenant : mon fils s'est chargé de vous l'apprendre...

Puis s'approchant de la porte restée ouverte, elle se pencha sur la rampe de l'escalier et cria :

— Marius, monte donc !

La voix répondit :

— Voilà ! m'man, on y va... Je t'apporte les épreuves de mon article de demain... tu vas voir le déjeuner du matin que je lui sers, au Président du Conseil !

Il disait cela en montant les marches, de sa voix forte et bien timbrée, où détonnait çà et là le grasseyement des gamins de Paris. Comme il prononçait les derniers mots, il s'arrêta, surpris, à la vue de cet homme et de cette femme qu'il ne connaissait pas. Et le regard d'avide curiosité que Thérèse jeta sur lui se changea en un regard de stupeur, quand elle vit combien peu son aspect répondait à l'idée qu'elle s'était formée de son être extérieur, d'après le son plein de sa voix et la véhémence de sa parole.

C'était un jeune homme d'apparence chétive ; des cheveux courts et frisés, presque crépus, descendaient bas sur le front, ne laissant qu'une étroite marge de peau entre leur ligne et celle des sourcils. Les yeux noirs s'enfonçaient profondément dans l'orbite que surmontaient deux protubérances très marquées. Son front large et bas, son nez droit, son menton carré, lui donnaient un profil de

Digitized by Google

médaille romaine. Le maxillaire inférieur formait saillie en avant, comme la mâchoire de ces chiens terriers qui ne lâchent jamais prise : et ce détail ajoutait encore un trait à l'expression d'indomptable ténacité qui était la caractéristique de ce dur visage. Il était vêtu d'une de ces longues blouses noires à manches que portent les ouvriers typographes, et coiffé d'un de ces chapeux de feutre mou, sans bordure ni galon, qu'on vend pour quelques sous dans les magasins de nouveautés. Ses doigts longs et maigres étaient maculés de taches d'encre d'imprimerie. Il tenait à la main l'épreuve de son article du lendemain, imprimée sur une longue bande de papier, qu'il tendit à sa mère, en disant :

— Prends garde : ça ne doit pas encore être sec.

Aurélie prit le papier, posa son autre main sur l'épaule du jeune homme et dit :

— Mon fils Marius, citoyenne!... Si vous voulez voir un homme qui imprime lui-même les articles qu'il écrit, regardez!

Cette effusion d'orgueil maternel parut l'impatienter.

— Allons! c'est bon! fit-il d'un ton sec, avec le geste impérieux de l'homme du peuple parlant à une femme. Assez comme ça... Assieds-toi...

Puis se tournant vers Thérèse et Farjasse :

— Vous avez quelque chose à me dire? demanda-t-il, en restant debout, une main appuyée sur le dossier de la chaise où Aurélie s'était docilement assise.

— Oui, monsieur, répondit Farjasse. On nous a dit au bureau du journal, quand nous y sommes passés tout à l'heure, que vous veniez de partir pour rentrer chez vous : c'est pourquoi nous sommes venus.

— Ah! Eh bien, me voici... Qu'est-ce que vous me voulez?

— Monsieur, dit Thérèse, je suis une de vos lectrices assidues... C'est bien vous qui signez : « VINDEX » au *Réfractaire*, n'est-ce pas?

— Oui, madame, c'est moi, répliqua-t-il froidement.

— Vos articles sont bien éloquents.

Il ne broncha pas.

— ... Bien éloquents, mais bien sévères... pour quelqu'un qui est notre ami commun, à monsieur et à moi... Et alors... vous comprenez... j'ai voulu voir si en causant un peu avec vous et madame votre mère... il ne serait pas possible de vous amener

Digitized by Google

à comprendre ce qu'il y a d'excessif, de profondément injuste dans vos...

Elle parlait avec effort, gênée par la fixité insoutenable de ces deux prunelles brillantes comme des diamants noirs, par la raideur de cette attitude, par l'impassibilité de ce visage de bronze. Elle ajouta, souriant d'un air contraint pour déguiser le trouble dont elle se sentait gagnée, et s'adressant à Camille, comme pour lui demander secours :

— N'est-ce pas, mon ami, que j'ai raison?

Alors Marius, tournant la tête du côté de Farjasse, lui plongea jusqu'au fond des yeux ce même regard aigu dont il venait de fouiller ceux de Thérèse, — comme ferait un homme qui retire son épée de la poitrine d'un premier adversaire et se met en garde contre le second.

— Absolument raison, reprit Farjasse. Vous ne vous contentez pas de discuter la politique de Costalla, — ce qui est votre droit, — vous attaquez sa personne avec une violence...

— ... Dont il a lui-même donné l'exemple contre ses adversaires...

— Mais ses adversaires étaient ceux de la République même, et vous, républicain...

— Avant d'être républicain, je suis socialiste : et cet homme a osé dire qu'il n'y a pas de question sociale !

— Est-ce donc si grave que cela ?

— Oui, monsieur, très grave.

— De sorte, monsieur, dit Thérèse, qu'aucune considération : ni son désintéressement, ni son patriotisme, ni sa bonté...

— Les services dont vous parlez, c'est à la République bourgeoise qu'il les a rendus, et cette République-là, je la déteste autant que lui-même a pu détester l'Empire. Son désintéressement, je n'y crois pas; car s'il ne vole pas lui-même, il laisse voler autour de lui et trouve sans doute son compte à tous ces tripotages. Son patriotisme, je ne lui en sais aucun gré : étant obstinément réfractaire à l'absurde et funeste idée de patrie, qui arme et jette deux peuples l'un sur l'autre pour la plus grande gloire de quelques traîneurs de sabre, et pour le malheur de centaines de milliers d'êtres humains. Quant à sa bonté, vous m'accorderez bien qu'il devait quelque chose à ma mère, si même il ne devait pas quelque chose à moi-même. Or, pendant les jours de misère noire que nous avons traversés, lorsque j'ai eu la lâ-

Digitized by Google

cheté de m'adresser à lui, de lui demander non pas une aumône, mais un peu d'aide, de protection, j'ai trouvé son cœur aussi dur que le bois de cette table... Ah ! il est bien de sa caste, allez !... Ne parlons plus de cet homme, madame : je le hais !...

Il prononça ces mots avec une si effrayante expression que Thérèse comprit qu'il était inutile d'insister. Elle se leva :

— Excusez-moi, madame, et vous aussi, monsieur, de vous avoir importunés.

Et, suivie de Farjasse, elle s'engagea dans l'escalier, traversa rapidement la salle du bas, et sortit.

Ils firent quelques pas, sans se parler, dans la direction de La Villette. La longue ligne des réverbères s'enfonçait devant eux dans la nuit, éclairant d'une lueur indécise et blafarde des maisons basses, sans lumière aux fenêtres, ayant une apparence sordide, quelque chose de ramassé et de sinistre qui faisait peur, — ou bien encore des hôtels meublés qu'on devinait être des repaires du crime et de la prostitution. Le boulevard était presque désert. On y voyait seulement passer, comme des ombres, quelques filles rôdant aux abords d'établissements louches, dont les devantures de verre dépoli, violemment éclairées par derrière, attiraient de loin les regards, comme d'énormes lanternes. Çà et là, des « assommoirs » flamboyaient dans la nuit, projetant sur le trottoir une clarté de forge ; et l'on voyait sortir de l'ombre, se diriger sur ces phares, la marche titubante de malheureux ouvriers à demi gris déjà, qui allaient s'achever là. De l'autre côté du boulevard, le mur du cimetière, haut et droit comme un mur de prison, avec la forme confusément entrevue des monuments funéraires qui dépassent sa crête : la débauche, l'ivrognerie, la mort.

— Oh ! dit Thérèse en prenant le bras de son compagnon, l'horrible quartier !

— Oui... Et vous voyez bien que ce n'était pas la peine d'y venir... Vous avais-je assez annoncé que vous n'obtiendriez rien?

— Rien... vous aviez raison... Il n'y a qu'à les laisser poursuivre leur œuvre de haine... Quelles dures et étroites cervelles de sectaires ! Quelle mère et quel fils, mon ami !

— Intéressants, n'est-ce pas ?... Le fils surtout, qui est bien autrement intelligent qu'elle. Tandis qu'il parlait, j'observais ce front bas, ces yeux trop rapprochés, ces sourcils qui se rejoignent ce déplaisant visage maigre et blême... Quelle jolie tête de petit

Digitized by Google

Brutus, ne trouvez-vous pas, ma chère?... ou bien de jeune moine ligueur, de Jacques Clément ?... Qu'en dites-vous ?

Thérèse s'arrêta une seconde et dit :

— Ah ! mon Dieu ! mon ami, vous m'effrayez !

— Bah ! répondit-il en souriant, n'ayez pas peur ! Michel n'est ni dictateur, ni roi de France... Si Brutus ou Jacques Clément avaient eu, comme M. Marius Vidalin, la faculté d'épancher leur fiel dans un journal, l'idée ne leur serait pas venue de faire ce qu'ils ont fait... Ne vous mettez pas martel en tête au sujet de ce polisson, je vous prie : ce serait lui faire trop d'honneur que de le craindre.

— Qui sait ?... Rappelez-vous ce geste dominateur, ce ton impérieux et hautain, ce regard surtout !... Je vous dis qu'il y a quelque chose d'effrayant dans les yeux de cet homme... Et quelle voix étrange ! Je l'ai toujours là qui résonne à mes oreilles, qui me poursuit... Le croiriez-vous, mon ami, je suis jalouse, oui, jalouse !... Quand je pense que cette mégère a un fils et que, peut-être, l'homme que j'ai tant aimé... Ah ! Camille, il m'a été dérobé, ce petit monstre !

— Ainsi s'exprimait, il y a quelques centaines d'années, une charmante femme, Valentine Visconti, au sujet d'un bâtard de son mari... Sans vous en douter, Thérèse, vous venez de plagier un mot historique qui date de cinq siècles !

— Ah ! mon ami, certains mots semblent vieux parce qu'il y a très longtemps qu'on les a dits pour la première fois ; mais le sentiment qu'ils expriment est si foncièrement humain, que ces mots-là restent éternellement jeunes...

## V

### JOUR DE TRIOMPHE

Chargé de la formation d'un ministère, trois jours après l'ouverture de la crise, Costalla avait pu soumettre immédiatement au Président de la République une liste de huit noms qui parurent le lendemain à l'*Officiel*. Le chef du Cabinet prenait pour lui-même la présidence du Conseil, avec la Justice. On se félicita de voir le ministère si promptement constitué. Le pays, qui en cette année 1881 souffrait déjà de la lenteur de ces sortes d'opé-

Digitized by Google

rations autant que de leur fréquence, éprouva un soulagement véritable, en apprenant qu'il n'allait pas avoir à passer par la période de désarroi, d'incertitude, d'attente énervante, que lui font traverser d'ordinaire les hommes politiques en gestation d'un Cabinet. L'opinion générale fut que l'aisance avec laquelle Costalla prenait possession du pouvoir montrait quelque chose de confiant et de résolu, qui sembla de bon augure pour l'avenir.

Les titulaires des sept autres portefeuilles étaient des hommes nouveaux, jeunes pour la plupart, qui ne s'étaient pas encore usés par des passages successifs d'un ministère dans un autre. Ils n'appartenaient point à cette catégorie de politiciens « ministrables » qui louvoyent entre les groupes, exploitant au profit d'une ambition sans grandeur les convoitises ou les rivalités mesquines des coteries parlementaires.

La déclaration du nouveau Cabinet ne pouvait guère échapper à la banalité qui semble être de rigueur pour les documents officiels de cette sorte. Elle ne tranchait guère sur celles — si nombreuses, hélas! et si vaines! — que la Chambre avait entendues précédemment, que par quelque chose de plus chaud, une note patriotique plus vibrante et plus fière, qui ne laissa pas d'être remarquée à l'étranger. On en conclut que le nouveau Cabinet jugeait venue l'heure de renoncer à l'effacement systématique que la France avait dû s'imposer depuis ses désastres. Dans un autre passage se trouvait exprimée l'idée chère à Costalla d'une république animée d'un large esprit de tolérance. Désarmant les préventions et les défiances, cette république-là devait faire justice des calomnies, attirer à soi tous ceux qui hésitaient, qui se dérobaient encore à son attraction, parce qu'elle leur offrirait le spectacle d'un gouvernement uniquement dévoué au bien public, et supérieur en valeur morale aux gouvernements qui l'avaient précédé. Si quelques sectaires s'émurent de l'appel adressé de nouveau par Costalla à tous les hommes de bonne volonté, quel que fût leur passé; si le *Réfractaire* s'empressa de dénoncer les « cyniques avances faites aux réactionnaires » par le chef de la majorité, beaucoup de bons esprits pensèrent que cette politique de conciliation était la bonne, et que, hors d'elle, il n'y avait pas pour la France d'autre perspective que de voir s'éterniser les divisions, les stériles et criminelles compétitions des partis qui lui avaient déjà fait tant de mal.

Le surlendemain de l'entrée en fonctions du Cabinet, Costalla

Digitized by Google

invita ses collègues à dîner avec lui à Soisy, dans la petite maison de campagne où il aimait à venir se reposer le soir, même en hiver, des fatigues de la journée. Ce dîner ne devait avoir aucun caractère officiel : dîner d'amis plutôt que de ministres. Costalla se montra dans cette réunion tel qu'il était souvent dans l'intimité : éblouissant de verve, d'esprit et d'éloquence. Au dessert, il se leva, une coupe de champagne à la main, et, d'une voix qui soudain était devenue grave : « Mes amis, dit-il, je bois à celles dont nous ne pouvons pas prononcer en public le nom cher et sacré, mais dont le souvenir est dans votre cœur comme dans le mien ! A celles dont la rédemption doit être notre pensée du jour et de la nuit !... A celles dont l'amour nous donnera la force qu'il nous faut pour travailler d'une manière efficace au relèvement de la Patrie ! A l'Alsace, mes amis, et à la Lorraine !... »

Ils s'étaient levés, pâles, les yeux humides, et tendaient vers lui leurs verres. Les coupes s'entre-choquèrent au milieu d'un grand silence et furent vidées avec une sorte de solennité qui donnait à cette scène on ne sait quel caractère religieux, l'air d'une de ces libations qui chez les anciens accompagnaient les serments et plaçaient leur accomplissement sous la sanction de la divinité. Puis ils s'embrassèrent les uns les autres, comme avaient fait les Girondins à leur dernier banquet : ce pendant qu'une image allégorique pendue au mur, représentant l'Alsace sous les traits d'une jeune femme blonde vêtue de noir et coiffée d'un large nœud de rubans, les regardait et semblait sourire doucement à l'engagement muet qu'ils prenaient de bien mériter d'elle.

Les premiers actes du nouveau Cabinet prouvèrent que Costalla était fermement résolu à ne pas se laisser détourner de l'exécution du programme de conciliation qu'il avait exposé au pays en prenant possession du pouvoir. Un député radical avait sommé le Gouvernement de procéder à une « épuration » sévère du personnel des Affaires étrangères. Ce fut pour le président du Conseil l'occasion de prononcer un grand discours où il s'éleva en termes chaleureux contre la politique de vexations et de violences qui aurait, disait-il, pour unique résultat, si par malheur elle prévalait un jour, de partager la France en deux camps irréconciliables. Quelques mois plus tard, une autre motion, tendant à la suppression de l'ambassade de France auprès du Saint-Siège, fut également repoussée grâce à son énergique interven-

Digitized by Google

tion. Pour la combattre, il avait invoqué des considérations de l'ordre le plus élevé : les croyances chrétiennes toujours vivaces dans la majeure partie de la nation, les traditions séculaires de notre politique, la nécessité de conserver à la France sa clientèle catholique. Les journaux d'extrême gauche prirent aussitôt texte de ces sages paroles pour lancer contre celui qui avait eu le courage de les prononcer l'accusation d'apostasie. On lui rappela aigrement certain discours où, dans la chaleur d'une véhémente invective contre le 16 Mai et ses alliés, il avait eu la funeste inspiration de dénoncer le clergé comme l'ennemi de tout progrès, sans calculer la portée d'une pareille accusation, et tout le mal qui pourrait sortir de cette semence de haine si imprudemment lancée aux quatre coins de la France. Il se défendit en répondant que c'était là un de ces mots de combat qu'on laisse échapper dans la lutte et dont un homme de gouvernement n'a le droit ni de se souvenir, ni surtout de s'inspirer après la victoire. Cet aveu loyal de la faute qu'il avait commise, en attisant par cette sortie imprudente les plus basses passions démagogiques, n'était pas fait pour plaire aux intransigeants de son parti : la rupture se trouva consommée.

A ce moment même, il s'était épris d'un projet de rapprochement entre la France et sa vieille ennemi d'outre-Manche. Le bruit courait qu'il avait déjeuné en tête à tête avec un prince de la maison royale d'Angleterre et qu'il avait été question, dans ce déjeuner mystérieux, d'autre chose et de plus de conséquence que des mérites comparés de la cuisine française et anglaise. On racontait qu'un général russe, adversaire déclaré de la prépondérance allemande, et presque aussi populaire à Paris qu'à Moscou, grâce à sa bravoure héroïque, avait été secrètement reçu par lui lors d'un voyage que ce héros de la dernière guerre d'Orient était venu faire en France ; des nouvellistes prétendaient même qu'après cette entrevue avec le patriote panslaviste, Costalla n'avait pas su dissimuler si bien ses sentiments intimes, que son visage ne portât la marque d'une profonde satisfaction.

Cependant le 14 Juillet approchait. Sur la proposition du Président du Conseil, il avait été décidé que la fête nationale serait célébrée avec un éclat inaccoutumé. La revue de toutes les troupes formant le corps d'armée de Paris devait être passée, comme d'ordinaire, sur l'hippodrome de Longchamps. Mais à cette solennité s'ajouterait cette fois un spectacle unique, d'une



Digitized by Google

grandeur imposante, sur lequel Costalla comptait pour exalter le sentiment patriotique, dont le réveil s'était si clairement manifesté à la suite des événements de 1870, et dont le développement continu était pour lui un sujet d'orgueil et d'espérance.

Depuis la funeste guerre, l'armée de la France avait été refaite, au prix d'efforts persévérants et d'immenses sacrifices; mais les nombreux régiments de création récente n'avaient pas encore reçu leurs drapeaux; et beaucoup, parmi les anciens, — si ce n'est tous, hélas! — avaient perdu le leur, qui à Sedan, qui à Metz... Le moment était venu de donner à l'armée nouvelle ses insignes. Une circulaire du ministre de la guerre avait donc invité les commandants des différents corps d'armée à se rendre, pour le 14 juillet, à Paris, avec une délégation d'officiers, de sous-officiers et de soldats, tirée de chacun des régiments qu'ils avaient sous leurs ordres. Après la revue et le défilé aurait lieu la cérémonie de la distribution des drapeaux.

Le grand jour arriva. Paris avait fait sa toilette de fête avec l'ingénieuse coquetterie qu'il met à se parer. Une multitude innombrable de drapeaux flottaient, sous l'ardente lumière d'un soleil de juillet, à la façade des édifices, aux fenêtres des maisons, aux mâts de cocagne, aux estrades ou aux arcs de triomphe dressés sur les places publiques, partout enfin où l'on avait trouvé la place nécessaire pour fixer une hampe; et ce pavoisement universel donnait une apparence de jeunesse aux plus vieilles bâtisses des plus pauvres quartiers, réjouissait les yeux en rehaussant de teintes vives la morne surface des grands murs gris, éveillait dans les cœurs une secrète allégresse, un besoin de crier, de chanter, d'applaudir. Dans les voies étroites des quartiers populaires, les drapeaux attachés horizontalement aux fenêtres, des deux côtés de la rue, se rejoignaient presque, formaient en l'air une sorte de dais tricolore où dominait la teinte éclatante et superbe du rouge; et quand un souffle de brise agitait tous ces morceaux d'étoffe, c'était pour l'œil des passants un papillotement joyeux, la sensation étrange d'avoir un champ de coquelicots et de bluets suspendu et flottant au-dessus de leur tête. Des lanternes vénitiennes accrochées à un fil de fer tendu dans l'encadrement des croisées, des verres de couleur symétriquement rangés sur le rebord des fenêtres, — préparatifs de l'illumination du soir, — des guirlandes de feuillage, des festons de papier tricolore, complétaient la décoration extérieure des édifices pu-

Digitized by Google

blics ou privés, ajoutaient à cet air de gaieté que Paris avait pris soudain, et qui était comme une sorte de sourire épars de la grande ville, heureuse de se sentir belle dans ses atours de fête.

La revue ne devait avoir lieu qu'à deux heures. Mais dès le matin, les habitants des quartiers excentriques avaient commencé à descendre. Le mouvement ne s'était plus arrêté, avait au contraire gagné de proche en proche les autres quartiers moins éloignés; en sorte que vers midi, les Champs-Élysées, l'avenue de l'Impératrice, offraient le spectacle d'une immense fourmilière en migration, dont la tête de colonne touchait au Bois, tandis que la queue n'était encore qu'à la place de la Concorde, et qui s'avançait noire, compacte et grouillante, d'un mouvement égal et ininterrompu, grossie au passage par le tribut des rues voisines qui déversaient encore du monde dans ce grand fleuve humain. Parallèlement au courant des piétons, un courant de voitures, tantôt plus rapide, tantôt plus lent, quelquefois suspendu par de brusques arrêts, coulait dans la même direction. Et tout cela s'engouffrait, disparaissait dans la vaste mer de verdure qui s'étend à l'extrémité de l'avenue de l'Impératrice.

Le Bois, où la ville tout entière semblait s'être vidée, présentait l'aspect pittoresque et charmant d'un immense campement improvisé. A tous les carrefours, le long de toutes les allées, s'étaient installées des buvettes en plein air; des tonnelets, ornés de petits drapeaux tricolores et couverts de feuillages fraîchement coupés ou de fougères, avaient été posés sur des tréteaux. Au milieu des clairières, des soldats faisaient halte, couchés à l'ombre près des fusils en faisceaux; quelques-uns essuyaient avec une poignée de gazon leurs souliers blancs de poussière; d'autres, accablés par la longue marche du matin, dormaient, étendus sur le dos. Dans les allées passaient et repassaient, raides et solides sur leurs montures, des gendarmes à cheval, en grande tenue, à qui la culotte blanche, les hautes bottes noires, le tricorne, et surtout le retroussis rouge de la tunique, donnaient un air de soldats de l'ancien régime. De lointaines batteries de tambours retentissaient dans toutes les directions, mêlées au grondement sourd des milliers de voitures qui roulaient vers Longchamps.

Sur le champ de courses, un pavillon flanqué de deux annexes avait été élevé : le pavillon central destiné à recevoir le Corps diplomatique, la maison militaire du Président de la République et les Ministres, l'annexe de droite réservée au Sénat, celle de

Digitized by Google

gauche à la Chambre des députés. Entre cette construction nouvelle et les tribunes des courses, où s'entassaient les invités de la Présidence, un espace libre d'une centaine de mètres à peu près avait été ménagé pour le défilé des troupes. A quelque distance de là, le monticule du moulin, couvert de monde, ressemblait à une ruche immense sur laquelle un essaim compact se serait posé. Sur la lisière du Bois, une foule innombrable s'était amoncelée depuis le matin, formant une ligne sombre que les toilettes d'été portées par les femmes, les ombrelles de couleurs vives mouchetaient de points clairs. Des gamins, qui avaient grimpé aux arbres pour mieux voir, faisaient de loin l'effet de grosses lanternes vénitiennes accrochées aux arbres.

Tandis que les tribunes se garnissaient peu à peu, la grande pelouse unie du champ de courses restait vide, sillonnée seulement par des estafettes qui la traversaient au galop. Debout sur les gradins, les spectateurs braquaient leurs lorgnettes, cherchant à découvrir la troupe. On ne la distinguait pas encore, mais on sentait que ces massifs d'arbres qui dominaient tout un côté du vaste hémicycle recélaient quelque chose de formidable, que l'armée était là, cachée derrière ce rideau de verdure. Sa présence invisible se devinait à des reflets d'acier qui jaillissaient parfois dans les clairières, à je ne sais quel sourd fourmillement d'hommes et de chevaux qu'on percevait obscurément, comme un lointain murmure d'Océan. Et voici que tout à coup un premier régiment débouche du bois, puis un second, puis un troisième, que des escadrons, que des batteries paraissent, sortant d'ici, de là, de partout, sans hâte, sans confusion; et que, comme une immense cuve qui ferait eau de toutes parts, le champ de courses se remplit à son tour, par tous les points de sa circonférence, d'une lente infiltration d'hommes. Derrière ceux-ci, d'autres arrivent d'un pas cadencé, évoluent et se groupent avec précision : chaque corps occupant exactement la place indiquée d'avance, sans hésitation, sans heurts, comme s'ajustent les unes à côté des autres les différentes pièces d'une machine savamment agencée. Au spectacle de cette force si bien réglée, si sûre d'elle-même, un frisson de plaisir courut dans la foule.

Comme l'infanterie achevait de prendre ses positions, un drapeau hissé au sommet du moulin annonça l'arrivée du cortège officiel qui entra dans le pavillon qu'on lui avait réservé, tandis que le canon tonnait au Mont-Valérien, que les tambours battaient

Digitized by Google

aux champs, et que les soldats présentaient les armes. Après que le général gouverneur de Paris eut passé au petit galop sur le front de bandière des troupes, le défilé commença. Le bataillon de Saint-Cyr ouvrit la marche, suivi de plusieurs régiments de ligne et des chasseurs à pied, qui défilèrent d'une allure preste et dégagée, en jetant au vent l'alerte sonnerie de leurs clairons. Puis un grondement sourd, pareil à un tonnerre lointain, retentit : c'était l'artillerie qui venait de se mettre en branle. On ne vit d'abord qu'une sorte d'avalanche noire, qui arrivait en faisant trembler le sol, et dont l'approche, comme la vague d'un raz de marée, éveillait l'idée d'une force irrésistible. Bientôt on put distinguer la ligne écarlate formée par les plumets de crins rouges, retombant sur le devant des shakos. Six par six, essieu contre essieu, les longues pièces de campagne passèrent au grand trot, entraînées par un mouvement tellement uniforme, qu'elles semblaient soudées l'une à l'autre, et que les roues de chaque rang avaient l'air de tourner toutes sur un même axe horizontal. A travers un nuage de poussière, on entrevoyait des artilleurs droits sur leur selle comme des cavaliers de bronze, le sabre courbe à la main, des servants assis, immobiles sur leurs caissons, le mousqueton en bandoulière; et cette poussière même, au lieu de nuire à la beauté du défilé, lui donnait quelque chose de plus épique, car elle permettait aux spectateurs de mieux se figurer l'aspect de ces mêmes batteries un jour de bataille, au milieu de la fumée des pièces.

Soudain, toutes les têtes se penchèrent en avant, avec une expression d'ardente curiosité, la multitude ondula, et ce mot, prononcé avec une sorte de craintive admiration, vola de bouche en bouche : « La cavalerie ! »

Elle s'était rangée à l'extrémité de l'hippodrome, du côté de Boulogne, attendant que l'infanterie et l'artillerie lui laissassent le champ libre. Des tribunes, on ne l'apercevait, à cause de la distance, que sous l'aspect d'une masse sombre, couverte de scintillements, qui faisait penser à quelque énorme bête fantastique, dont les écailles luisantes auraient miroité au soleil. Comme la dernière batterie achevait de défiler, cette masse confuse s'était mise à son tour en mouvement, rapprochée des tribunes, et l'on avait reconnu d'abord les cuirassiers, aux deux rangs superposés d'éclairs que projetaient leurs cuirasses et leurs casques. Tout à coup une sonnerie stridente de trompettes avait éclaté, — une

Digitized by Google

sonnerie dont les notes aiguës déchiraient l'air, avec je ne sais quoi non de vif et de joyeux comme les clairons des chasseurs, mais de sauvage, de cruel, qui évoquait le souvenir des âges barbares, — et la grosse cavalerie était apparue à un tournant de la piste, s'avançant au petit trot. Isolés à quelques pas en tête de leurs escadrons, les officiers de cuirassiers, un peu avant d'arriver à la tribune officielle, dressaient en l'air leur longue latte, dont ils abaissaient la pointe vers la terre en passant devant le chef de l'État, d'un beau geste large, qui exprimait avec une noblesse singulière tout ce qu'il y a de majestueux dans le respect de la Force pour la Loi. A la vue de ces robustes hommes, cuirassés et casqués de fer, une acclamation jaillit, plus vibrante encore et plus nourrie que celle qui venait de saluer l'artillerie : comme si, au milieu de la poussière soulevée par les chevaux, chacun avait vu surgir tout à coup l'image de la Patrie, non pas humiliée et déchue, mais plus puissante qu'elle n'avait jamais été, et consciente de sa force nouvelle. A cette clameur, un nom se mêlait, associé spontanément par cette immense multitude à la pensée de patriotique espérance qui venait de faire battre tous les cœurs en même temps, vingt mille bouches criaient : « Costalla ! Costalla !... »

Assis sur l'estrade présidentielle, un peu en arrière du chef de l'État, il s'était senti, dès son entrée dans la tribune, l'objet d'une vive curiosité de la part des membres du Corps diplomatique et des attachés militaires étrangers. Aussi s'était-il appliqué d'abord à ne rien laisser paraître des sentiments que lui inspirait le spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Il avait gardé une attitude impassible au passage de la ligne, se contentant d'échanger quelques observations avec ses collègues sur le degré de précision du défilé des divers régiments. Et pourtant quelle émotion le serrait à la gorge en les voyant ! Ah ! s'il les avait eus, ces soldats bien équipés et bien armés, solides et aguerris comme de vieilles troupes ; s'il les avait eus, douze ans auparavant, à la place de ces mobiles inexpérimentés, dépourvus de tout, auxquels il avait demandé de vaincre et qui n'avaient su que mourir !...

Il commençait à peine à rentrer en possession de lui-même, que ses nerfs, tout vibrants encore, reçurent l'ébranlement d'une nouvelle et puissante émotion. Ce fut lorsque la tête de colonne de l'artillerie arriva, droite comme un mur, à la hauteur de la

Digitized by Google

tribune. Sa nature vive et impressionnable, toute de premier mouvement, incapable d'éprouver une sensation forte sans la traduire immédiatement au dehors par des gestes ou par des paroles, échappa encore une fois à la domination qu'il s'efforçait d'exercer sur elle. Penché en avant pour mieux voir, il se mit à battre des mains avec une sorte de frénésie, sans souci du décorum, ni de la présence de tous ces graves diplomates, flegmatiques et compassés, qui regardaient avec stupeur le premier ministre de France applaudir aussi bruyamment qu'un gamin de Paris. Quand résonna l'aigre fanfare des trompettes de cavalerie et que les cuirassiers parurent, on le vit pâlir, puis se lever brusquement : c'était un hommage qu'il rendait à la mémoire des braves qui, sous ce même uniforme, étaient morts pour la France à Reichshoffen. Et soudain, l'envie le prit d'arrêter ces hommes au passage ; de leur conter, du haut de cette estrade, en présence de tout ce peuple, l'héroïque et légendaire sacrifice de leurs devanciers ; de les adjurer, au nom de la Patrie, d'être prêts à recommencer ce que leurs aînés avaient fait... Ah ! quel discours eût été celui-là ! Le « Bravo » qu'il leur jeta — à défaut de cette harangue qui lui brûlait les lèvres — fut lancé d'une voix si retentissante, que des ambassadeurs tournèrent la tête de son côté. « Tiens-toi, lui dit tout bas un de ses collègues, on te regarde. » Il reprit place dans son fauteuil et ferma les yeux pendant quelques secondes, car la vue de ces superbes escadrons le troublait si profondément qu'il se sentait prêt à éclater en sanglots. Ce fut seulement quand son nom retentit, lancé par des milliers de voix enthousiastes, qu'il parvint à reprendre l'air froidement indifférent qui convient à un personnage officiel en représentation. Mais le regard qu'il jeta sur le groupe des attachés militaires étrangers, au moment où s'achevait cet admirable défilé de cavalerie, avait une intensité d'expression qui disait assez de quelle joie et de quelle fierté son cœur était rempli.

Comme la dernière voiture d'ambulance s'éloignait, les commandants de corps d'armée vinrent se ranger devant le Président de la République, tandis que les porte-drapeau se groupaient des deux côtés de l'estrade. Un grand silence se fit quand le Président se leva et prononça ces paroles : « Officiers, sous-officiers et soldats qui représentez l'armée française à cette solennité, la Patrie vous confie avec ces nobles insignes la défense de son honneur, de son territoire et de ses lois. » Et ce fut une

Digitized by Google

minute inoubliable que celle où, remis aux colonels des divers régiments auxquels ils étaient destinés, tous ces drapeaux s'inclinèrent devant le chef de l'État. De vieux généraux, émus jusqu'aux larmes, mordaient leurs moustaches. Ces drapeaux neufs leur rappelaient les glorieuses loques noircies par la poudre, trouées par les balles, déchirées par la mitraille, qu'ils avaient promenées triomphalement pendant vingt années sur tous les champs de bataille de Crimée, d'Afrique, d'Italie, de Chine, du Mexique, jusqu'au jour maudit où il avait fallu se séparer d'elles. L'un d'eux, le plus illustre, — dont la campagne, à la tête de l'armée de la Loire, avait mis en relief les talents et qu'on désignait tout bas pour le commandement suprême, si l'on venait un jour à se battre de nouveau, — s'approcha de Costalla et eut l'idée de lui serrer discrètement la main en passant. Cela suffisait à faire entendre bien des choses, que le général ne jugeait pas à propos d'exprimer, même à voix basse. Mais il avait compté sans l'instinct de mise en scène qui n'abandonnait jamais son ami, même aux heures où il se trouvait sous l'empire d'un sentiment profond et sincère. Au lieu de se contenter de rendre ce serrement de main, Costalla se jeta dans les bras du glorieux soldat, l'enveloppa d'une longue étreinte. Et telle était la connaissance qu'il possédait des moyens d'agir sur les masses irrésistiblement, telle la subtilité divinatrice du flair qui lui faisait en toute circonstance trouver sans effort le geste, l'attitude, le mot qui plaît à la foule, qui la frappe, qui la transporte, — que cette manifestation un peu théâtrale, qui eût semblé touchante à quelques-uns, de mauvais goût à d'autres, mais en tout cas absolument inopportune s'il s'y était livré devant un petit nombre de spectateurs, parut sublime aux milliers de personnes qui avaient forcé les barrières pour se rapprocher et mieux voir, parce qu'elle condensait en une sorte de tableau vivant de la revanche, juste au moment voulu, et de la façon claire, concrète et saisissante qu'il fallait, toutes les idées chauvines de relèvement national, de gloire militaire, éparses depuis plusieurs heures au sein de cette multitude. Tout cela, révélé à Costalla par une intuition rapide comme l'éclair, et exécuté aussitôt, sans nul charlatanisme de sa part ; car il éprouvait réellement lui-même la patriotique émotion que cet artifice instinctif avait pour but de provoquer plus sûrement chez les autres. Des larmes semblaient prêtes à jaillir de ses paupières ; il contemplait ardemment les nouveaux drapeaux ;

Digitized by Google

et chacun devinait, rien qu'à l'expression de ses yeux, qu'il aurait voulu pouvoir dire : « Je regarde ceux-ci, mais c'est aux autres que je pense, à ceux de 1870, qui sont là-bas, prisonniers, à Potsdam !... » L'effet produit fut immense : la foule électrisée mit toute son âme dans le long cri dont elle salua le ministre patriote...

Le soir, parlant avec Thérèse et Farjasse de cette cérémonie grandiose, — où le cœur de la population parisienne avait si manifestement battu à l'unisson du sien, — des ovations sans fin qu'on lui avait faites au retour de Longchamps, dans les allées du Bois, sur l'Avenue, aux Champs-Elysées, partout enfin où il avait été reconnu, Costalla disait : « Ah ! la grande, la généreuse nation ! Quel ressort dans ce peuple !... Comme il comprend, comme il vibre !

— Eh bien ! moi, interrompit Camille, j'ai rencontré un homme qui ne vibrait pas du tout, et j'ai le regret de t'apprendre que c'est ton frère... Sais-tu ce qu'il m'a dit tout à l'heure ? Que cette manifestation était absurde et qu'il y aurait demain vingt-cinq centimes de baisse sur la rente !

— Il fallait lui répondre, répliqua vivement Michel, qu'il y aurait en même temps cent pour cent de hausse sur la réputation de la France à l'étranger !...

Puis s'adressant à Thérèse :

— Eh bien ! es-tu contente ? Ta place était-elle bonne ?... As-tu bien vu tout : le défilé, la distribution des drapeaux ?... On m'a joliment applaudi, n'est-ce pas ?

Ces derniers mots furent prononcés par lui d'un air un peu fat, avec cette naïve et puérile vanité de laquelle n'est exempt aucun de ceux qui — chanteurs, musiciens, orateurs, comédiens ou députés — font profession de quêter les suffrages de la multitude et pour qui cette forme grossière mais enivrante de la faveur publique, l'applaudissement, devient un besoin aussi impérieux que pour certains ivrognes leur litre de gros vin.

— Ténor, va ! dit Farjasse, en éclatant de rire.

— Presque tous les grands hommes le sont un peu, Camille ! répliqua doucement Thérèse. S'il n'y avait pas en lui un artiste, — un artiste incomparable même, — je vous demande s'il serait devenu ce qu'il est ?...

Après quoi, répondant à la question de Costalla :

— Oui, mon ami, dit-elle, je suis bien heureuse. C'est un beau

Digitized by Google

jour pour toi que celui-ci, un vrai jour de triomphe!... Je crois que tu n'en as pas rencontré de pareil encore dans le cours de ta carrière, et que tu n'en retrouveras pas de sitôt un qui le vaille. Ténor ou non, — vous entendez, Camille? — peut-être même parce que tu es en effet un admirable ténor, aujourd'hui tu n'as pas été l'homme d'un parti, tu as été la France elle-même... Tout le monde l'a senti... Et il me semble que c'est une chose grande entre toutes que de parvenir à incarner en soi, comme tu viens de le faire, la pensée et l'espoir d'un grand peuple... Cela est très noble et très beau... Je te félicite et je t'admire, mon ami.

— Si tu es satisfaite, pourquoi donc cet air préoccupé que tu avais tout à l'heure?

— N'y fais pas attention... Une lubie de femme... Je suis un peu nerveuse, tu sais... je me fais des idées qui n'ont pas le sens commun...

— Mais encore, laquelle?... Voyons! parle...

— Puisque je te dis que c'est absurde?

— Tu veux savoir ce qu'elle avait? demanda Farjasse. Eh bien! mon cher, puisqu'elle ne veut pas te l'avouer, je vais te l'apprendre, moi..,

— Camille, je vous en prie, taisez-vous!

— Non! non! Elle a passé l'après-midi, mon bon ami, à se figurer que l'on allait tirer sur toi!... Comprends-tu ça?

Costalla se mit à rire :

— Tirer sur moi!... Et qui diable pourrait avoir cette idee saugrenue, ma chère Thérèse?

— Est-ce qu'on sait? dit-elle. Le premier venu... un fou... un fanatique!... Si tu crois que tu n'as pas d'ennemis, tu te trompes!... Je t'en connais, moi... et dont la haine me fait trembler...

— Ah! oui, le *Réfractaire* et sa séquelle, n'est-ce pas?... Bah! ces gens-là ne sont guère dangereux, va! ils bavent et ne mordent pas... Rassure-toi, ma chère, — et ne pense plus, comme moi, qu'à cette belle journée!...

George Duruy.

*(A suivre.)*

---

Digitized by Google

# MAXIMES

L'honnêteté est la plus grande de toutes les malices, parce que c'est la seule que les malins ne prévoient pas.

—

Quand on voit la vie telle que Dieu l'a faite, il n'y a plus qu'à le remercier d'avoir fait la mort.

—

La femme, dit la Bible, est la dernière chose que Dieu ait faite. Il a dû la faire le samedi soir. On sent la fatigue.

—

Il est aussi difficile de faire comprendre quelque chose à une femme par le raisonnement, qu'il est facile de la convaincre par l'émotion.

—

Un imbécile est un méchant l'arme au bras.

—

La chaîne du mariage est si lourde qu'il faut se mettre deux pour la porter, quelquefois trois.

Cependant, de toutes les sottises que l'homme peut faire, c'est encore le mariage que je lui conseillerais le plus volontiers ; c'est, du moins, la seule qu'il ne peut pas recommencer tous les jours.

—

Il y a nombre de gens, en politique surtout, qui sont comme les bouteilles, qui n'ont de valeur que par ce qu'on met dedans.

—

L'amitié finit où l'emprunt commence.

—

Ne discutez jamais, vous ne convaincrez personne. Les opinions nt comme les clous, plus on tape dessus, plus on les enfonce.

—

Les brunes trompent, les blondes trahissent.

—

Donnez de l'argent, n'en prêtez jamais. Donner ne fait que des ingrats, prêter fait des ennemis.

Alexandre Dumas fils,
de l'Académie Française.

Digitized by Google

# EN CRIMÉE[1]

(*Suite*)

Aï-Petri, 20 septembre.

Après le Tchatyr-Dagh, — le mont de la Tente, — nœud central du massif de Crimée, la dent de l'Aï-Petri est la cime la plus élevée du Yaïla. Elle domine la vallée de Yalta, celle d'Aloupka, et tout le développement des côtes, depuis Foros jusqu'au delà d'Yoursouf. Il faut y monter, non pas pour le plaisir de grimper, mais parce qu'aucune promenade ne montre mieux avec quelle rapidité et quelle richesse toutes les zones de végétation se succèdent sur la pente de ces montagnes ; et aussi parce qu'aucune route, ni dans le Liban, ni dans l'Apennin, n'offre des points de vue composés avec autant de variété, autant de magnificence. Le chemin de voitures, fort bien tracé, développe ses lacets durant vingt-cinq kilomètres, depuis Yalta jusqu'au sommet du plateau ; de là on atteint la dent après trois quarts d'heure de marche.

On laisse dans le bas de la vallée la vigne et les plantes méridionales. Sur les premiers contreforts, le sol pierreux et brûlé ne porte que des arbustes : aubépines, genévriers, églantiers, clématites sauvages. Un peu au-dessus, les pins d'Italie commencent : on a établi dans cet endroit une station sanitaire à l'instar d'Arcachon. A mi-hauteur, le chêne, l'érable, le tremble, se mêlent aux conifères. Encore quelques centaines de mètres, et aucune feuille ne vient plus égayer l'uniformité de la forêt noire. Pins et sapins sont d'une venue superbe ; leur masse obscurcit tout le vaste entonnoir dont on gravit les spirales. Cette mer sombre se déroule sous nos pieds ; l'autre mer, qui lui succède sans transition pour le regard, en paraît plus claire et plus dorée.

(1) Voir les numéros des 25 décembre 1889, 10 et 25 janvier 1890.

Digitized by Google

Au tournant de chaque lacet, la vue change et s'étend, tantôt sur la rade de Yalta, tantôt sur Choréis, Myshore, les tableaux de l'autre versant. Comme on approche du faîte, le hêtre succède aux pins, vigoureux d'abord, puis rabougri et pelotonné sur les roches. Un dernier échelon et nous débouchons sur le plateau. La température tombe brusquement de quinze degrés ; plus d'arbres ni d'arbustes : la steppe, une herbe rare que paissent des troupeaux, autour de lacs saumâtres. Nous rentrons en Russie.

Avant d'atteindre l'Aï-Petri, on rencontre encore, dans un pli de terrain, quelques hêtres nains, quelques airelles enracinées sous les pierres roulantes. Après, toute végétation disparaît. Je me trompe, je ramasse sur le rocher une anémone des Alpes. Oh! jolie petite fleur d'entre ciel et mer! Elle a le cœur tout bleu, tout plein du reflet des deux seules belles choses qu'elle ait jamais vues. Premier chaînon de la vie, au sommet de cette pyramide du règne végétal dont nous venons de compter les assises, elle précède bravement le grand peuple forestier ; toute la sève de la terre aboutit à son calice, elle a pour soi toute seule les premiers rayons du soleil levant ; et comme elle ignore les lourdes puissances d'en bas, elle croit sans doute que le monde est fait pour les anémones. Non, petite fleur, il est fait pour l'homme, qui te prend et t'emporte dans son pays lointain.

Nous arrivons au bord de la crête. On se couche en avançant la tête, car on aurait le vertige à moins. A seize cents mètres en ligne droite au-dessous de nous, la côte, qui paraît d'ici un mince cordon, développe sa ligne accidentée de caps et de golfes, ses palais et ses villages menus comme des joujoux. Au delà, l'immensité de la mer, mouchetée de points noirs qui sont des paquebots. A quelques toises au-dessous du rebord, un grand pin s'est cramponné dans une anfractuosité du roc. En voyant ses frères, les mâts des navires, courir sur les vagues, éprouve-t-il le sentiment d'envie et d'aventure qui s'empare de l'homme en pareil cas ? Virgile le croyait : *Casus abies visura marinos.*

En face de nous, tout l'horizon du sud, tiède, baigné de clarté. La mer est soudée au ciel par un voile de brumes laiteuses, qui enveloppe les terres d'Asie. Un air chaud monte du précipice sur lequel nous sommes penchés. Cependant nous frissonnons aux morsures d'un vent glacial. Il arrive par derrière. C'est le souffle de la Russie. En se retournant vers le Nord désolé, on croit la voir tout entière ; on croit sentir sa poussée formidable, accu-

Digitized by Google

mulée durant des milliers de verstes, qui vient peser sur la muraille de Crimée. A partir de ce plateau et sans guère changer d'aspect ni de climat, la Russie court, nivelée, affranchie de toute barrière, jusqu'à la mer Blanche. Dans quelques jours, elle déroulera sa robe de neige jusqu'à la place où nous sommes. Le soleil ne lui dispute que cette bande de terre sous la montagne, mince frange d'or et de fleurs brodée au bas de la longue, triste robe blanche. Elle est arrêtée comme nous au bord de l'abîme, la Russie ; elle regarde la mer charmante ; de ce plateau, le Tentateur lui montre les royaumes de l'Orient : à gauche, l'Arménie sous le Caucase ; en face, l'Asie Mineure ; à droite, le Bosphore et un mirage étincelant, la coupole de Sainte-Sophie. Comme nous, la Russie a le vertige en regardant l'horizon du Yaïla.

A la descente, la nuit nous prend dans les forêts de pins. Des Tatars, qui charrient dans la vallée les bois coupés sur la montagne, bivouaquent autour de grands feux ; les troncs s'empourprent aux réverbérations des flammes. Entre les aiguilles des hauts parasols, les étoiles brillent comme des lucioles.

Route du Baïdar, 21 septembre.

De Yalta, on peut regagner Sébastopol en un jour par la route Voronzof. C'est un peu moins de cent kilomètres. Ils passent vite ! la promenade est si belle, tant qu'on s'attarde sur le versant méridional ; le contraste est si frappant dès qu'on arrive sur l'autre ! Je l'ai refaite aujourd'hui une dernière fois, cette route de la Corniche ; j'ai vu encore s'égrener sur la côte ces châteaux, ces villages qui enchantent l'œil de leur aspect et l'oreille de leurs noms : Orianda, Myshore, Choréis, Aloupka, Siméis... Au delà de ce dernier, et jusqu'à l'extrémité du cirque qui se referme sur la mer au cap de Lasti, le pied du Yaïla devient rude et désert ; ses parois mal attachées, toujours à pic ou en surplomb au-dessus de la route, sont trop menaçantes, trop instables pour permettre des établissements sur les pentes, sur la plage. Tous les dix ou quinze ans, un nouveau pan s'écroule dans le bas pays. Les Tatars rebâtissent alors leurs hameaux sur ces coulées de roches : ainsi Limaine, Kikicéis, Foros. Les derniers zigzags de la route, avant la porte du Baïdar, traversent un chaos comme on en voit dans les Pyrénées ; rien n'est plus pittoresque et plus hardi que les prodiges d'équilibre des parties de montagne res-

Digitized by Google

tées debout. De grands vautours chauves sortent des failles et planent le long des crêtes.

Un pylône en granit, formant un petit tunnel, engloutit la route sur l'arête du col par où l'on sort de la Crimée méridionale. C'est ce qu'on appelle la porte du Baïdar, du nom de la longue vallée où l'on s'engage sur l'autre versant, et qui relie les plateaux du Yaïla à ceux de Chersonèse. Le Baïdar est un vaste entonnoir de forêts, avec des clairières où s'élèvent des villages musulmans. Cette partie du trajet est agréable, autant que quelque chose peut l'être quand les yeux viennent de perdre la mer rayonnante et la lumière immédiate du Sud, ces joies auxquelles rien dans la nature n'est comparable.

On ressort du Baïdar par une gorge étroite, fort sauvage ; au fond serpente un affluent de la Tchornaïa. A l'orée de cette gorge, du point où se trouve le relai de poste, on ne voit plus devant soi qu'une suite de monticules indécis, un paysage morne et vide ; un seul objet arrête les regards, sur l'arrière-plan, cela semble un mur de clôture avec une tour. Je demande à une petite fille, l'unique être vivant qu'on aperçoive devant la maison de poste, ce qui surgit là-bas à l'horizon. Elle me répond : « C'est le cimetière des Français. »

Voilà donc le repère qui m'annonce le voisinage de Sébastopol ! C'est bien. Dans cette gorge sinistre où on la reçoit tout d'abord, l'impression est très forte, très belle. Mais que nous sommes loin des merveilleux décors traversés ce matin ! Des landes nues, sablonneuses, puis les plateaux arides de Chersonèse ; des ossuaires, des pyramides qui rappellent des combats. La route coupe le champ de bataille de Balaklava, en avant de Kadi-Koï, là où tombèrent les dragons d'Enniskillen et les Écossais gris de lord Cardignan, soutenus par les chasseurs d'Afrique du général d'Allonville. Et tout le long de cette route, des souvenirs semblables, sur des friches toujours plus dénudées, enveloppées de poussière noire, jusqu'aux faubourgs écroulés de Sébastopol, dont voici les lumières et les feux de mer.

Sébastopol, 21-23 septembre.

Jusqu'à ces dernières années, Sébastopol était restée exactement dans l'état où les vainqueurs la trouvèrent, le 9 septembre 1855 : un cadavre de ville, enseveli sous un amas de pierres

Digitized by Google

émiettées par les bombes, les explosions, l'incendie. On ne pouvait pas dire que ce fût un champ de ruines ; dans cette seconde Troie, comme l'appelait le maréchal Vaillant, les ruines mêmes avaient péri. La population, qui s'élevait avec la garnison au chiffre de quarante-cinq mille âmes avant le siège, était tombée à cinq ou six mille. Les eaux de la baie n'étaient hantées que par des fantômes de navires, les carcasses de la flotte abîmée dans cette rade depuis trente ans.

Aujourd'hui, la malheureuse cité renaît, grâce aux circonstances politiques qui ont rendu à la Russie sa liberté d'action dans la mer Noire. Une ligne ferrée descend de Pétersbourg et de Moscou à travers tout l'empire, elle vient aboutir au fond du ravin du Sud. On rebâtit; des maisons blanches et coquettes percent çà et là des décombres. Mais la résurrection ne fait que de commencer : il est facile de se représenter ce qu'était naguère tout cet amphithéâtre en parcourant certains quartiers ; l'herbe y pousse sur les fondements bouleversés, poutres et moellons gisent encore à la place où les écrasa le boulet. Malgré toutes les descriptions qu'on a lues, on éprouve d'abord quelque peine à reconnaître les emplacements historiques dans cet enchevêtrement de collines, de ravins et de baies où Sébastopol est disséminée par petits paquets.

Pour le voyageur qui arrive de la mer, ce panorama un peu confus se ramasse en quelques grandes lignes : à droite, le mamelon de la ville, avec ses maisons neuves et ses ruines étagées sur les croupes ; à gauche, la falaise et les petites anses de la rive septentrionale, dominée par la montagne des « Tombeaux fraternels ». En face, le faubourg de Karabelnaïa arrondit son éperon dans le fond du golfe, avec ses arsenaux, ses chantiers, ses docks de radoub. Quel admirable port ! Si l'on excepte la Corne d'Or, je n'en connais pas de plus vaste et de plus sûr dans les eaux du Levant. La nature a tout fait, il n'est pas besoin d'une seule jetée pour y rompre la mer ; par les plus gros temps, le lac intérieur de la baie du Sud, coudé sur le golfe principal, offre un abri tranquille et profond à toute une flotte.

Au-dessus des chantiers de Karabelnaïa, sur un vaste terre-plein, une masse imposante arrête tout d'abord le regard ; le soir, aux clartés de la lune, elle fait songer au Colisée de Rome. C'était un corps de casernes, bombé en hémicycle sur le port ; il couvrait d'un seul tenant tout le plateau et pouvait loger une

Digitized by Google

armée. D ces bâtiments il n'est demeuré qu'une muraille circulaire, trouée de milliers d'ouvertures, qui fait écran sur le ciel. Adossée à cette gigantesque ruine, au sommet d'un socle fort élevé, la statue de bronze de l'amiral Lazaref commande toutes les eaux des rades ; c'est d'un grand effet.

Par delà ces premiers plans, des assises de roches calcaires, coupées par des ravines, se redressent et vont rejoindre à l'horizon les plateaux d'Inkermann, les crêtes du mont Sapoun ; paysage vide de végétation et d'accidents, stérile et poudreux comme les abords d'un polygone. On ne distingue qu'un point blanc sur la première ligne des hauteurs : c'est Malakoff.

Toute l'activité de Sébastopol est concentrée sur le port militaire et dans les docks d'armement. On y travaille jour et nuit, la nuit à la lumière électrique. Mais il ne faut pas s'attendre à trouver ici une forêt de mâts. Comme la Russie a fait grand bruit de ses efforts et de ses espérances, on s'imagine que la nouvelle flotte de la mer Noire est déjà une réalité. Voici à quoi elle se réduit : un cuirassé à flot, non armé encore, *le Tchesmé*, inauguré récemment par l'Empereur ; un second cuirassé, *le Sinope*, en construction sur les chantiers. Pour le surplus, quelques avisos, et des monstres aux formes étranges, lamentablement emprisonnés dans les bassins ; ce sont les *popofki*, les fameux bateaux circulaires pour lesquels l'expérience a été si cruelle. Parmi eux la *Livadia*, le yacht impérial du même type, semblable à un château flottant, — qui ne flotterait pas. Il est aujourd'hui désarmé.

Entre les gros navires serpentent les longues flèches d'acier des torpilleurs. Par les soirées les plus claires, quand ces engins invisibles courent sur la rade, on n'aperçoit que leurs fanaux, errant sans corps comme des feux follets. Les marins que je rencontre ont bonne tournure, des hommes alertes, dégagés, bien tenus.

A terre, il y a peu de chose à voir dans la pauvre ville. Elle n'offre quelque animation que sur le boulevard en fer à cheval qui l'enserre dans toute sa longueur. Dans le Musée du siège, un vieux défenseur de Sébastopol me montre des souvenirs historiques. On achève d'élever la cathédrale qui doit remplacer l'ancien temple grec, copié sur celui de Thésée à Athènes, et dont il ne reste qu'une colonnade ébréchée. Sur les quatre faces de la nouvelle basilique, des plaques de marbre noir portent les noms



Digitized by Google

des quatre amiraux légendaires, Lazaref, Istomine, Kornilof, Nakhimof. Ces deux derniers noms reviennent sans cesse sur les lèvres des Russes avec un accent de piété particulier; il n'en est pas de plus vénérés dans toute leur histoire, et à plus juste titre. Kornilof et Nakhimof ont égalé en simplicité, en grandeur, tous les hommes de Plutarque; ils ont laissé la plus pure image de cette beauté morale qui illumine certains morts, comme la beauté physique transfigure parfois le visage des trépassés.

Les lignes du siège.

Il faut sortir de la ville pour trouver les monuments qui passionnent l'intérêt; ces monuments, ce sont des amas de terre, quelques fossés comblés, quelques excavations; vestiges informes, mais qui ressuscitent devant les yeux une des plus terribles épopées de l'âge moderne. Les lignes du siège sont encore visibles sur tout le pourtour de Sébastopol, respectées par le temps et par les hommes; les armées pourraient venir reprendre leurs positions et continuer la sape au point où elle fut abandonnée.

Si l'on veut bien étudier le théâtre du drame, il est utile d'y porter le *Rapport* du maréchal Niel, excellent dans ses indications techniques; mais, pour rendre à ces lieux une âme vivante, il y faut surtout relire l'*Histoire de la guerre de Crimée*, de M. Rousset. Quand on a relu et contrôlé cet ouvrage sur la scène qu'il décrit, il est impossible de ne pas le placer au premier rang des chefs-d'œuvre de l'histoire militaire, et mieux, de l'histoire tout court. C'est la clarté et le souffle des meilleurs récits de M. Thiers, avec plus d'émotion intime, sans les inexactitudes et les boursouflures de rhétorique. Si ce livre nous était venu du fond des temps, écrit en grec ou en latin, on l'apprendrait dans toutes les écoles. Lorsque les Russes veulent nous faire admirer leur malheur, ils invoquent tout d'abord ce témoin sincère; à leurs yeux, un tel livre est la dernière des victoires françaises en Crimée. Et maintenant, qu'on taxe d'exagérée cette opinion, sans prendre la peine de la vérifier, d'ailleurs, je n'ai pu résister à l'entraînement de justice et de reconnaissance qui emporte mon esprit, encore tout plein du grave plaisir qu'il a trouvé dans cette lecture.

Au sommet de la montagne de la ville, sur le front escarpé qui regarde les ravins, une plantation d'arbustes malingres porte le

Digitized by Google

nom de *boulevard historique;* c'est l'emplacement du quatrième bastion, — le bastion du Mât des alliés; — on sait que ce point était la clef de la défense; il est resté pour l'imagination des Russes le lieu héroïque et sacré entre tous, celui auquel se rattachent les plus terribles souvenirs d'efforts et de souffrances. Pendant longtemps, dans leurs armées, les officiers du quatrième bastion bénéficièrent d'un prestige d'estime et de curiosité; ce n'étaient plus des hommes comme les autres. Tolstoï, qui fut un de ces officiers, a raconté comment on vivait et l'on mourait au quatrième bastion. Ceux qui ont lu les *Scènes du siège,* écrites par le grand romancier, n'ont pas oublié ces pages saisissantes; ils se rappellent peut-être le petit chemin où les bombes éclatent dans les convois de blessés, où les soldats et leurs chefs, ceux qui vont au feu et ceux qui en reviennent, se croisent avec des sentiments mêlés de crainte, de résignation, d'orgueil et d'horreur. Ce chemin, c'est le *boulevard historique* d'aujourd'hui. Il aboutit au fossé; voici, dans l'épaisseur de l'épaulement, les chambres casematées où l'on devisait en jouant aux cartes, en attendant son tour de monter sur ce parapet d'où l'on ne revenait guère. Au delà du parapet, le sol est bouleversé, comme labouré par une charrue furieuse qui l'aurait défoncé en tous sens. Sur tout le parcours du front d'attaque, long de sept à huit kilomètres, la terre a le même aspect; elle est saturée de fer comme aux alentours d'une mine, elle a gardé l'ensemencement stérile des quinze cents bouches à feu qui la travaillèrent durant douze mois, sans un jour de relâche.

De l'autre côté des ravins, on entre dans les lignes de l'assiégeant. Sur la droite, le plateau de Chersonèse déroule jusque vers Kamiesch l'emplacement des camps français. Une maison cachée dans un bouquet d'arbres est le seul point vivant; c'est la même qui servit de quartier général à Pélissier. En tirant vers le nord, on dépasse le Grand Redan, les attaques anglaises, le mamelon Vert, tous ces lieux qui ont rempli le monde du bruit de leur nom, aujourd'hui si vides et si tranquilles. Ce n'est que cela, ces petits champs de pierraille, dont la possession fut payée au poids de la chair humaine!

Un chemin aux pentes très raides conduit à la tour Malakoff. Le mot *tour* est ambitieux pour cette espèce de corps de garde, élevé seulement de quelques mètres. On sait comment une poignée d'hommes s'y maintint fusillant par ses embrasures nos

Digitized by Google

soldats maîtres de l'ouvrage. A Malakoff, comme au quatrième bastion, les Russes ont planté un maigre jardin sur le rempart effondré; ils ont réuni sous une pyramide les ossements, les leurs, les nôtres, ramassés pêle-mêle dans le fossé. Ici encore, la terre est restée hachée par la charrue infernale; voilà sur tout le pourtour les trous de loup où s'embusquaient les tirailleurs de l'assiégé; et, à quarante-cinq mètres, la tête de la tranchée d'où s'élancèrent les soldats de Mac-Mahon. En remuant du pied les mottes du jardin, on met à découvert des balles, des amorces. De cette position dominante, il suffit d'un coup d'œil pour comprendre que la ville était perdue en perdant Malakoff. Avant d'y entrer, les vainqueurs ne soupçonnaient pas eux-mêmes l'importance de cette conquête, ils n'étaient pas certains qu'elle mettrait fin à la lutte; ce fut seulement après avoir gravi ces talus qu'ils virent au-dessous d'eux Sébastopol à leur merci.

Quand on examine le pays de cet observatoire, un problème demeure insoluble; comment, après la victoire de l'Alma, les alliés renoncèrent-ils à foudroyer la place du haut des collines du Nord? Sauf un vieux fort et les batteries marines, qu'ils eussent pris à revers, il n'y avait de ce côté aucun ouvrage de défense. Un profane est mal venu à trancher en quelques mots une question sur laquelle les gens du métier ont longtemps discuté; pourtant l'opinion des Russes, qui croyaient Sébastopol condamnée après l'Alma, n'a jamais varié sur ce qu'ils considèrent comme une faute incompréhensible, explicable seulement par le manque d'informations de nos états-majors.

S'il y a eu fausse manœuvre, peut-être ne faut-il pas la regretter; elle a permis aux nôtres de montrer ces trésors d'énergie et de constance, bien plus honorables pour eux qu'un succès de surprise. Mais on ne peut s'empêcher de plaindre l'erreur de Saint-Arnaud, qui aurait vu avant de mourir son drapeau flotter sur la ville, son nom attaché à ce grand événement. Il méritait bien cette suprême récompense. Quel admirable soldat, à l'âme ardente et mobile! Quelle belle mort, quelle belle tenue du cœur quand le corps s'en allait! Ah! pourquoi faut-il qu'on discute cette gloire, compromise dans des besognes inférieures, pourquoi est-ce lui qui amena la garde dans la maison de M. Dupin? Les gens qu'il a mis au poste me disent qu'il fut avant tout un grand criminel; c'est, je crois, le jugement qui a prévalu dans tout ce qu'on a écrit sur lui, en prose, en vers; je ne suis pas bien éclairé

Digitized by Google

sur ces histoires un peu troubles; mais, après tout, quel admirable soldat!

Quand la pensée revient sur cette guerre de Crimée, — et que peut-elle faire autre chose ici? — elle est assaillie par des problèmes militaires et diplomatiques plus obscurs les uns que les autres. On prendrait son parti des premiers en s'avouant son ignorance; mais les seconds? J'ai eu jadis sous les yeux toute la correspondance d'Orient avant l'année 1854; on en peut parler après ce long temps. La seule impression nette qui se dégage de l'interminable débat sur les Lieux Saints, c'est que nous eussions dû en bonne justice faire la guerre aux Turcs; forts de leur faiblesse, ils jouèrent jusqu'à la dernière minute un double jeu; ils lassaient la patience de nos agents en leur marchandant les satisfactions promises, ils nous trompaient tout autant qu'ils trompaient les Russes. On objectera que ce débat était un prétexte sous lequel s'agitait la grosse question de la prépondérance en Orient. Nous l'avons reconquise pour une heure; mais, à moins de recommencer la guerre de Crimée tous les dix ans, pouvions-nous espérer que notre main, étendue si loin, arrêterait un torrent qui roule fatalement sur sa pente? Nous sommes allés faire une digue, puis nous sommes rentrés chez nous; le torrent, lui, ne cesse pas de couler, il agit chaque jour, il tourne l'obstacle quand il ne le brise pas; des voisins immédiats pourraient seuls le contenir.

Cette prépondérance, d'ailleurs, au profit de qui l'avons-nous relevée sur les murs du Levant? Pour nous ou pour nos alliés de 1854? L'histoire s'est chargée de répondre. Insensiblement, l'histoire nous a éliminés sans pitié de l'Orient, — j'entends celui qui confine à la mer Noire, — elle a rejeté notre activité, nos ambitions, nos vues d'avenir sur d'autres points du globe. Pour qui ne se paye pas de phrases et de formules d'étiquette, nous ne sommes plus que des spectateurs désintéressés dans les conflits orientaux. Après une courte période, tous les résultats de la guerre de Crimée sont anéantis; au point de vue de ses conséquences pour nos intérêts actuels, cette guerre est un épisode aussi éloigné de nous que la première croisade. Il est douloureux de constater cette stérilité sur le terrain même qui fut arrosé de notre sang et consacré par tant de sacrifices.

Du moins, si la guerre de 1854 n'a pas produit d'effets utiles, elle n'en a pas produit de mauvais. Ce rude choc nous a mêlés à

Digitized by Google

la nation ennemie plus que n'avaient fait des siècles de rapports pacifiques. On l'a remarqué bien souvent; jamais lutte aussi acharnée ne laissa entre les combattants moins de levain de haine. J'ai surpris quelquefois, dans les couches profondes du peuple russe, la trace d'anciens ressentiments contre nous; j'ai eu un jour l'agrément d'entendre mon cocher activer son cheval avec ces mots : « Hue donc, Français! » Mais les ressentiments et leur expression naïve datent de 1812. L'affaire de Crimée n'y entre pour rien. C'est qu'en Crimée la fierté nationale ne reçut aucune blessure, tant l'honneur et le courage furent également partagés entre les vainqueurs et les vaincus; à mieux dire, il n'y eut pas de vaincus; la défense d'une ville presque ouverte, prolongée durant une année, a été pour les Russes une victoire morale tout aussi glorieuse que les nôtres (1). Dans le petit jardin de Malakoff, les ossements réunis sous un cippe commun peuvent dormir fraternellement leur sommeil de paix.

Et le soir m'a pris dans ce fossé, d'où se lèvent tant de souvenirs et d'images qui font oublier les heures. Le calme se fait plus profond sur les collines solitaires. Là-bas, dans la mer, le soleil descend, rouge, superbe, indifférent à toutes les visions d'horreur ou de joie qu'il éclaire. Quelle paix des choses quand l'homme n'est plus là! Pourtant, par intervalles, un bruit le trahit; un bruit de coups de marteaux qui monte de l'arsenal, où l'homme forge de nouveaux engins de colère et d'héroïsme.

(1) Cette vérité évidente inspirait ces jours derniers à l'un des grands journaux russes un curieux parallèle entre la guerre malheureuse de 1854 et la guerre heureuse de 1877 : « A Sébastopol, — disait ce journal, — nous avons perdu trois fois plus de monde qu'en Bulgarie; au nom de Sébastopol se rattache la légende de notre défaite. En Bulgarie, nous avons célébré nos victoires. Et pourtant, grand Dieu! quel abîme entre notre défaite sous Sébastopol et nos victoires en Bulgarie! Là, nous avons acquis une gloire universelle, impérissable : ici, notre triomphe s'est changé en confusion, notre gloire s'est obscurcie, dissipée... »

V^te E.-M. de Vogüé,

de l'Académie Française.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

# LOUK LOUKITCH [1]

(*Suite et fin*)

---

Le soleil déclinait, l'ombre devenait fraîche ; la rivière sautillait dans des petits remous étincelants là où les arbres laissaient filtrer quelque rayon ; ailleurs, elle courait bleue, d'un air pressé : Louk Loukitch y trempa la main et trouva qu'elle était très froide.

Enfin, Sophie sortit du bois : elle s'était fait dans quelque clairière un chaperon de branches entortillées qui retombaient sur ses épaules et sur son sein ; sa chemise lâche glissait à gauche, laissant voir sa chair nacrée. Elle sentait bon ; une fine odeur de menthe et de framboises s'ajoutait au parfum d'amandes exhalé de sa peau jeune et fraîche.

Elle avançait lentement, avec un léger balancement des hanches, en chantant à demi-voix une chanson paysanne ; ses mains étaient pleines de fruits sauvages, qu'elle mangeait un à un à loisir, entre chaque couplet. Les yeux baissés sur son festin, elle ne voyait que l'herbe haute où ses pieds avaient à peine indiqué leur foulée.

Elle descendit ainsi jusqu'à l'argile du bord et tressaillit tout à coup ; assis dans sa barque, tourné vers elle, le commandant l'attendait. Il était très pâle, et ses yeux brillaient comme des yeux de loup.

— Qu'est-ce que vous faites là ? dit rudement Sophie.

Elle avait eu peur et lui en voulait de son saisissement.

— Je suis venu vous chercher, répondit-il hardiment.

(1) Voir le numéro du 25 janvier 1890.

Digitized by Google

Quoique le rouge lui montât au visage, elle le regarda d'un air de défi.

— Qui vous a dit que j'étais ici? fit-elle d'un ton hautain, toute frémissante de colère.

— Je vous ai vue.

Il la regardait de son air concentré : elle ne s'y méprit pas une seconde.

— Pourquoi êtes-vous venu? dit-elle avec la même arrogance.

— Parce que... il se reprit : parce que c'est dangereux, et je ne veux pas que vous recommenciez.

— Je ne veux pas! répéta Sophie ironiquement. Je ne veux pas! Vous êtes mon maître?

Il ne répondit point.

— Et si je veux, moi? ajouta-t-elle en relevant la tête.

Elle avait à demi fermé les yeux, et son regard dédaigneux filtrait cruel à travers ses cils.

— Vous ne pouvez pas vouloir ce qui vous ferait du mal, dit Louk Loukitch en changeant soudainement de manières. Allons, Sophie Savichna, venez dans le bateau, je vais vous passer, et puis nous irons prendre le thé là-haut; on m'a déjà appelé. Allons!

Elle le regarda très attentivement et retrouva sous cette feinte bonhomie le regard de loup qui lui avait fait peur.

— Non, dit-elle, je n'irai pas dans votre bateau. Allez-vous-en, pour que je traverse.

— Je resterai, dit-il en serrant les dents, et il faudra bien que vous veniez!

Elle le regarda encore une fois, puis haussa les épaules, et, sans dire un mot, entra dans l'eau, sans bâton, toute vêtue. Pendant qu'il dégageait ses avirons, elle était déjà loin ; le courant emportait la barque; avant qu'il eût pu la diriger, Sophie glissa sur le fond et disparut.

Louk Loukitch, avec un juron sourd, lâcha les rames pour plonger; mais elle était déjà revenue à la surface et s'approchait du bord opposé. Quand elle y fut, elle se retourna vers lui du même air méprisant :

— Vous ne voulez pas vous en aller, dit-elle. Je rentrerai chez moi mouillée.

Elle se tenait debout parmi les osiers ; ses vêtements collaient

Digitized by Google

sur son corps avec des plis antiques ; sa couronne défaite s'éparpillait en faisant ruisseler autour d'elle des milliers de gouttes d'eau.

— Sophie Savichna, fit le commandant, qui avait sauté à terre, je vous aime !

— Vous m'aimez ? répliqua-t-elle avec une indicible expression d'ennui. Ah ! mon Dieu, voilà qui était bien nécessaire.

— Sophie Savichna, répéta le malheureux, je vous aime !

— Vous ? Vous n'avez pas honte ? Un homme marié !

Louk Loukitch devint pourpre, comme sous un soufflet.

— Allez-vous-en, reprit-elle, j'ai froid. Je vais attraper du mal. Allez-vous-en donc !

Elle frappa du pied avec colère, l'eau jaillit autour d'elle de toutes parts.

— Un homme marié ! S'il y a du bon sens ! répéta la jeune fille.

Ses dents commençaient à claquer. Le froid et la colère la blêmissaient ; ses yeux brillaient comme des diamants noirs dans cette pâleur, et au bout de chacune de ses petites boucles de cheveux noirs, il y avait une perle.

— Si je n'étais pas marié, vous m'aimeriez ? fit Louk Loukitch en tordant ses mains d'un geste nerveux.

— Vous ? Ah ! mon Dieu !

Elle éclata de rire, un rire fiévreux, convulsif.

— Mais allez-vous-en donc, ou j'appelle votre femme !

Le commandant devint livide, fit le salut militaire et tourna sur ses talons. Elle le suivit des yeux ; il prit la montée et disparut.

Aussitôt, arrachant ses hardes mouillées, elle revêtit une jupe et un corsage sur sa peau glacée, jeta ses souliers et se mit à courir.

Au haut de la pente, elle dépassa Louk Loukitch, qui marchait d'un pas automatique, comme en catalepsie. Ils n'échangèrent ni un mot ni un regard. Va chercher mes habits mouillés que j'ai laissés en bas, dit-elle à une petite paysanne, qui partit en courant.

— Comme te voilà tard, Louk Loukitch ! dit Tatiana quand son mari entra dans la salle à manger où les enfants terminaient leur goûter. Je t'ai appelé ; tu ne m'as pas entendue ?

— J'ai entendu, répondit-il sans la regarder.

Elle versa un verre de thé bouillant et le plaça devant lui. Il

Digitized by Google

frissonna ; il croyait sentir sur son corps les vêtements de Sophie.

— Où donc étais-tu? continua sa femme; tu as l'air transi ; tu es tout pâle !

Il ne répondit pas.

— Où donc étais-tu ? répéta Tatiana, avec son insistance d'épouse aimante et aimée.

— Sur la rivière ! cria-t-il d'une voix tonnante. Et puis qu'on ne m'ennuie pas, ajouta-t-il brutalement.

Les enfants s'envolèrent comme des moineaux qui ont entendu un coup de fusil.

Tatiana resta seule en face de son mari qu'elle regardait avec une terreur mêlée d'incrédulité. Il buvait et mangeait sans mot dire, avec une grande barre au milieu du front, entre les sourcils.

— Sainte Mère du Sauveur, pensa-t-elle tout à coup, protégez-nous ! Revoilà la figure qu'il avait du temps de la jument noire !

## V

Louk Loukitch n'était plus lui-même ; sa bonhomie autoritaire, ses grands éclats de voix peu redoutables, son immixtion constante et souvent intempestive dans les choses du ménage, tout cela avait disparu pour faire place à un silence obstiné, à une froideur glaciale.

Raide dans ses mouvements, taciturne, les lèvres serrées, le regard noir, il vivait dans sa famille sans paraître la voir. Les enfants s'étaient vite déshabitués de rire et de criailler en sa présence ; il n'avait eu qu'à fixer deux ou trois fois sur eux ses yeux cruels et ternes pour obtenir le mutisme et l'obéissance.

Tatiana n'avait pas compris tout d'abord ; après quinze années de joie et de confiance, comment concevoir la pensée d'une infidélité ! Puis, tout à coup, la lumière s'était faite, elle avait regardé autour d'elle... Qui pouvait-il aimer, sinon l'institutrice ?

Il l'aimait, en effet, avec le féroce égoïsme des grandes passions. Il ne savait rien d'elle ni de sa famille, ni de ce qui la touchait ; tout cela lui était parfaitement égal ! Il la voulait comme il avait voulu sa jument noire, et voyant qu'il ne pouvait l'obtenir, il se consumait en une rage impuissante. A de certains

Digitized by Google

moments, il la haïssait, et, s'il avait pu l'écraser d'un coup de son large poing, il l'eût fait avec frénésie.

Sophie ne s'occupait pas de lui.

Elle lui en avait voulu de sa sotte algarade. Retenue deux ou trois jours au lit par la fièvre, à la suite de son équipée, elle avait maugréé contre lui tout à loisir. Il ne lui avait même pas inspiré cette vague satisfaction vaniteuse qu'apporte souvent un amour non recherché. Elle l'avait trouvé bête, tout simplement, d'être venu lui dire : Je vous aime !

Je vous aime ! La belle avance ! Que pouvait-elle faire de l'amour de ce vieux militaire, — et un homme marié !

Quand elle fut guérie de son rhume, elle sentit tomber sa colère ; il était à plaindre, ce pauvre homme, au bout du compte ! Étant toute jeunette, elle avait aimé, une fois, un étudiant qui ne s'en était seulement pas douté, et elle savait que cela fait mal, d'aimer qui vous dédaigne.

Deux semaines s'étaient écoulées sans qu'elle rencontrât Louk Loukitch ; instinctivement, elle évitait les longues promenades solitaires, par un vague instinct qu'elle pouvait être épiée, suivie... Un jour, cependant, elle n'y put tenir.

C'était une demi-fête, c'est-à-dire une de ces fêtes de saints qu'il est permis de chômer ou non. Le ciel, d'un bleu exquis, était parcouru par de petits nuages blancs, ronds comme des boules de neige.

On cueillait le lin, là-bas, dans les prés ; elle le savait, et elle mourait d'envie d'aller participer à ce travail champêtre. Fille de bourgeois, elle avait une âme paysanne.

— Allons, Féklоucha, dit-elle à sa petite servante, gamine de quinze ans à peine, allons voir cueillir le lin !

Elles partirent pieds nus toutes deux, à la mode des champs, Féklоucha, la tête nue, ses cheveux jaunes réunis en une petite tresse serrée par un ruban de fil, frétillante en queue de rat sur ses maigres épaules, semblable à un gnome familier ; Sophie, les cheveux bouclés sous son large chapeau de paille, grande, forte, belle comme une Junon dans la fleur de sa virginité, — et elles allèrent par la plaine, sous la grande chaleur.

Après une longue réclusion, quel bon après-midi au grand air ! Le soleil était déjà très bas quand elles songèrent à revenir. Les paysans chargeaient les derniers botillons de lin sur leurs charrettes avec mille précautions pour ne point perdre la graine

Digitized by Google

mûre. Sophie ramassa quelques tiges encore ornées de leurs petites boules brillantes, et revint avec Fékloucha en les balançant devant elle comme des grelots.

Elle chantait une chanson populaire en secouant les graines d'un vert délicat : « Ah ! lin, mon petit lin ! crois au soleil, et tu seras la toile blanche !... »

Elles pressaient le pas, car elles avaient grand'faim, et le jour baissait ; soudain, au détour d'une vieille grange, sentinelle avancée du village, l'ombre de Louk Loukitch leur barra le passage. C'était une ombre, en vérité, que lui-même, tant il avait vieilli et changé !

— Sophie Savichna, dit-il, venez souper chez nous. Il y a longtemps que vous n'êtes venue. Après un silence, il ajouta : Ma femme vous attend.

A cette phrase insidieuse, toute la brusquerie de Sophie se réveilla.

— Lui avez-vous dit pourquoi je n'allais plus chez vous ? lui dit-elle impitoyablement.

Le commandant lui jeta un regard noir ; mais la présence de Fékloucha le paralysait. Il eut un trait de génie.

— Parlez-vous français ? fit-il en cette langue.

Son accent était impayable. Le peu de français qu'il avait appris sur les bancs du gymnase militaire s'était bien rouillé depuis trente ans ! Mais en ce moment, il ne craignait point le ridicule. Que lui importait ? Il s'agissait pour lui de vivre ou de mourir !

Le français de Sophie n'était pas beaucoup meilleur ; elle allait pourtant répondre non, afin d'éviter l'entretien dont elle était menacée, lorsqu'il continua, encouragé par son silence.

— Je vous aime ; il faut m'aimer.

Les jeunes filles marchaient de plus en plus vite ; ils étaient déjà dans la grande rue du village, et les maisons, éclairées à l'intérieur par les *loutchinki* de bois résineux, leur offraient une sauvegarde.

— Cours à la maison préparer le samovar, dit Sophie à Fékloucha, qui prit ses jambes à son cou. — Parlez chrétien, reprit-elle en s'adressant à Rouskine, nous n'avons que faire des jargons étrangers. Vous m'aimez ? Et moi, je trouve que c'est m'insulter que d'oser me le dire ! Si vous en aviez parlé à votre femme, la pauvre créature me souhaiterait la mort ! Et pourtant,

Digitized by Google

Dieu m'en est témoin ! je ne lui veux que du bien. Allez, Louk Loukitch, un homme marié doit s'en tenir à sa femme ! Si ce que vous dites est vrai, je vous plains, mais je n'y peux rien. Je rentre chez moi, rentrez chez vous, et priez Dieu qu'il vous aide !

La nuit était tombée ; le commandant saisit la main de Sophie et la serra si fort que, sous peine de crier de douleur, elle ne put la retirer ; ils étaient arrivés devant la maison d'école.

— Écoutez, Sophie Savichna, dit-il, vous avez tort de vous moquer d'un homme qui souffre plus que sa patience ne peut en supporter.

— Je ne me moque pas, répliqua-t-elle, lâchez ma main !

Il la retint plus étroitement ; elle sentait ses doigts entrer pour ainsi dire les uns dans les autres, sous la pression intense ; mais elle ne voulut pas crier.

— Si j'étais beau, reprit-il, si j'étais jeune, vous m'aimeriez !

— Devant Dieu, je vous le jure, non ! s'écria Sophie avec impatience. Vous êtes marié, voilà la cause !

— Cela seulement ? fit-il en ouvrant la main comme un homme qui défaille.

— Est-ce que je sais, moi ? répliqua-t-elle en frappant du pied avec rage. Je ne sais qu'une chose : pour moi, un homme marié n'existe pas... ce n'est même pas un homme !

— Et si je n'étais pas marié, vous m'auriez épousé ? fit-il d'une voix basse et tremblante. Ses mains, agitées d'un mouvement convulsif, cherchaient derrière lui quelque chose pour s'y retenir.

Il avait reculé jusqu'au mur de la maison, il s'y adossa, pris d'une faiblesse.

— Est-ce que je sais ! répéta Sophie, mais avec plus de douceur. Nous n'avons pas à savoir ce qui arriverait si la terre tournait à rebours, n'est-ce pas ? Je suis une honnête fille, Louk Loukitch, et je ne veux me tenir devant le jour de personne... Vous êtes marié, c'est un malheur, n'en parlons plus !

— Mais je ne vous répugne point ? Vous ne me détestez pas ?

Elle eut pitié de lui.

— Je ne vous déteste pas, Louk Loukitch, dit-elle, quoique, en vérité, je serais excusable de le faire... Je n'ai rien contre vous.

— Seulement, je suis marié ? insista-t-il d'une voix faible, presque enfantine.

— Eh bien, oui ! Voilà ! Soyons bons amis, Louk Loukitch, et

Digitized by Google

ne me reparlez plus jamais de ces bêtises, cela m'ennuie, — et puis, on finirait par en jaser : allez, rentrez chez vous.

— Voulez-vous me donner la main ?

— Non ! Vous m'avez fait trop mal, tout à l'heure, répondit-elle avec un petit rire nerveux.

Avant qu'elle eût pu faire un mouvement, il s'était prosterné devant elle ; elle sentit sur son pied nu les grosses moustaches et les lèvres avides du commandant.

— C'est indigne ! cria Sophie.

Elle courut dans la maison et s'y barricada.

Louk Loukitch se releva péniblement et rentra chez lui comme un bœuf à moitié assommé.

## VI

Il ne la vit plus qu'à l'église, une fois encore, et cette fois encore, elle sut l'éviter si adroitement, qu'il ne put même pas la regarder. Perdue dans la foule des paysannes, elle s'était fait un rempart de toutes les jeunes filles du village ; au sortir de la messe, elles lui servirent d'escorte et rentrèrent avec elle en chantant en chœur des chansons.

— Un homme marié ! pensait Louk Loukitch. Si je n'étais pas marié, elle m'aurait épousé !... ou si j'étais veuf... mais je ne suis pas veuf.

Il regarda sa femme. Elle aussi avait cruellement maigri et changé depuis trois mois ; mais elle était à son côté, bien vivante, prête à lui tenir compagnie jusqu'au bout.

— Si j'étais veuf ! pensait-il durant ses nuits d'insomnie. Si elle mourait, je serais libre, et Sophie m'épouserait !... Elle ne me déteste pas... qui sait ? elle m'aime peut-être, et c'est le devoir seul qui la tient éloignée de moi.

Tatiana tomba malade. Le chagrin et les longues prières pour l'infidèle, à genoux devant les images saintes, avaient épuisé ses forces. Un matin, sa fille Macha, s'étonnant de ne pas la voir présider au déjeuner comme de coutume, entra dans sa chambre et la trouva évanouie devant l'armoire aux images.

On la remit dans son lit, et Macha envoya chercher le médecin à la ville ; la fillette avait pris cela sur elle, car son père, parti dès l'aube, ne rentrait plus maintenant que le soir ; son fusil servait de prétexte à ses absences.

Digitized by Google

Quand il revint, longtemps après la nuit tombée, Louk Loukitch trouva le médecin assis près du lit de Tatiana.

— Ce ne sera rien, dit le docteur, mais votre femme est très délicate. C'est singulier! je l'ai connue si robuste! Enfin, pour cette fois, je ne crois pas qu'il y ait du danger, mais elle a besoin de beaucoup de ménagements.

— Elle est très malade? fit brusquement Rouskine.

— Non, mais elle peut le devenir.

— Ce sera long?

Le docteur, surpris, le regarda, puis, songeant que le vieux fantassin n'avait jamais été ferré sur les belles manières, ne s'en inquiéta point.

— Ce ne serait pas long, dit-il, si cela devait mal finir. Encore un évanouissement comme celui-ci, et je ne répondrais de rien!

— C'est bon! grommela le commandant, je vous remercie.

Pendant les jours qui suivirent, il ne quitta point sa femme d'une minute.

Il la surveillait avec une attention qui gênait la malade. Macha elle-même, installée près du lit, regardait son père avec quelque étonnement; les enfants jugent très sévèrement leurs parents, lorsque ceux-ci leur donnent la moindre prise, et Macha savait fort bien que si sa mère mourait, ce serait de chagrin.

— Papa, allez donc à la chasse, lui dit-elle le troisième jour; à rester enfermé, vous vous rendrez malade!

Le commandant prit sans mot dire son fusil, sa gibecière, et s'en alla.

Tatiana guérit, et même très vite. La tendresse de sa fille lui avait rappelé qu'elle était mère aussi bien qu'épouse, et qu'elle ne devait pas abandonner ses enfants.

— Ils auront besoin de moi pour les défendre, peut-être! se dit-elle. Et recueillant toute son énergie, elle se trouva sur pied.

Lorsqu'il la vit debout, un soir, Louk Loukitch lui jeta un regard venimeux. Il avait si bien espéré qu'elle mourrait! En lui donnant cette fausse espérance, elle l'avait trompé, volé! Il saurait le lui faire payer! Un second évanouissement était nécessaire? Il le lui procurerait.

A partir de ce moment, il lui fit une vie d'enfer, la querellant à tout propos, la menaçant sans raison... Les enfants se cachaient dans les coins; seule Macha se tenait toujours près de sa mère.

Digitized by Google

prenant pour elle tous les reproches, sur elle toutes les bévues, afin de détourner l'injuste et aveugle colère.

Enfin, un jour, il les frappa toutes les deux, car elles s'étaient jetées au-devant l'une de l'autre, dans cet extrême et dernier péril; après quoi, furieux, il sortit en brisant la porte.

— O maman! il est devenu méchant! dit Macha en serrant sur son jeune cœur indigné la tête de sa mère qui pleurait à en mourir.

— Non, non, ma fille! répondit la malheureuse, il n'est pas méchant, il est fou!

Le lendemain, Louk Loukitch ne fit pas mine de se souvenir de la scène de la veille, et même il se montra moins terrible que de coutume. Les jours suivants, il fut de même, et Tatiana se reprit à espérer que son humeur avait changé. A la fin de la semaine, il partit pour la ville, où il avait affaire, en promettant de rapporter des cadeaux à tout le monde.

La poussière de sa britchka était encore sur la route, lorsque Sophie se présenta chez Mme Rouskine. Les servantes n'entendaient finesse à rien, et l'institutrice fut introduite près de Tatiana sans avoir été annoncée. Macha leva la tête d'un air de défi, prête à chasser l'ennemie...

— Laisse-nous, ma fille, lui dit Mme Rouskine.

Macha obéit, mais ne quitta pas la pièce voisine.

— Vous êtes surprise de me voir? dit Sophie sans préambule, et je suppose que cela ne vous plaît guère, mais je ne serais point ici si Louk Loukitch s'y trouvait...

Tatiana rougit jusqu'aux tempes.

— Je suis venue vous dire que je vais bientôt partir, continua la jeune fille; j'ai demandé mon changement, et j'espère qu'*ils* ne me le feront pas attendre. J'ai dit : causes urgentes; *ils* comprendront ce qu'ils voudront. Quand je serai loin, j'espère que vous aurez la tranquillité.

Sentant ses jambes fléchir, Tatiana s'était assise; elle indiqua un siège à l'institutrice, qui refusa du geste et se tint debout.

— Je voulais vous dire aussi que je suis fâchée, très fâchée que vous ayez eu tous ces ennuis à cause de moi. Ce n'est pas ma faute... Déjà j'avais refusé de venir chez vous... mais quand j'ai su... voilà! Il était trop tard!

— Il vous l'a dit, alors? demanda Mme Rouskine.

— Qu'il m'aimait? Oui, il me l'a dit! Et j'ai pris cela comme

Digitized by Google

la plus grande insulte qu'un homme puisse faire à une femme! Allons, Tatiana Ivanovna, je vous prie de me pardonner mes offenses, et que Dieu vous garde! Je pense que vous ne me reverrez plus; ne vous souvenez point de moi en mauvaise part, car je vous jure queje n'ai point voulu vous faire de mal!

Elle avait parlé très simplement, avec sa rudesse ordinaire, un peu adoucie par la vue de la pauvre créature brisée qui l'écoutait. Quand elle eut fini, elle se détourna pour sortir.

— Macha! appela Mme Rouskine.

La fillette entra, les yeux inquiets.

— Embrasse cette honnête fille, fit la mère, et dis-lui que nous ne l'oublierons pas dans nos prières.

Sophie revint vers Tatiana; après une seconde d'hésitation, elle secoua rudement la main molle et faible qui se livrait à son étreinte, embrassa résolument Macha, et sortit.

Les émotions n'étaient point du fait de cette nature un peu braque, et pourtant, quand elle eut franchi le seuil de cette demeure où elle avait apporté le malheur, elle s'éclaircit deux ou trois fois la gorge, en toussant plus qu'il ne l'eût fallu.

Le commandant revint de la ville d'assez bonne humeur; il avait l'air d'un homme qui a pris une décision et qui s'y tiendra. Il rapportait des friandises, comme il l'avait promis, et il s'occupa activement des préparatifs de la pêche annuelle.

## VII

Tous les ans, au mois de septembre, une grande pêche avait lieu à Bériozi pour le compte de l'État. On jetait à la rivière de longs filets attachés à des cabestans, et le poisson pêché était en partie envoyé à l'archevêque du diocèse, en partie vendu à la ville au profit de la couronne. C'était une coutume très ancienne qui remontait probablement au temps du paganisme. Un délégué, venu tout exprès du chef-lieu de la province, assistait à cette solennité; il arrivait la veille au soir, passait la nuit chez Rouskine et repartait après la cérémonie.

Toutes les barques du village et même des hameaux riverains ne suffisaient point à porter les curieux, groupés autour du radeau où viraient les cabestans des grands filets à draguer; aussi ceux qui n'avaient point de barques se tenaient-ils sur les



Digitized by Google

rives d'où ils surveillaient l'opération qui avait pour résultat de dépeupler la rivière jusqu'au printemps suivant; mais l'État ne s'inquiète point pour si peu!

C'était une grosse affaire, et l'on en parlait d'un bout de l'année à l'autre.

Le jour de la pêche arriva : c'était une belle matinée de septembre, fraîche et claire. Une fine pointe de gelée blanche avait aiguisé l'air dès l'aube, et le poisson ne manquerait pas de venir jouer au soleil, pour se faire happer par le filet, comme c'était son devoir à l'égard de l'autorité.

Après un déjeuner hâtif, le personnage officiel, accompagné de Rouskine, son hôte, se rendit à la *tomna*, c'est-à-dire au radeau porteur de cabestans, solidement amarré au rivage, et les filets furent jetés à diverses reprises.

Les paysans attelés aux poignées poussaient ferme en chantant une chanson marinière : peu à peu les cordes se raidissaient et les mailles surgissaient hors de l'eau; puis, le corps du filet se présentait plein de formes grouillantes et sautantes. Les sterlets étaient mis à part : c'était la grande aristocratie des poissons, comme l'attestaient leur configuration élégante et leur dessin pour ainsi dire classique; les brochets, les perches, les tanches énormes remplissaient les paniers; sous le clair soleil automnal, c'était un éblouissement de ventres d'argent, de dos changeants, de nageoires rosées, délicates et pennées comme des ailes; le ruissellement du menu fretin faisait comme une coulée de métal rejeté à la rivière, où les enfants des villages barbotaient jusqu'à la ceinture, émerveillés de cette pêche miraculeuse qu'ils ramassaient dans leur unique vêtement, leur chemise relevée sous les aisselles.

Abandonnant ce spectacle amusant, Louk Loukitch, après le premier coup de filet, était rentré chez lui.

— Eh! mon ami, que fais-tu ici? lui dit sa femme stupéfaite en le voyant entrer dans la salle à manger.

— Viens voir la pêche, répondit-il sans la regarder.

— Moi? tu n'y songes pas! Et pourquoi faire?

Il hésita un instant.

— L'inspecteur t'invite; il dit que tu ne peux faire autrement que de venir; la pêche est si belle!

Tatiana jeta un regard sur sa robe.

— Je ne suis pas habillée, fit-elle avec hésitation.

Digitized by Google

Elle ne ressentait aucun désir de céder à cette invitation singulière.

— Allons, voyons, viens-tu ? dit son mari avec une sorte de colère concentrée ; tu ne vas pas faire attendre l'inspecteur, je pense ?

Elle le regarda avec une sorte de crainte. Caprice étrange, soit... Après tout, il était possible que l'inspecteur eût cru devoir lui faire cette politesse... Courir le risque de déplaire à son mari, plus aimable depuis deux ou trois jours, c'était jouer une grosse partie... Elle hésitait encore, pourtant.

— C'est loin, dit-elle, je suis faible, je ne pourrai jamais marcher jusque-là !

— J'ai un bateau, répondit Rouskine, nous y serons en cinq minutes. Allons !

Elle jeta un châle sur ses épaules et le suivit docilement. Au bord de l'oseraie, le bateau les attendait ; Tatiana s'assit, et Louk Loukitch, sans la regarder, prit les rames.

Elle avait mis machinalement la main sur le gouvernail, comme au temps où son mari, bon père et bon époux, promenait sa petite famille sur la rivière bruissante. Le souvenir de ces jours heureux fit monter à ses yeux une rosée de larmes : mais de peur que le commandant ne s'en aperçût, elle regarda obstinément la tomna, qui se rapprochait vite.

Les barques, groupées autour du radeau, avaient un air de flottille bien réjouissant ; tout le monde s'occupait du filet qui, très lourd et très plein, nécessitait en ce moment les efforts redoublés de huit robustes paysans aux cabestans. Le bruit des rames de Rouskine fit pourtant retourner quelques têtes... Sophie, debout sur la tomna, les regardait, stupéfaite... Louk Loukitch fixa sur elle des yeux pleins d'une flamme infernale.

— Eh ! cria-t-on ; gare, il y a une corde...

— Tatiana, fit le commandant, lève-toi, regarde à gauche, il y a une corde...

Machinalement, elle se leva, inclinant la tête...

Relevant son aviron d'un geste habile, Louk Loukitch frappa à faux la taille de sa femme, qui tomba dans l'eau la tête la première.

— Misérable ! s'écria Sophie, il l'a tuée !

Elle voulait s'élancer, mais cinq ou six paysans s'étaient déjà jetés à la nage. Rouskine se penchait sur le bord de la barque,

Digitized by Google

feignant de chercher Tatiana, qui était restée à plusieurs toises en arrière. Un cri d'angoisse suprême déchira l'air :

— Maman, maman ! ..

Macha, tombant à genoux, se tordit les mains.

Louk Loukitch était demeuré comme ivre. L'instant d'avant, il n'avait eu qu'une pensée : « Il faut qu'elle meure ! » A présent, il n'en avait qu'une autre : « J'ai manqué mon coup ! »

— Saisissez-le ! cria l'inspecteur.

— Il l'a tuée, firent à voix basse plusieurs paysans.

— Vous l'avez vu ?

— Nous l'avons vu comme Dieu nous voit !

Moitié à la nage, moitié à gué, la barque du commandant avait été prise d'assaut, et il se trouva ramené sur la tomna. Le filet arrivait en même temps, jetant à ses pieds un flot de poissons argentés. Il se laissa garrotter.

— La voilà, la voilà ! criaient des voix. Il tourna la tête et vit sa femme que deux solides plongeurs ramenaient à la surface. On l'apporta devant l'inspecteur, qui se pencha sur elle.

— Elle vit, dit-il enfin ; elle respire ; alerte mes enfants, frottez-la bien !

— C'est mon affaire, répliqua Sophie en s'agenouillant près de Tatiana.

Macha était de l'autre côté. Les femmes se groupèrent, formant un rideau, et chacune donna quelque vêtement pour secourir la noyée.

— Monstre ! dit l'inspecteur à Rouskine, comment avez-vous pu...

— Je ne sais pas, répondit-il de cette voix faible qui avait apitoyé l'institutrice ; je suis bien content qu'elle vive, oh ! oui ! bien content ! Dieu soit béni !

Dès que les premiers symptômes de la vie renaissante se furent manifestés, on emporta Tatiana chez elle. L'inspecteur demanda ses chevaux et partit sur-le-champ, emmenant Louk Loukitch toujours garrotté, et qui semblait indifférent à tout. De temps en temps, il disait à voix basse : « Dieu soit béni ! »

## VIII

En Russie, la procédure est courte pour les affaires de ce genre, et le jour du jugement ne se fit pas attendre. Une foule

Digitized by Google

considérable remplissait la petite salle du tribunal lorsque le coupable fut introduit, et un frémissement parcourut l'assemblée. C'était Louk Loukitch, ce vieillard à la barbe et aux cheveux blancs, à l'air hagard ? Ils l'avaient connu si fier et si robuste !

Il n'essaya point de se défendre. Interrogé sur le mobile de son crime, il ne nia même pas la préméditation.

— J'étais affolé, dit-il; je n'avais qu'une pensée : être veuf, pour pouvoir épouser Sophie Savichna. Elle m'avait dit qu'elle ne voulait pas de moi parce que j'étais marié... et voilà !

— Mais vous avez préparé le crime ? insista le président.

— Je l'avais préparé. Je vous dis que je ne pensais pas à autre chose !

Il retomba dans sa torpeur.

— Introduisez la victime, dit le président.

Un grand mouvement se fit dans l'auditoire. Que dirait la malheureuse ? Témoignerait-elle contre son meurtrier ?

Tatiana entra, appuyée sur sa fille Macha. Elle aussi n'avait plus que des cheveux blancs. Pâle, se soutenant à peine, elle semblait sortir du sépulcre. Louk Loukitch, les mains jointes, la regardait d'un air d'extase; elle attacha sur lui un long regard plein de tendre pitié, et ses yeux éclatèrent en eau.

— Racontez l'attentat ! dit le président.

— Je n'ai rien à raconter, répondit-elle d'une voix pathétique qui remua les juges jusqu'au fond de l'âme. Je ne me souviens de rien, si ce n'est que j'ai juré à mon mari de l'aimer et de le servir jusqu'au tombeau. Il a toujours été bon pour moi et pour ses enfants...

— Il vous a frappée, cependant, insista le magistrat.

— Si c'est arrivé, c'est qu'il avait perdu la raison; je ne puis en rien dire.

On ne put en tirer autre chose, et on la fit sortir.

Le président se tourna vers Louk Loukitch :

— Avez-vous quelque chose à dire ? lui demanda-t-il.

— A cette heure, à tous les moments de ma vie, je remercie Dieu d'avoir permis que ma femme vécût, répondit-il sans lever les yeux.

Le silence le plus profond régna pendant quelques instants. Tout à coup un murmure d'étonnement s'éleva dans la salle. On ramenait Tatiana.

— Madame, lui dit le président, votre mari a tout avoué, il va

Digitized by Google

être condamné... Mais la loi, dans sa sagesse, estime que certains crimes, causés par la passion, peuvent être rachetés par la miséricorde des hommes. Pouvez-vous affirmer au tribunal que vous avez pardonné au meurtrier, et que vous n'avez à son égard ni ressentiment ni colère ?

— Moi ? fit Tatiana en se soulevant sur sa chaise. Pendant quinze années, mon mari a été le meilleur des époux et des pères ; un vent de folie a changé sa raison, mais Dieu a permis qu'elle lui revînt, afin qu'il expiât son péché. Quand Dieu pardonne, qui pourrait se souvenir ? Et moi, je l'ai toujours aimé ! Rendez un père à ses enfants, monsieur le juge ; vous ferez une bonne action, et je vous bénirai tous les jours de ma vie ! Il ne mérite pas d'être puni. Le péché ne peut pas retomber sur lui.

— Sur qui, alors ? demanda le juge, ému.

— Sur moi, répondit-elle avec une humilité profonde, sur moi qui n'ai pas su conserver sa tendresse. Pardonnez-lui, monsieur, car si je savais qu'il est malheureux en exil, je ne pourrais pas vivre, et ses enfants seraient orphelins.

— Puisque la victime désire pardonner au meurtrier, dit le président, en vertu de sa déclaration et vu l'article 1496 du Code pénal qui s'applique au cas présent, nous déclarons la sentence de la Cour annulée, et Louk Rouskine rendu à la liberté, avec la pleine possession de tous ses droits.

Aux cris enthousiastes de l'assistance, la barrière du prétoire s'ouvrit devant Rouskine, qui, chancelant, ébloui, tomba en pleurant dans les bras de sa femme.

— Viens, dit-elle, mon pauvre homme ! Dieu t'a pardonné, puisqu'il n'a pas voulu que je meure : va, nous aurons encore d'heureux jours !... Macha, baise la main de ton père, que le Seigneur nous a rendu !

Entre sa femme et sa fille, Louk Loukitch rentra dans sa demeure. A force d'entendre dire qu'il avait été fou, il a peut-être fini par le croire ; mais il vénère Tatiana comme une sainte.

Henry Gréville.

---

Digitized by Google

# SOIR PAÏEN

Près des rochers divins qu'endort la mer bénie,
Les oliviers d'argent et les cyprès de fer
Exhalaient dans l'air bleu leur râle d'harmonie,
Comme des lyres d'ombre aux doigts du pâle hiver.

Et je criais aux dieux d'Hellas : — « Dieux qu'on oublie!
« Dieux morts, dieux de la nuit qui fûtes dieux du jour,
« O vous qui sommeillez dans la chose accomplie,
« Je vous offre cette urne où j'ai mis mon amour

« Enseignez-moi la tombe où l'on couche les gloires
« Que j'aille ensevelir mon culte auprès de vous;
« Enseignez-moi le fleuve hostile à nos mémoires :
« J'ai trop longtemps souffert par des yeux qui sont doux. »

Je suppliais ainsi Zeus et l'Archer sans armes,
Sachant que nul des dieux ne te pourrait bannir :
Mais je les implorais de tout mon cœur en larmes,
Car demander l'oubli, c'était me souvenir.

Edmond Haraucourt.

Digitized by Google

# UNE IDYLLE

## PENDANT LE SIÈGE (1)

*(Suite et fin)*

---

### XIII

Le 4 janvier, vers deux heures de l'après-midi, commença le bombardement dont les Prussiens menaçaient Paris depuis si longtemps, et l'un de leurs premiers obus éclata au coin de la rue Saint-Jacques et de la rue des Feuillantines.

La nouvelle s'en répandit rapidement dans tout le quartier, où elle excita — on doit en convenir à l'honneur des habitants — beaucoup plus d'indignation que de terreur, et elle parvint jusqu'à Mme Fontaine, qui l'apprit à Gabriel, lorsqu'il rentra chez lui pour le dîner.

Le jeune homme était déjà, comme tous les assiégés du reste, habitué au danger et blasé d'épouvante; et ce fut sans prendre grand souci de cette nouvelle horreur de la guerre qu'il mangea, en compagnie de sa mère, le maigre bouilli de cheval et le fond d'un pot de confiture. Puis, comme il en avait repris la douce et quotidienne habitude, il sortit et se dirigea vers la maison de Mme Henry.

Mais ce soir-là, tout en s'enfonçant dans ce quartier désert, il lui sembla que la solitude des rues était plus effrayante et les ténèbres plus sinistres. Parfois il entendait au-dessus de sa tête croître un bruit étrange, pareil au bourdonnement d'un insecte monstrueux, volant avec une rapidité folle, puis, une seconde après, une détonation éclater dans le lointain. C'étaient les obus qui tombaient. Il suivait, rasant le mur, le pied glissant dans la boue, cette rue Saint-Jacques étroite et sombre, éclairée seulement par les lampes fumeuses des rares boutiques encore ouvertes, et il levait à chaque instant les yeux vers le ciel absolument

(1) Voir les numéros des 10 et 25 décembre 1889, 10 et 25 janvier 1890.

Digitized by Google

noir, où passaient bruyamment les invisibles projectiles. Peu à peu, il se fit dans son esprit une éclosion d'idées lugubres et désolées. A toutes les impressions de ruine et de mort qui l'environnaient, s'ajouta le souvenir de son malheureux et coupable amour. Il se sentit envahir par un vague mais profond désespoir, et, pour la première fois, ce fut sans un certain mouvement de joie qu'il vit briller de la lumière à la fenêtre si connue.

Il gravit lentement le vieil escalier, sonna, et comme la clef était sur la porte, entra sans avoir attendu qu'on vînt ouvrir.

Assise au coin de la cheminée, auprès d'un très petit bout de bougie allumée, ayant gardé son manteau et sa capeline d'hiver, et tenant à la main son sac à ouvrage, comme si elle allait partir, Eugénie était seule dans la chambre froide, sans feu et sans lampe.

« Vous voyez, dit-elle d'une voix mal assurée à Gabriel tout surpris, je n'ai pas voulu vous laisser venir pour rien ce soir. Mais Mme Henry a eu peur du bombardement, et elle est partie tantôt. Elle va demander l'hospitalité à sa parente de La Chapelle. Comme je ne connais personne à Paris chez qui me réfugier et que je reste dans le quartier, elle m'a laissé sa clef afin que j'eusse deux logements, en cas de malheur. Or, comme vous n'étiez pas prévenu et que je savais que vous auriez du chagrin de ne trouver personne ici, je suis venue un moment pour vous voir et pour vous dire ça.

— Comme vous êtes bonne ! » répondit Gabriel attendri.

Et, prenant une petite chaise basse, il vint s'asseoir aux pieds d'Eugénie.

« Mais il faut que je me sauve, reprit la jeune femme avec effort. Clément n'est pas de garde ; il est resté à la maison, et je lui ai dit que je ne sortais que pour un instant.

— Comment... tout de suite? » dit Gabriel en lui saisissant les mains et en la retenant doucement.

C'était la première fois qu'ils se trouvaient seuls dans cette chambre. Une émotion singulière, qui tenait de la langueur et de l'effroi, les gagnait tous les deux.

« Restez un petit moment, supplia Gabriel. Je n'ai pas eu le temps de vous voir seulement... et j'ai tant de choses à vous dire !... Comment allez-vous faire pendant cet affreux bombardement ?

— Je ne sais pas. Clément a descendu ses matelas dans notre cave ; il dit qu'il vaut mieux que nous soyons tués tous plutôt

Digitized by Google

que de capituler... Mais il arrivera ce qui pourra... j'ai tant de peine !... Je vous promets, à présent, ça m'est bien égal de mourir.

— Oh ! que c'est méchant, ce que vous dites là... Vous ne m'aimez donc pas ? Et moi, qu'est-ce que je deviendrais si je ne vous avais plus ? »

Eugénie baissa la tête d'un air accablé, sans répondre. Gabriel l'avait entourée de ses bras et la regardait avec des yeux pleins de larmes.

« Laissez-moi, dit-elle en essayant de se dégager, laissez-moi J'ai peur... Nous n'avons jamais été seuls comme aujourd'hu Vous savez que ce n'est pas bien ce que nous faisons là. »

Le jeune homme obéit d'abord, mais il garda dans ses mains celles de sa maîtresse et il se mit à les baiser en sanglotant.

Elle les lui abandonnait malgré elle, ces petites mains qui brûlaient de fièvre. Elle ne se sentait pas la force de se lever et de partir ; elle était prise d'un engourdissement voluptueux qu'elle voulait secouer, mais qui lui montait toujours des mains au cœur. Gabriel, lui, perdait la tête ; toujours en lui baisant les mains, il était tombé aux genoux d'Eugénie, embarrassé dans les plis de sa robe.

Oh ! comme ils avaient chaud, dans la chambre pourtant glaciale ! Un calme profond régnait autour d'eux. Au dehors, dans l'éloignement, on entendait de sourdes explosions ; les obus continuaient à pleuvoir. La bougie s'était tout à fait consumée, sans qu'ils y prissent garde, et la mèche, tombée sur le bord du chandelier, lançait ses lueurs d'agonie.

« Non, nous souffrons trop ! s'écria Gabriel, et si le sort avait pitié de nous, il enverrait sur cette maison un de ces obus pour nous écraser !... »

Au même instant, une détonation terrible, suivie d'un bruit de vitres cassées, fit trembler les murailles. Un énorme projectile venait d'éclater sur le pavé de la rue. La bougie s'éteignit tout à fait.

Cette fois, ce fut Eugénie que la terreur jeta dans les bras de Gabriel.

Ils étaient seuls, perdus dans l'obscurité, enlacés dans une étreinte passionnée, mêlant leurs baisers et leurs larmes, les haleines confondues, les lèvres unies... et la trombe de flamme et de fer, dont l'ironique destinée se servait pour unir deux amants, continuait à fondre sur la ville consternée, écrasant tout,

Digitized by Google

frappant les palais et les masures, crevant les toits et les murailles, achevant les blessés dans leurs lits, au Val-de-Grâce, et tuant des petits enfants dans leurs berceaux.

. . . . . .

Deux heures après, quand Gabriel, fou de volupté, de joie et d'orgueil, rentra dans le petit logement du quai Saint-Michel, il trouva sa vieille mère agenouillée devant une chaise, auprès de son feu de veuve, en train d'égrener son chapelet et de marmotter des prières.

« Quoi, maman ! lui dit-il, stupéfait, pas encore couchée... à onze heures ! Pour qui pries-tu donc si tard ?

— Mais, Gabriel, lui répondit Mme Fontaine en se relevant, et avec un accent presque sévère dans la voix, est-ce que tu n'y songes pas ? Est-ce que tu n'entends pas les bombes ? Je prie pour tous ceux qui vont mourir dans cette abominable nuit ; je prie pour les pauvres vieilles femmes de mères comme moi qui demain auront un enfant à pleurer... »

Et Gabriel, après avoir embrassé sa mère, se retira brusquement dans sa chambre, épouvanté de ce bonheur qui le rendait si égoïste et si dur.

## XIV

Ils continuèrent à s'aimer sous les obus.

Il leur fut un paradis, cet effroyable mois de janvier, pendant lequel les Parisiens, épuisés, affamés, bombardés, mordirent dans un pain noir qui eût fait se révolter un bagne et grelottèrent auprès de leur triste feu de bois vert.

Devenue plus audacieuse depuis qu'elle était coupable, Eugénie laissait croire à son mari qu'elle passait toujours ses soirées chez Mme Henry, et allait retrouver Gabriel. Ils accouraient, fouettés par le désir, à travers les ténèbres pleines de péril, sous ce toit du vieux faubourg écrasé par les projectiles.

Ils ne songeaient pas au danger ; ils n'entendaient même plus tonner les canons Krupp et éclater les bombes. Ils ne vivaient plus que pour leur amour. L'écho des dernières catastrophes du siège arriva à peine jusqu'à eux. Ils furent heureux le soir du massacre de Buzenval ; ils furent heureux le 22 janvier ; ils furent heureux — ô honte ! — le jour de la capitulation !

Digitized by Google

Mais, par un ordre étrange du hasard, ils le furent, ce jour-là, pour la dernière fois.

Eugénie, qui était d'une faible santé, devait se ressentir plus qu'une autre des fatigues et des privations du siège. Elle tomba gravement malade et dut garder la chambre pendant six semaines.

Mme Henry, qui avait réintégré son domicile, fut, pendant tout ce temps, la confidente des anxiétés et des souffrances de Gabriel. Il venait la voir tous les jours pour savoir des nouvelles de sa maîtresse adorée et pour parler d'elle, et il attendait fiévreusement le moment où Eugénie pourrait sortir, sans s'occuper des premières séances de l'Assemblée de Bordeaux, de l'entrée timidement triomphale de l'armée allemande dans Paris, des manifestations de la garde nationale autour de la colonne de Juillet, des canons de Montmartre et de tous les symptômes redoutables de la prochaine révolution.

Le 17 mars dans la matinée, en arrivant chez Mme Henry, il eut la surprise délicieuse d'y trouver Eugénie, qui, bien qu'à peine convalescente, n'avait pas voulu tarder davantage à le revoir et était sortie malgré la neige. Il pleura de joie sur les mains amaigries de la jeune femme ; il fit avec elle mille projets charmants d'amours cachées au loin, de courses dans les bois. Mais lorsqu'ils durent se séparer et qu'il la vit, sur le seuil de la porte, si pâle sous ses fichus et ses châles de malade, lui adresser son adieu dans un sourire triste et fatigué, une pensée affreuse traversa l'esprit de l'amant, et il eut comme une terreur de perdre Eugénie pour jamais.

Le lendemain, le coup tenté pour s'emparer des canons de Montmartre échouait misérablement ; une émeute, qui venait de débuter par deux assassinats, se rendait en quelques heures maîtresse de la capitale ; la population de la première ville de l'Europe hésitait entre le devoir de soutenir le gouvernement légal et les ordres que lui dictait une poignée de coquins obscurs ; et Gabriel était forcé de rejoindre à Versailles le gouvernement qui venait de s'enfuir.

## XV

Tous ceux que leurs attaches gouvernementales où leur sûreté personnelle contraignirent d'habiter Versailles pendant la Com-

Digitized by Google

mune n'oublieront jamais le spectacle étrange qu'offrait alors cette capitale improvisée.

Les rares Parisiens qui jusqu'à cette époque avaient été attirés à Versailles pour une autre cause que les grandes eaux et qui avaient observé, un jour de semaine, ce phénomène bizarre d'une ville de province, déserte, morne et silencieuse, située presque aux portes de Paris, ceux qui avaient pu reconnaître toute la poétique vérité du vers de Théophile Gautier,

Versailles est la Palmyre où dort la royauté,

ont certainement éprouvé alors un des plus grands étonnements de leur vie.

Après l'effroyable naufrage du vieux navire symbolique gravé sur les armes de Paris, Versailles fut le radeau colossal construit avec les épaves. Des derniers jours de mars à la fin du mois de mai, cette ville, qui ordinairement compte à peine trente mille habitants, en contint plus de deux cent mille, et vit circuler dans son parc admirable, dans ses rues monumentales, dans ses avenues grandioses, l'agitation fiévreuse de tout un peuple en péril de mort. Sur cette vaste place d'Armes, et comme obéissant au geste du commandement du Grand Roi monté sur son cheval de bronze, se massèrent de formidables artilleries et manœuvrèrent des régiments. Dans ce palais légendaire et qui semble prédestiné à servir de décor aux événements tragiques de notre histoire, une Assemblée souveraine, entourée de ses ministères et de l'innombrable personnel de ses administrations, siégea au milieu des tumultes et fit converger vers elle toute les forces du pays ; et dans les maisons de la ville, dans les caves et dans les greniers, passant la nuit sur une chaise, couchant sur les comptoirs et sur les billards, s'entassèrent des réfugiés de toutes conditions, des officiers de tous grades, des fonctionnaires de toutes classes, tous les débris, en un mot, de la grande société parisienne, depuis l'artiste de génie abandonnant son atelier jusqu'au sergent de ville expulsé de son taudis, depuis l'homme d'État illustre fuyant devant l'émeute jusqu'à la dernière des femmes galantes chassée par la faim.

Fidèle aux traditions de la légèreté française, et subissant quand même l'esclavage de l'habitude, cette immense émigration avait apporté là ses élégances, ses plaisirs, ses ridicules, et même

Digitized by Google

ses vices, et avait immédiatement reconstitué, autant que possible, dans ce nouveau Coblentz, son existence et ses mœurs d'autrefois. Profitant de ces merveilleuses journées de printemps, où l'impassible nature semblait exprimer aux hommes le mépris qu'elle a pour leurs folies et pour leurs crimes, les femmes du monde tinrent à prouver tout ce qu'elles pouvaient mettre de raffinement discret et délicat dans leurs vêtements sombres et peuplèrent d'exquises toilettes de deuil les quinconces et les boulingrins du vieux parc. Des propos d'amour, des entretiens frivoles, de légers éclats de rire furent échangés sous ces grands arbres et se mêlèrent aux cris des petits oiseaux qui retentissaient dans le jeune feuillage, et que ne couvrait pas la voix lointaine du canon. Prenant leur café, après déjeuner, sur la terrasse de l'hôtel des Réservoirs, de jeunes élégants, en cravates fraîches et en veste d'été, regardèrent à travers la fumée ensoleillée de leur cigarette défiler sous leurs yeux, à côté de la calèche d'une fille à la mode, les lourds caissons chargés d'obus ; et le soir, des acteurs bouffons jouèrent des vaudevilles au grand théâtre, d'où les spectateurs sortaient, pendant les entr'actes, pour écouter rugir, dans la nuit, la grande batterie de Montretout.

Dans une chambrette de la rue de la Paroisse, meublée seulement de deux petits lits de fer, que séparaient les feuilles d'un paravent, Gabriel et sa mère avaient trouvé un refuge. Le jeune homme avait suivi le sort des bureaux de l'Instruction Publique, alors provisoirement installés au lycée de Versailles, et attendait, comme tout le monde, pour rentrer dans Paris, que l'armée régulière, qu'on venait de réorganiser à la hâte, y eût pénétré et eût vaincu la plus monstrueuse et la plus criminelle insurrection que la France ait encore vue.

Mais il faut l'avouer, si cet espoir, partagé alors par tous les bons citoyens, était si vif chez Gabriel, c'est que ce rempart, défendu par les fédérés et dont il souhaitait la chute avec tant d'ardeur, le séparait de sa maîtresse.

Il avait dû quitter Paris sans prendre congé d'elle et n'en avait plus eu aucune nouvelle. Comme elle lui avait interdit, avec les marques du plus vif effroi, de lui écrire jamais chez son mari, le pauvre amant avait envoyé lettres sur lettres à la complaisante M^me^ Henry. Toutes étaient restées sans réponse. Dévoré d'inquiétude, il était allé une fois à Paris par Saint-Denis et le chemin de fer du Nord, et, traversant la capitale, devenue sinistre

Digitized by Google

et toute placardée des folles et mensongères affiches de la guerre civile, il avait couru au faubourg Saint-Jacques. Mme Henry n'avait pas paru à son domicile depuis longtemps, et Gabriel, qui fut reçu avec un air inquiet par le concierge et qui avait vu, avant le 18 mars, s'accentuer les opinions radicales de la grande brune, se rappela les absences qu'elle avait faites lors de l'arrivée de son soi-disant cousin et se demanda si elle n'avait pas remplacé le brillant lieutenant de mobiles par quelque colonel fédéré, aux galons irrésistibles.

Il alla errer sur le boulevard d'Italie, devenu horrible depuis qu'on en avait coupé les arbres pendant le siège, et transformé en un véritable désert de soleil et de poussière. Pendant une heure, Gabriel y fit les cent pas, mais de très loin, devant ce mur qui lui cachait la maison de sa bien-aimée, et au moment où, surmontant sa timidité, il allait s'approcher de la porte du chantier, dans l'espoir d'apercevoir Eugénie traversant la cour ou assise à une fenêtre, il vit un homme de haute taille, portant l'uniforme de capitaine de la garde nationale, avec une ceinture rouge et un grand sabre de cavalerie, traverser le boulevard et se diriger vers cette porte. Du premier coup d'œil, Gabriel devina, plutôt qu'il ne reconnut le mari, et il s'enfuit désespéré, sans avoir rien appris sur le sort de sa maîtresse.

Revenu à Versailles, il dut renoncer à toute nouvelle tentative, car la Commune venait de publier son inique décret, incorporant dans ses bataillons tous les hommes de vingt à quarante ans, et faisait surveiller les voyageurs à la gare du Nord et à toutes les portes de la ville. Rentrer dans Paris, c'eût été pour Gabriel risquer une arrestation ; et d'ailleurs, à cette époque de méfiance, ces voyages sans motif avoué dans la capitale insurgée l'eussent exposé à perdre ce modeste emploi qui assurait son pain et celui de sa mère.

Il mena depuis lors une existence affreusement mélancolique. Pendant les quelques heures de liberté que lui laissait son bureau, il se réfugiait dans les coins les plus déserts et les plus reculés du parc, fuyant ces rues pleines de foule où l'arrêtait à chaque pas un de ses collègues ou quelque connaissance banale, pour l'entretenir de la mort de Flourens, de la prise du château de Bécon ou de tout autre épisode de cette épouvantable guerre à laquelle, malgré tout, il ne pouvait s'intéresser, et qu'il maudissait seulement comme un obstacle placé entre lui et son amie.

Digitized by Google

Tous les jours il allait à la poste restante, espérant toujours y trouver une lettre d'Eugénie. Il n'y comptait pas cependant, car jamais la craintive jeune femme ne lui avait écrit ; mais il n'en accomplissait pas moins régulièrement ce pèlerinage, et c'était toujours avec le même battement de cœur qu'il attendait la réponse invariable de l'employé :

« Rien à votre adresse. »

Un jour cependant, vers la fin du mois d'avril, après que Gabriel eut présenté au guichet sa carte, hélas ! si connue, le buraliste s'arrêta en feuilletant son paquet de lettres, en prit une et la lui tendit.

O joie folle ! Gabriel saisit la lettre d'une main tremblante, la mit près de son cœur, dans la poche intérieure de sa redingote qu'il boutonna, et courut, pour la lire plus à son aise, jusqu'au bosquet de la Reine. Là, il se laissa tomber sur un banc, près d'une charmille, et sous ces magnifiques arbres frissonnant sous le vent printanier, il brisa fiévreusement l'enveloppe, déplia la lettre et lut ce qui suit :

Valence-d'Agen, 27 avril.

« Mon bon, je t'écris du café de la Comédie, où je viens de faire, avec quelques camarades, un fort déjeuner. Nous avons bu au triomphe de la Commune et à la déconfiture des Versailleux. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Imagine-toi que les gratte-papier du ministère de la guerre ne m'ont pas fait payer l'indemnité d'habillement à laquelle j'avais droit comme aide-major auxiliaire dans les ambulances pendant le siège. Je n'ai jamais acheté l'uniforme, c'est vrai, sauf un képi qui m'a bien coûté dix francs, mais l'indemnité ne m'en est pas moins due. Toi qui es dans les bureaux et qui connais le truc, tu n'as que quelques démarches à faire pour qu'on répare cette injustice. Sois donc assez bon pour t'en occuper et pour m'envoyer l'argent le plus tôt possible. Je te la comprime.

« Salut et égalité.

« Marius Cazaban. »

Après cette lecture, Gabriel, saisi d'un découragement profond, s'en retourna tristement dîner chez sa mère. Mais cette journée lui réservait encore un nouveau déboire. Au moment où il traversait la rue des Réservoirs, une main lui frappa familiè-

Digitized by Google

rement l'épaule. Il se retourna et reconnut le prétendu cousin de Mme Henry, portant encore son uniforme de mobile.

« Tiens ! vous êtes donc ici ? dit le beau Robert... Ah ! oui, c'est juste. Vous avez suivi votre administration. Moi, j'étais retourné chez mes parents, après la guerre ; mais dès que la Commune a éclaté, je suis venu me mettre à la disposition du maréchal, naturellement.

— Est-ce que vous êtes dans l'armée qui assiège Paris ? demanda Gabriel, pour dire quelque chose.

— Non, il paraît qu'on ne veut se servir que des troupes régulières, des prisonniers qui reviennent d'Allemagne. Vous savez... Mais je reste ici pour voir la fin. Et puis c'est très amusant, Versailles ; c'est plein de femmes. »

Malgré la secrète antipathie que lui inspirait ce jeune homme, Gabriel continua la conversation, et, toujours pour obtenir quelque nouvelle d'Eugénie, il demanda à l'officier comment se portait sa cousine.

— Ma cousine ? Qui ça, ma cousine ?... Ah ! oui, Joséphine... Mme Henry... C'est vrai, elle me faisait passer pour son parent. Comment, vous avez donné là dedans !... Ma foi, je ne sais rien sur son compte. Elle était très exaltée, elle a dû devenir communarde... Une femme qui a été folle de moi, mon cher... Un peu vulgaire, mais comme corps... Savez-vous que j'ai été presque jaloux de vous, un moment ? Cela n'a pas duré, d'ailleurs. Je me suis bien vite aperçu que vous veniez là pour l'autre... A propos, qu'est-ce que vous en avez fait de la petite Clément, mon gaillard ? »

Gabriel était au supplice. Révolté par le cynisme avec lequel l'officier violait le secret de son âme, il fit une réponse évasive, et s'enfuit, plein de tristesse et de dégoût.

Cependant le dénouement de l'horrible guerre civile était imminent ; et, tandis que dans Paris la Commune accumulait les insanités et les horreurs, l'armée vengeresse se rapprochait lentement, mais sûrement, de ce rempart dont elle allait arracher bientôt le drapeau rouge. Déjà le fort d'Issy avait été pris par le 38e de marche, et chaque jour, à la suite de combats où l'avantage restait toujours aux soldats de l'Assemblée, on ramenait triomphalement à Versailles des canons capturés et des bandes de prisonniers.

Le jour même où fut connue à Versailles la chute de la colonne



Digitized by Google

Vendôme, cet épouvantable crime de lèse-patrie commis en face des Prussiens pleins de joie, Gabriel, en se promenant sur la place d'Armes, entendit tout à coup la grêle sonnerie des trompettes de la cavalerie et vit s'avancer, au coin de l'avenue de Saint-Cloud, un convoi de communeux, entre deux files de chasseurs à cheval.

Mêlé à la foule irritée d'où partaient — il faut le dire avec tristesse — des cris et des insultes qu'excuse à peine l'indignation et que réprouve l'humanité, Gabriel regarda défiler, entre les sabres nus, une cinquantaine de misérables hommes, nu-tête, vêtus d'uniformes sordides, couverts de poussière et éreintés de fatigue.

« A bas les galons! » cria un bourgeois furieux en montrant le poing aux prisonniers.

Et en ce moment Gabriel remarqua, parmi les fédérés captifs, un grand brun, à la barbe inculte, qui arrachait de la manche de sa vareuse ses galons de capitaine, et qui lui parut ressembler à l'homme qu'il n'avait aperçu que deux fois dans sa vie, au mari de celle qu'il aimait.

Mais avant qu'il eût le temps de bien reconnaître ce prisonnier, le sinistre cortège était passé et avait disparu dans la cour du Manège, transformée en prison.

Gabriel s'éloigna, affolé d'inquiétude. Il s'imaginait les angoisses de la pauvre Eugénie, seule dans ce Paris livré à l'émeute, sans amis, sans parents, sans soutien aucun, et il ne pouvait s'empêcher de faire des vœux pour que l'homme qu'il venait de voir passer ne fût pas ce Clément contre qui il avait cependant amoncelé tant de haine.

Enfin l'armée de Versailles entra dans Paris, et les fous furieux de la Commune, se sentant définitivement vaincus, inondèrent la ville de pétrole et y mirent le feu. Mais dans la nuit du 24 mai, assis sur les hauteurs de Montretout et contemplant à ses pieds ces foyers incandescents, dont les fumées rouges montaient dans le ciel noir rayé par les bombes, Gabriel ne songeait ni aux chefs-d'œuvre du Louvre, ni aux trésors de la Bibliothèque, ni aux richesses de la Banque, ni à aucune de ces merveilles anéanties ou menacées par l'immense sinistre, mais bien à la petite maison du boulevard d'Italie, où demeurait sa maîtresse; et trompés par toutes les illusions d'optique de l'éloignement et de la nuit, ses yeux, agrandis de terreur, cherchaient seulement à

Digitized by Google

reconnaître si le formidable incendie ne s'étendait pas de ce côté.

Un des premiers, à force de démarches et de sollicitations, Gabriel obtint un laisser-passer de l'autorité militaire et rentra dans la capitale fumante. Ne pouvant donner les trente ou quarante francs qu'exigeait alors le moindre cocher de fiacre pour faire ce petit voyage, il revint à pied par la grand'route poudreuse, parmi le retour des régiments victorieux. Il franchit le rempart écroulé, il passa par Auteuil en ruines ; il alla, sans s'arrêter, sans voir presque, ivre de crainte et d'espoir, à travers la cité lamentable, noircie par le feu, criblée de balles et d'éclats d'obus, et fourmillant de soldats, le chassepot en bandoulière ; il gravit les barricades encore sanglantes, il trébucha contre les pavés replacés à la hâte et rougis d'acide phénique aux endroits où l'on avait enfoui provisoirement des morts : il traversa, marchant droit devant lui, comme un insensé, toutes ces horreurs et tout ce désordre, et arriva enfin au faubourg Saint-Jacques.

Quelques jours avant l'entrée des troupes, M^me^ Henry avait déménagé sans donner d'adresse.

A tout prix il voulait savoir ce qu'était devenue Eugénie. Il n'avait plus ni timidité, ni prudence. Il courut jusqu'au boulevard d'Italie, jusqu'à cette porte que surmontait toujours l'écriteau portant le nom de Clément. Il ne vit personne dans la cour ; la porte et toutes les fenêtres de la maison étaient fermées. Il sonna. Le chien ne hurla pas. Il attendit. Il sonna encore. Nul ne répondit. La maison était vide.

Écrasé par ce malheur imprévu, Gabriel questionna tous les boutiquiers du voisinage. Mais ses yeux hagards, son visage bouleversé inspiraient la méfiance. On ne connaissait pas, on semblait ne pas vouloir répondre. Une vieille fruitière enfin lui apprit que Clément, devenu capitaine fédéré, avait été pris dans un des combats sous Paris, et que sa femme était retournée depuis quelques jours en province, chez ses parents.

« Où cela ?

— En Normandie, du côté de Saint-Lô. »

La bonne femme n'en savait pas davantage.

Hélas ! Gabriel non plus. Jamais, dans le hasard de la conversation, Eugénie ne lui avait nommé son village natal. « Je suis des environs de Saint-Lô, avait-elle dit une fois. » Voilà tout ce qu'il se rappelait.

Digitized by Google

« Elle reviendra, pensait-il, ou elle m'écrira... Je ne peux pas la perdre ainsi. »

Mais il avait le cœur brisé et sentait vaguement que tout était fini.

## XVI

Il revint habiter quai Saint-Michel avec sa mère. La veuve, dont les derniers événements avaient profondément troublé la vie, était tout heureuse de reprendre ses habitudes et s'étonnait de la tristesse continuelle de son fils.

« Que veux-tu, ma mère? répondait-il. Nous venons de voir des choses si affreuses... »

Mais il la trompait. Seule, la nostalgie de son amour perdu le faisait souffrir. Il retournait souvent au boulevard d'Italie et dans tous les lieux où il s'était promené avec sa maîtresse. Pauvre enfant de Paris, de qui la mémoire ne voyait dans le passé lointain que quelques rues tortueuses et les quatre murs d'un collège, et qui, toujours privé de campagne, d'espace et d'horizon, avait appris à faire tenir toute la joie divine du printemps dans une matinée de soleil, près des lilas, au Luxembourg, et toute la morbide mélancolie de l'automne dans un couchant vert et rose aperçu au bout d'un faubourg, il connut alors l'amère jouissance de rechercher, en errant à travers le dédale de la grande cité, tous les souvenirs qu'il y avait semés pendant son premier amour.

Heureux celui qui habite à la campagne à ce délicieux moment de sa vie ! C'est un nid de mousse sous les chênes, c'est le bord d'une petite rivière où bouillonne l'eau d'un moulin, c'est un chemin creux dans la vallée, c'est une prairie de fleurs et de papillons, ce sont de doux et chers paysages qui garderont, pour les lui rendre, ses premières impressions d'amoureux et qui offriront à sa tristesse, quand aura fui son bonheur, un asile de solitude, de fraîcheur et de paix. Mais Gabriel n'avait pour promener ses regrets et son chagrin et pour évoquer l'image de sa bien-aimée et le souvenir des instants exquis et douloureux qu'il avait passés près d'elle que cette immense ville où il était né et dont il n'était jamais sorti. Maintenant, après sa séance au bureau, il prenait les boulevards extérieurs, dépouillés de leurs arbres et brûlés par le soleil de juillet ; il allait jeter un coup d'œil navré à

Digitized by Google

la maison du boulevard d'Italie, toujours inhabitée, et rentrait chez lui par le faubourg Saint-Jacques, marchant lentement, la tête basse, et chaque jour plus découragé et abattu.

Enfin, il vit un écriteau pendu à la porte de l'ancienne demeure de sa maîtresse, il y lut ces mots : *Maison, chantier et atelier à louer*, et il commença à perdre l'espérance qu'il avait si longtemps gardée de revoir Eugénie.

Quelques jours après, parcourant distraitement un journal, il y lut la condamnation du capitaine fédéré Clément à la déportation dans une enceinte fortifiée; et il devina la cruelle vérité : la jeune femme retirée à la campagne, chez ses parents, et n'ayant aucun motif de revenir à Paris.

Un tanneur loua la maison du boulevard, et Gabriel eut un serrement de cœur le jour où il ne retrouva plus, au-dessus de la porte, ce nom de Clément, qui lui avait cependant fait tant de mal.

Depuis lors, il ne recueillit plus le moindre indice qui pût l'éclairer sur le sort de sa maîtresse. Lentement, très lentement, sa mélancolie devint plus résignée, moins apparente, mais n'en resta pas moins profonde. Cazaban était revenu à Paris pour reprendre ses études médicales, et Gabriel recherchait maintenant sa société. Elle lui rappelait encore le bon temps, le temps où Eugénie était à Paris et où il la voyait tous les soirs.

L'homme du Midi était plus radical que jamais ; mais il jouissait de son reste ; car son père, médecin à Valence-d'Agen, lui ménageait un riche mariage et la succession de sa clientèle; et on pouvait prévoir qu'avec l'aide de l'âge, du bien-être et de la vie de province, Cazaban était une recrue promise au parti conservateur.

Le beau Robert, l'ex-lieutenant de mobiles, que Gabriel rencontra une ou deux fois, fut un des premiers pour qui l'argot parisien créa le néologisme de *gommeux*. Il assistait aux représentations du mardi du Théâtre-Français, irréprochable, ganté et cravaté de blanc, et portant à la boutonnière de son habit noir un mince ruban jaune. Il avait obtenu la médaille militaire.

Un dimanche matin, — un jour joyeux de soleil et d'ombrelles, — Gabriel traversait le jardin du Palais-Royal, quand il se trouva soudain en face de M^me^ Henry. Il poussa un cri de joie, à la pensée qu'il allait peut-être avoir par elle quelque nouvelle d'Eugénie.

La grande brune, qui lui serra la main en riant, lui parut chan-

Digitized by Google

gée et comme embellie. Elle était très élégamment mise, portait de gros bijoux d'or éclatants, et exhalait une odeur d'opoponax.

« Vous avez donc abandonné le quartier? dit Gabriel entrant en conversation. C'est dommage. C'était si paisible et si gentil, votre chambre, avec la vue sur les jardins... »

Il s'arrêta. Une bouffée de souvenirs lui montait au cerveau.

« Laissez donc! répondit Mme Henry, je m'ennuyais là-bas. C'était triste, c'était mort... Je suis enchantée d'avoir loué aux Batignolles. D'abord, il y a du monde bien mieux... Tiens, c'est vrai, vous ne savez pas ma nouvelle adresse... Mais non, ajouta-t-elle en s'interrompant d'un air de regret, je ne pourrais pas vous recevoir. »

Puis, avec un malin sourire :

« Je peux bien dire cela à un vieil ami... J'ai un jaloux, maintenant. »

Cette singulière confidence surprit péniblement Gabriel. Il souffrait de voir cette femme, qui était si étroitement liée au passé qu'il adorait, avouer publiquement son état de dépendance galante.

« Comme tout passe! reprit Mme Henry avec une nuance de rêverie. Le siège, la Commune, et tout, comme c'est déjà loin! A propos, je n'ai jamais rien appris sur le compte d'Eugénie depuis que son mari a été envoyé sur les pontons et qu'elle est retournée dans son pays. Pauvre petite femme! en voilà une pour qui la vie n'a pas été drôle... Vous vous aimiez bien tout de même...

— Quel est donc le nom de ce village, près de Saint-Lô, où demeurait sa famille? demanda Gabriel palpitant.

— Ma foi, elle ne me l'a jamais dit... ou je ne m'en souviens pas... Mais vous, monsieur Gabriel, vous devez bien savoir ce qu'elle est devenue? »

Gabriel pâlit; il venait de perdre la dernière chance de retrouver sa maîtresse. Il garda un moment le silence, puis, se rappelant la question que Mme Henry venait de lui adresser, il répondit cette triste parole, dénouement fatal de presque toutes les histoires d'amour :

« *Je ne sais pas !* »

François Coppée,
de l'Académie Française.

Digitized by Google

# NOTES ET SOUVENIRS [1]

*(Suite et fin)*

---

*Dimanche* 28 *octobre.* — Voilà longtemps que j'habite la même maison et longtemps que je vois le même marchand de marrons, un Périgourdin, venir, à cette époque, s'installer sous mes fenêtres, au même coin de rue ; il passe tout l'hiver incrusté dans une sorte de boîte, entre son sac de charbon et son sac de marrons. Il est doux, poli, tranquille. Je le crois heureux.

J'aime les marrons, et souvent il m'arrive, le soir, en rentrant chez moi, d'en acheter pour deux sous. Aussi sommes-nous, depuis très longtemps, bons amis, le marchand de marrons et moi. Nous prenons, tous les ans, plaisir à nous revoir, et nous échangeons, à cette occasion, des répliques qui se reproduisent avec une persistante régularité.

— Eh ! bonjour, monsieur, me dit mon voisin, ça va-t-il bien depuis l'autre année ?

— Pas trop mal, et vous ?

— Pas mal, non plus... pas mal. Et les affaires politiques, ça va bien, les affaires politiques ?

— Très bien ! très bien !

— Tant mieux, alors, tant mieux !

Et une fois cela dit, jamais dans le courant de l'hiver nous ne parlons plus politique.

Mais, cette année, les phrases de l'année dernière ne pou-

(1) Voir les numéros des 25 septembre, 10 et 25 octobre, 10 et 25 novembre, 10 et 25 décembre 1889, 10 et 25 janvier 1890.

Digitized by Google

vaient pas servir. Paris était bloqué, l'hiver dernier, et le marchand de marrons n'avait pu venir. Aussi m'a-t-il dit tout à l'heure :

— Eh bien, il y en a eu des affaires, l'autre année... Vous avez eu bien des ennuis de ce côté-ci... Chez nous on a été assez tranquille, mais la saison a été tout de même perdue pour les marrons... Enfin, c'est arrangé... Et maintenant les affaires politiques, ça va bien, les affaires politiques ?

Il avait rattrapé sa réplique habituelle ; j'ai répondu : « Très bien ! très bien ! » Il a riposté : « Tant mieux, alors, tant mieux ! » Et en voilà pour jusqu'à l'année prochaine.

*Samedi* 28 *octobre.* — Le peintre Winterhalter nous abandonne. Il redevient Allemand. Pendant vingt années, il avait signé tous les portraits officiels de la famille d'Orléans, puis, pendant vingt autres années, tous les portraits officiels de la famille impériale. Mais aujourd'hui, plus de souverains en France, plus de château de Saint-Cloud, plus de palais des Tuileries, plus de famille impériale ou royale ; bref, plus de commandes officielles pour Winterhalter, et il va s'en aller à Berlin faire les portraits des Hohenzollern. Le décaméron de l'impératrice Augusta après le décaméron de l'impératrice Eugénie.

Quelle foule, quelle curiosité, quelle animation, au Salon de 1885, autour de ce grand tableau de Winterhalter, l'Impératrice entourée de ses dames d'honneur ! Alors dans tout l'éclat de son idéale beauté, l'impératrice Eugénie pouvait supporter, sans inquiétude et sans péril, le voisinage de ces admirables personnes choisies par l'Empereur pour lui faire cortège. Elles étaient là décolletées, très décolletées, la souveraine et les dames du palais, parmi les gazons et les fleurs, sous les ombrages d'un jardin enchanté. L'Impératrice, assise, des roses dans la main droite, et montrant hardiment, de face, sous l'opulence de ses cheveux blonds, le plus délicieux visage de son royaume. A genoux, au premier plan, au milieu de ses grandes jupes bouffantes, M^me^ de Montebello, plongeant ses belles mains dans une gerbe de fleurs, M^me^ de La Tour-Maubourg, vue de profil, avec ses admirables bandeaux noirs, s'appuyant de la main sur l'épaule nue — et quelle épaule ! — de la marquise de Las Marismas. Et dans le coin de gauche, aux pieds de l'Impératrice, à côté de M^me^ de Lezay Marnezia, la toute mignonne

Digitized by Google

et toute charmante baronne de Pierres. Une véritable cour de jeunesse, de grâce et d'amour, dans un décor de féerie !

La révolution du 4 Septembre a été clémente pour les œuvres de Winterhalter ; la révolution du 24 Février s'était montrée plus brutale. Tous les tableaux de Winterhalter furent alors littéralement mis en pièces, et un journal fit remarquer, le lendemain, que la fureur du peuple s'était portée avec une violence particulière sur les toiles signées Winterhalter.

Or, la vérité est qu'un homme avait présidé à cette œuvre de destruction. Cet homme, c'était un peintre d'infiniment de talent, lequel figurait au premier rang parmi les envahisseurs des Tuileries. Mais il n'était pas venu en émeutier ; il était venu en curieux, en amateur, en artiste. Cependant, pour se donner un certain air révolutionnaire, il s'était armé d'un immense pistolet arabe, *la pierre était en bois*. Il a beaucoup d'esprit, le peintre Nazon. Et puis, il est de Montauban, c'est-à-dire qu'il possède cette faconde sonore et cet accent méridional qui remuent si facilement les masses. Il n'avait pas fait cinquante pas dans les salles qu'il était déjà le chef d'une petite troupe d'envahisseurs dociles et dévoués. On ne sait pas comme, en définitive, le peuple est dévoré du besoin d'obéir.

Le peintre Nazon regarda autour de lui et aperçut dans les salons des Tuileries de fort belles choses menacées de pillage et de destruction. Alors, très adroitement, que fit-il? Il se mit à placer des sentinelles.

— Restez-là, disait-il à ses hommes, et que personne ne touche à ces vases... Vous comprenez bien... Ces vases ne sont plus la propriété du tyran, c'est la propriété du peuple, c'est votre propriété, c'est à moi, c'est à vous!

Les factionnaires se mettaient à monter la garde et devenaient, en un clin d'œil, d'excellents sergents de ville.

Cependant, le peintre Nazon, qui connaissait le cœur humain, comprit qu'il était nécessaire de donner, de temps en temps, un certain aliment à la fureur populaire, de faire, en un mot, la part de la révolution, la part du feu ; et dès qu'il apercevait un Winterhalter :

— Citoyens, s'écriait-il, ceci doit périr sous la vengeance du peuple... — C'est un Winterhalter!... Entendez-vous? un Winterhalter!...

Il accentuait terriblement ces mots : « C'est un Win-ter-hal-

Digitized by Google

ter ! » Le peuple se précipitait, mettait la toile en morceaux, et voilà comment le peintre Nazon, le 24 février 1848, aurait abandonné sept Winterhalter à la légitime colère du peuple souverain.

*Mercredi* 8 *novembre.* — Hier soir, après dîner, cinq ou six hommes politiques étaient divisés par cette question délicate :

« Le Quatre-Septembre, était-ce une révolution? Était-ce une insurrection? »

Ceux qui avaient du goût pour le Quatre-Septembre tenaient pour *révolution;* les autres pour *insurrection.* Je n'ai pas pris parti dans la querelle; je sentais mon incompétence; mais, rentré chez moi, j'ai pris le dictionnaire de l'Académie.

Au mot *insurrection,* je lis ceci : *Soulèvement contre le gouvernement; ceux qui emploient cette expression y attachent une idée de droit et de justice.* Ainsi, le mot a un sens noble, et ceux-là se trompent qui ont la pensée de flétrir le Quatre-Septembre en le traitant d'*insurrection.*

Ce qui m'a charmé, c'est la première définition du mot : *Révolution* dans le dictionnaire de l'Académie : *Retour d'une planète à la place d'où elle est partie.* Et je me suis aussitôt rappelé quelques lignes de ce merveilleux volume *les Derniers souvenirs du comte d'Estourmel.* Peu de temps après la révolution de 1830, le comte d'Estourmel eut une attaque de paralysie qui lui *déplaça* la bouche. *Elle prit,* dit-il, *une position nouvelle entre l'œil et la bouche. Peu à peu, cependant, ma bouche rentra dans ses limites naturelles, et ainsi se termina la révolution de* 1830, *car une révolution n'est vraiment finie que lorsque chacun a repris sa place.*

*Vendredi* 10 *novembre.* — Voici les ventes de livres et d'autographes qui recommencent. Je feuilletais hier un catalogue d'autographes consacré tout entier à des gloires historiques et politiques. Il contient cent cinquante-trois lettres, dont trente-deux de Français décapités : Louis XVI, Camille Desmoulins, Marie-Antoinette, Hérault de Séchelles, Robespierre, Lavoisier, Saint-Just, la Dubarry, Collot-d'Herbois, Chaumette, etc., etc. Quel pays pourrait, en Europe, fournir autant de décapités politiques?

Digitized by Google

*Samedi* 18 *novembre.* — A la suite de toutes ces révolutions, invasions, insurrections, bien des gens sont tombés dans la misère et prennent, au hasard, le premier métier venu. Victor Massé avait un piano fort désaccordé. On lui recommande *un brave homme très digne d'intérêt.* Il le fait venir et le laisse seul avec le piano. Après une heure d'un affreux vacarme, l'accordeur réclame ses cent sous. Massé plaque quelques accords et se récrie aussitôt :

— Mais le piano est faux, horriblement faux!

— Monsieur, répond l'accordeur, Chopin les aimait ainsi.

Cette réponse valait bien cent sous. Massé les a donnés et a fait venir un autre accordeur.

*Lundi* 20 *novembre.* — Dans un salon célèbre, hier soir, deux groupes : le premier autour du général Changarnier, le second autour de M. Duvergier de Hauranne, lequel, membre de l'Assemblée Législative, eut l'honneur d'être conduit à Mazas en décembre 1851.

Et, par hasard, le même sujet de conversation dans les deux groupes : on parle du coup d'État.

— Pourquoi, dit-on au général Changarnier, pourquoi n'avez-vous pas pris les devants en 1851? Pourquoi n'avez-vous pas arrêté le président?

— Eh! répond le général, la Chambre ne me soutenait pas. Ils n'osaient pas!

En parlant ainsi, le général désignait M. Duvergier de Hauranne, auquel, au même moment, on adressait la même question. Et l'ancien député, de la main, montrant le général Changarnier :

— Qu'est-ce que vous voulez? Il n'osait pas!

Gestes et regards se rencontrèrent.

*Mardi* 28 *novembre.* — Voltaire, le 18 février 1760, écrivait à Mme Du Deffant :

« J'aime encore mieux avoir des rentes sur la France que sur la Prusse. Notre destinée est de faire toujours des sottises et de nous relever. Nous ne manquerons presque jamais une occasion de nous ruiner et de nous faire battre, mais, au bout de quelques années, il n'y paraît pas. L'industrie de la nation répare les balourdises des ministères. »

Digitized by Google

Puisse l'*industrie de la nation* justifier encore une fois la confiance de Voltaire! Dans cette même lettre, je trouve cette autre phrase, à propos du grand Frédéric :

« Puisque vous avez, madame, les poésies de ce roi qui a pillé tant de vers et tant de villes, etc. »

Et, le même jour, Voltaire écrivait à Thiérot :

« Le philosophe de Sans-Souci pille quelquefois des vers, à ce qu'on dit; je voudrais bien qu'il cessât de piller des villes, etc. »

Et, trois jours auparavant, Voltaire écrivait au comte d'Argental :

« Parlez-moi donc des poésies de cet homme qui a pillé tant de vers et tant de villes, etc. »

Et de trois! Voltaire ne se gênait pas pour se *piller* lui-même. Quand il avait trouvé une jolie phrase, il ne lui déplaisait pas qu'elle courût le monde, et il la tirait à plusieurs exemplaires avec de légères variantes.

Il y aurait une piquante étude à faire sous ce titre : *Voltaire et Mérimée courtisans*. Dans sa correspondance, Voltaire gémit sans cesse sur les dures obligations du métier de courtisan. « Ma destinée, dit-il, était de courir de roi en roi, bien que j'aimasse la liberté avec idolâtrie. »

Et, en novembre 1732, du palais de Fontainebleau, il écrit à M. Formont :

« J'aurais dû employer une partie de mon temps à vous écrire et l'autre à corriger *Zaïre*, mais je l'ai perdu tout entier à Fontainebleau à faire des querelles entre les actrices pour des premiers rôles, et entre la reine et les princesses pour faire jouer des comédies; à former de grandes factions pour des bagatelles et à brouiller toute la cour pour des riens. »

Or, j'ai souvenir d'avoir entendu Mérimée, vers 1858, tenir exactement le même langage. Il arrivait de ce même palais de Fontainebleau. Il avait dû jouer des charades, faire des vers pour l'impératrice, dîner sur l'herbe; il avait reçu une grosse averse et pris un gros rhume. « *Ah! je n'étais pas fait*, nous disait-il, *pour le métier de courtisan!* »

Or, Voltaire a écrit absolument cette même phrase dans une lettre à Maupertuis : *Étant à la cour sans être courtisan*. Seulement Voltaire ne disait pas la vérité, tandis que Mérimée était parfaitement sincère. Voltaire était courtisan; il avait le goût et la vocation, les faiblesses et les avidités du métier. Mérimée,

Digitized by Google

lui, ne demandait jamais rien. Il avait pour l'impératrice Eugénie un sincère attachement, et c'était cela seulement qui l'appelait et le retenait à la cour. Il se cabrait quelquefois contre les servitudes de l'étiquette, mais il fallait, coûte que coûte, se résigner. Il n'aimait ni le pape, ni les jésuites, ni les prêtres, et cependant, à Compiègne et à Fontainebleau, la messe était de rigueur le dimanche. Mérimée à la messe! Je crois bien que la cause principale de la colère de Mérimée contre le pape était une colère d'érudit. Il y a une bibliothèque admirable au Vatican, et cette bibliothèque est impitoyablement fermée aux curieux et aux chercheurs. Mérimée se disait : « Si le pape quittait Rome, s'il abandonnait le Vatican, tous ces livres, tous ces manuscrits seraient à nous. » Condamné au spectacle de la cour, Mérimée tâchait de s'en amuser. Il écoutait, regardait, observait, prenait des notes. Tous les papiers de Mérimée ont été brûlés, rue de Lille, dans les incendies de la Commune, et de bien curieuses choses ont été perdues pour l'histoire de ce temps. Mérimée, à Compiègne, improvisait des charades, et, se faisant comédien de salon, donnait dans ces charades la réplique à M. de Morny; il ne lui déplaisait pas, d'ailleurs, de vivre parmi ces grandes dames et parmi ces belles personnes fort admirées par lui.

Voltaire n'était, à la cour, qu'un solliciteur; il s'efforçait de placer ses petits *divertissements;* il s'agitait pour faire jouer ses tragédies; il accablait les princesses de madrigaux, car, disait-il, *il n'y a point de déesse dont le nez ne soit réjoui de l'odeur de l'encens:* il demandait des faveurs, de l'argent, des pensions; il intriguait, mendiait.

De Fontainebleau, le 8 octobre 1725, il écrivait à la présidente de Bessières :

« Je me suis trouvé presque toujours en l'air, maudissant la vie de courtisan, courant inutilement après une petite fortune qui semblait se présenter à moi et qui s'est enfuie bien vite dès que j'ai cru la tenir. »

Mêmes lamentations, le 17 octobre 1725. Il a été très bien reçu par la reine. Elle a pleuré à *Marianne;* elle a ri à *l'Indiscret.* Elle lui parle souvent. Elle l'appelle son pauvre Voltaire. « *Un sot,* dit-il, *se contenterait de cela.* » Mais il sent que les louanges sont peu de chose, que le rôle d'un poète à la cour n'est pas sans quelque ridicule, et il ajoute : « Il n'est pas permis d'être de ce

Digitized by Google

pays-ci sans aucun établissement. On me donne tous les jours des espérances dont je ne me repais guère. »

Le 13 novembre 1725, après plus de deux mois de séjour à Fontainebleau, Voltaire écrit encore :

« La reine est toujours assassinée d'odes pindariques, de sonnets, d'épîtres et d'épithalames. Je m'imagine qu'elle a pris les poètes pour *les fous de la cour,* et en ceci elle a grande raison, car c'est une grande folie à un homme de lettres d'être ici. »

Comment, en lisant cette lettre sur les fous de la cour, comment ne pas penser à *la Chambre bleue*, cette nouvelle un peu vive, écrite pour l'impératrice, et signée : *Mérimée, bouffon de Sa Majesté?* Mérimée lit cette nouvelle à l'impératrice, et, le lendemain, reçoit la visite d'un ambassadeur envoyé par une grande-duchesse de Russie, laquelle voudrait avoir, elle aussi, une lecture de *la Chambre bleue*. Refus de Mérimée. Il répond qu'il est bouffon de Sa Majesté et ne va pas travailler en ville. Il demande, d'ailleurs, la permission; on la lui accorde, et la grande-duchesse a sa lecture.

O éternelle répétition de la comédie humaine! Et ne nous avisons pas de dire que ce sont là choses du passé, qu'il n'y a plus de cour en France et plus de courtisans. Plus de cour, soit; mais des courtisans, il y en a autour de M. Thiers et autour de M. Gambetta. Seulement, ils ne s'appellent plus Voltaire et Mérimée, et c'est grand dommage.

*Jeudi 4 janvier* 1872. — Nos dépenses, en 1872, dépasseront très probablement deux milliards et demi. Et c'était, je crois, en 1825 que le général Foy, devant un budget d'un milliard, disait à la Chambre : « Savez-vous, messieurs, qu'il n'y a pas eu un milliard de minutes depuis la naissance de Jésus-Christ? »

*Jeudi 11 janvier.* — Ce qui suit m'a été raconté par M. Villemain, conseiller d'État et frère du secrétaire perpétuel de l'Académie Française.

Quelques jours après la révolution de Février 1848, M. Villemain rencontra, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, M. de Cormenin, un rouleau de papier à la main.

— Devinez ce que c'est que cela? dit M. de Cormenin à M. Villemain, en lui montrant son rouleau de papier... C'est la nouvelle loi électorale. Ces messieurs...

Digitized by Google

Et M. de Cormenin, du geste, montrait les fenêtres de l'Hôtel de Ville où délibéraient MM. de Lamartine, Arago, Ledru-Rollin, etc., etc., membres du Gouvernement Provisoire.

— Ces messieurs, le 24 février, dans un accès d'enthousiasme, ont proclamé le suffrage universel; mais, dès le lendemain, un peu inquiets, un peu troublés, ils me demandaient de préparer un décret organique et de tâcher d'y glisser certaines garanties, certaines restrictions : domicile, durée de la résidence, etc., etc. J'ai cherché...

— Et vous avez trouvé? dit M. Villemain.

— Je n'ai rien trouvé du tout. Il faut que l'expérience soit complète pour être vraiment originale et vraiment instructive. J'ai gardé le suffrage universel au premier degré. J'ai pris tout le monde, les vagabonds, les mendiants, les nomades, etc., etc., tout le monde enfin... Je suis curieux de savoir ce qui sortira de là.

Ce qui en est sorti, nous l'avons vu, nous le voyons. La véritable maladie de la France, c'est le suffrage universel. Un des trois ou quatre grands esprits de ce temps, M. Taine, vient de publier sur cette redoutable question une petite brochure qui est un véritable petit chef-d'œuvre. M. Taine ne propose pas la suppression du suffrage universel; non, il demande seulement qu'on se décide à faire cette loi que M. de Cormenin s'est amusé à ne pas faire. Il établit d'abord que le scrutin de liste de la démocratie autoritaire et les plébiscites de l'Empire sont des escamotages légaux de même espèce, tous les deux également fondés sur le respect apparent et le mépris réel de la volonté publique. Et M. Taine voit, dans le double degré électoral, le moyen de mettre l'usage de la liberté politique à la portée de toutes les classes du peuple.

Il demande donc qu'on en finisse avec cette barbarie qui vient d'obliger les Parisiens à écrire quarante-trois noms sur un même bulletin de vote. M. Taine est partisan du scrutin d'arrondissement avec des électeurs de deux degrés; cent électeurs de premier degré nommant chacun un électeur de second degré, et ces délégués se réunissant au chef-lieu pour élire le député.

Si M. Thiers portait une telle loi à la Chambre, il aurait, avec sa grande autorité, bien des chances de la faire passer; mais M. Thiers, qui, sous l'Empire, parlait du suffrage universel avec une véritable horreur, n'est plus dans les mêmes sentiments

Digitized by Google

depuis que vingt-huit départements l'ont élu, au scrutin de liste, député à l'Assemblée Nationale. Il est à peu près dans la situation de Bugeaud en 1848; on ne pouvait pas être moins républicain que le maréchal; mais voici qu'aux approches de l'élection présidentielle il fut désigné parmi les candidats possibles. Un de ses amis de s'en étonner, de s'en indigner presque, et de lui dire :

— Mais jamais vous ne consentiriez...

— Moi, pourquoi cela? Il y a une république à laquelle je me rallierais très volontiers, celle dont je serais le président.

Tel M. Thiers. Il a pris du goût pour le suffrage universel qui vient de le faire président de la République, et du goût pour les républicains. Il n'a de mauvaise humeur que contre ses anciens amis, les députés de la droite. Hier, à Versailles, dans une de ses piquantes causeries du soir, il disait à un de ces affreux droitiers qui venait de dîner chez lui :

— La monarchie est impossible, vous devriez le reconnaître... Mais vous êtes toujours les mêmes incorrigibles doctrinaires; vous êtes riches, vous habitez des hôtels entre cour et jardin, vous ne savez pas ce qui se passe dans la rue. Si vous étiez raisonnables, nous ferions la République ensemble, vous et moi, et tout irait pour le mieux, dans une excellente République bien sage, bien ordonnée, bien conservatrice... Mais vous n'êtes pas raisonnables et vous allez m'obliger à faire la République avec les républicains, sans vous et contre vous, alors que j'aimerais cent fois mieux la faire avec vous et pour vous. Vos journaux me tourmentent, m'attaquent, me harcellent. Je retrouve parmi vous de ces députés de droite qui me combattaient sans trêve ni relâche lorsque j'étais au pouvoir sous la monarchie de Juillet. Tenez, je me souviens, peu de jours avant l'attentat Fieschi, — — j'étais alors ministre de l'intérieur, — on vint me prévenir qu'un attentat se préparait... La police était bien informée... on désignait l'endroit : le boulevard du Temple... Je donnai l'ordre de faire fouiller les maisons du boulevard, une à une... Et l'on commença... Mais la presse se mit à jeter les hauts cris, des députés me menacèrent d'une interpellation... Cela n'était pas légal! Pas légal! et je dus m'arrêter deux maisons avant le n° 50, la maison de Fieschi... Eh bien! les mêmes, vous êtes restés les mêmes! Vous m'arrêtez toujours *deux maisons avant!*

Digitized by Google

*Samedi* 13 *janvier*. — J'ai essayé de lire aujourd'hui trois romans qui viennent de paraître. Ce n'était qu'un affreux ramassis de brutalités et de grossièretés. Quelles peintures de nos mœurs! Pas une honnête femme, pas une! Toutes vicieuses; toutes scélérates; toutes adultères! Et voilà pourquoi les pauvres femmes de France ont, de par le monde, une si fâcheuse renommée.

Le 18 octobre 1870, la *Gazette de Cologne* publiait la dépêche télégraphique suivante :

« A Wilhelmshöhe, l'empereur Napoléon a été très heureux de voir arriver hier la princesse Murat. On s'attendait ici à voir quelque grande dame, genre *cocodette*, et la surprise fut grande lorsque l'on aperçut une dame habillée avec la plus grande simplicité, qui se tenait avec tendresse au bras de son mari, attitude qu'on croyait impossible chez un couple français. »

Je me suis efforcé de traduire littéralement. Telle était l'opinion *unanime* des Allemands sur les femmes françaises. La faute en est à nous autres qui écrivons, et aussi au public qui nous lit. On ne saurait s'accommoder en France de cette littérature sage, douce, paisible, de cette littérature de ménage et de famille qui charme les lecteurs anglais et allemands. Les femmes les plus vertueuses en France aiment à lire l'histoire des femmes qui leur ressemblent le moins. De là le ton et l'allure de nos romans et de nos comédies. Nous sommes obligés de prendre des *exceptions*, et de ces exceptions, à l'étranger, on fait la *règle*.

Et cependant, il y a dans la masse de la nation française autant de probité, d'honneur et de vertu que chez n'importe quel peuple de l'Europe. Les Allemands eux-mêmes, pendant la guerre, furent obligés de nous rendre justice. Trois ou quatre ballons lancés de Paris tombèrent dans les lignes prussiennes. Les lettres saisies étaient aussitôt envoyées à Versailles, et des officiers d'état-major du grand quartier général étaient chargés de dépouiller la correspondance parisienne. Or, un journaliste allemand — c'était, je crois, M. Wachenhusen — a raconté de la façon la plus curieuse quelles avaient été les impressions de ces officiers prussiens lisant les lettres de Paris.

« Ces messieurs, écrivait-il, sont véritablement confondus. La « plupart de ces lettres sont honnêtes, élevées, nobles et tou- « chantes. Des maris écrivent à leurs femmes, et ils ont l'air de « les aimer véritablement; des mères écrivent à leurs enfants; « elles ont le cœur déchiré, et cependant supportent fermement



Digitized by Google

« cette épreuve. Il y a des lettres adressées par des fils à leurs « pères, et ces lettres sont tendres, respectueuses; de l'honneur « et de la vertu chez des Français, chez des Parisiens!!! C'est « à n'y pas croire, et cependant cela est... Pourquoi donc les « journaux et les romans français mettent-ils tant d'acharne- « ment à essayer de prouver le contraire? etc., etc. »

*Mercredi* 17 *janvier* 1872. — L'autre jour, à Notre-Dame, pendant le service solennel en mémoire des victimes de la guerre, une femme regardait le catafalque dressé au milieu de la cathédrale et disait :

— Quand on pense qu'il y a là-dessous plus de cent mille Français!

*Jeudi* 18 *janvier* 1872. — Il y a un an, jour pour jour, le 18 janvier 1871, cette dépêche était expédiée de Versailles :

« Le roi Guillaume de Prusse a été proclamé aujourd'hui em- « pereur d'Allemagne dans la salle des Glaces, au palais des « rois de France, en présence de tous les princes allemands qui « sont sous les drapeaux dans l'armée devant Paris. »

Une année s'est écoulée. Et aujourd'hui, dans ce même château de Versailles, siège une Assemblée qui paraît avoir déjà tout oublié. Nous la voyons s'émietter en groupes et sous-groupes, coteries et sous-coteries : gauche, droite, extrême gauche, extrême droite, centre droit, centre gauche, etc. Nous sommes évidemment atteints de cette usure morale que produit à la longue le frottement des révolutions. Rien n'est changé en France, il n'y a que deux provinces de moins et cinq ou six partis de plus.

Ludovic Halévy,

de l'Académie Française.

---

Digitized by Google

# LA BELGIQUE

## ET LA GUERRE PROCHAINE

La situation politique actuelle de l'Europe est la conséquence de la coexistence de trois questions : celle d'Orient à l'est, celle de l'Alsace-Lorraine à l'ouest, celle de la Tunisie au sud. Ces trois questions donnent lieu à la constitution de deux groupes hostiles : le groupe italo-germanique, comprenant l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie ; et le groupe franco-russe, formé par la France et la Russie. L'Angleterre ne s'est pas prononcée jusqu'ici. On peut, néanmoins, prévoir que, quoi qu'il arrive, elle ne secondera ni directement, ni indirectement, le groupe dont la Russie fait partie. Elle sera donc l'alliée du groupe italo-germanique, ou elle observera une neutralité bienveillante à son égard.

Cette situation sera-t-elle dénouée par la guerre? L'Allemagne, l'Autriche et l'Italie laisseront-elles échapper les chances que leur offre leur triple alliance de résoudre les trois questions européennes à leur profit ? Tout raisonnement que l'on pourrait faire à ce sujet serait vain. Ce qui est indubitable, c'est qu'une solution par la force des armes est une éventualité possible. Ces pages sont écrites dans l'hypothèse que cette possibilité devienne une réalité.

Le partage de l'Europe en deux groupes hostiles constitue

Digitized by Google

pour la Belgique le plus grave danger. Chacun de ces groupes saura, en effet, que, quoi qu'il fasse, il n'aura ni un ennemi de plus, ni un allié de moins. Le succès de ses opérations militaires sera donc sa seule et unique loi.

Et cette loi, il l'observera d'autant plus rigoureusement que la guerre n'est plus, comme au siècle dernier, un duel au premier sang. En ce qui concerne particulièrement la France et l'Allemagne, la guerre prévue sera un combat à mort. Or, quand la question d'être ou de ne pas être se pose, toutes les autres considérations s'effacent.

L'éventualité pour la Belgique d'être entraînée dans la guerre prévue, sera donc entièrement subordonnée à l'intérêt militaire que l'Allemagne aura à attaquer la France par la Belgique, ou que la France aura à attaquer l'Allemagne par la même voie.

Y aura-t-il avantage, ou même nécessité, pour les belligérants, à s'attaquer par la Belgique, ou, tout au moins, à englober celle-ci dans leurs opérations ? Cette question sera résolue par le fait. En attendant qu'il se produise, je ne puis qu'indiquer succinctement les données sur lesquelles les états-majors français et allemand auront à baser leurs décisions.

Il est vraisemblable que les forces de l'Autriche seront dirigées contre la Russie, celles de l'Italie contre la France. La France devra donc couvrir sa frontière sud-est contre l'Italie ; semblablement l'Allemagne, sa frontière Est contre la Russie. Les forces françaises et allemandes, qui seront opposées les unes aux autres et qui nous intéressent particulièrement, seront donc à peu près égales en nombre. En les admettant égales aussi en valeur morale et matérielle, les états-majors des deux belligérants auront à se préoccuper autant de couvrir le centre de gravité de leurs États respectifs que de menacer celui de leur adversaire. Quelle est la ligne sur laquelle l'armée allemande doit se placer pour menacer Paris en couvrant Berlin, sur laquelle l'armée française doit s'établir pour menacer Berlin en couvrant Paris ?

L'armée allemande partira-t-elle du Rhin moyen pour se heurter immédiatement aux formidables défenses de la Meuse supérieure ; ou se dirigera-t-elle plus au sud encore pour tendre la main à l'invasion italienne, en découvrant l'Empire tout entier ?

L'armée française se concentrera-t-elle sur la Meuse supérieure, sur cette barrière que la nature et l'art ont rendue presque in-

Digitized by Google

franchissable, en laissant la frontière du nord ouverte à l'invasion ?

La France et l'Allemagne immobiliseront-elles chacune quelques centaines de mille hommes, l'une sur la frontière sud, l'autre sur la frontière est de la Belgique, pour couvrir l'une Paris, l'autre Berlin contre une violation toujours possible de la part de la neutralité belge par l'adversaire ?

C'est à la France et à l'Allemagne à décider ; c'est à nous à réfléchir.

Si donc le pays craint d'être entraîné dans la guerre prévue, ce n'est pas sans raison. Et cependant, ce n'est pas la guerre qu'il devrait appréhender : c'est la paix qui la suivra.

La guerre est un accident inévitable dans la vie des nations. Par suite d'un concours de circonstances heureuses, la Belgique y a échappé pendant soixante ans. Qu'elle en remercie le Ciel, et qu'elle se prépare aux épreuves prochaines, d'autant plus rudes qu'elles auront été plus retardées.

La crainte de la guerre, c'est le désir de ne pas verser son sang, de ne pas être troublé dans ses jouissances, même de profiter matériellement des épreuves d'autrui. Cette crainte égoïste est puérile, car ce n'est pas la peur des événements qui les empêche d'arriver.

Mais le pays peut et doit craindre la paix future, qui décidera de son existence, de son annexion ou de son partage. Il doit la craindre pour s'y préparer, pour élever son énergie à la hauteur des circonstances, pour abandonner les illusions dont il se berce, pour oser regarder en face la réalité.

Et que le pays se persuade que le pire qui pourrait lui arriver serait d'échapper à la guerre : son destin serait arrêté dans un congrès où la Belgique ne serait pas même représentée !

•

Ce n'est donc pas la guerre que la Belgique doit redouter : c'est l'annexion ou le partage. Le pays est-il préparé à affronter une aussi redoutable éventualité ? L'est-il politiquement, militairement, ou seulement moralement ? Non.

Politiquement, quels sont nos alliés ? Tout le monde, c'est-à-dire personne.

Militairement, on connaît certaines défectuosités de notre état

Digitized by Google

militaire ; on en ignore les principales. Je dirai de celles-ci ce qu'il m'est permis de révéler.

Moralement, quel est l'état du pays ? Le pays vit dans un rêve, soigneusement entretenu par ses publicistes, ses généraux, ses hommes d'État. Ceux qui devraient l'éclairer sont ceux qui le trompent le plus. Il prend ses désirs pour des réalités ; il se paye de mots dont il ne comprend ni la signification, ni la portée ; il prend des paroles pour des choses, des discours pour des actes !

Cette atmosphère de mensonges dont on enveloppe le pays et dont le pays s'enivre, que faut-il pour la dissiper ? Un coup de canon ! A partir du moment où il sera tiré, la Belgique verra crouler ses illusions les unes après les autres avec une rapidité vertigineuse. Avant qu'elle ait pu reprendre conscience d'elle-même, elle se verra livrée pieds et poings liés au premier qui aura fait main basse sur elle. S'abandonnera-t-elle alors au désespoir, à la fureur contre les auteurs de son impuissance et de sa chute ? L'affolement viendra-t-il aggraver la catastrophe ? Il ne faut pas qu'il en soit ainsi. Pour sortir d'une aussi terrible épreuve, le pays aura besoin de tout son sang-froid ; il devra unir la circonspection la plus extrême à la plus extrême énergie. Dissiper les illusions du pays, le préserver ainsi de l'affolement au moment suprême, tel est le service que je veux d'abord lui rendre. A cet effet, je vais opposer la politique positive, telle qu'elle existe dans l'histoire, à la politique sentimentale, telle qu'elle existe dans nos imaginations.

La politique extérieure de la Belgique a un but et des moyens. Son but est le maintien de son indépendance. Ses moyens sont son effacement, sa neutralité, ses forces militaires dirigées contre le premier envahisseur.

Il y a peu de choses à dire du but de la politique belge. Il est des nations ambitieuses ; d'autres, plus modestes, se contentent de ce qu'elles sont. La Belgique compte parmi celles-ci. Ce ne sont pas ses voisins qui lui en feront un reproche.

Mais autant le but est naturel et légitime, autant les moyens employés pour l'atteindre sont fallacieux. Il importe d'en examiner la valeur.

J'ai lu quelque part que quand l'autruche est poursuivie, elle se cache la tête dans un buisson, se figurant que lorsqu'elle n'a-

Digitized by Google

perçoit plus le chasseur, celui-ci cesse de la voir. Telle est la politique de l'autruche ; telle est la politique d'effacement dans laquelle la Belgique croit trouver un élément de salut.

La Belgique a beau s'effacer, elle n'en occupe pas moins un emplacement des plus dangereux pour elle sur la carte de l'Europe. Elle a beau se désintéresser de ce qui se passe au dehors de chez elle, elle n'en vit pas moins de la vie de l'Europe, comme la main vit de la vie du corps. La politique d'effacement, loin d'atteindre son but, amène des conséquences opposées. Le pays qui la pratique perd l'estime des autres nations qui, ramenant les termes à leur juste valeur, voient dans l'abstention systématique un manque de vitalité, un défaut d'énergie, une virilité dégradée et une forte dose d'égoïsme.

Je ne veux pas rappeler ici les occasions que la Belgique a eues et perdues d'être utile à l'Europe en même temps qu'à elle-même. A quoi servirait-il de rouvrir des pages dont auraient rougi nos pères et dont nos fils rougiront un jour ? Il n'en est pas moins certain que, si notre armée n'avait pas été empêchée, en diverses occasions, de donner des preuves de son dévouement et de son courage, ses défectuosités auraient été reconnues, et qu'elle ne se trouverait pas aujourd'hui impuissante, par ses vices d'organisation, à défendre le pays.

Si la politique d'effacement a été plus nuisible qu'utile aux intérêts du pays, la politique de neutralité a fait bien pis encore : elle a émasculé le pays ; elle le conduira à sa perte.

Ce n'est pas impunément que des générations successives de citoyens sont élevées dans la conviction que c'est à l'étranger qu'incombe la tâche de défendre leur patrie. Le résultat est là, clair, évident, palpable : la Belgique est, à de rares exceptions près, le seul pays de l'Europe dans lequel le devoir militaire soit l'équivalent d'un sac d'écus.

La politique de neutralité nous conduit à notre perte, parce qu'elle inspire à la nation une indifférence, une quiétude, des illusions, toutes choses également périlleuses. La neutralité est, pour nous, passée à l'état d'un dogme qu'il n'est pas permis même de discuter. Violer notre neutralité serait commettre un attentat sans exemple dans l'histoire ! Soupçonner seulement une nation d'être capable de le faire, serait lui adresser une sanglante injure !

Digitized by Google

Que tout cela est loin de la réalité! La réalité est que la neutralité belge ne nous protège ni en fait, ni en droit contre une invasion étrangère; que le prétendu violateur, en entrant chez nous, ne fera qu'user d'une faculté reconnue par le droit des gens; que le même droit des gens lui permet de réclamer l'occupation de nos forteresses de la Meuse; que — ce qui est plus fort et dépasse l'imagination — *nous réédifions à grands frais une forteresse que Léopold Ier avait fait raser dans le but d'échapper aux conséquences d'un traité secret dont la Prusse pouvait se prévaloir pour en exiger l'occupation dans le cas d'une guerre contre la France!*

La neutralité belge ne nous protège ni en fait ni en droit. Parlons d'abord du fait; car le fait prime le droit, en ce sens qu'on se décide et agit selon le fait, sauf à trouver dans le droit une prescription qui justifie l'acte. Je n'apprécie pas; je constate.

La neutralité belge nous protégerait en fait, si l'existence d'une Belgique indépendante était une nécessité européenne. La croyance à cette nécessité est une des illusions dont se berce la Belgique. Malheureusement, ce n'est qu'une illusion, démentie par l'histoire. La neutralité belge n'est pas la reconnaissance, par l'Europe entière, de la nécessité de notre existence : elle n'est qu'une troisième évolution du *système de barrière.*

Qu'est-ce que le *système de barrière?* C'est l'interdiction permanente, faite par l'Europe germanique, à la France de s'annexer la Belgique, à la Belgique de se donner à la France. C'est de ce système que la neutralité belge est l'expression. Nos ancêtres de 1830 le savaient; nous l'avons oublié. Il est nécessaire de nous rafraîchir la mémoire. On me pardonnera donc un mot d'histoire.

La crête parallèle, qui traverse l'Europe du cap Land's-End à Constantinople, marque, vers l'ouest, la limite méridionale primitive de la race germanique. De Boulogne aux Ballons d'Alsace, cette crête constitue le *seuil teuto-celtique.* C'est un peu en avant de ce seuil que César rencontra les premières populations germaniques. Ne pouvant les soumettre, il les extermina. Aussi loin que l'extermination s'étendit, le pays fut latinisé. Au delà, le pays ne fut que conquis et occupé; les populations restèrent pures de tout mélange. La limite actuelle des langues indique celle où l'extermination s'arrêta.

Digitized by Google

César étendit sa conquête jusqu'au Rhin, et cette limite fut maintenue jusqu'à l'époque de l'invasion des Barbares, c'est-à-dire jusqu'à la conquête et l'occupation militaire des pays latins par les guerriers germains.

L'histoire moderne de l'Europe occidentale n'est autre chose que le développement nécessaire et logique des faits que je viens de rappeler. Ce développement, suspendu par l'anarchie féodale, devait reprendre son cours en même temps que les États étaient reconstitués. La France, représentant de la race latine dans l'Occident, a tendu vers la limite du Rhin, atteinte par César et maintenue pendant quatre siècles par ses successeurs. La race germanique a prétendu à la limite primitive du seuil teuto-celtique, alléguant, quant aux pays de langue allemande, que la conquête romaine ne donnait pas à la France plus de droits à leur possession que la conquête germanique de l'Europe méridionale ne lui en donnait à la possession de la France elle-même; quant aux pays latinisés, que l'extermination d'un peuple ne créait pas un droit à la possession du sol qu'il occupait. Ces prétentions opposées n'ont été revêtues d'une forme théorique que dans ces dernières années; elles se sont traduites en fait depuis cinq siècles. La France, unifiée avant l'Allemagne, a réussi à dépasser le seuil teuto-celtique. Une bande de terrain de quelques lieues seulement de largeur, acquise au delà de ce seuil, tel est le prix dont ont été payés les torrents de sang versés par la France sur les champs de bataille du nord de l'Europe.

Major Girard,
de l'Armée Belge.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

# LA RUE EN FÉVRIER

## I

### SYMPHONIE EN GRIS

C'est par les hivers comme celui-ci, ni froids, ni pourris, ni ensoleillés non plus, hivers où n'étincelle point le mica des gelées, où ne fleurit pas la pâquerette du givre, où ne tourbillonnent pas les papillons de la neige, où le ciel n'est pas même rayé par les vertes hachures de la pluie, hivers de brume légère que ne déchire aucun rayon, hivers de vague lumière incolore et diffuse, c'est par ces temps-là qu'il faut voir les paysages de la banlieue parisienne, si l'on aime à savourer leur fine et pénétrante mélancolie, si l'on est de ces modernistes enragés qui trouvent un charme étrange aux arbres sans feuilles, aux bâtisses sans architecture, aux horizons sans ligne, aux firmaments sans pourpre, à l'atonie de la nature affaissée et muette dans une somnolence de vieille valétudinaire.

La route est morne et molle. La terre ne sonne pas sous les pieds, avec ce bruit métallique qu'elle a quand le froid l'a durcie. Elle ne s'esclaffe pas non plus en flaques de boue aux fusées jaillissantes. Elle fait bosse, résiste un peu, puis cède, moule le soulier, et s'écrase silencieusement, grasse et visqueuse ainsi que de la glaise. Il semble qu'on s'y enlise, qu'elle veut vous retenir, et, malgré soi, l'on s'arrête, pris à la fois par cette confuse étreinte et par l'immobilité des choses qui vous entourent, comme si l'on se sentait devenir immobile soi-même, comme si l'on avait peur d'être seul vivant dans cette pénombre crépusculaire où tout dort d'un mystérieux sommeil.

Nues et ternes, les maisons de campagne ont l'air de grands tombeaux, avec leurs persiennes closes qui ressemblent à des

Digitized by Google

paupières fermées. Leurs jardinets malingres, aux grilles de fer rouillé, aux treillages de bois dépeint, rappellent les petits enclos des cimetières. Sous la grotte en rocaille on cherche le globe de verre cachant une couronne en perles blanches. La vasque du jet d'eau a l'air d'un bénitier. Et, parmi les buis, à travers les frondaisons de deuil des ifs et des fusains, on s'attend à voir la plaque de pierre où sont gravés les noms et les vertus d'une famille défunte.

Les arbres décharnés profilent sur la nue pâle leurs silhouettes d'une maigreur élégante et quasi-artificielle. Aucune haleine ne les anime. Les plus minces brindilles elles-mêmes sont calmes. Elles paraissent n'être plus en bois, mais en fil de fer. Ou plutôt, l'absence de lumière vive leur enlevant tout relief, elles donnent l'idée d'un dessin plat, exécuté par quelque méticuleux professeur d'écriture qui aurait mis de longues heures à les entrecroiser une à une, avec une patience niaise. Leur lacis criblant le ciel incolore, autant d'innombrables et menus traits de plume sur la teinte neutre d'une page de bristol. Et cela fait songer aussi aux feuilles sèches, disséquées fibre à fibre, et devenues fines comme des toiles d'araignée, aux pauvres feuilles sèches qui effiloquent leur dentelle dans un album de petite pensionnaire.

Là-bas, aussi loin que l'œil peut regarder à l'horizon plein du coton des brumes, les hautes murailles des fabriques se confondent avec le firmament, où la ligne des toits flotte indécise et vaporeuse. Les cheminées des usines s'estompent vaguement, sans qu'on puisse distinguer leurs panaches de fumée qui se noient dans l'atmosphère aussi incolore que leurs flocons. Et, pour peu qu'on s'obstine à chercher où finit leur faîte dont les arêtes se dégradent insensiblement, on arrive à les imaginer à l'envers, reliées au ciel par cette fumée qui fait corps avec le brouillard. L'éloignement et l'épaisseur de l'air donnent à leur obélisque de briques comme une apparence fluide, et le font prendre pour quelque étrange et lointaine stalactite de nuage.

Sur les glacis des fortifications, l'herbe rase et pelée ne semble plus verte. Peut-être l'est-elle de près. Mais à distance, vue à travers le voile du demi-jour et sous les plis d'une bruine traînante, elle blêmit et s'efface ainsi qu'une étoffe déteinte. On dirait de l'étoupe, de la ouate bleuâtre. Elle aussi, comme les toits des fabriques, comme les cheminées des usines, elle perd insensiblement sa nuance dans le ton général de l'horizon, pareil à un

Digitized by Google

lavis uniforme, où toutes les couleurs s'apaisent, s'éteignent, se fondent, s'anéantissent, jusqu'à n'être plus qu'une espèce de blanc à la fois sale et laiteux, sans profondeur d'ombre et sans accroc de lumière.

Et tout, même les gens qui passent, même les choses qu'on porte sur soi, le bout de mouchoir qu'on a au coin de la poche, le nœud du foulard qu'on se met au cou, le papier de la cigarette qu'on fume, tout se ternit et pâlit, et mollement s'évapore en cette brume fine et pénétrante. Et l'on devient comme une brume soi-même, n'ayant plus que des sensations indécises, que des idées noyées. Et l'on s'abandonne à savourer, sans réfléchir, cette mélancolie mystérieuse des banlieues parisiennes endormies dans le brouillard, ce charme étrange des arbres sans feuilles, des horizons sans ligne, des firmaments sans pourpre. Et si l'on essaye de noter ce qu'on éprouve, on s'aperçoit qu'on vient d'être comme un instrument passif sur lequel la nature, dans une somnolence de vieille valétudinaire, a joué en passant un motif de la grande symphonie en gris.

## II

### TAC ! TAC !

Tac ! tac ! — Tac ! tac ! — Tac ! tac !

Un bruit régulier, cadencé, comme une mesure à deux temps dont le second serait le temps fort : Tac ! tac ! — Tac ! tac ! — Qu'est-ce que c'est que ça ?

Brusquement cela se tranforme. La mesure à deux temps devient à trois temps : Tac ! tac ! tac ! — Tac ! tac ! tac ! — On dirait un métronome qui se dérange. Ah ! c'est singulier !

Tout à coup, le détraquement du métronome se fait épileptique, fou, absurde. La mesure bat la campagne. C'est du six-huit, puis du deux-quatre, puis d'un nombre impossible à chiffrer. Il y a des sauts, des contretemps. Les tac ! tac ! tantôt se précipitent comme la grêle : Tac ! tac ! tac ! tac ! tac ! tac ! tac ! tantôt s'arrêtent court en coup de fouet : Tac ! Il me semble entendre une voix qui serait en bois, et qui parlerait, bredouillerait, bégayerait, par mots rapides, convulsifs, saccadés, coupés de hoquets, et toujours sur cet unique et bizarre monosyllabe : Tac ! Quelle drôle de chanson ! quelle voix étrange ! quel instrument plutôt !

Digitized by Google

Qui diable fait ce bruit ? Parbleu ! C'est trop fort ! Je le saurai. Je veux le savoir.

Il est près de deux heures du matin. C'est en ouvrant ma fenêtre pour fermer les persiennes, c'est par hasard que j'ai perçu le premier tac ! tac ! Et je suis resté là, cloué en place par l'étrangeté de la chose, immobilisé par l'absurdité du mystère. Il fait un froid de chien. Le vent me coupe la figure et me cingle les oreilles. N'importe ! Je ne bouge pas, je ne tire pas ma croisée, je grelotte, j'écoute. Pourquoi ? C'est idiot. J'écoute tout de même. L'incompréhensible irrite. L'inconnu attire. Je veux savoir. Écoutons encore ! Ça continue. Oui, c'est dans la rue voisine. Le bruit se rapproche. Tiens ! il cesse.

Plus rien ! Si, à la voix de bois succède une voix humaine. Qu'est-ce qu'elle dit ? Je n'entends pas bien. Allons, bon ! Reprise des tac ! tac ! Mais cette fois avec accompagnement de la voix nouvelle. Je tends l'oreille. Je distingue les paroles :

Saint-Sulpice ! Saint-Sulpice !
Et ding ! din ! don ! ding ! din ! don !
M'sieu l'curé, j'vous d'mand' pardon !
Tac ! tac ! — tac ! — tac ! tac ! tac !

Non, c'est trop bête, de ne pas deviner avec quoi il fait ce tac ! tac ! Oh ! mais je le saurai. Je vais descendre. Vite, vite ! il me semble que ça s'éloigne.

Bon ! où ai-je fourré mon chapeau, tout à l'heure, en rentrant ? Sacristi ! toujours comme ça, quand on est pressé ! Ah ! le voici. Il était sur ma tête. Descendons.

— Cordon, s'ou plaît !

Je t'en fiche ! ils dorment comme des pots, ces concierges ! Je cogne à la porte vitrée. Il y aurait le feu, que je n'y mettrais pas plus de fièvre. Dame ! mon bonhomme va filer pendant ce temps-là. Quatre étages à descendre, c'est long !

— Cordon, nom d'un chien !

Enfin ! la porte s'ouvre. Me voici dans la rue. O joie !

Quel profond silence ! Rien ! plus rien ! Le bruit a cessé complètement. Pas même un vague et lointain écho ! Rien ! Je n'ai pourtant pas rêvé tout à l'heure. Et plus rien ?

Il me semble que c'était dans la rue à droite. J'y cours. Néant ! Si, si, j'entends quelque chose, là-bas, sur le boulevard, à gauche. Je me précipite par là. Oui, je distingue parfaitement. Au dian-

Digitized by Google

tre ! c'est le bruit de ma course folle. Rien ! toujours rien ! Je reviens sur mes pas. Je m'embrouille. Je tourne. Je retourne. Un quart d'heure se passe. Une demi-heure. Rien de rien ! Quel guignon ! Décidément il faut rentrer bredouille.

C'est agaçant tout de même d'avoir voulu savoir et de ne rien savoir !

Tac ! tac ! — tac ! tac ! tac ! — De quoi joue-t-on pour chanter ça ?

Au fait, que disait donc l'autre chanson, celle du gosier humain ? Il y a peut-être un indice là dedans ! Saint-Sulpice ! Saint-Sulpice ! Eh ! eh ! Qui sait ? Le hasard est si grand ! En allant de ce côté-là ? Ma foi ! J'en aurai le cœur net. Au jour, demain matin, j'irai voir.

Et j'y allai. Que voulez-vous ? L'obsession ! Je me promenais sur la place Saint-Sulpice, cherchant des yeux, réfléchissant, ruminant, ne trouvant toujours pas, à la fois penaud et furieux.

J'étais près de la grille du séminaire. Tout à coup, une haleine avinée me frappe au visage et une voix me dit d'un ton pleignard :

— Ayez piquié d'un pove infirme !

Cette voix ! sang et tonnerre, cette voix ! Mais c'est la voix qui chantait cette nuit !

Je regarde, stupéfait. Devant moi, l'œil hébété par l'ivresse de la veille, tendant la main droite, appuyé de la gauche sur un bâton, se tenait un bonhomme porté par deux jambes de bois.

Je me penche et lui souffle à l'oreille.

Et ding ! din ! don ! ding ! din ! don !
M'sieu l'curé, j'vous d'mand' pardon !

Et il se sauve comme un insecte estropié, et ses deux pilons font sur le trottoir : Tac ! tac ! — tac ! tac ! — tac ! tac ! — tac ! tac ! — tac ! tac ! — tac ! tac !

## III

### HALLUCINATION

Est-ce une hallucination que j'ai eue ? Avais-je l'imagination surchauffée par quelque noire lecture, tercets dantesques rougis à la flamme des fournaises infernales, promenades avec Edgar Poë dans des fantasmagories d'alcoolique, courses affolées à la

Digitized by Google

suite de Dickens cherchant un enfant perdu parmi les ténèbres d'un pays de mineurs? Est-ce en ma cervelle, détraquée soudainement, que surgit cet étrange tableau devant lequel je dus m'arrêter, prunelles écarquillées, bras ballants, bouche béante? Cette idée-là me vint avant toute autre Oui, oui, c'est bien une hallucination. Il n'y avait pas à en douter. Jugez-en plutôt.

C'était la nuit, une nuit rendue plus épaisse encore par le brouillard, si bien que malgré l'opacité des ombres, on y sentait le ciel bas, pesant. Sans les voir, on comprenait que les nuages, à ras du sol, se crevaient les entrailles aux angles des toits. C'est par ces blessures que coulait cette brume, comme du sang fumeux, blafard, à l'odeur fade. On en avait le cœur alourdi, les poumons engorgés, le nez empuanti, les yeux englués, et toute la peau moite et visqueuse. La terre elle-même en était détrempée. On l'eût dite tapissée de coton humide. On marchait dans quelque chose de mou qui s'écrasait sans bruit sous les pieds.

Brusquement, un astre rouge, chevelu de rayons, hérissé d'étincelles, m'apparut au tournant d'une porte grande ouverte. Il n'était pas dans le ciel, mais sortait d'en bas. Sa couleur était foncée, sale, de ce pourpre obscur qu'ont les chairs gonflées d'un abcès. Il luisait toutefois, et terriblement, dans ces ténèbres où il faisait un trou de feu. Par moments, il ardait et flamboyait plus fort, élargissant soudain, jusqu'au plus profond de la nuit environnante, des déchirures de lumière. Et alors on entendait un sinistre grésillement qui fusait dans le silence, tandis qu'un panache de vapeur montait en bouffée énorme, coloré par dessous, semblable à un gros oiseau au ventre rose.

Le premier éblouissement passé, je vis comment s'alimentait cet astre monstrueux, qui semblait sourdre du sol, et comment naissait cet étrange oiseau de vapeur. Mais, contrairement à ce qui a lieu d'ordinaire, l'explication me troubla plus encore que le mystère lui-même; car, loin de donner la paix à mon esprit désorbité, elle le rejeta plus stupéfait dans une hallucination nouvelle, dont la force était d'autant plus grande que les détails en paraissaient plus vivement vivants. La vision de tout à l'heure pouvait n'être qu'un rêve ! Mais la vision de maintenant s'incarnait dans des êtres humains, à la forme précise et brutale.

Des hommes, en effet, non des démons de cauchemar, mais bien des ouvriers d'allure moderne, allaient et venaient autour de ce brasier. La sueur traçait des rigoles luisantes, pareilles à des

Digitized by Google

chemins de limace, sur leurs faces barbouillées de suie. Leur poitrail velu montrait ses poils roux dans l'angle ouvert de la chemise. Leurs bras noueux, où les muscles et les tendons faisaient des paquets de cordes, gesticulaient furieusement. Pas un cri, d'ailleurs, pas un mot qui animât leur lugubre escouade et rythmât leur besogne forcenée. Ils travaillaient, muets et féroces, ne vivant que par leur sinistre pantomime, tantôt ensanglantés dans le reflet des flammes, tantôt se noyant dans l'ombre où ils rentraient et avec laquelle ils semblaient refaire corps peu à peu.

Besogne forcenée et incompréhensible d'ailleurs ! Car, ce que les uns faisaient, les autres s'acharnaient à le défaire. Les uns accouraient, traînant des chariots de fer où rutilait du feu, et ils précipitaient ces blocs incandescents dans le brasier qui s'avivait alors. Les autres, sur ces pourpres nouvelles, jetaient à la volée de grands seaux d'eau qui se muaient en cette vapeur semblable à un oiseau au ventre rose. Et toujours les uns versaient du feu, et toujours les autres versaient de l'eau. Et je me demandais à quel supplice absurde étaient donc soumis ces damnés, dans cet enfer inconnu. N'était-ce pas un enfer, en effet, que cette vaste cour noire, entourée de hauts pilastres qui portaient à leur sommet une gerbe rouge de flammes toutes droites ?

Oh ! oui, c'était bien là une hallucination ! Oui, je sortais sans doute de quelque sombre lecture, tercets dantesques forgés aux fournaises des ténèbres infernales, rêves alcooliques d'Edgar Poë, affolements de Dickens dans les pays démoniaques des mineurs ! Oui, j'avais la cervelle détraquée, et de fantastiques images y dansaient éperdument une ronde abominable ! Et si vous voulez avoir cette vision, cette hallucination, ce détraquement, vous n'avez qu'à aller un soir, par un brouillard opaque, devant la porte ouverte de l'usine à gaz qui se trouve avenue de Wagram, au coin de la rue de Courcelles.

Jean Richepin.

---

*Le Gérant :* H. Dutertre.

Digitized by Google

# AMANTS

## LIVRE PREMIER

### FRÉDÉRIQUE

### I

Frédérique ouvrit les yeux.

Ses rideaux, qu'elle avait laissés ouverts, afin que le grand jour l'éveillât, s'incendiaient de pourpre vive. Il passait comme du feu entre les lamelles des persiennes. Le soleil traversant les vitres, tachait d'or les murs par places, et découpait sur la courte-pointe des rais clairs. La psyché s'animait ; son miroir, pareil à une eau morte et glacée, devenait rose; et tout ce qui y apparaissait miré, de la chambre, du parquet et des meubles, la chaise où gisaient affalés des jupons blancs, à terre les bas, et à côté les petites bottines, l'une droite et l'autre couchée, tous ces reflets de choses intimes prenaient, dans l'ombre tiède, vie et couleur ; et c'était à la fois doux et gai à voir.

Frédérique, avec un joli bâillement, s'étira, tant qu'elle put, comme pour rompre les liens invisibles qui l'enchaînaient encore au sommeil, et retomba brisée, de l'effort. Presque aussitôt son cœur battit plus vite. Elle sentit son sang courir en elle. Une velléité d'agir, un remords de paresser ainsi s'ébauchèrent en son cerveau, tel au réveil que celui d'un enfant, — et vierge d'idées et de sentiments, la mémoire restant absente encore. Se lever, sur-le-champ, lui sembla, sans qu'elle sût pourquoi, une nécessité impérieuse. Mais chaque fois qu'elle l'essayait, une force inconnue la paralysait d'avance. Elle se disait : *Je veux*, et elle sentait qu'elle ne *pouvait* pas. Elle se débattit ainsi dans l'impuissance.

Alors elle eut recours à son grand moyen et compta :

— Un ! — puis après : — Deux.



Digitized by Google

Là elle fit une pause, reculant la dernière sommation, qu'elle savait inéluctable. Et le chiffre trois évoqué s'imposait mentalement à elle, lui cornait aux oreilles; mais elle le repoussait, voulant qu'il fût prononcé à haute voix, et en même temps elle avait une envie puérile et folle de le dire, et la peur qu'il lui échappât trop tôt.

— Trois! s'écria-t-elle enfin. Et du coup elle jaillit du lit. Ses pieds nus s'enfoncèrent dans un tapis moelleux; puis, comme elle courait à la fenêtre, le froid du pavé en mosaïque les glaça. Elle en eut un frisson, mais ne laissa point d'ouvrir les volets, qui claquèrent.

Aussitôt Frédérique fut aveuglée de rayons, étourdie de chaleur. Baignant toute dans la clarté, elle éprouvait ce saisissement qu'on a dans une eau trop chaude, à laquelle on s'habitue; et le col nu, le teint blanc et rose d'un éclat extraordinaire, ses yeux verts mi-clos, sa bouche rouge ouverte par un sourire, ses cheveux d'or ébouriffés et auréolés de lumière, haute, mince, délicate, pleine de grâce, belle et ne l'ignorant pas, elle se pâmait avec langueur, sans penser, se contentant d'être, de se pénétrer de fluide et de boire le soleil, comme une grande fleur.

Elle protégea ses yeux de son bras frais, glissé hors de sa manche, et regarda. Sa fenêtre s'ouvrait au plus haut de la colline. Sous le ciel et jusqu'à la mer, un merveilleux paysage descendait : des ravins touffus, des terres rouges, des masses de verdure au coloris intense et trempées de soleil; çà et là des maisons, européennes ou mauresques, y faisaient tache blanche; et l'on voyait au loin Alger, qui s'étageait! Des amandiers en fleur s'espaçaient dans la campagne. Une splendeur infinie s'épandait. Le ciel était tout bleu, d'un azur si limpide et si lumineux qu'on eût dit que l'éther brûlait. La mer paraissait d'argent. Le soleil, dont le globe énorme irradiait, l'incendiait d'une large flamme; et à cette place, elle brasillait comme de l'or. Il n'y avait ni nuages, ni vagues. Ce lac immense était fermé par trois rangs de hautes et lointaines montagnes. Les premières baignaient dans une ombre bleue; vaporeuses, les secondes se dentelaient dans un brouillard blond; et la neige couvrait les troisièmes, dont l'éclat éblouissait.

Frédérique songea qu'on était au commencement de l'hiver; et la vue de ce printemps éternel, chaud comme un été et doux comme un automne, lui emplit le cœur d'une joie aiguë jusqu'à

Digitized by Google

la souffrance. Ses pommettes se colorèrent. Ses yeux devinrent humides.

— Comme c'est beau ! comme c'est bon ! — soupira-t-elle. Et elle respira à pleins poumons, heureuse de ne plus sentir l'oppression dont la persistance l'effrayait, et qui avait, de l'avis des médecins, à la suite de rhumes négligés et de légers troubles au cœur, motivé sa venue en Algérie.

Puis, à ce souvenir, semblable à une aiguille qui lui aurait piqué le cœur, Frédérique se sentit troublée. Sa joie instinctive fit place à un malaise conscient.

Voilà qu'elle se rappelait et qu'elle pensait ; et elle eût tant préféré s'ignorer encore, laisser dormir son âme, prolonger, le plus possible, cette extase quasi végétale qu'elle goûtait. Mais ce doux moment s'était évanoui. Elle ne pouvait, malgré ses efforts, le rappeler. Déjà sa cervelle travaillait. Idées, sentiments, souvenirs, tournant et retournant leur roue, s'associant, par mille courroies de transmission invisibles, s'animaient en elle, comme les forces, remises en action, d'un moteur mécanique, le matin.

Frédérique pensait, et, ce qui lui donnait presque le vertige, elle se sentait penser. A mesure, elle se reprenait et se rapprenait elle-même. Elle n'était plus ce jeune être vierge, instinctif, dont le *moi* trouble et confus s'éveille au soleil et flotte au milieu des choses. En elle régnait un *moi* lucide et précis. Elle redevenait un être réfléchi et complexe, circonscrit dans la société, ayant nom, rang, famille, obligations, habitudes, un corps dès l'enfance dressé aux élégances et aux délicatesses, un esprit développé et raffiné à l'excès ; elle redevenait un être de luxe et de serre, tel que la civilisation l'avait fait. Et en reprenant ainsi conscience de son identité, elle s'étonnait de la découvrir telle et essayait, avec curiosité, de s'approfondir, dans une sorte de monologue intérieur :

— Frédérique, c'était son nom, oui, Frédérique Ylsée. Et pourquoi ce nom plutôt qu'un autre ? Quel hasard lui avait donné pour père M. Ylsée, ancien premier ministre de Danemark et diplomate connu ? pour mère, la douce et exquise femme dont elle voyait le portrait, là, sur la table, et qui, seize ans auparavant, était morte d'une maladie de cœur, en pleine jeunesse et en pleine beauté ? pour sœurs, cette mignonne petite Wilkie blonde, et Mitka, la vilaine bossue, née d'un premier lit ?

Pourquoi, outre ceux-là, était-elle entourée d'êtres familiers,

Digitized by Google

si intimement liés à sa pensée qu'elle les évoquait cent fois le jour, la bonne Zabeth leur tante, par exemple, et le vieux domestique Werner ? ou des bêtes favorites, sa jument blanche Frieda, et Llow, son grand lévrier danois?

Pourquoi tant d'autres êtres encore, parents, amis, relations mondaines, connaissances subalternes, avec lesquels elle avait des rapports très différents et très nuancés, faisaient-ils autour d'elle comme un cercle vivant dont elle ne pouvait sortir ?

Pourquoi était-elle enserrée par les habitudes, les règles, les convenances, les pratiques invariables du monde, et était-elle forcée de s'y mouvoir ?

Pourquoi vivait-elle dans une atmosphère qui lui était propre, celle-là et non une autre, de luxe et de douceur, à laquelle contribuaient de tout temps les mêmes choses : la table devant laquelle elle s'asseyait à l'heure des repas, gourmande, l'écritoire sur laquelle elle écrivait, de sa grande écriture fine, à ses amies, le jardin fleuri des courtes promenades, le hamac des siestes flottant entre deux arbres, et ces mille doux riens qui amusent, depuis les ciseaux dont elle coupait ses ongles jusqu'aux bibelots japonais de ses étagères?

Pourquoi, pourquoi donc était-elle enveloppée ainsi, comme par les mailles d'un filet, d'êtres et de choses qui vivaient autour d'elle, se répercutaient en elle, faisaient partie d'elle-même?

Mais pourquoi pensait-elle à cela? et pourquoi pensait-elle?... Penser! Elle s'absorba dans ce verbe qu'elle ne pouvait définir. Il lui parut stupéfiant. Elle connaissait le mot de Descartes : « Je pense, donc je suis. » Ainsi, elle *était*, oui elle existait là, à cette place, elle, Frédérique, elle-même! Elle *était*, avec un cerveau, des sens, un corps, une âme! Mais qu'en savait-elle de plus parce qu'elle savait cela? Et elle resta accablée de stupeur devant ce mytérieux drame de la vie, qu'elle ne pouvait pénétrer ni comprendre, et qu'elle savait seulement se manifester, de façon émouvante et inexplicable; par le geste, la parole, le chant, et le regard des êtres.

Elle vivait! O la décevante chose! Et elle répéta du bout des lèvres, comme si elle avait peur :

— Vivre! vivre!

Elle en restait émue, comme d'un mot suprême, infini. N'était-ce pas accablant de sentir que non seulement elle, pauvre être, grain de poussière lumineux au soleil, mais que l'énorme

Digitized by Google

monde entier palpitait, à travers les vagues de la mer, le bruit du vent dans les arbres, le vol des nuages, le cri des oiseaux?

Et pour se prouver qu'elle existait, elle aussi, autant que toutes ces choses, elle sortit de son immobilité, fit un geste, et en resta toute surprise.

— Vivre! répéta-t-elle encore.

Que signifiait donc ce verbe magique? Ah! sans doute, *voir?* — et après avoir embrassé le paysage, elle ramena les yeux sur elle, de sa jeune gorge à ses pieds nus, — *sentir?* — et elle aspirait avec force une odeur de mimosas et de roses, — *entendre?* — et elle prêtait l'oreille aux bruits confus de la maison, — *toucher?* — et elle passait les doigts sur son bras satiné, doux comme une fleur, — *goûter?* — et elle approcha, voluptueuse, ce bras de ses lèvres, et le baisa et le mordit!

Mais après, après?

Après, c'était *savoir,* et elle pensa à tout ce qu'on lui avait appris, à son éducation choisie, son instruction développée, ses dons pour la musique. C'était *vouloir,* et elle pensa aux sursauts de sa volonté, tour à tour molle et robuste, défaillante ou fougueuse. C'était *agir,* et elle pensa à tout ce que l'existence journalière comporte d'actes, spontanés ou réfléchis, d'accident ou d'habitude, tout ce que l'on fait et ce que l'on ne pense pas, tout ce que l'on ne commet qu'en imagination, et dont on a honte. C'était *rêver,* et elle pensa à la vie factice, imaginaire, où elle se plaisait tant, aux châteaux du rêve, aux romans impossibles. Enfin c'était *aimer,* et elle pensa à son père, sa mère morte, ses sœurs; puis tout disparut, et elle ne vit plus qu'un froid et hautain visage d'homme du Nord, aux yeux bleus, à la barbe blonde, au sourire rare, un pâle visage sans jeunesse, où se marquait une sorte de vieil ennui princier et qui convenait bien au prince d'Ancise, un Bonaparte. Elle se rappela leur unique rencontre, deux ans auparavant, ce jour de chasse à courre dans la forêt de Fontainebleau; et l'impression inoubliable que le prince lui avait faite, de nouveau la troubla jusqu'à l'âme. Elle s'efforça de repousser ce souvenir, qui la hantait.

A quoi pensait-elle donc auparavant?

— Ah oui! — et ressaisissant le fil de sa pensée : *Vivre,* c'était donc tout cela?

Et après?

Elle chercha et ne trouva rien.

Digitized by Google

Après? vieillir.

Après? mourir.

Ce fut net et prompt comme la chute d'un couperet.

Elle eut un frisson, et vit l'emblème religieux, la tête de mort aux yeux caves.

— Mourir! — dit-elle tout haut.

Et elle essayait de s'en faire une idée. Elle regardait sa main pâle, aux ongles bombés, aux veines saillantes, et se disait : « Ceci tombera en poussière? » Elle serrait sa taille entre ses mains et se disait : « Tout ce qui est ma chair mourra. » Elle appuya un doigt sur son visage, sentit les os, chercha sous les chairs l'ossature de la tête sans nez et sans oreilles, où les dents seules ricanent, et qui était et qui serait un jour sa tête de mort, à elle. « Ceci, pensa-t-elle, durera un peu plus longtemps, puis la terre le prendra. » Et elle se raidit, immobile, les yeux clos, les bras pendants, retenant son souffle, telle qu'elle serait sous le suaire rigide. Elle goûta là un amer plaisir sacrilège, de sentir qu'elle pensait encore, du fond de cette immobilité.

« Mais, se demanda-t-elle, penserai-je encore, *alors?* Mon âme subsistera-t-elle en ce néant? Et serai-je sauvée par le Christ? »

Elle eut un grand élan, comme si la foi catholique de son enfance, l'hérédité slave de sa mère, remontaient en elle. En une seconde, elle aperçut un monde de sensations. Elle revit l'église grecque, illuminée de cierges et fumante d'encens, la foule prosternée, les saintes images peintes dans l'or, les prêtres à longue barbe, la communion des fidèles et le chant des cantiques. Elle se rappela sa ferveur d'enfant, puis ses doutes de jeune fille, ses angoisses, sa terreur de n'être point sauvée, puis un grand relâchement dans sa piété, un oubli des pratiques; et des lectures, des questions, des causeries pour s'instruire et savoir; et l'influence qu'eut alors sur elle une femme de grand cœur et de haute intelligence, Mme Karlsen, ralliée au positivisme de Littré et aux principes de Spencer. Depuis ce temps, Frédérique avait senti mourir ses idées religieuses. Mais elle les regrettait souvent, comme un beau rêve, en cet instant surtout.

Elle se disait :

« Si cependant ces choses étaient vraies, cette merveilleuse légende de la Passion, et que Jésus, fils du Père, fût réellement venu sur la terre afin de racheter les hommes? » Émue, par un

Digitized by Google

retour de sentiment, elle revit le beau Nazaréen avec sa chevelure annelée et ses yeux pleins d'une tendresse infinie. Elle le revit dans sa robe flottante, puis nu et flagellé par les soldats, succombant ensuite sous le poids de la croix, enfin cloué à l'infâme et glorieux pilori, le flanc percé d'une lance, les bras liés, mais grands ouverts, en signe de pardon, de miséricorde et d'amour. Et comme jadis enfant, elle aurait voulu baiser les pieds sanglants et rafraîchir les lèvres altérées du fils de l'Homme.

Cet élan soudain tomba. Elle se sentit au même instant incrédule et glacée. « Christ est mort, » dit-elle.

Mais cette idée lui causait une grande peine; elle sentit sa gorge se serrer; ses yeux retinrent des larmes. Il lui sembla que le soleil n'éclairait plus la terre, que des ténèbres obscurcissaient sa pensée. Elle eut au cœur la sensation d'un vide immense.

Sans la foi, que signifiait donc la vie? Certes, croire au devoir pur, sans espoir d'autre vie ni de récompense, contribuer au progrès, agir, créer dans les enfants ou les œuvres des forces qui se perpétuent, puis, avec le sourire d'une conscience satisfaite, glisser à la paix morte du néant, ce stoïcisme hautain convenait au cœur ferme de M^me^ Karlsen; mais l'âme faible et tourmentée de Frédérique s'y reconnaissait insuffisante, par trop; aussi, désemparée, en détresse, cruellement seule, sans personne à qui s'ouvrir des pensées qui la tourmentaient, elle se sentit littéralement souffrante. Un étourdissement la prit. Elle éprouva la sensation de quelqu'un qui tombe en rêve et qui ne peut se raccrocher à rien. Dans cet appel désespéré que tout son être criait vers quelqu'un ou quelque chose, réapparut alors le pâle visage du prince d'Ancise; il la regardait avec une expression aiguë et pénétrante, mêlée d'ironie et de bonté. Aussitôt elle sentit son angoisse cesser.

Un coup de baguette féerique supprima le décor qui l'entourait, et, la transportant dans le passé, fit revivre en elle comme l'enchantement d'un songe.

Elle revit la forêt jaune et or, que l'automne teintait de rouille et d'émeraude, et la chasse lancée au galop, les cavaliers en habit rouge, les piqueurs, la meute; elle entendit le son des trompes, et...

Là, Frédérique, mue par une impulsion spontanée, irrésistible, courut à la porte, la ferma à clef, ouvrit un petit secrétaire

Digitized by Google

en bois de rose, fit jouer un tiroir secret qu'elle était seule à connaître, en tira un album à fermoir d'argent, où elle écrivait toutes ses impressions, même les plus secrètes ; et fébrile, elle feuilleta les pages de son *Journal*, cherchant l'endroit où elle avait, deux ans auparavant, marqué l'unique, la suprême journée.

## II

« Château d'Hers-en-Forêt, 29 septembre.

« Voilà huit jours que le prince est parti. Jusqu'à présent, il m'a été impossible d'écrire. J'avais le cœur trop troublé. Essayons aujourd'hui. Il faut que je tâche de me ressaisir, de démêler ce que j'éprouve.

« C'est si soudain, si inattendu. J'aime ! et pour la première fois de ma vie. J'aime ! Quelle sensation douce et cruelle j'éprouve à répéter ce mot ! Le cœur me saute dans la poitrine ; il a des élans si forts qu'il me semble qu'ils vont m'emporter comme des coups d'aile. Puis des tristesses me suffoquent et je ressens une lassitude de vivre et jusqu'à l'envie de mourir.

« Je ne pense qu'à lui. Je vis dans un rêve ; à chaque instant, j'ai peur de m'éveiller. Je fuis le bruit, les paroles, le rire. Je m'enferme dans ma chambre. Toute la nuit j'ai pleuré. Et je ne puis lutter contre l'image qui m'obsède : elle est en moi. Quelque chose de tendre et de fort me terrasse et m'amollit ; il me semble qu'on m'a brisé les vertèbres.

« Je souffre. Oui, ma joie même est une souffrance, et cependant j'en suis heureuse et fière, et pour rien au monde je ne voudrais cesser de souffrir ainsi. Ah ! les mots !... comme ils sont impuissants à traduire la pensée ! »

« 30 septembre.

« Je veux me confesser à moi-même. Il faut que je reprenne les choses depuis le commencement, que je me les raconte bien posément, comme lorsque je faisais des « devoirs de style ». Et en même temps j'éprouve une honte à bavarder ainsi ; la pudeur de mon amour serait de se taire ; mais mon secret m'étouffe et je ne puis le confier qu'à moi. Allons !

« La maréchale Saint-André m'a prise en affection. Elle nous a invités, mon père et moi, à venir passer quelques jours en son

Digitized by Google

château d'Hers, en pleine forêt de Fontainebleau. Nous sommes descendus du train à Bourron, et un break nous a conduits au château, avec plusieurs autres invités, le général de Fabré, le banquier Maury, la baronne et le baron de Star.

« La maréchale nous a fait le meilleur accueil. C'est toujours la même vieille femme brusque, excentrique, enragée de cheval et de chasse, parlant fort et cru, mangeant comme un homme, incroyable de santé, quand on songe qu'elle a soixante ans passés, ayant toujours la même manière de regarder les gens en face et de les interloquer par une question inattendue; avec cela point ridicule, un esprit vif et naturel, de la dignité sous ses bandeaux blancs qu'elle poudre, et beaucoup de bonne grâce quand elle le veut.

« — Ah ! voilà la princesse Hamlet, — dit-elle en me voyant. Elle m'appelle ainsi en ma qualité de Danoise, je pense, et puis pour je ne sais quoi de rêveur et de particulier qu'elle trouve en moi qui pense et rêve plus, paraît-il, que les jeunes filles de mon âge; — et elle m'a embrassée sur les deux joues.

« — Comment! — s'est-elle écriée ensuite, — le prince n'est pas avec vous? Qu'est-ce que cela signifie? A quoi pense-t-il? Cela n'a pas le sens commun!

« Elle paraissait très contrariée. Je sus qu'il s'agissait de son filleul, le prince d'Ancise, dont on attendait tous les jours l'arrivée au château. Pendant la semaine qui suivit, et où des lettres et des dépêches ajournaient sa venue, j'entendis fort parler de lui, en bien et en mal. Les hommes, sans exception, le détestaient, comme ils détestent quiconque leur est supérieur par le nom, la fortune ou le mérite. Ils l'accusaient de pose, de morgue et d'originalité choquantes. Les femmes étaient plus indulgentes, mais avec cette pointe de commisération ironique qu'elles marquent envers quiconque leur échappe; car le prince, paraît-il, marié depuis dix-huit mois, passait pour très fidèle à sa femme. Mais, disaient ces dames, cela ne durerait pas. Il n'avait pu se ranger pour toujours. Et elles rappelaient à mots couverts, mais pas si bas que je ne pusse entendre, l'ancienne liaison du prince avec Mme de Vertumes; et les amours, violentes comme des coups de folie, qui avaient traversé sa jeunesse, une entre autres pour Rosa Lear, l'actrice anglaise, et tout de suite après pour une femme mariée, qu'il avait enlevée.

« D'après cela, je m'imaginai le prince un homme à bonnes

Digitized by Google

fortunes, un « homme à femmes », comme disent élégamment ces messieurs, et c'est une espèce d'être que je ne puis sentir. Mais la maréchale, qui raffolait de lui et qui m'en parlait constamment, haussa les épaules quand je lui répétai les propos de ces dames.

« — Daniel est un homme accompli, dit-elle. Personne n'est moins fat que lui. Quant aux péronnelles à qui il a fait le grand honneur de les compromettre un peu, plût à Dieu que cela eût pu le guérir du mal incurable qu'il a, et qui est son plus grand défaut!

« — Et lequel, Madame? demandai-je avec plus de curiosité qu'il n'était convenable.

« — L'ennui, dit-elle.

« — Ah! fis-je, l'ennui?...

« La maréchale me regarda brusquement.

« — Oui. Au fait, vous devez comprendre cela, petite. Je suis sûre que vous avez aussi vos jours de spleen? Ma parole! je ne sais pas comment les jeunes gens sont bâtis aujourd'hui. Ils ont tous l'air de porter le diable en terre. On ne jure plus que par cette vieille bête de Scho... Schopenhauer! Mais, sarpejeu! ça n'est donc pas bon, de vivre? Quand vous mangez, quand vous buvez, quand vous respirez l'air et le soleil, ça n'est donc pas bon? Et danser, et se parer, et jacasser, et rire, et s'aimer, ah! s'aimer! est-ce que ce n'est rien, ça? Mon enfant, croyez-en quelqu'un qui a beaucoup d'expérience, la vérité n'est pas dans les livres, elle tient toute dans un mot : vivre, vivre de toutes ses forces, de toutes ses facultés, par tous ses pores. Il faut jouir! répéta la vieille maréchale avec une énergie inquiétante, — on meurt toujours assez tôt!

« Si encore, reprit-elle en hochant la tête, c'était depuis son mariage que Daniel s'ennuie, je le comprendrais, car cette pauvre Clotilde était bien faite pour devenir nonne : une femme plongée dans la dévotion jusqu'au cou! Comment y a-t-il encore des benêtes pour croire à ces sottises-là?

« — La princesse est jolie? ne pus-je m'empêcher de demander.

« Non, oui, l'air d'une Vierge; de beaux yeux, la bouche un peu grande, une expression de visage très particulière; oh! elle est bonne et douce, un peu simple peut-être! et puis maigre, — fit avec une moue comique la maréchale qui ne l'est guère; et me

Digitized by Google

mettant familièrement la main au corsage : — il faut pourtant qu'une femme ait des petits seins. Eh! mais, petite, qu'est-ce que je sens là? Vous ne m'en aviez rien dit.

« Et comme, rougissante, en souriant, je me reculais, la maréchale, qui était dans son jour de folies, partit d'un éclat de rire.

« — Encore un télégramme, fit-elle en prenant le papier sur un plateau qu'un laquais lui présentait; c'est du prince, je parie. Il arrive ce soir, il sera là pour dîner.

« Pourquoi mentir? Ma curiosité, je l'avoue, était fort excitée, et en même temps je ne pouvais me défendre d'une certaine prévention. C'est si difficile d'être prince, aujourd'hui. Tous ceux que j'ai vus, je leur ai trouvé l'air bête. Et je me représentais celui-là, je ne sais pourquoi, sous des couleurs défavorables; j'étais hantée par l'obsession d'un homme au visage mat, d'une pâleur jaune, aux yeux troubles, aux moustaches d'un noir de cosmétique, et portant des bagues à tous les doigts : un vrai type de gravure de modes. C'était saugrenu et bête, je le sais, et je ne pouvais m'empêcher d'en rire. Quoi qu'il en soit, je me fis belle pour le dîner, très belle, avec l'arrière-pensée de fixer l'attention du prince; je remarquai d'ailleurs la même préoccupation déguisée chez les autres femmes, mais il n'arriva pas encore ce soir-là.

« Le lendemain, les Erlandi, dont le château est voisin de celui de la maréchale, courraient le cerf. Nous devions nous joindre à la chasse.

« Au matin, je me levai de bonne heure, mis mon amazone et descendis au jardin. J'y étais depuis cinq minutes, cherchant la plus belle rose, et j'allais la cueillir, quand j'entendis derrière moi crier le gravier. Me retournant, je me trouvai en face d'un inconnu en habit rouge, botté, éperonné, bien fait et de haute mine, autant que j'en pus juger dans le premier moment de surprise. Il s'approcha et me salua de très bonne grâce. La rose, que dans mon trouble j'avais lâchée, pendait au bout de sa tige brisée. Il la vit, la détacha, et silencieusement me l'offrit, avec un regard et un sourire que depuis je n'ai vus qu'à lui. Je ne doutai pas que ce ne fût le prince, arrivé sans doute de grand matin et n'ayant pris que le temps de changer de costume.

« Aussi répondis-je gentiment :

« — Merci, prince.

Digitized by Google

« Il haussa les sourcils, m'examina avec attention, puis d'un air enjoué :

« — Vous me connaissez, princesse?

« Je dus rougir alors, et, croyant à une méprise, marquer quelque étonnement, car il reprit, avec un sourire malicieux et bon :

« — N'est-ce pas la princesse Hamlet que j'ai l'honneur de parler?

« — Non, dis-je avec effronterie, je ne sais par quelle contradiction taquine et quelle envie de l'éprouver.

« — Non? fit-il avec doute, et il chercha dans mes yeux la vérité; son sourire, le temps d'un éclair, me parut indécis et troublé; je partis alors d'un petit éclat de rire qui le rassura.

« — Du moins c'est à Mlle Frédérique Ylsée? — dit-il avec une dignité gracieuse.

« Ma gaieté me sembla sotte; et piquée contre moi-même, rougissant davantage :

« — A quoi le devinez-vous?

« — Mais à votre grâce, mademoiselle, au charme si particulier de votre personne, qu'à première vue, entre plusieurs femmes, je vous aurais devinée.

« Cela dit avec une grâce aisée et si légèrement qu'on doutait s'il ne se moquait pas de vous ou de lui-même. Il ajouta plus sérieusement :

« — Je n'ai d'ailleurs aucun mérite à être devin, mademoiselle; car au portrait que dans ses lettres la maréchale m'a tracé de vous, je n'ai fait que vous reconnaître. Il est vrai que ce portrait, si flatteur, si enthousiaste qu'il fût, restait bien au-dessous de la réalité, — et il s'inclina, en me jetant un regard assez vif.

« — Qui est-ce qui dit du mal de moi? — fit une grosse voix derrière nous.

« C'était la maréchale.

« — Bonjour, petite. Vous flirtez donc avec ce mauvais garçon?

« Et tendant au prince sa main à baiser, elle commença aussitôt à s'entretenir avec lui. J'en profitai pour m'esquiver et regagnai ma chambre plus troublée que je ne voulais me l'avouer, essayant de raisonner l'impression indéfinissable que m'avait faite le prince, et si éloignée de mon attente que j'en restai stupéfaite et charmée. Cependant nous n'avions échangé que

Digitized by Google

trois paroles; son regard n'avait fait que sonder le mien; et déjà il me semblait que nous étions amis, ou ennemis, je ne sais, mais qu'en tout cas nous ne saurions plus être indifférents. J'éprouvais d'autres sentiments encore : le plaisir que le hasard nous eût évité la banalité d'une présentation officielle, en nous mettant ainsi en présence, seul à seul, puis que la maréchale fût arrivée à point pour me tirer d'un commencement d'embarras, enfin le petit orgueil de sentir que je ne lui avais pas déplu, à *lui*. Je revoyais l'expression amicale de ses yeux qui étaient fort beaux, de son sourire aux dents blanches; mais je ne pouvais retrouver les détails de son visage et les particularités de sa personne; je ne revoyais de lui que cette expression sympathique. Je me disais qu' « il me *plaisait* »; je me répétais ce mot; et il s'accompagnait en moi d'une sensation de plaisir très vif, quelque chose de léger et de fin comme la griserie du vin de Champagne. »

. . . . . .

Là, Frédérique leva les yeux, avec un sourire étonné; l'insuffisance des phrases, le désaccord de leur ton léger, presque futile, avec la profondeur des sensations qu'elles réveillaient à présent, venaient de la frapper de surprise. Ce qu'elle lisait là lui sembla vain, incomplet : un bavardage. Et cependant, avec quelle fièvre, elle s'en souvenait, et quelle émotion elle avait tracé ces pages! Non, il y avait des choses qu'on ne pouvait exprimer. On les sentait, et c'était tout.

Elle se voyait, descendant la dernière dans la cour; tout le monde réuni, les chevaux piaffants. Le prince lui présentait comme marchepied ses deux mains entre-croisées. Elle hésitait, puis posait sa botte sur les mains fines et nerveuses qui l'enlevaient : elle était en selle. On partait.

Et dans son souvenir, la sensation d'un galop devenant bientôt plus ardent et plus fou, et où elle sentait sur sa face le vent des branches, se mêlait à l'impression de sa tendresse grandissant, grandissant au galop pour cet inconnu de la veille, cet ami du matin, le prince. Il avait des regards, aigus et pensifs, qui la troublaient délicieusement. Il avait des sourires, dont le charme délicat la prenait par ce qu'elle avait de plus fin dans l'âme. Il disait des mots dont le son, le sens lui causaient un plaisir presque matériel. Et cependant, ç'avait été bien peu de chose, ces attentions que le souvenir depuis multipliait, faisait paraître

Digitized by Google

plus profondes et plus belles; ce n'était après tout qu'un mot, un sourire, un regard, mais ils avaient cet on ne sait quoi qui prend le cœur.

Et la splendeur automnale de cette journée se reflétait comme en une chambre obscure, dans les yeux clos de Frédérique. Elle revit ce féerique ciel d'azur pâle, ces feuilles d'un ton fauve, ces chemins mystérieux s'ouvrant à l'étoile des carrefours, ces sous-bois frais, ces clairières aux parfums d'herbes sèches, et le papillotement continuel des trembles à feuilles d'or, et le tulle d'argent des géantes toiles d'araignée, et le silence de cette forêt sans eau, où les oiseaux mêmes se taisaient, comme en un lieu enchanté, et le galop sans bruit des chevaux dans la mousse.

Et voici que, sans qu'elle sache pourquoi, comme si le coup de baguette d'une fée avait supprimé la chasse, Frédérique, attirée par un charme, galope, en une allée solitaire, aux côtés du prince. Il a dit :

— Par ici, c'est plus court.

Et Frédérique, sans penser, a lancé son cheval derrière lui.

A travers les taillis, s'éloignent et disparaissent les amazones et les cavaliers. La voix des chiens et le son des trompes s'éteint.

Ils sont seuls, tous deux. Ils ne se parlent pas. Ils ne se regardent pas. Ils galopent. Les arbres fuient, le ciel court, les nuages s'envolent. La tête tourne à Frédérique. Elle voudrait galoper ainsi, toujours. Il lui semble que le prince l'enlève, qu'ils sont en fuite et poursuivis, mais que leurs bons chevaux les conduiront, sains et saufs, au merveilleux pays du refuge. Le chemin s'est rétréci, maintenant. Il se frôlent presque.

Le chemin se rétrécit encore; il faut baisser la tête sous les branches. Frédérique a la sensation d'un danger. Aussitôt :

— Halte! dit le prince.

Et il s'arrête court.

Elle veut en faire autant, mais son cheval, sur la brusque tension des rênes, se cabre droit. Frédérique sent à la nuque un choc, une douleur lourde; le cœur lui manque, ses mains s'ouvrent, et elle se sent mollement tomber. Elle n'est pas évanouie, mais en de vagues limbes où des flammes dansent devant ses yeux; et son cœur tourne, tourne, et elle est légère, légère; et elle voudrait que cet état douloureux et doux durât longtemps. Il lui semble que des mains invisibles, des mains de rêve la frôlent, la soulèvent; puis une sensation âcre, irritante, la pique

Digitized by Google

aux narines; et rouvrant les yeux, elle voit le prince penché sur elle, qui, un bras autour des épaules, lui hausse la tête et lui tient un flacon de sels. Elle sourit, à le voir si pâle, et se sent heureuse de vivre. Mais comme il est pâle, vraiment! Il respire, tel un homme allégé d'un grand poids.

— Comment vous sentez-vous? — demande-t-il à voix basse.

Elle ne répond pas tout de suite, puis :

— Que m'est-il donc arrivé?

Elle suit en l'air le regard du prince et aperçoit la rude branche qu'elle a heurtée. Elle sent sa nuque lourde et changée en plomb, elle y porte la main. Son épais chignon l'a préservée. Une fine expression de souffrance passe sur son visage, car elle se sent toute froissée.

— Comment êtes-vous? répète-t-il.

— Mais... mieux, un peu étourdie. — Et souriant à la vue des sels :

— Vous aviez donc deviné que j'en aurais besoin?

— Non, je porte toujours ce flacon sur moi.

— Vous avez eu peur, dit-elle, respirez-le aussi! — et d'un gentil geste elle le porte à son tour aux narines du prince, émue pour sa pâleur et l'expression d'angoisse qu'elle a vue, en ouvrant les yeux, sur ce visage à peine rasséréné.

En souriant, il s'y prête et aspire l'âcre parfum, mais ses yeux éloquents se fixent sur les doigts blancs de Frédérique. Elle rougit, retire le flacon, et par contenance l'examine : elle y voit sur la capsule d'or un chiffre entrelacé, devine un souvenir de femme, et, subitement jalouse, les yeux changés, elle le rend avec un sec :

— Très joli!

Il comprend et répond simplement :

— C'est le flacon de ma femme.

Sur ce mot, est-ce assez inexplicable? s'arrête net la jalousie de Frédérique; mais, en échange, elle ressent un malaise à la pensée de la princesse absente, comme si elle subissait la présence d'un tiers invisible. Elle tend sa main au prince qui la relève, et grave, l'air un peu hautain : — Partons! — dit-elle d'un ton bref. Il s'incline, détache les chevaux, la remet en selle; et ils s'ent vont au pas, sans se parler. Frédérique souffre, et elle pressent qu'il souffre aussi. Ce silence leur pèse comme un malentendu. Ah! si elle osait parler. Et lui, ne devine-t-elle

Digitized by Google

pas qu'il aurait des choses à dire, qu'elle voudrait savoir et qu'elle n'ose demander? Une curiosité la brûle, en vain. La franchise cœur à cœur, d'esprit à esprit, est-ce possible, avec l'hypocrisie mondaine, le mensonge des convenances? Elle examine à la dérobée le prince. Son visage, d'une mélancolie fine, a pris une expression sérieuse et froncée. Frédérique en ressent un malaise : cela la déroute, l'inquiète. Mais le prince, à cet instant, la regarde. Leurs yeux se rencontrent, se pénètrent, se fondent, et elle se sent toute amollie. Ces regards, il lui semble, sont un aveu. Serait-ce possible? Quoi! si vite, ils s'aimeraient? et puis... mais après?... Quelle folie! Non, non! la joie égoïste d'aimer et d'être aimée l'emporte! Et ce regard, ce long regard croisé leur entre au cœur, et voilà qu'il est irréparable, et que maintenant *Il* va parler, elle va l'entendre dire tout bas :

— Frédérique!

Ce mot attendu, chuchoté, rompt le charme. Effrayée, elle rend la main et cravache son cheval; il part comme une flèche. Le prince la suit et elle le fuit. Que pourrait-il dire de plus qui valût ce regard et ce nom :

— Frédérique!

Et elle fuit toujours, avec un trouble et une joie éperdus, entendant derrière elle les sabots du cheval qui la gagne de vitesse et la rejoint. De nouveau, ils galopent côte à côte, muets, dans le vent de la course. Puis, au milieu du silence, des aboiements et des fanfares se rapprochent, éclatent : le cerf lancé débouche, en deux bonds traverse la route, et disparaît. Les chiens passent au galop, puis les piqueurs, les cavaliers et les amazones. Frédérique et le prince rejoignent la chasse et n'échangent plus une parole...

A ce moment cessa l'hallucination de Frédérique : décor et personnages disparurent; elle se trouva dans sa chambre, et éprouva un dépaysement, comme si c'était un lieu inconnu.

Alors elle rouvrit l'album, lentement, avec des yeux de rêve et des doigts alanguis. Son visage était délicieusement rose, un peu moite; et elle souriait avec une expression d'enfant étonné. Mais elle parut pensive; son regard devint attentif et fixe; une indéfinissable souffrance plissa sa lèvre supérieure. Elle lisait :

«... Et c'est tout. Au retour de la chasse, prétextant la migraine, je me suis enfermée dans ma chambre. Le lendemain, le

Digitized by Google

prince était parti, rappelé brusquement dans la nuit par une dépêche de sa femme, gravement malade.

« Fus-je heureuse ou triste de ce départ? Je ne sais, tant mon trouble alors était grand. Tout donnait à cette courte rencontre un charme de roman : l'apparition inattendue du prince au jardin, le matin; cette galopade en forêt, cet accident et l'aveu suspendu à ses lèvres, cette soudaine tendresse fleurie entre deux êtres inconnus l'un à l'autre et qui auraient dû rester étrangers; enfin le départ brusque du prince, sa disparition soudaine comme son arrivée, qui donnait l'illusion d'un rêve, d'un beau rêve, — tout, oui, tout contribuait à m'égarer la pensée et le cœur.

« Seule, les jours suivants, je m'abandonnai sans réserve aux sentiments que j'éprouvais pour lui. Et en même temps, j'étais pleine d'angoisse. Il me semblait que tout le monde devait lire sur ma figure.

« La maréchale, sous sa brusquerie ordinaire, me marquait beaucoup de bonté. Il me sembla qu'alors elle m'avait devinée; ses caresses semblaient plus tendres; on eût dit qu'il s'y mêlait un peu de pitié.

« Puis nous quittâmes le château, et je n'entendis plus parler du prince. »

« Février.

« Je me suis dit : « C'est un entraînement d'une minute, un « de ces rêves que font les jeunes filles, un de ces amours pareils « aux bulles de savon qui crèvent, une joie et une douleur d'un « instant. »

« Et j'ai senti que ce n'était pas vrai. Je ne suis pas romanesque, au sens trivial du mot. J'ai beaucoup réfléchi. Je sais les choses, j'ai lu. Je suis plus instruite et plus intelligente que la plupart de mes compagnes, et je le dis sans orgueil, parce que cela est. Je ne me trompe donc pas sur moi-même. Je m'étudie. Et je le sens bien, mon cœur, que j'écoute battre, ne bat que pour lui. *Il* est ma pensée douce, ma vie. Les jours passent, et je m'éveille fidèle à son souvenir. Il me semble que je pourrais continuer à l'aimer ainsi toujours, sans le revoir. Alors, je n'aurais aucun remords. Et je mourrais avec mon secret. »



Digitized by Google

« 15 mai.

. . . . . .

Il est impossible que nous ne nous revoyions pas. *Il* est à Rome, avec sa famille. Que de fois j'ai eu l'idée de lui écrire! C'est mal, je le sais. Mais depuis quelque temps, toutes sortes de mauvaises pensées me traversent. Ah! il ne m'aime pas, c'est certain. Déjà il m'a oubliée. M'a-t-il aimée une heure seulement, une minute? J'ai été pour lui l'amusement d'une journée.

« Mais non! Je ne me trompe pas. Il y a eu une seconde, au moins, où nos yeux se sont rencontrés, où nos lèvres avaient peur des paroles, et il a murmuré : — Frédérique! Et je me suis enfuie lâchement. Oui, lâchement! Qu'importent le monde et les autres? Pourquoi se sacrifier à des devoirs imaginaires? Rien n'existe de tout ce que nous appelons de noms sonores. Ce sont des ombres que nous créons, et dont ensuite nous avons peur ainsi que des enfants. Et puis quand même? Après?... Il faut vivre, la maréchale a raison, il faut *jouir*. On meurt toujours assez tôt. »

« 16 mai.

« C'est grossier, c'est bête, c'est vil, ce que j'ai écrit là! »

« Nice, mars de l'année suivante.

« Est-ce ma faute s'il se mêle à ma vie, le jour; à mes songes, la nuit? J'ai tout fait pour l'oublier. J'ai voulu croire que j'en aimais d'autres. Inutilement. Les rêveries que mon âme brode sont tissées avec son souvenir. Il est ma longue pensée. Je me désintéresse de tout, hors de lui. Je n'agis déjà plus et me laisse vivre dans un songe éveillé, comme une fumeuse d'opium. Il me semble, à certains moments, que j'habite au milieu d'ombres, et que mon père, mes sœurs, tante Zabeth, n'existent réellement pas, et que seuls, *lui* et *moi*, nous sommes.

« Ah! si loin, autant dire perdus, morts l'un pour l'autre!

« J'ai souvent pensé que ce serait une chose terrible, si nous nous retrouvions étrangers, s'il passait à côté de moi sans me reconnaître, si nous n'avions rien à nous dire, si nous ne pensions, si nous ne sentions plus rien à la vue l'un de l'autre... »

« Nice, avril.

«...Quel maussade hiver j'ai passé! Toujours ces rhumes! Et

Digitized by Google

ces hommes, comme ils m'ennuient, surtout les plus aimables. Je les devine si grossiers, et leurs propos quand ils sont entre eux seuls! J'en ai entendu : on aurait dit des palefreniers.

« Ce qui me frappe le plus est, sous une apparence d'enthousiasme, leur secret mépris pour les lettres, les arts, toutes les choses nobles. Hier, on a voulu me faire chanter dans un salon. J'ai refusé.

« D'ailleurs, voilà longtemps que je n'ai touché mon piano. La poussière tombe sur mes chères partitions de Wagner.

« Nice m'ennuie. Je voudrais passer la mer.

« Ah! ne le reverrai-je donc jamais? »

« Juin.

« Je suis jalouse de lui, de ses maîtresses anciennes, de sa femme. Je voudrais savoir tout ce qu'il fait. Son nom revient, parfois, dans les journaux. Je sais qu'il a été en Italie, en Angleterre. Puis il a fait un voyage en Orient. Une fois, il était à Paris, en même temps que nous. Je ne l'ai su qu'après. Nous aurions pu nous rencontrer. Une autre fois, à Menton, nous sommes arrivés le lendemain de son départ. Souvent, j'ai rêvé cette folie : je partais, j'allais le rejoindre, j'arrivais devant lui, je relevais ma voilette, il me reconnaissait, et... et puis quoi? pauvre sotte! »

« 15 juin.

« Non, je ne me fais pas illusion, mon prince n'est pas un héros de roman. C'est un homme comme tous les autres. Il a des défauts, des vices peut-être. Qu'est-ce que cela me fait? Je ne voudrais pas d'homme parfait. Je serais trop incomplète, trop défectueuse à côté de lui. Il y a des jours où il me semble que je vaux si peu, si peu... C'est un bien gros mot à dire, mais j'ai peur de manquer de sens moral. Est-ce que je tiendrais de père, par hasard?

« C'est méchant, ce que j'ai écrit là. Pauvre père! Je l'aime bien, pourtant. Ah! pour un homme qui est libre, riche, bien portant, ce doit être un bien grand attrait que la vie, puisque mon père, à soixante ans, est un « viveur ». Oui, les hommes ont cela pour eux, quand ils s'ennuient. Quel dommage que les femmes ne puissent être des viveuses! Bah! il y en a. Elles se moquent de tout, celles-là, même du mépris qui les entoure.

Digitized by Google

Elles passent, bousculant les hommes, avec leurs robes insolentes et leurs visages fardés. Mais elles se vendent, ce qui est ignoble.

« Eh bien, on peut toujours se donner!...

« (Voilà une page que je brûlerais, si je ne m'étais juré d'avoir le courage de mes opinions. Mais, bah! je puis bien être sincère avec moi-même!)

« Dans les romans, ce qui m'étonne, c'est la résistance opiniâtre des héroïnes : elles se disputent, elles se marchandent. Si elles aimaient bien, est-ce qu'elles hésiteraient tant à se perdre?

« Décidément, Léa Karlsen m'a gagnée au nihilisme. »

« Septembre.

« Je relis ces pages. Elles sont vulgaires. Faire ce qu'on veut, braver le monde, ce serait trop simple et trop facile. Et si c'était la vérité que d'obéir à nos instincts, pourquoi aurions-nous ces sentiments de pudeur, de réserve, de délicatesse, cette conscience du bien et du mal? Moi-même, qui écris ces pensées, pour moi seule, n'en ai-je pas cependant un malaise et comme une honte? Oserais-je en faire parade tout haut? Voudrais-je que Wilkie les lût?

« Mais qu'est-ce que cela prouve? Que je suis faible et inconséquente... »

— Toc! toc! toc! — On frappait.

Frédérique sursauta, regarda la porte. Une vive rougeur envahit ses joues et son cou. D'un rapide mouvement, elle cacha l'album dans le tiroir secret, referma le secrétaire, puis, le cœur battant, s'avançant à pas de velours :

— Qui est là?

Une jolie voix cria :

— Moi, Wilkie.

Frédérique ouvrit.

## III

— C'est toi, petite chatte!

— J'apporte le chocolat, — dit Wilkie; — tante Zabeth est couchée, elle a la migraine. J'ai fait rôtir le pain. Une tranche a brûlé. Mitka a crié après moi, mais ça m'est bien égal.

Et posant le plateau qui lui encombrait les mains :

— Là, que je t'embrasse!

Digitized by Google

Et elle se pendit au cou de Frédérique, qui serra contre elle l'enfant de quinze ans, fraîche et sentant bon, svelte en son corsage noir et sa robe noire, un peu courte et découvrant les fines chevilles de soie noire.

— Tiens, tu n'as pas pris ta potion ; pourquoi ?

Et Wilkie, du doigt, menaça sa grande sœur :

— Mangeons ! Et puis, après, je te servirai de femme de chambre, veux-tu ? Comme tu as été paresseuse, ce matin. Tu as bien dormi ? Tu n'as pas toussé ?

Et de nouveau, tendre, elle se pressa contre elle, la regardant de ses grands yeux bleus, frottant doucement sa joue contre la joue de sa sœur, mêlant ses cheveux d'un blond pâle qui descendaient en une longue natte claire, aux cheveux d'un blond d'or foncé, en désordre, de Frédérique. Et avec une vivacité soudaine :

— Moi, j'ai fait des rêves, des rêves... oh ! que c'est drôle : je volais dans l'air, je courais à deux mètres du sol, et pour aller plus vite, je faisais aller mes mains, comme quand on nage. Et il y avait quelqu'un qui me suivait ; et quand je me retournais, je ne voyais rien. Et cependant, je sentais que ce quelqu'un était bien là, derrière moi, et qu'il allait m'atteindre, et tout à coup j'entends une voix qui me dit :

« — Voulez-vous accepter mon bras, miss ? »

« Et qu'est-ce que je vois ? Ton amoureux, ma chère, Samy, l'air triste, tout habillé de bleu, avec un fusil sur l'épaule, et il me dit :

« — Votre sœur n'est pas là ? — Je lui réponds :

« — Non, pourquoi ? — Ah ! c'est que j'aurais voulu lui dire qu'elle ne m'oublie pas, parce que j'irai bientôt la voir ; j'ai beaucoup de choses à lui dire. Mais mon cheval s'est blessé hier en sautant une haie et c'est pour cela que je vais à pied. » Je le regarde, et voilà que je ne le vois plus. Alors je me dis : « Cela n'est pas naturel, il faut absolument que je prévienne Frédérique. » Et je me remets à courir, mais cette fois sur la terre, plus dans l'air, et j'étais au milieu d'une forêt de pins ; il y avait beaucoup d'arbres tombés en travers de la route, et voilà qu'un sanglier sort d'un taillis et se précipite sur moi. Je pense : « Je suis perdue ! » et je me jette à terre contre un des arbres en me disant : « Le sanglier me prendra peut-être pour un arbre. » Et aussitôt je sens la bête sur moi, qui me piétine, et ses défenses

Digitized by Google

lacéraient ma robe, elle se roulait sur moi, son poids m'écrasait, et figure-toi que cela ne me faisait aucun mal, mais que je ressentais au contraire un grand bien-être par tout le corps. Et je me suis réveillée toute bête, tenant à pleins bras mon traversin?... Tu ne ris pas? Qu'est-ce que cela veut dire, un rêve pareil? Zabeth me l'expliquera. Pourquoi ai-je rêvé de Samy?

Frédérique la regardait sans répondre. L'enfant répéta :

— Pourquoi ai-je rêvé de Samy?

— Je ne sais pas, dit Frédérique. — Et songeuse, elle évoquait au fond d'elle-même la figure rose du vigoureux jeune homme. D'origine écossaise, fort riche, fils d'un membre de la Chambre des Communes, Sam Eburton l'aimait. Il avait demandé sa main. Elle avait refusé, bien qu'il ne lui déplût pas, résolue à ne se point marier encore. Depuis, il n'avait plus remis les pieds à la villa Clives, que les Ylsée occupaient, depuis novembre. Et Frédérique s'étonna de l'avoir si profondément oublié.

— N'est-ce pas qu'il est bon, mon chocolat? dit Wilkie. — Et gourmande, elle montrait une langue de petit chat qui lèche ses babines roses. — J'ai remis du lait dans la casserole. Mitka le boira clair!

— Wilkie! dit Frédérique avec un léger accent de reproche.

— Ah bien! tu vas défendre Mitka, dit Wilkie en boudant, tu es bien bonne, va, car au fond elle te déteste.

— Ne dis pas cela, Wilkie, dit Frédérique, qui avait l'humeur douce et tolérante.

— Aussi je le lui rends bien, dit l'enfant mutine. — Houh! la vieille fée bossue; c'est elle qui a rendu Zabeth malade. Papa est trop faible, il est comme toi. Vous vous laissez tyranniser par Mitka. Moi, je me moque d'elle!

Et Wilkie prit un air fanfaron qui fit sourire Frédérique, car elle savait que sa sœur avait une grande peur de leur aînée. Et, bien qu'elle y fût habituée et résignée et évitât d'y penser, tous les conflits entre Mitka et tante Zabeth lui revinrent à la mémoire, et elle s'avoua que la bossue était insupportable. Très intelligente, mais acariâtre, d'esprit mordant et d'humeur excentrique, elle avait, à trente ans, toutes les manies d'une vieille fille et toute l'impétuosité d'un garçon; avec cela une laideur ironique et quelque chose de troublant dans le regard. Naine, malgré sa bosse, elle montait tous les jours à cheval, seule, et on la voyait passer, secouée comme un panier, au grand trot sec d'une jument

Digitized by Google

anglaise. Puis, des semaines, elle restait enfermée dans sa chambre, sans parler à personne, occupée à lire du matin au soir. Tout à coup elle reparaissait, courait les visites, les soirées, montrait d'étranges coquetteries, se décolletait. Ces excentricités duraient depuis si longtemps, que toute la famille Ylsée y était accoutumée.

— Elle devrait bien se marier, dit Wilkie, on serait débarrassé d'elle !

Frédérique hocha la tête, sceptique.

Les partis n'avaient pas manqué à Mitka, qui avait hérité de sa mère une fortune considérable ; mais, très méfiante, elle s'était toujours refusée à se laisser épouser pour son argent.

— Non ! dit Wilkie, voyant Frédérique se lever, ne sonne pas, c'est moi qui t'habillerai.

Et sur un geste de refus :

— Oh ! je t'en prie, cela me fait tant de plaisir de te servir !

Il y avait dans sa voix une adoration qui toucha Frédérique. Elle attira vivement l'enfant, la regarda dans les yeux, admira comme elle était jolie, fine comme un petit saxe, avec sa figure rose et ses yeux précoces, et la baisant au front maternellement :

— Chérie ! dit-elle.

Et elle reporta les yeux sur le portrait de leur mère, à laquelle Wilkie ressemblait extraordinairement. L'enfant surprit ce regard pensif et s'attrista un peu.

— Tu regardes maman, dit-elle. Est-ce qu'elle est ressemblante sur ce portrait ? Cela me semble si étrange de ne l'avoir jamais connue, ma mère, de n'en avoir jamais eu ; si, j'ai eu toi — et elle pressa Frédérique dans ses bras.

— Mais, reprit-elle, ce n'est pas la même chose. Vois-tu, il n'y a pas à dire, nous sommes des demoiselles très mal élevées, de vrais garçons. Papa nous laisse faire tout ce que nous voulons. Zabeth aussi. Ce n'est pas comme ça que ça devrait être... Non ! laisse, laisse-moi faire, Rika !

Et agenouillée, dans une pose charmante d'humilité, elle prit le pied nu de sa sœur, le baisa et de force l'attira dans l'eau tiède parfumée de lait d'amandes, pour le laver, elle-même.

— Mais après tu t'en iras, Wilkie, dit Frédérique, j'aime à faire ma toilette seule.

— Eh bien, je te coifferai seulement, là, es-tu contente?

Et Wilkie, se relevant, alla disposer sur la toilette les peignes et les brosses d'ivoire, les fines épingles à cheveux.

Digitized by Google

— Oh! dit-elle, les mouches!

Dans le rayon de soleil qui coupait la chambre, et où des atomes blonds poudroyaient, des mouches, comme des balles d'or élastiques, bondissaient, lumineuses dans la clarté; hors du rayon, elles devenaient d'ombre et disparaissaient pour reparaître plus brillantes ensuite. Mais le rayon s'éteignit, un nuage passait au ciel; les mouches se transformèrent en vilaines petites bêtes noires que d'un mouvement instinctif Wilkie chassa, d'un coup de serviette. Elles s'évanouirent par la fenêtre, dans l'air bleu. Le regard de Wilkie, les suivant, se posa sur le paysage et la mer.

— Un bateau! s'écria-t-elle. Et s'armant d'une lorgnette de théâtre, elle reconnut la cheminée rouge d'un Transatlantique.

— C'est le courrier, dit-elle; nous aurons nos lettres après le déjeuner.

Frédérique accourue s'était penchée, elle aussi, à la fenêtre. Au loin, majestueux, s'avançait le navire. Ses trois mâts grêles se découpaient sur le ciel. Il décrivait, afin d'entrer dans le port, une courbe large, que marquait un fin sillage d'argent. Il glissait avec lenteur, grandissant à chaque seconde; et sur la mer vide, au milieu du décor ensoleillé et silencieux, la venue de ce grand bateau paraissait mystérieuse; on s'étonnait de la force invisible, du mouvement intérieur qui le rendait vivant. Wilkie pensait qu'il contenait des passagers bien heureux d'arriver et d'échapper au mal de mer. Frédérique songea à ceux qui attendaient, par ce navire, des parents, des amis ou des nouvelles. Elle n'attendait, n'espérait rien, ni personne. Un sentiment d'amère solitude l'étreignit. Elle baissa la tête, devint triste, et une larme qui ne tomba point, brilla au coin de son œil. Wilkie la vit:

— Rika, s'écria-t-elle bouleversée, qu'as-tu? Puis elle se tut, pressentant le grand secret qui rendait sa sœur rêveuse et souvent sombre; et troublée, dans sa jeune ignorance et les curiosités de son être précoce, avec une intuition tendre:

— Que sais-tu, Rika, si ce bateau ne nous apporte aucune surprise?

Frédérique la regarda, un temps, au fond des yeux, énigmatiquement; puis détournant la tête avec gêne, sous le regard profond de l'enfant, elle sourit, songeuse.

Le bateau entrait dans le port; il disparut derrière un pli de terrain couvert d'arbres, qui cachait la vue.

Digitized by Google

La toilette de Frédérique continua. Les deux sœurs ne se parlaient point. Leur silence, toutefois, était plein de pensées. Comme Wilkie achevait de coiffer sa sœur, la sonnette de la grille tinta, un roulement de voiture retentit ; et dans la grande allée, sous les platanes, un panier tiré par un petit cheval apparut. Il décrivit un arc de cercle parfait, s'arrêta devant le perron. Un homme d'âge en descendit. Wilkie s'écria.

— Vite, Frédérique, descends, voilà le médecin.

Frédérique fit la moue, ennuyée. Cela lui rappela qu'elle était malade.

## IV

— Bonjour, docteur.

— Bonjour, mon enfant. Et cette toux ?

— Je ne tousse plus.

— Oh ! oh ! voyons cela.

Et sanglé dans sa redingote comme dans une tunique, le docteur Simand, un médecin militaire très distingué, fait du doigt son geste coutumier, le petit geste impérieux répété chaque matin, qui réclame la suppression du corsage et exige un déshabillement chaste, afin d'ausculter la poitrine et le dos.

Frédérique, toujours avec le même malaise auquel elle ne peut s'habituer, lentement se déboutonne, ôte une manche, puis l'autre, montrant ses bras à fossettes, et, sous la gorgerette blanche à col droit, ses épaules blondes et satinées. Le docteur Simand, tout en dépliant une serviette, regarde, d'un œil qui ne dit rien, cette chair frileuse et délicate, puis il la couvre comme d'un voile de la serviette, et percute : Toc ! toc ! deux petits coups secs, comme s'il frappait à une porte. Ensuite son oreille s'applique, adhère hermétiquement, fait ventouse, tandis que son bras maintient étroitement la malade ; et il semble à Frédérique que le docteur est une sorte de pieuvre, une machine pneumatique vivante, qui va faire le vide en elle.

— Respirez fort ! dit-il.

Elle respire largement, avec bruit, se demandant ce qu'il peut bien entendre, qui l'intéresse tant.

— Respirez tout doucement.

Docile, elle ferme à demi les yeux, aspire et expire avec lenteur, comme si elle dormait.

Digitized by Google

— Ne respirez plus.

Elle s'immobilise, éprouvant une légère constriction, la petite peur de sentir s'arrêter l'organe vital ; mais les battements de son cœur persistent, ce qui la rassure.

— Bien ! dit le docteur, et il replie la serviette, tandis que Frédérique, soulagée, se rajuste. Elle a toujours envie de questionner le médecin, mais elle n'ose. Peut-être a-t-elle peur d'apprendre le nom d'une vilaine maladie. Mais non, peut-on être malade, à son âge ? Elle est délicate. Elle a des oppressions. Elle a beaucoup toussé l'hiver dernier. Elle a eu cet été une forte bronchite dont elle s'est ressentie jusqu'à présent. Et puis après ?

— Eh bien, docteur ?

— Eh bien, mon enfant ?

Il la regarde. Elle le regarde. Ils se regardent tous les deux, avec le même air d'interrogation, lui gros, court, rougeaud, impassible ; elle grande, frêle, une imperceptible angoisse dans le regard. Il sourit, avec bonhomie. Cela la rassure, puis l'inquiète, et il lui faut un grand effort pour balbutier :

— Qu'est-ce que vous pensez de mon état ?

Le docteur ouvre les yeux tout grands, ébahi.

— Mais, mais, il est aussi bon qu'il peut l'être, aussi bon. Est-ce que vous allez aux courses, aujourd'hui ?

— Vrai, dit Frédérique, puisant du courage ; — alors ce n'est rien ?

Le docteur se met à rire, et Frédérique s'étudie à deviner si ce rire est faux ou vrai.

— Hé ! hé ! vous n'êtes pas un Hercule, mais... il faut prendre votre potion régulièrement. Bonjour, mon enfant !

Brusque et bonhomme, il ouvrait déjà la porte, quand le vieux Werner, le valet de chambre de M. Ylsée, apparut, et à demi-voix, respectueusement :

— Monsieur prie monsieur le docteur de vouloir bien venir lui dire bonjour.

— Est-ce que mon père est malade ? demanda Frédérique, alarmée.

— Non, mademoiselle, pas du tout, — dit Werner avec un fort accent allemand ; — monsieur s'est seulement couché un peu tard, et ce matin, il se repose.

Déjà le docteur avait ouvert et refermé une porte, soulevé une

Digitized by Google

tenture et pénétré dans la chambre de M. Ylsée. L'ancien ministre, un grand homme rouge et congestionné, était étendu, tout habillé, sur son lit. Il fit un effort pour se soulever, et d'un ton qu'il s'efforça de rendre gaillard :

— Eh bien, docteur, comment allez-vous ce matin ?

— C'est à vous qu'il faut demander cela, — dit le médecin d'un air bourru. Et il examina, en faisant la moue, ce grand corps affaissé devant lui. Une sorte de malaise, sous ce regard inquisiteur, se peignit sur la figure de M. Ylsée. Elle était encore belle, encadrée de favoris courts, avec un aspect de dignité officielle, diplomatique ; le front, large et haut, marquait l'intelligence et les nobles pensées : mais les yeux avaient quelque chose de trouble ; ils étaient très rouges et entourés d'un cerne noir ; la lèvre inférieure, épaisse, pendait, montrant toutes les dents, bien conservées, et un sourire étrange, comme un spasme, attirait l'attention sur le menton gros, la mâchoire forte de l'homme de plaisir.

Le docteur avait rarement vu de masques aussi significatifs, où des contrastes aussi violents fussent marqués dans le haut et le bas du visage, et en lui-même il diagnostiquait, grâce à ce qu'il savait de la vie antérieure du ministre : le tempérament nervo-sanguin, la jeunesse laborieuse et l'éducation austère, une vie consacrée au travail, tendue au labeur administratif, aux affaires, aux soucis politiques ; puis le jour où une disgrâce subite l'avait dégoûté de la cour, du pouvoir, une terrible réaction. Un amour, sans doute, s'était trouvé sur son chemin. Et il avait tout envoyé promener. Le plaisir avait pris la place du travail. Cet homme, qui avait trop pensé, avait voulu jouir, et il lui avait été impossible d'enrayer. Une jeunesse tardive avait fait explosion en lui. Et...

— Vous êtes rudement vanné, hein ? Qu'est-ce que vous avez donc fait cette nuit ?

— La noce ! — dit M. Ylsée d'une voix creuse et convaincue, encore pâteuse.

— Parbleu, dit le docteur. Et vous souffrez ?

— Oui, dit M. Ylsée, dont la figure se contracta, — je souffre horriblement, j'ai le crâne tenaillé, et comme des coups de marteau qui m'enfoncent des clous dans la tête. Faites-moi une piqûre de morphine, docteur.

— Fuitt !

Digitized by Google

— Je vous en prie, fit doucement M. Ylsée.

— Ce sera la dernière fois, je vous en préviens, dit le docteur d'un ton maussade. Et prenant dans sa poche un écrin plat, il en tira une mignonne seringue à tige d'aiguille, et dont le verre était gradué de petites stries chiffrées. Pompant dans un flacon une petite dose de liquide incolore, il souleva le bras inerte de M. Ylsée, enfonça l'aiguille dans la peau, puis il pressa le piston, posant vivement le doigt sur l'imperceptible piqûre pour empêcher la solution de ressortir. Une grosse ampoule leva sur place. Le docteur, de son pouce mouillé, la frotta, l'aplatit; une enflure, une rougeur gagnèrent le bras :

— Ah !... soupira M. Ylsée. Ses yeux devinrent brillants ; il se mit sur son séant.

— C'est bon, hein ? fit le médecin, ironique, avec une moue de dédain mal déguisé.

— Oui, cette chaleur dans les reins, à la nuque, et puis... Ah ! c'est merveilleux, docteur, la douleur est partie comme par enchantement !

— Oui, oui, et puis un beau jour... Vous n'avez plus besoin de moi, au revoir. Et revenant : — J'ai vu Mlle Frédérique.

Le visage de M. Ylsée se transforma, parut s'éclairer, marqua une anxiété tendre :

— Ah ! Eh bien ?

— Rien de nouveau.

La face de M. Ylsée s'éteignit ; il regarda la tenture retomber sur le docteur, entendit la porte se fermer derrière lui, puis il sonna. Werner parut.

— Aide-moi à m'habiller, Werner. Tu as vu Frédérique, quelle mine a-t-elle ?

— Une pien ponne mine, dit l'Allemand. Et prêtant l'oreille à une musique étouffée : — C'est les métecins qui tisent qu'elle est malate, pour fendre leurs mauvaises trogues ; mais elle est bas malade, car elle choue du biano comme un rossignol.

## V

Le déjeuner tirait à sa fin.

Douché, par les soins de Werner, rasé de frais, les yeux rafraîchis, les cheveux passés au petit fer, rajeuni par une toilette

Digitized by Google

minutieuse, ragaillardi par l'injection de morphine, le repas et quelques verres d'excellent bordeaux, M. Ylsée ne ressemblait plus au viveur éteint, éreinté, qu'il était une heure auparavant. Il avait redressé sa haute taille, repris son grand air, son sourire aimable, et, entre les deux couverts vides de tante Zabeth indisposée et de Mitka, absente par caprice, il siégeait vis-à-vis de Frédérique et de Wilkie.

— Vous êtes-vous amusé, père, à cette fête? dit Frédérique.

— Est-ce qu'elles dansaient bien ? — dit Wilkie, faisant allusion à des ballerines espagnoles, que le comité des fêtes avait fait venir de Malaga et qui avaient donné une représentation la veille.

— Bien? peuh! comme ça, répondit M. Ylsée. Cependant quelques danses locales m'ont intéressé.

Et en lui-même, il souriait, se rappelant l'emploi de sa nuit, les plus jolies danseuses emmenées souper, et comme elles mouraient de faim, les pauvres filles; et il lui revenait des sensations de couleur et de bruit, la fleur rose que la signora Carmen portait dans ses cheveux, le coup de pistolet des bouchons de champagne, des éclairs d'yeux particuliers à cette Carmen, jolie fille après tout, et sa bouche rouge comme un piment, et le goût sauvage de ses baisers. M. Ylsée se sentait heureux comme un collégien de cette escapade. Penser que la petite Alyan serait la première à le savoir, prévoir une scène avec elle, des bouderies terminées par un cadeau, l'amusa. Car s'il avait fait sa maîtresse de cette fille, première danseuse au Grand-Théâtre, et assez drôle et gentille, et s'il l'entretenait en ville, c'était par désœuvrement et régularité physique; son cœur étant pris d'une tendresse, jusqu'à présent platonique, pour une singulière et charmante Anglaise, M^me^ Price, une des femmes les plus en vue de la colonie anglaise.

Et machinalement, l'œil vague, il traçait des dessins sur la nappe avec la pointe de son couteau à fruits.

— A quoi pensez-vous, papa ? demanda Wilkie.

— Moi, à rien, — fit M. Ylsée surpris dans sa rêverie. Et il eut un drôle de sourire, qu'il s'efforça de dissimuler.

— Pourquoi souriez-vous comme ça, alors ? insista Wilkie.

— Vous êtes bien curieuse, petite fille.

— Est-ce que vous nous conduirez aux courses, aujourd'hui ? demanda Frédérique.

Digitized by Google

— Si, je... Ah ! non, j'ai affaire à Alger.

Frédérique n'insista point. Elle n'ignorait pas, Mitka l'ayant appris et répété, que son père avait un ménage en ville ; et la vue du haut de la loge officielle, de la danseuse pirouettant sur les planches du théâtre, ne l'avait point troublée ; elle savait la vie que menait son père et s'y montrait indulgente.

— Nous irons alors avec Wilkie et tante en voiture, dit-elle. Mais non, Zabeth est malade. Quel ennui !

— Tiens, c'est vrai !

Et pour la première fois, M. Ylsée y fit attention : tante Zabeth était la parente pauvre et sacrifiée, un de ces êtres doux et timides qui ne tiennent pas plus de place et ne font pas plus de bruit qu'une ombre. M. Ylsée hésita ; et souriant:

— Mais si vous y tenez beaucoup, je me dévouerai.

Il lui semblait, par cette petite compensation, réparer un peu l'injustice de l'abandon où il laissait les siens. Il avait comme cela d'aimables sentiments, des attentions, de menus présents pour ses filles, au lendemain des nuits passées au jeu, ou chez la danseuse, et prétextées à l'hôtel à cause de l'heure trop avancée pour rentrer à la campagne.

Mais Frédérique n'accepta point. Il insista. L'entrée de Werner, portant un paquet de lettres et de journaux, coupa court au débat. M. Ylsée fit la distribution, gardant pour lui les journaux et passant à Frédérique une lettre que Wilkie, curieuse, intercepta :

— Ah ! l'écriture de M^me^ Karlsen ! dit-elle ; il y avait longtemps qu'elle ne t'avait écrit.

— Donne, fit vivement Frédérique. Puis secouant immédiatement la tête : — Bête, tu m'as donné une fausse joie : ce n'est pas de Léa, ce n'est que de Marie Anissen (une de ses amies de pension).

— Mais l'écriture ressemble tout à fait, vois plutôt ! se récria Wilkie.

— Pas du tout, dit Frédérique, il n'y a qu'à voir les *t* et les *d*.

— Quoi, les *t* et les *d* ? fit Wilkie incrédule.

— Eh bien, Léa Karlsen barre ses *t* très fort, ce qui est une marque d'énergie, et Marie ne les marque pas du tout, tandis qu'elle boucle horriblement ses lettres, ce qui est signe d'égoïsme et de prétention, et ses *A* majuscules manquent du sens de la beauté, et ses... Elle s'arrêta court, dans sa démonstration gra-

Digitized by Google

phologique, sous le regard malicieux de Wilkie, et faisant une petite moue, se contenta de hausser les épaules. Elle pensait :

« Pourquoi, au lieu de cette sotte Marie, n'est-ce pas une lettre de ma vieille Léa ? Cela m'aurait fait du bien et m'aurait réconfortée. » Elle songea à cette amitié profonde, cette influence tendre et grave de Mme Karlsen, et aux phases de leur affection, d'abord lente à se nouer, puis ardente et réfléchie, et peu à peu, par la force des choses, relâchée à la suite du départ de Frédérique de Copenhague, de ses voyages hors du pays natal, où, depuis dix ans, elle n'était pas revenue. En ce long espace de temps, elle n'avait revu Mme Karlsen que trois fois à Paris, et peu de temps.

Toutefois, malgré l'éloignement, elles continuaient à s'écrire. Mais c'étaient des lettres brèves, où se résumaient sèchement les états d'âme, les événements, le cours des choses. Et à ce moment même, Frédérique gardait à sa vieille amie, sinon rancune, du moins comme un léger ressentiment. Car avec sa franchise ordinaire, elle avait avoué à Léa Karlsen les sentiments que lui inspirait son héros mystérieux, son prince de roman, Daniel d'Ancise, et Mme Karlsen avait affecté de ne regarder cela que comme un enfantillage, s'était refusée à prendre au sérieux cette affection sans avenir, sans réalité possible. Frédérique, à cause de cela, la boudait, ne lui avait plus écrit que rarement. Cependant, l'idée que cette lettre aurait pu être d'elle la touchait ; elle en voulait presque à cette amie Marie Anissen de la ressemblance d'écriture qui avait trompé Wilkie et lui avait donné, à elle, une émotion pour rien.

— Qu'est-ce qu'elle t'écrit, Marie Anissen ? demanda Wilkie.

— Ah ! oui, — et machinalement Frédérique déplia la lettre, la lut des yeux, distraitement, en commençant par la fin.

Tout à coup elle reçut un coup de pied de Wilkie, qui, d'un bref regard expressif, lui désigna leur père.

Absorbé dans un journal, M. Ylsée trahissait un étonnement soudain ; ses cils clignèrent, il se pencha brusquement pour mieux lire, et ses paupières s'agrandirent. Frédérique et Wilkie, immobiles et surprises, le regardaient.

— Père, murmura Frédérique, qu'as-tu ?

Il leva les yeux ; Frédérique y lut une expression indécise ; elle s'alarma :

— Qu'est-ce que c'est ? Tu as lu quelque chose ?

Digitized by Google

Il ne répondit pas, encore frappé de la nouvelle, et se consulta, redouta une émotion pour sa fille, si elle apprenait que le prince...

— Mais quoi donc? Parle! qu'y a-t-il? s'écria-t-elle énervée.

Les mots qu'il avait lus dansaient devant ses yeux. Pauvre prince!... Après tout, Frédérique ne l'avait vu qu'une fois, avait chassé avec lui, il y avait bien longtemps déjà. C'était un indifférent, sans doute oublié. Mieux valait tout dire. Mais près de parler, une méfiance, une peur inexplicable le retinrent.

— Assieds-toi, d'abord! Assieds-toi! ordonna-t-il à sa fille, qui s'était levée d'un bond et qui tentait de lui prendre le journal, devant Wilkie toute bouleversée.

— Qu'est-ce que tu me caches? répétait Frédérique d'une voix douloureuse et stridente. Tu me fais peur! Tu me fais mal!

Lui, effrayé de lui causer involontairement une telle panique, pire que l'émotion qu'il voulait lui éviter, lâcha prise.

— Folle! gronda-t-il. Ne te mets pas dans ces états-là. Tiens, lis! ça n'est rien. Là, aux dépêches! Quelqu'un que nous avons connu.

A ce mot, Frédérique, éblouie d'un éclair de vérité, devint très pâle; le journal tremblait dans sa main. Avec d'effroyables palpitations, la sensation de marcher parmi des décombres croulants, au milieu d'ombres noires et de flammes rouges, elle lut:

« Un affreux accident, que l'heure avancée ne nous permet pas de contrôler, mais qui ne paraît que trop véridique. Le prince d'Ancise est mort. Il naviguait près d'Antibes sur son yacht *Parsifal*, avec son ami M. de Fonbonne, quand une fausse manœuvre l'a précipité dans la mer. Le prince venait de déjeuner. Une congestion cérébrale s'est déclarée. On l'a retiré immédiatement, mais ce n'était plus qu'un cadavre. »

Frédérique lut cela, et son cœur se tordait; elle voulut relire, mais ne put et suffoqua.

— Ah! geignit-elle, et portant les mains à son cou, elle battit l'air et tomba raide sur le parquet.

Paul Margueritte.

*(A suivre.)*

Digitized by Google

# L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

L'École, d'un seul mot. Pour ceux qui ont passé deux ans derrière les hautes murailles des sombres bâtiments de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, il n'existe qu'une seule école au monde. Tant qu'on porte l'uniforme du polytechnicien, on maudit l'esclavage et la consigne. Écoutez les ingénieurs en chef, les colonels, les généraux en retraite qui se retrouvent dans l'amphithéâtre, à la réunion de la Société amicale de secours des anciens élèves : il n'en est pas un qui ne regrette ces belles et radieuses années de la jeunesse. On était caserné, quelquefois consigné; mais on avait dix-huit ans et l'on voyait, comme dit le poète, « tout en rose ». Et puis, dans le dortoir, dans le réfectoire, dans les salles d'études, on se sentait les coudes entre camarades. Pas de rivalités jalouses, ni de calculs mesquins. On partait en commun pour conquérir le monde.

Tous les ans, au mois de juillet, les examinateurs d'admission à l'École Polytechnique font leur tour de France. Ils s'arrêtent à Paris d'abord, puis à Dijon, à Nancy, à Lyon, à Marseille, à Montpellier, à Bordeaux, à Tours, et partout ils sont assiégés par des importuns des nuances les plus variées. Il y a, d'abord, le proviseur du lycée, flanqué du professeur de mathématiques spéciales; tous deux éprouvent le besoin impérieux de prononcer un discours de bienvenue — les discours sont à la mode aujourd'hui — et de faire l'éloge discret des élèves qu'ils ont formés; puis, c'est la cohue des parents, des amis, des prétendus protecteurs qui ne sauraient laisser échapper une si belle occasion de s'afficher en si bonne compagnie.

Pendant dix mois, les habitants de chaque ville ont escompté les chances de leurs candidats; des paris sont ouverts; aussi les examinateurs, qui jugent sans appel, sont-ils revêtus d'un prestige merveilleux; pendant qu'ils s'acheminent du Nord au Sud et



Digitized by Google

de l'Est à l'Ouest, ils jouissent des mêmes honneurs — ou à peu près — que le président de la République, les souverains à l'étranger et... les gendarmes dans nos campagnes.

On comptait, l'an dernier, près de seize cents candidats. Ce qui veut dire que seize cents familles tournaient de loin des regards suppliants vers la Commission d'examen, et que chaque examinateur reçoit, bon an mal an, cent mille lettres qu'il jette au panier sans les lire. A quoi bon? On n'entre à l'École Polytechnique qu'avec la recommandation du mérite. Napoléon III voulut, un jour, exiger l'inscription sur la liste d'admission du prince de Polignac, qui n'arrivait qu'avec le numéro 151, alors que 150 élèves seulement devaient être reçus. Le général Favé — qui commandait alors l'École et qui était aide de camp de l'empereur — offrit sa démission plutôt que de consentir à ce passe-droit; cette démission ne fut pas acceptée et ce petit incident se dénoua le mieux du monde, car, l'an d'après, le prince de Polignac fut reçu, par droit de concours, parmi les premiers.

Si l'uniforme de polytechnicien hante les rêves de tant de jeunes gens, est-ce donc qu'il suffise de passer par l'École pour conquérir un certificat de gloire ou un brevet de fortune? Ceux qui nourriraient de pareilles illusions éprouveraient de cruels mécomptes. Trente ou quarante élèves tout au plus — vingt en ce moment — deviennent ingénieurs des mines, des ponts et chaussées, des poudres et salpêtres, de la marine et des tabacs; les autres s'en vont à Fontainebleau, se contentent de la modique solde de lieutenant, et tous, ceux qui ont la veine et ceux qui sont persécutés par la guigne, se consolent en répétant, jusqu'à leur dernier souffle, qu'ils ont été, qu'ils sont et qu'ils restent polytechniciens.

Polytechniciens comme Arago, comme Cavaignac, comme Niel, comme Courbet; polytechniciens comme tous ceux qui, durant la Restauration, ont défendu avec tant d'éclat les traditions nationales et les idées libérales.

Voilà l'esprit de corps, dont on a si sottement dit tant de mal!

Et tenez, à propos d'Arago...

Les examens d'admission sont parfois fertiles en surprises. C'est ainsi que l'illustre François Arago faillit être soldat. On sait en effet qu'il se présenta, en 1795, aux examens d'admission à l'École Polytechnique. Il arrivait du fond de sa campagne d'Estagel, et le département des Hautes-Pyrénées jouissait alors

Digitized by Google

d'une médiocre réputation dans le monde savant. Méchain, qui était seul examinateur dans cette région de la France, reçut assez mal le jeune Arago : « Ce n'est pas la peine de vous in- « terroger, lui dit-il brutalement, nous perdrions notre temps. » Arago insiste, répond avec une merveilleuse clarté aux questions qu'on lui pose, et sort victorieux de cette première et redoutable épreuve.

A l'École, il fut bientôt le major de sa promotion. Deux ans plus tôt, quand la Révolution, pour tenir tête aux armées de l'Europe coalisée, créait, presque chaque jour, de nouveaux bataillons et de nouvelles batteries, les cent premiers élèves de l'École Polytechnique étaient, d'office, nommés sous-lieutenants. Aux derniers les carrières civiles ! Quatre ans plus tard, le premier Consul ordonnait, à son tour, que le classement se fît désormais de la même façon. Deux ans plus tôt, quatre ans plus tard, François Arago eût été le premier artilleur de France !

L'an dernier, pour la première fois depuis bien longtemps, les polytechniciens ont défilé à la revue de Longchamps. Le gouvernement de la République devait une réparation aux élèves de l'École Polytechnique. Le 27 décembre 1855, au retour de l'armée de Crimée, comme les élèves passaient devant l'empereur, sur la place Vendôme, on entendit un cri isolé de : « Vive l'empereur ! » C'était le général qui donnait le signal ; les quatre compagnies de l'École, réfractaires, observèrent un profond si lence. Vexée, l'impératrice dit : « Qu'ont-ils donc à ne pas vouloir crier, ces petits architectes ? » Et le maréchal Vaillant, qui se tenait aux côtés de l'impératrice, sauva l'École en répliquant avec infiniment de présence d'esprit : « Madame, ces petits architectes ont pris Sébastopol. » L'École ne fut pas fermée, mais l'empereur décida qu'elle ne paraîtrait plus aux revues.

Quand l'élève de mathématiques spéciales a reçu l'ordre de se présenter devant le général commandant l'École, l'étudiant de la veille se transforme brusquement en trois quarts de soldat ; s'il continue à piocher les mathématiques transcendantes, il est obligé de se plier aux exigences de la discipline militaire. A l'École, dès six heures du matin, en hiver, le tambour roule le long des corridors. Debout ! Et, dans les *caser* — abréviation rudimentaire du mot casernement — chacun s'habille à la hâte ; les élèves se précipitent dans les escaliers, et se bousculent à l'entrée des salles d'études où les adjudants font l'appel.

Digitized by Google

Deux sorties par semaine : le mercredi et le dimanche; les polytechniciens se promènent alors dans les rues de Paris, affublés d'un uniforme plus ou moins étriqué, chaussés de bottes souvent trop étroites, les cheveux ras, mais l'épée au côté, la *tangente* que les anciens ont portée avant eux et qu'ils ont tirée sur les barricades de 1830 et sur les remparts de Paris en 1870, soldats improvisés, pacificateurs intervenant au péril de leur vie pour désarmer l'émeute, serviteurs passionnés de la France et de la liberté.

Comment on vit à l'École, on l'a dit trop souvent pour que je refasse ici la description de cette existence passablement monotone. On s'y lève à six heures en hiver, à cinq heures et demie en été; après avoir absorbé une tasse de café noir accompagnée de plusieurs morceaux de pain et d'un tout petit morceau de fromage, nos élèves vont aux salles d'études, à l'amphithéâtre, aux répétitions, aux salles de dessin. « On apprend tout à l'École, « disait autrefois l'un des examinateurs les plus bienveillants que « l'on y ait connus; seulement il faut tout réapprendre une fois « qu'on est dehors. » L'élève, dans ses rêves, se voit déjà ingénieur des mines, membre de l'Académie des Sciences, commandeur de la Légion d'honneur.

Ils sont nombreux, ceux qui furent grisés par les succès inespérés du concours général et de l'examen d'admission, et qui, depuis lors, peu trempés pour les luttes de l'existence, ont fait faillite aux promesses de leur jeunesse. On compte, à Saint-Cyr, les généraux d'aujourd'hui qui ont figuré autrefois parmi les premiers de cette école; à l'École Polytechnique, pour un ingénieur des mines qui fut un homme éminent, on compte cinquante officiers qui se sont illustrés.

Reffye, l'inventeur sans rival, le constructeur des canons de 5 et de 7 qui nous permirent, en 1870, de continuer la lutte contre l'Allemagne, était un dernier de promotion. C'est que l'on s'ignore à vingt ans; le jeune homme n'est alors que le produit de l'éducation qu'il a reçue. Plus tard, l'âme et l'intelligence brisent en même temps leur enveloppe artificielle; l'individu tel que le font ses facultés, alors épanouies, apparaît librement.

Ce qui reste de l'École, c'est la camaraderie franchement acceptée et pratiquée par tous les élèves; et le souvenir aussi des heures d'études et de récréation passées en commun. Comme on se rappelle, entre *anciens*, la façon dont on a fêté — en l'an 1840

Digitized by Google

ou 1841, quand on n'avait pas encore soixante ans! — la veille de Noël! C'est une des traditions les plus respectées de l'École. En dépit de la bise aigre qui souffle aux environs du Panthéon, les fenêtres des dortoirs sont entrebâillées. « Ding! » c'est le premier appel de la cloche, et, tout aussitôt, deux cents voix entonnent l'hymne d'Adam; à travers la nuit sombre, les fenêtres brillent, éclairées tout à coup à l'aide d'une multitude de lampions; assis sur leurs lits, les élèves chantent, avalent à la hâte des tartines de foie gras et vident un verre de champagne.

Et, dans la chambre voisine du cabinet de service, le capitaine de semaine fait semblant de dormir pour n'être pas obligé de punir. Les pieds sur les chenêts, la pipe à la bouche, il se souvient de ses jeunes années et suit le cours de sa rêverie vagabonde.

Il y a quelques années, c'était le général Gallimard, maintenant gouverneur d'Épinal, qui commandait l'École. Polytechnicien, sous-lieutenant du génie, il avait conquis ses grades à la pointe de son épée, en Algérie, en Chine, en Cochinchine; la reddition de Pékin et la prise du fort de Kihou, en Cochinchine, lui avaient valu deux citations. On retrouve encore son nom à l'ordre du jour de l'armée du Rhin; lieutenant-colonel du génie, ses fonctions lui permettaient de rester en arrière des premières lignes de combattants : il est cependant partout au feu, à Borny, à Mars-la-Tour, à Servigny. Les officiers du génie ont la bravoure froide, paisible, déterminée; quand, ornés de ces lunettes qu'ils aimaient à porter avant 1870, ils accomplissaient un acte de témérité folle, on eût dit qu'ils achevaient un calcul ou terminaient un lever d'arpentage. Tels ils furent au siège de Constantine, tels on les revit devant Sébastopol; les officiers supérieurs, marchant en tête des colonnes d'assauts, tombaient comme des mouches sur les pentes du Mamelon-Vert; ils étaient à peine atteints que d'autres officiers, impatients, les remplaçaient au poste périlleux où la mort fauchait à son aise. Faut-il citer l'héroïque exemple du lieutenant Beau? Il venait à peine de sortir de l'École de Metz; le jour de la bataille de Buzenval, la porte de Longboyau ne cédait pas; les boulets y pénétraient sans la démolir. Beau se jette en avant; il a reçu l'ordre de placer un pétard sous cette porte maudite; il sait qu'il sera tué; il y va; ses camarades ont honoré sa mémoire en plaçant dans le salon d'honneur du lycée de Bourg, où le lieutenant Beau avait fait ses études, un médaillon reproduisant les traits de ce vaillant soldat.

Digitized by Google

Revenons au général Gallimard. D'autres épreuves lui étaient réservées. Le ministre de la guerre, ayant appris que la discipline — qui, d'après l'ordonnance prudhommesque de 1833, fait la force des armées — ne régnait pas à l'École Polytechnique, pria le général Gallimard d'aller mettre à la raison ces jeunes écervelés. C'était en 1885, et la tâche que l'on imposait au général Gallimard n'était pas facile à remplir. S'il m'était permis d'employer une locution vulgaire et bizarre, je dirais que les polytechniciens sont soldats sans l'être. Leurs adjudants et leurs capitaines les punissent il est vrai, mais la salle de police et la prison elle-même sont représentées par des cellules tout à fait confortables où l'on travaille, tout à l'aise, loin du bruit, et d'où le regard émerveillé embrasse, à travers les barreaux très espacés, l'horizon entier de Paris.

Le général qui commande l'École se heurte souvent à de graves difficultés; trop de sévérité nuit, mais trop d'indulgence provoque d'inévitables excès. Le général Gallimard réussit à rétablir la discipline sans cesser d'être fidèle aux traditions d'une autorité paternelle. Il avait battu les Chinois, et soumis les polytechniciens; il faillit être vaincu par de simples bourgeois. L'histoire vaut la peine d'être contée.

Les anciens élèves de l'École Polytechnique se réunissent une fois l'an, pour entendre lecture du rapport fait par le comité qui distribue des secours aux veuves ou orphelins d'officiers ou d'ingénieurs morts sans laisser de fortune. Un ancien polytechnicien — tantôt un général, tantôt un académicien, tantôt un ministre — prononce à cette occasion un discours solennel; aussitôt après, tous les assistants se précipitent vers les dortoirs et les salles d'études « des conscrits ». Ce qu'ils y vont faire, on le devine sans peine; ils brisent les cuvettes, retournent les matelas des lits, et, redevenus jeunes pendant une heure, imaginent toutes sortes de plaisanteries dont leurs petits camarades doivent être les victimes. Ces invasions ne vont jamais sans quelque trouble: les adjudants, qui font le service d'ordre et de sûreté à l'intérieur de l'École, s'avisent en effet quelquefois de renvoyer brutalement les démolisseurs qu'ils rencontrent sur leur chemin. On vit ainsi un sous-officier en uniforme chasser un colonel en bourgeois. Désireux de mettre un terme à ces espièglerie plus désagréables que spirituelles, le général Gallimard avait ordonné de fermer les grilles qui donnaient accès aux réfectoires, aux dortoirs, aux

Digitized by Google

salles de dessin. Ah ! ce fut un beau tapage dans l'amphithéâtre quand deux ou trois lieutenants, partis en éclaireurs, rapportèrent cette nouvelle. L'hésitation, d'ailleurs, ne fut pas de longue durée. On courut chercher des poutres abandonnées dans un coin de la cour ; avec un barreau de fenêtre, des professeurs de mécanique rationnelle confectionnèrent un levier, et l'armée assiégeante faillit pénétrer dans l'École quand le général parut en personne. Dame ! il a beau être habillé d'une redingote et d'un pantalon clair, c'est bien le chef, et nos polytechniciens eux-mêmes, songeant qu'ils seront bientôt sous-lieutenants, s'arrêtent et saluent. Le général Gallimard a encore remporté une victoire!

L'historique de l'École n'apprendrait rien à aucun de nos lecteurs. Fondée en 1794, avec le régime de l'externat libre, elle est casernée plus tard au collège de Navarre, et l'empereur lui donne aussitôt après son avènement une organisation militaire. Les polytechniciens défendent Paris contre les Alliés, à la barrière du Trône. Licenciée en 1816, l'École, dont le gouvernement de la Restauration goûtait médiocrement les tendances libérales, est réorganisée six mois après; mais elle est mal vue dans les conseils du souverain; le roi et ses ministres lui prodiguent les marques de la plus injuste défiance; des élèves accusés d'avoir chanté *la Marseillaise* — et parmi ceux-là, l'illustre Charras — sont expulsés, si bien que leurs camarades, apprenant qu'une révolution a éclaté dans Paris, forcent les portes de l'École et se jettent dans la mêlée. C'est la seule fois que l'uniforme des polytechniciens parut dans une lutte civile; en 1848, les élèves n'intervinrent que pour empêcher l'effusion du sang et pour réconcilier les citoyens et les soldats.

Pendant le siège de Paris, en 1870, tous les polytechniciens demandèrent à prendre du service; on créa d'abord la batterie de l'École Polytechnique, commandée par le capitaine Mannheim, et dont les pointeurs et tous les servants étaient des élèves ou d'anciens élèves. Plus tard, presque tous les servants de cette batterie, qui n'eut pas à tirer un coup de canon, obtinrent des emplois plus actifs.

Unis par tant de souvenirs qui sont comme le patrimoine de chacun et de tous, les élèves, les anciens élèves de l'École se retrouvent une fois l'an, au mois de décembre, dans le grand amphithéâtre de chimie; ils viennent des points les plus éloignés, pour assister à la séance de la Société amicale de secours. Bien

Digitized by Google

qu'elle n'ait été reconnue « d'utilité publique » qu'en 1867, elle existe depuis des années, cette Société fraternelle; on peut même dire qu'elle existe depuis la fondation de l'École. En 1810, l'empereur avait décidé d'exiger de chaque élève le payement d'une pension de 800 francs; plusieurs élèves, dont les parents étaient dénués de ressources, furent menacés d'expulsion. C'est alors que leurs camarades eurent l'idée ingénieuse et touchante de désigner deux *caissiers,* chargés de recueillir des souscriptions et de venir en aide aux camarades pauvres. Ces caissiers sont naturellement liés par le secret professionnel. Ici, l'on peut affirmer que, selon le précepte de l'Évangile, la main droite ignore ce que donne la main gauche.

Aujourd'hui encore, chaque élève verse une petite somme tous les mois, environ deux francs en moyenne. Les caissiers ont la libre disposition de cet argent; ils l'emploient d'abord, en subsides modestes alloués aux camarades indigents; puis, en achats de bons de pain, de viande et de charbon que trente élèves, désignés à tour de rôle, vont répartir, le dimanche matin, entre les familles nécessiteuses des quartiers qui avoisinent l'École.

Quant à la Société amicale de secours, c'est une puissante institution; elle portait autrefois le titre plus modeste de « bureau de bienfaisance ». Vers 1864, les caissiers s'aperçurent que les demandes de secours étaient de plus en plus nombreuses et qu'il allait être à peu près impossible d'équilibrer le budget.

Une commission de dix membres, dont cinq élèves présents à l'École et cinq anciens élèves, fut alors constituée avec mission de préparer les statuts d'une société dont feraient partie, non plus seulement les élèves des deux promotions, mais tous les anciens élèves. Ce comité ne perdit pas son temps; huit jours lui suffirent pour mener à bien la tâche qu'il avait acceptée, et, le 29 novembre 1866, six cents anciens élèves assistaient dans le grand amphithéâtre de chimie à la première assemblée générale.

Aujourd'hui, le capital de cette société s'élève à 700,000 francs, les recettes annuelles, provenant des cotisations, des intérêts du capital, de dons, à 110,000 francs. La société distribue pour 60 à 80,000 francs de secours à des veuves ou orphelins de camarades morts sans fortune. Tous les ans, le Grand Chancelier de la Légion d'Honneur prête pour un jour les salons de la Chancellerie à la Société amicale, qui donne un bal au profit, bien entendu, des infortunes qu'elle protège.

Digitized by Google

« Nous avons reçu, disait M. Pradelle, secrétaire de la société, dans son dernier rapport, 118 demandes de secours, parmi lesquelles 14 n'ont pas été admises, soit qu'elles ne fussent pas suffisamment motivées, soit qu'elles n'aient pas paru remplir les conditions statutaires pour être prises en considération. Ont donc été accueillies 104 demandes, dont 91 sollicitaient la continuation d'un secours déjà accordé, et dont 13 se produisaient pour la première fois. Nous avons réparti entre ces 104 demandes une somme totale de 57,386 francs.

« Nous n'avons pas besoin de revenir sur ce que ces demandes ont de touchant, mais ce que nous aimons à ne point passer sous silence, ce sont les élans de reconnaissance que provoque sans cesse, au milieu de ces nombreuses familles éprouvées par le malheur, votre charitable intervention. Quel plus sensible et plus beau témoignage pouvons-nous recevoir de la grandeur et de l'utilité de notre belle œuvre? »

Et, revenant encore sur ce sujet, M. Faye, l'illustre astronome qui présidait l'Assemblée, ajoutait : « Il y a trois ans, un de nos camarades (M. Carnot, ingénieur des ponts et chaussées, alors ministre des finances, aujourd'hui porté par le vœu du pays au poste suprême de président de la République), vous rappelait ici cet emblème touchant de l'École Polytechnique, *la poule aux œufs d'or*, dont l'image est sculptée à l'endroit le plus apparent de la salle des conseils. Je vous ai rappelé qu'à chaque couvée de la célèbre poule, se trouvaient mêlés quelques œufs d'une espèce particulière qui ne sont certes pas des intrus dans son nid ; ce sont ceux qui ont produit ces hommes de science pure dont les découvertes ont contribué, avec les travaux de vos ingénieurs et les hauts faits de vos grands corps militaires, à illustrer la France et l'École. »

Je n'ajoute qu'une phrase à cette éloquente conclusion ; c'est la phrase que M. le président de la République lui-même a prononcée à l'École : « Jamais les pouvoirs publics ne porteront la main sur cette École ; ils tariraient du même coup l'une des forces vives de la puissance nationale. »

Charles Leser.

---

Digitized by Google

# LES VOIES DE FAIT

CABINET
DE Me PETITBRY
Avocat consultant.

*Madame Nina de B..., chez sa tante, à Moulins.*

Madame, Conformément aux désirs de Mme votre tante, je me suis occupé de l'affaire en question. J'ai pris les faits l'un après l'autre et soumis tous vos griefs à l'investigation la plus scrupuleuse. Eh bien, en mon âme et conscience, je ne trouve pas que la poire soit encore assez mûre, ou, pour parler plus net, que vous soyez fondée d'une façon sérieuse à introduire une demande en séparation. Ne l'oublions pas, en effet, la loi française est une personne très positive, qui n'a ni délicatesse ni instinct des nuances. Elle ne connaît que le fait, le fait sérieux, brutal, et malheureusement c'est ce fait-là qui nous manque. Certes, j'ai été profondément touché en lisant le récit de cette première année de mariage si pénible pour vous. Vous avez payé bien cher la gloire d'épouser un artiste fameux, un de ces hommes chez qui la renommée, l'adulation développent un monstrueux égoïsme, et qui doivent vivre seuls sous peine de briser la frêle et timide existence qui tente de s'attacher à la leur... Ah! madame, depuis le commencement de ma carrière, combien ai-je vu de malheureuses épouses dans la triste position où vous vous trouvez! Ces artistes, qui vivent du public et rien que pour lui, n'apportent au foyer que la fatigue de leur gloire ou la tristesse de leurs échecs. Une existence désheurée, sans boussole ni gouvernail, des idées subversives, à l'envers de toute convention sociale, le mépris de la famille et de ses joies, l'excitation cérébrale cherchée dans l'abus du tabac, des liqueurs fortes, sans parler du reste, voilà ce qui constitue ce terrible élément artis-

Digitized by Google

tique auquel votre chère tante désire vous soustraire; mais, je vous le répète, tout en comprenant ses inquiétudes, ses remords même d'avoir consenti à un pareil mariage, je ne vois pas que les choses soient au point pour ce que vous demandez.

J'ai pourtant commencé déjà un projet de mémoire judiciaire où vos principaux griefs se trouvent groupés et mis en lumière assez habilement. Voici les grandes divisions de l'ouvrage :

1° *Grossièretés de Monsieur envers la famille de Madame.* — Refus de recevoir notre tante de Moulins, qui nous a élevée et qui nous adore. — Surnoms de Tata Bobosse, Fée Carabosse et autres, donnés à cette vénérable demoiselle, dont le dos est un peu voûté. — Railleries, épigrammes, dessins au crayon et à la plume sur ladite et son infirmité.

2° *Insociabilité.* — Refus de voir les amis de Madame, de faire des visites de noces, d'envoyer des cartes, de répondre aux invitations, etc...

3° *Dilapidation.* — Argent prêté sans reçu à toutes sortes de bohèmes. — Table toujours ouverte, maison transformée en hôtellerie. — Souscriptions continuelles pour des statues, des tombeaux, des œuvres de confrères malheureux. — Fondation d'une revue artistique et littéraire!!!

4° *Grossièretés envers Madame.* — Avoir dit tout haut, en parlant de nous : « Quelle dinde!... »

5° *Sévices et violences.* — Excessive brutalité de Monsieur. — Fureur aux moindres prétextes. — Bris de vaisselle et de meubles. — Tapage, scandale, expressions malsonnantes.

Tout cela, comme vous le voyez, chère madame, forme un corps d'accusation assez respectable, mais insuffisant. Il nous manque les voies de fait. Ah! si nous avions seulement une voie de fait, une toute petite voie de fait devant témoins, notre affaire serait superbe. Mais ce n'est pas maintenant que vous avez mis cinquante lieues entre vous et votre mari que nous pouvons espérer un événement de ce genre. Je dis « espérer » parce que, la situation étant donnée, une brutalité de cet homme eût été ce qui pouvait vous arriver de plus heureux.

Je suis, madame, en attendant vos ordres, votre dévoué et respectueux serviteur.

PETITBRY.

*P.-S.* — Brutalité devant témoins, bien entendu!...

Digitized by Google

*Maître Petitbry, à Paris.*

Eh! quoi, monsieur, voilà où nous en sommes! Voilà ce que vos lois ont fait de l'ancienne chevalerie française!... Ainsi, quand il suffit souvent d'un malentendu pour séparer deux cœurs à jamais, il faut à vos tribunaux des actes de violence pour motiver cette séparation. N'est-ce pas indigne, injuste, barbare, criant?... Penser que, pour recouvrer sa liberté, ma pauvre petite est obligée d'aller tendre son cou au bourreau, de se livrer à toute la fureur du monstre, de l'exciter même... Mais n'importe, notre parti est pris. Il faut des voies de fait. Eh bien! nous en aurons... Dès demain, Nina retourne à Paris. Comment sera-t-elle accueillie? Que va-t-il se passer là-bas? Je n'ose y songer sans frémir. A cette idée, ma main tremble, mes yeux se mouillent... Ah! monsieur... Ah! maître Petitbry... Ah!

LA TANTE INFORTUNÉE DE NINA.

ÉTUDE
DE Me MARESTANG
Avoué
près le tribunal de la Seine.

—

*Monsieur Henri de B***, homme de lettres à Paris.*

Du calme, du calme, du calme!... Je vous défends d'aller à Moulins, de vous élancer à la poursuite de votre fugitive. Il est plus sage, il est plus sûr de l'attendre chez vous au coin du feu. En somme, que s'est-il passé? Vous refusiez de recevoir cette vieille fille ridicule et méchante; votre femme est allée la rejoindre. Il fallait vous y attendre. La famille est bien forte dans le cœur d'une si jeune mariée. Vous avez voulu aller trop vite. Songez que c'est cette tante qui l'a élevée, qu'elle n'a pas d'autres parents qu'elle... Elle a son mari, me direz-vous... Eh! mon cher enfant, entre nous, nous pouvons bien nous faire cet aveu, les maris ne sont pas aimables tous les jours. J'en connais un surtout qui, malgré son bon cœur, est d'une nervosité, d'une violence! Je veux bien que le travail, les préoccupations artistiques y soient pour quelque chose. Toujours est-il que l'oiseau s'est effarouché et qu'il est retourné à son ancienne cage. N'ayez pas peur; il n'y restera pas longtemps. Ou je me trompe fort, ou

Digitized by Google

cette Parisienne d'hier s'ennuiera vite dans ce milieu suranné et ne sera pas longue à regretter les turbulences de son poète... Surtout ne bougez pas.

Votre vieil ami,

MARESTANG.

*Maître Marestang, avoué à Paris.*

En même temps que votre lettre si raisonnable, si amicale, je reçois un télégramme de Moulins m'annonçant le retour de Nina. Ah! que vous avez été bon prophète! Elle revient ce soir, toute seule, comme elle était partie, sans la moindre démarche de ma part. Il s'agit maintenant de lui arranger une vie si douce, si agréable, qu'elle n'ait jamais plus la tentation de partir. J'ai fait des provisions de tendresse, de patience, pendant cette absence de huit jours. Il n'y a qu'un point sur lequel je ne varie pas : je ne veux plus voir chez nous l'horrible Tata Bobosse, ce bas-bleu de 1820, qui m'a donné sa nièce uniquement dans l'espoir que ma petite célébrité servirait à la sienne. Songez, mon cher Marestang, que depuis mon mariage, cette méchante petite vieille s'est toujours mise entre ma femme et moi, roulant sa bosse à travers tous nos plaisirs, toutes nos fêtes, au théâtre, aux expositions, dans le monde, à la campagne, partout. Étonnez-vous après cela que j'aie mis une certaine précipitation à la congédier, à la renvoyer dans sa bonne ville de Moulins. Tenez! mon cher, on ne se doute pas du mal que ces vieilles filles, ignorantes de la vie et soupçonneuses, sont capables de faire dans un jeune ménage. Celle-là avait fourré dans la jolie petite tête de ma femme une provision d'idées fausses, arriérées, saugrenues, un sentimentalisme rococo, du temps d'Ipsiboé, du jeune Florange : *Ah! si ma dame me voyait!...* Pour elle, j'étais un *poâte*, ce *poâte* qu'on voit aux frontispices de Renduel ou de Ladvocat, couronné de lauriers, une lyre sur la hanche, et le coup de vent des hautes cimes dans un manteau-crispin à collet de velours. Voilà le mari qu'elle avait promis à sa nièce, et vous pensez si ma pauvre Nina a dû être désillusionnée. Du reste, je conviens que j'ai été bien maladroit avec cette chère enfant. Comme vous dites, j'ai voulu aller trop vite, je l'ai effarouchée. Cette éducation un peu étroite, faussée par le couvent et les rêvasseries sentimentales de la tante, c'était à moi de la refaire tout doucement, en laissant au

Digitized by Google

bouquet provincial le temps de s'évaporer... Enfin tout cela est réparable, puisqu'elle revient... Elle revient, mon cher ami!... Ce soir, j'irai l'attendre à la gare, et nous rentrerons chez nous au bras l'un de l'autre, réconciliés et heureux.

HENRI DE B...

*Nina de B... à sa tante, à Moulins.*

Il m'attendait au chemin de fer et m'a reçue en souriant, les bras tendus, comme si je revenais d'un voyage ordinaire. Tu penses si je lui ai fait ma mine la plus glacée. A peine rentrée, je me suis enfermée dans ma chambre, où j'ai dîné toute seule sous prétexte de fatigue. Ensuite, double tour de clef. Il est venu me dire bonsoir à la serrure, et, ce qui m'a bien surprise, s'est éloigné à pas de loup sans colère ni insistance... Ce matin, visite à Me Petitbry, qui m'a donné de longues instructions sur la façon dont je devais m'y prendre, l'heure, l'endroit, les témoins... Ah! ma chère tante, à mesure que le moment approche, si tu savais comme j'ai peur. Ses colères sont si terribles. Même quand il est doux comme hier, ses yeux ont des éclairs d'orage... Enfin je serai forte en pensant à toi, ma chérie... D'ailleurs, comme m'a dit Me Petitbry, ce n'est qu'un mauvais moment à passer; puis nous reprendrons toutes les deux notre vie d'autrefois, calme et heureuse.

NINA DE B...

*De la même à la même.*

Chère tante, je t'écris de mon lit, brisée par l'émotion de cette scène épouvantable. Qui aurait pu croire que les choses tourneraient ainsi? Pourtant toutes mes précautions étaient prises. J'avais prévenu Marthe et sa sœur qui devaient venir à une heure, et choisi pour la grande scène le moment où l'on sort de table, pendant que les domestiques ôtent le couvert dans la salle à manger voisine du cabinet de travail. Dès le matin, mes batteries étaient préparées : une heure de gammes, d'études au piano, les *Cloches du monastère*, les *Rêveries de Rosellen*, tous les morceaux qu'il déteste. Cela ne l'avait pas empêché de travailler sans la moindre irritation. Au déjeuner, même patience. Un déjeuner exécrable, des restes, des plats sucrés qu'il ne peut pas souffrir.

Digitized by Google

Et si tu avais vu ma toilette! Une robe à pèlerine qui a cinq ans de date, un petit tablier de soie noire, des cheveux défrisés!... Je cherchais sur son front des signes d'irritation, ce pli droit si connu que monsieur creuse entre ses sourcils à la moindre contrariété. Eh bien! non, rien. C'était à croire qu'on m'avait changé mon mari. Il m'a dit d'un ton calme, mais un peu triste :

« Tiens! vous avez repris votre ancienne coiffure? »

Je répondais à peine, ne voulant rien hâter avant l'arrivée des témoins, et puis, c'est drôle! je me sentais émue, secouée d'avance de la scène que je cherchais. Enfin, à quelques réponses un peu plus sèches de ma part, il se leva de table et se retira chez lui. Je le suivis, toute tremblante. J'entendais mes amis s'installer dans le petit salon, et Pierre qui allait, venait, rangeait l'argenterie et les verres. Le moment était venu. Il fallait l'amener aux grandes violences, et cela me semblait facile après ce que j'avais fait depuis le matin pour l'irriter.

En entrant dans son cabinet, je devais être très pâle. Je me sentais dans la cage du lion. Cette pensée me vint : « S'il allait me tuer! » Il n'avait pourtant pas l'air bien terrible, couché sur son divan, le cigare à la bouche.

« Est-ce que je vous dérange? » demandai-je de ma voix la plus ironique.

Lui, tranquillement :

« Non. Vous voyez... je ne travaille pas. »

Moi, toujours très méchante :

« Ah çà! vous ne travaillez donc jamais? »

Lui, toujours très doux :

« Vous vous trompez, mon amie. Je travaille beaucoup, au contraire... Seulement, notre métier est de ceux où l'on peut travailler sans avoir un outil dans la main. »

Moi :

« Et qu'est-ce que vous faites, en ce moment?... Ah! oui, je sais, votre pièce en vers, toujours la même depuis deux ans. Savez-vous que c'est bien heureux que votre femme ait eu de la fortune!... Cela vous permet de paresser à votre aise. »

Je croyais qu'il allait bondir. Pas du tout. Il est venu me prendre les mains très gentiment.

« Voyons, c'est donc toujours la même chose? Nous allons donc recommencer notre vie de guerre?... Alors, pourquoi êtes-vous revenue? »

Digitized by Google

J'avoue que je me suis sentie un peu émue de son ton affectueux et triste ; mais j'ai pensé à toi, ma pauvre tante, à ton exil, à tous ses torts, et cela m'a donné du courage. J'ai cherché ce que je pouvais lui dire de plus amer, de plus blessant... Est-ce que je sais, moi ?... que j'étais désolée d'avoir épousé un artiste ; qu'à Moulins, tout le monde me plaignait; que j'avais trouvé mes amies mariées à des magistrats, des hommes sérieux, influents, bien posés, tandis que lui... Encore s'il gagnait de l'argent. Mais non, monsieur travaillait pour la gloire. Et quelle gloire !... A Moulins, personne ne le connaissait ; à Paris, on sifflait ses pièces. Ses livres ne se vendaient pas. Et patati. Et patata... La tête me tournait de toutes les méchantes paroles qui me venaient à mesure. Lui me regardait sans répondre, avec une colère froide. Naturellement, cette froideur m'exaspérait davantage. J'étais tellement excitée, que je ne reconnaissais plus ma voix montée à un diapason extraordinaire, et les derniers mots que je lui criai — je ne sais quelle épigramme injuste et folle — bourdonnèrent à mes oreilles troublées... Pour le coup, je crus que Me Petitbry tenait sa voie de fait. Blême, les dents serrées, Henri avait fait deux pas vers moi :

« Madame !... »

Puis, subitement sa colère tomba, sa figure redevint impassible et il me regarda d'un air si méprisant, si insolent, si calme... Oh ! ma foi, ma patience était à bout. Je levai la main, et, v'lan ! je lui appliquai le plus beau soufflet que j'aie donné de ma vie. Au bruit, la porte s'ouvre, mes témoins se présentent, suffoqués, solennels.

« Monsieur, c'est une indignité !...

— N'est-ce pas ? » disait le pauvre garçon en montrant sa joue toute rouge.

Tu penses si j'étais confuse. Heureusement, j'ai pris le parti de m'évanouir et de pleurer toutes mes larmes, ce qui m'a beaucoup soulagée... Maintenant, Henri est dans ma chambre. Il me veille, il me soigne et se montre véritablement très bon pour moi... Que faire ? quelle impasse !... C'est Me Petitbry qui ne sera pas content !

NINA DE B...

Alphonse DAUDET.

Digitized by Google

# COMMENT STANLEY

## REJOIGNIT EMIN-PACHA (1)

(*Suite.*)

---

### III

#### PERTE DU SOUDAN ÉGYPTIEN

**État des esprits parmi les troupes d'Emin. — Le gouverneur en suspicion. — Conseil de guerre. — Déposition d'Emin. — Les Mâhdistes à Lado. — Message d'Omar-Saleh. — Prise de Régaf. — Résistance des Égyptiens.**

Pour se rendre compte de ce qui venait de se passer et en bien saisir la portée et les causes, il convient, à côté du récit qu'en fait Stanley dans ses lettres, de tenir compte des versions qui sont arrivées d'autre part. Il faut aussi, sans parti pris, mais en toute sincérité, dégager la responsabilité de chacun dans ces incidents sérieux qui ont eu pour conséquence la perte du Soudan égyptien.

On se rappelle les hésitations d'Emin lorsque Stanley lui parla de revenir en Europe ; on se demande même comment Stanley avait pu insinuer pareil projet à un homme comme Emin, qui, peu de temps auparavant, écrivait encore : « Je n'abandonnerai jamais ces provinces qui m'ont été confiées. »

(1) Voir le numéro du 10 février 1890.



Digitized by Google

Nous avons fait ressortir aussi qu'au moment où Stanley insistait auprès d'Emin pour lui faire quitter son poste, rien dans la situation des provinces équatoriales ne légitimait un parti de ce genre ; mais ces conciliabules dans lesquels l'abandon du Soudan était mis sur le tapis, devaient avoir une influence néfaste sur les troupes d'Emin-Pacha.

C'est ce qui eut lieu.

On accusera de trahison, de perfidie, les officiers égyptiens qui en cette circonstance se sont révoltés contre Emin-Pacha ; il nous est impossible de partager ce sentiment. Tout prouve au contraire que ces gens-là étaient dévoués à la cause qu'ils défendaient, et s'ils se sont révoltés, c'est à l'idée qu'excité par Stanley, leur chef Emin allait trahir, lui, et les abandonner.

Telle nous semble, à nous, la position exacte de la question, et l'examen des faits le démontre à l'évidence.

En effet, si ces officiers égyptiens avaient été des traîtres, ils auraient commencé par mettre Emin à mort, ce qui leur était facile, puis ils auraient fait leur soumission au Mâhdi, ce qui eût été tout profit pour eux. Au lieu de cela, ils ont laissé à Emin la vie sauve, et ils se sont fait tuer pour la défense d'une cause que leur chef désertait.

Ce n'est pas ainsi que se conduisent les traîtres.

Ceci posé, passons à la narration des faits.

L'arrivée tapageuse de Stanley au lac Albert, et sa première rencontre avec Emin et Casati, avaient eu un profond retentissement dans tout le pays. Elles eurent une double conséquence : d'un côté le Mâhdi, qui jusqu'alors avait laissé Emin en paix, vit une menace dans l'arrivée de ce pacha blanc qui semblait venir se mesurer avec lui ; d'autre part, les troupes égyptiennes, — débris fidèles qui depuis des années conservaient à la civilisation cette dernière épave du Soudan, — les troupes égyptiennes, dis-je, s'émurent à l'idée que leur gouverneur pourrait avoir le projet d'abandonner son poste, comme le lui conseillait Stanley.

Point n'est besoin de chercher ailleurs l'explication de ce qui s'est passé.

Un des officiers égyptiens — Abdulvaal-Effendi — semble avoir été le promoteur du mouvement ; pour lutter contre l'influence de Stanley qu'il considérait comme néfaste, il répandit le bruit que ce nouveau venu n'était qu'un vulgaire aventurier, qu'il n'arrivait pas d'Égypte, que les lettres du Khédive et de Nubar-

Digitized by Google

Pacha, apportées par lui, étaient fausses, et que ceux des Égyptiens qui le suivraient seraient vendus par lui comme esclaves aux Anglais.

Peut-on faire un reproche, en somme, à cet officier d'avoir employé tous les moyens possibles pour prévenir ce qu'il considérait comme une désertion; pour empêcher que l'on fît quitter aux troupes les provinces équatoriales? Cet homme défendait le lambeau de l'héritage de Gordon; il devait forcément considérer comme un ennemi l'étranger qui venait semer parmi les fidèles les idées de départ qui allaient entraîner la perte définitive du Soudan égyptien.

Ce sentiment fit l'effet d'une traînée de poudre; il fut unanimement partagé, et le résultat fut une rébellion générale contre le gouverneur, qu'on soupçonna de connivence avec l'aventurier anglais.

Telle est la vérité sur cette fameuse captivité d'Emin et de Jephson, l'émissaire de Stanley.

Les officiers égyptiens tinrent un grand conseil, dans lequel la situation fut longuement examinée. Plusieurs d'entre eux étaient convaincus qu'Emin avait promis à Stanley de repartir avec lui; ils ajoutaient que ce dernier n'était retourné en arrière que pour ramener des forces considérables, à l'effet étouffer toute protestation de la part des troupes égyptiennes. Quelques autres officiers essayèrent de défendre Emin en alléguant que celui-ci se montrait rebelle aux exhortations de Stanley, et que le gouverneur était incapable d'abandonner son peuple. Mais la majorité fut d'un avis contraire; et, sans vouloir se porter à aucune violence contre leur chef, les officiers décidèrent de le mettre en état d'arrestation à Doufilé, afin de l'empêcher d'accomplir son projet de retraite avec Stanley; leur intention était même de l'emmener à Redjaf, qui est la station extrême vers le nord, où toute communication entre Stanley et lui serait devenue impossible.

En un mot, ces officiers estimaient qu'après avoir reçu de Gordon la mission de défendre les régions équatoriales, après avoir amené avec lui dans ces contrées près de dix mille personnes qui s'étaient fiées à son énergie et à sa loyauté, le gouverneur Emin n'avait pas le droit d'écouter la voix d'un étranger qui l'engageait à abandonner sa mission et à le suivre.

Peut-on leur en faire un crime?

Digitized by Google

Sur ces entrefaites, d'autres événements éclatèrent coup sur coup.

Le bruit de l'arrivée de Stanley, je l'ai dit, était parvenu jusqu'au camp du Mâhdi, où il avait causé une émotion profonde. Depuis la chute de Khartoum, il eût été facile au Prophète et à son successeur de faire main basse sur les provinces équatoriales où s'était retiré Emin avec une poignée de fidèles. A quel mobile le Mâhdi a-t-il obéi en épargnant ce dernier débris du Soudan égyptien ?

Nous ne le saurons peut-être jamais, mais le fait est là, indéniable.

Toutefois, quand l'approche de l'expédition Stanley arriva à ses oreilles, quand il se vit ou se crut menacé par ce Pacha blanc qui s'avançait en conquérant ; quand il apprit les dissensions survenues entre Emin et ses officiers, le Mâhdi résolut de porter un grand coup avant que l'arrière-garde de Stanley, qu'on disait formidable, fût arrivée au lac Albert.

Le 15 octobre, on apprit que Lado était au pouvoir des Mâhdistes : ceux-ci, arrivés de Khartoum sur trois vapeurs et neuf chaloupes allèges, campaient sur l'emplacement même de l'ancienne station égyptienne.

Ils étaient là mille cinq cents hommes sous le commandement d'Omar-Saleh, général du Mâhdi, qui, à quelques jours de là, envoya à Doufilé trois derviches porteurs de la lettre suivante :

« Omar-Saleh, lieutenant du Mâhdi, à Mohamed-Emin, gouverneur de la province de l'Équateur, et à tous les officiers sous ses ordres, — Salam.

« Je te salue, j'appelle les bénédictions du Très-Haut sur toi.

« Que tous les tiens aussi soient bénis, et qu'Allah étende sa bonté sur tout ce que tu possèdes.

« Je t'envoie ces lignes au nom de mon maître, le Mâhdi, dont la gloire t'est connue, pour te faire savoir qu'aujourd'hui tout le Soudan se trouve conquis par ses armes.

« Dieu l'a voulu. Ce qui restait insoumis dans les provinces équatoriales vient de tomber au pouvoir de notre chef suprême.

« Toutes les populations accourent se placer sous son joug, car il est vraiment l'envoyé de Dieu.

« Apprends que nous avons débarqué à Lado, avec une armée de vaillants défenseurs de la Foi, qui jamais n'ont subi un échec.

Digitized by Google

Notre maître nous a donné l'ordre de prendre possession de toute la région.

« Ton devoir est de te soumettre à sa volonté sainte.

« Dieu est grand ! et le pouvoir des hommes ici-bas est fragile.

« Ne cherche donc point à résister. Dépose entre les mains de notre chef vénéré cette autorité que tu tenais des infidèles.

« Que pourrais-tu attendre d'une résistance à la volonté d'En Haut ?

« Rien que la défaite sanglante et le châtiment final.

« Au lieu de cela, viens vers nous. Le Mâhdi, miséricordieux, t'offre le pardon, te promet la vie sauve, et te garantit la libre possession de tes biens.

« Sa bonté va même plus loin.

« Puisque tu as abjuré la religion des infidèles pour te vouer au culte des vrais Croyants, le Mâhdi t'offre auprès de lui les honneurs et le rang qui te sont dus.

« Tu combattras sous l'Étendard sacré du Prophète, et le maître de l'univers t'inondera de sa grâce.

« Le Mâhdi éprouve pour toi de la compassion et non de la colère. C'est pour cela qu'il m'a envoyé à la tête d'une armée, afin de te délivrer de ce milieu d'infidèles.

« Écoute sa grande voix.

« Ouvre-nous les portes de ces régions, et tu ressentiras les bienfaits de cette soumission.

« Que le Très-Haut t'éclaire, qu'il t'inspire dans la réponse que j'attends de toi, et qu'il répande ses bénédictions sur toi, sur les tiens, sur tes actes et sur tous tes biens.

« Omar-Saleh. »

Les officiers égyptiens firent à ce message la réponse suivante : ils tranchèrent la tête aux trois derviches, et se préparèrent à la résistance.

Qui donc osera prétendre que ces officiers étaient des traîtres ?

Ils s'étaient mis en révolte contre leur gouverneur, un ancien chrétien, aujourd'hui musulman, parce que celui-ci songeait à abandonner son poste de combat ; et lorsque leurs coreligionnaires viennent leur réclamer la reddition de la place, leur offrant en échange des biens et des honneurs, ils mettent à mort les en-

Digitized by Google

voyés et préfèrent se faire tuer pour défendre le patrimoine de Gordon.

Quelques jours après, les Mâhdistes assiégèrent Régaf qu'ils prirent après un violent combat, où périrent plusieurs officiers et soldats égyptiens; les femmes et les enfants furent emmenés prisonniers, et toutes les provisions et munitions qui se trouvaient à la station tombèrent au pouvoir des ennemis; le résultat fut un sauve-qui-peut des populations. Les postes de Bidden, Kirri et Muggi furent évacués sur Labore; et, ce qui aggrava encore la situation, les Bâris, les plus braves et les plus féroces des riverains du Nil, se joignirent aux Mâhdistes, pillant et détruisant tout sur leur passage. Ce peuple Bâris est le même qui, il y a quelques années, opposa à Baker-Pacha une si vive résistance et lui causa de très sérieux ennuis.

La victoire se dessinait donc franchement en faveur des Mâhdistes, et l'émotion fut grande quand arriva de Souakin le texte officiel de deux lettres adressées par Osman-Digma, lieutenant du Mâhdi, au général Grenfell, commandant les troupes anglaises. Le chef Mâhdiste s'exprimait ainsi :

« Au nom du Dieu grand et miséricordieux. Ceci est adressé par Osman-Digma au chrétien qui est gouverneur à Souakin.

« Laissez-moi vous informer qu'il y a quelque temps, Rundle m'envoya une lettre me demandant des nouvelles de l'homme qui était gouverneur de la province équatoriale.

« A la réception de cette lettre, je l'adressai immédiatement au khalife qui m'a envoyé la réponse et m'a informé que les troupes de ce gouverneur, qui se composaient de militaires et d'officiers, ont capturé et mis aux fers ledit gouverneur et un voyageur qui était avec lui (1).

« A présent, toute la province est conquise à nos armes, et tous les habitants se sont soumis au Mâhdi. Nous avons pris toutes les munitions et avons emmené tous les officiers et le chef commis au khalife, qui les a reçus avec bonté, et auprès de qui ils résident en ce moment.

« Les ennemis ont aussi livré toutes les bannières qu'ils possédaient.

(1) Il s'agit de M. Jephson, que Stanley avait laissé auprès d'Emin.

Digitized by Google

« En conséquence, puisque Rundle veut savoir ce qui est advenu de ce gouverneur, parlez-lui de ce message.

« Je joins une copie d'une lettre que notre chef en Équateur a envoyée au khalife, et aussi une copie d'une lettre que Tewfik a adressée audit gouverneur.

« J'y ajoute quelques munitions qui ont été rapportées de l'Équateur.

« Je prie Dieu pour la victoire des croyants et la défaite des infidèles.

« Osman-Digma. »

L'authenticité de cette lettre fut confirmée en pleine Chambre des Communes d'Angleterre, par le lord de la trésorerie, le soir du 14 décembre 1888, et l'Europe comprit qu'elle se trouvait en face d'un nouveau désastre soudanien.

Hâtons-nous de dire, toutefois, qu'Osman-Digma avait exagéré les faits, ou tout au moins devancé l'heure de la victoire. A ce moment-là, en effet, les officiers égyptiens qui avaient déposé Emin ne se laissèrent pas abattre et firent même preuve d'une réelle bravoure. Après s'être repliés avec leur troupe devant les premiers échecs, ils firent volte-face contre les envahisseurs et tentèrent un retour offensif pour reprendre la station de Régaf, mais ils furent de nouveau défaits, et un grand nombre de chefs furent tués, parmi lesquels plusieurs ennemis personnels d'Emin.

Les partisans du gouverneur essayèrent alors un mouvement en sa faveur, ils voulurent le délivrer et le remettre à leur tête pour marcher contre les Mâhdistes ; mais Emin avait perdu la confiance de ses soldats, et ne put rien faire d'utile dans ce sens. Dès lors, son seul objectif semble avoir été de s'évader et de rejoindre Stanley au plus tôt.

## IV

Le capitaine Casati chez Kaba-Rega. — Les impatiences de Stanley. — Retour de Jephson. — Arrivée d'Emin-Pacha et de ses officiers. — Le brave Sélim-Bey plaide pour les absents. — Ordre de retraite. — Fâcheuses nouvelles. — Pauvre Emin!

Les lettres qui apportaient ces nouvelles à Stanley, étaient écrites par Jephson, un de ses officiers laissé par lui aux côtés

Digitized by Google

d'Emin dans le but de surveiller les intentions du Pacha et de combattre chez lui toute velléité de demeurer dans son gouvernement.

Auprès d'Emin se trouvait un autre Européen, le capitaine Casati, qui prit une part importante à ces événements; je me hâte d'ajouter que, s'il était demeuré livré à lui-même, Casati fût certainement resté à son poste, ainsi qu'en témoignent divers conciliabules qu'on lira plus loin.

Nous allons narrer brièvement les phases aventureuses par où passa, à cette époque, le voyageur italien.

On se rappelle que Casati, ancien capitaine de bersaglieri, après avoir tenté de rejoindre Gessi, avait entrepris toute une série d'explorations chez les Niam-Niam et chez les Mombouttou; à un moment donné, il rencontra Junker et se joignit à lui. C'est ce qui l'amena à participer aux efforts d'Emin dans le gouvernement des provinces équatoriales.

Le rôle attribué à Casati fut des plus ingrats et des plus difficiles : dans le but de conserver des communications avec les missionnaires de l'Ouganda, Casati fut dépêché dans l'Ounyoro, qui formait frontière entre les provinces d'Emin et l'empire de feu Mtésa.

L'Ounyoro était au pouvoir de Kaba-Rega, roi cruel, superstitieux et méchant, sur la bonne foi duquel il était impossible de compter.

Casati y séjourna pourtant pendant près de trois ans, et Dieu sait par quelles angoisses il dut souvent passer! Ce long séjour donnerait à croire que Kaba-Rega s'était pris d'une amitié réelle pour l'Européen; il n'en était rien : le perfide potentat, au contraire, voulut assassiner son hôte.

Laissons ici le capitaine Casati faire lui-même le récit des incidents dramatiques dont il fut le héros.

Dans une lettre à son ami, le capitaine Campério, il s'exprime ainsi :

Tounguru, (lac Albert), 26 mars 1888.

« La haine mal déguisée du roi Kaba-Rega vient enfin de se déclarer; vaincu par ses craintes superstitieuses, il prépare la perte de son royaume.

« Poussé par ses instincts de rapacité, il nous avait fermé

Digitized by Google

l'entrée de son pays, sauf une misérable concession dont il essayait continuellement de restreindre les clauses.

« La transmission de notre correspondance par la voie de l'Ouganda était un cauchemar pour lui, et son âme cruelle et vindicative s'exaspérait à la pensée que nous parvenions à découvrir ses infâmes desseins.

« Sa haine contre moi redoublait d'intensité, et le lâche attendait l'occasion, qui ne tarda pas à se présenter.

« Des troupes armées, arrivées de l'ouest, étaient campées à Luche et menaçaient la sécurité du royaume. Kaba-Rega résolut de ne pas tarder davantage, et compléta l'isolement de son royaume en fermant la voie de l'Ouganda.

« Le 9 janvier 1888, je fus donc traîtreusement arrêté par ordre de ce misérable, et cruellement ligotté; je fus chassé de village en village, vers le pays du chef Kokora, le long du Nil Victoria, fleuve qui, comme vous le savez, unit les lacs Victoria et Albert.

« Le chef Kokora avait reçu l'ordre de me tuer.

« Cependant, après huit jours de souffrances, je fus délivré, ainsi que mes hommes et deux soldats du gouvernement, par Emin-Pacha, qui vint à mon secours avec un steamer. Un soldat, envoyé dans une embarcation échouée au milieu des roseaux, avait été faire connaître au Pacha notre triste situation.

« Le négociant Biri, un réfugié de Wadelaï, passa par les mêmes épreuves que moi, avec moins de bonheur, car il aurait, paraît-il, été tué sur la route.

« Tous mes biens, ainsi que ceux de Biri, et l'ivoire appartenant au gouvernement, ont été saisis par le roi-brigand.

« Je ne parlerai pas de mes notes, prises au cours du voyage, ma douleur est trop grande!

« Jamais je n'ai été en proie à un aussi sombre désespoir, et, en présence de cet irréparable désastre, je me sens annihilé.

« Stanley approche, car Emin-Pacha a été avisé de la présence d'une expédition vers le sud. Le 15 avril, il partira avec deux steamers et une escorte suffisante, afin de faire des recherches minutieuses.

« Kaba-Rega a envoyé des troupes pour intercepter la marche de Stanley.

Digitized by Google

« Je compte accompagner Emin-Pacha, si ma santé le permet.

« Adieu, mon cher, etc.

« CASATI. »

On le voit, l'arrivée de Stanley produisait dans tout le pays l'effet le plus nuisible : on savait qu'il avançait en conquérant, mitraillant tout ce qui s'opposait à son passage, et il n'est point de chef indigène quelque peu soucieux de son autorité, qui ne vît une menace dans l'arrivée de cet homme blanc. Au lieu d'un libérateur, il fut l'élément funeste qui déchaîna la tempête dans ces régions équatoriales, et les ferma pour longtemps encore à la civilisation.

Je disais plus haut que Stanley eut connaissance des événements survenus, par les lettres de son lieutenant Jephson, demeuré auprès d'Emin; toutefois, si l'on s'en rapporte au journal même de Stanley, on remarque que ces missives ont produit sur lui de la mauvaise humeur plutôt qu'une inquiétude à l'égard des Européens aux prises avec le Mâhdi.

C'est que Stanley avait un objectif primordial : décider Emin à retourner avec lui en Europe, fût-ce envers et contre la volonté d'Emin lui-même. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les notes qu'il envoya à son Comité de Londres, à la réception des nouvelles que lui transmettait Jephson:

« Vous vous rappellerez sans doute que, dans une de mes dernières lettres de l'année passée, 1888, je vous ai déclaré que je ne savais rien de plus au sujet des intentions définitives d'Emin-Pacha, que vous n'en saviez vous-même. Tantôt il s'exprimait comme s'il était pressé de partir; tantôt il secouait la tête en s'écriant douloureusement : « Je ne peux pas abandonner mes gens! » Finalement je le quittai au mois de mai 1888, en emportant un semblant de promesse définitive : « Si mes gens partent, je partirai ; si mes gens restent, je resterai. »

« Or, voici que, le 16 janvier 1889, je reçois cette fournée de lettres et deux notes du Pacha lui-même, confirmant ce qui précède, mais sans un mot, ni de M. Jephson, ni du Pacha, indiquant les projets de celui-ci. Hésitait-il encore, ou s'était-il enfin décidé? Avec tout autre que le Pacha, nouveau Gordon, on pourrait se figurer qu'étant prisonnier, et dans l'attente continuelle d'un ennemi féroce prêt à vous donner le coup mortel, vous saisiriez avec joie la première chance qui s'offrirait pour vous

Digitized by Google

échapper d'une contrée abandonnée par votre Gouvernement. Mais dans les lettres il n'y avait pas de trace du parti que le Pacha allait prendre. »

Irrité des hésitations qui se reflétaient dans les missives de Jephson et d'Emin, Stanley écrivit à son lieutenant une lettre en quelque sorte comminatoire, mettant le Pacha en demeure de se prononcer définitivement pour la retraite.

A ce moment-là, Emin avait recouvré la liberté, par suite du départ des bataillons révoltés qui s'étaient portés au nord pour combattre les Mâhdistes et arrêter leur marche envahissante; de son côté Jephson, au reçu des ordres de Stanley, rejoignit immédiatement son ancien chef à Kavalli, où il arriva le 6 février 1889.

A entendre Jephson, le Pacha n'était nullement disposé à quitter le pays, estimant qu'il avait charge d'âmes sur toute une population de dix mille personnes amenées d'Égypte avec lui. Si tous ces gens consentaient à partir, Emin était disposé à faire comme eux; sinon il resterait. D'autre part, Casati déclarait s'en remettre entièrement à ce que ferait Emin; quant aux fidèles, ils étaient prêts à obéir aveuglément à la volonté du Gouverneur.

Ce cercle vicieux ne laissait pas que d'énerver profondément Stanley; résolu, en ce qui le concernait, à retourner au plus tôt vers la côte, il donna ordre à la garnison laissée derrière lui au fort Bodo, sous le commandement du lieutenant Stairs, d'avoir à le rejoindre à Kavalli. Entre temps il expédia des courriers à Emin-Pacha pour lui faire connaître ses intentions et lui demander quelles étaient définitivement les siennes : si, en un mot, il désirait venir à Kavalli, ou s'il préférait que Stanley allât le chercher à Toungourou.

Stanley lui conseillait, s'il n'avait pas de vapeur à sa disposition, de s'avancer par voie de terre; en ce cas, il irait à sa rencontre avec 200 fusils. Il terminait en déclarant à Emin que, s'il ne prenait pas un parti définitif, lui, Stanley, était décidé à détruire ses munitions et à retourner en Europe.

Ces menaces produisirent l'effet attendu, et, le 13 février, un courrier apporta à Kavalli une lettre d'Emin-Pacha, annonçant à Stanley qu'il était au mouillage avec deux vapeurs sur le lac, juste au-dessous du camp de Kavalli.

Stanley en éprouva une joie profonde qui redoubla encore

Digitized by Google

lorsque, le 18 février, il vit arriver à son camp Emin Pacha lui-même, avec une suite de 65 personnes, parmi lesquelles Sélim-Bey, un des plus braves officiers de l'armée d'Emin. Ce Sélim-Bey, peu de temps auparavant, avait défendu Doufilé, culbuté les Mâhdistes qui l'assiégeaient, et les avait forcés à battre en retraite, laissant sur le terrain 250 hommes.

L'arrivée de cette troupe au camp de Stanley fit sensation : Emin ne portait que le tarbouche, mais les chefs de son armée étaient en grand uniforme, et parmi ceux-ci l'on distinguait trois officiers égyptiens et de nombreux Nubiens.

En même temps qu'Emin, une autre colonne arrivait en sens inverse : c'était le lieutenant Stairs avec tout le contingent que Stanley avait laissé derrière lui. L'expédition se trouvait donc enfin à son complet au camp de Kavalli.

Un grand divan fut aussitôt tenu, auquel assistèrent les officiers venus avec Emin.

Lorsqu'il fut question de battre en retraite, d'abandonner à jamais le Soudan aux cohortes envahissantes du Mâhdi, Sélim-Bey se leva et prit la parole en ces termes :

« Au nom de tous mes frères venus d'Égypte sous le commandement du Pacha Emin, je déclare que les troupes fidèles seront disposées à suivre M. Stanley, lorsque nous nous serons assuré que tout est perdu pour nous dans le Soudan, et que nous aurons eu le temps de nous réunir tous, au camp de notre gouverneur. Nous ne pouvons songer, cela se comprend, à quitter ces régions en y laissant nos frères sans défense, exposés aux coups du Mâhdi. »

A cette déclaration qui faisait honneur au vainqueur de Doufilé, Stanley répondit :

« Depuis un an, j'attends que vous preniez un parti définitif : voulez-vous rester ici, ou bien vous en aller avec moi ? Je consens à attendre encore le laps de temps nécessaire à la concentration des troupes, mais j'estime que cela peut et doit s'exécuter vivement. »

Là-dessus la députation s'en alla, promettant de faire toute diligence pour aviser les troupes d'Emin de ces résolutions; et dans ce but, Sélim-Bey repartit immédiatement pour Wadelaï. D'autre part, les deux vapeurs d'Emin, *le Khédive* et *le Nyanza*,

Digitized by Google

qui se trouvaient au mouillage en dessous de Kavalli, furent dépêchés aux diverses stations pour en ramener les réfugiés.

Mais le 25 février ces steamers rapportèrent de très graves nouvelles : à Wadelaï, chef-lieu de la province, Sélim-Bey avait reçu le plus mauvais accueil de la part des troupes auxquelles il venait annoncer que le gouverneur Emin, réuni à Stanley, avait décidé de s'en retourner à la côte et qu'il exhortait ses gens à en faire autant.

Refusant de battre en retraite devant le Mâhdi, les troupes égyptiennes déclarèrent vouloir continuer la lutte, et défendre ces Provinces équatoriales qui leur avaient été confiées ; et comme Sélim-Bey insistait pour leur faire adopter au contraire la résolution de s'en aller, il fut déposé de son commandement. Une révolution complète s'en suivit : privées de leur chef, livrées à elles-mêmes et désormais sans discipline et sans cohésion, ces troupes, qu'inspirait cependant un sentiment profond de dévouement au devoir, se mirent en révolte ouverte contre les ordres d'Emin, qui leur enjoignait de rétrograder avec lui.

A l'annonce de ces événements Emin, comprit que c'en était fait de son autorité, et que le fruit de ses treize années de labeur venait d'être irrémédiablement perdu, grâce à la trop grande hâte qu'avait mise Stanley à vouloir faire adopter l'abandon des Provinces équatoriales.

Il ne restait à Emin qu'à se résigner.

Et ce jour-là, prenant par la main sa petite fille Férida, il quitta son camp des bords du beau lac ; et tristement il gravit avec son enfant la côte de Kavalli, pour se rendre auprès de Stanley, entre les mains de qui il allait désormais livrer son sort, avec celui des provinces égyptiennes du Soudan.

Adolphe Burdo.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

# MAXIMES

Savez-vous ce que c'est que le devoir? C'est ce qu'on exige des autres.

—

Un de mes amis, très paresseux, disait : « Inutile de rien apprendre pendant la vie, puisqu'on saura tout après la mort. »

—

Le jeu est la distraction des gens d'esprit et la passion des imbéciles.

—

Ne faites que des aumônes anonymes. Elles ont ce double avantage qu'elles suppriment à la fois l'ingratitude et l'abus.

—

Ceux-là ont mérité leur malheur qui n'ont pas su en tirer profit

—

Les hommes regardent les femmes de la tête aux pieds, les femmes regardent les hommes des pieds à la tête.

—

Faire ne sert pas à grand'chose; dire ne sert à rien.

—

Dieu a fait les imbéciles pour que les gens d'esprit regrettent moins la vie.

—

Il est plus facile d'être bon pour tout le monde que pour quelqu'un.

—

La Rochefoucauld a dit : « Nous avons tous assez de force en nous pour supporter le malheur des autres. » Il aurait pu ajouter : « mais nous n'en avons peut-être pas autant pour supporter leur bonheur. »

Alexandre Dumas fils,
de l'Académie Française.

Digitized by Google

# LA COMÉDIE POLITIQUE

## SOUVENIRS D'UN COMPARSE

### I

J'ai recueilli une singulière histoire à propos de la lamentable expédition du Mexique.

Je me trouvais à l'ouverture de la chasse à Bressoy chez le marquis de Béthisy avec M. Émile Perrin.

M. Perrin possédait, entre autres facultés de premier ordre qui firent justement sa fortune et sa haute situation, une qualité exceptionnelle : il était d'une discrétion absolue. Alors qu'il dirigeait l'Opéra pour le compte de la liste civile impériale, dans un temps où la presse ne disait que ce qu'on lui permettait de dire, il savait de première main tous les faits, tous les cancans, toutes les aventures tapageuses de la cour, de la ville et de la politique. Jamais les plus familiers, les plus intimes de son cabinet ne le surprirent à raconter une histoire. Il écoutait volontiers ces gens si nombreux que le besoin de se mettre en évidence, de paraître bien informés faisait parler. Mais il restait muet. Toujours poli, froid, impénétrable, il semblait s'être fait une loi de ne jamais dire un mot, de ne jamais même répondre à la question la plus simple, sans avoir pris son temps, ce qui faisait écrire un jour par Édouard Lemoine : « M. Perrin est comme une glace, il est poli et il réfléchit. »

Il paraissait dur, égoïste et quelquefois sans pitié. Au fond il était doux, affectueux et compatissant. Mais, comme tous les timides, il exagérait ses mauvais côtés. Un des axiomes sous lesquels il drapait sa faiblesse était celui-ci : « Quand on a pris une résolution, il faut l'exécuter avec une hache »; et quand on

Digitized by Google

le voyait briser impitoyablement tout ce qui pouvait compromettre ou amoindrir ce succès dont il avait fait son dieu implacable et tyrannique, personne ne soupçonnait quelles hésitations, quels combats, quelles angoisses avaient souvent torturé cette sensitive avant qu'elle eût reployé ses feuilles pour se transformer en lame de couteau.

Il y avait cependant quelques occasions où Perrin redevenait lui-même, dépouillait sa cuirasse et la reléguait pour un jour au magasin des costumes et des accessoires. C'est quand il s'arrachait à son âpre labeur pour une partie de chasse. L'homme raide et gourmé se transformait, quand il se trouvait dans un champ de trèfle avec un fusil sous le bras; c'était alors le compagnon le plus gai et le plus expansif qu'on pût souhaiter.

C'est ainsi que je le rencontrai à Bressoy.

Parmi les invités se trouvaient plusieurs diplomates, entre autres le chevalier Nigra et le ministre de Hollande, oncle de Mme de Béthisy. Je ne sais comment, au lunch qui avait lieu au milieu de la journée, la conversation tomba sur le lugubre drame du Mexique. Il faisait très chaud; la brioche classique fut arrosée de pas mal de verres de vin de Bordeaux et de Madère. Les langues s'étaient déliées, même celles des ministres plénipotentiaires, et chacun, sauf Perrin, avait dit son mot sur la sombre histoire.

Nous nous remettions en chasse lorsqu'un orage subit força chacun de chercher un abri. Perrin et moi nous eûmes la chance de nous trouver près de la taupinière d'un cantonnier. Nous nous y établîmes de notre mieux.

« Et penser, me dit mon compagnon, que cette horrible mort a peut-être pour cause une loge d'opéra!

— C'est le verre d'eau de Scribe transformé en tragédie, répondis-je pour le piquer, car je flairais une histoire.

— Non, reprit-il, c'est plus sérieux que vous ne pouvez le croire, » et, le premier pas fait, il continua sans s'arrêter :

« Vous savez que c'est M. Walewski, alors qu'il était ministre d'État, qui m'a nommé directeur de l'Opéra; vous savez également combien il aimait tout ce qui touchait à la littérature, aux beaux-arts et aux théâtres. Lorsque, quelques mois plus tard, il crut devoir donner sa démission, à propos d'une évolution inattendue dans la question romaine, une des choses que M. et Mme Walewski regrettèrent le plus, ce fut leur loge d'entre les colonnes,

Digitized by Google

à l'Opéra. Ils me recommandèrent donc de saisir la première occasion possible pour leur trouver un abonnement de huitaine.

« Malheureusement, ce n'était pas chose facile. Une loge au premier rang est plus rare qu'une ambassade. Cependant, au bout de quelques mois, il se produisit une quasi vacance. Le baron James de Rothschild venait de perdre son fils aîné. Toute sa famille se trouvait pour longtemps en grand deuil, et dans cette maison si bienfaisante, si généreuse, mais si bien administrée, on ne tolère pas de dépense inutile. Le baron me fit donc connaître qu'il désirait céder sa loge pendant un an, à la condition expresse de pouvoir la reprendre ensuite. C'était une faveur que la liste civile n'accordait jamais. En présence du nombre sans cesse croissant de postulants, tout abonné qui renonçait, même momentanément, à sa loge, était déchu de tous ses droits. Cependant, en cette circonstance, la qualité de l'abonné était telle que je dus en référer au comte Bacciochi, surintendant des théâtres impériaux. Le comte accéda facilement à la demande de M. de Rothschild. Mais quand je lui proposai de faire profiter l'ancien ministre d'État de la vacance, ce fut une autre affaire.

« — Morny m'a aussi demandé une loge depuis longtemps, me répondit-il, et je n'ai aucune raison de lui préférer M. Walewski.

« La raison, c'était que M. Bacciochi s'était brouillé avec M. Walewski précisément à cause de l'Opéra. Le ministre, pendant qu'il était au pouvoir, avait refusé au premier chambellan certaines prérogatives, certaine autorité dans l'administration de l'Opéra auxquelles celui-ci croyait avoir droit. *Inde iræ.*

« J'allai raconter assez piteusement au comte Walewski ce qui se passait.

« — Je vous remercie, me dit-il d'un ton un peu sec, ne vous en occupez plus. J'en fais mon affaire.

« La lutte fut, à ce qu'il paraît, longue et acerbe. Ce ne fut qu'au bout de deux mois qu'une lettre du surintendant me notifia que, par *ordre de l'Empereur*, la loge était donnée au duc de Morny.

« Quand je fis part de cette décision à M. Walewski, il se contenta de me répondre :

« — Que voulez-vous! L'Empereur, en ce moment, a plus besoin de Morny que de moi. Je regrette seulement que Bacciochi, avec sa rancune de Corse, ait réussi à nous brouiller d'une façon irréparable.



Digitized by Google

« Oui, continua-t-il, il a trouvé moyen de faire une affaire d'État de cette ridicule question de loge, que j'aurais arrangée en deux mots avec Morny la première fois que nous nous serions rencontrés. Bacciochi la porta jusqu'à l'Empereur, sans même me prévenir. Morny fut très blessé de ce procédé, dont il me crut coupable. Je m'offensai de ses soupçons et de ses reproches. Bref, cette bulle de savon grossit jusqu'à devenir une lutte d'influence et de crédit auprès du Souverain.

« J'aimais beaucoup Morny et il me le rendait certainement. Nous avions été camarades d'enfance, amis de jeunesse. Depuis l'Empire, nous n'avions jamais agi sans nous être consultés ensemble. Au conseil des ministres, au conseil privé, nous étions toujours deux têtes dans un même bonnet, et cela nous était facile, car nous n'avions tous deux qu'un seul et même guide, notre affection et notre dévouement pour l'Empereur.

« Mais, dès ce moment, Morny affecta de m'éviter, d'être toujours d'un avis contraire au mien. C'est à cette époque que la question du Mexique commença à devenir inquiétante. Dès le principe, je m'étais opposé aussi énergiquement que possible à la continuation de l'expédition, et Morny avait été de mon avis. Il devint tout à coup le plus ardent partisan de cette campagne. Une députation mexicaine, que présidait Don Gutierrez de Estada, venait offrir le trône des Incas à l'archiduc Maximilien. Celui-ci avait subordonné son acceptation à l'envoi d'un corps de 20,000 hommes de troupes françaises et à l'assurance d'un subside de trois cents millions.

« Dans le grand conseil qui eut lieu à cette occasion, il avait été décidé que l'intérêt de la France ne justifiait ni ne permettait de pareils sacrifices, et qu'on inviterait poliment la députation mexicaine à chercher un autre souverain.

« Ce conseil avait eu lieu un samedi. A son issue, je repartis pour Étiolles, où j'étais installé avec ma famille et où je comptais bien passer quelques jours tranquilles, lorsque le lundi matin, je reçus une dépêche me convoquant d'urgence pour un nouveau conseil qui devait avoir lieu le jour même.

« Malgré toute ma diligence, je ne pus prendre que le train de 10 h. 15, et le conseil était commencé depuis longtemps quand j'arrivai aux Tuileries. A ma grande surprise, on y discutait les voies et moyens pour fournir à l'archiduc Maximilien les subsides en hommes et en argent dont il avait fait une condition

Digitized by Google

*sine qua non* de son acceptation et qu'on était si résolu à lui refuser l'avant-veille.

« L'Impératrice, qui assistait à la séance et qui vit ma surprise, me fit un signe et m'emmena dans un coin.

« — Vous ne savez donc pas ce qui se passe? Eh bien, ajouta-t-elle, Gutierrez, qui ne veut pas se rembarquer sans un souverain, est allé proposer la couronne du Mexique à Morny, qui l'a acceptée, si Maximilien persiste dans son refus. L'Empereur est furieux, mais Morny ne veut rien entendre. Vous comprenez quel effet cela produirait à la Chambre et dans le public. Il faut donc que Maximilien accepte et qu'on lui donne ce qu'il demande.

« Et voilà comment, ajouta M. Walewski, Bazaine partira prochainement avec un corps d'armée, comment le Comptoir d'Escompte va émettre un emprunt mexicain, et comment nous nous engageons de plus en plus dans ce terrible engrenage.

« Et quand je pense, ajouta l'ancien ministre d'État en terminant cette stupéfiante confidence, que si je n'avais pas été brouillé avec Morny, je l'aurais certainement empêché de faire un pareil coup de tête ! »

A ce moment, deux ou trois coups de fusil retentirent dans la plaine.

Perrin se précipita hors de la hutte. La pluie avait cessé.

« Ceci entre nous, bien entendu, » me dit-il.

Je ne répondis que par un geste, car mon chien venait de tomber en arrêt, en entrant dans un chaume.

Je pense pouvoir aujourd'hui raconter cette curieuse conversation. Mais c'est égal, s'il n'avait pas fait aussi chaud ce jour-là, et si Perrin, qui ne buvait jamais que de l'eau, n'avait pas pris deux verres de vin de Madère, au milieu de la chasse, je crois que cette parcelle de l'histoire, si c'est de l'histoire, serait restée inconnue de moi et de bien d'autres.

Paul Dhormoys.

(*A suivre.*)

---

Digitized by Google

# FIN DE RÊVE[1]

(*Suite.*)

## VI

### UNE AME MORTE

La revue du 14 juillet avait été la constatation éclatante des progrès réalisés par l'armée. Mais cette cérémonie d'apparat, élaborée de longue main, et à laquelle n'avaient pris part que des troupes instruites à l'avance du rôle qu'elles devaient jouer, ne fournissait aucune indication sur les mérites ou les vices du système adopté pour faire passer nos forces du pied de paix au pied de guerre. Les Chambres avaient bien accordé au ministre de la Guerre du précédent Cabinet les crédits nécessaires à la mobilisation d'un corps d'armée; mais l'émoi provoqué dans le pays par l'annonce seule de cette mesure, et l'attitude de certaines puissances, avaient obligé le gouvernement à laisser les crédits sans emploi. L'opinion s'était ainsi répandue que le projet avait été définitivement abandonné. Costalla jugea au contraire qu'il importait au prestige de la France de procéder enfin à cette épreuve, dût la susceptibilité jalouse de nos voisins s'alarmer de cet acte d'indépendance.

Un essai de mobilisation partielle fut donc décidé en conseil. Afin de donner à cette expérience toute la valeur désirable et

(1) Voir les numéros des 10 et 25 janvier, et 10 février 1890.

Digitized by Google

d'en faire précisément la répétition générale d'une véritable mobilisation de guerre, on convint de tenir le projet du gouvernement secret. L'époque et le corps d'armée désignés, ainsi que le thème des opérations, ne devaient être révélés qu'au moment même où serait lancé l'ordre qui mettrait en branle toute l'immense machine. Quelques officiers de l'état-major du ministre de la Guerre, seuls mis dans la confidence, travailleraient avec leur chef à l'élaboration du plan définitif.

Or, deux jours avant la date fixée, un journal de Paris, l'*Étoile*, annonça que le 12e corps d'armée devait être mobilisé le surlendemain, et publia le programme exact des manœuvres qu'il allait avoir à exécuter.

Cette divulgation excita au plus haut point la surprise et la colère de Costalla. Le préfet de police, le procureur général reçurent l'ordre d'ouvrir une enquête immédiate, à laquelle le ministre de l'Intérieur devait prêter le concours des plus habiles agents de la Sûreté.

Le premier point établi fut que les renseignements avaient été vendus à l'*Étoile* par un certain Aubry, soi-disant « homme d'affaires », qui n'était en réalité qu'un aventurier de la pire espèce, associé à une dame Godefroy, que les rapports de police signalaient elle-même comme intrigante dangereuse. Le journal ne paraissait pas avoir eu dans cette affaire d'autre mobile que de donner à sa clientèle une preuve de la promptitude et de la sûreté de ses informations. Il n'en était pas moins certain — l'exactitude et la précision des détails publiés le démontraient indubitablement — que des pièces destinées à demeurer secrètes, des documents confidentiels concernant cette épreuve de mobilisation avaient été copiés ou soustraits. L'enquête devait donc continuer. On était bien sur la piste, d'un des coupables; mais il y en avait d'autres, évidemment, qu'il fallait découvrir et frapper, surtout si — comme le juge d'instruction inclinait à le croire, — la communication n'avait été faite au journal qu'en vue de provoquer sur le marché une de ces paniques favorables aux coups de Bourse, dont quelqu'un, sans doute, avait profité, celui-là même qui, selon toute vraisemblance, avait conçu le plan de cette machination, et s'était servi d'obscurs comparses pour l'exécuter, sans se compromettre lui-même.

Le 13 septembre, le chef de la Sûreté vint rendre compte à Costalla du résultat des perquisitions ordonnées chez Aubry et

Digitized by Google

chez la dame Godefroy. On n'avait pas réussi à mettre la main sur Aubry. Cet individu n'avait pas de domicile fixe : sans doute il se cachait, ou bien il avait quitté la France au premier bruit des poursuites intentées à l'*Étoile*. Quant à la Godefroy, — une affreuse petite femme contrefaite et voûtée, les lèvres peintes, les sourcils passés au crayon magique, couverte de bijoux faux, — on l'avait trouvée chez elle, rue Bergère, dans un appartement dont le luxe et le clinquant étaient bien le cadre qui convenait à sa physionomie de vieille entremetteuse. Lorsque les agents étaient arrivés, elle leur avait ri au nez, d'un air fort insolent, et avait dit, en montrant une cheminée pleine de papiers brûlés : « Je vous attendais... Vous arrivez trop tard!... » Sans se déconcerter par cette assurance, les agents avaient procédé à une perquisition minutieuse, au cours de laquelle l'un d'eux était parvenu à découvrir, soigneusement dissimulée derrière la boiserie d'un placard, une forte liasse de lettres et de papiers divers, qu'on avait aussitôt remise entre les mains du juge d'instruction. En voyant qu'on avait trouvé sa cachette, cette femme était entrée dans une colère terrible, s'était mise à injurier grossièrement les agents, à crier qu'elle les ferait révoquer tous, qu'elle se moquait de la justice... On avait eu toutes les peines du monde à l'entraîner au Dépôt, où elle avait été mise immédiatement au secret. Le chef de la Sûreté avait été frappé de l'audace extraordinaire dont la mégère avait fait preuve. Il en concluait qu'elle devait avoir quelque protecteur mystérieux, sur qui elle comptait pour se tirer d'affaire. Cette hypothèse était d'ailleurs confirmée par un fait singulier : condamnée quelque temps auparavant à trois mois de prison pour tentatives de corruption exercées sur un fonctionnaire public, à l'occasion d'une adjudication de travaux, la Godefroy n'avait jamais fait sa peine, ce qui ne pouvait s'expliquer que par l'intervention en sa faveur d'une influence occulte et puissante...

Ce jour-là, Costalla dînait chez son frère. Il avait quitté le ministère un peu avant sept heures, et était arrivé rue du Mont-Thabor, soucieux et préoccupé. La vue de sa belle-sœur, à laquelle il témoignait beaucoup de sympathie, d'estime et d'affection ; de ses neveux qu'il chérissait tendrement, l'avait rasséréné. Pendant le repas, il avait causé de mille choses tout à fait étrangères à la politique, bavardé avec les enfants, improvisé un conte de fées, — tribut qu'ils exigeaient de lui chaque fois qu'il

Digitized by Google

venait... Puis, le dîner achevé, il s'était mis à former avec leur mère de beaux projets d'avenir pour chacun d'eux. Celui-ci serait soldat, celui-là entrerait à l'École des Beaux-Arts; lui-même avait toujours regretté de ne pas être peintre ou sculpteur : il serait donc singulièrement heureux de voir l'un des siens choisir la carrière des arts. Comme d'habitude, Morgan avait à peine prononcé quelques paroles. Le regard vague, l'étrange pli vertical, — qui, seul, sur cet énigmatique visage, révélait l'incessant travail intérieur de la pensée, — plus profondément creusé que jamais entre les sourcils, il s'absorbait dans une de ces méditations intenses dont il n'avait jamais confié le secret à personne. Et à les voir, l'un froid, silencieux, arpentant le fumoir les mains derrière le dos, la taille sanglée dans une redingote noire d'une méticuleuse propreté; — l'autre, effondré dans un fauteuil, le gilet déboutonné du bas, afin de digérer plus à l'aise, parlant avec enthousiame de Rubens, son peintre favori, sans souci de la cendre du cigare répandue sur ses habits, — on devinait qu'il y avait, au moral comme au physique, de profondes et essentielles dissemblances, une radicale antithèse d'instincts, de sentiments et d'idées entre ces deux hommes sortis, par un hasard étrange, du même sein.

— Eh bien! demanda tout à coup Morgan, et cette affaire de l'*Étoile*, où en est-elle? Êtes-vous toujours décidés, comme on le prétend, à faire un tas d'histoires au sujet de cette publication du plan de mobilisation?...

— Plus que jamais, répondit Michel. Nous voulons savoir qui a fait le coup, et nous le saurons.

— C'est donc si grave que cela, d'avoir fait connaître le lundi au public ce que vous deviez lui apprendre le surlendemain?...

— Comment, si c'est si grave! Des pièces confidentielles volées, — volées au ministère de la Guerre!... Toutes les espérances que je fondais sur cette expérience, déçues par la divulgation du plan qui devait rester secret jusqu'à la dernière minute! Tout cela pour favoriser sans doute quelque sale tripotage de Bourse! Et tu demandes si c'est grave?... Ce n'est pas grave, mon cher, c'est criminel!

— Soit!... Alors, l'instruction marche?

— Oui, le gredin qui a vendu la pièce au journal n'est pas encore arrêté, mais tu as vu sans doute, dans les journaux de ce soir, qu'on a fait une bonne prise, — une certaine Godefroy...

Digitized by Google

— Oui, je sais... Mais on n'a rien dû trouver d'important chez elle.

— On n'a rien dû... Que veux-tu dire par là?

— C'est bien simple... Les journaux annoncent qu'elle avait brûlé ses papiers quand les agents sont arrivés : je pense donc qu'on n'a rien dû trouver.

— Ah! c'est ça?... Eh bien! tu te trompes... Elle n'a pas tout brûlé. Elle en avait mis un assez grand nombre en réserve dans une cachette qu'on a découverte. Cela ne se sait pas encore : ne le dis à personne...

— Ah! fit simplement Morgan. Il reprit, de sa voix sèche et brève, après un silence de quelques secondes :

— Alors on a saisi des papiers... Intéressants, ceux-là, sans doute?

— Comment veux-tu que je le sache? C'est au juge d'instruction qu'on les a remis, naturellement.

— Ah! oui, c'est vrai... Mais est-ce que tu n'auras pas la curiosité de savoir un peu ce qu'il y a dedans?

— Ça, mon petit, ça ne te regarde pas... Comme ministre de la Justice, j'ai le droit de me faire tenir au courant de l'enquête. Mais je ne sais pas si j'userai de ce droit : je ne veux entraver en rien l'action de la justice.

— C'est beau, ça!...

Le lendemain matin, Costalla travaillait dans son cabinet, quand un huissier vint lui dire que le procureur général demandait à le voir immédiatement. Introduit aussitôt, ce magistrat exposa, d'un ton fort ému, qu'il avait cru devoir, sans retard, aviser son chef de la tournure nouvelle que prenait l'affaire. En effet, le juge d'instruction avait à peine commencé le dépouillement de la liasse saisie chez la Godefroy, qu'il avait mis la main sur des papiers très compromettants pour un personnage ayant une situation considérable au ministère de la Guerre...

— Un officier! s'écria Costalla. Vous devez vous tromper, monsieur!

— Hélas! le doute n'est pas possible, monsieur le Ministre!...

Et, complétant les indications sommaires qu'il venait de donner, le procureur raconta que le général de brigade Ayguebelle, sous-chef d'un des plus importants services au ministère de la Guerre, était en relations d'affaires avec la Godefroy; que les quelques lettres déjà lues prouvaient, jusqu'à l'évidence, qu'il se livrait, de

Digitized by Google

concert avec cette aventurière, aux plus coupables intrigues; que, criblé de dettes, en proie aux usuriers, il s'était fait, à plusieurs reprises, avancer par elle de l'argent pour prix de services qu'il lui avait rendus; que ces services paraissaient avoir consisté principalement à patronner auprès de l'administration des fabricants de fournitures militaires, des inventeurs qui, en échange de commandes obtenues, versaient à la Godefroy de fortes sommes sur lesquelles il touchait lui-même une remise. Les accointances malheureusement démontrées du général avec l'associée d'Aubry permettaient de supposer, — bien qu'on n'eût encore rien trouvé de positif sur ce point, — qu'il n'était pas étranger à la divulgation du plan de la mobilisation; et sa détresse expliquait assez comment, d'expédient en expédient, il en était arrivé à concevoir sans doute l'idée de tenter quelque coup de Bourse sur une baisse artificiellement provoquée.

— Quelle honte!... Quelle honte!... répétait Costalla. Tout s'explique maintenant : l'audace de la Godefroy, ses menaces aux agents... Voilà bien le protecteur mystérieux dont me parlait le chef de la Sûreté...

Il s'était levé, très ému, et marchait à grands pas dans le cabinet.

— Mise à la retraite par retrait d'emploi... c'est la première chose à faire... Après cela, des poursuites!...

Il s'arrêta, comme effrayé de ce qu'il venait de dire.

— Un général sur les bancs de la correctionnelle, à côté de cette gueuse!... Oh! ce n'est pas possible!... Alors, quoi?... Étouffer l'affaire? Donner à Ayguebelle les moyens de fuir?... Mais s'il fuit, tout le monde comprendra qu'il est complice de la Godefroy, c'est à peine si le scandale sera moindre, et nous aurons commis en pure perte un acte de faiblesse et une iniquité... Voyons! Monsieur le procureur général, aidez-moi, trouvez quelque chose que je puisse proposer à mes collègues!

Le procureur hocha tristement la tête :

— Si c'est à l'homme que vous vous adressez, monsieur le Ministre, il vous répondra que c'est pour lui comme pour vous une humiliation et une douleur de voir un des chefs de notre armée mêlé à ces ignominies. Si c'est au magistrat, il ne peut vous dire qu'une seule chose : c'est qu'en laissant échapper ce coupable, vous perdez le droit de frapper les autres.

— C'est vrai... Mais s'il faut que justice soit faite, il faut sur-

Digitized by Google

tout que l'honneur de l'armée soit sauf... Il y a un moyen peut-être de le sauver... Monsieur le procureur général, veuillez passer dans cette pièce et attendre... J'aurai l'honneur de vous prier de rentrer dans quelque temps.

Le procureur s'inclina et passa dans la pièce voisine. Costalla se mit à son bureau, écrivit quelques lignes, sonna et dit à l'huissier :

— Cette lettre au ministère de la guerre, par un planton à cheval, et vivement!

Le général Ayguebelle avait eu de beaux débuts dans la carrière militaire. Laissé pour mort dans les fossés du Mamelon-Vert, blessé de nouveau à Magenta, puis au siège de Puebla, il passait en 1870 pour un des plus brillants officiers de l'armée. Après la guerre, il fut envoyé comme colonel dans une grande ville du Midi. A courir, comme il l'avait fait depuis sa sortie de Saint-Cyr, les grands chemins de Crimée, d'Italie, d'Afrique et du Mexique, il avait contracté des habitudes aventureuses, un goût de l'imprévu, du changement, un besoin de vie intense et accidentée, que les labeurs paisibles, un peu monotones de la garnison pouvaient difficilement satisfaire. De ces expéditions lointaines, à travers tant de peuples divers par les usages, la religion, la conception du bien et du mal, — du spectacle presque quotidien pendant vingt ans, de la force triomphante, du pillage, des razzias, des maraudes, de l'assouvissement impuni des passions brutales que la guerre déchaîne, en même temps qu'elle éveille les plus hautes vertus, — ce sabreur avait rapporté un mépris hautain de la morale bourgeoise, les instincts d'un reître égaré dans une société régulière et se heurtant à ses conventions, qu'il ne comprend pas, avec la même surprise et la même irritation qu'un animal de proie aux barreaux de sa cage. La notion du devoir ne s'était pas encore oblitérée totalement en lui, comme il arriva par la suite, mais elle s'était déjà, si l'on peut dire, rétrécie; sa conscience ne lui imposait rien, au delà de l'observance extérieure et en quelque sorte machinale, de la discipline et de l'honneur professionnels. Pour se distraire, retrouver ces émotions vives dont il était maintenant sevré et qui étaient pour lui le ragoût indispensable de la vie, Ayguebelle se mit à jouer. Le jeu s'abattit sur lui comme une de ces passions foudroyantes de la quarante-cinquième année, qui s'emparent de l'homme tout entier et le

Digitized by Google

consument jusqu'aux os. Il jeta successivement dans le gouffre sa petite fortune personnelle, l'argent de ses parents et de ses amis. Alors, degré par degré, le malheureux commença de descendre, de s'avilir. Après le jeu, ce fut la débauche, et avec la débauche, ce fut l'absinthe. Une circonstance heureuse parut devoir le sauver. Ses états de services étaient tellement brillants, qu'il reçut, après quelques années passées dans le grade de colonel, les étoiles de brigadier et fut choisi pour un poste important dans les bureaux du ministère de la Guerre. Mais il était trop tard : ses trois vices le tenaient d'une forte prise et ne devaient pas lâcher leur proie. Sa situation et sa résidence nouvelles allaient même lui fournir les moyens de les assouvir avec plus de facilité que dans une ville de garnison. Sa besogne finie au ministère, — il l'accomplissait avec une ponctualité qui faisait illusion à ses chefs et dissimulait les désordres de sa vie privée, — le général devenait, jusqu'à une heure avancée de la nuit, l'hôte des tripots et des maisons louches. Il rentrait chez lui hébété, le cerveau vide, le corps flasque, buvait coup sur coup plusieurs gorgées de son affreuse liqueur, s'enivrait d'une ivresse morne, puis s'endormait d'un lourd sommeil, pour recommencer le lendemain. A passer ainsi toute une partie de son temps au milieu de compagnons de jeu suspects, d'entremetteuses et de filles, lambeau par lambeau, sa dignité, sa fierté s'en allaient. Ce qu'il y avait de meilleur en lui, sa vaillance, l'élan héroïque de son âme et de sa chair vers le péril, l'abandonnaient même. On lui offrit successivement du service actif en Tunisie, puis au Tonkin : il refusa. Les fatigues, les blessures, les clairons sonnant la charge ne le tentaient plus. La déchéance physique marchait de front avec la dégradation morale. Son allure devenait lourde; il prenait des goûts bas, fuyait la société de ses égaux, se plaisait au contraire dans un monde ignoble de bookmakers, de jockeys, d'entraîneurs, de ci-devant hommes du monde, décavés comme lui, de déclassés de toutes les carrières qu'il rencontrait dans les maisons de jeu. Il avait perdu peu à peu jusqu'à ce goût de propreté méticuleuse, ces habitudes de rangement méthodique qu'ont presque tous les vieux officiers. Le désordre et l'incurie régnaient dans son appartement : du linge sale, des faux-cols, des cravates traînaient sur les meubles, avec des paperasses, des protêts, de vieux journaux, des vêtements jetés au hasard, des cigares à demi fumés, des verres poisseux. Ces petits détails mêmes disaient le renonce-

Digitized by Google

ment définitif à la lutte contre les honteuses passions auxquelles il était maintenant asservi, l'abandon de soi-même, et que cet homme ne dirigeait plus sa vie, qu'elle s'en allait à vau-l'eau, comme une épave.

Harcelé par ses créanciers et menacé par eux de voir mettre sur sa solde une saisie-arrêt qui l'eût gravement compromis en attirant l'attention de ses chefs sur son inconduite, le général accepta l'offre qu'on lui fit de le présenter à une certaine madame Godefroy, qui l'aiderait à se procurer des ressources. Cette femme vit tout de suite le parti qu'elle pouvait tirer d'un pareil client. Elle mit toute son astuce à s'emparer de lui, à l'alléger avec un art infernal de tout scrupule importun, à étouffer les timides et suprêmes protestations de cette conscience obscurcie. « Il avait besoin d'argent ? Quoi de plus simple ! Elle lui en ferait prêter par de braves gens qui seraient trop heureux d'obliger ainsi le général, en échange de petits services qu'il leur rendrait. Et quels services ? Un rien, un mot adroitement dit à tel chef de division ou de bureau pour obtenir une fourniture, une petite commande, l'adoption d'un nouveau modèle de gamelles, de sacs ou de brancards... Il ne trouvait plus de crédit nulle part, était noté comme insolvable par tous les usuriers de Paris ? La belle affaire ! Elle se chargeait de le remettre à flot en lui négociant ses billets, dont personne ne voulait plus... » Elle en avait ainsi pour vingt mille francs, signés de son nom, et le tenait par là, — comme par les lettres compromettantes qu'elle avait eu l'habileté de se faire écrire, — se servant de tout cela contre lui, comme d'un mors dont elle le secouait rudement dès qu'il essayait de broncher, de se dérober à l'impérieuse domination qu'elle exerçait sur lui. Et depuis deux ans déjà que durait entre eux ce commerce, les derniers vestiges de sens moral qui subsistaient encore dans Ayguebelle avaient été si bien effacés par la main malfaisante de l'aventurière, que le misérable, épuisé d'ailleurs de corps et d'esprit par la vie qu'il menait, n'était plus qu'une sorte d'instrument inerte, dont la drôlesse se servait avec un cynisme tranquille pour assurer le succès de ses intrigues.

— Monsieur le général Ayguebelle ! annonça l'huissier, en laissant passer un homme grand et mince, à barbiche grisonnante et moustaches cirées, dont la prestance gardait quelque chose d'élégant et de jeune, qui contrastait étrangement avec le teint plombé, la mollesse des joues, le je ne sais quoi de sénile et d'usé

Digitized by Google

qu'accusaient la lourdeur des paupières et l'affaissement de la lèvre inférieure.

— Général, dit Costalla, si j'ai prié mon collègue de la Guerre de vous donner l'ordre de passer immédiatement à mon cabinet, c'est que j'ai des choses de la plus haute importance à vous dire... Vous l'avez deviné, sans doute; et vous savez, je suppose, quelles sont ces choses.

Il répondit simplement et sans trouble apparent :

— Je l'ignore, monsieur le Ministre.

— Vous l'ignorez ?... Apprenez donc que les soupçons les plus graves pèsent sur vous au sujet de la divulgation du plan de mobilisation.

Pas un muscle ne bougea sur ce morne visage. Il ne parut ni indigné, ni surpris, ni honteux de l'accusation, et dit tranquillement, d'une voix indifférente :

— Je ne suis pour rien dans cette affaire.

Alors Costalla, — dont la bonté naturelle se serait peut-être laissé attendrir, s'il avait eu devant les yeux le spectacle d'un coupable repentant — Costalla exaspéré par cette impassibilité, ne fut plus maître de son indignation. Il éclata en reproches véhéments, lui jeta à la face ses relations avec la Godefroy, ses tentatives pour procurer des commandes à des industriels, auxquels il vendait sa protection.

— C'est une erreur, interrompit le général. Je ne leur vendais pas ma protection, je leur promettais seulement d'appuyer leurs demandes ; et en échange de ce service, ils me rendaient celui d'escompter mes billets...

Tout l'homme était là, — dans cette distinction puérile entre deux degrés d'indignité, — tel que l'avaient fait l'inconduite, la recherche des expédients louches, la démoralisation progressive aboutissant de compromis en compromis, de défaillance en défaillance, de chute en chute, à une inconscience absolue dont la profondeur avait quelque chose d'effrayant, comme tout ce qui est insondable — et quelque chose aussi de désarmant, comme tous les phénomènes où l'on sent qu'il entre de la fatalité.

Costalla le regarda avec plus d'étonnement, cette fois, que de colère. Ayguebelle se tenait debout devant lui comme au port d'armes, avec ce je ne sais quoi de raide qui fige les attitudes d'un militaire de grade inférieur, quand il se trouve en présence d'un de ses chefs. Il n'avait pas l'air plus ému qu'au début de

Digitized by Google

l'entretien ; ses yeux ternes fixaient toujours sur Costalla le même regard éteint. Et l'on devinait bien, à le voir, que cette insensibilité n'était pas feinte, qu'il n'avait besoin d'exercer sur lui-même aucune contrainte pour voiler à ce point son regard, que s'il ne restait plus de flamme dans ses yeux, c'est que l'âme elle-même était morte en lui, et qu'il ne présentait plus qu'un simulacre d'homme, comme on rencontre des simulacres d'arbres qui demeurent debout, bien que leur cœur ne soit plus que pourriture et poussière.

Alors, devant ce malheureux qui ne comprenait pas, qui sans doute n'avait jamais compris la portée des actes auxquels il s'était prêté, devant ce lamentable débris d'un soldat autrefois fier et vaillant, devant cette épave humaine roulée en tous sens par les passions et qu'un flot fangeux apportait à ses pieds, Costalla se sentit pris de pitié, et c'est d'une voix moins rude qu'il se remit à lui parler.

— Écoutez-moi bien, général... Par le fait seul de vos accointances avec la Godefroy et des intrigues auxquelles vous avez participé, votre situation est perdue, irrémédiablement perdue... Vous allez être mis à la retraite d'une façon infamante, poursuivi devant les tribunaux, rayé des cadres de la Légion d'honneur...

Pour la première fois, un signe d'émotion parut sur le visage d'Ayguebelle. Ses lèvres remuèrent, il pencha un peu la tête et regarda sa rosette :

— Je l'avais pourtant bien gagnée, dit-il. Et ce simple mot, prononçé de cette voix douce et triste qui tremblait, fut plus déchirant qu'une plainte bruyante ou que des sanglots, car il évoquait, en regard de l'heure présente si honteuse et si triste, tout un passé plein d'actions héroïques, dont chacune avait contribué à parer la poitrine de cet infortuné du glorieux insigne qui allait en être arraché.

— Oui, certes, vous l'aviez bien gagnée, reprit Costalla. Pourquoi donc faut-il que vous ayez cessé d'en être digne ?...

Il fit le geste las et découragé de quelqu'un qui ne sait pas, qui ne veut pas faire l'effort de se placer en face de lui-même, et de chercher à déterminer les obscurs et lointains mobiles de sa conduite, — le geste navrant d'un vaincu de la vie qui met tout sur le compte de la fatalité, — et ne répondit pas.

Costalla continuait :

Digitized by Google

— J'ai cherché s'il n'y avait pas un moyen d'épargner à l'armée la honte dont elle se sentira couverte en voyant l'un de ses chefs assis sur le banc d'infamie, entre une aventurière et un escroc... Ce moyen existe... Réfléchissez un instant... Je pense que vous le trouverez... comme je l'ai trouvé moi-même...

Il parut chercher pendant quelques secondes et demanda :

— Vous voulez m'envoyer en mission à l'étranger ?...

— Pour représenter la France, n'est-ce pas, et l'armée nouvelle, celle qui vient de recevoir ses drapeaux !... Pour montrer au monde un de ceux qui la mèneront vers les Vosges et qui, en attendant les batailles futures, enseignent à nos soldats, par l'exemple d'une vie sans tache, le culte du devoir et de l'honneur !... Nous vous enverrions faire la fête à Rome, à Pétersbourg ou à Vienne, à Berlin, peut-être, vous, l'associé, le protecteur de la Godefroy, — et demain nous ferions signer au Président de la République le décret qui commue en quelque dix ans de maison centrale la peine de mort prononcée par un Conseil de Guerre contre un pauvre diable de militaire qui a levé la main sur son sergent !... Non, non, monsieur, ce n'est pas à vous donner une mission que j'ai pensé ! Cherchez autre chose !...

— Alors, je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur le Ministre.

— Je vais donc vous l'apprendre, puisque vous m'y forcez, — dit Costalla, d'un air grave qui donnait quelque chose de singulièrement solennel à ses paroles. — Le moyen qui vous reste d'échapper vous-même à l'ignominie et de ne pas laisser imprimer en votre personne une souillure à l'armée tout entière, c'est de prendre une de ces résolutions viriles qui réparent, qui effacent, parce qu'elles portent en elles une vertu souveraine de rédemption... Je pense que vous m'avez compris, cette fois, général... Sur cette croix, qui prouve que vous avez su regarder en face et sans trembler la mort, jurez que dans les vingt-quatre heures vous aurez pris cette résolution ; et moi, de mon côté, je vous jure que votre nom sera sauvé de la honte !...

Ayguebelle resta muet. Son visage flétri continuait à n'exprimer rien, — si ce n'est peut-être la secrète et insurmontable horreur qu'inspire presque toujours l'idée de la mort aux jouisseurs, dont l'énergie physique aussi bien que la vigueur morale s'est émasculée peu à peu dans le plaisir. Quand il se décida enfin à ouvrir la bouche, ce ne fut pas pour répondre s'il consen-

Digitized by Google

tait au pacte proposé, mais — ce qui prouvait clairement qu'il ne l'acceptait pas, — pour balbutier d'une voix chevrotante de nouvelles explications sur sa conduite. « Ce n'était pas lui qui avait livré le plan de la mobilisation du 12e corps. Peut-être, dans certaines circonstances, — il s'en apercevait maintenant, — avait-il agi avec légèreté... Mais communiquer des pièces confidentielles, jamais ! Il n'avait recommandé que des inventions utiles et après s'être assuré au préalable de leur mérite. Qu'y avait-il donc de si grave à cela ? On verrait bien, en le jugeant, qu'il avait été moins coupable que victime... »

Costalla l'écouta pendant quelques instants plaider ainsi, d'un ton pleurard de vieil enfant, les circonstances atténuantes de son déshonneur. Puis il alla ouvrir la porte de la pièce voisine, et, sans colère, mais avec une indicible tristesse :

— Monsieur le Procureur, le Conseil sera saisi dans deux heures de l'affaire du général Ayguebelle, et vous recevrez aujourd'hui même mes instructions au sujet des poursuites à exercer contre lui.

Et, détournant les yeux du coupable, il se laissa tomber avec accablement dans son fauteuil, tandis que le général, les talons joints, le haut du corps un peu penché en avant, s'inclinait militairement et sortait du pas raide d'un automate.

## VII

### MONSIEUR X***

Les journées qui suivirent furent pour Costalla au nombre des plus pénibles qu'il eût encore traversées. Il ne pouvait penser qu'à cette malheureuse affaire, et son irritation contre Ayguebelle augmentait. L'exaltation même de son patriotisme le rendait plus sensible qu'un autre à l'humiliation qu'infligeait à l'armée l'indignité d'un de ses chefs. Thérèse et Farjasse essayaient vainement de le calmer. Ils avaient été très frappés d'un détail auquel leur ami ne croyait pas devoir attacher d'importance, tant la culpabilité du général lui semblait irréfutablement établie sur tous les points : les papiers saisis chez la Godefroy, bien qu'ils démontrassent de la façon la plus évidente l'immoralité de ce

Digitized by Google

malheureux, ne prouvaient cependant pas qu'il eût trempé dans la divulgation du plan de mobilisation. C'est par induction, en concluant d'une vilenie à une autre vilenie, que le procureur général l'avait signalé comme l'auteur probable de la soustraction et de la communication des pièces. Or, il était à noter qu'Ayguebelle avait formellement repoussé cette accusation, alors qu'il n'essayait même pas de nier un seul des autres faits qu'on lui avait reprochés, et se contentait d'équivoquer sur eux. Cette remarque importante, que Thérèse et Farjasse avaient faite simultanément, au moment même où Costalla leur racontait son entrevue avec le général, leur donnait à penser que le scandale n'avait peut-être pas encore éclaté tout entier.

— Je ne serais pas étonné, avait dit Camille à Mme Gauthier, si la suite de l'instruction venait à révéler de nouvelles turpitudes, et je ne jurerais pas que ce pauvre Ayguebelle fût le seul, ni même le plus grand coupable... Il est trop clair que la publication du plan a été faite en vue d'un coup de Bourse : ne trouvez-vous pas que cela vous a un petit parfum yankee, Thérèse, qui décèle le Morgan ?... Rappelez-vous ce qu'il m'a dit après la distribution des drapeaux : il n'a vu dans cette belle manifestation qu'une probabilité de baisse sur la rente ! Qui sait si, ce jour-là même, ce ténébreux personnage n'a pas conçu l'idée de quelque vaste et malpropre spéculation, fondée sur l'effarement habilement provoqué du public ?... Aussi, quand je vois Michel se jeter à corps perdu dans cette affaire, suivre l'enquête avec un intérêt passionné, ne plus rêver que l'arrestation d'Aubry, le châtiment exemplaire de la Godefroy et d'Ayguebelle, j'ai peur... Quel drame ! s'il allait découvrir que son frère est — comme il pourrait se faire — l'un des auteurs, peut-être même l'auteur principal de cette machination !...

Les mesures prises en Conseil contre le général Ayguebelle, le jour même où le ministre de la Justice avait eu avec lui la pénible explication que l'on sait, — mise à la retraite par retrait d'emploi et internement à la prison du Cherche-Midi, — ces mesures de rigueur, succédant à l'arrestation de la Godefroy, avaient produit une impression de stupeur. L'opinion publique, vivement émue, accordait créance aux commérages les plus extravagants. On prétendait que le gouvernement avait mis la main sur une vaste association d'espionnage, organisée en vue de nous dérober et de livrer à l'étranger les plus importants



Digitized by Google

secrets de notre organisation militaire. Des journaux prenaient avec passion parti pour ou contre le général Ayguebelle : ceux-ci — le *Réfractaire* était du nombre — le traitant hautement de victime expiatoire qu'on offrait à la vindicte publique, afin de pouvoir lui soustraire d'autres coupables; ceux-là, stigmatisant au contraire sa conduite et félicitant le gouvernement de n'avoir pas hésité à le frapper. Enfin, un bruit assez étrange commençait à courir, sortant on ne sait d'où. Il se disait que les papiers saisis n'étaient pas compromettants pour Ayguebelle seul, qu'ils l'étaient encore bien davantage pour un individu dont il était fréquemment question dans les lettres adressées à la Godefroy, et qu'on désignait dans cette correspondance sous le nom de « Monsieur X... »

Qui était ce Monsieur X... ? Sur ce point essentiel, il restait de l'incertitude et l'on était réduit à mettre en avant plusieurs conjectures. Mais ce que l'on tenait pour démontré, c'est que la Godefroy vendait à beaux deniers comptants, grâces, faveurs, avancements, dispenses, places lucratives, distinctions honorifiques, décorations même, — le tout obtenu par l'entremise intéressée de M. X... Quant à Ayguebelle, il ne fallait voir en lui qu'un vulgaire comparse des intrigues de la Godefroy, un auxiliaire de rencontre dont elle se servait quelquefois — comme coûtant moins cher que l'autre, pour traiter certaines affaires concernant l'administration de la Guerre. L'affidé véritable, l'associé de tous les jours, qui s'adjugeait d'ailleurs sur les pots-de-vin une part proportionnée à l'importance de sa coopération occulte et à l'utilité de la protection dont il couvrait secrètement l'industrie de cette aventurière, — c'était, non pas ce pauvre diable de général qui allait, comme toujours, payer pour un autre, mais Monsieur X..., l'influent et mystérieux Monsieur X...

Enregistrée par quelques journaux, entre autres par le *Réfractaire* — qui s'était engagé à en démontrer sous peu l'exactitude, dès qu'il aurait terminé certaine enquête à laquelle il procédait lui-même, afin, disait-il, « de contrôler les résultats suspects de l'enquête officielle », — cette rumeur avait d'abord paru chose négligeable et peu sérieuse à Costalla.

— Encore une manœuvre du citoyen Vindex et de sa bande, avait-il dit à Farjasse : je devais m'y attendre... Tu verras qu'ils vont nous révéler un de ces jours que leur fameux Monsieur X... n'est autre que moi-même ou quelqu'un de mes amis !... En

Digitized by Google

somme, cette histoire est absurde... Comme si tout ne s'expliquait pas, le plus strictement mais aussi le plus naturellement du monde, par la canaillerie de cet Ayguebelle !... Il nie avoir livré le plan de mobilisation à Aubry. Parbleu !... S'il avouait cela, ce serait le Conseil de Guerre... Édouard m'en faisait, ce matin encore, la remarque !...

De plus en plus effrayé de la tournure que prenait l'affaire, Farjasse n'avait rien trouvé à répondre. Ce silence, l'air un peu contraint de son ami, avaient heureusement passé inaperçus de Costalla. Mais il n'en fut pas de même de la consistance prise, avec une extraordinaire rapidité, par la version nouvelle qui venait d'être jetée dans la circulation. Au bout de vingt-quatre heures, il n'était plus question à Paris que de « Monsieur X... » et des révélations promises sur son compte par le *Réfractaire*.

Ému et préoccupé de voir ses collègues mêmes lui demander si vraiment la Godefroy avait un autre complice que Ayguebelle, Costalla voulut en avoir le cœur net et pria le juge d'instruction commis à cette affaire de passer à son cabinet. Aux questions qu'il posa, sans cacher qu'à ses yeux le Monsieur X... dont il était tant parlé depuis quelque temps, et le général Ayguebelle, devaient être, non pas deux coupables distincts, mais un seul et même homme, le juge répondit, d'une manière un peu évasive : « La Godefroy avait fait preuve d'une rouerie et d'une astuce telles, que les interrogatoires, jusqu'à présent, n'avaient pas servi à grand'chose. Le dépouillement de la liasse trouvée chez elle, des papiers saisis chez le général, avaient présenté beaucoup de difficulté et pris beaucoup de temps, à cause de la multiplicité des pièces, de la nécessité de les classer méthodiquement, de les confronter. Un certain nombre, d'ailleurs, et des plus importantes, étaient rédigées en un langage de convention dont il avait fallu au préalable chercher la clé. Il était fréquemment question, dans les lettres des correspondants de la Godefroy, d'un certain Monsieur X... et d'argent remis « pour ses pauvres ». L'identité du général et de ce Monsieur X... n'était pas chose absolument impossible; toutefois elle n'était pas encore établie d'une façon claire et péremptoire. Sur ce point capital, le juge commençait même à concevoir des doutes, à soupçonner des complications qu'il ne prévoyait pas d'abord, des complicités inattendues sur lesquelles l'enquête, en se poursuivant, ne pouvait manquer de faire bientôt la lumière... »

Digitized by Google

Comme le magistrat achevait de donner ces explications, la porte s'ouvrit, et Morgan entra dans le cabinet.

— Je te dérange? demanda-t-il à son frère.

— Non pas... J'avais prié monsieur le Juge d'instruction de venir causer avec moi de cette affaire Godefroy-Ayguebelle. Nous avons fini : tu peux rester... Puis, se tournant vers le juge :

— Il est bien entendu, monsieur, que vous m'aviserez immédiatement de tout ce que l'instruction pourra vous apprendre sur ce Monsieur X...

— Ah! çà, dit Morgan, tu y crois donc aussi à ce Monsieur X...? Je n'aurais pas supposé que tu fusses naïf à ce point. Comment! tu ne vois pas que c'est un personnage fictif dont la Godefroy se servait comme d'un appât pour attirer des dupes, en faisant croire qu'elle avait les moyens d'obtenir tout ce qu'elle voulait! Mais cela est évident, cela crève les yeux, n'est-il pas vrai, monsieur le Juge d'instruction?

— Monsieur le Député, répondit celui-ci, je voudrais être aussi sûr de la chose que vous paraissez l'être vous-même. Cette explication, s'il était possible de l'admettre, aurait pour effet d'atténuer et de restreindre le scandale, — si retentissant, si regrettable déjà...

— Raison de plus pour n'en pas chercher d'autre! C'est le devoir du gouvernement de tout faire pour éviter un éclat plus grand encore.

— Mais c'est aussi le devoir de la justice de tout faire pour mettre la vérité, la vérité totale en lumière.

— Alors, ces absurdes commérages de journaux — et de quels journaux! — cette histoire à dormir debout d'un protecteur mystérieux et puissant qu'aurait eu la Godefroy, tout cela serait vrai!... Il y aurait vraiment un Monsieur X... — un Monsieur X... qui ne serait pas le général Ayguebelle?... Allons donc!...

Le juge d'instruction répondit gravement :

— Je ne prétends pas cela, monsieur... Je ne prétends rien... Je doute... je cherche... et je ne désespère pas de trouver... J'aurai l'honneur, monsieur le Ministre, de vous communiquer, ainsi que vous me l'avez ordonné, les nouveaux résultats de l'instruction, à mesure qu'ils seront acquis.

Et s'inclinant, il sortit.

— Voilà, dit Morgan, dès qu'il fut dehors, un jeune magistrat qui fait du zèle, qui veut découvrir quand même quelque chose

Digitized by Google

de rare, de compliqué, de saisissant... Je ne comprends pas que vous ayez eu l'idée de le commettre à une instruction aussi délicate. Il ne vous y fera que des balourdises !...

— Ah ! çà, répliqua Costalla, me diras-tu à qui tu en as, ce matin?... Tu es d'une humeur !... Qu'est-ce qu'il t'a fait, ce juge?

— Je n'aime pas les sots... Et cela m'ennuie de penser que je puis avoir affaire à un sot.

— Affaire à lui ?... A quel propos ?... Je ne vois pas... je ne comprends pas... ; mais parle donc... enfin !... Que veux-tu dire par là ?...

— Oh ! mon Dieu !... c'est bien simple... ne t'excite pas, je t'en prie ; ça n'en vaut pas la peine... T'a-t-il dit, ce petit monsieur rasé, si par hasard il a trouvé quelque billet de moi dans les papiers saisis chez cette femme ?

— Hein !... quoi ?... Une lettre de toi dans les papiers de la Godefroy ?

— Hé bien ! après ?... Crois-tu qu'une intrigante de profession comme elle, n'ait jamais écrit à personne? et que personne ne lui ait jamais répondu ? Sois tranquille, va ! bien d'autres que moi l'ont fait.

— Mais tu ne m'avais pas même dit, l'autre soir, quand nous avons parlé d'elle après dîner, que tu la connusses !

— Comment te l'aurais-je dit ? Je n'en étais pas sûr alors ; je connais tant de gens !... C'est seulement en y repensant que j'ai cru me souvenir qu'une dame Godefroy m'avait écrit à diverses reprises. J'ignorais que cette dame fût une aventurière ; le savais-tu toi-même il y a quinze jours ?... Je crois bien que j'ai dû donner l'ordre à mon secrétaire de lui répondre — ou que je lui ai adressé moi-même un certain nombre de billets sans importance... C'est pour cela que je te demandais si ton juge t'avait dit qu'il eût rencontré quelques lignes de mon écriture parmi les pièces dont il a commencé le dépouillement.

Tranquillement assis près de son frère, Morgan parlait posément, de sa voix nette et incisive, le visage aussi impassible, le regard aussi assuré que s'il se fût entretenu de quelque affaire indifférente concernant une tierce personne. La démarche qu'il tentait à ce moment était un de ces coups hardis qu'il méditait longuement et qu'il exécutait ensuite avec une froide et imper-

Digitized by Google

turbable décision. Un peu déconcerté d'abord, en apprenant la saisie de la liasse mise en réserve par la Godefroy, et convaincu que si cette femme avait conservé certains papiers au lieu de les brûler comme les autres, c'était sans doute qu'il se trouvait dans le nombre des lettres de lui qu'elle voulait garder pour s'en faire une arme au besoin, — Morgan avait jugé que le meilleur moyen de parer à ce péril était d'atténuer, par une confession partielle adroitement présentée, la fureur que Michel ne manquerait pas d'éprouver, en apprenant par d'autres, à l'improviste et sans les ménagements nécessaires, que son propre frère figurait parmi les correspondants de l'aventurière. Cette résolution prise, il était venu ce matin-là même au Ministère de la Justice, bien décidé à mettre au service de la redoutable partie qu'il allait jouer toutes les ressources de son esprit audacieux et retors.

Costalla s'était levé, en proie à une violente émotion.

George Duruy.

*(A suivre.)*

Digitized by Google

# SONNETS MÉLANCOLIQUES

## I

Je n'ai rien qui me la rappelle,
Pas de portrait, pas de cheveux ;
Je n'ai pas une lettre d'elle ;
Nous nous détestions tous les deux.

J'étais brutal et langoureux ;
Elle était ardente et cruelle ;
Amour d'un homme malheureux
Pour une maîtresse infidèle.

Un jour, nous nous sommes quittés,
Après tant de félicités,
Tant de baisers et tant de larmes ;

Comme deux ennemis rompus,
Que leur haine ne soutient plus,
Et qui laissent tomber leurs armes.

## II

Perdue en ce Paris profane,
Quel est ton pays et ton nom ?
Es-tu chaste comme Diane,
Es-tu fière comme Junon ?

Digitized by Google

Je te contemple et je t'admire !
Je me souviens, quand je te vois,
Des divinités d'autrefois,
Qui portaient la lance ou la lyre.

Nous vivons dans d'autres milieux.
O temps anciens ! Temps fabuleux !
L'Olympe était près du Parnasse ;

Et les déesses écoutaient
Les poètes qui les chantaient
Avec respect, amour et grâce.

III

Le temps et ses leçons amères
Ne nous guérissent qu'à moitié ;
Nous reconnaissons nos chimères,
Sans pouvoir les prendre en pitié.

Une heure après des maux sans trêves,
Nous nous arrêtons consternés ;
Et puis nous reprenons nos rêves
Que leur histoire a condamnés.

Poètes, quel sort est le nôtre !
Nous courons d'une erreur à l'autre,
Têtes folles et cœurs blessés ;

Dans ce besoin d'aimer immense,
Une voix nous dit : recommence,
Quand l'autre nous dit : c'est assez.

Henry Becque.

Digitized by Google

# CALINOT

L'existence de Calinot a toutes sortes de tableaux : Calinot restaurateur, — Calinot logeur, — Calinot commis, — Calinot garde national.

S'il fut tout cela, nul ne l'a jamais bien su. Le savait-il lui-même ? Il était de si bonne composition et faisait si peu de résistance à laisser mettre la main à ses souvenirs, à y laisser ajouter ! — Un beau jour, Camille lui persuada qu'il avait été marin ; et, depuis ce jour-là, Calinot se rappelait tout au moins une fois par mois ses impressions de la *Tremblante*.

Un grand corps monté sur des jambes d'échassier ; là-dessus, une tête blonde, chauve, inculte ; de la barbe ; les yeux bonasses ; la tête ballant en avant ; dans la pose, quelque chose comme le profil d'une canne à bec de corbin ; une voix pleine d'embarras, obstruée de bredouillements, notée tout au long de notes innotables ; — c'est ainsi fait qu'il a traversé la vie avec des vêtements trop larges sur son corps maigre, faisant rire tout le monde et s'amusant de voir rire tout le monde.

Les tréteaux du Pont-Neuf ont eu leurs sténographes ; pourquoi laisserait-on perdre ce monument de la *bêtise* française ?

A côté de cette épopée de cynisme, toute sanglante, de cet « Allons-y gaiement ! » de l'*Abbaye de Monte-à-regret*, — Jean Hiroux, — Calinot a sa place : c'est un lever de rideau avant la grande pièce.

Enfant, Calinot, en revenant de l'école, se bat avec un camarade et attrape une grande écorchure au front. Au dîner, son père lui dit : Qu'est-ce que tu as là ? — Papa, j'ai rien. — Mais si, tu as quelque chose. — Je me suis mordu au front ! — Imbécile ! est-ce qu'on se mord au front ? — Tiens ! je suis monté sur une chaise.

—

Moi, j'aime bien mieux la lune que le soleil. Le soleil, à quoi ça sert ? Il vient quand il fait jour, ce feignant-là ! Au lieu que la lune, ça sert à quelque chose : ça éclaire.

Digitized by Google

CAMILLE. — Veux-tu me mesurer ce tableau?
CALINOT. — Avec quoi!
CAMILLE. — Prends le mètre, il est sur la table.
CALINOT, mesurant. — Un mètre... heu... heu...
CAMILLE. — Eh bien, combien a-t-il?
CALINOT. — J'sais pas : le mètre n'est pas assez long.

—

CAMILLE. — Prends garde à ta pie, voilà le chat.
CALINOT. — Laisse donc! une pie, ça vit cent ans!

—

« Monsieur,

« Envoyez-moi les deux Boissieu que je vous ai demandés... » Ici le marchand de tableaux meurt. Calinot finit la lettre : « Je vous écris le reste par la main de Calinot, mon premier commis, vu que je viens de mourir d'une attaque d'apoplexie. »

—

CAMILLE. — Que tu es bête!
CALINOT. — C'est pas malin si je suis bête, on m'a changé en nourrice!

—

Calinot voit un moineau dans le jardin de Camille ; il l'ajuste. Il n'était pas bien pour le tirer ; il remonte l'escalier à pas de loup ; il ouvre bien doucement la porte de Camille, bien doucement la fenêtre de Camille qui dormait. — Pan!
CAMILLE, se réveillant en sursaut. — Hé?... hein? quoi?
CALINOT. — Tiens! j'avais tiré tout doucement.

—

« Moi, d'abord, je n'aime pas les lâchetés. Quand j'écris une lettre anonyme, je la signe toujours. »

—

*A M. le maître d'hôtel du Cheval Blanc, à Rouen*
(Seine-Inférieure).

« Monsieur,

« Je vous prie de me renvoyer mon couteau-poignard que j'ai oublié sous mon traversin dans la chambre n° 23.

« Votre dévoué
« CALINOT. »

Digitized by Google

En cachetant la lettre, Calinot retrouve son couteau-poignard.

« *Post-scriptum.* — Ne vous donnez pas la peine de chercher mon couteau-poignard; je l'ai retrouvé. »

CAMILLE. — Tu es bête!... puisque tu l'as retrouvé...

CALINOT. — C'est trop fort! Tu veux donc que cet homme s'échine à chercher mon couteau-poignard?

—

« Sont-ils bêtes ces gens qui donnent une lettre à un commissionnaire! Ils se figurent qu'il la porte; il ne la porte jamais. Moi, quand je veux être sûr, je vais toujours avec le commissionnaire. »

—

On proposait un parti à Calinot :

— Que diable veux-tu que je l'épouse, elle a le double de mon âge.

CAMILLE. — Qu'est-ce que ça te fait?

CALINOT. — Songe donc! quand j'aurai cinquante ans, elle sera centenaire.

—

CAMILLE. — Tâche donc de me rapporter des allumettes qui aillent.

Calinot remonte avec des allumettes.

CAMILLE. — Cré mâtin! elles ne vont pas, tes allumettes!

CALINOT. — C'est bien drôle, ça; je les ai pourtant toutes essayées.

—

CALINOT, logeur. — Oh! Monsieur, à tous les prix : dix, quinze, vingt-cinq. Voyez : la chambre est bien; c'est propre, il y a des rideaux, une table de nuit...

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est une truelle.

— Et ça!

— Du plâtre et du verre pilé.

— Tiens! pourquoi donc?

— C'est très commode. Figurez-vous, monsieur, que la maison est infestée de rats. Quand vous en voyez un, vous sautez sur la truelle et vous bouchez le trou. Dans les chambres à quinze francs, ils vous mangeraient le nez; on vous donne un masque en verre.

Digitized by Google

Dans son jardin de Romainville, Calinot avait un tas de gravois.

CAMILLE. — Fais un trou, tu mettras ça dedans.

Calinot n'avait plus de gravois, mais il avait un tas de terre. « C'est que je ne l'ai pas fait assez grand! »

—

Calinot disait : « Napoléon!... un ambitieux! S'il était resté capitaine d'artillerie et mari de Joséphine, il administrerait encore la France. »

—

Calinot, capitaine instructeur : « Eh! là-bas, qu'est-ce qui lève les deux jambes? »

—

Calinot, aux journées de Juin : « Si je fais arriver mes hommes de front, les malheureux, ils vont tous être mitraillés!... Si je faisais tête de colonne à droite, tête de colonne à gauche? — » Il commande : « Tour droite, tour gauche! » Tout le monde fait tour complet. Une fusillade terrible part de la barricade. La compagnie de Calinot est criblée. Le général arrive bride abattue : « Imbécile! vous faites tuer tous vos hommes! — Ah! taisez-vous donc! ça fait moins de mal que dans la poitrine! »

—

Calinot était à deviner un rébus du *Charivari* dans un café. — Le gazier sonne pour prévenir qu'il va éteindre. Au bout de cinq minutes, Calinot, toujours à son rébus, dit : « Eh ben! a-t-il éteint, cet imbécile? »

—

CALINOT. — Je viens de rendre service à un camarade de la *Tremblante*. Ce pauvre diable! il n'avait pas mangé depuis deux jours. Je l'ai fait entrer dans une allée, je lui ai donné mes bottes.

CAMILLE. — Et toi, comment t'es-tu en allé?

CALINOT. — Ah! tu demandes toujours des explications.

—

CAMILLE. — Mon escalier est noir comme le diable. Prends ce bout de bougie.

CALINOT, au bas de l'escalier. — Les artistes sont si pauvres! Il en reste encore un grand bout. — Calinot remonte la bougie.

Digitized by Google

CALINOT au Salon. — Ducornet... né sans bras... Qu'é que ça fait, s'il a des mains?

—

CAMILLE. — Eh bien! tu ne viens pas à l'enterrement de Mlle Mars? tous les artistes y seront.

CALINOT. — Je ne vais à l'enterrement des gens que quand ils viennent au mien.

—

Camille donne à Calinot une canne avec une très belle pomme de Saxe. La canne est trop grande pour Calinot. — Calinot la rogne de la pomme.

CAMILLE. — Pourquoi ne l'as-tu pas rognée du bas?

CALINOT. — C'était en haut qu'elle me gênait.

—

CALINOT malade, se plaignant de la sonnerie des cloches, qui lui brise la tête : — Pourquoi qu'on n'a pas mis de la paille dans la rue?

—

CALINOT, mourant du choléra. — Je meurs comme le Christ, à quarante-trois ans.

CAMILLE. — Tu te trompes, mon ami, il est mort à trente-trois ans.

CALINOT. — Eh bien! il est mort dix ans trop tôt.

Edmond et Jules DE GONCOURT.

Digitized by Google

# EN CRIMÉE [1]

(*Suite et fin.*)

---

Les Cimetières.

En dehors de Sébastopol, et par delà les lignes du siège, une troisième ligne d'ouvrages, ceux de la Mort, couronne les hauteurs. La ville des vivants est bien petite en comparaison de cette vaste superficie de nécropoles où reposent, dans leurs quartiers respectifs, deux cent cinquante mille hommes venus se coucher ici de toutes les patries. C'est le chiffre généralement admis comme le minimum des pertes subies pendant le siège par les armées engagées. Ce peuple évanoui est distribué un peu partout, par grandes masses et par petits pelotons, dans les enceintes de terre bénite et dans les terres vagues, sous les pyramides qui indiquent les champs de bataille à Balaklava, à Inkermann, à l'Alma.

Ma première visite est pour le cimetière français, un enclos planté de quelques arbres sur le plateau de Chersonèse, à l'endroit où s'éleva notre camp. On dirait un quartier de ce camp oublié lors du départ. Ces caveaux blancs, alignés le long des allées, ont l'aspect de grandes tentes, mais de tentes immobiles pour l'éternité. Sur les revêtements de marbre, de longues listes de noms déroulent leur pieux annuaire. Beaucoup de ces noms rappellent des épisodes célèbres, on relève la tête en les lisant; d'autres s'effacent déjà, chaque hiver les neiges russes emportent quelques-unes de ces glorieuses syllabes. J'ai eu l'occasion de dire ailleurs combien la tenue de notre cimetière laissait à désirer; ceux qui ont le devoir d'y veiller ont fait honneur à leur charge en prenant sans retard les mesures nécessaires. Malgré tout, ces morts de Crimée ne sont pas à plaindre : ils sont tous

(1) Voir les numéros des 25 décembre 1889, 10 et 25 janvier et 10 février 1890.

Digitized by Google

venus ici un soir de victoire. Pourvu seulement qu'on n'apprenne jamais rien dans la terre, que rien n'y descende jamais des mauvais bruits d'en haut! Pourvu que plus tard, aux heures changeantes, ces heureux soldats n'aient jamais rien su du deuil de leurs camarades vaincus!

Plus loin, l'enclos de nos braves alliés d'Angleterre; puis, çà et là, les îlots funèbres dont j'ai parlé, et qui vont rejoindre, par delà les falaises de la baie du Nord, la montagne du grand cimetière russe, les « Tombeaux fraternels ». C'est le nom populaire et consacré dont on se sert toujours pour désigner ce lieu; on le voit de partout; la croix au faîte de l'église est le premier objet que le navigateur aperçoive en venant de la haute mer à Sébastopol. Sur les pentes verdoyantes, les tombeaux se mêlent de façon bien touchante; outre les monuments qui rappellent des chefs illustres, des princes issus du sang de Rurik, on rencontre à chaque pas des stèles portant pour toute inscription ces deux mots: *Tombeau fraternel.* Ce sont les os obscurs, anonymes, ceux des légions de serfs accourus, du fond des forêts de l'immense Russie, pour défendre ce morceau de rocher dont ils ignoraient l'existence; pauvres cœurs de paysans qui allaient se faire percer sans savoir pourquoi, et qui étaient alors les plus nobles. Sur un caveau bas, couvert de fleurs, un nom fraîchement gravé: Todleben. On l'a ramené naguère au milieu des siens. La montagne porte à son sommet une église byzantine, en forme de pyramide trapue, d'un beau style bien approprié à la destination. Le jour de Pâques, un prêtre vient ici bénir du même geste et de la même parole tous les chrétiens réconciliés qui reposent sur ce vaste horizon.

De la terrasse de l'église j'entends en bas, dans la plaine, des commandements militaires, des roulements de canons et de caissons; la lande entre la montagne et le golfe sert de polygone, des batteries d'artillerie manœuvrent aux portes du cimetière. Dans ce rapprochement insouciant, qui est presque une bravade, y a-t-il plus de folie ou de grandeur? Creusez tant que vous voudrez l'idée de la guerre, vous aboutirez toujours à ces deux termes de l'idée, vous ne pourrez pas plus les accorder que les nier. De Maistre a seul dit le mot, elle est un mystère. Elle permet à l'homme de faire sa fonction d'héroïsme; grâce à celle-là, il se pardonne et on lui pardonne toutes les autres fonctions basses ou douteuses de sa vie.

Digitized by Google

Je cherchais hier, avec mon pauvre sens humain, les résultats pratiques de la guerre de Crimée; le voilà, le seul résultat persistant de cette guerre et de toutes les guerres : sur un champ de destructions et de souffrances comme ce Sébastopol, l'homme pense mieux de lui-même, il se sent plus haut que dans les villes fameuses où il a accumulé les merveilles des arts et de la civilisation. Dans aucun ordre d'idées, la raison n'est mieux convaincue de sottise par l'évidence de la conscience. La guerre est un mystère, comme la contradiction des sentiments qu'elle suscite; il est fou de vouloir l'expliquer, il est également coupable de ne pas la détester et de ne pas l'admirer. Les canons peuvent rouler, les clairons peuvent sonner sous ces tombes; ils troublent notre entendement, ils ne troubleront pas ces morts, car sans doute ceux-là savent le secret.

Baktchi-Saraï, 24-25 septembre.

Qu'on a vite fait de changer de monde ! Me voici tombé ce soir dans une petite ville d'Anatolie, assis au bord de la fontaine, sous un berceau de vigne, dans la cour à ciel ouvert d'un caravansérail turc. Je me crois revenu à Nicée ou à Brousse; c'est la nudité du *khan* classique, le pauvre et pittoresque attirail de la vie musulmane; une galerie carrée, avec son alignement de cellules meublées d'un divan, donnant de plain-pied dans la cour intérieure; au centre, la boutique du cafetier-barbier, toute reluisante d'instruments de cuivre jaune. Un jeune Tatar se démène au milieu de ses petites tasses, il apporte le café et les narghilés à ses clients, de graves personnages, très déguenillés, très nobles, parlant peu et bas, accroupis en contemplation devant l'eau fascinatrice, assoupis par le glouglou des bouteilles, d'où monte la vapeur du tabac de Perse. Un portail ouvre sur la rue; là passent, une lanterne à la main, traînant leurs babouches, des vieillards aux turbans verts; ils s'arrêtent à causer devant les établis où les artisans, assis sur leurs talons, travaillent sous les yeux des promeneurs. Ces échoppes d'une rue turque semblent une enfilade de scènes en plein vent, comme celles de nos fêtes foraines, où le commerce oriental donnerait la représentation de ses arts et métiers : bourreliers, maroquiniers, tourneurs, fabricants de pipes, étalages de fruits et de sucreries; industries toujours les mêmes, enfantines, répondant à des besoins très

Digitized by Google

simples, mais réjouissantes pour l'œil et formant autant de petits tableaux composés à souhait.

Baktchi-Saraï est l'ancienne capitale des Tatars de Crimée, confirmée dans ses privilèges par Catherine II et demeurée jusqu'à ce jour exclusivement musulmane. Bien qu'elle compte près de 20,000 habitants, cette ville n'est guère qu'une longue rue, déroulée au bord du Djurouk-Sou dans un pli de montagne, entre Simphéropol et Sébastopol, à deux heures de cette dernière. Les Tatars y vivent et se gouvernent à leur mode autour de leurs mosquées, de leurs écoles, du palais désert de leurs anciens maîtres. Ici a régné durant trois siècles la dynastie des khans Guiréi; ces héritiers de Gengis-Khan eurent leurs heures de puissance, ils firent compter avec eux Constantinople et Moscou. Leur palais est fameux, moins par ses souvenirs historiques ou sa beauté que par le célèbre poème de Pouchkine, *la Fontaine de Baktchi-Saraï*, qui a daté de cet endroit la naissance de la poésie romantique. C'est un but de pèlerinage littéraire pour les Russes, pour ceux du moins qui sont encore sensibles au tour d'imagination byronien. Devant la fontaine de Selsébil, ils viennent relire les stances où Pouchkine a raconté l'histoire romanesque de Marie Potocka. Cette belle captive, ramenée d'une razzia en Pologne, gagna le cœur de l'un des Guiréi; il fit disposer pour elle les appartements somptueux qu'on voit encore; quand elle périt victime de la jalousie de ses rivales, l'inconsolable sultan éleva à cette place une fontaine de marbre, l'élégante Selsébil, décorée d'inscriptions dans ce goût :

« La face de Baktchi-Saraï est réjouie par la sollicitude bienfaisante du lumineux Krim-Guiréi-Khan; c'est lui qui de sa main généreuse étancha la soif de son pays. Par son doux penchant, il découvrit une excellente source d'eau... Les villes de Damas et de Bagdad ont vu bien des choses; mais elles n'ont pas vu une aussi belle fontaine. S'il en existe une semblable, qu'elle se présente... »

Selsébil abuse un peu de l'hyperbole orientale. Pour qui a vu les cités musulmanes d'Asie, la ville et le « Palais des Jardins » — c'est la signification du nom de Baktchi-Saraï — ne sont qu'une jolie turquerie de second ordre. Je fais grâce au lecteur des pavillons de bois peinturlurés et dorés, des parterres fleuris du harem, grillagés comme des volières, de la tour des faucons du Khan. Néanmoins, ce fouillis de constructions capricieuses a



Digitized by Google

un certain charme, surtout le charme des lieux où l'on a beaucoup vécu et d'où la vie s'est retirée. Dans cette grande cour solitaire, où l'eau des vasques bruit sous des peupliers pensifs, les hordes tatares s'assemblaient à l'appel du sultan de Crimée. Aujourd'hui un vieux colonel russe habite seul le palais de Guiréi; on entend les chansons de ses filles, qui fourragent des roses dans les massifs, derrière les grilles du harem.

Aux portes de Baktchi-Saraï, il faut visiter le bourg ruiné de Tchoufout-Kalé, le « Château des Juifs ». C'est le coin le plus curieux de la Crimée, et cette courte excursion permet de passer en revue toutes les races de l'Orient. On sort de la ville tatare par le faubourg des Bohémiens. Une tribu de Tsiganes habite là de misérables huttes, faites de quelques pierres accolées au flanc de la montagne et fermées par un lambeau d'étoffe. C'est le minimum de ce qui peut suffire à une existence humaine. Les pauvres parias ne vivent que d'harmonie; ils n'ont d'autre gagne-pain que la musique, les aubades qu'ils vont donner aux riches Tatars, quand ceux-ci les appellent pour un mariage ou pour une fête.

Le chemin s'élève dans une gorge étroite, escarpée; les parois de roche tendre qui la dominent sont trouées de petites excavations naturelles, aménagées en grottes profondes par la main de l'homme. Ce phénomène se reproduit dans toute cette partie déserte des monts de Crimée. Au moyen âge, ces grottes servaient de refuge aux populations persécutées qui se succédaient ici; chaque fois que le pays changeait de maîtres, les débris des vaincus disparaissaient dans les terriers de la montagne et y menaient une existence de Troglodytes.

A l'entrée de la gorge, là où ce système de catacombes aériennes a son plus grand développement, des moines russes ont pratiqué dans le roc de petits ermitages. Les cellules et les chapelles, reliées par des escaliers, par des galeries de bois en surplomb, ont fini par devenir une communauté, le monastère vénéré de l'Assomption. Le dessin pourrait seul rendre l'étrangeté pittoresque de ce couvent, tantôt englouti dans la muraille, tantôt suspendu à ses aspérités, et qui rappelle à l'œil la thébaïde de Mar-Saba en Judée. Un verger de noyers couvre les terrasses inférieures; en ce moment les novices sont occupés à gauler les noix sous la surveillance de l'igoumène; cette scène naïve donne au paysage une ressemblance de plus avec les

Digitized by Google

tableaux des primitifs italiens. Dans un des oratoires intérieurs, révélé seulement par sa fenêtre taillée en pleine roche, quelques pèlerins sont prosternés derrière le religieux qui psalmodie l'office. De ce trou de pierre, le murmure de l'interminable litanie tombe dans le ravin, lent, égal, monotone, comme un filet d'eau. Un roucoulement l'accompagne, sorti là-haut d'autres fentes du roc, où une bande de pigeons niche au-dessus des cénobites.

De ces moines à ces oiseaux, la décroissance de la vie pensante est presque insensible ; tant est sommaire la pensée des premiers, engourdie dans sa pieuse tranquillité. Ils ont atteint cet anéantissement de l'esprit, — il faudrait dire ici cette pétrification dans la roche, — qui a été pour l'Orient l'idéal des saintes béatitudes. Ces hommes procèdent directement du bouddhisme hindou. Sous des expressions théologiques différentes, c'est la même accalmie du cerveau, la même communion inconsciente avec la nature, la même fraternité avec les oiseaux et les arbres, dans un couvent de Ceylan et dans le monastère de l'Assomption en Crimée.

Un sentier pierreux monte à gauche, bientôt remplacé par un escalier dans le grès ; les chevaux gravissent d'un pied assuré les dernières marches, ils franchissent la poterne d'une enceinte de murailles, rattachée à une forteresse génoise. On débouche sur la vaste table qui forme le sommet de cette montagne, isolée de tous côtés par des précipices, et l'on se trouve dans les rues d'une ville ruinée, aussi morte et silencieuse que Pompéi. C'est Tchoufout-Kalé, la métropole des Karaïtes. Pendant de longs siècles, auxquels il est impossible d'assigner un commencement, la tribu juive a vécu sur cette aire de roc vif, sans eau, sans terres arables, mais à l'abri des spoliations et des avanies. Il y a cinquante ans, la plupart de ces maisons étaient encore habitées, on fermait le soir les portes de la forteresse, et ces pauvres gens faisaient une heure de route pour aller chercher dans la vallée l'eau du Djurouk-Sou. Les temps devinrent plus doux, les Karaïtes descendirent dans les villes de la plaine, surtout à Simphéropol et à Eupatoria, où ils exercent maintenant le commerce. Il ne reste sur le plateau de Tchoufout-Kalé que deux familles et un rabbin qui dessert la synagogue ; les adhérents de la secte y reviennent prier à la fête des Tabernacles.

Les Karaïtes ne frayent pas avec les autres Juifs ; ils

Digitized by Google

repoussent le Talmud, s'en tiennent à la Bible, et diffèrent par maintes pratiques de la liturgie. Propres, avenants, ils n'ont aucun des défauts qu'on reproche à leurs coreligionnaires en Russie ; au contraire, ils jouissent de l'estime générale, on s'accorde à louer leur probité, leurs qualités morales. L'origine de ce rameau d'Israël a lassé les conjectures de la science. Si l'on en croit leur propre témoignage, leur tribu aurait quitté Jérusalem avant la première dispersion, suivant les uns, avant la destruction du Temple, suivant les autres. Quelques historiens veulent voir en eux des judaïsants, recrutés aux premiers siècles de notre ère parmi les populations locales et sans lien de parenté avec le peuple d'Abraham. Le type de ceux que j'ai vus proteste contre l'assertion, il est purement hébraïque.

Le rabbin me mène à la synagogue où il garde ses livres sacrés, puis au tombeau de la *fille du khan;* sous ce turbé repose une fille de Krim-Guiréi, qui monta jadis à Tchoufout-Kalé pour implorer les soins d'un célèbre médecin karaïte; elle s'éprit de ce savant homme, mourut à la fleur de l'âge et demanda qu'on l'ensevelît près de celui qui n'avait pu la sauver. Mon rabbin parle couramment la langue russe; j'essaye de lui faire préciser les divergences entre sa Bible et celle des Juifs, je voudrais surtout qu'il pût me dire si elle se rapproche de celle des Samaritains et s'il existe des affinités entre les deux sectes. Mais il ne sait pas ces choses. Il sait seulement qu'il est fort pauvre; en m'invitant dans sa maison, tenue avec une propreté hollandaise, il me fait comprendre qu'un rouble serait bien placé en échange du verre de lait qu'il m'apporte.

Nous descendons ensuite dans le *Vallon de Josaphat;* sous un groupe de beaux chênes, les dalles tumulaires s'entassent là depuis plus de mille ans, quelques-unes vénérables et curieuses, couvertes de caractères hébreux d'une forme archaïque. De ce bois plein d'ombre et de paix, la vue est ravissante : devant nous, la crête brulée de soleil de Tchoufout-Kalé, la forteresse et les ruines suspendues au bord du précipice ; derrière nous, le désordre des monts de Crimée, la plupart taillés en tables isolées comme celui d'où nous venons, séparés par les vallées forestières où coule le Salghir. Ces éminences vont se perdre dans la steppe, du côté de Simphéropol, qui blanchit à l'horizon.

Mais le pittoresque sauvage des sites n'est pas ce qui retient ici ; l'intérêt est absorbé par ces échantillons si tranchés des

Digitized by Google

plus vieilles, des plus mystérieuses espèces humaines. Voici, dans un rayon de deux kilomètres, quatre races juxtaposées : les Tatars de Baktchi-Saraï, dernier débris de l'empire des Mongols; les Tsiganes, tels qu'ils sortirent de la plaine du Gange ; les Karaïtes, branche détachée du tronc de Juda; enfin, les Russes du monastère de l'Assomption; des Touraniens, des Aryas, des fils de Sem et de Japhet. Quatre races, quatre langues, quatre types physiques reconnaissables au premier coup d'œil, et trois religions; car il serait arbitraire de vouloir déterminer celle des Bohémiens. Depuis un temps immémorial, ces éléments vivent côte à côte, aujourd'hui en parfaite intelligence, mais sans qu'une goutte de sang passe jamais de l'un dans l'autre, sans plus se mêler que des eaux réfractaires qui couleraient dans le même lit. L'Orient menteur nous en impose parfois sur la beauté de ses paysages et de ses monuments; nous avons mieux chez nous; mais voilà ce qu'il peut seul montrer, les couches visibles de l'ancienne histoire, le tableau synoptique des races, irréductibles à toute fusion. Rien de pareil n'est concevable dans notre Europe broyée par la civilisation. Ceux qui n'ont pas vu ici ce tableau comprendront difficilement l'attrait qu'il exerce, les pensées qu'il fait naître, les clartés qu'il jette sur tous les problèmes humains.

Il le faut pourtant quitter, cet Orient retrouvé sur ma route au bout de la Russie. Je lui dis encore une fois adieu dans le *khan* de Baktchi-Saraï, assis près de ces hommes silencieux, rêvant avec eux au parfum des narghilés, sous le treillage de vigne où tremblent les étoiles par cette nuit très douce. Dans quelques heures, le train m'aura porté aux premières brumes d'automne qui déroberont le ciel du Sud; dans quelques jours, aux premières neiges d'hiver, à Pétersbourg. Le train roule, et sur le fond radieux de la mer s'évanouissent les belles visions : côtes de Crimée, palais, forêts d'Asie, montagnes lumineuses, et aussi Sébastopol, avec ses braves morts qui dorment là dans leur gloire. Visions d'un instant que l'oubli pâlira vite. Il fallait se hâter d'en fixer quelque chose, tandis qu'elles sont encore vivantes devant les yeux.

Vte E.-M. de Vogüé,
de l'Académie Française.

Digitized by Google

# LA BELGIQUE

## ET LA GUERRE PROCHAINE (1)

*(Suite et fin.)*

---

La Belgique primitive, partiellement latinisée par l'extermination, vit, au XVIe siècle, sa partie restée germanique s'amoindrir par la constitution de la République des Provinces-Unies, en même temps qu'elle subissait une latinisation nouvelle, aggravée de recatholicisation, par le fait de la domination espagnole. Aussi, à la mort de Charles II, les Pays-Bas espagnols subirent-ils avec une sorte d'empressement le sort de l'Espagne elle-même. Mais l'Europe germanique, si elle avait permis que nous fussions à l'Espagne, si elle se résignait à voir un Bourbon régner à Madrid, ne pouvait tolérer que la Belgique devînt, directement ou indirectement, une province française. La Belgique fut arrachée à la France — qui en conserva néanmoins un lambeau — et donnée à l'Autriche. Mais comme la distance et le soin de ses propres intérêts empêchaient cette puissance de veiller efficacement à la garde du seuil teuto-celtique, ce soin fut confié à la République des Provinces-Unies. En vertu du traité de la Barrière, conclu en 1715, la plupart de nos forteresses reçurent des garnisons hollandaises. Le *système de barrière*, dont le principe avait été posé dans plusieurs traités antérieurs, reçut ainsi sa première application effective.

Un siècle n'était pas écoulé que la Belgique tombait, moitié

(1) Voir le numéro du 10 février 1890.

Digitized by Google

de gré, moitié de force, dans les bras de la France. La République conquit la limite du Rhin ; l'Empire la dépassa ; l'Europe refoula la France dans ses anciennes possessions. Ce fut l'affaire d'une vingtaine d'années. L'Autriche ne pouvait plus être chargée de la défense du seuil teuto-celtique, qu'elle avait sacrifiée à Campo-Formio à ses intérêts en Italie. La Prusse hésitait à accepter même la Province Rhénane. Mais la Hollande était toujours là. On lui avait confié la garde de nos forteresses ; on la chargea de celle du pays. La constitution du Royaume des Pays-Bas fut la seconde évolution du *système de barrière*.

La Révolution de 1830 éclata. Soutenue par l'Angleterre, inquiète du développement industriel et commercial du nouvel État, soutenue par la France, qui préférait une Belgique faible et amie à une Néerlande forte et hostile, la Révolution belge obtint de l'Europe la reconnaissance des faits accomplis. Mais il fallait empêcher que la Belgique, qui se jetait dans les bras de la France, y tombât. En même temps que les bases de sa séparation étaient établies, la neutralité lui était imposée. Par cette neutralité, les quatre grandes puissances faisaient défense à la Belgique de se donner à la France, tandis que la France renonçait à l'annexion de nos provinces. Elle évitait ainsi une guerre dans laquelle elle aurait eu l'Europe entière contre elle. Mais, tandis que la neutralité belge était proclamée et garantie par la Conférence, les quatre grandes puissances imposaient à la Belgique, à l'insu de la France, le maintien des stipulations du protocole militaire d'Aix-la-Chapelle du 15 novembre 1818, portant qu'en cas de guerre, l'Angleterre occuperait une partie de nos forteresses, la Prusse une autre partie, dans celle-ci étaient comprises les places de Huy, de Dinant et de Namur. Dans l'article secret, annexé à la *Convention des forteresses* du 14 décembre 1831, le plénipotentiaire belge réussit à substituer à la rédaction précise proposée par les quatre cours, un texte vague duquel la mention expresse du protocole de 1818 était écartée. L'article réservé n'en subsista pas moins. Son maintien, ainsi que le secret gardé à son égard, indiquent clairement le sens dans lequel les quatre puissances se réservaient de l'interpréter. Notre premier roi, qui avait été contraint de le signer, réussit plus tard à échapper à ses conséquences en démantelant les forteresses visées par le protocole. C'est l'une d'elles que, dans notre inconscience politique, nous reconstruisons aujourd'hui.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, la neutralité belge n'a été autre chose qu'une troisième évolution du *système de barrière*, qu'un pis aller pour l'Europe germanique, pour la France qu'un obstacle à ses desseins. S'il en est ainsi, que doit peser cette neutralité dans la balance de l'Allemagne, dans celle de la France? L'Allemagne admettra-t-elle que l'arme qu'elle a forgée se tourne contre elle? Hésitera-t-elle à substituer au pis aller, accepté dans un moment de lassitude ou d'impuissance, une combinaison, quatrième évolution du *système de barrière,* qui assure plus complètement et plus avantageusement pour elle la défense du seuil teuto-celtique? La France préférerait peut-être en ce moment que la Belgique fût un obstacle infranchissable, afin que l'Allemagne use son premier choc contre les fortifications de la Meuse supérieure; mais, en cas de succès, que pèserait pour elle une neutralité créée tout exprès contre elle? Qui ne voit, d'ailleurs, que plus la France a intérêt à n'être pas envahie par la Belgique, plus l'Allemagne a intérêt à l'attaquer de ce côté ?

La question de fait est ainsi résolue contrairement aux illusions du pays. La neutralité belge, expression d'un intérêt allemand, pliera devant un intérêt allemand supérieur. La neutralité belge, établie en opposition aux intérêts de la France, pliera devant la France lorsque celle-ci se trouvera dans des circonstances telles qu'elle n'ait plus intérêt à la respecter.

A cette conclusion de la politique positive, la politique sentimentale oppose la foi des traités. C'est faire injure à la France et à l'Allemagne de supposer qu'elles puissent trahir des engagements solennels pris en 1831 et solennellement renouvelés en 1870.

D'abord, rien n'est plus contraire à la thèse de la perpétuité des traités, que leur renouvellement. Renouveler un traité, c'est reconnaître implicitement qu'il est devenu caduc, c'est se rendre à cette évidence historique, que les conventions internationales établissant ou consacrant un certain état de choses, subissent l'influence des changements survenus dans cet état. Si la France, l'Angleterre et l'Allemagne ont cru, en 1870, utile ou nécessaire de réaffirmer la neutralité belge, elles pourront, en 1890, juger utile ou nécessaire de l'infirmer. L'Europe de 1889 est aussi différente de celle de 1870 que celle-ci de l'Europe de 1831.

Ensuite, la foi des traités n'est pas ce qu'un vain peuple

Digitized by Google

pense : « Si la simple lésion, ou quelque désavantage d'un traité, « ne suffit pas pour le rendre invalide, il n'en est pas de même « des inconvénients qui iraient à la ruine de la Nation... Un « traité pernicieux à l'État est nul et point du tout obligatoire... » Ainsi s'exprime Vattel. Si donc la France et l'Allemagne jugent qu'en découvrant l'une Paris, l'autre Berlin, ou qu'en immobilisant quelques centaines de mille hommes sur la frontière belge, elles compromettraient le sort de la guerre, et, par là, s'exposeraient à un péril imminent, elles peuvent, en vertu d'une disposition formelle du droit des gens, considérer leurs engagements envers la Belgique comme non avenus.

Le belligérant qui voudra passer par la Belgique ne devra pas avoir recours à une dénonciation formelle, moyen quelque peu brutal : il lui suffira d'invoquer le droit de passage.

« Le droit de passage innocent est dû à toutes les Nations « avec lesquelles on vit en paix, et ce devoir s'étend aux troupes « comme aux particuliers... Celui qui veut passer dans un pays « neutre avec des troupes doit en demander la permission au « souverain... Une Nation est libre de refuser l'entrée de son « territoire à toute armée étrangère... Un cas s'excepte de lui-« même et sans difficulté, c'est celui d'une extrême nécessité. « La nécessité urgente et absolue suspend tous les droits de « propriété ; et, si le maître n'est pas dans la même nécessité « que nous, il nous est permis de faire usage, malgré lui, de ce « qui lui appartient. » Si la France et l'Allemagne demandent le passage à la Belgique en s'appuyant sur ce texte de Vattel, que ferons-nous ? et, surtout, que pourrons-nous faire ?

Lorsque les places de Liège et de Namur seront achevées, les belligérants pourront invoquer les prescriptions du droit des gens pour s'y établir. « L'extrême nécessité peut même autoriser « à se saisir pour un temps d'une place neutre, à y mettre gar-« nison pour se couvrir contre l'ennemi, ou pour le prévenir « dans les desseins qu'il a sur cette même place, quand le maître « n'est pas en état de la garder. » On peut juger, par cet extrait de Vattel, du sens politique dont nous faisons preuve en construisant des forteresses à grand développement à Liège et à Namur, alors que l'armée belge tout entière est à peine suffisante pour occuper Anvers.

Digitized by Google

Le droit d'occupation des forteresses qu'on n'est pas en état de garder, combiné avec le droit d'occupation de Namur que l'Allemagne, héritière de la Prusse, peut invoquer en vertu de l'article réservé du traité de 1831, pourrait donner lieu à des incidents qui nous feraient jouer un rôle passablement ridicule. Voit-on les Français, arrivés en vue de la forteresse de Namur, en réclamer l'occupation en s'appuyant sur le droit des gens, tandis que les Allemands feraient valoir leur droit de barrière établi par le protocole d'Aix-la-Chapelle? Ce serait le cas de procéder à une application nouvelle du jugement de Salomon.

Le troisième moyen dont la politique belge fait usage pour écarter le danger, consiste dans sa résolution de déclarer la guerre au premier envahisseur.

C'est le cas de s'écrier: « Qui trompe-t-on ici? » Hélas, le pays ne trompe personne que lui-même!

L'étranger sait ce que nous ignorons. Il sait que l'armée belge, privée des éléments nécessaires d'une mobilisation rapide, ne sera en état de combattre que longtemps après que le pays aura été envahi, occupé, traversé. Il sait qu'Anvers, cet éléphant gagné à la loterie du vertige, ne pourra résister quarante-huit heures à une attaque énergique. Il sait qu'en entrant chez nous il nous fera marcher de gré ou de force avec lui.

Déclarer la guerre au premier envahisseur! Ah! si la Belgique pouvait mettre sous les armes, au moment voulu, la totalité de sa population valide; si elle possédait un système défensif raisonnable, dont la garde n'absorbât pas son armée tout entière; si elle pouvait jeter dans la balance une armée de campagne de deux cent mille hommes, cette menace aurait quelque poids! Dans l'état actuel des choses, elle n'est qu'une rodomontade, indigne, qu'on me permette de le dire, d'un État faible par son étendue, faible surtout par sa propre faute. Le dernier recours de la faiblesse contre la force est la dignité. C'est la compromettre que de se répandre en bravades, que de prendre des engagements qu'on ne tiendra pas, parce qu'à aucun point de vue possible, on ne pourra les tenir. C'est ce qu'il est facile de démontrer.

L'envahissement de la Belgique pourra avoir lieu par l'exercice du droit de passage ou par la dénonciation du traité de neutralité.

Digitized by Google

Dans le premier cas, un demi-million de Français ou d'Allemands se présenteront à la frontière, un rameau d'olivier à la main, invoquant un droit établi par le code des nations. En ce moment, une centaine de mille hommes, dépourvus de chevaux pour traîner les voitures les plus indispensables, seront rassemblés à Anvers dans le désordre qu'accompagne la formation hâtive des grandes unités. Dans ces conditions, que pourrons-nous faire si ce n'est accorder le passage, en faciliter même les moyens, ne désirant qu'une chose : c'est que le pays soit traversé le plus vite possible et le théâtre de la lutte porté en pays étranger ?

Dans le second cas, il pourra arriver de ces deux choses l'une : un des deux belligérants se massera sur notre frontière, ou tous les deux à la fois.

Si l'un des belligérants seulement se masse sur notre frontière, nous aurons la certitude d'être anéantis avant que l'autre, concentré sur un théâtre d'opérations éloigné, puisse venir à notre secours. Déclarerons-nous la guerre à ce premier envahisseur qui, par son initiative hardie, s'ouvre le chemin de la capitale ennemie et s'assure un avantage marqué dès le début des opérations ?

Si les deux belligérants se concentrent à la fois sur nos frontières, nous ne déclarerons pas la guerre au premier envahisseur, par la raison péremptoire que nous ne saurons, ne pourrons savoir quel il est.

Quel sera, en effet, le premier envahisseur ? Celui dont une patrouille de cavalerie frôlera de trop près la frontière, ou celui dont les corps d'armée pénétreront dans le pays ?

Toute armée se faisant précéder par un rideau de cavalerie qui se saisit des moyens de correspondance, il est clair que nous ne pourrons avoir connaissance du moment où les corps, tant allemands que français, franchiront la frontière.

Il faudra donc prendre parti pour l'Allemagne si la première reconnaissance de cavalerie qui dépassera une ligne fictive — ligne qui n'est pas même jalonnée sur le terrain et qui est à peine connue exactement des douaniers eux-mêmes — est française, et inversement. Mais comment serons-nous informés de cette violation, faite peut-être par erreur, peut-être contrairement aux instructions données ? Par un avis d'un douanier, d'un gendarme, d'un télégraphiste ? J'ai été témoin, en 1870, de l'affolement,

Digitized by Google

voisin du délire, qui règne le long d'une frontière exposée. J'ai vu, dans la soirée du 2 septembre, un détachement de gendarmerie accourir à bride abattue à Florenville, annonçant que l'armée allemande pénétrait en Belgique! Et c'est sur de tels rapports que le gouvernement s'appuierait pour prendre une résolution d'où dépendrait l'avenir, l'existence même du pays? Qu'arrivera-t-il donc? Il arrivera que le gouvernement, assailli de dépêches contradictoires et sans valeur probante, ne saura où donner de la tête; qu'aux patrouilles succéderont, par une progression insaisissable, les reconnaissances d'officiers, les escadrons, les divisions de cavalerie, les corps d'armée eux-mêmes; il arrivera enfin que, lorsque le grand choc se produira dans les plaines de la Belgique, nous ne saurons pas encore quel est notre ennemi!

Nous le connaîtrons bientôt après. Le vainqueur, dans cette première rencontre dont l'issue aura tant d'influence sur le résultat final de la lutte, ne voudra peut-être pas laisser Anvers et l'armée belge sur ses derrières. Il détachera une partie de ses forces contre nous. Nous saurons enfin quel est notre ennemi : celui auquel nous devrons déclarer la guerre, ce sera le vainqueur dans le combat des géants!... Le roi arrachera-t-il donc sa couronne de sa tête pour la fouler aux pieds; dans quel asile d'aliénés ira-t-on chercher un ministre pour contresigner une déclaration de guerre qui équivaudrait au suicide?

Après cet exposé réaliste des éventualités qui peuvent se produire, il est presque inutile de démontrer que, loin de déclarer la guerre au premier envahisseur, nous marcherons de gré ou de force avec lui; — de gré ou de force à son choix, hélas, et non au nôtre.

Nous marcherons de force avec lui s'il juge utile à sa politique de ne prendre aucun engagement envers nous. Unique envahisseur ou vainqueur dans le premier choc, il détachera cent cinquante ou deux cent mille hommes sur Anvers, bombardera la ville et les bassins, assaillira l'armée belge en formation dans le camp retranché... Ma conviction, que je ne suis pas seul à partager, est qu'il réussira dans cette entreprise. Notre armée, qui se sera admirablement conduite, j'en réponds, recevra un traitement honorable. Au moyen d'une combinaison politique, dont le vainqueur sera maître d'imposer les bases, l'armée belge cessera

Digitized by Google

d'être ennemie, et dès lors elle poursuivra la guerre côte à côte avec l'envahisseur.

Nous marcherons de gré avec l'envahisseur si celui-ci préfère s'assurer notre concours immédiat au prix de conditions acceptables, *favorables peut-être*. S'il est envahisseur unique, il montrera le pays occupé, l'armée adverse éloignée, Anvers menacé; s'il est vainqueur dans le premier choc, il montrera l'inutilité, le péril, l'absurdité de la résistance : dans les deux cas, il donnera à choisir, au pays, entre le maintien de son indépendance et sa disparition pour jamais; à l'armée, entre une capitulation dans une place indéfendable et des moissons de lauriers à recueillir à ses côtés.

Une dernière branche de salut restait à la Belgique; l'achèvement des fortifications de la Meuse va bientôt la lui enlever. Cette branche de salut était le système de défense concentrée.

Pour apprécier notre système de défense concentrée tel qu'il existe encore aujourd'hui, il faut distinguer l'idée saine dont il est l'expression, de l'application insensée qui en a été faite.

L'idée de concentrer les forces militaires du pays dans une position fortifiée, d'y demeurer spectateur des événements jusqu'à ce que soit venu le moment d'agir, d'agir alors selon les intérêts du pays, est une idée saine, digne de Léopold I^er^ qui l'a fait prévaloir.

Son application, qui consiste actuellement dans une position militaire tellement vaste que sa garde absorbera toutes les forces du pays, entourée aux trois quarts par des fleuves ou des inondations qui lui font une ligne d'investissement naturelle; dans une place qu'on peut bombarder de trois côtés différents malgré son immense étendue; dans un camp retranché ouvert, où une armée ennemie peut manœuvrer avec autant de sécurité qu'un promeneur circuler dans un jardin public, — une telle application, dis-je, est insensée.

Or, plus l'idée était saine, moins on devait l'abandonner; plus l'application était insensée, moins on devait ajouter à la cause de faiblesse provenant d'une forteresse trop étendue, d'autres causes de faiblesse provenant de places qu'on ne pourra ni défendre, ni même garder.

Nous construisons Namur et Liège pour empêcher les Allemands et les Français de passer par la Belgique. Nous ignorons

Digitized by Google

donc que les remparts ne se défendent pas tout seuls; que les belligérants peuvent réclamer le droit de passage sur notre territoire; qu'ils peuvent occuper les forteresses que nous ne sommes pas en état de garder; nous ignorons donc tout, tout jusqu'à l'article réservé du traité de 1831, qui permet à l'Allemagne de faire revivre le droit de barrière que la Prusse possédait à l'égard de Namur! C'est à croire que l'on a perdu, aux Affaires Étrangères, la clef de l'armoire aux traités. Qu'on en fasse sauter la serrure : on y trouvera peut-être d'autres surprises encore.

En construisant Namur et Liège, nous perdons le seul avantage qui nous reste : la possibilité de l'expectative d'abord, du choix de notre allié ensuite. Namur et Liège construits, il faudra que nous nous déclarions, non d'après notre intérêt ou même nos préférences, mais d'après la circonstance fortuite et insignifiante d'une différence de quelques heures entre l'apparition des Allemands devant Liège et celle des Français devant Namur. Le comble serait que ces apparitions fussent simultanées — ce qui n'offre rien d'impossible, — et que nous tirions à la fois sur les Allemands et les Français. N'est-ce pas le cas d'appliquer à notre malheureux pays le *quos vult perdere Jupiter dementat!*

L'érection des forteresses de Namur et de Liège est tellement contraire à la fois au bon sens et à notre intérêt, que l'étranger l'attribue à des motifs secrets. Ici je dois m'arrêter et passer à un autre sujet.

Le lecteur qui a bien voulu me suivre jusqu'ici commence sans doute à s'apercevoir que nous vivons dans une atmosphère d'illusions et de mensonges; à prévoir que nous assisterons bientôt à des événements tout autres que ceux auxquels nous nous attendons; à comprendre, surtout, qu'il est pour nous une question plus haute que celle, naïve, de savoir si nous échapperons indéfiniment au fléau de la guerre. Cette question est celle d'Hamlet, le *to be or not to be* fatidique, la seule qui soit digne de fixer l'attention du pays. C'est elle que je veux maintenant scruter d'un regard ferme. Que ceux qui préfèrent l'illusion à la réalité, le mensonge à la vérité, n'aillent pas plus loin : la politique positive n'est pas leur affaire.

La guerre prévue ne peut se terminer que de trois façons : par l'écrasement de l'Allemagne; par l'écrasement de la France; par la lassitude des deux partis.

Digitized by Google

A l'écrasement de l'Allemagne correspondra, pour la France la limite du Rhin, pour nous la conversion de nos provinces en départements, la ruine de nos grandes villes, particulièrement de Bruxelles déchue de son rang de capitale, d'Anvers frappé dans ses relations commerciales avec l'Allemagne.

A l'écrasement de la France correspondra une quatrième évolution du *système de barrière*, étendu jusqu'au seuil teuto-celtique. En quoi consistera cette évolution nouvelle? La Belgique deviendra-t-elle pays de l'Empire; conservera-t-elle sa royauté et sera-t-elle assimilée à la Bavière, à la Saxe; la garde de ses forteresses sera-t-elle confiée à des troupes allemandes; lui laissera-t-on la plus grande autonomie possible avec la charge de germaniser la bande de terrain qui la sépare actuellement du seuil teuto-celtique? Qui pourrait le dire? Ce qui est certain, c'est qu'au pis aller constitué par la neutralité belge, l'Allemagne substituera une combinaison plus conforme à l'intérêt historique dont elle a poursuivi imperturbablement la réalisation à travers les vicissitudes séculaires de son organisation. Que la Belgique craigne surtout que l'Allemagne, appréhendant une concurrence économique, ne nous laisse en dehors du Zollverein : il en résulterait que, supportant les charges d'un grand État, nous ne jouirions pas de ses avantages, ou, encore, que notre ruine politique serait accompagnée de notre ruine économique.

A la paix conclue par lassitude correspondra le partage de la Belgique. Ce n'est qu'écrasée que l'Allemagne se dessaisirait des populations allemandes annexées en 1871, et dont la regermanisation aurait été complétée par la guerre faite en commun, ainsi qu'il est arrivé pour la Province Rhénane à la suite des guerres de 1866 et de 1870-71. Pour conserver ces populations, il faudra donner une compensation à la France. Cette compensation sera la partie wallonne du pays. Si l'on doute que l'Allemagne consente par lassitude à voir la France progresser au delà du seuil teuto-celtique, qu'on consulte l'histoire. Que fut l'abandon de la Flandre française à Louis XIV, sinon un partage amené par l'épuisement des partis?

A celui qui m'accusera de pessimisme, je répondrai : « Que feriez-vous vous-même si vous étiez le chef de la France ou de l'Allemagne victorieuses? Que feriez-vous vous-même si, conducteur de ces Etats épuisés et las de la guerre, vous pouviez, Allemand, conserver l'Alsace allemande au prix de la Wallonie

Digitized by Google

que vous ne possedez pas ; Français, abandonner des populations allemandes regermanisées en échange de provinces les plus riches du monde, dont la gallicisation serait l'affaire de quelques années ? »

Telles sont les perspectives qui s'ouvrent devant le pays; telles sont les conséquences des illusions dont il se berce, des mensonges qu'on lui prodigue; tel est le résultat d'une politique extérieure que nous croyons prudente et sage, et qui n'est qu'imprévoyante et émasculée.

Une nation de cinq millions et demi d'habitants rassemblés sur un sol fertile, riche par son commerce et par son industrie, individuellement brave d'une bravoure qui, depuis César jusqu'à Waterloo, où les Hollando-Belges ont fait reculer la garde impériale jusqu'alors invincible, a été historique, légendaire, une telle nation, dis-je, peut aspirer à autre chose qu'à être le jouet du premier occupant, en attendant son annexion ou son partage. Elle n'est rien, elle peut être quelque chose; elle ne compte pour rien, elle peut compter pour beaucoup. Et pour cela, que faut-il faire? Il faut qu'elle renvoie les antimilitaristes à leurs rêves de paix perpétuelle et de foi des traités, les militaristes à leurs conceptions mesquines, coûteuses et illusoires, à leurs forteresses dangereuses et insensées; il faut que petite et faible, elle fasse ni plus ni moins que les nations grandes et fortes; il faut que tout Belge, comme tout Français, tout Allemand, tout Autrichien, tout Russe, tout Italien, tout Suisse et le reste, soit un soldat. Et quand la Belgique aura trois cent mille soldats, elle ne devra pas se préoccuper d'échapper à la guerre, ce qui est absurde en soi, mais de faire la guerre avec honneur, ce qui est raisonnable, la sauvera et même lui profitera.

Major Girard,
de l'armée belge.

*Le Gérant :* H. Dutertre.

Tours. — Imp. Paul Dupont (Cl.)

Digitized by Google

# LA RAGE

Naguère encore, nos connaissances sur la rage étaient mêlées à une foule de préjugés. On s'imaginait, par exemple, que la rage pouvait naître spontanément et on décrivait même les causes occasionnelles du mal. Dans les rues de certaines villes on place souvent le long des murs, en été, de petits vases d'étain remplis d'eau, pour que les chiens puissent satisfaire leur soif. Beaucoup de personnes pensent que si ces précautions sont négligées, les animaux sont exposés à devenir enragés. C'est cependant un fait que, en quelque condition physiologique ou pathologique que l'on mette un chien ou un autre animal quelconque, la rage ne se manifeste jamais chez cet animal s'il n'a été mordu ou léché par quelque autre qui avait la rage au moment où la blessure a été faite. Mais il faut bien, dira-t-on, qu'il y ait eu un premier animal enragé? C'est là une demande qui ouvre simplement la question de l'origine de toutes choses, question qui est absolument en dehors du domaine des recherches scientifiques. D'où est venu le premier homme? d'où est sorti le premier chêne? Nul ne le sait, et il est inutile de discuter sur de pareils mystères. L'observation seule, d'ailleurs, nous montre que la rage ne naît jamais spontanément. Outre que personne n'a jamais démontré l'existence d'une telle rage, à moins d'avoir confondu les symptômes de l'épilepsie, maladie qui est fréquente chez l'espèce canine, avec ceux de la rage du chien, la rage n'apparaît jamais dans un pays sans y avoir été introduite par un animal mordu en quelque autre lieu où la maladie est endémique. Plusieurs îles de l'océan Pacifique ignorent cette affection, et on ne la rencontre ni dans le vaste continent australien, ni en Norvège, ni en Laponie. Toutefois, ces pays ne demeureront indemnes que tant qu'ils prendront les mesures nécessaires pour empêcher l'introduction de chiens qui,



Digitized by Google

ayant été mordus dans un autre pays, porteraient le virus en eux-mêmes à l'état latent.

Ce ne sont pas seulement des faits positifs comme ceux-là qui démontrent que la rage est une maladie qui ne peut apparaître dans des conditions physiologiques quelconques, et que sa production spontanée est tout à fait impossible. La science expérimentale donne encore une autre preuve de la non-spontanéité de la rage. Nous savons aujourd'hui que les maladies contagieuses ou virulentes sont produites par de petits êtres microscopiques appelés microbes. Le charbon du bétail (la pustule maligne de l'homme) est produit par un microbe ; le croup est produit par un microbe.... Le microbe de la rage n'a point encore été isolé ; mais, à en juger par l'analogie, il faut en admettre l'existence. En résumé : tout virus est un microbe. Bien que les microbes soient infiniment petits, les conditions qui président à leur existence et à leur propagation sont soumises aux mêmes lois générales qui règlent la naissance et la multiplication des animaux et des végétaux supérieurs. Pas plus que ces derniers, ils ne présentent de génération spontanée ; comme eux, ils dérivent d'êtres à qui ils sont semblables. Il a été prouvé, sans qu'il puisse rester l'ombre d'un doute, que, dans l'état actuel de la science, la croyance à la génération spontanée est une chimère. Si l'on dit que la vie doit avoir fait son apparition spontanée sur terre à une période ou à une autre, je devrai répéter ce que je viens de dire, que l'origine de toutes choses sur terre est cachée par un voile impénétrable.

Lorsqu'un homme est mordu par un animal enragé d'une manière telle qu'il doive nécessairement mourir de la rage, sa santé peut néanmoins rester parfaitement bonne pendant plusieurs semaines, bien que le virus n'en chemine pas moins traîtreusement dans son corps, porté par le sang, ou le long des nerfs, jusqu'au moment où il envahit les centres nerveux. C'est toujours dans ceux-ci qu'il vient se cultiver, de là il passe dans les glandes salivaires. Les premiers symptômes de la rage font alors leur apparition : la peur de l'eau et de tous les liquides, un violent mal de tête, des spasmes de la gorge, des yeux hagards, des pupilles dilatées, de vives douleurs ou de simples démangeaisons au siège de la morsure. Contrairement à un préjugé répandu, il est très rare que le malade morde les personnes qui sont auprès de lui.

Digitized by Google

Il a une expectoration fréquente, et au moindre courant d'air, au moindre souffle, des mouvements convulsifs se produisent. Il craint les objets brillants, et le moindre bruit le fait tressaillir... Ce sont là quelques-uns des signes frappants du mal. Si l'un ou plusieurs d'entre ces symptômes morbides font leur apparition, la rage en est la cause, et quoi que l'on puisse faire, elle suit son cours fatal. La mort se produit bientôt, parfois précédée d'horribles souffrances et d'accès indescriptibles de manie furieuse.

Chose étrange, cette maladie, contre laquelle toutes les ressources de la médecine demeurent impuissantes, a donné lieu dans tous les pays à un nombre illimité de remèdes qui sont tous supposés être infaillibles. Il n'est pas de pays d'Europe ou d'Amérique, où l'on ne trouve des personnes à qui l'on attribue le pouvoir de guérir la rage, où l'on ne rencontre des pratiques que l'on croit efficaces. La crédulité est d'autant plus grande qu'il est plus difficile à l'homme d'appliquer à la connaissance de faits dont la cause demeure inexpliquée les préceptes dérivés de la méthode expérimentale. L'esprit humain est toujours séduit par tout ce qui lui paraît merveilleux. L'homme croira l'empirique qui lui assure qu'une certaine pierre ou telle plante peut prévenir les effets nuisibles de la morsure d'un animal enragé, pourvu que cette pierre ou cette plante soit simplement mise en contact avec la plaie. Il croira même qu'il a personnellement constaté les bons effets de cette pratique, si, le prétendu remède ayant été appliqué sous ses yeux, la rage n'a pas éclaté chez le malade. Conclure ainsi, c'est s'exposer à une erreur, par la raison très simple que toute morsure d'animal enragé n'est pas nécessairement suivie de l'invasion de la rage chez la personne mordue.

Sur cent personnes mordues par des chiens enragés, combien en est-il qui meurent de cette terrible maladie ? Il est difficile de répondre à cette question. Le nombre des victimes varie pour plusieurs raisons. Toutefois, on admet généralement qu'en additionnant le nombre des morts survenues à la suite d'un grand nombre de cas de morsures par animaux enragés, la mortalité parmi les personnes mordues varie de 15 à 20 0/0. En d'autres termes, sur cent personnes mordues il en est donc plus de quatre-vingts qui ne ressentent aucun effet fâcheux. Il est dès lors facile de se tromper au sujet de la valeur de tout remède préventif. Car, si nous l'appliquons à un certain nombre de personnes,

Digitized by Google

il semblera avoir réussi quatre fois sur cinq : n'est-ce pas plus que suffisant pour autoriser un guérisseur que l'on vient consulter à assurer que son remède est infaillible, et pour amener les ignorants à partager aveuglément sa croyance?

La méthode expérimentale juge plus sévèrement les faits. Elle nous apprend que, pour établir la vertu d'un remède préventif contre la rage, il faut, en premier lieu, découvrir le moyen de faire naître la rage à coup sûr, d'appliquer ce moyen à quelques chiens, de faire de ceux-ci deux lots, de soumettre les sujets d'un des deux lots au prétendu remède, et d'abandonner les sujets de l'autre lot, en nombre égal, à la maladie et à la mort. Si la mort ne frappe aucun des sujets traités, il sera prouvé que le remède est efficace. Tout le programme d'expériences est ainsi tracé.

Il n'est pas aussi facile qu'on le pourrait croire au premier abord d'inoculer avec succès la rage à une série d'animaux. Nous avons précédemment attiré l'attention sur ce fait, que si des chiens sont mordus par des animaux enragés, la maladie ne se manifeste point dans la totalité des cas. Une injection sous-cutanée directe de la salive d'un chien enragé donne à peine plus de succès. La salive renferme, avec le microbe de la rage, d'autres microbes d'espèce variée qui peuvent donner naissance à des abcès et à d'autres complications morbides et empêcher ainsi la production de la rage. Il y a peu d'années encore, les expérimentateurs n'auraient pas su où trouver le virus à l'état pur ; ils n'auraient pas su non plus comment l'employer pour qu'il produisît la rage, et la rage seule. Ces deux difficultés furent vaincues simultanément, grâce à la découverte suivante : Si l'on fait l'autopsie d'un animal mort de la rage, et qu'une petite partie du cerveau ou de la moelle épinière, ou, mieux encore, de la partie de la moelle qui relie celle-ci au cerveau — partie nommée moelle allongée ou bulbe — soit détachée et écrasée dans un liquide stérilisé avec toutes les précautions antiseptiques nécessaires, et qu'un peu de ce liquide soit introduit à la surface du cerveau d'un animal chloroformé (chien, lapin ou cobaye), au moyen d'une aiguille hypodermique, après trépanation, l'animal ainsi inoculé deviendra dans tous les cas enragé, et dans un laps de temps relativement court, c'est-à-dire au bout d'un temps qui dépasse rarement quinze jours ou trois semaines.

Digitized by Google

Voulez-vous mettre à l'épreuve un remède qui a la réputation d'empêcher la rage ? Prenez deux chiens et inoculez l'un et l'autre avec le virus de la manière qui vient d'être décrite. Puis, donnez le remède à l'un des deux chiens, avant ou après l'opération, autant de fois qu'il vous plaira, et abandonnez l'autre chien à son sort.

Vous verrez alors que la rage fait son apparition aussi bien chez le premier que chez le second animal. Naturellement nous n'avons point mis à l'épreuve de cette manière *tous* les nombreux remèdes proposés, mais nous avons essayé quelques-uns de ceux que l'on dit les plus efficaces, sans le moindre succès.

On obtient des résultats très différents si l'on emploie la méthode que j'ai exposée à l'Académie des sciences le 26 octobre 1885. Cette méthode de vaccination ressemble, par beaucoup de ses traits généraux, aux méthodes de prophylaxie contre les maladies contagieuses, qui sont fondées sur l'inoculation des virus atténués. L'injection de ces virus atténués vaccine les animaux et les rend capables de résister aux atteintes du virus fort.

Tout virus, ou plutôt tout microbe virulent et infectieux, peut être atténué par des moyens naturels ou artificiels. Le virus de la petite vérole chez l'homme est représenté à l'état atténué par le virus du *cow-pox* de la vache. Ce dernier a été produit — je suis du moins disposé à le croire — par le passage fortuit et successif sur le pis de la vache du virus varioleux humain où il a fini par être fixé à son état de virulence actuelle, tout comme on voit le virus rabique se modifier profondément par des passages sur le lapin et sur le singe. Il en est de même du virus mortel du charbon qui est modifié par l'action de l'air et de la chaleur, jusqu'à ce qu'il finisse par devenir inoffensif. Il passe par des phases intermédiaires, toutefois, où il peut encore être fatal pour des animaux de petite taille, mais où il est inoffensif pour les animaux domestiques, bien qu'il les vaccine contre les atteintes du virus fatal primitif. De même le virus rabique s'atténue à tous les degrés par l'air et une chaleur modérée, et peut préserver ensuite des atteintes du virus rabique mortel. En d'autres termes, il peut déterminer chez le chien un état complètement réfractaire à la rage.

Prenez douze chiens, vaccinez-les de la manière que je viens de mentionner, et ensuite inoculez, à la surface du cerveau, du virus rabique pur. Refaites la même opération ensuite sur douze

Digitized by Google

autres chiens non préservés. Pas un des douze premiers ne prendra la maladie, mais les douze autres animaux mourront de la rage, après en avoir présenté les différents symptômes typiques, symptômes ressemblant en tous points à ceux qui sont déterminés par la morsure d'un animal enragé qui erre à travers les rues. L'expérience dont je parle, propre à donner au chien l'immunité contre la rage, peut se faire avec non moins de succès sur des chiens préalablement mordus par un chien enragé, si on a soin de ne pas attendre trop longtemps après la morsure des chiens pour appliquer la méthode préventive. Le succès, sans nul doute, doit être attribué à la longue durée habituelle de l'incubation de la rage après morsure. L'immunité due à la vaccination a le temps de se produire chez l'animal vacciné avant que les symptômes aigus de la rage n'apparaissent. On en a la preuve par le fait que, si la période d'incubation chez le chien est fortement diminuée, notre méthode peut demeurer impuissante, et ne point le vacciner. Si, par exemple, le virus est inoculé à la surface du cerveau, la maladie survient parfois dès le quinzième jour après l'inoculation. Il faut alors, pour réussir dans l'opération de la vaccination, hâter celle-ci le plus possible, afin que l'immunité devance l'apparition des symptômes mortels de la rage.

Il est nécessaire de démontrer expérimentalement qu'un animal peut acquérir l'immunité contre la rage, s'il est soumis au traitement prophylactique dont nous venons de parler. Naturellement, toutes les expériences qui établissent ce fait doivent être entreprises sur les animaux seulement, toute épreuve sur l'homme devant être non seulement défendue, mais considérée encore comme criminelle. Toutefois, nous avons de bonnes raisons de croire que les résultats obtenus sur l'animal peuvent, du moins pour une grande partie, être obtenus sur l'homme également. Or il est facile de prouver qu'un chien préalablement vacciné et rendu, par là, réfractaire à la rage, peut supporter l'inoculation sous la peau de quantités, pour ainsi dire quelconques, de virus rabique le plus pur et le plus actif. A diverses reprises, on a inoculé sous la peau, à des chiens vaccinés, de pleines seringues de virus rabique frais, préparé avec la moelle allongée de chiens morts de la rage, et ces inoculations ont été pratiquées, non pas seulement une fois, mais tous les jours, pendant des mois entiers, sans que l'animal en éprouvât le moindre effet apparent.

Les chiens vaccinés résistent également, dans les années

Digitized by Google

qui suivent leur vaccination, aux morsures des chiens enragés. Il y a quelques années, j'ai réuni à Villeneuve-l'Étang, dans un grand chenil servant de succursale à nos laboratoires de Paris, beaucoup de chiens vaccinés en 1885. Après avoir constaté, en 1886 et en 1887, que le plus grand nombre, mais non la totalité, — onze sur quatorze en 1886 et quatre sur six en 1887 — avaient résisté aux inoculations du virus rabique de chiens des rues faites à la surface du cerveau, et réfléchissant qu'il suffisait, après tout, de savoir si l'état réfractaire résistait aux morsures rabiques, j'ai substitué, en 1888 et en 1889, à l'inoculation intra-cranienne l'inoculation par morsures de chiens enragés. Au mois de juillet 1888, cinq chiens vaccinés en 1885 furent mordus en même temps que cinq chiens non vaccinés. Les cinq animaux vaccinés sont maintenant encore en parfaite santé, tandis que, des cinq autres, trois sont morts de la rage, deux sont encore vivants. En ce moment encore, une expérience similaire est en cours d'exécution sur un autre groupe d'animaux vaccinés en 1885. Si ces animaux résistent, et si les animaux non vaccinés meurent, tous ou quelques-uns, de la rage, nous aurons la preuve positive que l'immunité artificielle à l'égard de morsures récentes d'animaux rabiques peut atteindre une durée de plus de cinq ans.

Si grands que fussent, dès 1885, les progrès dans l'étiologie et la prophylaxie de la rage parmi les animaux, ils empruntaient leur principal intérêt à l'espoir de plus en plus fondé que la méthode préventive de la rage pourrait réussir sur l'homme mordu par un chien enragé. Mais il fallait pouvoir s'armer du courage nécessaire pour tenter cette épreuve, et franchir la distance qui sépare l'homme des animaux. Je laisse un moment la parole à un écrivain qui a suivi, en qualité de « son in law », comme disent les Anglais, les phases de cette transition pleine d'angoisses et de perplexités cruelles. Témoin de tous les faits, il les a racontés fidèlement. Je détache de ses récits que j'abrège les incidents suivants :

« Le 4 juillet 1885, à huit heures du matin, Joseph Meister, âgé de neuf ans, fils aîné d'un garçon boulanger qui habite Steige, se rendait seul de ce village de Steige à l'école voisine de Meissengott. Il suivait un petit chemin écarté, un chemin d'écolier, quand un chien se précipita sur lui et le terrassa. L'enfant n'essaya pas de lutter. Il couvrit son visage de ses bras. Le

Digitized by Google

chien le mordit, le roula, s'acharna sur lui. Un maçon vit de loin la scène et accourut. Armé d'une barre de fer, il frappa à coups redoublés le chien, qui se sauva et rentra se jeter sur son maître. Le maître, Théodore Vone, épicier à Meissengott, prit un fusil et tua son chien. Bave à la gueule, paille et fragments de bois dans l'estomac, toutes les présomptions de la rage furieuse étaient là.

« Les parents du petit Meister crurent d'abord à la simple rencontre d'un mauvais chien. La journée se passa à soigner, à laver les quatorze blessures de l'enfant. Mais le soir, la mère effrayée de tout ce qu'elle apprenait — accident arrivé au propriétaire du chien, détermination soudaine de ce propriétaire de tuer le chien d'un coup de fusil — conduisit le petit Joseph au docteur Weber, de Villé. M. Weber fit quelques cautérisations à l'acide phénique, mais douze heures seulement après l'accident, et conseilla à Mme Meister de partir pour Paris et de conduire son enfant à quelqu'un qui seul, devant la gravité d'un tel cas, serait capable de donner un bon conseil.

« Ce quelqu'un, qui demeure rue d'Ulm, ajouta le médecin, s'appelle M. Pasteur.

« M. Théodore Vone voulut accompagner cette mère, de plus en plus inquiète, et cet enfant dont les blessures à la jambe et aux cuisses étaient telles, qu'elles rendaient sa marche incertaine, traînante. Ils arrivèrent au laboratoire le lundi matin 6 juillet. M. Pasteur alla dire à M. Vulpian et au docteur Grancher, professeur à la Faculté de médecine, la situation qui se présentait à lui face à face.

« M. Vulpian et M. Grancher vinrent immédiatement voir le petit Joseph Meister; ils examinèrent ses blessures, et, d'un commun accord, conseillèrent d'essayer sur cet enfant, presque condamné, la méthode qui avait constamment réussi pour les chiens...

« Après le petit Alsacien Meister, ce fut un berger du Jura, Jean-Baptiste Jupille qui, grièvement mordu par un chien enragé, vint six jours seulement après ses blessures, se soumettre aux inoculations préventives. M. Pasteur, tout en marquant la différence entre ce délai et les deux jours et demi qui, pour Meister, s'étaient écoulés de la date des morsures au commencement des inoculations, espérait qu'il aurait encore la possibilité d'agir. Comme il est rare que la rage se déclare sur l'homme mordu avant un mois ou six semaines, l'effet vaccinal produit par les

Digitized by Google

inoculations avait peut-être le temps d'être complet et d'empêcher les effets du virus rabique. Au fond, il y a là une question de vitesse. La rage est, par sa lenteur relative d'incubation, comme un train omnibus ; le vaccin la devance comme un train express, et, après l'avoir devancée, il l'empêche de passer dans l'économie. Tout Paris se passionna pour cette seconde tentative. Dans la presse, dans les salons, dans les cafés, jusque sur les trottoirs, chacun disait son mot, soit enthousiaste, soit réservé, soit hostile et même injurieux, sur le degré de confiance que méritait la méthode annoncée. Une raison sentimentale achevait de provoquer l'intérêt de la foule. Ce berger de quinze ans avait fait preuve d'un rare courage.

« Il gardait son troupeau dans un pré de Villers-Farlay, quand il vit un chien enragé courir vers un groupe d'enfants qui jouaient à quelques pas de là. Jupille s'élance armé de son fouet, au-devant du chien. Les enfants peuvent fuir. Le chien se jette sur Jupille. Alors commence une lutte terrible. De sa main droite Jupille parvient à dégager sa main gauche, prise, retenue dans les crocs ; puis, terrassant le chien, il réussit, avec la lanière de son fouet à lui lier la gueule : saisissant enfin l'un de ses sabots, il assomme l'animal...

« L'Académie Française décerna à Jupille, pour sa courageuse conduite, un prix de vertu de mille francs. Cette somme apporta un peu d'aisance dans la famille très pauvre de Jupille, qui, semblable au berger de La Fontaine, sortit de Paris,

Comme l'on sortirait d'un songe,

et retourna tranquillement à Villers-Farlay.

« Alors de toutes parts arrivèrent des mordus. Jamais on n'aurait cru à un si grand nombre d'accidents causés par la rage...

« C'est au milieu de ce premier encombrement de personnes traitées que se présenta, le 9 novembre 1885, une enfant de dix ans, la petite Louise Pelletier, mordue 37 jours auparavant. Un gros chien de montagne s'était précipité sur elle à La Varenne-Saint-Hilaire. Outre une blessure au creux de l'aisselle, une plaie profonde s'étendait derrière la tête... Le cas paraissait désespéré... Mais n'y aurait-il eu qu'une chance sur dix mille de sauver cette enfant, il fallait tenter l'application de la méthode...

« Le traitement était achevé depuis quelques jours. L'enfant avait repris dans le petit appartement de ses parents, rue Dau-

Digitized by Google

phine, sa vie de demi-pensionnaire laborieuse ; on commençait presque d'espérer le salut, quand les premiers symptômes de l'hydrophobie se manifestèrent. L'enfant refusait toute boisson. Les contractions de la gorge s'opposaient au passage du liquide. Des spasmes d'étouffement étreignaient sa parole. On aurait cru entendre les restes de sanglots qui suivent les grandes colères d'enfant.

« Le matin du 2 décembre, apparut une période de calme qui se prolongea pendant huit heures. Il semblait qu'il y eût lutte entre la rage et les effets des inoculations préventives dont on avait recommencé la série de deux heures en deux heures. Mais l'invasion du mal était trop complète. La rage fut la plus forte. Elle reprit le soir avec ses troubles, ses hoquets, ses hallucinations. La pauvre petite disait qu'elle sentait comme un ruissellement d'eau sur tout le corps. A certains moments, elle ne reconnaissait plus son père, elle le prenait pour un étranger ; puis, brusquement s'apercevant de sa méprise, elle éclatait en excuses et en tendresses. Les mots entrecoupés sortaient avec peine de sa gorge haletante ; la mort noyait déjà ses yeux, ses grands yeux noirs qui vous regardaient anxieusement, et durant ces heures poignantes, sa sœur, qu'on avait éloignée de la chambre, continuait dans la salle à manger, sous la clarté de la lampe, les devoirs rapportés de l'école.

« Le 3 décembre, la petite Louise Pelletier succomba.

« Il y eut au premier moment un remous d'opinion publique. Aussitôt, du bout de l'horizon, accoururent certains journalistes de tempête. Ils comptaient sur cette saute de vent pour noyer la découverte. On ne se contenta pas de crier à l'échec, on insinua que la mort de la petite Louise Pelletier était due, non pas aux morsures du chien, mais au virus des inoculations. — M. Pasteur était plus qu'un charlatan, c'était un meurtrier. — Les calomnies redoublèrent leurs efforts.

« Ces attaques étaient isolées, mais elles n'en étaient que plus violentes. Réussirent-elles à empêcher quelques personnes de venir au laboratoire ? Elles les firent hésiter tout au moins. Une Hongroise, mordue par un chien enragé et arrivée immédiatement à Paris pour se faire traiter, resta six jours sans oser frapper au laboratoire. Questionnée sur la cause de cette tergiversation, elle répondit : « Après ce qu'on m'avait fait lire, je n'avais plus confiance. » Au moment où l'on annonça le départ de New-York

Digitized by Google

pour Paris de quatre enfants américains mordus par un chien enragé, ces journaux philanthropiques publièrent que si la triste fin de la petite Pelletier avait été connue en Amérique, les parents de ces quatre enfants leur auraient épargné sans doute un long et bien inutile voyage. Ils vinrent et ils retournèrent guéris. Et après eux se succédèrent des centaines de mordus...

« Au mois de mars 1886 arrivèrent dix-neuf paysans russes des environs de Smolensk, vêtus de peaux de bêtes et qui avaient été mordus par un loup enragé. Ce loup, fuyant deux jours et deux nuits à travers la campagne, s'était jeté si furieusement sur ces paysans qu'il les avait, les uns défigurés, les autres lacérés et meurtris.

« Cette série de Russes était d'autant plus préoccupante que si, d'après quelques statistiques officielles, il meurt une personne sur six à la suite des morsures de chiens enragés, les morts à la suite des morsures de loups enragés sont dans une proportion beaucoup plus grande. Le virus est le même, mais la plupart du temps le chien mord et passe, tandis que le loup, en s'acharnant sur sa victime, multiplie l'introduction du virus. Souvent sur vingt personnes mordues par un loup enragé, les vingt meurent.

« Sur les dix-neufs Russes de Smolensk, seize furent guéris. Les trois qui succombèrent portaient à la tête d'horribles blessures. Peut-être aurait-on eu quelque chance de les sauver en pratiquant immédiatement les inoculations préventives. Mais le moyen de parer, au bout de quinze jours, à des accidents tels que l'économie tout entière était envahie ? On retrouva à l'autopsie, dans le crâne d'un de ces malheureux, une dent cassée du loup. »

Nous pouvons nous rendre compte des causes de l'insuffisance du traitement dans des circonstances semblables à celles qui entourèrent la mort de Louise Pelletier ou celle des trois Russes.

Il suffit de réfléchir, en effet, aux faits qui viennent d'être mentionnés relativement aux inoculations intra-craniennes par du virus pur, et qui amènent toujours la mort par rage. Le virus rabique, dans les conditions dont il s'agit, est mis en contact direct avec la substance cérébrale, et commence à se développer aussitôt. Les symptômes de la rage ne se manifestent, toutefois, même dans ces conditions, qu'après une quinzaine de jours. On peut présumer que, pour Louise Pelletier, si le virus rabique avait commencé à se multiplier vers le temps où sa

Digitized by Google

mère l'amena pour la faire traiter, les inoculations préventives n'eurent pas la possibilité de déterminer l'état réfractaire sur son système nerveux. Dans cette hypothèse, l'issue devait être fatale. Il doit arriver souvent que, dans le cas de quelques-uns de nos malades mordus d'une façon semblable, surtout si les blessures sont au visage ou au crâne, le virus rabique soit transporté aux centres nerveux en très peu de jours, ou peut-être même d'heures, après les morsures, et agisse, dans ces cas, comme s'il avait été directement introduit sous le crâne après trépanation.

Au moment où j'écris ces lignes (août 1889), je viens de recevoir des notes relatives à un nombre considérable de morts par rage survenus en 1877. Les morts suivaient de si près les morsures, qu'à part un petit nombre de cas, tous appartiennent à la catégorie dont je viens de parler. Bien que l'histoire en soit longue et douloureuse, les lecteurs me permettront de la relater dans les termes mêmes où me la donne le Dr Balley, médecin à Châteaulin (Finistère), qui m'a fourni tous ces détails. Les faits sont très instructifs, et le récit n'en a été encore publié intégralement dans aucun journal.

« Durant les premiers jours du mois de novembre 1877, un chien d'arrêt passa près de la poudrerie de Pont-de-Buis, et attaqua deux chiens appartenant au directeur. Ce chien continua sa route et arriva à un endroit nommé Port-Launay, où il rencontra cinq chiens qu'il mordit l'un après l'autre, mais qui furent aussitôt abattus, parce que le chien qui les avait mordus avait des allures suspectes. Le même chien continua sa course et mordit deux chiens de garde, deux bœufs et deux porcs. Puis, revenant sur ses pas, il s'arrêta de nouveau à Pont-de-Buis, mais fut tué par le directeur, qui le reconnut.

« Ce dernier observa de près ses deux chiens, et tous deux moururent de la rage en quinze jours, à vingt-quatre heures d'intervalle. Le vétérinaire de Châteaulin et moi nous pûmes reconnaître la maladie. Quelques jours plus tard, l'un des chiens de ferme appartenant à M. Auffret, chien qui avait été mordu dans le haut du village, sembla devenir étrange, et fut aussitôt abattu. Par malheur, les deux fils de M. Auffret, âgés de six et sept ans, furent mordus par le chien de leur père et moururent de la rage environ une quinzaine de jours plus tard. L'autre chien de ferme, appartenant à une personne nommée Piriou

Digitized by Google

de Pratyr, fut mis à l'attache, mais le 1er décembre il brisa sa chaîne, et errant dans les environs de Châteaulin, fut arrêté par un ouvrier nommé Poulmarch, âgé de 43 ans, qui fut mordu à la main et mourut de la rage le 13 décembre. Le chien était enfermé dans la halle au marché, mais comme on ne le surveillait pas de très près, il s'échappa et disparut complètement, et nul n'a pu découvrir ce qu'il est devenu.

« Le 23 novembre de la même année, une louve partit du bois de Kernesal, à six kilomètres de Châteaulin, et dans sa course mordit hommes et animaux avec grande furie. Elle finit par être tuée à seize kilomètres de son point de départ, au Menez-Horn, au moment où elle mordait le jeune chien d'un paysan. Celui-ci, voyant l'état extrême de fatigue et de faiblesse de la louve, put l'achever à coups de bâton.

« Durant sa course, cette bête mordit 37 animaux (chevaux, vaches et bœufs) qui furent tous surveillés de près, et tous moururent de la rage.

« Voici les noms et âges des personnes qu'elle mordit aussi, avec des notes sur leurs blessures :

1° Une femme, âgée de 60 ans, mordue à l'épaule et à la tête ; plaies non cautérisées ; encore vivante.

2° Cariou (Pierre), âgé de 13 ans ; mordu à la main et au bras ; cautérisé ; mort le 9 décembre.

3° Allain (Pierre), 5 ans et demi ; horriblement mutilé ; mort le lendemain des suites de ses blessures.

4° Monjour (Jeanne), 10 ans, mordue à la tête et aux mains ; morte le 11 décembre, malgré la cautérisation.

5° Monjour (Yves), 9 ans, mordu à la tête et aux mains ; cautérisé ; mort le 13 décembre.

6° Monjour (Guillaume) 8 ans ; mordu au visage et à la main, cautérisé ; mort le 14 décembre.

Les quatre derniers qui ferment la liste ci-dessus étaient occupés à garder leurs troupeaux et furent mordus simultanément, la louve n'abandonnant l'un que pour se jeter sur l'autre. Ils furent cautérisés au fer rouge quelques heures après l'accident.

7° M. Le Roy, 22 ans, plusieurs blessures à la main, aux bras, au visage. Il eut à se battre corps à corps avec la louve. Fut cautérisé, et est encore vivant.

8° Mlle Avant, 20 ans, fut légèrement mordue à l'épaule, à

Digitized by Google

travers des vêtements épais : elle ne fut pas cautérisée, et mourut enragée le 30 janvier 1878.

9° Un homme de 30 ans environ fut horriblement mordu à la tête, et envoyé à l'hôpital de Brest pour y être soigné. Il vivait encore un an après l'accident, et depuis je l'ai perdu de vue.

10° Le Borgne, 14 ans, essaya d'échapper au loup en grimpant dans un arbre, mais fut mordu au pied, et mourut quinze jours plus tard.

11° Mionca, 13 ans, et une autre enfant du même âge furent légèrement mordues, mais non cautérisées : Mionca mourut enragée quatorze jours plus tard, mais l'autre est encore vivante.

« Quatre autres paysans qui rencontrèrent l'animal durant sa course furent encore mordus. Je ne sais ce qu'ils sont devenus, je ne pus les retrouver; mais je suis sûr qu'ils ne sont point morts de la rage, au moins pendant la période où sont mortes les autres victimes. »

Il est toutefois très rare que des personnes soient mordues dans des conditions pareilles, et même dans les cas désespérés il serait insensé de refuser à la méthode préventive une chance, et d'abandonner tout espoir de guérison. Il est de très nombreux cas, en effet, où il y a eu guérison malgré les blessures les plus graves au visage et à la tête.

Une question est souvent faite par les personnes mordues ou leurs amis : Est-il utile d'avoir recours au traitement préventif si le patient a été mordu quelque temps auparavant? Il n'est qu'une réponse à cette question : il n'est jamais trop tard pour commencer le traitement, car en dehors de celui-ci, toutes les chances sont contre le patient. Il est tout à fait évident que les chances de succès du traitement augmentent beaucoup si les morsures sont de date très récente. Le danger qu'il y a à laisser s'écouler un long laps de temps entre le moment de la morsure et celui où commence le traitement, consiste en ce que la rage peut faire son apparition avant même que le traitement ne soit achevé. Mais si le mal ne se manifeste pas dans la quinzaine qui suit l'achèvement du traitement, les inoculations, en dehors de très rares exceptions, auront autant d'effet que si elles avaient été pratiquées peu de temps après la morsure.

Au point de vue physiologique, dans tous les cas graves — et il est difficile de juger *a priori* de la gravité d'un cas — le but doit être de commencer le traitement assez tôt pour pouvoir

Digitized by Google

l'achever avant que le virus n'ait commencé à se développer dans les centres nerveux.

Si nous prenons 100 cas de personnes mordues par des chiens prouvés enragés, la mortalité parmi ces personnes après inoculations préventives n'atteint pas 1 0/0. Elle ne dépasse pas 2 0/0 si les personnes mordues à la tête et au visage sont seules comptées. Tous les hommes compétents qui ont écrit sur la rage accordent qu'avant la découverte de la méthode préventive, la mortalité, dans les cas de morsures au visage, variait entre 65 et 95 0/0, et pour la totalité des morsures, quel qu'en fût le siège, la mortalité était de 15 ou 16 0/0 au moins. Je crois ce dernier chiffre beaucoup trop bas, mais je l'ai volontiers accepté pour fixer les idées, et parce qu'en l'acceptant pour exact, je ne pouvais être soupçonné d'accorder trop de valeur à ma méthode de traitement.

Quand la méthode prophylactique contre la rage fut appliquée pour la première fois à des personnes mordues ; quand, par exemple, Louise Pelletier mourut, il était aisé de faire des objections, et la critique était souvent spécieuse. A cette époque, nous appliquâmes la méthode à un certain nombre de personnes, et la rage n'éclata chez aucune d'elles. Des opposants qui, quoi qu'il arrivât, étaient déterminés à la contradiction disaient simplement que la rage ne se fût peut-être pas déclarée chez ces patients, même en l'absence de tout traitement ; et si le traitement échouait, ils disaient que la rage ne pouvait être entravée, et allaient même jusqu'à affirmer que la mort de ces patients était due au traitement.

Les choses ont bien changé. C'est que la vérité, pour se faire reconnaître, n'a besoin que de subir l'épreuve du temps. Dans différentes parties du monde, des laboratoires antirabiques ont été construits sur le modèle de l'Institut de Paris. Les résultats obtenus dans ces laboratoires sont aussi bons que les nôtres, et je puis, par exemple, rappeler que le Dr Bujwid a récemment publié un mémoire concernant 370 vaccinations, sans un seul cas de mort.

L'Italie possède maintenant six laboratoires antirabiques : à Turin, Milan, Bologne, Rome, Naples et Palerme.

La Russie en a sept : à Saint-Pétersbourg, à Moscou, Varsovie, Odessa, Kharkoff, Samara et Tiflis. Il en existe aussi à Constantinople, à La Havane, à Mexico, à Rio-de-Janeiro, à Bar-

Digitized by Google

celone, à Bucarest, à Vienne, à Buenos-Ayres, et il s'en fonde un en Bolivie.

Si je voulais rappeler des faits propres à frapper l'esprit des personnes les plus hostiles à la méthode, de celles, par exemple, qui se refusent systématiquement à accepter une vaccination quelconque — je pourrais citer nombre de preuves remarquables de l'efficacité du traitement. Durant les quatre dernières années, le chiffre moyen des personnes qui viennent à l'Institut Pasteur pour subir le traitement préventif (après morsure par des chiens enragés) est de 150 par mois. Il serait aisé de choisir quelques cas démonstratifs parmi les 7 ou 8,000 personnes qui ont été déjà inoculées à l'Institut Pasteur. Mais chacun des Instituts antirabriques pourrait fournir un même nombre de cas analogues, démontrant tous l'efficacité de cette méthode. Je me contenterai de mentionner un seul fait qui est très frappant. Le Dr Dujardin-Beaumetz, à la requête du Préfet de police, a fait des recherches précises au sujet du nombre des personnes mordues dans le département de la Seine durant l'année 1887. Dans son rapport officiel, imprimé en 1888, il rappelle que 306 des personnes mordues furent vaccinées à l'Institut Pasteur, et que sur ces 306 personnes, 3 moururent de la rage, tandis que sur 44 personnes qui ne furent point inoculées, 7 moururent enragées. Dans le premier cas, la mortalité est de 0,97 0/0; dans le deuxième, de 15,90 0/0.

En dehors de ce qui s'est passé en France, avec un élan et une générosité qui nous ont permis d'élever non seulement un établissement pour le traitement de la rage, mais encore un Institut où viennent étudier tous les hommes qui comprennent de quelle importance pour l'hygiène et la santé publique sont les recherches de la microbie, deux grandes manifestations ont eu lieu en Angleterre (1).

La première a consisté dans la publication du rapport par la commission élue en 1886 par la Chambre des Communes sur la proposition de sir Henry Roscoe. Cette commission comprenait les savants les plus considérables de la Grande-Bretagne, en particulier sir James Paget, Baronnet, président; le Dr Laurder Brunton; le Dr G. Fleming, président du Collège Vétérinaire; Sir Joseph Lister, Baronnet; le Dr Richard Quain; sir Henry

(1) Cet article a paru, en partie, dans une publication anglaise : *The New Review*.

Digitized by Google

Roscoe; le professeur Burdon Sanderson, et le professeur Victor Horsley, secrétaire.

La conclusion du rapport fut que la méthode préventive de la rage était comparable à la vaccination antivariolique.

La seconde manifestation eut lieu à Mansion House, le 1er juillet 1889, à une réunion provoquée par le lord-maire de Londres, où des résolutions furent adoptées en présence des plus célèbres médecins et des biologistes les plus érudits de l'Angleterre, comprenant, avec ceux dont les noms précèdent, sir John Lubbock, le professeur Michael Foster et le professeur E. Ray Lankester.

Cet article étant écrit pour l'homme du monde plutôt que pour l'homme de science, je suis obligé de laisser de côté des détails qui ont leur intérêt. Si quelqu'un de mes lecteurs désire être plus éclairé sur les progrès récemment réalisés dans la science bactériologique, je lui conseille de lire la conférence faite le 23 mai 1889 par le Dr Roux, chef de service à l'Institut Pasteur. Cette conférence est remarquable non seulement par la précision des connaissances qui y est déployée, mais par la clarté et la netteté du langage. Elle a mérité les applaudissement unanimes avec lesquels l'ont saluée le conseil et les membres de l'illustre Société Royale d'Angleterre.

L. Pasteur.

---



Digitized by Google

# AMANTS[1]

(*Suite*)

## LIVRE II

### LA CRISE

### I

Ne pas mourir, en cet instant, fut pour elle la sensation la plus horrible. Même en cette seconde où, les choses tournant autour d'elle, elle s'abattait de son long, les yeux ouverts, la pupille affreusement dilatée, elle se sentit se *survivre*.

Elle distinguait la rosace du plafond. Il lui semblait être suspendue, fixée en l'air, et qu'elle allait choir sur le parquet et la rosace renversés. En même temps, tout cela se passant presque simultanément, elle perçut un bris de cristal, de porcelaines, de chaises tombant, et jusqu'au léger poids de la nappe, entraînée par M. Ylsée, et dont l'extrémité vint lui frôler les pieds. Presque aussitôt des visages, penchés sur elle, lui communiquent l'obsession de leur épouvante : ceux de son père, de Werner et de Wilkie, dont elle entend les plaintes déchirantes, et qu'elle voudrait rassurer ; mais en vain, car la paralysie lui scelle les lèvres et lui cloue les membres.

Une porte s'ouvre : tante Zabeth paraît, en bonnet de nuit, sans son tour de cheveux, sa robe de chambre passée à la hâte et non agrafée ; et elle lui semble une apparition d'Hoffmann. Fré-

(1) Voir le numéro du 25 février 1890.

Digitized by Google

dérique retient ce nom au passage. Et derrière Zabeth, se précipite, en habit de cheval, Mitka, impérieuse, dont elle entend la voix perçante :

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc ?

Et la réponse entrecoupée de M. Ylsée :

— C'est... c'est une émotion, en apprenant que le prince d'Ancise s'est noyé.

Ces mots, Frédérique les entend résonner par tout son corps, comme mugis à son oreille par une cloche monstrueuse. Et il lui semble qu'on l'expose nue, sur une claie. Son secret, qu'elle croit découvert, la couvre de confusion. Elle éprouve une horripilation atroce. Il lui semble, mais c'est peut-être une hallucination, que Mitka a éclaté de rire, d'un rire méchant et cruel. Aussitôt, elle grince des dents, pousse un affreux cri ; ses yeux se convulsent ; elle se tend comme un arc, et se détend ; ses talons battent le parquet. La crise nerveuse éclate.

Et même alors, Frédérique voudrait mourir, et ne peut ; abolir toute conscience de l'être, et ne peut ; oublier, se fondre au néant, et ne peut. Une conscience physique, en quelque sorte, persiste en elle : conscience des mouvements automatiques qu'elle fait, qu'elle voudrait réprimer, et dont elle n'est pas maîtresse. Elle se tord, griffe ses vêtements, porte ses mains à ses dents pour se mordre, crie, d'un affreux cri de louve enragée ; et elle sait qu'elle le fait ; et tout en le faisant, elle s'en étonne, car la cause, le pourquoi lui échappent.

Pour un instant, elle a oublié sa grande douleur.

Mais ce n'est qu'un répit. Et, comme le battant d'une cloche heurtant le bronze, comme un glas immense l'agitant toute de tressaillements nerveux, ce mot tinte en elle : — Mort ! mort ! mort ! Et c'est une détresse infinie, une épouvante de cauchemar, des flots d'angoisse qui la submergent et la roulent ; car elle ne sait plus qui est ce mort anonyme, redoutable, qu'elle déplore comme un frère, sans le connaître, et dont elle ne sait que ceci, qu'il est mort... mort... mort ! — Et le glas sourd et énorme vibre en son pauvre être, comme en un clocher de Notre-Dame.

Ce mot déchaîne l'hallucination.

Voici la nef sombre, les cierges opulents et tristes, un pompeux catafalque, la foule qui dort, et l'orgue. Sous le catafalque repose le mort, l'inconnu. Enfin, elle va savoir ! Elle s'approche, écarte les cierges ; ses doigts en gardent l'affadissante odeur de

Digitized by Google

cire ; et elle soulève le drap noir semé d'étoiles d'argent. Sous l'échafaudage, dont l'envers ressemble à un décor de théâtre . lattes et vieilles toiles, gît un cercueil à moitié cloué. Dessus, les ouvriers ont laissé une pipe, des clous, Frédérique se penche, écarte le suaire, et, avec l'angoisse de Psyché (cette association d'idées lui met instantanément un cierge allumé en main), elle s'accroupit, craignant de laisser tomber une gouttelette de cire. Une curiosité âpre, infinie la dévore. Elle regarde le dormeur. C'est un squelette !

Déçue, une rage la prend. Elle veut frapper, anéantir, incendier. La crise nerveuse redouble, atteint son paroxysme. Frédérique, précipitée hors d'elle-même, ne sent bientôt plus son corps ni son âme.

. . . . . .

Cependant, autour d'elle, ce n'était que désarroi, tumulte. La voix aigre de Mitka dominait toutes les autres.

— Va-t'en ! criait-elle à Wilkie, ta place n'est pas ici ; et à Zabeth : — Laissez donc votre mélisse, vous ! aidez plutôt à la tenir, vous voyez bien qu'elle va leur échapper !

Ce fut elle qui coupa les lacets du corset de Frédérique et qui l'enveloppa d'un châle, car tout le monde avait perdu la tête, et les soins se bornaient à maintenir Frédérique et à l'empêcher de se briser la tête contre les murs : c'est à peine si M. Ylsée, Werner, Zabeth et une femme de chambre y suffisaient.

— Veux-tu t'en aller ! cria-t-elle de nouveau à Wilkie, qui sanglotait dans un coin, et la prenant par le bras, elle la mit hors de la pièce.

— Un médecin ! criait M. Ylsée hors de lui, qu'on aille chercher un médecin !

— Qu'est-ce qu'il y fera, le médecin ! ricana Mitka en haussant les épaules. — Quand la crise sera passée, il n'y aura plus rien à faire. — Et tout à coup, changeant d'idée : C'est bien ! j'y vais moi-même !

En quelques sauts, car quoique bossue elle était agile comme un écureuil, elle fut dans la cour, et criant : — Yousef ! Yousef ! elle pénétra dans les écuries. Sa jument anglaise, sellée pour la promenade et bridée, attendait. Yousef, le cocher, un grand Maure à longues moustaches, accourut, et, sur un signe d'elle, la mit en selle. Mitka rassembla les rênes et partit au galop.

Elle maugréait parlant haut, tout en courant vers la ville, en

Digitized by Google

casse-cou, au risque d'écraser les passants qui, effarés, après un grand saut de frayeur, regardaient bondir l'étrange créature sur le dos de la haute jument baie.

— Qu'est-ce qui me prend, de faire l'officieuse ? marmonnait-elle. Est-ce que je serais émue, par hasard ? Ah ! ah ! c'est ça qui m'est bien égal. Est-ce que j'aimerais Frédérique ? Une jolie poupée, qui tombe en pâmoison parce que... Hé ! hé ! c'était donc là son secret. Elle aimait le prince. Voilà du joli, un homme marié !...

Elle se tut, suffoquée, et reprit :

— L'aimait-elle ? C'est probable. Est-ce qu'on s'évanouit sans cela ? Bah ! avec sa santé, est-ce qu'on sait ! Gare donc, imbéciles !

Et elle cravacha la jument, qui venait de faire un brusque écart, en frôlant un couple bourgeois qui barrait la route. Elle continua :

— J'aurais bien voulu le connaître, ce prince dont on parlait tant. Peuh ! quelque sot. Est-ce qu'on se noie ? c'est bête. Tiens, voilà le docteur ! j'ai de la chance !

En effet, le petit cheval et le panier du docteur Simand venaient juste en sens inverse. Il y avait une dame dans la voiture. Mitka arrêta net sa bête, d'un brusque coup de rênes :

— Hé, docteur, je courais chez vous ! Ma sœur Frédérique est au plus mal. Fouettez votre bidet.

— Impossible ! grommela le docteur, il faut que je mette Madame chez Mme de Seuil, qui attend un enfant tout à l'heure.

— Eh bien ! elle l'attendra encore un peu ! dit Mitka. — Quand on vous dit que c'est pressé !

Le docteur se consulta avec la personne, une sage-femme sans doute, puis d'un air furieux :

— C'est bien, j'y vais !

Et sans saluer, il fouetta son cheval, tandis que Mitka, sans remercier, cravachait sa jument et courait vers Alger.

Une curiosité âpre la mordait. Elle eût voulu être arrivée déjà, se voyait, achetant fébrilement tous les journaux, y cherchant des détails plus complets, plus longs, sur le drame dont le prince avait été victime. Et toujours l'idée que sa sœur l'aimait, cet homme, sans quoi elle ne se serait pas évanouie, la lancinait comme une piqûre venimeuse :

— Cette Frédérique, ce n'est pas pour moi qu'on se serait

Digitized by Google

affligé ainsi ! Cette petite sotte de Wilkie pleurait comme une fontaine. Mon père était comme fou. Quant aux têtes de Werner et de Zabeth, c'était à mourir de rire. — Et elle eut un petit rire forcé. Mais l'irritation, une irritation qu'elle ne pouvait s'expliquer, prenait le dessus. Pourquoi était-elle si mécontente, si ce n'était d'elle-même ?

— Après tout, Frédérique ne m'a jamais fait de mal. Je ne lui en souhaite pas. Et s'il ne tenait qu'à moi, je lui ressusciterais son prince. — Là-dessus, nouveau revirement, nouvelle piqûre au cœur : « Un prince ! oui-da, rien que cela. Il lui faut cela, à la princesse Hamlet ! » Cela fut pensé avec une ironie rageuse. Puis une sorte de pitié lui vint. « Mort ! si brusquement ! Pauvre fille ! mais où l'avait-elle vu ? Ah ! oui, il y a deux ans, chez la vieille Saint-André. Un amour platonique !... La sotte ! » Et elle réfléchit : « Que je suis simple ! Les journaux ne diront rien de plus aujourd'hui, puisque la nouvelle leur a été transmise par dépêche de l'*Agence Havas*. A moins que... mais oui, à l'*Agence Havas* même, on me donnera peut-être des détails ; ils ont dû en recevoir. »

Et comme elle arrivait sur le boulevard de la République, en face de la haute maison où des lettres d'or immenses couvraient le balcon de l'Agence, elle ralentit son allure, jeta les yeux autour d'elle, et avisant un zouave, elle l'appela avec autorité :

— Tenez mon cheval ! dit-elle. Et elle se laissa glisser à terre et entra dans la maison. Le zouave interloqué prit machinalement les rênes :

— En voilà une particulière, murmura-t-il, en s'adressant à un sergent de ville. Autour d'eux des moricauds arabes, portant leur boîte à cirage, se pressaient ricanant :

— Tinir li cheval ? moucié ?

— Cirer les bottes ?

Le zouave les dispersa à coups de pied dans le derrière, pendant que le sergent de ville répliquait :

— Je la connais bien. C'est une toquée, mais son père est millionnaire. Ce sont des Angliches. Elle vous donnera cent sous.

— Ah bien, alors... murmura le zouave. Et il se mit à caresser le cheval en lui disant :

— Ah bien, mon vieux !

La bossue reparut bientôt. Elle était toute rouge, essoufflée,

Digitized by Google

les yeux brillants, son voile relevé sur une figure si extraordinaire, que le zouave en resta interdit.

— Eh bien! quand vous me regarderez, gros bête; mettez-moi en selle! Pas ce pied-là, le droit, donc!

Et dès qu'elle y fut, sans crier gare, elle partit à fond de train.

— Ah bien, alors, marmotta le zouave déconfit; ah bien, ma vieille!...

Les moricauds faisant cercle ricanaient. Le sergent de ville clignait de l'œil.

Mais Mitka avait tourné bride; elle revenait au grand trot. « Hop! » cria-t-elle, en lançant au soldat une pièce d'or qu'il attrapa au vol; et d'un mouvement brusque à se faire désarçonner, elle jeta son cheval de côté, dans une rue voisine, et disparut.

. . . . . .

Frédérique se débattait toujours.

Bien que cette cruelle scène durât depuis plus d'une heure et demie, rien n'était changé dans la pièce et l'attitude des personnages; M. Ylsée tenait sa fille aux épaules, Zabeth lui maintenait les pieds, et la pauvre vieille femme était forcée de déployer une telle force, que la sueur dégouttait de son front, sous son bonnet de nuit sans cheveux. Werner épuisé avait cédé sa place à Yousef; le Maure tenait le bras de Frédérique, tandis que la femme de chambre lui garottait les genoux. Aucun d'eux ne parlait; les visages étaient contractés par l'effort, et cette expression et ce silence étaient poignants, au milieu du désordre des verres et des assiettes brisés, dont Werner ramassait les éclats. Peu à peu les spasmes de Frédérique se ralentirent, moins violents. Une expression humaine reparut sur sa face raidie par une sorte de raideur cataleptique. Des plaintes lui échappèrent. Et de grosses larmes d'enfant se mirent à ruisseler sur ses joues.

Ces plaintes et ces larmes, du fond de l'inconscience, elle les percevait obscurément; mais son âme n'y avait point part; cela partait du plus profond de son être physique, de ses nerfs et de sa chair, d'un pauvre être incomplet, aux sensations vagues, et qui ne pensait encore, ni ne voulait. Puis, brusquement, d'un seul coup, Frédérique, traversée d'une grande douleur, ouvrit les yeux et fut prise d'un long tremblement. Elle venait de retrouver son âme, et l'immédiate mémoire de tout. Ses larmes tarirent. Elle eut un sourire effrayant.

Digitized by Google

— Frédérique, mon enfant! s'écria Ylsée.

Elle tourna les yeux vers lui : puis, de nouveau, ses yeux s'égarèrent, et elle se mit à claquer des dents, comme si elle éprouvait un grand froid. Était-ce possible? se demandait-elle avec angoisse. Était-ce vrai? Mort, il était mort, et si affreusement. Ah! — Et elle sentait, comme si elle l'éprouvait elle-même, l'horrible et si courte agonie, l'ignoble étouffement dans l'eau; elle eut, comme si elle se noyait elle-même, les ténèbres glauques dans les yeux, et le glouglou dans les oreilles, et le goût amer dans la bouche des gorgées salées. Son cœur se souleva. Elle se sentait mourir; non, elle devenait folle!

— Frédérique, c'est nous, ma fille, reviens à toi!

— Ah! pensa-t-elle, quel cauchemar. Ce n'était qu'un cauchemar, heureusement. Elle n'avait qu'à rouvrir les yeux pour se réveiller. Elle les rouvrit, regardant les gens, les choses autour d'elle. Mais tout, au contraire, lui confirma la réalité affreuse. C'était vrai! mort! noyé! Ces mots lui causaient une torture si aiguë, qu'elle s'étonnait d'y survivre. Et elle pensait avec désespoir : — Ah! le malheureux, si jeune, et sa femme, ses enfants, ses amis. Et du fond de son âme, en un appel muet, elle poussait cette lamentation : — « Daniel! Daniel! oh! vous! vous! » Et toujours la litanie revenait : — Mort, noyé!... Son angoisse, sa souffrance, prirent alors une telle intensité, que Frédérique se dit : « Je veux mourir, mourir tout de suite. Assez, je souffre trop, assez! » Un transport de rage la souleva, la jeta contre la table, où ses mains tâtonnèrent, cherchant un couteau; elle le saisit, au milieu des horribles clameurs des femmes, puis lutta, mordit, se sentit désarmer et retomba, râlante, sur le parquet, qu'elle heurta avec une telle violence, que sa tête à grand bruit sonna. De douleur, elle s'évanouit.

On en profita pour la transporter dans sa chambre, sur son lit; son lacet étant coupé, Zabeth et la femme de chambre n'eurent pas de peine à la déshabiller; ensuite elles la couchèrent. Bientôt l'évanouissement prolongé, ne les servant plus, les inquiéta. Frédérique était devenue d'une pâleur de cire. Ses narines s'étaient pincées, ses orbites cavées subitement. Et elle continuait à grelotter, glacée d'un froid de marbre.

— Peut-on entrer? — dit M. Ylsée à la porte. Et il pénétra dans la chambre, précédant le médecin.

— Eh bien? fit celui-ci.

Digitized by Google

— Elle ne reprend pas connaissance, dit tante Zabeth.

Le docteur tira de sa trousse un flacon, et le fit respirer à Frédérique. Elle eut une détente brusque; ses yeux spasmodiquement, s'ouvrirent. Et rappelée à la triste conscience, à la vie cruelle, elle repoussa de la main son père et le médecin.

— Laissez-moi, dit-elle avec angoisse, oh! laissez-moi!

Et se tournant vers le mur, mordant son oreiller, elle se cacha la tête sous les draps, pour ne plus voir, ne plus entendre. Mais la pensée affreuse ne la quittait pas, elle s'enfonçait en elle, comme un couteau dans une blessure, et Frédérique, pour en finir, appuyait sur la plaie : « Eh bien! oui, il est mort, c'est fini. Il est mort. Tout est fini. Il n'y a plus rien! » Et au froid qui la gèle, elle sent succéder une fièvre qui la brûle. Il lui semble que le sang lui jaillit du cœur, à flots, et l'inonde et l'étouffe. Ses tempes battent. Une chaleur effrayante lui monte à la tête. Elle doit être pourpre, elle le sent.

A ce moment une porte claque, un pas résonne, elle s'entend appeler :

— Frédérique?

Elle ne bouge pas, fait la morte. On crie plus fort :

— Frédérique?

C'est la voix aigre de Mitka. Et une main nerveuse, de force, arrache les draps qui la masquent; la même main écarte les doigts dont elle se cache le visage; Mitka, essoufflée, d'une voix brève, lui crie dans la figure :

— Ton prince n'est pas mort!

Frédérique ouvre les yeux grands, incrédule.

Mitka répète avec plus d'énergie :

— Il n'est pas mort! je te dis! Il se porte à merveille. L'*Agence Havas* a reçu une dépêche. J'en viens. On m'a tout expliqué. C'est une erreur des journaux!

Frédérique a souri. Elle referme les yeux. Ce rêve est doux, bien qu'elle n'y croie pas.

Mitka, en colère, crie plus fort :

— C'est son ami, M. de Fonbonne, qui est mort. Il est tombé à l'eau, près de la plage. Des gens qui étaient là ont cru que c'était le prince. Ils en ont télégraphié la nouvelle. De là l'erreur.

Frédérique a rouvert les yeux, une expression indéfinissable passe sur son visage. Elle regarde fixement sa sœur, et com-

Digitized by Google

mence à comprendre. Un mouvement extraordinaire, inanalysable, se fait en elle.

— Qu'est-ce que tu as? crie Mitka, quand je te répète qu'il est vivant, vivant, vivant!

Frédérique se lève sur son séant, pourpre, et pousse un éclat de rire fou, puis retombe, délirante. Mitka s'écrie :

— Eh! docteur! qu'est-ce qui lui prend?

Celui-ci la repousse:

— Diable de sacrées histoires! Le transport au cerveau se déclare!

## II

— Bébé n'en veut plus! Bébé n'a assez de confitures?

Et Wilkie, retirant l'assiette, présenta une timbale de vin sucré à Frédérique, qui la prit avec un joli geste fatigué de malade, et qui but, gourmande, en renversant la tête. Elle était sur son lit, assise, fraîche de la toilette faite, reposée par un bon somme, et toute jolie dans sa chemise de soie rouge.

Près de la fenêtre, tante Zabeth brodait, sur une étoffe tendue, de merveilleuses fleurs de soie, des oiseaux envolés. Toute à son œuvre, elle ne voyait ni n'entendait rien.

— Tante Zabeth! appela Frédérique.

La vieille femme ne bougea point, suivant son rêve intérieur.

— Tante Zabeth!

Elle tressaillit et leva sur Frédérique son visage d'un blanc d'ivoire, ses yeux bleus usés, à l'expression si douce et si triste.

— Apportez-moi votre tapisserie, vite, je veux la voir.

Et quand elle l'eut devant les yeux, pleine d'admiration, Frédérique s'écria :

— Mais c'est très beau, tante Zabeth.

L'autre eut un sourire timide d'enfant.

— Mais où trouvez-vous ces idées, tante? vous êtes poète?

Tante Zabeth secoua vivement la tête, heurtée par une telle supposition.

— Non? Eh bien, vous êtes une vieille fée, tante, voilà ce que vous êtes, retournez à votre place.

La vieille femme obéit, puis, se ravisant, elle revint, se pencha vers Frédérique, lui baisa longuement le front, reçut un baiser

Digitized by Google

tendre en échange, et, paisible, regagna son fauteuil, où, penchée sur sa tapisserie, les doigts agiles et les yeux fixes, elle redevint sourde et muette.

— Pauvre Zabeth, dit tout bas Frédérique — cela lui a donné un coup de me voir malade.

— Tu nous a fait si peur, dit Wilkie. Tu as joliment déliré, il paraît.

— Oui ?... — demanda Frédérique. Et silencieuse, elle se rappela, avec la joie d'y échapper, les cauchemars étranges de la fièvre, les visions sinistres, effrayantes qui l'avaient hantée, les trois nuits de délire, la flore de rêves qui avait germé, poussé et fleuri subitement dans sa tête, comme une forêt de songes, et elle gardait, de cette vie tumultueuse et morbide, un accablement encore. Le grotesque, l'horrible, se mêlant en tableaux intenses, des obsessions ineptes, persistantes, d'idées ou de mots, et des suggestions répugnantes ou perverses, le tout s'entrelaçant avec une logique de folie ou s'interrompant avec une incohérence de cauchemar, tout cela Frédérique l'évoquait, et le regard lointain, à voix basse, elle murmura :

— Je voyais des choses...

— Quoi ? dit Wilkie curieuse, est-ce que tu te les rappelles ?

— Non, rien de distinct, tout s'efface comme des ombres ; et ce dont je me souviens, je ne trouve pas de mot pour l'exprimer, tant c'est vague.

— Souffrais-tu ?

Frédérique, après un temps, dit avec un sourire :

— Oh ! oui !

— Mais maintenant, dit Wilkie, câline, tu ne souffres plus ?

— Non, dit Frédérique, je suis heureuse.

— Tu l'aimes donc bien ? dit Wilkie tout bas.

— Qui cela ? demanda Frédérique rougissante.

— Ton... le prince...

— Petite folle ! dit Frédérique en l'attirant.

Et elle lui donna un baiser, en lui disant à l'oreille comme un grand secret :

— Je n'aime que toi.

Wilkie secoua la tête, rieuse.

— Alors, Mitka avait tort quand elle disait à papa que tu aimais le prince, et que, sans ça, tu ne te serais pas évanouie ?

— Et que disait père ?

Digitized by Google

— Il lui disait qu'elle était folle, comme tu viens de me le dire.

— Et toi, Wilkie, qu'est-ce que tu penses ?

— Je pense que tout ce qu'il te plaît de faire est bien.

— Mais sais-tu que c'est un crime que d'aimer un homm marié ?

— Ça se commande donc, l'amour ? — demanda naïvement Wilkie. Moi, je croyais que c'était lui qui vous commandait.

— Bah ! voyez-vous cela !... Mais toi, si tu aimais quelqu'un, qu'est-ce que tu ferais ?

— Moi, dit Wilkie intrépidement, j'irais le trouver.

— Et s'il était marié ?

— Je lui dirais : « Choisissez entre moi et.... l'autre. »

— Ce sont des folies, petite chatte, des folies.

— Eh bien ! alors, je lui écrirais, dit Wilkie.

— Quoi ? fit vivement Frédérique.

— Ah ! — et Wilkie se consulta, — je ne sais pas... des choses d'amour, des choses bien tendres.

Frédérique ne répliqua point, frappée de ce que l'enfant, par intuition féminine déjà, eût justement l'idée qui, depuis sa convalescence, prenait corps dans son esprit à elle, se fortifiait de tous les raisonnements pour ou contre, passait déjà presque idée fixe dans son cerveau. Écrire ! oui, elle y pensait, avec une démangeaison au bout des doigts, un désir maladif comme une envie ! Écrire au prince, lui tout dire, et son long amour, et comment elle avait failli mourir de la fausse nouvelle, et que, sans espérer ni attendre rien, elle le lui disait, courageusement, franchement, risquant son honneur à cet aveu, et parce qu'elle aimait mieux qu'il le sût, dût-il la mépriser ensuite. D'ailleurs, qu'importait ? Ne l'avait-il pas oubliée ? Se souvenait-il seulement d'elle ? de cette unique rencontre où son cœur, à elle, avait sombré ? Et les phrases, les mots se pressaient sur ses lèvres, éloquents. Écrire, oui ! Il fallait bien en venir là, puisqu'elle était sans force contre le souvenir, puisque l'amour entré dans sa pensée, ses nerfs et sa chair, était plus fort que toute volonté. Et ce qu'elle n'oserait jamais écrire, Frédérique, du moins, pouvait bien l'espérer tout bas. Si cette lettre le touchait, il viendrait. Un homme à qui s'ouvre ainsi le cœur d'une jeune fille ne peut rester insensible. Il viendrait ; c'était certain, trop certain même. Elle le verrait. Et... — mais ce qui pouvait s'ensuivre, elle vou-

Digitized by Google

lait l'ignorer. Le voir suffisait à son rêve, comblerait ses vœux. Qu'ensuite un terrible inconnu pût résulter de sa démarche si folle, si blâmable, elle le pressentait, sans approfondir au juste quels dangers, quels malheurs étaient pour elle à craindre. Écrire, oui, elle le ferait, et dès ce soir même, quand tout le monde serait couché. Mais la gravité, l'énormité en quelque sorte, d'un tel acte, l'effrayaient. Elle craignit d'avoir encore la fièvre, d'obéir à des suggestions de délire.

— Tiens — dit-elle en tendant son poignet à Wilkie — tâte; est-ce que j'ai encore la fièvre?

Wilkie lui tâta le pouls:

— Non, ta main est bonne.

— Ah! fit Frédérique, étonnée.

Et elle ne dit plus rien, fatiguée d'avoir parlé.

— Veux-tu dormir?

— Non, donne-moi les journaux.

— Encore! fit Wilkie, doucement moqueuse.

Et elle passa à sa sœur un paquet de journaux, où Frédérique, pour la vingtième fois, rechercha et relut les détails du fait-divers d'Antibes: le démenti de la mort du prince, la vérité sur l'accident arrivé au jeune Fonbonne, la douleur de M^me^ de Fonbonne, l'enterrement du pauvre garçon, les contre-coups de la fausse nouvelle: la princesse d'Ancise recevant une centaine de télégrammes de condoléance, le prince assailli de lettres et de visiteurs; un tas d'ennuis ridicules s'ajoutant à la douleur que lui inspirait la mort de son ami, une mort d'accident, bête et tragique.

Frédérique, au milieu des journaux dépliés qui couvraient le lit, retrouvait un peu de sa joie vive des premiers moments, quand elle les lisait pour la première fois. Il lui sembla que le prince ressuscitait à nouveau. La joie de le savoir vivant domina les sentiments complexes que lui inspirait ce ridicule et triste accident de presse. Ensuite, ce sentiment, qui déjà la laissait un peu blasée, fit place en elle à un effort de mémoire, peu compliqué, où elle se répéta tout bas l'adresse du prince: « Villa Kléber, route des Sablons, Antibes. » Puis, elle brassa le paquet des gazettes, étalées sur le lit:

— Ouste! Enlève-moi tout ça, Wilkie; mets-le au feu. Je ne veux plus le voir.

— Tu vas dormir, cette fois?

Digitized by Google

— Oui.

— A la bonne heure !

Et Wilkie arrangea le lit, releva les oreillers ; puis, abaissan comme un rideau sa main fine sur les yeux de Frédérique, qui se fermèrent, elle lui souffla à l'oreille, d'un mystérieux accent d'intelligence :

— Fais de beaux rêves.

## III

Frédérique était lente à se remettre.

Ses oppressions l'avaient reprise. Elle avait de fortes palpitations de cœur. Son état nerveux s'était aggravé. Un peu de fièvre l'agitait tous les soirs.

Elle sortait d'une fin de mois, période maladive, qui, durant une semaine, bouleversait entièrement son caractère, ses idées, ses goûts, décuplait sa sensibilité, la changeait toute, au point qu'elle se découvrait une autre âme : inquiète, agitée, irascible et folle ; et un autre corps : énervé, fiévreux, dolent.

Les soirs de ces jours-là, elle s'endormait tard, dormait mal ; et ses pensées étaient troubles et étranges.

Cette fois, la crise de Frédérique touchait à sa fin. Elle sentait en elle comme un sang nouveau, une montée de sève amoureuse ; à ce moment, ses actes cessaient d'être libres ; des forces jeunes, instinctives, la dominaient. C'étaient ses heures de folie, où elle se redoutait elle-même.

— « Écrire ! »

Depuis quinze jours cette idée fixe la tourmentait, sans qu'elle pût se résoudre à l'assouvir. Des tentations folles la prenaient de tout avouer au prince ; puis elle avait honte. « Mais, pensait-elle, ne puis-je lui écrire de bonne amitié, lui dire seulement combien je me réjouis qu'il soit sain et sauf ; et que ma vieille amitié ne l'oublie pas ? Il n'y a rien là qui m'engage. Et il sera touché de cette démarche. » — « Hypocrisie, se répondait-elle, il est trop fin pour ne pas sentir le sentiment qui m'a dicté cette lettre. » — « Eh bien ! alors, reprenait-elle, tant mieux ; ou il a conservé pour moi, tout au fond de son cœur, un peu de ce souvenir tendre qu'on garde aux amours éclos sans fleurir, ou il m'a oubliée. Dans les deux cas, je serai fixée, et je ne me consumerai

Digitized by Google

plus dans une attente stérile. Car que puis-je espérer de cette folie ? Qu'elle finisse, n'importe comment ! Ce n'est que dans les romans que les héros se rencontrent à point nommé ; et la preuve est que, jusqu'à présent, le hasard nous a toujours éloignés. » — « Mais, ajouta-t-elle tout de suite après, que lui dirai-je : la vérité, toute la vérité ? Mais divulguée avec un tel manque de réserve, par une démarche si contraire à la pudeur convenue, ne perdra-t-elle pas tout son prix ? Si, au lieu d'être touché, le prince rit et me méprise ?

« — Eh bien, c'est qu'alors il n'est pas digne de moi. S'il est un homme supérieur, il me comprendra. Si c'est un sot, qu'ai-je à faire de lui ? » — « Mais il est marié, se répétait-elle avec accablement, il est lié, enchaîné par un serment, par la plus élémentaire probité. — Mais, reprit-elle, je ne lui demande rien ; ne puis-je l'aimer sans faire tort à la princesse ? Et puis — fit-elle encore traversée d'une mauvaise pensée — est-ce par les hommes de son monde que le mariage est pris au sérieux ? Un homme qui n'a qu'une femme, c'est encore dans les livres que l'on voit cela ; les meilleurs n'en ont-ils pas deux ou trois, une pour le ménage, une pour le rêve platonique ou non, et une troisième pour... le plaisir ? Quel mari reste fidèle à sa femme avant et pendant la maternité, les maladies, une longue absence ? Je suis bien bonne de me préoccuper de cela. C'est l'affaire du prince. Pourquoi serais-je plus scrupuleuse que lui ? » — « N'importe, disait la conscience de Frédérique, c'est mal. » — « Mal ? pourquoi ? Ah ! l'éternelle éducation pédante, les vieux préjugés qui tiennent toujours en férule, comme un écolier coupable et honteux, l'enfant libre et sauvage, l'amour ! Et pourtant, c'est lui le seul maître des hommes, il est la vie et la vérité ! » — « Non, disait la vieille conscience, il y autre chose. — Et quoi donc ? — Le devoir. — Ah ! le devoir... quelle duperie ! Et qui donc le remplit ? Est-ce mon père, qui nous néglige pour ses maîtresses ? Est-ce ?... Devoir, morale, grands mots sous lesquels se cache la philosophie égoïste du monde : « Fais ce que veux, mais sauve les apparences. » — « Fais ce que veux, oui, voilà la vérité ! » — Mais l'image d'une jeune femme se dressa entre Frédérique et le prince ; au dicton pharisien qu'elle venait de proférer, se substituait dans son esprit le grand mot évangélique : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît. » Et la vue, imaginaire, de la prin-

Digitized by Google

cesse lésée dans ses droits d'épouse, fit baisser la tête à Frédérique. — Puis l'égoïsme de sa passion l'emporta. Et de nouveau l'idée fixe lui tinta aux tempes :

— « Écrire ! »

## IV

Frédérique écrivait ! Quoi ? Elle ne s'en rendait pas compte elle-même ; elle se sentait comme dédoublée ; il y avait une moitié d'elle, la folle, qui, presque inconsciente, livrait au prince son secret ; et l'autre, froide et lucide, qui répétait mentalement : « Quelle folie ! Quelle imprudence ! Enfin, tant pis. Où sont les timbres-poste ? Il y en a dans le bureau de père. Ensuite, j'irai jeter ma lettre dans la boîte qui est à cinq minutes d'ici, près de la porte du jardin. Il ne faudra pas qu'on me voie. J'irai au crépuscule. » En même temps, sa plume continuait de courir. Et dans ce grand trouble d'âme, il n'était qu'une chose dont Frédérique fût certaine, c'est qu'elle obéissait à une impulsion irrésistible et qu'elle goûtait à le faire une joie âcre et profonde, avec ce petit froid dans la moelle que cause l'émotion du mal et des choses défendues.

Sa lettre finie, elle la signa et la relut. Au lieu de la déchirer comme elle s'y attendait, elle en fut contente. Simplement, bravement, elle confiait au prince l'immense douleur que lui avait causée l'atroce fausse nouvelle, la joie qu'elle avait de le savoir en vie ; et bien qu'elle n'en dît pas un mot, sa tendresse parlait entre les lignes. Le reverrait-elle jamais ? Elle en doutait. Leur rencontre avait été de celles qui ne s'oublient ni ne se renouvellent. Mais elle tenait à ce qu'il sût que, de près ou de loin, un cœur d'amie battait pour lui, qui lui souhaitait le bonheur, et que rien de ce qui pouvait lui arriver, d'heureux ou de malheureux, ne laissait indifférent. Il y avait même, en cette lettre rapide, éloquente et simple, un accent de dignité, dont Frédérique fut satisfaite. Elle cacheta la lettre et la glissa dans son corsage. Puis elle alla l'affranchir dans le cabinet de M. Ylsée.

Le soir tombait ; elle descendit sur la terrasse.

Longtemps elle regarda la mer, qui la séparait du seul être qu'elle eût aimé. Elle était d'un saphir merveilleux, teintée du charme et de la mélancolie des fins de belle journée. Les voiles

Digitized by Google

des pêcheurs rentraient au port, comme un vol d'oiseaux blancs. Et les montagnes de la baie se découpaient, lumineuses, dans un dernier rayon de soleil. Une douceur infinie d'hiver exotique, une tiédeur de serre baignait les êtres et les choses. Le vent était si faible que les feuilles des grands eucalyptus bougeaient à peine, avec un murmure si léger qu'il fallait prêter l'oreille pour l'entendre. Alger, au loin, s'enfonçait comme en une gaze de brume; c'était l'humidité qui montait. Et tout était si doux, si triste et si charmant, que le cœur de Frédérique apaisé cessa de désirer rien. Un rêve la prit et la berça. Mélancolique, elle eut conscience que les choses ne valent que par le désir, la crainte ou l'illusion qui les voile, qu'agir était inutile, puisque l'imagination, traversant l'espace, se substituait à l'action et en donnait l'illusion parfaite, et que la sagesse, peut-être, était de créer son bonheur en soi-même, par la seule volonté et le rêve tout puissant. Deux ans, elle avait vécu ainsi, toute à une fiction, un souvenir, une ombre. Amour réel ou chimérique, n'avait-elle pas eu les joies de la réalité la plus intense? A quoi bon se jeter maintenant aux aventures, et, si elle vivait d'un mensonge, risquer de l'anéantir? Pourquoi briser le divin prisme aux couleurs changeantes à travers lequel lui apparaissait l'amant idéal? Elle le concevait beau, intelligent, supérieur. Ne risquait-elle pas de le trouver en réalité vulgaire, avec des goûts et des vices grossiers? Car, hélas! ce n'était après tout qu'un homme. Ne regretterait-elle pas ses longues rêveries, ses évocations pareilles à de beaux songes nocturnes? — Et elle eut envie de déchirer la lettre, de renoncer à l'acte décisif d'où pouvait sortir tout ou rien, c'est-à-dire en tout cas la mort de son rêve. Une angoisse peu à peu l'envahit, le doute la harcela. Que faire? Et soudain paralysée, voilà qu'elle n'osait agir ni dans un sens ni dans l'autre.

— « L'heure avance, se dit-elle. Père peut rentrer, Wilkie prend sa leçon de piano, et va avoir fini. Dois-je déchirer ma lettre? Dois-je la porter? » Et elle éprouvait un malaise véritable, une douleur physique de cette indécision poignante. Mais soudain elle en reconnut la cause : — « Eh! non, c'est mon oppression du soir qui commence! » Et énervée de la sentir persistante à ce point, Frédérique sentit s'agiter en elle des pensées vagues, non formulées, et embrassant du regard le grand paysage de ciel et d'eau, les montagnes s'estompant dans le cré-



Digitized by Google

puscule, les ravins et les prés d'où montaient des parfums d'herbe, elle tendit longuement les bras, associant ce merveilleux décor à son amour, murmurant : « Ce serait si doux, si doux!... » Puis des images d'amour passèrent devant ses yeux, troublant son rêve, enfiévrant son sang. — « Allons! se dit-elle! »

Mais, en dépit de l'injonction, ses pieds restaient cloués au sol. — « Eh bien, pensa-t-elle, puisque je n'ai pas assez de volonté pour me décider, je vais m'en remettre au sort, » — et tirant de son tablier une pièce de monnaie : — « Si c'est pile, j'enverrai ma lettre. » Elle jeta en l'air la pièce qui retomba avec un tintement clair; Frédérique se précipita : « Face! j'ai perdu! » Déçue, très contrariée, elle répéta en chantonnant : « Perdu! perdu! » Puis, soulevée par une contradiction violente : — « Que je suis enfant! C'est par trop bête! » Et enlevée, poussée comme par quelqu'un, elle descendit les marches de la terrasse en courant, alla d'un pas rapide au bout du jardin, franchit la grille, côtoya un joli chemin étroit, déboucha sur une route, arriva au carrefour des Oliviers. C'étaient trois vieux arbres, si vieux que des plaques de fer faisaient comme des bandages, et que des pieux les soutenaient sous les bras. Le plus vieux portait une boîte en fer, solidement cadenassée, où le facteur, deux fois par jour, faisait les levées.

Frédérique tira la lettre de son corsage, regarda de nouveau l'adresse, puis l'envers, s'assura que l'enveloppe était bien fermée; ensuite, n'ayant plus de prétexte pour hésiter, d'un mouvement brusque, elle jeta, par la fente étroite, la lettre dans la boîte, où elle sonna d'un léger coup sec qui se répercuta dans le cœur de Frédérique.

Elle s'éloignait, maintenant, d'un pas lent et hésitant, avec la sensation de quelque chose d'irréparable, et que cette lettre, qui, une seconde avant, lui brûlait les mains, déjà ne lui appartenait plus. Elle ne pouvait plus la reprendre. Elle s'en irait, cette lettre, que Frédérique le voulût ou non, à son but. Le facteur poudreux la prendrait de ses gros doigts et l'enfermerait dans sa boîte noire. A Alger, des employés la trieraient et la jetteraient au fond d'un sac goudronné, scellé de grands cachets de cire. Elle voyagerait sur mer comme tant d'autres lettres, portant sous leur enveloppe, aux destinataires, des paroles d'amour, des paroles d'affaires, des mensonges, des confidences, des promesses

Digitized by Google

et des trahisons. Du bateau elle passerait en wagon, traverserait des villes et des paysages, courant à toute vapeur, sans que rien pût l'arrêter, devenue un dépôt sacré, sauvegardée par la loi et les gendarmes. Puis, de nouveau à Antibes, un facteur poudreux la recevait, la mettait dans sa boîte, et d'un pas régulier de piéton mouillé sous la pluie ou courbé sous le soleil, il la portait le long de son itinéraire quotidien, de haltes en haltes, à l'adresse indiquée : — Villa Kléber, route des Sablons ; et quelques instants après un domestique la remettait, sur un plateau d'argent, au prince d'Ancise. Il la prenait distraitement, regardait l'écriture, ouvrait : les premières lignes lues, il passait à la signature, relisait ; un étonnement joyeux, un trouble, une émotion passaient sur sa figure...

— Ah !!... — Frédérique, effrayée, pousse ce cri à la vue d'un homme brusquement surgi devant elle. Il s'était découvert, s'excusant. Elle le reconnut à sa grande taille et à sa voix ; c'était Sam Eburton, son amoureux évincé, Samy, comme elle l'appelait familièrement avant qu'il se fût déclaré. Il revenait de la chasse, suivi d'un chien, et portait son fusil en bandoulière.

— Excusez-moi, miss, vous avez été souffrante ?

— Oui, vous êtes venu prendre de mes nouvelles, je le sais. Merci.

Il y eut un silence. Frédérique éprouvait une pitié. Elle devinait, dans l'obscurité qui tombait, le trouble du jeune homme.

— Vous êtes guérie ? balbutia-t-il avec effort.

— Oui, dit-elle, et après une pause : — Et vous, vous avez fait bonne chasse ?

— Ah ! non, un lièvre.

Un nouveau silence. Frédérique se décida.

— Au revoir, dit-elle doucement.

— Adieu, dit Sam.

Ils ne se tendirent pas la main.

Rapide, elle poursuivit sa route, tandis qu'il restait immobile, le cœur gros, la regardant s'évanouir dans le crépuscule.

## V

De ce jour, une angoisse sans nom étreignit Frédérique. Cette lettre, envoyée sous une influence presque irrésistible,

Digitized by Google

dans la fièvre d'une fin de crise, maintenant que Frédérique était revenue au calme, à son état ordinaire, elle y pensait continuellement, avec terreur, sinon avec remords. Elle avait calculé le jour où le prince la recevrait. La nuit qui le précéda, elle ne dormit point. Puis, comme si cela eût pu donner du répit à ses craintes, elle pensait : « Peut-être ne l'a-t-il pas reçue encore. ou était-il absent. Il ne l'aura que demain, ou dans huit jours. » Ensuite, plus brave, elle se disait : « Eh bien ! mettons qu'il l'ait reçue. Qu'en pense-t-il? » Et à l'idée qu'elle lui aurait déplu, qu'il la jugerait mal, ou que seulement il sourirait, comme d'une chose légèrement ridicule, elle se sentait une sueur froide. Une terreur profonde lui donnait des élancements par tout le corps. Elle eût préféré, s'il devait en rire, être morte, cachée sous la terre. Alors elle revenait à elle, se répétait toutes les phrases, tous les mots de sa lettre, les trouvait pauvres, inexpressifs.

« Ah! pourquoi ai-je eu peur de moi-même? » se demandait-elle. Mais, du moins, cette demi-réserve gardée sauvegardait sa dignité. Bientôt, à l'idée que le prince répondrait peut-être, sans doute, une curiosité impatiente dévora Frédérique. Elle compta les jours, les heures. Elle guetta, au bout de sa lorgnette, l'arrivée des paquebots. Elle alla au-devant du facteur, les après-midi. Et quand il continuait sa route, sans lui avoir remis la lettre attendue, elle se disait : « Ce sera pour demain. »

Elle déploya des efforts de dissimulation surhumains, afin qu'aucun changement dans sa façon d'être et dans son humeur n'attirât l'attention sur elle. Son père ne lui avait plus parlé du prince. L'évanouissement de Frédérique et sa courte maladie semblaient mis sur le compte d'un saisissement brusque, justifié par son état nerveux. Mitka, il est vrai, seule avec elle, une fois avait fait allusion au prince; mais Frédérique, très froide, avait feint de ne pas comprendre. Depuis, Mitka, irritée et regrettant le bon mouvement qui l'avait fait courir chercher le médecin et des nouvelles, la boudait. Mais ce que Frédérique ne redoutait pas moins, c'était la pénétration de Wilkie. Et pouvait-elle prendre pour complice l'enfant, lui corrompre l'âme? Non! Quant à Zabeth, repliée sur elle-même, elle n'était pas à craindre.

Frédérique eut une grosse émotion. M. Ylsée, un soir, lui dit :

— Je suis étonné de n'avoir pas reçu, du prince d'Ancise, un mot, ne fût-ce que sur une de ses cartes.

Digitized by Google

— Comment, dit Frédérique saisie, vous lui aviez donc écrit ?

— Sans doute, quelques lignes tout de suite après la nouvelle; je ne te l'avais pas dit?

Frédérique éprouva un malaise complexe : un regret que son père eût écrit avant elle, et une anxiété de ce silence du prince.

— Il est vrai, dit M. Ylsée, qu'il a dû tant en recevoir, de lettres. Tu as vu dans le journal, rien qu'à son hôtel, à Paris, il s'est inscrit des centaines de personnes. Et puis, il nous a peut-être oubliés.

Frédérique hocha la tête et se pinça les lèvres avec une envie de pleurer.

Un dépit enfantin lui venait. Pourquoi son père avait-il écrit? Ces lignes banales, il lui semblait, amoindrissaient, vulgarisaient d'autant sa lettre à elle. Puis elle pensa avec une ironique amertume : « Bah, cela l'aura préparé, au contraire, cela lui aura rappelé notre nom. Mais alors, pourquoi ce silence envers mon père? Le prince est courtois; un mot de remerciement sur une carte, est-ce si long et si fatigant? » Et de ce fait insignifiant, elle tirait de mauvais augures pour elle-même.

Quinze jours se passèrent sans qu'elle vît rien venir.

— Mademoiselle, dit Werner en paraissant sur la terrasse, il y a là un Arabe qui arrive de la ville; il dit que Mademoiselle doit y aller tout de suite pour voir quelqu'un qui l'attend.

Frédérique rejeta le livre qu'elle lisait, et frappée de surprise :

— Qu'est-ce que vous me contez là, Werner?

— Mademoiselle peut s'assurer. Je ne comprends rien au baragouin de ces gens-là.

Sur un signe de la jeune fille, il alla chercher et ramena l'homme, un Arabe dépenaillé qui, souriant, montra ses dents blanches et dit :

— Bounjour!

— Qui est-ce qui t'envoie? demanda Frédérique.

Il sourit plus fort, faisant signe qu'il ne comprenait pas et répéta :

— Bounjour !

— Où est Yousef? dit Frédérique, il servirait d'interprète.

— Il a conduit Monsieur en ville, dit Werner.

— C'est bien moi que tu demandes? — fit Frédérique en se retournant vers l'Arabe.

Digitized by Google

Il articula avec effort, en pesant sur les mots :

— On m'a dit : — Oune dame, Ouédrique Ilché. Si toi, la dame? Vinir Alger, tout de suite!

— Où ça?

— Houtel Orient. On m'a donné une lettre à bordcr.

— Donne-la donc! s'écria Frédérique.

L'Arabe se gratta la tête, ricana et dit :

— Berdue!

— Comment, tu as perdu la lettre?

— Oui, berdue.

Mais où cela? comment? qui te l'avait donnée?

L'Arabe eut un geste vague. Werner intervint, et répétant la phrase, avec son accent allemand :

— Gui a donné la leddre à toi?

L'Arabe restait bouche bée; soudain, il prit son élan avec une volubilité désespérée :

— Gens di bateau venus Houtel, Houtel Orient. Dit moi border la leddre à une dame, bour qu'il vienne à Alger. Berdu la leddre, Macache comprendre! Bounjour!

— Emmenez-le, Werner! — dit Frédérique impatientée — et attelez!

— Mais, Mademoiselle, Monsieur a pris le coupé.

— Eh bien, attelez mes poneys: vous m'accompagnerez.

Le cœur battait à Frédérique, devenue pourpre. Tout de suite l'idée lui était venue que cette lettre... — Au diable le sot qui l'avait perdue!... — Cette lettre!... Et qui donc pouvait lui écrire, si ce n'était *lui?* Mais non. Impossible! Est-ce qu'il se serait permis de lui écrire ainsi, de l'envoyer chercher? Mais alors, qui donc? D'ailleurs cet Arabe n'avait rien compris. Il était impossible de s'en rapporter à ses paroles. Certainement, la lettre expliquait tout. Et il l'avait perdue! L'idiot! l'idiot! l'idiot! Et Frédérique jura presque, entre ses dents serrées de colère. Un regret lui vint. Elle aurait dû le questionner encore, lui arracher les paroles. Mais à quoi bon? elle allait savoir! Et fébrilement, remontée dans sa chambre en grimpant quatre à quatre, elle ajustait son chapeau et sa voilette devant la glace. Elle se trouva laide, eut peur de déplaire! Mais si ce n'était pas lui, pourtant? Allons donc! Est-ce que son trouble ne le lui annonçait pas? Sans doute, il y avait quelque chose qu'elle ne pouvait comprendre, mais tout allait s'expliquer; et brûlée d'impatience, elle trouvait

Digitized by Google

que Werner était bien lent, bien vieux; elle aurait eu le temps d'atteler dix fois, à sa place.

« Hôtel d'Orient! » — Mais, réfléchit-elle, rien ne prouvait qu'elle fût attendue là! Comment supposer que le prince eût osé lui fixer un rendez-vous dans cet hôtel? Quel air aurait-elle à y venir ainsi? — Mais cette réflexion, sitôt formulée, s'évanouit. Il s'agissait bien de cela, en vérité, quand elle allait le revoir. Le revoir!... Sentait-elle assez ce qu'il y avait d'immense en ce mot? Était-elle assez heureuse, jouissait-elle assez de cette joie si rêvée, si attendue? Non, et il lui semblait qu'elle n'était pas assez ravie, assez enivrée. Sans doute, cela tenait à la surprise, à l'inquiétude, au vague où elle était. Alors elle devint triste, affreusement. — « Est-ce que je ne l'aimerais plus? » se demanda-t-elle. Et une seconde, elle resta comme le cœur vide, déchirée par une angoisse amère. Mais aussitôt elle fut emportée comme par une vague, un grand flot. Son cœur se soulevait tumultueusement. Elle se sentit pleine de lui. « Oh! que je l'aime! que je l'aime! » balbutiait-elle avec des yeux humides, une voix d'enfant. Et quelque chose de grand et d'infini lui passait dans l'âme.

— Ah! enfin.

Descendre précipitamment l'escalier, prendre place dans la charrette anglaise, s'emparer des guides et du fouet, enlever les poneys, fut pour Frédérique l'affaire d'un instant; tandis que Werner, assis derrière, les bras croisés, immobile dans la pose classique du valet de pied, murmurait avec une familiarité de vieux serviteur :

— Toucement! Toucement donc!

Frédérique n'en tenait compte. La grille franchie, elle fouetta les poneys, qui partirent grand train, secouant leurs clochettes. Les arbres, le bord de la route, les fossés verts, tout courait en sens inverse. On rencontrait des Arabes poussant de petits ânes, qu'ils faisaient ranger précipitamment à coups de matraque. Et par éclaircies, on voyait la mer, houleuse encore d'une tempête éclatée la veille. Frédérique ne raisonnait plus, ne pensait même pas. Elle était comme ivre. Des sensations violentes, fugaces comme celles d'une griserie se succédaient en elle. Elle n'était plus maîtresse d'elle, ne tentait même plus de se reprendre, vaincue d'avance. Elle ne s'appliquait qu'à bien conduire, les mains hautes, le haut du corps renversé et excitant par instants

Digitized by Google

les poneys d'Écosse d'un clapement de langue. Quand on fut aux faubourgs d'Alger, il fallut ralentir l'allure, se faufiler entre les voitures et les tramways. A mesure qu'elle approchait, Frédérique sentait croître son impatience. Elle essaya, pour gagner du temps, de fixer sa pensée sur l'hôtel d'Orient. Elle le connaissait bien; c'était là qu'ils étaient descendus, en arrivant, comme au meilleur hôtel. Un instant, quelques secondes, Frédérique en oublia celui pour qui elle venait. Elle s'en étonna, y vit un indice, eut l'intuition que ce n'était pas lui, qu'elle ne le verrait pas; et en même temps, au fond d'elle, quelque chose lui disait : « Si, c'est lui; ne cherche pas, tu vas comprendre. » Mais cette certitude lui causa une appréhension inexplicable, profonde. A la vue du square de palmiers, sur lequel donnaient les fenêtres de l'hôtel, elle faillit rebrousser chemin, puis elle rougit de sa lâcheté : « Est-ce que je recule déjà? » pensa-t-elle. Et elle lança les poneys et les arrêta court devant l'immense seuil; puis bravement, jetant les guides à Werner, elle s'y engouffra seule.

Le maître de l'hôtel, un homme à gros favoris blonds, accourut, et, la reconnaissant, salua jusqu'à terre. Elle lui parla d'une voix brève :

— Vous m'avez envoyé un Arabe avec une lettre?

— Oui, Mademoiselle. C'est une personne qui désire vous voir, qui vous connaît. Si Mademoiselle veut prendre la peine de monter...

Le trouble de Frédérique fut si grand qu'elle craignit qu'on s'en aperçût; aussi n'eut-elle pas la force d'en demander plus. Sans parler, machinalement, elle suivit les gros favoris blonds. — Est-il possible, se demandait-elle, est-il possible que ce soit *lui?* Mais est-il donc malade? Est-il donc blessé? Et, dans l'escalier tournant, elle sentit le cœur lui manquer. Une sueur perla à son front; un malaise infini, fait de honte et d'angoisse, l'étreignit.

— C'est ici, dit le maître d'hôtel.

Il frappa à une porte, ouvrit et laissa entrer Frédérique. Elle entendit se refermer la porte, distingua, dans la demi-obscurité des rideaux fermés, quelqu'un étendu sur une chaise longue.

— Qui est là? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

Elle ne reçut aucune réponse. Alors, dans un brusque affolement, elle courut au canapé, écarta les rideaux, fit le jour.

Digitized by Google

La personne qui dormait se souleva. Frédérique poussa un grand cri :

— Léa, est-ce vous?

Mme Karlsen lui tendait les bras.

## VII

Frédérique, d'un grand élan, s'était précipitée ; et, à moitié agenouillée, enlaçant son amie, elle l'embrassait longuement, à perdre haleine. Puis, d'une voix suffoquée par l'émotion :

— Est-ce que c'est possible? Est-ce bien vous? Mais quelle surprise! Comment se fait-il que vous soyez ici? Que je vous embrasse encore ! que je vous regarde!

Et elle prit, par le regard, possession d'elle.

Aussitôt, un sentiment indéfinissable, un malaise, une appréhension lui vinrent. Était-ce parce que Mme Karlsen lui paraissait très vieillie? Oui ; mais il y avait autre chose dans l'expression du visage, quelque chose de douloureux et d'altier, qu'elle ne s'expliqua qu'en entendant la vieille femme lui dire :

— Attendez, ma mignonne, je vous entends mal : je suis presque sourde.

Sourde ! Frédérique eut un élancement au cœur, ses yeux se mouillèrent. O pauvre vieille chère amie !

— Et je ne vous vois guère non plus, dit Mme Karlsen — ma vue a tant baissé ! Je suis une ruine, Frédérique.

Et répondant à la pression de main par laquelle la jeune fille, émue, protestait silencieusement :

— Si, mon enfant, une ruine. Mais ne vous affligez pas. Je suis résignée. Les plaintes ne servent de rien.

En entendant cette voix bien connue, à l'accent si ferme, Frédérique se disait : « Est-ce que vraiment elle ne voit ni n'entend ? Oui, ce n'est que trop vrai, » se dit-elle en voyant les mains de Mme Karlsen tâtonner dans le vide.

Elle demanda avec vivacité, en haussant la voix :

— Que cherchez-vous ?

— Mes yeux, dit Mme Karlsen. Ah! les voici, — dit-elle en mettant la main sur de fortes lunettes qu'elle ajusta sur son nez ; — et mes oreilles, les voilà, — dit-elle en saisissant une sorte de

Digitized by Google

plaque vibrante, noire et recourbée, dont elle mit l'extrémité entre ses dents. — Là, fit-elle, je vois et j'entends, à présent. Vous m'avez surprise en déshabillé, ma chère, je dormais ! Que je vous regarde à mon tour. Vous êtes encore plus jolie qu'autrefois, ma petite Frédérique. Allons, parlez-moi vite, que j'entende le son de votre voix !

Le malaise de celle-ci avait cessé en voyant que son amie avait recouvré, quoique artificiellement, la vue et l'ouïe ; et maintenant, revenue de sa surprise, elle se jugeait bien folle d'avoir cru que le prince aurait pu... Et cependant elle regrettait que cette folie ne fût pas vraie. Malgré l'affection qu'elle éprouvait pour Léa, elle avait presque peur de sa présence. Il faudrait déjouer sa perspicacité, mentir. Déjà elle devait parler, déguiser son trouble.

— Mais comment êtes-vous venue ici ? Je vous croyais à Hambourg.

— Je vous raconterai tout cela, ma chérie.

— Que je suis heureuse ! dit Frédérique avec effusion. — Vous nous restez longtemps ?

— Cela dépendra, comme je vous le disais dans ma lettre...

— Votre lettre ! s'écria Frédérique ; ah ! bien, oui, l'Arabe qui la portait l'a perdue !

Mme Karlsen laissa retomber ses bras, en signe d'étonnement.

— Je suis accourue sans savoir que c'était vous, dit Frédérique ; — vous jugez de ma surprise ! Mais vous paraissez fatiguée. Est-ce que vous seriez souffrante ? Pourquoi ne m'avoir pas prévenue ? Vous seriez descendue directement chez nous. Mais, dès demain, vous entendez, dès demain vous viendrez vous installer à la campagne ; je viendrai vous prendre. Vous n'allez pas rester dans cet affreux hôtel !

— Bien, bien, nous verrons. Dites-moi, chérie, c'est à moi de vous demander cela : comment vous portez-vous, *vous* ?

Et son regard, devenant perçant sous les lunettes, plongea dans les yeux de Frédérique.

— Mais... bien, fit celle-ci avec trouble.

— Avez-vous un bon médecin ? Indiquez-le-moi, au cas où j'en aurais besoin.

— Vous êtes donc malade ? répéta Frédérique alarmée.

Mme Karlsen éluda la question d'un geste bref.

Digitized by Google

— Nous en reparlerons ! dit-elle de sa voix ferme. Il s'appelle ?

— Le docteur Simand. C'est le meilleur d'Alger.

— Simand, bien.

Il y eut un silence, où Frédérique s'étonna qu'après une si longue séparation, elle éprouvât si peu le besoin de s'épancher avec sa meilleure amie. N'avaient-elles donc déjà plus rien à se dire ?

— Parlez-moi de *vous*, dit Mme Karlsen. Comment allez-vous ? J'entends de *là* ?...

Et elle mit la main à son front.

— Mais bien, fit Frédérique, en craignant de rougir de son mensonge.

— Les vôtres, votre père, vos sœurs, toujours la même chose ? dit Mme Karlsen, en accentuant les mots d'une façon significative.

— Oui, dit Frédérique avec la même intention, — toujours la même chose.

Mme Karlsen haussa les sourcils avec un soupir.

— Triste milieu. Je serais heureuse de vous voir mariée.

— J'ai été demandée par un jeune homme, dit Frédérique.

— Ah ! — et Mme Karlsen sourit. — Eh bien ?

— J'ai refusé : il ne me plaisait pas.

Mme Karlsen redevint grave ; et avec une nuance indéfinissable de regret :

— Vous êtes difficile, je le sais.

— M'en blâmez-vous ?

— Non, à une condition.

— Laquelle ? dit Frédérique inquiète, avec un vague pressentiment de la réponse.

— C'est de ne pas préférer à la réalité, si médiocre qu'elle soit, des chimères, autrement dangereuses.

— Oh ! dit Frédérique d'un ton tranchant, — et elle s'étonna de son hypocrisie, — je ne crois plus aux chimères.

— Bien vrai ?

— Bien vrai ! dit Frédérique.

« Comme je mens bien ! » pensa-t-elle. Puis elle eut gros cœur, en songeant qu'elle trompait sa plus vieille amie.

— Tant mieux, dit Mme Karlsen. — A ce propos, savez-vous de qui j'ai fait la connaissance sur le bateau ?

Digitized by Google

Tout le sang de Frédérique lui reflua au cœur, tant sa pensée fixe la hantait :

— Non... Et qui donc ? balbutia-elle.

— Devinez.

— Je ne sais pas, dit Frédérique d'une voix faible.

Et un immense espoir se levait en elle.

— Quelqu'un dont on a beaucoup parlé ces temps-ci... quelqu'un que vous connaissez !... A moins, fit-elle malicieusement, que vous ne l'ayez tout à fait oublié ! — Donnez-vous votre langue ?

Frédérique fit un signe de tête. Il lui sembla qu'un siècle s'écoulait.

— Le prince d'Ancise, dit Mme Karlsen.

— Ah !... dit Frédérique, sans même s'en étonner. Et elle baissa la tête pour cacher sa joie rayonnante. Elle trouvait cela tout naturel. Depuis une heure, elle vivait dans le rêve comme un oiseau vole dans le ciel. Puis elle sentit qu'il fallait parler.

— Quand donc êtes-vous arrivés ?

— Hier au soir, avec vingt heures de retard.

— Vous avez eu le mal de mer ? — demanda-t-elle machinalement.

— Horriblement, au point d'être frappée pendant la tempête de convulsion et de paralysie passagère. Et précisément, savez-vous qui m'a soignée ? Vous en serez aussi étonnée que moi !

— Ce n'est pas le prince ? — dit Frédérique avec un faible sourire. Et une joie folle, délirante, la transportait. Elle eût voulu sauter, courir. Il était là. Il était là ! Son cœur ne l'avait donc pas trompé !

— Le prince ? non ; mais Mme d'Ancise, qui m'a veillée durant toute une nuit. C'est une sœur de charité, la princesse.

Frédérique tressaillit. La princesse à Alger ! Les murs, le plafond dansèrent, tournèrent autour d'elle. Son rêve devenait cauchemar.

— Expliquez-moi... balbutia-t-elle.

— Notre rencontre ? C'est toute une histoire, dit Mme Karlsen. En deux mots, la princesse a une petite fille de trois ans, malade, pour laquelle elle vient en Algérie. Cette petite fille est si délicate, si nerveuse, qu'elle m'a fait peine quand je l'ai vue ar-

Digitized by Google

river sur le bateau, portée par une femme de chambre, derrière le prince et la princesse. Une nourrice les accompagnait. J'ai compris, à quelques mots échangés en passant près de moi, qu'elle ne les suivait pas dans leur voyage. On eût dit que la petite fille le comprenait, car dès qu'elle fut sur le pont, elle se mit à pousser des cris déchirants, en tendant les bras à la nourrice, qui dut la prendre sur elle. L'enfant se calma. Tout allait bien, quand la cloche du départ a sonné. La nourrice dut descendre. Alors, si vous aviez vu cette pauvre petite fille ! Elle se tordait dans des convulsions, elle appelait cette femme, elle poussait des cris affreux ; ce n'était pas une douleur d'enfant, c'était un désespoir de grande personne. Le cœur m'en saignait. On l'avait descendue dans la cabine, et de la mienne qui était voisine, j'entendais encore cette voix, toute sourde que je suis, tant elle était perçante. Je n'y tins plus. Vous savez que j'ai quelque pouvoir sur les enfants ; je m'avançai : la porte de la cabine était ouverte, la princesse tenait l'enfant sur ses genoux, luttait avec lui, car cette frêle petite créature se tordait dans des convulsions terribles. Je suis entrée, sans parler ; j'ai pris la petite fille dans mes bras, je lui ai parlé ; je l'ai regardée d'une certaine façon ; enfin je n'y ai aucun mérite ; quoi qu'il en soit, au bout de quelques minutes, elle s'est calmée et endormie dans mes bras. Le prince, à ce moment, est entré, et nous avons fait connaissance. Votre nom est venu bientôt dans la conversation. Que sais-je, mes idées ne lui ont peut-être pas déplu ; ce qui est certain, c'est que de six heures du soir à neuf heures, nous avons causé comme si nous nous étions toujours connus. Le prince m'a beaucoup plu, il est très simple, très artiste, très charmeur.

Frédérique pressa la main de son amie instinctivement.

— Attendez la fin, dit M^me^ Karlsen. Tout allait bien et je me promettais un agréable voyage, quand en entrant dans le golfe du Lion nous trouvons une mer houleuse, un vent fou, une tempête comme on en avait rarement vu. Me voilà malade, mais malade à faire peur au médecin du bord. Une vraie paralysie, mon enfant, et les membres comme de la glace. Ma vieille Minna perdait la tête, elle me voyait déjà morte. J'étais au plus mal, quand la porte de ma cabine s'ouvre, et la princesse vient s'installer à mon chevet. Elle m'a soignée toute la nuit et toute la matinée du lendemain. Dans l'après-midi, j'allais mieux. Nous

Digitized by Google

pûmes causer. Et croyez-vous que nous avons beaucoup sympathisé, une vieille libre penseuse comme moi et une jeune dévote comme elle ? — Nous devons nous revoir, du reste.

Frédérique écoutait à peine, n'entendait presque plus ; tout cela était si nouveau, si étrange ; elle en restait troublée, bouleversée. Elle se disait : « Pourvu que le prince n'ait pas été pendant mon absence à la villa Clives. » Puis elle se rassurait : « Déjà ! quelle apparence ! » Mais la présence de la princesse, de l'enfant, l'inquiétait, l'irritait... Ce n'est pas ainsi que Frédérique espérait, attendait sa venue, à lui. Elle en éprouvait un serrement de cœur, une angoisse. Mais quoi ! Il était là. Elle allait le voir. Qu'importait le reste ! Et toute son ivresse revint. Elle fut prise d'un tremblement, à l'idée qu'elle le verrait apparaître bientôt.

A ce moment, une vieille bonne à coiffure étrange entra. Frédérique la reconnut ; depuis vingt ans elle servait Mme Karlsen. Elle aussi avait vieilli.

— Ma bonne Minna ! — s'écria Frédérique, les mains tendues.

La vieille la regarda, hésitante, puis sa face s'éclaira :

— Mademoiselle Frédérique ! que je suis donc bien contente !

Et ses rudes mains pétrirent celles de la jeune fille.

— Qu'est-ce que tu veux, Minna ? dit Mme Karlsen.

La vieille servante se pencha à son oreille.

— Fais entrer, — dit Mme Karlsen. Et avec un petit geste mystérieux, elle fit signe à Frédérique de se rasseoir et de rester.

La servante ouvrit la porte et dit à mi-voix :

— Si vous voulez prendre la peine d'entrer, madame.

On entendit un frou-frou de jupes. Frédérique, avant qu'elle entrât, devina, et, dès qu'elle la vit, reconnut, par une certitude mystérieuse, bien qu'elle ne l'eût jamais vue auparavant, celle qu'elle redoutait et brûlait de connaître : la princesse d'Ancise.

## VIII

— Je vous présente ma petite amie, dont je vous ai parlé, Frédérique Ylsée, dit Mme Karlsen.

La princesse salua gracieusement la jeune fille, qui, devenue pourpre, la dévisagea d'un de ces brefs regards intuitifs où les

Digitized by Google

femmes se jugent. Elle ne trouva rien à reprendre à la beauté pure de la princesse et à la simplicité de sa mise.

— Comment va la petite Alyette? — demanda Mme Karlsen.

— Mieux, fit la princesse. Quel méchant moment quand il a fallu la séparer de sa nourrice? Et sans vous, chère madame, je ne sais... Mais comment allez-vous? J'ai tenu à prendre de vos nouvelles aujourd'hui, car demain je ne...

— C'est bien à vous de vous souvenir encore de la vieille femme, dit Mme Karlsen. J'ai raconté à ma Frédérique ce que vous avez fait pour moi.

La princesse rougit beaucoup, confuse :

— Cela ne valait pas la peine... Mais je ne veux pas vous déranger. Je ne fais qu'entrer et sortir, le prince m'attend en bas.

A ce mot, qui lui partit aux oreilles comme un coup de fusil, Frédérique se leva brusquement, par une impulsion irrésistible, avec on ne sait quel fou désir, quel espoir de voir le prince, de lui parler sur l'heure.

— A demain, dit-elle, chère amie!

— Vous partez!

— Il se fait tard. Je demeure loin. Demain, à onze heures, je viendrai vous enlever.

— A demain donc, chère enfant.

Frédérique salua la princesse, avec l'angoisse que celle-ci ne sortît en même temps qu'elle; mais Mme Karlsen disait, en prenant les mains de Mme d'Ancise :

— Que je vous garde encore un peu.

Et celle-ci s'était rassise.

Frédérique ne descendit pas l'escalier ; elle vola jusqu'en bas, tant elle se sentait légère et heureuse! Pourvu qu'il fût là! Où donc? Elle passa la porte et l'aperçut.

A l'entrée du square, en habit de voyage, ganté et d'une élégance discrète, il semblait guetter sa sortie, car il la reconnut aussitôt, et, jetant le cigare qu'il fumait, il fit un pas vers elle, tandis que délibérément elle venait à sa rencontre. Leurs yeux s'attiraient longuement. Un sourire forcé masquait leur mutuelle émotion. Ils se joignirent.

— Vous m'aviez reconnue? — demanda Frédérique d'une voix malgré elle altérée.

— Est-ce qu'on peut vous oublier? répondit-il simplement.

Digitized by Google

Ce mot la rendit toute rose, l'épanouit comme une fleur, pâmée d'une joie si douce qu'elle avait presque envie de pleurer :

— Je craignais... fit-elle.

Ils étaient à l'entrée du square; ils s'arrêtèrent, n'osant y pénétrer. Les palmiers frémissaient dans la brise de mer. Personne ne passait dans le jardin vide. Il y eut un silence, où tous deux élevèrent leurs regards l'un vers l'autre, puis lentement les abaissèrent vers la terre.

— Vous non plus, — dit-il avec une gratitude profonde, — vous n'oubliez pas.

— Oh ! moi... dit-elle émue. Et faisant un retour sur ses angoisses passées et sa joie présente, elle sourit, mélancolique.

Charmé, il sourit aussi. Et elle reconnut ce sourire, comme elle le reconnaissait; lui, tel qu'elle l'avait gardé, vivant, dans son souvenir, avec sa jeunesse calme, ses mouvements sobres, ses yeux bleus du Nord. Il lui disait d'une voix grave :

— Entre les lettres que j'ai reçues, il en est une... j'en sais par cœur tous les mots et je ne les oublierai de ma vie. Un si précieux souvenir ne pouvait venir que d'une âme bien rare.

— D'une amie, rien de plus, dit Frédérique très troublée ; et rapidement : — Il est temps que je vous quitte. Au revoir.

Et elle se dirigea vers la voiture.

— Déjà, fit-il.

Ils n'en dirent pas plus, sentant déjà l'amertume de la première séparation. Elle monta en voiture, prit les rênes.

— A bientôt, dit-il.

Elle fit signe que oui ; et retirant la main gantée qu'elle allait tendre au prince, elle lui offrit, d'un geste spontané et charmant, son autre main, qui était nue.

Paul Margueritte.

(*A suivre.*)

---

Digitized by Google

# LA COMÉDIE POLITIQUE

## SOUVENIRS D'UN COMPARSE (1)

### II

Un matin du mois de juin 1870, les rares promeneurs qui flânaient autour du parc Monceau auraient pu voir un vieillard encore ingambe, à l'air vif et frétillant malgré une tournure moitié Polichinelle, moitié Joseph Prudhomme, descendre de voiture et se diriger vers la grille de l'hôtel de Mouchy.

On aurait bien étonné alors celui auquel on aurait appris que cet homme portait avec lui l'une des plus graves questions qui agitent la vie des peuples, et cependant, quoique ce petit récit commence comme un roman ou une nouvelle, c'est de l'histoire et de la cruelle histoire.

Le visiteur matinal était en effet M. Thiers, qui avait fait demander un entretien à la duchesse de Mouchy par le marquis Philippe de Massa, capitaine aux dragons de l'Impératrice, officier d'ordonnance de l'Empereur, et l'un de nos plus sympathiques et de nos plus spirituels écrivains.

Pour bien comprendre comment l'auteur des *Commentaires de César*, l'un des jeunes officiers le plus en faveur dans l'intimité de la Cour, se trouvait ainsi métamorphosé en porte-parole du plus ardent ennemi de l'Empire, il faut se rappeler que le marquis Philippe était le neveu de M^me^ la duchesse de Massa, et que

(1) Voir le numéro du 25 février 1890.



Digitized by Google

celle-ci avait épousé en secondes noces M. Roger, qu'on appelait Roger (du Nord), un des plus anciens lieutenants de celui que le maréchal Soult avait si énergiquement baptisé *le petit foutriquet*.

Mme Roger passait presque toutes ses soirées place Saint-Georges, où elle tenait compagnie à Mme Thiers et à Mlle Dosne. De là les relations assez intimes de son fils et de son neveu dans la maison. D'ailleurs M. Thiers, qui était cancanier comme une portière, attirait volontiers chez lui les gens qui fréquentaient les Tuileries. Il aimait à les faire causer et à se tenir au courant des chroniques du palais.

Il savait que la duchesse de Mouchy, née princesse Anna Murat, possédait à un très haut degré la confiance et l'affection de l'Empereur et de l'Impératrice. Elle était femme, d'ailleurs, et il pensait que la démarche dont il voulait la charger serait moins solennelle et moins compromettante pour lui, que s'il prenait pour intermédiaire un des ministres ou des hommes politiques qui pouvaient approcher l'Empereur.

M. Thiers s'informa si Mme la duchesse de Mouchy voulait bien le recevoir, et dès qu'il fut introduit :

« Je viens, dit-il, vous demander de faire immédiatement une démarche auprès de l'Empereur.

— Je ne demande pas mieux, répondit la duchesse après le premier moment de surprise. Mais de quoi s'agit-il ?

— Voici, répondit-il : il est indispensable d'avertir l'Empereur qu'une guerre prochaine, imminente, est inévitable entre la France et la Prusse ; qu'il va falloir, pour la conduire, des hommes de savoir et d'expérience à la place des incapables qui forment le cabinet avec Émile Ollivier ; qu'il faut surtout des hommes populaires, dans lesquels la nation ait confiance, et que, dans ces circonstances, je suis prêt à prendre le ministère.

— La chose est en effet assez grave pour en prévenir l'Empereur, reprit la duchesse après quelques instants de réflexion, et je vous promets qu'aussitôt que je le verrai...

— Il faut le voir tout de suite.

— Mais quand ?

— Aujourd'hui même ; il n'y a pas un moment à perdre.

— L'Empereur n'est pas à Paris, il est à Saint-Cloud.

— Allez-y immédiatement : vous ne pouvez savoir, Madame, combien les moments sont précieux.

Digitized by Google

— Alors, je vais faire atteler : j'arriverai à Saint-Cloud pour l'heure du déjeuner, et, aussitôt de retour, je vous ferai prévenir.

— Ne vous donnez pas cette peine, répondit l'impatient vieillard ; je vous attendrai ici. On m'a assuré que vous aviez des bronzes et des collections très curieuses. Je vous demande la permission de les visiter en vous attendant. On m'a affirmé que vous possédez une grande quantité de lettres de Fénelon à la vicomtesse de Noailles, pendant sa grande querelle avec Bossuet. Ce sera un régal pour un homme qui s'occupe d'histoire. »

Le cabinet de l'Empereur à Saint-Cloud était situé dans l'aile gauche du palais, au rez-de-chaussée, en face d'une allée de grands platanes où le souverain aimait à se promener. C'est dans cette allée que la duchesse le rencontra. Il rentra avec elle dans son cabinet, et, selon son habitude, l'écouta sans dire un mot.

Quand elle eut terminé son message, il eut un de ces pâles et doux sourires, reflets de cette bonté mélancolique qui gagna à Napoléon III tant de profondes et inaltérables affections ; puis il ajouta :

« Ce n'est pas la première fois, ma chère Anna, que M. Thiers me fait faire de pareilles ouvertures. Tout récemment encore, la duchesse Colonna venait de sa part m'offrir son concours pour fonder le gouvernement parlementaire. Je n'ai personnellement ni grande confiance, ni grande sympathie pour ce caractère remuant, brouillon et envahissant. Je me le rappelle encore dans les premiers temps de la Présidence. Il ne quittait pas l'Élysée, chaque matin il venait me dicter, pour ainsi dire, l'emploi de ma journée ; il m'apportait les discours que je devais prononcer. Il fallait qu'il s'occupât de tout, qu'il décidât et tranchât sur tout. Je vois encore sa stupéfaction et sa colère, lorsque le matin de la cérémonie d'inauguration de la magistrature, en 1849, je lui rendis son petit rouleau de papier en le remerciant de son zèle et de ses conseils, mais en lui déclarant que, désormais, j'entendais faire moi-même mes affaires. De là datent notre brouille et la rage de son opposition. On assure que les boulangers qui pétrissent le pain souffrent terriblement dans leurs muscles quand un accident quelconque les oblige au repos. Il en est de même de M. Thiers ; il souffre cruellement de ne plus être au pouvoir et l'arbitre du gouvernement. Cependant, dans les graves cir-

Digitized by Google

constances où nous nous trouverons peut-être demain, je ne demanderais pas mieux que de le rappeler, si je pensais qu'il pût être utile au pays. Malheureusement, cela ne dépend plus de moi. J'ai pris mon rôle de souverain constitutionnel au sérieux et je ne veux pas m'en écarter. Le ministère actuel a pour lui une majorité considérable dans les Chambres ; le changer brusquement serait de ma part un acte de pouvoir personnel que je me suis interdit. Si, un jour, la Chambre, sur une interpellation de M. Thiers, ou sur une question quelconque, renverse Émile Ollivier, je pourrai charger M. Thiers de faire un cabinet ; mais, en ce moment, je ne puis et ne dois rien faire contre un ministre qui a la confiance du Parlement. Remerciez donc M. Thiers de ma part. Dites-lui que je suis reconnaissant de sa démarche, mais que je ne puis, quant à présent, accepter ses propositions. Un vieux parlementaire comme lui comprendra, je l'espère, les motifs qui dictent ma conduite. »

Quand la duchesse de Mouchy rentra chez elle, elle y trouva le futur président de la République qui l'attendait et dissimulait mal son impatience.

« Eh bien? » s'écria-t-il, dès qu'il l'aperçut.

L'ambassadrice lui raconta alors, avec tous les ménagements possibles, la conversation qu'elle venait d'avoir avec l'Empereur ; mais M. Thiers ne la laissa même pas achever.

« Ah! c'est ainsi, s'écria-t-il avec sa voix de chat en colère. Ah! il ne veut pas de moi! Eh bien! il verra ce qu'il lui en coûtera! »

Le lendemain 5 juillet l'élève Cochery, premier prix d'application et d'assiduité à l'école de la place Saint-Georges, déposa la funeste interpellation sur la candidature du prince de Hohenzollern.

J'espère pour celui qui jouait alors les Eliacin politiques que, trop fier du rôle qui lui avait été distribué et emporté par son zèle de néophyte, il ne calcula pas la portée de l'acte qu'il commettait. Le plus vulgaire patriotisme devait interdire de porter une pareille question à la tribune pour la livrer ensuite aux excitations de la presse et aux passions des partis. Qu'un homme comme M. Thiers, qui a si souvent bouleversé son pays quand son ambition et son intérêt étaient en jeu, ait commis cette mauvaise action : il fallait bien que le vieil enfant gâté se vengeât du refus de l'Empereur ; mais je n'ai jamais compris alors comment M. Co-

Digitized by Google

chery, qui n'était ni un imbécile ni un homme sans cœur, a pu s'associer à ce coup de Jarnac.

Quelques jours plus tard, le mardi 12 juillet, j'avais déjeuné chez le baron Beyens, ministre de Belgique à Paris, et, après le déjeuner, nous nous dirigeâmes ensemble vers le Corps législatif.

Pendant ces journées d'anxiété et d'angoisse, tout le monde se rendait à la Chambre, afin d'apprendre quelque nouvelle.

Au moment où nous prenions le quai d'Orsay, au coin du pont des Invalides, nous rencontrâmes le comte de Werther, ambassadeur de Prusse. Les deux diplomates s'arrêtèrent pour causer. Je les quittai et continuai à marcher par discrétion, mais le diable n'y perdait rien, car j'aurais donné plus qu'un plat de lentilles pour pouvoir entendre ce qui se disait à quelques pas de moi.

Enfin le baron Beyens quitta son collègue et me rejoignit.

« Hélas ! me dit-il, je crains bien que la guerre ne soit inévitable : chaque jour envenime davantage la question. De chaque côté, au lieu de chercher les raisons pour la conciliation, on ne cherche plus que des raisons de plainte et de récriminations. »

Nous arrivâmes à la Chambre plus tristes encore qu'au départ.

M. de Beyens monta à la tribune diplomatique et je me dirigeai vers notre banc dans la salle des séances. Le roulement établi pour le travail entre les secrétaires-rédacteurs me donnait encore une demi-heure de liberté. J'en profitai pour rejoindre le baron dans sa tribune et aller lui demander s'il avait appris quelque chose de nouveau,

Il ne savait rien et causait avec l'ambassadeur d'Espagne, M. de Olozaga, assis à côté de lui.

J'étais à peine arrivé depuis deux minutes lorsque la porte s'ouvrit et un huissier, s'adressant à M. de Olozaga, lui annonça qu'un attaché de l'ambassade, porteur d'une dépêche pressée, demandait à lui parler.

L'ambassadeur sortit et rentra presque aussitôt en tendant au ministre belge un petit carré de papier bleu.

« Qu'en dites-vous? » demanda-t-il en même temps.

M. de Beyens fit un geste de diplomate, mais l'Espagnol, emporté par son tempérament du Midi, s'écria à voix haute :

« C'est la paix, c'est la paix ! Je descends immédiatement montrer la dépêche à Émile Ollivier. » Et il sortit presque en courant.

Cette dépêche était celle qui annonçait la renonciation du prince de Hohenzollern à sa candidature.

Digitized by Google

« Dieu veuille que ce soit en effet la paix ! » me dit tout bas M. de Beyens.

Lorsque je descendis à mon tour pour aller prendre ma faction, je vis Émile Ollivier traversant la salle des Pas-Perdus en agitant le papier au-dessus de sa tête et criant à haute voix :

« C'est la paix ! c'est la paix ! » pendant que les journalistes et les boursiers qui remplissaient la vaste galerie se précipitaient vers les voitures pour arriver les premiers à leur journal ou courir acheter de la rente. Pendant ce temps, le garde des sceaux était rentré dans la salle des séances : il avait communiqué la nouvelle à ses collègues et à tous les députés qui s'étaient précipités vers le banc des ministres. C'était une joie générale, chacun se sentait soulagé d'un poids terrible ; seuls quelques députés de la droite, de ceux qu'on appelait les mameluks, et les membres de la gauche, paraissaient ne savoir s'ils devaient s'attrister ou se réjouir de l'événement.

La séance fut levée de bonne heure, et le soir Émile Ollivier dicta à Robert Mittchell, alors rédacteur en chef du *Constitutionnel*, l'article suivant qui parut le lendemain en tête du journal :

Le 6 juillet, M. le duc de Gramont déclarait au Corps législatif que la France ne laisserait pas refaire contre elle l'Empire de Charles-Quint.

M. le garde des sceaux ajoutait des assurances pacifiques à cette solennelle déclaration.

« Nous ne voulons pas la guerre, » disait-il, « nous ne la cherchons pas, nous ne sommes préoccupés que de notre dignité... Je l'affirme sur l'honneur. Il n'y a aucune arrière-pensée dans l'esprit d'aucun de nous quand nous désirons la paix.

« Le Gouvernement a tenu parole. La candidature d'un prince allemand au trône d'Espagne est écartée et la paix de l'Europe ne sera pas troublée.

« Les ministres de l'Empereur ont parlé haut et ferme, comme il convient quand on a l'honneur de gouverner un grand pays. Ils ont été écoutés ; on a donné satisfaction à leur juste demande.

« Nous sommes satisfaits. Le prince de Hohenzollern avait accepté la couronne d'Espagne.

« La France a déclaré qu'elle s'opposerait à une combinaison politique ou à un arrangement de famille qu'elle jugeait menaçant pour ses intérêts. La candidature est retirée. Le prince de Hohenzollern ne régnera pas en Espagne.

Digitized by Google

« Nous n'en demandons pas davantage, et c'est avec orgueil que nous accueillons cette solution pacifique.

Une grande victoire qui ne coûte pas une larme, pas une goutte de sang ! »

Le conseil des ministres avait été convoqué immédiatement.

Autrefois, du temps du pouvoir personnel, lorsqu'il s'agissait d'une grave décision, l'Empereur convoquait ce qu'on appelait le grand conseil, c'est-à-dire que les membres du conseil privé étaient convoqués avec les ministres à portefeuille. Le despote pensait qu'il ne pouvait s'entourer de trop d'avis et qu'il était toujours utile de connaître celui de ces vétérans du dévouement et du pouvoir qui formaient le conseil privé. Mais le parlementarisme aurait rugi de colère. Permettre aux Rouher, aux Drouyn de Lhuys, aux Baroche, aux Vuitry de venir donner leur avis et peut-être de contrecarrer celui des Ollivier, des Chevandier de Valdrôme, des Louvet et *tutti quanti!* Que répondre le lendemain à une interpellation de M. Thiers ou de M. Jules Favre demandant s'il était exact, comme on osait le dire tout bas, que les vieux burgraves avaient été admis aux délibérations des ministres, seuls responsables devant la Chambre et devant le pays?

Aucun de ceux qui prirent place ce matin au conseil ne doutait, en entrant en séance, qu'on allât décider la paix. Car, il faut le dire à la décharge des hommes malhabiles mais honnêtes, qui composaient le ministère, presque tous désiraient ardemment la paix. Seul le duc de Gramont, qui avait été longtemps ambassadeur à Vienne et qui y avait respiré la haine et le désir de vengeance contre la Prusse, était favorable à la guerre; son sang béarnais, sa qualité d'ancien officier le faisaient aspirer à l'odeur de la poudre. Le ministre de la guerre et celui de la marine étaient belliqueux par état. Les six autres, Ollivier en tête, étaient absolument pour la paix.

On allait voter, lorsque le maréchal Lebœuf, tremblant d'émotion, se leva :

« Si je ne craignais de manquer de respect à l'Empereur, dit-il avec véhémence, je déposerais immédiatement mon portefeuille sur cette table et je ne resterais pas un instant de plus avec des collègues qui m'imposent une pareille abdication. La guerre avec la Prusse est inévitable dans un avenir plus ou moins prochain. Nous sommes prêts, notre ennemi ne l'est pas. Nous avons une

Digitized by Google

armée superbe, admirablement disciplinée : nous ne retrouverons jamais une occasion pareille. »

Il faut dire qu'à cette époque le maréchal était peut-être l'homme le plus sympathique et le plus populaire à la Chambre. Sa belle tête militaire, sa haute taille, la franchise et la rondeur de son langage imagé faisaient merveille, même auprès de l'opposition. Quelques jours auparavant, la Chambre tout entière avait applaudi et acclamé sa réponse pittoresque à propos du rétablissement des fortifications d'Huningue.

On doit ajouter, si l'on veut seulement être impartial, que son silence et sa retraite après cette guerre, où il fit tout ce qu'il était humainement possible de faire pour trouver la mort (1), sont un modèle de douleur et de dignité.

L'Empereur, qui n'avait pas ouvert la bouche depuis le commencement du conseil, prit la parole, après la sortie du ministre de la guerre :

« Voyons, maréchal, lui dit-il avec sa douceur et sa bonté habituelles, vous n'êtes entouré ici que d'amis. Votre conviction est que nous devons faire la guerre et que cette guerre sera utile et glorieuse pour la France. Mais avant de prendre une si grave résolution, vous devez comprendre que vos collègues auraient besoin d'être édifiés, que vous devez faire passer votre conviction dans leur esprit : c'est à vous de les persuader. »

Rien n'exaspère un soldat comme d'être obligé de discuter des questions militaires avec des pékins (2).

« Mais, sire, répondit-il avec encore plus d'émotion, je pourrais faire apporter ici mes cadres, mes effectifs, mes états d'approvisionnements, je pourrais faire un cours de statistique mili-

(1 Un jour où la mitraille pleuvait autour d'un retranchement, le maréchal monta sur le parapet et resta là debout servant de cible aux balles prussiennes.

Un de ses aides de camp s'approcha, et, lui tendant un revolver :

« Tenez, dit-il, ce sera plus vite fait ! »

(2) On connaît la superbe algarade du maréchal de Mac-Mahon à M. Thiers, lorsque à la batterie de Montretout le petit homme voulut donner des instructions et critiquer les dispositions prises par celui qu'on appelait alors l'héroïque soldat.

Malgré sa douceur habituelle, la patience lui échappa, et, se tournant rouge de colère vers le chef de l'État :

« Ah çà ! est-ce que vous avez la prétention d'apprendre son métier à un maréchal de France, monsieur le président ? F.....ez-moi le camp dans

Digitized by Google

taire auquel ces messieurs ne comprendraient rien; mais il y a une chose bien plus simple : le général L..., qui était attaché militaire à Berlin, est arrivé à Paris hier. Il n'est pas prévenu, je ne lui ai pas fait la leçon; qu'on l'envoie chercher, il vous dira ce qu'il a vu, il vous répétera que de Paris à Berlin, c'est une promenade, la canne à la main. »

Il fut décidé qu'on irait chercher le général. Le conseil fut suspendu, et l'Empereur retint les ministres à déjeuner, en attendant l'arrivée de l'officier.

En passant dans le salon des aides de camp pour se rendre aux cabinets de toilette, le maréchal, encore tout ému et tout tremblant, rencontra le comte Lepic.

« Mon Dieu, maréchal, qu'avez-vous donc? lui demanda celui-ci en voyant la figure bouleversée du vieux soldat.

— J'ai, répondit-il, que je suis furieux d'être obligé de subir la loi de c....ns pareils. Figurez-vous, mon cher, qu'ils ne veulent pas faire la guerre! »

Le général L... arriva. Le conseil fut repris. L'attaché militaire renchérit encore sur l'opinion de son chef.

Le matin, sur neuf ministres, six étaient pour la paix et trois seulement pour la guerre.

Après la déposition du général, deux se rangèrent du côté du maréchal. Au moment du vote, il y eut donc cinq voix pour la guerre et quatre seulement pour la paix.

L'Empereur ne vota pas. Il garda le silence pendant toute la discussion et il dit seulement après le vote :

« Puisque vous le voulez, Messieurs, c'est la guerre. »

C'est ainsi, en effet, qu'elle fut décidée.

Je ne donne ici ni le nom du général ni celui des deux ministres qui se laissèrent entraîner à la suite du maréchal Lebœuf et du duc de Gramont. Il y a assez d'hommes sur lesquels

votre cabinet et allez signer ma destitution si cela vous plaît, mais tant que j'aurai l'honneur d'être à la tête de l'armée, je ne permettrai jamais à un pékin de venir donner des ordres à mes soldats. »

M. Thiers se le tint pour dit et rentra à Versailles, en disant :

« Je ne sais ce qu'avait le maréchal tantôt; il était de bien mauvais poil. »

Mais il ne le destitua pas.

L'évacuation du mont Valérien par ses ordres lui avait récemment valu une crise qu'il ne se souciait pas de recommencer en ce moment.

Digitized by Google

l'opinion publique a fait retomber le poids écrasant de nos malheurs. Ce n'est pas à moi de lui désigner d'autres victimes. Il faut toujours au peuple français concentrer sur quelques noms ses haines et ses déceptions. Qu'il serait plus juste de nous interroger consciencieusement nous-mêmes et de nous demander si nous n'avons pas tous été complices de leurs illusions et de leurs fautes. Quel est celui d'entre nous qui peut affirmer qu'il ne croyait pas la France invincible? Quant à moi, je déclare que, de toutes les personnes que j'ai vues alors, et j'en ai beaucoup vu, une seule ne crut pas à la victoire : c'est Dumas fils.

« Tout cela, me disait-il un soir que nous assistions au départ d'un régiment, tout cela est théâtral, ce n'est pas vrai. Cet enthousiasme est factice ; ces chants, ces cris : « A Berlin ! », c'est de l'ivresse, du désordre, cela ne présage pas le succès ! »

Et cependant Dumas ne s'occupait pas de politique. Il ne pensait pas encore à la fameuse remontrance de Richelieu à Corneille qu'il trouva pour son discours de réception à l'Académie.

Paul Dhormoys.

---

Digitized by Google

# LES TROIS HUSSARDS

C'étaient trois hussards de la Garde
Qui s'en revenaient en congé ;
Ils chantaient de façon gaillarde,
Et marchaient d'un air dégagé.

« Je vais revoir celle que j'aime;
C'est Margoton, dit le premier.
— C'est Madelon, dit le deuxième.
— C'est Jeanneton, dit le dernier. »

Un homme était sur leur passage :
« Hé ! C'est Jean, le sonneur, je crois.
Quoi de nouveau dans le village?
— Tout va toujours comme autrefois. »

— « Et Margoton, notre voisine ?
— J'ai sonné ses vœux l'an dernier,
Car elle est sœur visitandine
Dans le couvent de Noirmoutier. »

— « Et Madelon ! toujours bien sage
— Oui-da. Pour elle, j'ai sonné,
Voilà dix mois, son mariage,
Voilà dix jours, son premier-né. »

Digitized by Google

— « Et Jeanneton, dit le troisième,
Toujours heureuse ? — Ah ! sûrement :
Trois mois passés aujourd'hui même
J'ai sonné son enterrement. »

— « Sonneur, si tu vois Marguerite
Dans le couvent de Noirmoutier,
Dis-lui que je la félicite
Et que je vais me marier. »

— « Sonneur, si tu vois Madeleine
Dans la maison de son époux,
Dis-lui que je suis capitaine
Et que je fais la chasse aux loups. »

— « Sonneur, quand tu verras ma mère,
Va la saluer, chapeau bas ;
Dis-lui que je suis à la guerre,
Et que je ne reviendrai pas ! »

Gustave NADAUD

Digitized by Google

# L'ENLÈVEMENT

Si tu veux, faisons un rêve,
Montons sur deux palefrois.

Le train rapide de sept heures quinze allait partir. Déjà les portières se fermaient avec des coups sourds auxquels répondait, comme une canonnade lointaine, le heurt des malles projetées dans le fourgon à bagages. Le brouillard visqueux qui s'acclimate dans Paris — ironique châtiment de notre anglomanie — pénétrait sous la nef aux carreaux ruisselants, enveloppait de ses voiles salis la machine qui haletait impatiente de filer vers le pays du ciel bleu et des tapis verts.

Après avoir parcouru le train d'un coup d'œil prompt, le chef de service, casqueté de blanc, approchait de ses lèvres l'instrument barbare dont le couinement de hautbois bronchiteux fait tellement regretter le trille allègre du sifflet supprimé. A ce moment se précipitent sur le quai, de cette allure ahurie et supérieurement ridicule des gens en retard, un monsieur et une dame harcelés par les cris : « En wagon ! en wagon ! »

Au hasard, un employé leur ouvre une portière. La dame s'élance. Puis elle ressort précipitamment. Dans l'ombre du wagon, dont la lampe est voilée par son petit store bleu, elle a, paraît-il, découvert quelque sujet de trouble très grand, car c'est d'une voix tragique qu'elle dit : — Il y a quelqu'un.

Digitized by Google

Le monsieur. — Que voulez-vous... nous n'avons plus le temps...

L'homme à la casquette blanche jette le couinement décisif. Un peu essoufflé, le monsieur pousse la dame, l'homme d'équipe pousse le monsieur et ferme la portière en grommelant. Le train s'ébranle.

La dame s'est affalée de l'air de quelqu'un qui vient de soulever des mondes. Il fait bien obscur dans ce wagon; cependant on distingue sa jolie silhouette de très jeune femme mince et potelée, avec des yeux grands comme des soucoupes, des traits courts et un gentil petit air de décision dans toute sa personne. Très brune, très blanche probablement... mais la nuit est tellement sombre.

Le monsieur — un Parisien d'aspect très comme il faut et un peu militaire — fait les gestes indispensables en la circonstance et empile dans le filet une légion de petits sacs, de grands sacs, de fourrures, de boîtes de bonbons.

La dame, *à voix basse.* — Si je tirais le store?... Non... A cause de cet individu qui est dans le coin... Je ne peux pas comprendre que vous n'ayez pas retenu un coupé!... Vous aviez le temps, voyons : scène avec mon mari à quatre heures, je donne mes ordres pour les malles, je vous envoie une bleue à cinq heures et demie. Vous aviez donc le temps. Je vous aurais cru plus débrouillard... C'est très ennuyeux d'être enfermés avec cet individu pour la nuit... D'abord ça me dégoûte de respirer dans un wagon avec des gens que je ne connais pas... Et puis nous ne pourrons pas causer.

Le monsieur. — Oh! il ne sera pas bien gênant. Il dort déjà.

En effet, le voyageur installé dans le wagon — après un mouvement vague en voyant entrer les deux arrivants — avait renfoncé sur ses yeux son *sleeping-cap,* relevé encore plus haut le col de sa pelisse, remonté sa couverture. Dans l'ombre épaisse du coin où il était enfoncé, il ne présentait qu'un amas de plaids soulevé légèrement et régulièrement par le rythme d'une respiration quiète.

La dame. — C'est égal... Je ne quitte pas tout pour voyager avec un tiers entre nous.

Le monsieur. — Entre nous! Yvonne! *(Il vient s'asseoir tout près d'Yvonne, et, à l'abri de la séparation des banquettes, il se*

Digitized by Google

*permet quelques menues privautés — très menues.*) Ma chérie, je suis si heureux... Si vous saviez combien je vous aime!

Yvonne, *attendrie.* — Moi aussi Jean, mon Jean, je vous aime... Mais ce départ, cette bousculade m'ont énervée... Vous avez pris les billets pour...?

— Pour Gênes, comme vous me l'aviez dit. Nous verrons de là où nous voudrons aller...

— Une semaine à Gênes, autant à Milan, puis de là tout droit à Venise. Nous y passerons trois ou quatre mois... dans un grand palais où l'on a peur en s'entendant marcher... Nous aurons une gondole... Pas une noire, c'est triste... Et ce printemps nous visiterons le Tyrol, je porterai une veste grise avec des parements verts...

Et tandis qu'Yvonne se perd sans doute dans la contemplation intérieure des hautes montagnes aux profils bleuâtres, Jean tire ses longues moustaches blondes, très préoccupé. Tout à coup, après un long silence :

Yvonne. —... Et un feutre cabossé avec des plumes de tétras... Cela ne vous plaît pas? Je tiens à vous plaire en tout, d'abord vous avez un goût...

Jean, *exclusivement absorbé.* — Les plumes de tétras?... si, ça me plaît beaucoup.

— Et mes projets? Gênes, Milan, Venise jusqu'au printemps, puis...

— Oui, je sais : puis le Tyrol... Mais...

— Mais quoi?

— Vous n'avez pas pensé, chère aimée, que je n'ai plus que quinze jours de congé... Le 3 janvier à sept heures du matin, il faut que je reprenne le commandement de mon escadron.

Yvonne, *avec une explosion désespérée et si violente que le dormeur fait un léger mouvement.* — Oh!... oh!... C'est atroce! c'est infâme!

Jean, *navré de cette douleur.* — Voyons...

Yvonne, *avec indignation.* — Vous n'avez pas donné votre démission?

— Comment? Donner ma démission? Quand? Pourquoi? Puisque je n'ai reçu qu'à six heures votre lettre...

Yvonne, *exaltée.* — Et vous dites que vous m'aimez! Depuis que nous sommes partis, voilà la troisième fois au moins que

Digitized by Google

vous me reprochez de vous avoir écrit trop tard, comme si je pouvais savoir que mon mari choisirait ce jour précis pour mettre le comble à ses brutalités, pour me jeter hors de moi, pour me décider à tout oublier... Mais qu'est tout cela pour vous? Rien, rien, rien, moins que rien!... Vous avez quinze jours de congé!!! Quand une femme écrit à un homme : « Je suis à vous; ce soir nous quitterons la France pour vivre unis à jamais, » est-ce que cela ne lui dicte pas sa conduite? Ne deviez-vous pas envoyer votre démission?... C'est horrible!

— Mais, ma chère amie, on ne donne pas sa démission de l'armée comme d'un claque-dent où l'on a été chambré. Il faut suivre l'échelle hiérarchique... et de six à sept, impossible de la grimper, l'échelle hiérarchique!

Yvonne, sans paraître l'écouter, s'est caché la figure dans ses deux mains. Son petit pied mince bat nerveusement la bouillotte. Jean lui parle tout contre l'oreille, et, chose singulière, ce mode de conversation a pour résultat, non de calmer l'indignation d'Yvonne, mais de modifier très rapidement toute une série d'opinions qu'il croyait enracinées en lui. Enfin, avec une conviction qui met un léger frémissement dans sa voix :

— Ne vous désolez pas, dit-il. Cela sera fait... Quelques jours à Paris, j'ai des camarades au ministère...

— Je ne veux pas que vous retourniez à Paris!

— Eh bien! j'écrirai de mon régiment... Je ne peux pourtant pas me laisser passer pour déserteur... Le déshonneur...

— Est-ce que je ne me déshonore pas pour vous?

Jean, *collé*. — Mais non... ce n'est pas la même chose, vous... C'est à peine un sacrifice, je vous donnerai tant d'amour.

Yvonne, *avec vivacité*. — Et vous, vous ne pouvez pas me faire un sacrifice?... Croyez-vous que je n'aie pas autant à donner que vous ?

Jean, *affolé*. — Si, je ferai tout ce que vous voudrez... Je vous adore.

Yvonne s'est serrée contre lui. Jean passe le bras sous sa taille, elle appuie sa tête contre son épaule et paraît réfléchir profondément. Ils sont silencieux pendant un temps — mais je ne puis pas affirmer que ce silence coïncide avec une complète inaction. Tout à coup, malgré des efforts énergiques pour s'en empêcher, Jean se met à bâiller.

Yvonne, *d'une voix étrange qui semble indiquer qu'elle ne*

Digitized by Google

*s'intéresse pas à la question qu'elle pose.* — Qu'est-ce que vous avez?

JEAN. — Je crois que j'ai faim... Je n'ai pas eu le temps de dîner, vous non plus sans doute.

YVONNE, *long soupir.* — Non, mais qu'est-ce que cela fait... Est-ce qu'on a besoin de manger quand on aime?

Et comme elle lui tend ses lèvres, Jean cesse de penser à ses tiraillements d'estomac. Yvonne n'en a pas, attendu qu'elle a lunché de façon à ne rien craindre d'un jeûne prolongé. — Ils songent tous deux longtemps.

Le capitaine Jean d'Aiseray n'est pas encore remis de la surprise mélangée d'ivresse et d'anxiété qui l'a saisi à la réception du fameux billet. Comme la vie a des coups de théâtre inattendus! La veille encore il était au bal chez la duchesse avec Yvonne de Surrian! — Qui lui aurait dit que vingt-quatre heures plus tard elle serait à lui? Elle recevait ses hommages avec tant de frivole coquetterie. Elle s'était même montrée assez froide avec lui, ne semblant prendre plaisir qu'aux attentions du beau Margellux, — avait-il assez enragé de ce flirt mené avec la plus tranquille audace, assez juré qu'il oublierait, qu'il chercherait à s'étourdir, — chère petite, elle n'aimait que lui, Jean, heureux Jean!... En moins d'une heure il avait pris ce parti... grave assurément. Il avait bien fait. Elle valait tous les sacrifices... Puis une curiosité lui vint de savoir ce qui avait pu précipiter ainsi les résolutions de M^me^ de Surrian.

« Laroche! Laroche! » cria la voix rogommée du chef de train arpentant le quai poisseux.

Yvonne avait soulevé la tête, et, d'un ton fiévreux :

— Nous ne sommes qu'à Laroche?... Comme on va lentement! Il me tarde tant d'être loin... Croyez-vous que l'on me fasse chercher? Pas encore, certainement...

Et elle regarda, avec un dédain un peu angoissé, la silhouette d'un gendarme enveloppé de son manteau et dont le bicorne, garanti de toile cirée, brillait du ruissellement de l'eau.

Suivant son idée, Jean demanda, après s'être rassuré par un coup d'œil de l'immobilité discrète de leur compagnon :

— Mais, enfin, qu'est-il arrivé? A quelle circonstance... bénie dois-je ce bonheur?

— M. de Surrian a été indigne, d'une tyrannie!... Cet après-



Digitized by Google

midi ne m'a-t-il pas fait une scène atroce... pas précisément par la violence des mots, ni des gestes, mais, vous ne le croiriez pas, c'est un de ces hommes que l'on sent capables de tout avec leur air froid... « Quand vous danserez encore le cotillon avec Margellux, je vous engage fortement à vous tenir un peu mieux qu'hier, » m'a-t-il dit...

— Ah!... vous avez dansé aussi le cotillon avec Margellux.

— Mais oui... n'étiez-vous pas là?

— Pas à l'heure du cotillon. Je suis parti avant. J'en avais assez...

— Assez de quoi? Vous aviez, en effet, l'air de très mauvaise humeur.

— A qui la faute?

— A moi, peut-être...

— Mais oui, à vous.

— A cause?

— Jean, *ne pouvant plus se contenir.* — A cause de la façon dont vous vous êtes laissée entourer toute la soirée par ce grand imbécile de Margellux!

Yvonne, *outrée.* — Vous aussi!... comme M. de Surrian! Lui, au moins, ne m'a reproché que l'heure du cotillon...

Elle s'éloigne de lui avec dignité.

Un très long silence.

Jean, *comprenant la nécessité de réparer.* — Vous savez, ma chère Yvonne, quand on est séparé comme je l'étais de vous... les vilaines idées... Mais maintenant!... maintenant, je crois en vous, je sais que je peux compter sur votre cœur.

Et le reste des couplets habituels de la chanson d'amour, scandée de longs silences — que la malencontreuse présence de l'inconnu enseveli sous les plaids, mais après tout réveillable, rend moins éloquents et moins démonstratifs que Jean ne l'eût souhaité...

« Dijon, dix minutes d'arrêt, buffet! » bredouillaient les voix de plus en plus enrouées des employés. Et ces deux syllabes « buffet » emplirent Jean d'une satisfaction intime.

— Vous devez avoir besoin de prendre quelque chose? Voulez-vous descendre?

— Merci... allez, répondit Yvonne en s'enveloppant frileusement de son manteau de loutre.

Digitized by Google

Jean se précipita, et, après avoir dévoré tout ce qu'il est possible d'ingurgiter en neuf minutes, rejoignit très gai le wagon.

Un regard au monsieur du coin en se réinstallant. Cette immobilité avait fini par devenir une sorte d'anéantissement de la personnalité du voyageur. Aussi la conversation reprit-elle d'une voix contenue, mais non plus basse. Après quelques propos de peu d'importance, Jean saisit Yvonne à la taille et chercha ses lèvres. Mais elle détourna la tête brusquement, et, avec une résignation amère et profonde :

— Vous avez bu du vin! dit-elle.

Toutes les délicatesses exquises d'une femme adorable foulées aux pieds par un homme grossier se plaignaient dans ces cinq mots.

Jean, vexé, se recule un peu et garde un silence plein de reproches muets. Au bout d'un moment, Yvonne reprend :

— Vous pensez encore à Margellux? Vous avez l'air si grognon. Ne soyez pas jaloux, il n'y a pas de quoi... Du reste, j'ai reçu de belle façon les observations de M. de Surrian. Je lui ai déclaré que je demanderais le divorce ; il m'a répondu qu'il allait à Pau, qu'il voulait me laisser réfléchir. Ah! ma décision a été prise... Je dois dire que je m'étais imaginée vous rendre plus heureux. Quand depuis six mois on suit une femme comme son ombre, qu'on l'obsède de sa tendresse, qu'on lui jure plusieurs fois par jour un amour éternel, il semble que, lorsqu'elle vous dit : « Partons ensemble », on doit être fou de joie et tout oublier... Mais non... Les hommes sont tellement pratiques! Vous, du moins. Car, enfin, que me donnez-vous en échange de ma liberté, de ma situation dans le monde, de tout ce que je vous sacrifie! Rien du tout. Vous auriez tort de croire que l'amour me ferme à ce point les yeux que je ne mesure pas l'abîme où je me jette...

... Elle monologue sur ce ton pendant très lontemps, interrompue seulement par quelques faibles et brèves observations de Jean, auquel ce discours donne sommeil et qui devient très triste. De longs silences tombent entre eux, puis Yvonne repart avec une nouvelle énergie et explique sa grandeur d'âme, à la comparaison de laquelle l'âme de Jean ne résiste pas.

Il est très amoindri lorsque le train entre en gare de Lyon-Perrache... Alors le paquet de plaids se secoue, glisse à terre;

Digitized by Google

le voyageur relève son bonnet de fourrures, et, tournant la tête du côté du wagon, montre sa figure, où se peint la plus bonhomme indifférence.

— Mon mari! crie Yvonne horrifiée.

Jean se lève avec un geste violent.

— Rasseyez-vous, mon cher monsieur, dit avec un sourire M. de Surrian. Et s'adressant à la jeune femme : Je me suis décidé à aller à Nice comme vous voyez, madame, c'est plus gai que Pau, et je ne le regrette pas. Vous m'avez vivement intéressé... Je vous quitte, parce que je craindrais d'être par trop indiscret en restant davantage; mais, capitaine, permettez-moi un avis. Vous avez encore quinze jours de congé? Ne donnez pas votre démission. Votre colonel est de mes amis; je ferai prolonger votre permission de... voyons... de trois semaines... vous en aurez bien assez!

Et M. de Surrian salua gravement et descendit sur le quai.

J. Ricard.

Digitized by Google

# COMMENT STANLEY

## REJOIGNIT EMIN-PACHA (1)

### V

Maladies. — Le docteur Parke. — Convois de réfugiés. — Les bagages. — Lettres de Sélim-Bey. — Projet de retraite en bon ordre. — Espoirs d'Emin. — Conseil de guerre. — Discours de Stanley. — L'abandon précipité est voté.

Stanley ne manqua pas de profiter de l'état d'esprit dans lequel ces tristes nouvelles avaient jeté le gouverneur : il décida que, dans un délai de 30 jours, c'est-à-dire le 10 avril, l'expédition tout entière quitterait la contrée, pour rejoindre la côte orientale, Zanzibar.

Accorder un mois aux troupes égyptiennes éparpillées dans les quinze stations d'Emin pour opérer leur concentration et venir rejoindre leur chef, c'était là une dérision : il était évidemment impossible aux dix mille personnes dont Emin avait la charge d'être prévenues à temps et dirigées en retraite sur Kavalli.

C'était, en un mot, un lamentable abandon qui légitimait les scrupules, disons même les remords, dont on trouve la trace dans tous les actes d'Emin à ce moment-là.

A vrai dire, Stanley ne se fût pas fait faute de s'en aller sur-le-champ, et il n'eût certainement pas différé d'un mois son départ pour attendre les gens d'Emin, si sa propre expédition n'eût été dans un état de santé si pitoyable qu'il fallût avant tout s'occuper des malades, sous peine de n'avoir plus, pour le long trajet qui restait à faire, ni un porteur ni un soldat valide.

Stanley l'avoue lui-même : le 1er février, on n'eût pas compté dans toute l'expédition deux hommes aptes au service ; heureusement, le chirurgien Parke était là, et il déploya en cette circonstance un dévouement admirable.

Depuis l'évacuation du fort Bodo, au mois de décembre pré-

(1) Voir les numéros des 10 et 25 février 1890.

Digitized by Google

cédent, le docteur avait eu journellement 100 personnes à soigner.

La maladie dominante était les ulcères; elle sévissait à un tel point que la provision des remèdes spéciaux était épuisée, et qu'on ne possédait plus, en fait de produits phamaceutiques, que de l'acide carbolique et du permanganate de potasse.

Le docteur Parke se dévoua tout entier à sa tâche : soignant les malades, opérant les blessés, réconfortant les convalescents, il se multipliait, étant à la fois tout à tous et tout à chacun. Jamais on ne vit médecin aussi intéressé par « ses cas »; rien ne le rebutait, ni les odeurs fétides, ni les plaies repoussantes, ni même la mauvaise volonté des patients. Il en fut largement récompensé, car, le 1er avril, l'état sanitaire de l'expédition était transformé : 280 hommes se trouvèrent sur pied, entièrement rétablis, prêts à reprendre la marche et à affronter de nouvelles fatigues.

Dans l'entre-temps, Emin avait dépêché vers ses diverses stations des envoyés chargés de faire connaître aux populations qu'elles avaient à rejoindre leur ancien gouverneur, pour s'en retourner avec lui à la côte, et de là en Égypte.

Cette nouvelle jeta la consternation parmi tous ceux qui, dans ces provinces équatoriales, tenaient ferme, depuis de longues années, contre les envahissements des Mâhdistes. Peu d'hommes s'empressèrent de répondre à cet appel; en revanche, on vit affluer au camp d'Emin et de Stanley des troupes de femmes et d'enfants, tristes épaves de cette colonie égyptienne, fondée et défendue par Emin avec tant de bonheur et de vaillance.

Ces malheureux arrivaient péniblement, traînant après eux ce qui constituait leur petit avoir : ici un matelas, là un coffre avec quelques hardes; des ustensiles de ménage, des paniers de provisions, un peu de bétail, des volailles, en un mot l'humble fortune du paysan pauvre.

Ce spectacle était navrant, et l'on ne pouvait se défendre d'une profonde pitié envers ces disgraciés, forcés de déguerpir en toute hâte d'une contrée où ils étaient venus s'établir sous la sauvegarde d'Emin. Ce ne fut pourtant pas là le sentiment de Stanley : il s'irrita de cette profusion de bagages, et c'est à contre-cœur qu'il prêta ses hommes pour aider à les hisser du lac jusqu'au camp; ses Zanzibarites raillaient avec lui le piteux équipage des émigrés. Ne comprenaient-ils donc pas

Digitized by Google

la différence qui existe entre une expédition en marche et l'exode d'un peuple? entre une troupe d'aventuriers allant droit devant eux, à l'inconnu, et ces ménages de colons, brusquement arrachés au sol où ils étaient venus se fixer? Stanley, accoutumé à voir autour de lui des Zanzibarites, porteurs ou soldats, qui ne s'attachaient nulle part, habitué lui-même à voyager le plus simplement possible pour aller vite et n'avoir à s'embarrasser de rien, Stanley eût voulu que ces pauvres familles égyptiennes, condamnées du jour au lendemain à quitter leur foyer, devinssent, hommes, femmes et enfants, de véritables voyageurs aguerris.

C'était bien mal se rendre compte de la situation de ces gens-là, et de la responsabilité que l'on prenait vis-à-vis d'eux.

Nous trouvons souvent dans les écrits de Stanley les mots humanité et civilisation; mais, dans la pratique, le grand voyageur semble s'en soucier fort peu, lorsque, pareil à un boulet de canon, il brise chaque obstacle qui entrave sa marche, incendiant les villages, massacrant les indigènes, dont le seul crime souvent est de désirer rester maîtres chez eux, lorsque, s'étant chargé d'assurer la retraite de tout le peuple d'Emin, il s'impatiente ainsi, dès le début, des difficultés qui en pourraient résulter pour la célérité de la marche.

Personne ne lui avait demandé de vider de leurs habitants et de leurs défenseurs ces provinces égyptiennes du Soudan; mais du moment qu'il s'imposait à lui-même cette tâche, son devoir était d'accepter sans murmure les ennuis, les lenteurs et les retards que devait inévitablement entraîner cette fuite de tout un peuple.

Bien différent était le sentiment d'Emin.

Cet homme qui avait passé 13 années dans les régions africaines, ce fonctionnaire qui avait amené dans son gouvernement des provinces équatoriales dix mille Égyptiens, ce lieutenant de Gordon qui, depuis la chute de Khartoum, conservait à la civilisation un dernier rempart au Soudan, Emin, devait cruellement souffrir de ce que Stanley exigeait de lui.

Mais si les circonstances le contraignaient à se livrer à la merci de celui qui s'intitulait son sauveur, sa conscience se révoltait à l'idée de laisser derrière lui une seule de ces têtes dont il avait la charge; aussi, du jour où Stanley eut signifié que l'on partirait dans un mois, on vit le pauvre Emin, pareil à un chien de berger, s'efforcer de rassembler autour de lui tous ses anciens

Digitized by Google

sujets. Il faisait la navette entre le camp de Stanley et les bords du lac, où venaient échouer des troupes d'émigrés, de plus en plus clairsemées, hélas ! Et comme ces malheureux étaient harassés de fatigue et dans un désarroi qui paralysait leur énergie, il priait les robustes porteurs de l'expédition de Stanley de les aider à hisser leurs bagages jusqu'au camp.

Ce n'était pas chose aisée que d'obtenir ce concours : les railleries de Stanley ne laissaient pas que de produire leur effet sur les Zanzibarites qui, à leur tour, méprisant ces infortunés, ne se prêtaient qu'en rechignant au transport des colis ridiculisés par leur chef lui-même.

Et les gros contingents n'arrivaient point.

Oui, ce dut être pour Emin une torture de chaque jour.

Aucune nouvelle des troupes qu'il croyait le plus attachées à sa personne ! Pas un de ses soldats, pas un de ses officiers qui le rejoignît ! Il appelait ses gens à la retraite, et malgré le danger imminent qui les menaçait, ils ne partaient point.

Quelle leçon sévère ! Quelle condamnation !

Aussi le pauvre Emin ne pouvait-il se résoudre à s'en aller. Il cherchait tous les moyens d'attendrir Stanley sur le sort de ceux qu'il espérait encore. Il s'efforçait de retarder l'instant fatal du départ, et, comme une sentinelle avancée, demeurait là, au bord de ce lac Albert qu'il aimait tant, interrogeant l'horizon pour voir si ses troupes ne venaient pas.

On était au 31 mars, quand apparut sur le lac un des vapeurs d'Emin : il apportait au Pacha d'importantes nouvelles. Son fidèle lieutenant Sélim-Bey qui, on se le rappelle, avait si victorieusement résisté aux Mâhdistes à Doufilé, et les avait forcés à lever le siège de cette place, Sélim-Bey faisait savoir au gouverneur qu'il était parvenu à faire rentrer dans l'obéissance les officiers, qu'un excès de zèle avait, quelque temps auparavant, indisposés contre Émin ; il lui apprenait que désormais toute son armée était prête à se conformer à ses volontés ; que, s'il l'exigeait, officiers, soldats, et le peuple tout entier, le suivraient en retraite ; qu'à cet effet, pour se conformer à ses ordres, lui Sélim-Bey avait déjà envoyé un fort contingent à Toungourou. Toutefois, il faisait remarquer au gouverneur que cette retraite ne pouvait s'effectuer dans un délai aussi court que celui fixé par Stanley ; qu'il importait, en effet, d'avoir un centre de ralliement dans une des stations ; qu'il avait choisi à cette fin Wade-

Digitized by Google

laï et qu'il s'occupait de faire évacuer Doufilé. En terminant, il réitérait au Pacha les sentiments de fidélité de toute l'armée, le priant de bien vouloir retarder son départ jusqu'à ce que tout son monde fût réuni autour de lui.

A la lecture de ces lignes, Emin éprouva une joie immense. Il n'avait donc pas perdu la confiance de ses soldats, de ses sujets! Il allait se retrouver au milieu de ceux avec qui il vivait et luttait depuis si longtemps! Il les sauverait, il les ramènerait en Égypte!!!

Ou bien, qui sait!... Peut-être quelque événement va-t-il surgir qui permettra de demeurer, de conserver ces régions chéries où il a mis tout son espoir et toute sa foi.....

Et, souriant à cette pensée, il court tout joyeux au camp de Stanley pour lui annoncer ces excellentes nouvelles, et lui demander d'accorder le délai de trois mois qu'il considère comme indispensable pour opérer le ralliement de ses troupes.

Pauvre Emin! Elle fut cruelle sa déception devant l'accueil fait à sa requête!

Qu'importaient à Stanley cette armée, et ce peuple, et ces provinces équatoriales elles-mêmes! Il s'était dit qu'il ramènerait Emin, et c'est cette gageure-là qu'il voulait gagner.

Son parti était donc pris d'avance; il n'attendrait pas ces régiments, bien au contraire, car il sentait que, réuni à ses soldats, Emin reprendrait courage et demeurerait à son poste.

Il fallait donc brusquer la situation et partir au plus tôt.

Mais, malgré l'absence de scrupules qui semble dicter sa conduite lorsqu'il voyage en Afrique, Stanley comprit la gravité, l'odieux même de l'acte qu'il allait commettre; croyant par là leur en faire partager la responsabilité, il assembla en conseil les quelques Anglais ses lieutenants, certain d'avance qu'ils se trouveraient en communauté d'idées avec lui.

Cette parodie de conseil de guerre est certainement une des plus lamentables pages de cette histoire.

C'est aussi l'acte le plus grave qui se soit passé là-bas.

Et de peur que ma plume ne s'abuse, je veux ici laisser parler Stanley lui-même. Ce qu'on va lire est l'extrait textuel d'une de ses lettres. Au lecteur de juger.

« Gentlemen, — leur dis-je en présence d'Emin, qui assistait au conseil, — après avoir considéré le temps qu'a déjà pris Sélim-Bey rien que pour atteindre Toungourou avec un seizième des

Digitized by Google

habitants dont il annonçait le désir d'évacuation, je suis parfaitement fixé, quant à moi, au sujet de la résolution à prendre; mais le Pacha, sur l'annonce des « *encourageantes nouvelles* » que je vous communique, demande un nouveau délai. Je préfère que ce soit vous qui répondiez pour moi. Vous savez que nos instructions ont été de délivrer Emin-Pacha et de l'escorter, avec tous ceux qui exprimeraient le désir de le suivre jusqu'en Égypte. Nous avons rencontré Emin sur les rives de l'Albert-Nyanza à la fin d'avril 1888, il y a juste un an. Nous lui avons remis les lettres que lui adressaient le Khédive et son gouvernement. Nous l'avons ravitaillé et nous lui avons demandé si nous aurions le plaisir de sa compagnie jusqu'à Zanzibar. Il nous répondit que sa décision dépendait de celle des siens. Ce fut notre premier désenchantement. Au lieu de nous trouver en présence de gens désireux de quitter l'Afrique, nous avons pu voir, qu'à part quelques employés civils égyptiens, personne n'avait ce désir. Le major Barttelot se trouvait à ce moment bien au loin, en arrière, et nous ne pouvions, dans ces conditions, attendre la décision du Pacha, l'arme au bras, au nord de l'Albert-Nyanza. Cette décision ne serait prise, vraisemblablement, qu'après plusieurs mois. Il semblait préférable, dans ces conditions, d'aller à la recherche et au secours de l'arrière-garde. En attendant, la décision viendrait peut-être. Nous chargeâmes donc M. Jephson de communiquer notre message aux troupes d'Emin, et nous nous enfonçâmes de nouveau dans la région des forêts, à la recherche de Barttelot. Neuf mois après, nous étions de retour au lac Albert; mais, au lieu de trouver, concentrés dans un camp, des gens impatients de rentrer en Égypte, nous ne découvrîmes aucun campement. Nous apprîmes, au contraire, que le Pacha et Jephson étaient prisonniers, que le Pacha était en danger de mort, qu'on le menaçait de le lier sur un matelas et de le déporter au fin fond du pays des Makrakas. On nous traita, nous autres, d'imposteurs.

« On soutenait que nos lettres officielles étaient des faux, complotés par les chiens de chrétiens Stanley et Casati, aidés par Mohamed Emin-Pacha. Les rebelles se vantaient de m'induire en erreur par leurs paroles doucereuses, de s'emparer ainsi de tous nos approvisionnements et de nous envoyer mourir dans le vaste désert. Ne vous souciez pas de cette malveillance, mais retenez ces faits avant de prendre une décision. Quand nous

Digitized by Google

avons quitté l'Europe pour entreprendre cette expédition, nous nous attendions à être reçus à bras ouverts. Nous fûmes reçus avec indifférence. Nous en arrivâmes à douter que personne ne voulût partir. Mon représentant a été fait prisonnier, menacé de coups de fusil. Aucune violence ne lui a été épargnée. Le Pacha a été déposé et détenu pendant trois mois. C'est la première révolte qui a éclaté dans la province.

« Finalement, nous avons attendu douze mois pour nous trouver actuellement en présence d'hommes sans armes, de femmes et d'enfants prêts à rentrer.

« Sélim-Bey et les officiers nous ont demandé un délai. Nous le leur avons largement accordé.

« Le Pacha a fixé au 10 avril le dernier délai pour le départ, et voici qu'au lieu d'être tout près d'ici Sélim-Bey n'a pas même quitté Wadelaï.

« Sélim, outre les soldats fidèles, veut nous amener dix officiers rebelles et six ou sept cents soldats mutinés. N'oubliez pas les trois révoltes que les officiers ont fomentées, leurs intentions avouées contre l'expédition, leurs complots répétés, les conspirations incessantes qu'ils ont ourdies, et demandez-vous quelle peut bien être leur intention en se montrant tout à coup loyaux et obéissants soldats du Khédive et « de son grand gouvernement ».

« Outre les trente et une caisses de munitions que nous avons données au Pacha en mai 1888, les rebelles en possèdent vingt et une appartenant au gouvernement provincial.

« Ils sont assez malins pour savoir qu'en une heure de combat ces approvisionnements seraient consommés par leurs nombreux fusils. Seule une apparente soumission peut les sauver.

« Malgré l'optimisme du Pacha chaque fois qu'il reçoit une lettre de ces gens, des étrangers comme nous peuvent ne pas avoir confiance en eux.

« Qui nous dit qu'après avoir été reçus par nous ces hommes ne se lèveront pas une nuit pour s'emparer de nos munitions, nous privant ainsi du moyen de retourner à Zanzibar ?

« Considérant les extraordinaires révélations de Jephson et les circonstances qui ont amené ici le Pacha, lui qu'on disait avoir plusieurs milliers de soldats, je vous demande : « Serait-ce faire œuvre sage que de rester ici plus longtemps que jusqu'au 10 avril ? »

Digitized by Google

« A cette harangue, les uns après les autres, mes officiers répondirent : Non.

« — Pacha, dis-je alors, voici ma réponse : Nous nous mettrons en marche le 10 avril. »

Triste et désespéré, en face de ces hommes qui le condamnaient à trahir son peuple, à déserter son poste, Emin prit alors la parole :

« — En votre âme et conscience, leur dit-il, au cas où mes gens ne seraient pas ici le 10 avril, m'absoudrez-vous de les avoir abandonnés ? »

Et, à l'unanimité, Stanley et ses officiers répondirent :

« — Oui, certainement oui. »

En ce moment-là, l'ombre de Gordon dut tressaillir de honte et détourner à jamais les regards de ces provinces équatoriales qu'il avait arrosées de son sang.

## VI

Les scrupules de Casati. — Tentative des Égyptiens. — Répression. — En retraite. — Maladie de Stanley. — Selim-Bey abandonné. — Attaque des Warasura. — La Semliki. — Le pic neigeux.

Cependant, le capitaine Casati qui, lui aussi, se trouvait au camp de Stanley, manifestait une profonde répugnance pour ce projet de retraite qui n'était, disait-il, qu'une fuite mal déguisée; il ne cacha point son sentiment, et tout faisait croire qu'il ne se rallierait pas au plan de Stanley.

Dès qu'il connut cette attitude du voyageur italien, Stanley se rendit auprès de Casati, bientôt suivi d'Emin lui-même.

« — Capitaine, commença Stanley, on nous dit que vous désapprouvez nos décisions ; vous plaît-il de nous en faire connaître le motif ? »

« — Il est bien simple, répondit Casati. Je suis ici soldat, j'ai à défendre un poste qui m'a été confié, et je considérerais comme une trahison de le déserter devant l'ennemi. »

« — Vous vous exagérez votre devoir, capitaine. Il est des moments où la retraite est une tactique et non une désertion. Vous ne pouvez plus rien dans ce pays, le Mâhdi s'avance en conquérant, et vouloir se mesurer avec lui dans les conditions actuelles, c'est pure folie. »

« — Je ne partage pas votre avis, monsieur Stanley; s'il y a

Digitized by Google

danger, péril menaçant, c'est une raison de plus pour demeurer à son poste et faire face à l'ennemi. »

« — Mais vos hommes mêmes vont vous quitter. »

« — Cela ne m'est pas prouvé. Je sais au contraire que les Égyptiens refusent de battre en retraite, et veulent tenir tête au Mâhdi. »

« — Ils se feront exterminer. »

« — L'honneur commande en ce cas que nous, leurs chefs, qui les avons amenés ici, nous nous fassions tuer à leur tête. Et puis, d'ailleurs, si, comme le gouverneur l'a ordonné, nos gens opèrent en ce moment leur ralliement pour venir nous rejoindre, ne serait-ce pas pour notre nom une honte ineffaçable que d'être partis précipitamment sans même les attendre ? »

La conversation fut longue ; dans une de ses lettres, Stanley raille quelque peu ce qu'il appelle les arguments de droit, d'honneur et de devoir que lui objecte Casati, et il avoue avoir réfuté ces idées funestes par l'A, B, C du sens commun, en comparant les obligations d'Emin vis-à-vis de son peuple à un contrat bilatéral qui se trouvait rompu par le désistement de l'une des parties.

C'est certainement la première fois que cette Afrique centrale, terre des dévouements et des sublimes folies, a entendu parler de traité et de contrat, alors qu'il y avait un ennemi à combattre ou un frère d'armes à protéger.

« — Je ne pense pas, dit Stanley, avoir convaincu ni Emin, ni Casati. Mais quelle étrange affection que celle qu'éprouvent pour cette partie de l'Afrique les officiers européens et égyptiens, ainsi que les soldats soudanais ! »

Est-ce bien un voyageur africain qui parle ainsi ?

Du reste, la pression que Stanley exerçait sur Émin et sur Casati pour les forcer à partir sans retard ne laissait pas que de transpirer au dehors, et bientôt on en parla tout haut dans les groupes des réfugiés égyptiens ; un sourd mécontentement grondait ; il éclata lorsqu'on apprit que le départ s'effectuerait sans laisser aux gens de Wadelaï, de Doufilé et des autres stations, le temps de rejoindre le gouverneur à Kavalli. Les Égyptiens semblaient avoir conscience qu'Emin ne cédait que contraint et forcé ; à leurs yeux, il était comme le prisonnier de Stanley, et ils faisaient des vœux pour sa délivrance.

Ont-ils eux-mêmes tenté un mouvement dans ce sens ? Cela

Digitized by Google

n'est pas prouvé; mais, le 5 avril, on vint avertir Stanley que les Égyptiens avaient attaqué le camp des Zanzibarites pour s'emparer des carabines.

Stanley saisit avec empressement cette occasion de montrer au peuple d'Emin son inflexible sévérité : il se rendit en hâte chez le Pacha pour lui demander de faire sonner l'appel de tout son monde ; Emin s'exécuta; mais comme ses gens tardaient au gré de Stanley, celui-ci ordonna à une demi-compagnie de Zanzibarites de s'armer de gourdins, de déloger les Égyptiens de leurs huttes et de les amener à coups de trique.

Ce procédé fut couronné de succès : en un clin d'œil les malheureux furent parqués au centre du camp, et un cercle de carabines chargées se forma aussitôt autour d'eux. Quelques-uns n'ayant pas obéi assez promptement, Stanley les fit empoigner et amener de force sur la place, où ils furent fustigés d'importance.

« — Pacha, dit alors Stanley au pauvre Emin qui assistait silencieux à cette scène, veuillez donc être assez bon de dire à ces Turcs que tous ces simulacres de rébellion en honneur à Wadelaï et à Doufilé doivent cesser ici, et qu'au moindre mouvement qu'ils tenteront encore, je serai obligé de les exterminer tous autant qu'ils sont. »

Après qu'Emin eut traduit cette apostrophe de Stanley, celui-ci ordonna que tous les Égyptiens désireux de le suivre à Zanzibar se missent à sa droite, et que ceux qui voulaient rester au Soudan demeurassent à gauche.

Ce plébiscite d'un nouveau genre, appuyé par le fusil chargé des Zanzibarites, produisit le résultat attendu : tous les gens d'Emin se massèrent à droite, à l'exception toutefois de deux de ses serviteurs particuliers qui, courageusement, protestèrent contre cette idée de départ.

Stanley procéda alors au dénombrement des Égyptiens, qui donna les chiffres suivants :

| | |
|---|---|
| Hommes | 134 |
| Femmes mariées | 184 |
| Femmes domestiques | 187 |
| Enfants au-dessus de deux ans | 74 |
| Enfants à la mamelle | 35 |
| TOTAL | 614 |

Ainsi, sur les 10,000 hommes dont se composait le peuple

Digitized by Google

d'Emin, on avait rassemblé 614 personnes, femmes et enfants pour les trois quarts.

Et néanmoins on allait partir ! Et le lyrisme de quelques thuriféraires comparera cette fuite à la glorieuse retraite des dix mille de Xénophon !

O honte ! les dix mille, les courageux, ce sont ceux qui restent, qu'on ne veut ou qu'on n'ose pas attendre, et qui vont se trouver dans l'alternative, ou de se faire massacrer, ou d'aller grossir les contingents du Mâhdi !

Le 10 avril — date que pour l'honneur de l'Europe civilisatrice on voudrait pouvoir effacer — l'expédition quittait le camp de Kavalli, ainsi que l'avait décidé Stanley, et le Soudan égyptien était à jamais perdu.

Deux jours après, la colonne campait à Mazamboui, où Stanley tomba gravement malade ; il avait mis toute son énergie au triomphe de ce dessein : ramener Emin quoi qu'il en coûtât ; pour y arriver, il avait lutté contre Emin lui-même, contre Casati, contre des gens qu'il prétendait sauver malgré eux, et ses nerfs l'avaient soutenu au cours de cette lutte. A présent, la détente se faisait, l'homme payait sa dette à la nature : une fièvre intense le secoua et l'obligea à un repos absolu pendant 28 jours, durant lesquels la marche de la caravane se trouva naturellement interrompue.

Cette circonstance réveilla les espérances d'un parti d'Égyptiens qui avaient rallié le camp de Stanley dans le seul but d'encourager Emin à demeurer au milieu de son peuple ; ils avaient pour chef un ancien esclave affranchi nommé Awash-Effendi qui, pendant la maladie de Stanley, entretint des communications avec les anciennes troupes d'Emin, notamment avec Sélim-Bey. Ces gens ne désespéraient pas de voir arriver les gros contingents du Pacha, et alors, pensaient-ils, le gouverneur se remettrait à leur tête pour défendre les provinces équatoriales et s'y maintenir avec eux.

Mais Stanley, rétabli, eut vent de ces menées ; il intercepta des correspondances, échafauda là-dessus de noires trahisons, et de ce chef fit appréhender Awash-Effendi qui, jugé sommairement, fut mis à mort ; cette exécution eut pour effet de refroidir sensiblement le zèle de ses partisans. Et comme on parlait de l'arrivée prochaine de Sélim-Bey, Stanley, pour couper court, fit lever le camp et poursuivre la marche.

Digitized by Google

Sélim-Bey, qui s'avançait péniblement à la tête de groupes nombreux de réfugiés, ne put rattraper la colonne ; mais il envoya une estafette à Emin pour lui annoncer son approche et le prier de l'attendre.

Stanley lui fit répondre que la caravane ne pouvait s'arrêter, mais que, pendant une vingtaine de jours, elle avancerait lentement et ferait des haltes nombreuses ; que, de la sorte, s'il le voulait, Sélim-Bey pourrait la rejoindre en faisant un effort.

L'effort demandé était-il possible à un homme traînant derrière lui toute une population d'Égyptiens peu accoutumés à la marche et pesamment chargés ? Non certes ; et Sélim-Bey interpréta sans doute cette réponse comme un refus de l'attendre, comme un abandon certain, car il n'insista pas, et jamais plus on n'entendit parler de lui.

La route que Stanley avait adoptée longeait les monts Balegga, à 40 milles environ du Nyanza ; en cet endroit, l'expédition rencontra de sérieuses difficultés : le terrain, tout en montée et en descente, était couvert de hautes herbes qui rendaient la marche extrêmement pénible ; de plus, on avait à se garder à tous moments des indigènes embusqués aux alentours.

A la limite méridionale de ces montagnes, un danger plus menaçant encore se présenta : le roi de l'Ounoyoro, Kaba-Rega, dont nous avons déjà parlé, avait poussé une pointe hardie de ce côté et annexé la contrée jusque sur la rive gauche de la Semliki, comprenant toute l'immense plaine, depuis la rivière jusqu'à la région boisée.

Aussi, à moins de faire un long détour par la forêt, ce qui eût été fatal au plus grand nombre des gens de son expédition, Stanley décida-t-il qu'on avancerait malgré l'opposition de Kaba-Rega et de ses Warasura, nom sous lequel les natifs désignent les habitants de l'Ounoyoro.

A partir de ce moment, on se battit chaque jour : les Warasura ne se contentaient pas de harceler la colonne, ils lui livraient parfois de véritables combats sous la protection des villages que borde la Semliki. Mais la victoire resta aux Européens ; Stanley fit incendier les hameaux où il rencontra quelque résistance, et bientôt, jusqu'aux rives de la Semliki, tout le territoire fut débarrassé des Warasura.

La région que parcourait alors Stanley était des plus intéressantes ; elle lui procura la bonne fortune de plusieurs précieuses

Digitized by Google

découvertes dont ses devanciers ne s'étaient même pas doutés.

C'est ainsi que Sir Samuel Baker avait pris pour la continuation du Nyanza la plaine brumeuse qui, en cet endroit, s'étend à perte de vue, comme une nappe d'eau illimitée; cette confusion n'a d'ailleurs rien de surprenant, car les officiers de Stanley s'y méprirent eux-mêmes, et les femmes égyptiennes poussèrent des hululements en l'honneur du beau lac qu'elles croyaient retrouver.

Toutefois, un coup d'œil à l'aide de la lorgnette d'approche dissipe facilement l'erreur, en faisant voir une immensité herbeuse unie, blanche par suite de la maturité de ses herbes; au fur et à mesure que la plaine recule vers le sud-ouest, les bois deviennent plus épais; finalement, les acacias apparaissent, et, au delà de ceux-ci, de nouveau l'épaisseur noire d'une forêt tropicale impénétrable. Mais, aussi loin que portait ici la vue, la plaine continuait à s'étaler sur une largeur de 10 à 12 milles.

Entre ses barrières de montagnes, coulant tantôt vers les monts du sud-est, tantôt vers la chaîne sud-ouest, la Semliki roule ses eaux vers l'Albert-Nyanza. Deux marches suffirent pour l'atteindre. Mason-Bey et Gessi-Pacha fournirent sur elle des renseignements contradictoires; il est vrai de dire qu'ils n'avaient pas poussé de l'avant, perdant ainsi l'occasion de décrire les premiers cette superbe voie d'eau qu'il a été donné à Stanley de nous révéler : « C'est, dit-il, une rivière puissante ayant une largeur de 75 à 90 mètres, et dont la profondeur moyenne est de 3 mètres d'un bord à l'autre; son courant a une vitesse de trois à quatre nœuds et demi; et en somme, comme dimensions, elle égale les deux tiers du Nil-Victoria. »

Au passage de la rivière, l'expédition livra un important combat aux Warasura qui avaient tenté une attaque vigoureuse sur les derrières de la colonne, et cet incident augmenta les difficultés déjà grandes de la traversée.

Au delà de la Semliki, l'expédition se trouva dans le pays des A'Wamba, et pendant plusieurs jours elle rencontra de superbes plantations de maïs qui florissaient dans les clairières pratiquées au milieu de cette forêt vraiment africaine.

Lorsque la colonne en déboucha, elle avait devant elle le Ruwenzori, le fameux pic neigeux de l'Afrique équatoriale.

Mais encore que les voyageurs se fussent flattés de voir en cet endroit quelque merveilleux spectacle, l'aspect de la montagne



Digitized by Google

de neige leur parut dénué de beauté : la plupart du temps, ces monts faisaient l'effet de nuages orageux qui se résolvaient en pluies dévastatrices.

Au lever du soleil, le Ruwenzori s'élance triomphant dans les espaces bleus où chacune de ses arêtes brille du plus pur éclat ; mais trop souvent d'épais brouillards dérobent bientôt à la vue ce panorama sibérien transporté au cœur de l'Afrique ; en outre, comme le pic neigeux se trouve dans les profondeurs de la chaîne, plus l'on approche de sa base, moins il devient visible.

D'après les calculs de triangulations de Stanley, le Ruwenzori aurait une altitude de 5,500 à 5,700 mètres au-dessus du niveau de la mer ; et si les prochaines escalades du pic devaient ratifier ces chiffres, le Ruwenzori serait aussi élevé que le Kilima-N'jaro, le plus haut des sommets africains.

Presque tous les officiers de Stanley manifestèrent le désir de tenter l'ascension de ces alpes africaines, mais leur état de santé ne le leur permit point ; un seul d'entre eux, le lieutenant Stairs, y réussit dans une large mesure, car il atteignit la hauteur de 3,200 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Il constata que la montagne n'est presque point habitée, et qu'au delà de deux mille mètres, on ne rencontre plus aucune trace d'êtres humains ; baignée par des brouillards continuels, cette région est humide et froide et le sol est spongieux ; Stairs s'était flatté de l'espoir de pousser jusqu'au pic neigeux même ; il dut y renoncer au bout de 36 heures, sous peine de perdre la plupart des Zanzibarites qui l'accompagnaient et qui déjà grelottaient tous la fièvre. De plus, le voyageur se trouva en face de trois immenses ravins plantés d'épaisses forêts qui le séparaient encore des amas de neige, et pour les traverser, il aurait fallu se livrer à un travail gigantesque.

Néanmoins, les observations qu'il recueillit au cours de cette ascension sont assez complètes pour déterminer la direction des eaux qui dégringolent le long de ces roches neigeuses : elles s'en vont grossir la Semliki pour se jeter dans le lac Albert.

La rencontre de cette montagne de neige en plein cœur de l'Afrique est une des phases intéressantes de ce voyage de Stanley.

**Adolphe Burdo.**

(*A suivre*).

Digitized by Google

# FIN DE RÊVE[1]

*(Suite)*

## VII (*Suite.*)

— En relations avec cette drôlesse, toi, mon frère!... Ce n'était donc pas assez d'avoir trouvé un membre de l'armée, un général, mêlé à toutes ces turpitudes!...

— Pardon! mon cas n'est pas du tout le même que celui du général... J'ai répondu à des lettres où l'on me recommandait je ne sais qui ou je ne sais quoi... Évidemment j'aurais mieux fait de ne pas écrire — et si je me repens d'une chose, c'est précisément d'avoir commis cette imprudence... Mais enfin, quel est l'homme public, le député qui n'a pas reçu de lettres de ce genre?... Allons! voyons, ne pose pas pour l'incorruptible : tu en as reçu toi-même!

— C'est possible; mais, neuf fois sur dix, je n'y répondais pas; et, quand j'y répondais, ce n'était qu'à bon escient.

— Eh bien! moi, je répondais à tout le monde : voilà toute la différence. En somme, c'est une obligation du métier...

— Oui, pour ceux qui regardent le mandat de député comme un métier, — et je vois avec douleur que tu es de ceux-là, de ceux qui assiègent les ministères, qui envahissent les bureaux de toutes les administrations, qui sollicitent, qui quémandent, qui intriguent... Ah! vous pouvez vous vanter d'être à la Chambre un certain nombre qui donnez à la France une fière idée du régime parlementaire et qui le font aimer, estimer, — pratiqué comme il l'est par vous! « Les affaires du Pays quand nous

(1) Voir les numéros des 10 et 25 janvier, 10 et 25 février 1890.

Digitized by Google

aurons le temps, les nôtres d'abord ! » n'est-ce pas ? Ma réélection avant tout ! Périssent la France et les colonies plutôt que ma circonscription ne m'échappe !...

— Que veux-tu, mon cher ? nous en sommes tous là... Il faut bien être de son temps !... Si tu m'avais donné le portefeuille que je t'ai demandé, je me serais consacré aux affaires de mon ministère. Mais il t'a plu de jouer le personnage de républicain austère, ennemi du népotisme : un type fort démodé, entre nous, et qu'on ne te demandait pas du tout de ressusciter... Tu m'as donc envoyé me promener... Alors j'ai fait comme les autres : j'ai rendu de petits services à droite et à gauche, j'ai placé ici ou là des personnes qui m'étaient dévouées, — en un mot j'ai soigné ma clientèle électorale en me servant des procédés communément employés.

— Oui, oui, je sais... « Monsieur le Ministre, j'ai besoin pour mon arrondissement d'un percepteur, de vingt bureaux de tabac, de trente instituteurs, d'un pont, d'un chemin de fer : donnez-moi tout cela ou je vous renverse ! » Ah ! les jolis représentants du peuple !... Le mettez-vous assez en coupe réglée, ce pauvre Pays, l'exploitez-vous, le grugez-vous assez ?... Tiens, depuis dix mois que je suis au pouvoir et que je vois de plus près la cuisine que vous faites, il me prend des envies de vous balayer tous, et je me demande, en vérité, s'il y a jamais eu quelque chose d'aussi mesquin et d'aussi malpropre que vous autres, dans les Chambres de la monarchie de juillet ou de l'Empire... Oui, j'en suis là, moi, moi, Costalla !

— Alors, répliqua Morgan avec une expression indéfinissable d'ironie, qu'est-ce qui t'empêchait de restaurer le comte de Chambord ?... Tu sais, moi, au fond, ça m'était égal...

— Tu n'as pas besoin de me le dire, va !... Qu'est-ce que tu aimes dans la République, toi ? Est-ce une forme de gouvernement qui assure plus de garanties au progrès, à la justice, à la liberté ?... Est-ce la conséquence logique, le complément nécessaire de l'évolution démocratique commencée il y a un siècle par la Révolution ?... Ah ! bien, oui !... Tu aimes le morceau de royauté que te donne ton mandat, tu y tiens comme un chien tient à l'os qu'il ronge !... Et il y en a toute une meute dans cette Chambre, qui sont semblables à toi, qui ne pensent qu'à la curée... Vos convictions, votre foi, les voilà !... C'est pour vous, pour satisfaire vos plates et égoïstes ambitions que la France

Digitized by Google

a jeté par terre je ne sais combien de gouvernements, qu'elle a travaillé, qu'elle a combattu, qu'elle a souffert depuis quatre-vingt-dix ans... Parole d'honneur ! ça n'en valait pas la peine !...

— Oh ! mais tu deviens délicieusement réactionnaire... prends garde qu'on ne t'entende !

— Ah ! tiens ! laisse-moi tranquille avec tes ironies... Ce qui se passe, ce que je vois de jour en jour plus nettement, n'est pas pour me donner envie de rire, je te le jure ! A l'heure qu'il est, la République se présente sous trois aspects différents : la République sectaire du citoyen Vindex et de ses amis ; — la République sceptique et tripoteuse que vous inaugurez, toi et tes pareils ; — la mienne, enfin, pour laquelle j'avais fait ce beau rêve, qu'elle serait conciliante, probe et sage, qu'elle aurait l'esprit libre, le cœur large, les mains nettes — et qui est, je le vois bien, en train d'être mangée par les deux autres, en attendant que celles-là s'entre-dévorent à leur tour. Voilà où nous en sommes, mon cher !... Et maintenant, revenons à ton affaire. Je parle, je déblatère, et j'oublie qu'en ce moment même le juge d'instruction est peut-être en train de lire les lettres écrites par toi à la Godefroy... Encore un signe des temps, à propos, cette femme... Votre madame Roland, à vous autres ! Te voici donc compromis. Eh bien ! que vas-tu faire ? Qu'as-tu à me dire, à me proposer ?... Car je pense bien que ce n'est pas pour rien que tu es venu ici ce matin... Voyons ! parle... Moi, je n'ai la force de penser à rien... je suis accablé, je voudrais être à six pieds sous terre... Que de mal tu m'as fait en m'apprenant cela !...

Et se laissant tomber dans son fauteuil, il appuya ses deux coudes sur la table et prit sa tête entre ses mains.

Morgan avait bien prévu qu'au premier mot l'indignation de son frère éclaterait. Mais avec la profonde connaissance qu'il possédait de cette nature impétueuse et mobile, il savait aussi qu'à ce jet spontané de sa colère succéderait une sorte d'accalmie ; et c'était ce moment, escompté par lui à l'avance, qu'il attendait pour démasquer complètement ses batteries, et risquer ce qu'il avait encore de scabreux à dire.

— Mon Dieu ! — reprit-il après un silence de quelques secondes, — tu demandes ce que je compte faire et si j'ai quelque chose à te proposer... Évidemment, il y aurait un moyen de tout arranger, — un moyen simple et pratique, — mais qui va néanmoins te faire jeter les hauts cris...

Digitized by Google

— Lequel ?

— Ce serait de donner au juge d'instruction l'ordre de te communiquer les pièces du dossier : c'est ton droit comme ministre de la justice. Tu en retirerais mes lettres et me les rendrais... Ou bien, si tu ne veux pas faire la chose toi-même, rien ne serait plus facile que de l'inviter à opérer lui-même ce retrait ; il suffirait de lui laisser entrevoir que tu lui sauras gré de cette petite complaisance. Les fonctionnaires, on obtient d'eux tout ce que l'on veut, en leur faisant espérer de l'avancement...

— Ah ! vraiment... très simple et très pratique, en effet, ton moyen !... Par malheur, il y a un article du Code qui traite de ces petites opérations-là, je t'en préviens !...

— Oh ! le Code !... S'il fallait toujours se préoccuper de savoir ce qu'il autorise et ce qu'il défend !...

— Il n'y aurait plus rien à faire, n'est-ce pas ?... En un mot, j'intenterais des poursuites à Ayguebelle pour avoir soustrait des pièces, et j'en détournerais moi-même ?... Eh bien, mon cher, je ne ferai pas cela !... Mais, j'y songe, tu me disais tout à l'heure que les billets écrits par toi à la Godefroy étaient sans importance : pourquoi donc désires-tu si vivement qu'ils disparaissent du dossier ?...

— Parce qu'il faut tout prévoir... Je crains qu'au moment des débats, ces billets, tout insignifiants qu'ils soient, ne deviennent une arme aux mains de tes ennemis et des miens. Je ne me rappelle plus exactement ce que j'ai bien pu écrire à cette femme. Mais quelque innocente que puisse être cette correspondance, — et je t'assure qu'elle l'est, — on ne manquera pas d'essayer d'en tirer parti contre nous, contre la République même, de l'interpréter perfidement, d'égarer les esprits sur mon compte, sur le tien... On commence déjà... As-tu lu le *Réfractaire* de ce matin ?

— Pas encore.

— Eh bien ! j'y suis accusé, — je me trompe, — nous y sommes accusés de la façon la plus violente. Et tu remarqueras que, cette fois, il ne s'agit pas d'insinuations plus ou moins transparentes, comme précédemment, mais d'une attaque directe, sans ambages ni réticences ; — à ce point que si je ne considérais pas le duel comme une des plus sottes choses qui soient, je devrais peut-être envoyer des témoins à ton monsieur Vidalin et tâcher de nous débarrasser de lui par un bon coup d'épée bien placé,

Digitized by Google

puisque tu n'as voulu employer à son égard aucun des moyens que je t'avais indiqués... Veux-tu voir toi-même ?

Costalla prit le journal que son frère lui tendait et lut rapidement l'article. Morgan y était ouvertement désigné comme étant le Monsieur X..., dont le nom mystérieux revenait sans cesse dans les lettres des correspondants de la Godefroy. On l'accusait en outre d'avoir divulgué le plan de la mobilisation et réalisé un gros gain à la Bourse, sur la baisse qu'avait provoquée cette manœuvre, — d'avoir organisé, en vue de spéculations analogues et aussi coupables, une vaste entreprise de journaux financiers, — d'ajouter enfin à ces bénéfices tous ceux qu'il tirait du trafic des décorations, des faveurs, des places, auquel il se livrait journellement, de connivence avec l'aventurière.

Ce réquisitoire se terminait sous la forme d'une violente invective contre Costalla lui-même, — dénoncé comme complice des tripotages de son frère, — contre la république bourgeoise et le gouvernement tout entier...

— Eh bien ! qu'en dis-tu ? demanda Morgan, lorsque son frère eut fini de lire et rejeté le journal avec un geste de colère et de dégoût.

Costalla plongea son regard dans les yeux gris et impénétrables qu'Édouard fixait sur lui :

— Je dis, répondit-il, que si par malheur tu avais fait seulement la moitié des saletés dont on t'accuse ici, il n'y aurait pas dans toutes les maisons centrales de la France ni parmi les dix mille forçats de la Nouvelle-Calédonie de plus vile, de plus basse, de plus abjecte canaille que toi... Voilà ce que je dis...

Morgan ne broncha pas.

— Allons ! répliqua-t-il avec une sorte de sourire dédaigneux qui plissa légèrement l'angle de ses paupières, je vois avec plaisir que tu as toujours le cœur chaud et prompt aux indignations généreuses... C'est très bien... Mais parmi ces diverses accusations, il en est une qui doit te toucher encore plus que les autres, je pense : celle d'avoir divulgué le plan de mobilisation pour faire un coup de Bourse. Eh bien ! si je te prouve à l'instant même la fausseté de cette accusation, que penseras-tu du reste de l'article ? Qu'il n'est qu'un tissu de calomnies, j'espère.

— Tu peux me prouver cela ? demanda Costalla avec une sorte d'anxiété. Oh ! fais vite alors !... Si tu savais de quel poids tu me soulageras !...

Digitized by Google

Édouard tira négligemment de son portefeuille un papier qu'il lui tendit. C'était une attestation du syndic des agents de change portant que, des vérifications auxquelles il avait minutieusement procédé, résultait l'absolue certitude que jamais Morgan n'avait donné d'ordre de bourse à aucun membre de la Compagnie.

— Eh bien ! reprit-il, es-tu édifié maintenant ?... Quand j'ai vu, il y a quelques jours, que le *Réfractaire* se disposait à me prendre de nouveau à partie, j'ai deviné sans peine sur quel point il allait m'attaquer. C'est si facile de dire d'un homme qu'il spécule !... Je suis donc allé trouver le syndic, je lui ai demandé de procéder aux constatations qu'il a faites, et dont il a consigné le résultat sur ce papier... Si j'intente un procès en diffamation au *Réfractaire*, comme j'en ai l'intention, tu vois que je ne suis pas sans armes contre lui... C'est dommage qu'il y ait ces lettres... Voyons ! Michel, si ce n'est pas pour moi, fais cela pour ma femme, pour tes neveux, qui t'aiment tant : laisse-moi écrire là, sur ton bureau, un petit billet, dans lequel je repousserai sévèrement une demande de la Godefroy et lui intimerai défense de m'en adresser de nouvelles... Tu pourras bien au moins glisser ou faire glisser adroitement ce mot-là dans le dossier, puisque tu ne veux pas faire retirer mes lettres... Et tu comprends quel effet cela ferait au moment du procès...

— Oh ! dit Costalla, ne continue pas !... Tu me donnerais des doutes sur la façon dont tu as obtenu cette attestation du syndic. et tu me gâterais la joie que je viens d'éprouver en la lisant !... Écoute, Édouard, il n'y a qu'une chose à faire, et celle-là, du moins, a le mérite d'être honorable, franche, courageuse, digne de toi et de moi..., sans compter qu'il pourrait bien se faire qu'elle fût en même temps fort habile, ce qui ne gâte rien. Le *Réfractaire* annonce qu'il va provoquer une réunion publique, dans ta circonscription, au théâtre de Montmartre, afin de te flétrir devant tes électeurs et te sommer de donner ta démission de député, n'est-ce pas ?... Eh bien ! il faut relever le gant, aller hardiment au rendez-vous et confondre tes accusateurs : c'est la manière de couper court aux calomnies...

— Diable ! dit Morgan, mais je n'ai pas l'habitude des réunions publiques, moi... Je ne sais pas trop quelle figure je ferai devant cette foule qui me sera sans doute très hostile, grâce aux bons soins de ton filleul !

— Bah ! tu n'y trouveras pas que des adversaires. Je dirai deux

Digitized by Google

mots au préfet de police : sois tranquille... Moi-même je serai là; je trouverai bien quelque baignoire grillée, quelque loge sur la scène, pour entrer, voir et entendre sans être aperçu... Tu auras de la claque, mon cher, puisqu'il t'en faut !... Tu n'imagines pas comme ça soutient, comme ça donne des idées, de voir un tas de gens battre des mains, même quand on sait qu'ils applaudissent sur commande !... Fie-toi à moi pour bien organiser les choses... Ça me connaît, les réunions publiques !... Ah ! tiens, je voudrais presque être à ta place, ce jour-là ! Quel discours je leur ferais !...

— Oui, mais moi, je ne suis qu'un orateur d'affaires... je n'ai pas ton « coup de gueule », comme dit Farjasse.

— Eh bien ! je te le ferai, ton discours, ça n'est pas plus difficile que ça... tu n'auras qu'à l'apprendre par cœur et à le réciter proprement sur place. Tu verras, ça ira tout seul... Traiter en quelques mots la question qui t'est personnelle, fermer la bouche de tes diffamateurs au moyen de la lettre du syndic, annoncer que tu leur intentes un procès, que tu les traînes devant les tribunaux... puis élargir le débat, flétrir vigoureusement la basse manie des dénonciations, livrer au mépris des honnêtes gens et des bons citoyens la presse qui vit d'insultes, qui clabaude sans cesse contre le Gouvernement et le distrait de son œuvre... Ça y est ! voilà le plan !... Et pour peu que tu te dégourdisses en leur disant tout cela, tu auras un succès énorme... Voyons ! qu'en dis-tu ? Ça ne te tente pas, un aussi beau coup à jouer que celui-là ?...

Morgan s'était levé et se promenait, l'air soucieux, dans le cabinet.

— Soit ! dit-il résolument. J'irai !...

## VIII

### LE MEETING

*Les électeurs du* XVII*e arrondissement sont convoqués, dimanche 22 septembre, à deux heures, au théâtre de Montmartre, où doit se réunir le meeting d'indignation devant lequel le citoyen Morgan, représentant du peuple, est invité à comparaître.*

Digitized by Google

*Ordre du jour :*

*Débat contradictoire sur les points suivants : 1° Le citoyen Morgan a-t-il, oui ou non, trafiqué de son mandat? 2° Peut-il, oui ou non, continuer à représenter, comme député, l'arrondissement?*

Des centaines d'affiches, ainsi libellées, avaient été apposées sur les murs, par les soins de la rédaction du *Réfractaire*. En réponse à la sommation qui lui était adressée, Morgan fit aussitôt paraître dans les journaux une petite note conçue en termes d'une dédaigneuse sobriété, dans laquelle il annonçait l'intention de se rendre à cette réunion publique et d'y prendre la parole. Aussi, la curiosité était-elle vivement excitée dans Paris lorsque le jour fixé arriva. Dès le matin, des groupes commencèrent à se former dans le voisinage du théâtre. Les cabarets du boulevard extérieur regorgeaient d'ouvriers, descendus des hauteurs de Montmartre pour assister au meeting. On agitait bruyamment la question de savoir si le principal complice de la Godefroy, le mystérieux M. X... était Ayguebelle ou Morgan : car cette triste affaire inspirait maintenant la sorte d'intérêt passionné qu'éveille dans les milieux populaires un de ces romans-feuilletons compliqués, pleins de surprises et de péripéties, où le traître, coupable de quelque noir forfait, dépiste d'abord toutes les recherches, jusqu'au moment où une circonstance fortuite permet de le démasquer et de le punir.

A midi, on commençait à faire queue et l'affluence était déjà si grande que la police fut obligée d'intervenir pour dégager les abords du théâtre. Sur l'injonction des agents, la foule s'écarta docilement, mais pour aller se reformer en masse compacte à quelques pas de distance. Des loustics lançaient des lazzis d'une gaieté facile qui soulevaient des rires indulgents; des gamins criaient : « Viendra!... viendra pas!... » et cette plaisanterie obtenait un vif succès; des camelots circulaient criant d'une voix éraillée : « Demandez le portrait de M'sieur Morgan!... Et ce portrait, — qu'un journal illustré venait de publier pour la circonstance, — acheté par quelques personnes, passait de main en main, fournissant matière à mille observations bizarres et facétieuses, à de surprenants commentaires, où se donnait carrière l'instinct gouailleur du peuple des faubourgs. Dans tous ces propos qui s'entre-croisaient, beaucoup

Digitized by Google

de blague, mais plus de bonhomie railleuse que de méchanceté ou de colère, et nulle trace encore de passion politique. Si c'était là ce que le *Réfractaire* avait appelé « des comices populaires », ces « comices » étaient étrangement dépourvus de majesté. Il semblait que tous ces gens endimanchés, à l'air gai, heureux et bon enfant, dont quelques-uns assis sur le rebord du trottoir déjeunaient d'un morceau de pain et de saucisson, en attendant le moment d'entrer, fussent venus là pour s'amuser, non pour faire l'œuvre de « justiciers » à laquelle ils avaient été solennellement conviés. Celui-là cependant se serait gravement trompé qui, sur ces apparences de belle humeur, eût jugé que la réunion ne pouvait manquer d'être calme et pacifique. Cette foule de Paris est capricieuse et mobile comme l'onde. La voici gaie, souriante, épanouie : un souffle passe et la voilà tumultueuse et hurlante comme la mer soulevée soudain par une lame de fond.

Le directeur du théâtre avait mis à la disposition de la Préfecture de police sa propre loge, dissimulée dans les coulisses, et d'où l'on pouvait voir tout ce qui passerait sur la scène et dans la salle. Vers une heure, Costalla arriva en voiture fermée devant une porte qui mettait le derrière du théâtre en communication avec une petite rue absolument déserte à ce moment. Il put ainsi parvenir, sans être remarqué, jusqu'à cette loge où Thérèse Gauthier, accompagnée de Farjasse, ne tarda pas à le rejoindre.

— Eh bien! dit-il à ses amis, la journée ne s'annonce pas mal. Je quitte Édouard à l'instant : il est plein de résolution.., son discours est parfait... Je crois que tout ira bien, à moins que le diable ne s'en mêle... Qu'en dis-tu, Camille?

— Je dis que le diable a la manie de se mêler des choses qui ne le regardent pas, et qu'il serait sage de prévoir aujourd'hui la possibilité de son intervention...

— Tu n'es guère encourageant!... Vieil oiseau de malheur, va!... Et toi, Thérèse, qu'en penses-tu?

Oh! moi, il ne faut pas me consulter... Si tu es sûr qu'Édouard a de quoi confondre ses adversaires, cette réunion publique peut, en effet, se terminer d'une façon avantageuse pour lui et pour toi... Mais, n'importe, c'est une grosse partie... et j'ai peur!...

— Le public paraît bien disposé pourtant, m'a-t-on dit.

— Il y a, répliqua Farjasse, des lions qui paraissaient très bien disposés cinq minutes avant le moment où ils ont eu la fantaisie de manger le dompteur. Toute la question est de savoir si ton

Digitized by Google

frère saura s'imposer à cette foule et la dominer; s'il n'y réussit pas, c'est un désastre... et malheureusement, un désastre qui ne l'atteindra pas seul!... Je pense, comme Thérèse, que c'est une grosse partie, et je donnerais beaucoup pour être plus vieux de deux heures... Voilà...

La loge étroite et obscure dans laquelle ils échangeaient ces propos était située à la hauteur des fauteuils de balcon, sur le côté gauche du théâtre. Quelques becs de gaz avaient seuls été allumés çà et là, et leur lumière jaunâtre luttait sinistrement contre la pénombre de la salle.

— Avez-vous remarqué, dit Costalla, qu'une salle de théâtre, vide et mal éclairée, a toujours un air sépulcral ?... Voyez quel aspect de tristesse et de désolation ont ces longues rangées de fauteuils... Et ces loges béantes, ces baignoires pleines d'ombre, qui font de grands trous noirs, ne jurerait-on pas des caveaux de cimetière, dont la porte serait ouverte?... C'est funèbre...

— Ah! tais-toi, dit Thérèse, c'est toi qui es funèbre!...

A ce moment, le lustre s'alluma. La salle apparut avec ses peintures blanches, jaunies par la fumée du gaz, ses ors écaillés par places, ses draperies de velours rouge empoussiérées qui encadraient les avant-scènes; et l'aspect lugubre que présentait, en effet, ce grand vaisseau à demi noyé dans les ténèbres se dissipa instantanément. On donnait sur la scène la dernière main aux préparatifs, — toujours les mêmes, — qu'exige une réunion publique. Au fond, une estrade qui portait une longue table, des chaises et un fauteuil : c'est là qu'allaient prendre place dans un instant les membres du bureau et le président du meeting. Des deux cotés, plusieurs rangs de banquettes réservées à la presse; sur le devant, une petite table et une chaise pour l'orateur.

Des hommes entrèrent, qui s'assurèrent d'un coup d'œil que tout était prêt : parmi eux, Farjasse reconnut et montra le principal organisateur de la réunion, un ancien général de la Commune nommé Hugues, le fondateur du *Réfractaire*. De nouveaux venus, journalistes, conseillers municipaux, électeurs notables de l'arrondissement, pénétraient les uns après les autres dans la salle par une porte réservée et prenaient place, ceux-ci sur la scène, ceux-là à l'orchestre ou au balcon. Un peu avant deux heures, Morgan parut, entouré d'une vingtaine d'amis et suivi de près par quelques individus dont l'allure discrète et l'air indifférent

Digitized by Google

s'accordaient mal avec l'activité d'un regard fureteur constamment en éveil : des policiers, sans doute, chargés de veiller sur lui et de le protéger au besoin. Le député de Montmartre était, comme toujours, correctement vêtu de noir et ganté; mais il avait pour la circonstance pris un démocratique chapeau de feutre mou, au lieu du chapeau à haute forme qu'il portait d'ordinaire. Il s'engagea dans l'espace ménagé devant le premier rang des fauteuils d'orchestre et s'avança jusque dans le voisinage d'un petit escalier en bois de quelques marches, qu'on avait placé en cet endroit pour mettre la scène en communication directe avec la salle. Arrivé là, il s'arrêta, retira un de ses gants, ôta son chapeau et promena autour de lui le regard tranquille d'un spectateur qui entre dans un théâtre. Il caressait doucement sa barbe en échangeant avec ses compagnons quelques observations insignifiantes sur la distribution et la contenance probable de la salle. Puis il se retourna, chercha des yeux la loge où il savait que son frère devait être, et, l'ayant trouvée, fit du bout des doigts un petit salut presque imperceptible dans cette direction ; après quoi, il se remit à causer avec ses voisins d'un air absolument indifférent, le dos appuyé à la scène, sans même daigner accorder un regard au rédacteur en chef du *Réfractaire* et à ses acolytes, qui l'observaient avec une curiosité haineuse... Et toujours sa grande main blanche et forte caressait la longue barbe blonde qui s'étalait en éventail sur le plastron du veston boutonné droit qu'il portait ce jour-là.

— Tudieu ! dit Farjasse, quel homme, tout de même !... Sais-tu bien qu'il a l'air aussi calme que si...

— ... Que si quoi ? interrompit vivement Michel, en regardant son ami dans le fond des yeux.

— Eh ! parbleu, que si c'était un autre qui fût accusé de ce dont on l'accuse !...

— Ah ! tais-toi, dit Costalla, tais-toi ! J'ai trop peur de voir que toi aussi tu le soupçonnes !... Il prononça ces mots d'un accent triste et découragé qui contrastait avec la gaieté factice des propos qu'il avait tenus quelques instants auparavant, et qui en disait long sur les angoisses dont il était secrètement torturé.

A ce moment, deux heures sonnaient. Le général Hugues donna solennellement l'ordre d'ouvrir les portes au peuple. On entendit d'abord un bruit sourd et qui semblait venir d'assez loin, — un bruit analogue à celui que font les lames d'équinoxe en

Digitized by Google

roulant, les uns sur les autres, les galets d'une plage. C'était le peuple qui se ruait, d'une poussée formidable, dans le vestibule du théâtre ; et ce bruit seul éveillait l'idée d'une force aveugle et irrésistible soudain mise en mouvement. A mesure que le flot, canalisé par les couloirs, approchait, de ce grondement confus se détachaient des notes plus distinctes, des appels, des cris perçants de femmes à demi étouffées dans la presse... Enfin la marée humaine apparut, faisant irruption par tous les points à la fois. Et, en une seconde, comme si quelque énorme vague se fût engouffrée dans la salle, tout fut envahi, submergé, du parterre aux galeries supérieures. Ce fut d'abord un tohu-bohu indescriptible, produit par le conflit de ces milliers de corps amoncelés dans un espace trop étroit qui, après s'être agités et démenés pour trouver un peu de place, se tassaient lentement, s'ajustaient tant bien que mal les uns à côté des autres, et finissaient par former une sorte de mosaïque humaine dense et compacte. Tout cela, au milieu de rires, d'exclamations, de quolibets, de jurons, de clameurs variées, et de ces parodies de cris d'animaux qui sont une des formes que revêt le plus volontiers la gaieté humaine. Une poussière impalpable, soulevée par les pieds de cette multitude, flottait dans l'air, donnant à distance quelque chose de fluide au contour des objets, comme si un invisible voile de gaze grise se fût interposé entre eux et l'œil qui les regardait. Rendu à sa destination naturelle qui est la lumière, le bruit et la foule, le théâtre avait perdu son morne aspect de délabrement et d'abandon. Avec ce grouillement de vie qui le remplissait de haut en bas, il faisait songer maintenant à quelque gigantesque fourmilière en émoi, à une bête énorme, une sorte d'hydre aux mille têtes... Et vraiment on sentait qu'au-dessus de toutes les âmes individuelles réunies là, planait une âme anonyme et collective, l'âme sensible, fantasque, violente et cruelle de la foule. Morgan, qui, toujours adossé à la scène, continuait à promener autour de lui le calme et clair regard de ses yeux d'acier, eut à ce moment même, pour la première fois de sa vie, la perception confuse de cette entité formidable, avec laquelle il ne s'était encore jamais mesuré.

Le général s'avança sur le devant de la scène, comme un acteur qui vient faire une annonce au public, salua avec une aisance qui trahissait l'ancien cabotin, — qu'il avait été, en effet, avant de parvenir aux honneurs sous la Commune, — et dit :

— Citoyens, vous avez été convoqués ici pour assister à un

Digitized by Google

débat contradictoire sur les faits reprochés au citoyen Morgan, député de votre arrondissement... Selon l'usage, commençons par constituer le bureau...

Aussitôt un effroyable vacarme éclata. Vingt noms différents, parmi lesquels celui du général, furent lancés simultanément. Et chacun de ces noms était accueilli par des « oh !... » dédaigneux ou des « oui, oui ! » enthousiastes, par des bordées d'injures et de sifflets ou des salves d'applaudissements. Cette question, d'une insignifiance puérile : le choix d'un président de meeting, excitait des passions d'une violence incroyable. On se montrait le poing, on s'invectivait grossièrement, comme s'il s'agissait d'une affaire de la plus haute importance, touchant à de graves intérêts, à des convictions profondes et respectables.

— Et voilà pourtant ce que la politique fait de ce pauvre peuple de France, dit philosophiquement Farjasse : un tas de braves gens, humains, gais, heureux de vivre, tant qu'ils ne pensent pas à elle — des brutes forcenées, dès que la gueuse les tient !... Pouah !...

Le général Hugues proclamé président, non sans de violentes protestations d'une partie de l'assemblée, prit possession du fauteuil avec la gravité rituelle — et irrésistiblement comique, pour qui n'est pas initié, — que les figurants ordinaires de ces cérémonies ne manquent jamais de déployer en pareil cas. L'œil inspiré, la voix émue, il proposa de déférer la présidence d'honneur à un jeune anarchiste qui venait d'être mis sous les verrous pour avoir lancé une bombe explosible, — laquelle heureusement n'avait pas éclaté, — dans la corbeille des agents de change, à la Bourse.

Cette proposition avait tout ce qu'il faut pour flatter d'une part la sentimentalité niaise, et de l'autre, l'instinct latent d'envie de la pauvreté contre la richesse, qui se trouvent représentés, à proportions à peu près égales, dans toute réunion populaire : elle fut donc approuvée, jugée délicate et de bon goût... Un murmure sympathique et attendri s'éleva : l'ancien acteur avait du coup conquis son public. Il le sentit et se rengorgea, comme un ténor après un rappel.

On bataillait derechef sur le choix des assesseurs, — ceux-ci voulant un cocher-poète qui disait des vers aux cérémonies anniversaires de la Commune ; ceux-là, un prêtre défroqué dont la po-

Digitized by Google

pularité naissante battait en brèche depuis quelque temps celle du cocher, — quand un frémissement d'ardente curiosité courut dans l'assistance et suspendit l'échange des invectives qui recommençait. Une porte, pratiquée à droite dans la toile de fond qui fermait la scène, s'était ouverte, et Aurélie Vidalin venait de paraître, accompagnée de son fils. Tandis que Marius se glissait prestement dans le groupe des journalistes, elle fit deux ou trois pas en avant, puis s'arrêta, cherchant des yeux une place. Elle était, comme toujours, vêtue de son long manteau à taille, qui moulait ses formes puissantes, et coiffée de sa capeline rouge. Les mains dans les poches de son manteau, elle regardait à droite et à gauche, ne sachant où aller, aussi peu intimidée par ce silence qui s'était fait à son entrée, par l'inquisition de ces milliers d'yeux qui ne perdaient pas un seul de ses mouvements, qu'elle aurait pu l'être par des clameurs hostiles. Une voix lança tout à coup ces mots: « La Cantinière au bureau !... » Alors une acclamation formidable s'éleva du parterre, monta comme une fusée jusqu'aux galeries supérieures, retomba de là en une gerbe de cris et d'applaudissements dont l'explosion fit trembler la salle. Une frénésie d'amour s'empara soudain de cette foule, une contagion d'enthousiasme spontané et foudroyant éclata, semblable à ces mystérieuses démences qui s'abattent tout à coup sur un troupeau de bœufs et les poussent éperdus, comme harcelés d'invisibles aiguillons, à travers les campagnes... Cinq cents bouches hurlaient: « La Cantinière au bureau ! » Et des bras se tendaient vers elle, de l'orchestre, des loges, du balcon, de partout, comme pour la saisir et l'enlacer dans une étreinte passionnée... Le général s'était levé: du geste, il lui adressait galamment l'invite de venir s'asseoir à ses côtés. Elle resta un moment immobile, raidie en une attitude droite et sculpturale de cariatide, fermant à demi les yeux sous cette tempête d'acclamations, indifférente en apparence à cette ivresse soudaine qu'elle venait de déchaîner, mais ravie au fond en une extase de plaisir presque surhumain, que lui faisaient toujours éprouver, quelque habitude qu'elle en eût, ces rudes et enivrantes caresses de la popularité. Puis elle s'approcha du bureau, gravit les trois marches de l'estrade, et, avant de s'asseoir, levant la main pour demander le silence, elle jeta, avec un singulier mélange de sincérité et d'emphase théâtrale dans le ton, ces deux mots: « J'obéis, citoyens ! » qui provoquèrent de nouveaux transports.

Digitized by Google

— Ça se gâte, dit Farjasse, la mâtine a mis tout ce peuple en folie... Édouard aura de la peine à le ressaisir...

— L'horrible mégère! Et pourtant comme on voit encore qu'elle a été belle, n'est-ce pas, mon ami? demandait Thérèse à Costalla. Et, dans la manière dont elle prononça ces paroles, il y avait on ne sait quoi d'infiniment mélancolique, quelque chose comme le réveil obscur d'une jalousie apaisée, mais non pas encore tout à fait guérie, le tendre reproche inexprimé d'une femme qui sent se rouvrir la vieille blessure secrète de son cœur, mais qui ne veut pas récriminer contre le passé.

— Oui... elle a été fort bien, en effet, dans le temps; c'est dommage qu'elle ait tant engraissé, répondit distraitement Michel, sans presque regarder Aurélie. Mais, en revanche, il contemplait avec une singulière intensité d'attention la face blême, maigre et tourmentée du jeune Vidalin assis, impassible, à son banc.

— Un masque de Brutus jeune, dit-il à Farjasse... Tu avais raison: c'est bien cela... Il y a dans mon pays, sur nos côtes de Provence, bon nombre de gens dont la figure a gardé cette dure frappe romaine...

Thérèse regarda Michel, puis devinant la pensée qui venait de faire passer un nuage de tristesse sur le front de son ami, elle murmura, penchée vers lui:

— Sois tranquille, va! ce méchant drôle ne peut pas être ton fils!...

Le bureau était enfin constitué. Le président se leva, un papier à la main, et dit:

— Citoyens! je vais vous donner connaissance d'un certain nombre de questions qui ont été communiquées d'avance au citoyen Morgan, et sur lesquelles il est invité à s'expliquer devant le tribunal populaire...

« Lisez, lisez! » cria-t-on. La lecture de ce questionnaire, qui n'était en substance qu'une sorte de bref réquisitoire incriminant la vie publique tout entière de Morgan, fut écoutée dans le plus grand silence. Quelques « oh! » furtifs marquèrent seulement les passages où il était le plus ouvertement accusé de vénalité et de concussions. Le président finissait à peine, qu'un homme de haute taille se leva, au premier rang des fauteuils d'orchestre, et, d'une voix ferme, demanda la parole. Le nom de Morgan courut aussitôt de bouche en bouche, et un mouvement de vive



Digitized by Google

curiosité se produisit, car la plupart des spectateurs, ou ne le connaissant pas personnellement, ou s'étant occupés surtout de ce qui se passait sur la scène, ne l'avaient pas aperçu et se demandaient encore s'il oserait tenir sa promesse d'assister au meeting. Les amis du député profitèrent habilement de cette impression de surprise pour lancer une salve nourrie d'applaudissements, qui ne provoqua pas de protestations; car la foule, toute lâche qu'elle est, aime le courage, et la hardiesse de cette démarche, l'assurance de cette voix, même la façon leste et désinvolte dont il gravit les marches du petit escalier, puis, se retournant, promena sur la salle le regard résolu d'un dompteur qui entre dans la cage, — tout enfin, jusqu'au plaisir qu'elle goûtait à voir face à face cet homme dont on avait tant parlé depuis dix jours, et à le dévisager curieusement, la prédisposait en ce moment à l'indulgence.

Ému et charmé de ce début de bon augure qu'il n'osait pas espérer, Costalla rayonnait...

Tout à coup il fit un geste de violent dépit et dit :

— Allons! bon!... Moi qui lui avais tant recommandé de parler debout!...

George Duruy.

*(A suivre.)*

---

Digitized by Google

# GUIBOLLARD

## FANTAISIE PARISIENNE

Chaque homme a son heure. Après Calinot, Guibollard. Le moment est venu de tracer le portrait du personnage qui est si rapidement devenu populaire. Les journaux anglais et américains citent souvent des traits de *sir Guibollard;* les journaux espagnols mêmes se sont occupés de *don Guibollardo.* Son nom est, à la même heure, jeté à la foule dans les quatre parties du monde. Il est temps de réclamer : Guibollard nous appartient, Guibollard est Français.

Au physique, figurez-vous l'acteur Dailly habillé avec la dernière élégance : redingote puce à collet de velours soigneusement boutonnée, pantalon gris-perle, chapeau toujours frais. Ne sortant jamais sans avoir vingt-cinq louis dans sa poche et un billet de mille francs dans son portefeuille.

Au moral, le bon sens de Joseph Prudhomme greffé sur la naïveté de Calino.

La première fois que je le rencontrai, c'était au pavillon d'Armenonville.

— Après vous le journal, monsieur, me dit-il.

C'était le *Siècle,* que j'avais trouvé sur une table en arrivant. Je m'empressai de le lui faire passer.

— Vous excusez mon indiscrétion ? reprit-il avec un sourire des plus aimables.

— Comment donc, monsieur !

— Je lis indifféremment tous les journaux, continua Guibollard.

— Peu vous importe l'opinion qu'ils représentent ?

Digitized by Google

— Absolument égal. Ayant des idées arrêtées, rien ne me fera dévier de la voie que j'ai adoptée.

— Monsieur est légitimiste ?

— Pas précisément.

— Orléaniste ?

— Je ne le suis plus.

— Républicain ?

— Presque.

— Mais alors ?

Guibollard se rengorgea et laissa retomber ces mots, qu'il scandait avec solennité :

— J'appartiens au groupe *de la masse flottante !...*

A partir de ce jour, je m'attachai à ce brave homme, exploitant impitoyablement le filon que j'avais découvert. Je fus le *pioneer* de cette mine d'or.

—

Une après-midi, le 16 décembre, Guibollard vint me chercher avec son coupé. Le thermomètre marquait onze degrés au-dessous de M. Chesnelong. Les roues sautillaient sur le pavé glacé avec des sonorités de chaudron, Guibollard ouvrait de temps en temps un carreau pour donner des ordres à son cocher.

— Sapristi ! lui dis-je, vous me faites geler.

— Comment faire ? Il faut bien que je dise à Jean quel chemin il doit prendre.

— Vous devriez faire poser un tuyau acoustique dans votre voiture.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est un tuyau en caoutchouc, recouvert de soie, qui pend à côté de vous comme un cordon de sonnette. Il communique avec le siège du cocher, et vous lui donnez vos ordres sans avoir besoin d'ouvrir le carreau et de vous pencher au dehors.

— Est-ce *bien porté ?*

— J'en ai déjà vu plusieurs.

Deux jours après, Guibollard revint triomphant.

— Ça y est, me dit-il.

— Quoi ?

— Le cornet. Vite, en voiture, vous allez voir !

A peine installés, il siffle dans le tuyau. Le cocher répond : Monsieur ?

Digitized by Google

Guibollard reprend, d'une grosse voix qu'il croyait peut-être conforme à la circonstance :

— Vous irez à la Cascade, en passant par la porte Maillot.

— Bien, monsieur.

Guibollard laisse retomber le tuyau et s'écrie avec admiration :

— Que c'est beau, l'*électricité !*

—

Au printemps.

— Je suis venu vous prendre pour étrenner mon landau.

— Merci, je suis à vous.

Rendus au bois :

— Quelle splendide journée. Les arbres sont en fleurs... ces lacs, ces petites allées, c'est vraiment délicieux. *Je ne connais pas Londres,* mais quelle différence avec Paris !

—

Guibollard témoin dans un duel.

— Bien, messieurs, tout est convenu. A dix heures, au Vésinet ; l'arme choisie est le pistolet.

— Entendu, monsieur.

Fausse sortie.

Guibollard, revenant :

— A propos, qui est-ce qui bandera les yeux des adversaires ?

— Que voulez-vous dire ?

— Un duel au pistolet !

— Eh bien ?

— Les adversaires doivent avoir les yeux bandés.

— Mais du tout.

— Comment ! vous voulez qu'ils tirent comme cela l'un sur l'autre ?

— Sans doute.

— Pardon, c'est un assassinat, alors ?... Je refuse d'être témoin !

—

— D'où venez-vous donc, si tard ?

— J'arrive de la Chambre. J'ai entendu parler X... Grand orateur, mon cher !

— Allons donc, un braillard tout au plus.

Digitized by Google

— Beaucoup de talent !

— Il ne sait seulement pas le français.

Guibollard, haussant les épaules :

— Qu'est-ce que cela fait ? Cicéron non plus ne savait pas un mot de français... et cependant c'était un grand orateur.

—

A déjeuner.

GUIBOLLARD. — Comment trouvez-vous ces côtelettes ?

MOI. — Pas fameuses. Elles sont dures, mal coupées... ce n'est pas de la bonne viande.

GUIBOLLARD. — Cependant, j'ai un excellent boucher.

MOI. — Ce n'est pas mon avis.

GUIBOLLARD. — Où donc me conseillez-vous de me servir ?

MOI, *très sérieusement*. — Chez Panurge.

GUIBOLLARD. — Qu'est-ce que c'est que ça, Panurge ?

MOI. — C'est la renommée des moutons. Vous avez bien entendu parler des moutons de Panurge ?

GUIBOLLARD, *subitement éclairé*. — Mais oui, au fait, vous avez raison. (*Sonnant sa cuisinière*) Madeleine ! je vous défends de prendre votre viande à droite et à gauche. Côtelettes, rognons, gigot, je veux qu'à l'avenir il n'y ait sur ma table que du mouton de Panurge !

—

Regardant un album.

— Vue de Venise !... Tiens ! il y a des bateaux dans les rues ?

— Oui, on se promène sur des canaux.

— Voilà ce que c'est ! Les Parisiens se plaignent, quand il a plu pendant deux ou trois jours, d'avoir de l'eau jusqu'à la cheville, et ils parlent de Venise ! Qu'est-ce qu'ils diraient donc là-bas ?

—

— Mon neveu est arrivé de Nantes, je vous le présenterai.

— Vous me ferez plaisir.

— C'est un garçon qui a reçu une excellente éducation. Il parle l'anglais comme le français.... (*Après réflexion*) peut-être mieux, car, ne sachant pas l'anglais, il m'est impossible d'en juger.

Digitized by Google

— Quel âge a-t-il ?

— Vingt-deux ans... habile à tous les exercices du corps .. il monte parfaitement à cheval et il est de première force à l'épée.

— De première force, c'est beaucoup dire.

— Mais pas du tout... je n'exagère pas... il tire l'épée... comme Damoclès

—

A cinq heures, chez Tortoni.

— J'ai acheté un très beau rubis d'occasion pour l'offrir à Mme Guibollard le jour de sa fête...

— Est-ce que vous l'avez là ?

— Non, je l'ai porté à la monture ce matin. Cela me coûtera mille francs, mais il sera entouré de perles.

— Vous auriez mieux fait de le faire entourer de brillants.

— Pourquoi cela ?

— Parce que les perles n'ont pas d'éclat ! cela sera un peu triste.

— Vous trouvez que les perles n'ont pas d'éclat ?

— Certainement.

— Mais celles qu'on a pesées devant moi avaient beaucoup de feu.

— Alors, vous vous trompez, on a pesé des brillants.

— Ma foi ! c'est bien possible.

Un soupçon traverse mon esprit. Je demande à Guibollard :

— Savez-vous ce que c'est que des perles ?

— Certainement, ce sont de petites boules...

J'ajoute machinalement :

— ...qu'on trouve dans des coquilles d'huître.

Guibollard se lève majestueux :

— Mon cher monsieur, dit-il sévèrement, je n'aime pas qu'on se moque de moi.

— Mais je ne me moque pas.

— Il faut que vous me trouviez bien bête pour essayer de me faire croire qu'on trouve les perles dans les coquilles d'huître !

— Mais je vous donne ma parole d'honneur...

— Le parjure maintenant ?

Désespérant de convaincre mon homme, j'envoie un garçon chercher un dictionnaire à la librairie voisine. Je l'ouvre à la lettre P, et dis à Guibollard : Lisez vous-même ! (*Il lit.*)

Digitized by Google

« Perle, substantif féminin. Matière d'un blanc nacré, dure, sphérique, qui provient de la substance de certaines coquilles dans l'intérieur desquelles elle se développe. Les huîtres de Panama en fournissent de fort belles... »

Guibollard pâlit et laisse retomber le dictionnaire.

— Qui est-ce qui aurait pu croire ça ? s'écrie-t-il. Tout le monde l'ignore... c'est surprenant !... Enfin, on s'instruit à tout âge...

Le lendemain, nous nous arrêtons au café de la Cascade. Deux actrices de mes amies, assises sous un bosquet, trempaient des biscuits dans un verre de madère. Je leur présente : — Monsieur Guibollard, un de mes bons amis !

— Ah ! mademoiselle, s'écrie Guibollard, vous avez là un bien beau bracelet !

— Oui, monsieur, il est assez joli.

— Qu'est-ce que c'est que cette pierre, au milieu ?

— C'est une turquoise... entourée de brillants.

Nous nous asseyons, on nous sert.

Guibollard, avec impatience :

— Les brillants sont superbes... Qui est-ce qui dirait que ça se trouve *dans les coquilles d'huître ?*

—

Mme Guibollard a auprès d'elle une jeune bonne, honnête et dévouée. On la traite comme l'enfant de la maison.

— Vous êtes bien tombé, dis-je à Guibollard.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous la gâtez. Votre femme lui donne des robes de soie, vous la menez au théâtre en première loge... elle a vingt-trois ans, vous soixante-deux ; où voulez-vous qu'elle serve après vous ?

Guibollard, stupéfait :

— Comment, *après* moi ? Mais elle peut être tranquille, elle mourra à mon service !

—

Guibollard indisposé.

— Comment vous trouvez-vous ?

— Je vais mieux, mais ne prenez jamais le docteur Verapoix !... En voilà un animal ! On me l'avait recommandé comme un excel-

Digitized by Google

lent médecin. Je lui explique mon affaire : la tête un peu lourde, pas d'appétit. Il me fait tirer la langue, il me tâte le pouls, puis il me dit : Cela n'est rien. Il faut prendre... (*Cherchant dans sa mémoire*) comment a-t-il appelé ça, déjà ?... il faut prendre... ah ! j'y suis... un vomitif !... Il fait une ordonnance, je l'envoie chez le pharmacien, et on me rapporte une petite fiole... Je l'avale de confiance... Ah ! mon ami, cinq minutes après, je rendais tout ce que j'avais dans le corps. Fiez-vous donc aux médecins !

—

Guibollard songeant à la postérité.

— J'ai un conseil à vous demander.

— Ne vous gênez pas.

— Il m'est pénible de penser que tout périra avec moi, je voudrais laisser mon buste à ma famille...

— Rien de plus naturel.

— Combien cela me coûtera-t-il ?

— Le voulez-vous en marbre ou en bronze ?

— Cela dépendra du prix.

— Vous pouvez avoir votre buste en bronze pour deux mille francs ; en marbre, pour quatre ou cinq mille.

— Eh bien, comme je ne veux pas mettre plus de trois mille cinq cents francs, je le ferai faire *moitié l'un, moitié l'autre...*

—

Guibollard condamné par les médecins.

— Je ne crains pas la mort... Seulement, je trouve que la Providence a mal arrangé les choses. Ainsi, je préférerais de beaucoup qu'on enterrât mon âme et que mon corps fût immortel !

Aurélien Scholl.

Digitized by Google

# LA RUE EN MARS

## I

### LA MI-CARÊME EN RACCOURCI

Je connais un homme méticuleux, positiviste, classificateur et paperassier, qui a eu l'idée, dès l'âge le plus tendre, de noter chaque jour ses impressions. Il prétend avoir été sincère. Je n'en répondrais pas, toutefois; car son cahier contient des notes prises vers les cinq ans, et qui me semblent fort avoir été faites après coup. Il n'en est pas moins convaincu de sa bonne foi.

— Et à quoi destinez-vous ces Mémoires? lui demandai-je hier.

— A écrire plus tard ceux de mon temps, me répondit-il. Vous comprenez : quand je serai mûr pour l'œuvre que je rêve, je trouverai là, dans mes registres, des témoignages sérieux sur toute chose. Par exemple, voici une coutume quelconque, une fête annuelle, bien. J'en veux fixer le souvenir pour la postérité. Qu'est-ce que je fais? Je collationne mes sensations successives à propos de cette fête, et j'en tire une synthèse où rien ne peut être oublié, puisque je vois cette fête avec mes yeux de tout âge. Y êtes-vous?

— Parfaitement. C'est très ingénieux. Vous êtes un thésauriseur de documents humains.

Ce compliment le flatta.

— Et tenez, reprit-il, voulez-vous essayer vous-même la puissance de ma méthode? Vous verrez comme c'est fort. Prenons la Mi-Carême, qui tombe demain, et cherchons ce qui m'en est resté à chaque année nouvelle. Nous aurons ensuite une quintessence de la Mi-Carême, en dégageant la note dominante.

Et nous feuilletâmes ensemble l'énorme manuscrit, dont je

Digitized by Google

transcris les passages les plus saillants, pris à des époques quinquennales.

« Cinq ans. On m'habille en zouave et l'on me promène sur les boulevards. Il y a des voitures de masques. J'ai mal à la tête. Tout le monde joue du cornet à bouquin. Je mange de la galette du Gymnase. Le soir, je bois du vin mousseux, j'ai une indigestion et je fais dans ma culotte.

« Dix ans. On m'habille en tambour-major et on me promène sur les boulevards, encombrés de masques. Quel mal de tête! Je souffle tout de même dans ma trompe de grès. Je mange des brioches rue de la Lune. A dîner, on boit du champagne. Indigestion. Coliques.

« Quinze ans. Je vais me promener sur les boulevards. Je suis en potache. Voitures de masques. J'entre dans un café. Je bois des bocks qui moussent, puis je prends une bavaroise avec des biscuits. Je fume un gros cigare. Mal à la tête, au cœur et au ventre. Ah! les sales trompes, quel vacarme! Ça redouble mon indisposition. Tant pis! je ne peux pas me retenir.

« Vingt ans. Je suis déguisé en mousquetaire. Promenade sur les boulevards. Il me semble qu'il y a moins de masques que l'an dernier. Choucroute et crêpes chez la mère Schaller, où je joue de la trompe. Souper chez Baratte, au champagne. Rentré saoul. Mal aux cheveux. Indigestion. Dérangement.

« Vingt-cinq ans. Je suis en voiture sur les boulevards, avec Anna en laitière; moi, en garde-française. Il n'y a presque pas d'autres masques. Dîner rue des Martyrs, chez la mère Arsène. Mangé des tripes et bu du cidre. Souper chez Baratte, au champagne. Lâché par Anna, qui part avec Jules, un joueur de trompe. Je me livre à la boisson. Le cidre me revient. Malade, au poste, rossé par mes voisins que j'empeste.

« Trente ans. Je mène mon fils, habillé en zouave, faire un tour sur les boulevards. Je lui achète un cornet à bouquin. Comme il y a peu de masques! Je lui fais manger des brioches. Le soir, dîner chez les Bertrand. On boit de la blanquette de Limoux. Eugène et moi, nous sommes purgés.

« Trente-cinq ans... »

— Pardon, fis-je au père d'Eugène. Sans aller plus loin, si nous commencions déjà la synthèse! Il me semble que nous tenons les éléments pour une période très nette. Nous appellerions cela, par exemple, la Mi-Carême d'un jeune homme.

Digitized by Google

— Fort bien! Il est évident qu'il y a là un premier chapitre tout indiqué.

Alors, mon bonhomme se mit à chiffrer énergiquement. Il pointait les notes semblables, éliminait les détails passagers, additionnait ceux dont le retour prouvait la permanence essentielle. Il cherchait la caractéristique, la loi, pour dégager finalement la formule scientifique de la Mi-Carême.

Il y arriva enfin, et, triomphalement, il écrivit :

« La Mi-Carême, pour les hommes de cinq à trente ans, est une fête annuelle où l'on se déguise en militaire, le plus souvent en zouave, où l'on joue de la trompe et du cornet à bouquin, où l'on se promène sur les boulevards parmi des masques dont le nombre diminue d'année en année. Il est d'usage, ce jour-là, de manger des choses lourdes, de boire des choses mousseuses, d'avoir une céphalalgie et des douleurs intestinales. La loi la plus constante et la plus rigoureusement observée exige que cet ensemble de phénomènes ait pour couronnement une violente diarrhée, presque toujours fatale aux culottes. »

— Hein! ajouta le père d'Eugène, quelle belle chose tout de même que la science!

## II

### LA FÉERIE DE LA RUE

J'entends féerie au sens moderne du mot, ou plutôt au sens parisien, féerie signifiant une pièce à décors, à trucs, à transformations, à personnages allégoriques, où les légumes parlent, où les machines à coudre chantent des rondeaux, pièce stupide s'il en fut. Et dire qu'on paie huit francs des fauteuils pour aller contempler ça! Mais regardez donc autour de vous! C'est bien plus drôle et ça ne coûte rien.

Vingt pas dans une rue, au hasard! Voici ce que j'ai vu et entendu.

Une grosse courge tient par le bouton de l'habit un petit melon.

La courge parle, vite, vite. Le petit melon prend des notes sur un carnet en cuir de Russie, vite, vite. Quelles cucurbitacées pressées!

— Nous disons donc : fin courant, 93 45; libérées, numé-

Digitized by Google

ros 1,327, 28, 29, 30, 31. Voir Masson, à sept et demie. Report, néant. Répondre à Dreyfus. Cinq cinquante un tiers, à prime.

Et ainsi de suite pendant un quart d'heure.

A côté, un saucisson décoré, à un autre saucisson non moins décoré :

— Mon cher, c'est inévitable. Une crise en amène une autre, sacrebleu ! Ils ont beau gueuler. C'est nous qui jouerons le dernier acte de la comédie, crédieu ! A propos, savez, Robinot est passé au choix. C'est infect.

Entre deux échalas qui ont entendu les saucissons :

— Hein ! Ces bra' m'itaires ! toujours le régime du sabre !

— Bah ! ça vaut bien le régime du sable.

— Un mot ! Je le pige.

— Tra la la ! C'est moi qui l'ai fait.

— Oui, mais je te l'ai suggéré.

Passe une petite caille, dandinant son derrière et portant au bout de l'aile un grand carton carré. Elle est suivie par un bouledogue qui porte, lui, environ cinquante ans. Chose singulière ! c'est la caille qui montre les dents, tandis que le bouledogue courcaille :

— J'paie tes dettes, j'paie tes dettes.

Bousculade ! Entre la caille et le bouledogue, deux bâtons de papier mâché, avec un pif en trompette, se précipitent ensemble sur un petit morceau de chose noire, gluante, fumante, que le bouledogue vient de jeter. Le premier bâton de papier mâché saisit ce bout de cigare mâché ; mais l'autre le lui prend et le fourre dans sa bouche en disant :

— Laisse donc ! puisque tu ne chiques pas.

Sur le bord du trottoir, presque en file indienne, trois pivoines forment chapelet. Une pivoine, dans un cornet blanc, traîne une autre pivoine dans des rubans jaunes, laquelle traîne la dernière pivoine, plus petite, dans un col marin. Une quatrième pivoine coiffée d'un pot en cuir bouilli, les regarde, assise sur une boîte à thé.

— M'man, suis fatiguée, geint la pivoine minuscule.

— V'là, mon bourgeois ! crie la pivoine perchée.

— Oh ! nous prendrons l'omnibus, soupire la pivoine aux rubans.

— Gustave, tu n'es jamais content, grogne la pivoine en cornet. Va donc ! *pedibus cum jambis*. Il faut t'habituer à marcher, pour la revanche.

Digitized by Google

— Tas de panés ! hurle la pivoine à fouet.

Et les courges, les melons, les saucissons décorés, les échalas, les bouledogues qui chantent, les petites cailles qui montrent les dents, les bâtons de papier mâché, les pivoines, et un tas d'autres grotesques, tout ce personnel de féerie va, vient, se cogne, s'injurie, grouille, joue des coudes, joue des badigoinces, et chacun dit son couplet dans une langue que le voisin n'entend pas.

Quel est l'auteur de la féerie ? Où est le régisseur ? Où est même le public ? Y a-t-il une intrigue ? Y aura-t-il un dénouement ? Personne n'en sait rien. Personne non plus ne s'en occupe. Les acheteurs ne s'aperçoivent seulement pas qu'ils sont en même temps spectateurs et qu'ils se sifflent entre eux. C'est le comble de la féerie, lisez de l'ahurissement et de la bêtise.

Et on dit que l'esprit court les rues !

C'est apparemment parce que tout le monde le perd.

## III

### LES BOULEUX

Dire qu'il y a trente ans à peine, on jouait encore aux boules dans les Champs-Élysées, ni plus ni moins que sur le mail de quelque lointaine et pacifique sous-préfecture. N'est-ce pas de quoi décourager ceux qui ont la folle prétention de fixer la fugace physionomie de Paris ?

Pour moi, si habitué que je sois déjà aux brusques changements de décor, aux transformations à vue de la grand'ville, j'avoue que les bras me sont tombés à cette découverte rétrospective.

Mais il n'y avait pas à en douter. Le livre où s'étalait cette chose bizarre et monstrueuse était là, sous mes yeux. L'auteur y citait les noms des joueurs célèbres. Mon ami Armand d'Artois, possesseur du bouquin, me faisait admirer un superbe bois de Charlet, un vieux chauve campé sur ses jambes en compas, les manches retroussées, les bretelles au vent, suivant de l'œil du bras, de la main, de tout le corps, sa boule envolée.

Je ne rêvais pas. Le document était précis. Ce bonhomme, avec des souliers à boucle, un col de chemise à la Collin, ce

Digitized by Google

bonhomme était un Parisien de Paris, croqué sur le vif par l'artiste, monographié par l'auteur, et qui jouait aux boules, dans les Champs-Élysées, il y a trente ans.

Ce coin du tableau qu'offrait le Paris d'hier ne représentait cependant plus rien à mes yeux du Parisien d'aujourd'hui. Ce type était aussi loin de moi qu'un Romain de la colonne trajane ou un Ibis de l'obélisque.

Il me rappelait seulement des types analogues, rencontrés à la campagne, et qui, à la campagne même, semblaient déjà d'un autre temps.

Il me rappelait des Marseillais, le dimanche, au cabanon, poussant avec des cris féroces leurs boules papelonnées de clous.

Il me rappelait des flamands, jouant un jambon ou une oie en une interminable partie de *bouloire*.

Il me rappelait des paysans, au sortir de la messe, sur la place du village, devant le cabaret à branche de houx, quand la chope de bière ou la bolée de cidre échauffe les lanceurs de cochonnet.

Mais cela ici, à Paris, aux Champs-Élysées, je ne pouvais me l'imaginer vraiment. Cela me semblait aussi singulier que si j'avais vu défiler des pioupious avec des arquebuses à rouet et des cuissards en fer battu.

Eh bien ! pas plus tard qu'hier, je devais voir quelque chose de plus surprenant encore. Tant il est vrai qu'à Paris l'on ne saurait s'étonner de rien !

Ce bonhomme de Charlet, ce bouleux en manches de chemise, ce n'est plus seulement sur la page d'un livre que je l'ai contemplé ; c'est au plein air, vivant, en chair et en os, attendant encore le croquis de l'artiste et la monographie de l'écrivain.

Et cela, sans aller le chercher là-bas, sur les routes poudreuses de la Provence, sous les houblonnières flamandes, à la porte des cabarets normands ou picards. C'est à Paris que je l'ai vu, à dix minutes du parc Monceau, dans un endroit tout moderne, tout battant neuf de modernité, d'où l'on entend la trompe des tramways et le sifflet des trains.

Ils sont là une bande de braves gens qui *pointent*, qui *tirent*, qui étudient les moindres pentes du terrain, qui font les trois pas méticuleux pour couler doucement la boule, ou les trois enjambées d'élan pour la *faire plomber*, qui l'accompagnent du geste

Digitized by Google

et du regard, et qui mettent toute leur âme à crier selon l'occurrence :

— Trop court !... Trop long !... Allez-y, le point est à nous !

Et, comme sur le bois de Charlet, ils ont les jarrets tendus, le torse onduleux, la bouche froncée, les mains parlantes, l'une crispée et l'autre arrondie. Leurs bretelles folles, tantôt battent comme des serpents flasques le long de leurs cuisses, et tantôt ont l'air de s'envoler de leurs épaules comme des banderoles à la brise.

Presque tous vieux et la plupart chauves, toujours selon le modèle de Charlet. Les plus antiques suivent le jeu à petits pas, tapant le sol de leurs cannes, hochant la tête, apostrophant les maladroits, souriant d'aise aux jolis coups. Et, pareils aux dilettantes parlant de Rubini, il faut voir de quel air ils soupirent parfois :

— Ah ! monsieur, de mon temps !...

Et c'est hier, en vérité je vous le dis, c'est hier que j'ai contemplé ce spectacle, à deux pas de l'avenue des Ternes, tout près de l'Arc de Triomphe. Un peu plus, ma foi, et c'était dans les Champs-Élysées ; il ne s'en faut que d'un quart d'heure de marche.

Paris ne change donc pas aussi brusquement qu'on veut bien le dire ? Eh ! non. Les transformations à vue n'y sont qu'apparentes. Au fond, rien ne meurt tout d'un coup, et les choses, les gens, les mœurs ne disparaissent et ne prennent figure nouvelle qu'insensiblement.

Je me suis aperçu de cela dans l'enclos des Bouleux, tout en cueillant les violettes délicieuses qui commencent à pousser dans leur herbe. Allons ! Paris n'est pas encore la Babylone moderne, la ville tout en moellons entassés sur un sol pourri. Comme ces vieilles femmes qui ont gardé un sourire jeune et un regard naïf, l'antique cité a toujours des coins de fraîcheur et de bonne simplicité.

Rien n'est perdu, tant qu'on y pourra trouver encore des bouleux et des violettes.

Jean Richepin.

---

*Le Gérant :* H. Dutertre.

Digitized by Google

# LA MORT D'OLIVIER BÉCAILLE

## I

C'est un samedi, à six heures du matin, que je suis mort, après trois jours de maladie. Ma pauvre femme fouillait depuis un instant dans la malle où elle cherchait du linge. Lorsqu'elle s'est relevée et qu'elle m'a vu rigide, les yeux ouverts, sans un souffle, elle est accourue, croyant à un évanouissement, me touchant les mains, se penchant sur mon visage. Puis, la terreur l'a prise; et, affolée, elle a bégayé, en éclatant en larmes :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! il est mort !

J'entendais tout, mais les sons affaiblis semblaient venir de très loin. Seul, mon œil gauche percevait encore une lueur confuse, une lumière blanchâtre où les objets se fondaient; l'œil droit se trouvait complètement paralysé. C'était une syncope de mon être entier, comme un coup de foudre qui m'avait anéanti. Ma volonté était morte, plus une fibre de ma chair ne m'obéissait. Et, dans ce néant, au-dessus de mes membres inertes, la pensée seule demeurait, lente et paresseuse, mais d'une netteté parfaite.

Ma pauvre Marguerite pleurait, tombée à genoux devant le lit, répétant d'une voix déchirée :

— Il est mort, mon Dieu ! il est mort !

Etait-ce donc la mort, ce singulier état de torpeur, cette chair frappée d'immobilité, tandis que l'intelligence fonctionnait toujours? Était-ce mon âme qui s'attardait ainsi dans mon crâne, avant de prendre son vol? Depuis mon enfance, j'étais sujet à des crises nerveuses. Deux fois, tout jeune, des fièvres aiguës avaient failli m'emporter. Puis, autour de moi, on s'était habitué à me voir maladif; et moi-même j'avais défendu à Marguerite d'aller chercher un médecin, lorsque je m'étais couché le matin de notre arrivée à Paris, dans cet hôtel meublé de la rue Dauphine. Un peu de repos suffirait, c'était la fatigue du voyage qui



Digitized by Google

me courbaturait ainsi. Pourtant, je me sentais plein d'une angoisse affreuse. Nous avions quitté brusquement notre province, très pauvres, ayant à peine de quoi attendre les appointements de mon premier mois, dans l'administration où je m'étais assuré une place. Et voilà qu'une crise subite m'emportait !

Était-ce bien la mort ? Je m'étais imaginé une nuit plus noire, un silence plus lourd. Tout petit, j'avais déjà peur de dormir. Comme j'étais débile et que les gens me caressaient avec compassion, je pensais constamment que je ne vivrais pas, qu'on m'enterrerait de bonne heure. Et cette pensée de la terre me causait une épouvante à laquelle je ne pouvais m'habituer, bien qu'elle me hantât nuit et jour. En grandissant, j'avais gardé cette idée fixe. Parfois, après des journées de réflexion, je croyais avoir vaincu ma peur. Eh bien ! on mourait, c'était fini ; tout le monde mourait un jour ; rien ne devait être plus commode ni meilleur. J'arrivais presque à être gai, je regardais la mort en face. Puis, un frisson brusque me glaçait, me rendait à mon vertige, comme si une main géante m'eût balancé au-dessus d'un gouffre noir. C'était la pensée de la terre qui revenait et emportait mes raisonnements. Que de fois, la nuit, je me suis réveillé en sursaut, ne sachant quel souffle avait passé sur mon sommeil, joignant les mains avec désespoir, balbutiant : « Mon Dieu ! mon Dieu ! il faut mourir ! » Une anxiété me serrait la poitrine, la nécessité de la mort me paraissait plus abominable, dans l'étourdissement du réveil. Je ne me rendormais qu'avec peine, le sommeil m'inquiétait, tellement il ressemblait à la mort. Si j'allais dormir toujours ! Si je fermais les yeux pour ne les rouvrir jamais !

J'ignore si d'autres ont souffert ce tourment. Il a désolé ma vie. La mort s'est dressée entre moi et tout ce que j'ai aimé. Je me souviens des plus heureux instants que j'ai passés avec Marguerite. Dans les premiers mois de notre mariage, lorsqu'elle dormait la nuit à mon côté, lorsque je songeais à elle en faisant des rêves d'avenir, sans cesse l'attente d'une séparation fatale gâtait mes joies, détruisait mes espoirs. Il faudrait nous quitter, peut-être demain, peut-être dans une heure. Un immense découragement me prenait, je me demandais à quoi bon le bonheur d'être ensemble, puisqu'il devait aboutir à un déchirement si cruel. Alors, mon imagination se plaisait dans le deuil. Qui partirait le premier, elle ou moi ? Et l'une ou l'autre alternative

Digitized by Google

m'attendrissait aux larmes, en déroulant le tableau de nos vies brisées. Aux meilleures époques de mon existence, j'ai eu ainsi des mélancolies soudaines que personne ne comprenait. Lorsqu'il m'arrivait une bonne chance, on s'étonnait de me voir sombre. C'était que, tout d'un coup, l'idée de mon néant avait traversé ma joie. Le terrible : « A quoi bon ? » sonnait comme un glas à mes oreilles. Mais le pis de ce tourment, c'est qu'on l'endure dans une honte secrète. On n'ose dire son mal à personne. Souvent le mari et la femme, couchés côte à côte, doivent frissonner du même frisson, quand la lumière est éteinte ; et ni l'un ni l'autre ne parle, car on ne parle pas de la mort, pas plus qu'on ne prononce certains mots obscènes. On a peur d'elle jusqu'à ne point la nommer, on la cache comme on cache son sexe.

Je réfléchissais à ces choses, pendant que ma chère Marguerite continuait à sangloter. Cela me faisait grand'peine de ne savoir comment calmer son chagrin, en lui disant que je ne souffrais pas. Si la mort n'était que cet évanouissement de la chair, en vérité j'avais eu tort de la tant redouter. C'était un bien-être égoïste, un repos dans lequel j'oubliais mes soucis. Ma mémoire surtout avait pris une vivacité extraordinaire. Rapidement, mon existence passait devant moi, ainsi qu'un spectacle auquel je me sentais désormais étranger. Sensation étrange et curieuse qui m'amusait : on aurait dit une voix lointaine qui me racontait mon histoire.

Il y avait un coin de campagne, près de Guérande, sur la route de Piriac, dont le souvenir me poursuivait. La route tourne, un petit bois de pins descend à la débandade une pente rocheuse. Lorsque j'avais sept ans, j'allais là avec mon père, dans une maison à demi écroulée, manger des crêpes chez les parents de Marguerite, des paludiers qui vivaient déjà péniblement des salines voisines. Puis, je me rappelais le collège de Nantes où j'avais grandi, dans l'ennui des vieux murs, avec le continuel désir du large horizon de Guérande, les marais salants à perte de vue, au bas de la ville, et la mer immense, étalée sous le ciel. Là, un trou noir se creusait : mon père mourait, j'entrais à l'administration de l'hôpital comme employé, je commençais une vie monotone, ayant pour unique joie mes visites du dimanche à la vieille maison de la route de Piriac. Les choses y marchaient de mal en pis, car les salines ne rapportaient presque plus rien, et le pays tombait à une grande misère. Marguerite n'était

Digitized by Google

encore qu'une enfant. Elle m'aimait, parce que je la promenais dans une brouette. Mais, plus tard, le matin où je la demandai en mariage, je compris, à son geste effrayé, qu'elle me trouvait affreux. Les parents me l'avaient donnée tout de suite ; ça les débarrassait. Elle, soumise, n'avait pas dit non. Quand elle se fut habituée à l'idée d'être ma femme, elle ne parut plus trop ennuyée. Le jour du mariage, à Guérande, je me souviens qu'il pleuvait à torrents ; et, quand nous rentrâmes, elle dut se mettre en jupon, car sa robe était trempée.

Voilà toute ma jeunesse. Nous avons vécu quelque temps là-bas. Puis, un jour, en rentrant, je surpris ma femme pleurant à chaudes larmes. Elle s'ennuyait, elle voulait partir. Au bout de six mois, j'avais des économies, faites sou à sou, à l'aide de travaux supplémentaires ; et, comme un ancien ami de ma famille s'était occupé de me trouver une place à Paris, j'emmenai la chère enfant, pour qu'elle ne pleurât plus. En chemin de fer, elle riait. La nuit, la banquette des troisièmes étant très dure, je la pris sur mes genoux, afin qu'elle pût dormir tranquillement.

C'était là le passé. Et, à cette heure, je venais de mourir sur cette couche étroite d'hôtel meublé, tandis que ma femme, tombée à genoux sur le carreau, se lamentait. La tache blanche que percevait mon œil gauche pâlissait peu à peu ; mais je me rappelais très nettement la chambre. A gauche était la commode ; à droite, la cheminée, au milieu de laquelle une pendule détraquée, sans balancier, marquait dix heures six minutes. La fenêtre s'ouvrait sur la rue Dauphine, noire et profonde. Tout Paris passait là, et dans un tel vacarme, que j'entendais les vitres trembler.

Nous ne connaissions personne à Paris. Comme nous avions pressé notre départ, on ne m'attendait que le lundi suivant à mon administration. Depuis que j'avais dû prendre le lit, c'était une étrange sensation que cet emprisonnement dans cette chambre, où le voyage venait de nous jeter, encore effarés de quinze heures de chemin de fer, étourdis du tumulte des rues. Ma femme m'avait soigné avec sa douceur souriante ; mais je sentais combien elle était troublée. De temps à autre, elle s'approchait de la fenêtre, donnait un coup d'œil à la rue, puis revenait toute pâle, effrayée par ce grand Paris dont elle ne connaissait pas une pierre et qui grondait si terriblement. Et qu'al-

Digitized by Google

lait-elle faire, si je ne me réveillais plus? qu'allait-elle devenir dans cette ville immense, seule, sans un soutien, ignorante de tout?

Marguerite avait pris une de mes mains qui pendait, inerte au bord du lit; et elle la baisait, et elle répétait follement :

— Olivier, réponds-moi... Mon Dieu! il est mort! il est mort!

La mort n'était donc pas le néant, puisque j'entendais et que je raisonnais. Seul, le néant m'avait terrifié, depuis mon enfance. Je ne m'imaginais pas la disparition de mon être, la suppression totale de ce que j'étais; et cela pour toujours, pendant des siècles et des siècles encore, sans que jamais mon existence pût recommencer. Je frissonnais parfois, lorsque je trouvais dans un journal une date future du siècle prochain : je ne vivrais certainement plus à cette date, et cette année d'un avenir que je ne verrais pas, où je ne serais pas, m'emplissait d'angoisse. N'étais-je pas le monde, et tout ne croulerait-il pas, lorsque je m'en irais?

Rêver de la vie dans la mort, tel avait toujours été mon espoir. Mais ce n'était pas la mort sans doute. J'allais certainement me réveiller tout à l'heure. Oui, tout à l'heure, je me pencherais et je saisirais Marguerite entre mes bras, pour sécher ses larmes. Quelle joie de nous retrouver! et comme nous nous aimerions davantage! Je prendrais encore deux jours de repos, puis j'irais à mon administration. Une vie nouvelle commencerait pour nous, plus heureuse, plus large. Seulement, je n'avais pas de hâte. Tout à l'heure, j'étais trop accablé. Marguerite avait tort de se désespérer ainsi, car je ne me sentais pas la force de tourner la tête sur l'oreiller pour lui sourire. Tout à l'heure, lorsqu'elle dirait de nouveau :

— Il est mort! mon Dieu! il est mort!

Je l'embrasserais, je murmurerais très bas, afin de ne pas l'effrayer :

— Mais non, chère enfant. Je dormais. Tu vois bien que je vis et que je t'aime.

## II

Aux cris que Marguerite poussait, la porte a été brusquement ouverte, et une voix s'est écriée :

— Qu'y a-t-il donc, ma voisine?... Encore une crise, n'est-ce pas?

Digitized by Google

J'ai reconnu la voix. C'était celle d'une vieille femme, Mme Gabin, qui demeurait sur le même palier que nous. Elle s'était montrée très obligeante, dès notre arrivée, émue par notre position. Tout de suite, elle nous avait raconté son histoire. Un propriétaire intraitable lui avait vendu ses meubles, l'hiver dernier; et, depuis ce temps, elle logeait à l'hôtel, avec sa fille Adèle, une gamine de dix ans. Toutes deux découpaient des abat-jour, c'était au plus si elles gagnaient quarante sous à cette besogne.

— Mon Dieu! est-ce que c'est fini? demanda-t-elle en baissant la voix.

Je compris qu'elle s'approchait. Elle me regarda, me toucha, puis elle reprit avec pitié :

— Ma pauvre petite! ma pauvre petite!

Marguerite, épuisée, avait des sanglots d'enfant. Mme Gabin la souleva, l'assit dans le fauteuil boiteux qui se trouvait près de la cheminée, et, là, elle tâcha de la consoler.

— Vrai, vous allez vous faire du mal. Ce n'est pas parce que votre mari est parti, que vous devez vous crever de désespoir. Bien sûr, quand j'ai perdu Gabin, j'étais pareille à vous, je suis restée trois jours sans pouvoir avaler gros comme ça de nourriture. Mais ça ne m'a avancée à rien; au contraire, ça m'a enfoncée davantage... Voyons, pour l'amour de Dieu! soyez raisonnable.

Peu à peu, Marguerite se tut. Elle était à bout de forces; et, de temps à autre, une crise de larmes la secouait encore. Pendant ce temps, la vieille femme prenait possession de la chambre, avec une autorité bourrue.

— Ne vous occupez de rien, répétait-elle. Justement, Dédé est allée reporter l'ouvrage; puis, entre voisins, il faut bien s'entr'aider... Dites donc, vos malles ne sont pas encore complètement défaites; mais il y a du linge dans la commode, n'est-ce pas?

Je l'entendis ouvrir la commode. Elle dut prendre une serviette, qu'elle vint étendre sur la table de nuit. Ensuite, elle frotta une allumette, ce qui me fit penser qu'elle allumait près de moi une des bougies de la cheminée, en guise de cierge. Je suivais chacun de ses mouvements dans la chambre, je me rendais compte de ses moindres actions.

Digitized by Google

— Ce pauvre monsieur ! murmura-t-elle. Heureusement que je vous ai entendue crier, ma chère.

Et, tout d'un coup, la lueur vague que je voyais encore de mon œil gauche, disparut. Mme Gabin venait de me fermer les yeux. Je n'avais pas eu la sensation de son doigt sur ma paupière. Quand j'eus compris, un léger froid commença à me glacer.

Mais la porte s'était rouverte. Dédé, la gamine de dix ans, entrait en criant de sa voix flûtée :

— Maman ! maman ! ah ! je savais bien que tu étais ici !... Tiens, voilà ton compte, trois francs quatre sous... J'ai rapporté vingt douzaines d'abat-jour...

— Chut ! chut ! tais-toi donc ! répétait vainement la mère.

Comme la petite continuait, elle lui montra le lit. Dédé s'arrêta, et je la sentis inquiète, reculant vers la porte.

— Est-ce que le monsieur dort ? demanda-t-elle très bas.

— Oui, va-t'en jouer, répondit Mme Gabin.

Mais l'enfant ne s'en allait pas. Elle devait me regarder de ses yeux agrandis, effarée et comprenant vaguement. Brusquement, elle parut prise d'une peur folle, elle se sauva en culbutant une chaise.

— Il est mort, oh ! maman, il est mort.

Un profond silence régna. Marguerite, accablée dans le fauteuil, ne pleurait plus. Mme Gabin rôdait toujours par la chambre. Elle se remit à parler entre ses dents.

— Les enfants savent tout, au jour d'aujourd'hui. Voyez celle-là, Dieu sait si je l'élève bien ! Lorsqu'elle va faire une commission ou que je l'envoie reporter l'ouvrage, je calcule les minutes, pour être sûre qu'elle ne galopine pas... Ça ne fait rien, elle sait tout, elle a vu d'un coup d'œil ce qu'il en était. Pourtant, on ne lui a jamais montré qu'un mort, son oncle François, et, à cette époque, elle n'avait pas quatre ans... Enfin, il n'y a plus d'enfants, que voulez-vous !

Elle s'interrompit, elle passa sans transition à un autre sujet.

— Dites donc, ma petite, il faut songer aux formalités, la déclaration à la mairie, puis tous les détails du convoi. Vous n'êtes pas en état de vous occuper de ça. Moi, je ne veux pas vous laisser seule... Hein ? si vous le permettez, je vais voir si M. Simoneau est chez lui.

Marguerite ne répondit pas. J'assistais à toutes ces scènes

Digitized by Google

comme de très loin. Il me semblait, par moments, que je volais, ainsi qu'une flamme subtile, dans l'air de la chambre, tandis qu'un étranger, une masse informe reposait inerte sur le lit. Cependant, j'aurais voulu que Marguerite refusât les services de ce Simoneau. Je l'avais aperçu trois ou quatre fois durant ma courte maladie. Il habitait une chambre voisine et se montrait très serviable. Mme Gabin nous avait raconté qu'il se trouvait simplement de passage à Paris, où il venait recueillir d'anciennes créances de son père, retiré en province et mort dernièrement. C'était un grand garçon, très beau, très fort. Je le détestais, peut-être parce qu'il se portait bien. La veille, il était encore entré, et j'avais souffert de le voir assis près de Marguerite. Elle était si jolie, si blanche à côté de lui!

Et il l'avait regardée si profondément, pendant qu'elle lui souriait, en disant qu'il était bien bon de venir ainsi prendre de mes nouvelles!

— Voici M. Simoneau, murmura Mme Gabin, qui rentrait.

Il poussa doucement la porte, et, dès qu'elle l'aperçut, Marguerite de nouveau éclata en larmes. La présence de cet ami, du seul homme qu'elle connût, réveillait en elle sa douleur. Il n'essaya pas de la consoler. Je ne pouvais le voir; mais, dans les ténèbres qui m'enveloppaient, j'évoquais sa figure, et je le distinguais nettement, troublé, chagrin de trouver la pauvre femme dans un tel désespoir. Et qu'elle devait être belle pourtant, avec ses cheveux blonds dénoués, sa face pâle, ses chères petites mains d'enfant brûlantes de fièvre!

— Je me mets à votre disposition, madame, murmura Simoneau. Si vous voulez bien me charger de tout...

Elle ne lui répondit que par des paroles entrecoupées. Mais, comme le jeune homme se retirait, Mme Gabin l'accompagna, et je l'entendis qui parlait d'argent, en passant près de moi. Cela coûtait toujours très cher; elle craignait bien que la pauvre petite n'eût pas un sou. En tout cas, on pouvait la questionner.

Simoneau fit taire la vieille femme. Il ne voulait pas qu'on tourmentât Marguerite. Il allait passer à la mairie et commander le convoi.

Quand le silence recommença, je me demandai si ce cauchemar durerait longtemps ainsi. Je vivais, puisque je percevais les moindres faits extérieurs. Et je commençais à me rendre un compte exact de mon état. Il devait s'agir d'un de ces cas de

Digitized by Google

catalepsie dont j'avais entendu parler. Déjà, quand j'étais enfant, à l'époque de ma grande maladie nerveuse, j'avais eu des syncopes de plusieurs heures. Évidemment, c'était une crise de cette nature qui me tenait rigide, comme mort, et qui trompait tout le monde autour de moi. Mais le cœur allait reprendre ses battements, le sang circulerait de nouveau dans la détente des muscles; et je m'éveillerais, et je consolerais Marguerite. En raisonnant ainsi, je m'exhortai à la patience.

Les heures passaient. Mme Gabin avait apporté son déjeuner. Marguerite refusait toute nourriture. Puis, l'après-midi s'écoula. Par la fenêtre laissée ouverte, montaient les bruits de la rue Dauphine. A un léger tintement du cuivre du chandelier sur le marbre de la table de nuit, il me sembla qu'on venait de changer la bougie. Enfin, Simoneau reparut.

— Eh bien? lui demanda à demi-voix la vieille femme.

— Tout est réglé, répondit-il. Le convoi est pour demain onze heures... Ne vous inquiétez de rien et ne parlez pas de ces choses devant cette pauvre femme.

Mme Gabin reprit quand même :

— Le médecin des morts n'est pas venu encore.

Simoneau alla s'asseoir près de Marguerite, l'encouragea, et se tut. Le convoi était pour le lendemain onze heures : cette parole retentissait dans mon crâne comme un glas. Et ce médecin qui ne venait point, ce médecin des morts, comme le nommait Mme Gabin! Lui, verrait bien toute de suite que j'étais simplement en léthargie. Il ferait le nécessaire, il saurait m'éveiller. Je l'attendais dans une impatience affreuse.

Cependant, la journée s'écoula. Mme Gabin, pour ne pas perdre son temps, avait fini par apporter ses abat-jour. Même, après en avoir demandé la permission à Marguerite, elle fit venir Dédé, parce que, disait-elle, elle n'aimait guère laisser les enfants longtemps seuls.

— Allons, entre, murmura-t-elle en amenant la petite, et ne fais pas la bête, ne regarde pas de ce côté, ou tu auras affaire à moi.

Elle lui défendait de me regarder, elle trouvait cela plus convenable. Dédé, sûrement, glissait des coups d'œil de temps à autre, car j'entendais sa mère lui allonger des claques sur les bras. Elle lui répétait furieusement :

Digitized by Google

— Travaille, ou je te fais sortir. Et, cette nuit, le monsieur ira te tirer les pieds.

Toutes deux, la mère et la fille, s'étaient installées devant notre table. Le bruit de leurs ciseaux découpant les abat-jour me parvenait distinctement; ceux-là, très délicats, demandaient sans doute un découpage compliqué, car elles n'allaient pas vite : je les comptais un à un, pour combattre mon angoisse croissante.

Et, dans la chambre, il n'y avait que le petit bruit des ciseaux. Marguerite, vaincue par la fatigue, devait s'être assoupie. A deux reprises, Simoneau se leva. L'idée abominable qu'il profitait du sommeil de Marguerite pour effleurer des lèvres ses cheveux me torturait. Je ne connaissais pas cet homme, et je sentais qu'il aimait ma femme. Un rire de la petite Dédé acheva de m'irriter.

— Pourquoi ris-tu, imbécile? lui demanda sa mère. Je vais te mettre sur le carré... Voyons, réponds, qu'est-ce qui te fait rire?

L'enfant balbutiait. Elle n'avait pas ri, elle avait toussé. Moi, je m'imaginais qu'elle devait avoir vu Simoneau se pencher vers Marguerite, et que cela lui paraissait drôle.

La lampe était allumée, lorsqu'on frappa.

— Ah! voici le médecin, dit la vieille femme.

C'était le médecin, en effet. Il ne s'excusa même pas de venir si tard. Sans doute, il avait eu bien des étages à monter dans la journée. Comme la lampe éclairait très faiblement la chambre, il demanda :

— Le corps est ici?

— Oui, monsieur, répondit Simoneau.

Marguerite s'était levée, frissonnante. Mme Gabin avait mis Dédé sur le palier, parce qu'un enfant n'a pas besoin d'assister à ça; et elle s'efforçait d'entraîner ma femme vers la fenêtre, afin de lui épargner un tel spectacle.

Pourtant, le médecin venait de s'approcher d'un pas rapide. Je le devinais fatigué, pressé, impatienté. M'avait-il touché la main? Avait-il posé la sienne sur mon cœur? Je ne saurais le dire. Mais il me sembla qu'il s'était simplement penché d'un air indifférent.

— Voulez-vous que je prenne la lampe pour vous éclairer? offrit Simoneau avec obligeance.

Digitized by Google

— Non, inutile, dit le médecin tranquillement.

Comment! inutile! Cet homme avait ma vie entre les mains, et il jugeait inutile de procéder à un examen attentif. Mais je n'étais pas mort! j'aurais voulu crier que je n'étais pas mort!

— A quelle heure est-il mort? reprit-il.

— A six heures du matin, répondit Simoneau.

Une furieuse révolte montait en moi, dans les liens terribles qui me liaient. Oh! ne pouvoir parler, ne pouvoir remuer un membre!

Le médecin ajouta :

— Ce temps lourd est mauvais... Rien n'est fatigant comme ces premières journées de printemps.

Et il s'éloigna. C'était ma vie qui s'en allait. Des cris, des larmes, des injures m'étouffaient, déchiraient ma gorge convulsée, où ne passait plus un souffle. Ah! le misérable, dont l'habitude professionnelle avait fait une machine, et qui venait au lit des morts avec l'idée d'une simple formalité à remplir! Il ne savait donc rien, cet homme! Toute sa science était donc menteuse, puisqu'il ne pouvait d'un coup d'œil distinguer la vie de la mort! Et il s'en allait, et il s'en allait!

— Bonsoir, monsieur, dit Simoneau.

Il y eut un silence. Le médecin devait s'incliner devant Marguerite, qui était revenue, pendant que Mme Gabin fermait la fenêtre. Puis, il sortit de la chambre; j'entendis ses pas qui descendaient l'escalier.

Allons, c'était fini, j'étais condamné. Mon dernier espoir disparaissait avec cet homme. Si je ne m'éveillais pas avant le lendemain onze heures, on m'enterrerait vivant. Et cette pensée était si effroyable que je perdis conscience de ce qui m'entourait. Ce fut comme un évanouissement dans la mort elle-même. Le dernier bruit qui me frappa fut le petit bruit des ciseaux de Mme Gabin et de Dédé. La veillée funèbre commençait. Personne ne parlait plus. Marguerite avait refusé de dormir dans la chambre de la voisine. Elle était là, couchée à demi au fond du fauteuil, avec son beau visage pâle, ses yeux clos, dont les cils restaient trempés de larmes; tandis que, silencieux dans l'ombre, assis devant elle, Simoneau la regardait.

Émile Zola.

*(A suivre.)*

Digitized by Google

# NOTES SOMMAIRES

SUR

# LA LÉGION D'HONNEUR

Il se trouve encore bien des gens qui s'imaginent que, pour avoir la croix, il faut d'abord la demander; que, d'ailleurs, en y mettant le prix, il est facile de l'obtenir; ces mêmes personnes affirment encore couramment que le nombre des membres de la Légion d'Honneur se chiffre par centaines de mille, et que « tout le monde est décoré ».

En somme, il n'est pas d'institution qui ait été à la fois plus enviée et plus attaquée, plus ambitionnée et plus dénigrée, ce qui ne l'empêche pas, en dépit de tout ce qu'on a pu dire et écrire contre elle, d'avoir, après quatre-vingt-dix années d'existence, conservé encore tout son prestige. Il est vrai que ceux qui en parlent dans le sens que nous venons de dire pèchent surtout par ignorance, et se bornent, pour la plupart, à répéter ce qu'ils ont entendu dire par d'autres qui n'en savaient pas plus qu'eux à ce sujet. C'est pour ceux-là, malintentionnés ou ignorants, que nous avons écrit cette petite étude, où nous résumerons sommairement, et seulement dans ses points principaux, l'historique de l'ordre de la Légion d'Honneur, et de tout ce qui s'y rattache ou s'y rapporte (1).

(1) Deux ouvrages importants ont été publiés, en ces dernières années, sur la Légion d'Honneur. Citons tout d'abord le travail si bien renseigné et si complet de M. Delarbre, trésorier général des Invalides de la Marine, membre du conseil de l'ordre, et que nous avons souvent consulté : *La Légion d'Honneur* (histoire — organisation — administration), un vol. in-8°. Librairie militaire L. Baudoin, 1887; puis *les Cohortes de la Légion d'Honneur* (1802-1809). — Législation, monographies — par Louis Soulajon,

Digitized by Google

Voici quelle fut l'origine de la création de l'ordre de la Légion d'Honneur.

La constitution de l'an VIII (art. 87) avait institué les « armes d'honneur » pour récompenser les officiers et les soldats qui s'étaient particulièrement fait remarquer dans les batailles. Ces distinctions étaient variables selon l'importance des blessures, des services et du grade; elles consistaient en sabres, fusils, baguettes de tambour, mousquetons ou carabines, trompettes, et même grenades d'or; elles étaient exclusivement réservées aux seuls militaires (1). Quant aux services rendus par la population civile, soit dans les arts, les sciences, l'industrie ou le commerce, il n'existait aucune distinction honorifique qui permît d'en signaler les auteurs plus particulièrement à l'attention publique. C'est alors que le premier consul Bonaparte eut la pensée — démocratique et politique à la fois — de créer un ordre de chevalerie qui pût être donné à tout le monde. Cet ordre, ainsi universalisé, reçut le nom de « Légion d'Honneur ». Sa création fut discutée et adoptée par le Conseil d'État, où Bonaparte vint lui-même défendre le projet, qui trouva ensuite, au Corps Législatif, 110 opposants, et fut finalement voté à 166 voix de majorité le 29 floréal an X (19 mai 1802). Il fallut toutefois encore deux ans pour donner à l'ordre nouveau son organisation régulière et définitive; le premier Grand Chancelier nommé (3 fructidor an XI-21 août 1803) fut le célèbre naturaliste Lacépède. Bonaparte allait bientôt devenir empereur.

Le 26 messidor an XII (14 juillet 1804), jour anniversaire de la prise de la Bastille, eut lieu la première distribution solennelle des croix dans la chapelle de l'hôtel des Invalides (2). L'empereur, qui la présidait, en distribua ou en promulgua 6,000. Ces premières nominations comprenaient des titulaires appartenant à

commis principal à la Grande Chancellerie de l'Ordre, un vol. in-8°. Librairie militaire L. Baudoin, 1890.

(1) Ces distinctions entraînaient une sorte de petit traitement qui était de 2 sous par jour pour les sabres d'honneur, et de 1 sou pour les autres armes, trompettes ou grenades. Au moment de la création de la Légion d'Honneur, il avait déjà été délivré 1,851 récompenses de cette nature, du 25 décembre 1799 au 19 mai 1802. Elles furent, pour les survivants, échangées contre des admissions dans la Légion d'Honneur.

(2) Un tableau de Debret, au musée de Versailles, représente cette cérémonie. Ce même tableau, copié par Viger, a été placé dans la salle des Grands Chanceliers au palais reconstruit de la Légion d'Honneur.

Digitized by Google

toutes les classes de la société; Napoléon se donna même le malin plaisir de faire porter sur les premiers décrets les noms de plusieurs des membres du Corps Législatif qui avaient voté contre la création de l'Ordre, tels que Berlier, Thibaudeau, de Chauvelin, etc... Il est juste de dire aussi que divers titulaires, figurant sur les décrets, refusèrent d'accepter la croix, en raison de leurs opinions anti-impérialistes, tels que Mazas, le poète Lemercier, l'amiral Truguet, etc.; d'autres, qu'on avait pressentis, le maréchal de Rochambeau et M. de La Fayette, déclarèrent qu'ils ne voulaient pas être portés sur les listes; il y eut même un des nouveaux maréchaux de l'Empire, Augereau, qui s'abstint de répondre à l'appel de son nom, bien qu'il fût présent sur la place des Invalides le jour même de la cérémonie (1). Mais ce furent là des exemples très clairsemés. En somme l'ordre nouveau fut tout de suite populaire, et dans l'armée il n'y eut pas un soldat qui ne fût prêt à exposer sa vie pour en mériter les insignes. Cet emblème de l'honneur fut certainement un grand encouragement et « comme une prime donnée à la gloire » en ces temps presque héroïques où l'on semblait estimer l'honneur et la gloire plus haut que tout le reste!...

L'Empire, pendant les dix ans qu'il dura, ne fit pas dans la Légion d'Honneur autant de nominations que pourraient le faire supposer les vides nombreux que les batailles sans cesse renouvelées produisaient dans les armées : en 1814 il n'y avait que 48,000 légionnaires (2), parmi lesquels 1,400 seulement pour l'ordre civil.

Louis XVIII, qui chercha à détruire ou à modifier tout ce qui avait été fait depuis la mort de Louis XVI jusqu'à son propre avènement, conserva cependant l'institution de la Légion d'Honneur; mais il enleva sur la décoration elle-même l'aigle et la figure de Napoléon et les remplaça par des fleurs de lis et par la tête de Henri IV, qui dut se trouver bien étonné de prendre place sur une croix créée deux cents ans après lui. D'ailleurs, sous Louis XVIII, la Légion d'Honneur fut un peu délaissée, bien que le roi l'ait prodiguée beaucoup tout d'abord : en deux ans, de 1815 à 1817, il donna plus de 10,000 décorations, dont un

(1) Ce fait est rapporté par M. Delarbre dans son ouvrage ci-dessus cité.

(2) C'est le chiffre donné par Mazas dans son ouvrage sur la Légion d'Honneur.

Digitized by Google

grand nombre récompensa des services rendus pendant l'émigration; puis les nominations devinrent plus rares, et finalement, en 1830, à la chute de Charles X, le chiffre des légionnaires avait diminué. Il est vrai que le territoire avait diminué aussi, que les armées étaient sur le pied de paix, et que la population du royaume était sensiblement inférieure à celle qu'avait eue pour un moment la France, lors de l'apogée de l'Empire et de toutes ses conquêtes; en somme, il n'y avait plus que 40,324 légionnaires quand éclata la Révolution de Juillet 1830.

Louis-Philippe enleva les fleurs de lis sur la croix et les remplaça par des drapeaux tricolores : il fut très prodigue de la décoration. Il est vrai de dire que les croix de l'ancien régime, restauré en 1814, telles que l'ordre de Saint-Louis, du Saint-Esprit, etc... avaient disparu avec lui en 1830, et qu'il ne restait plus dès lors que la Légion d'Honneur pour récompenser les services militaires et civils. L'effectif des légionnaires était de 47,122 à la Révolution de février 1848.

Au début de cette révolution plusieurs propositions furent faites : les unes en vue de la suppression absolue de la Légion d'Honneur, les autres exprimant le vœu qu'elle ne fût plus décernée qu'aux militaires. Mais la constitution, votée le 4 novembre 1848, la maintint définitivement dans ses conditions premières, sauf appropriation de ses statuts à l'ordre de choses nouvellement établi.

Louis-Napoléon Bonaparte, président de la République, promulgua, les 22 janvier et 16 mars 1852, deux décrets, considérables dans leurs effets, pour la Légion d'Honneur, et dont les principales dispositions sont encore aujourd'hui en vigueur.

Le premier de ces décrets était relatif à la réglementation du traitement des décorations données au titre militaire (1).

(1) C'est le fameux décret dont l'article 1er restitue au domaine de l'État les biens qui avaient été l'objet de la donation faite, le 7 août 1830, à ses enfants par le duc d'Orléans, deux jours avant qu'il acceptât la couronne sous le nom de Louis-Philippe.

Ce décret fixa ainsi qu'il suit le traitement annuel des décorations données au titre militaire et qui depuis n'a pas varié :

| | | |
|---|---|---|
| Grand-croix | 3,000 | francs. |
| Grand-officier | 2,000 | — |
| Commandeur | 1,000 | — |
| Officier | 500 | — |
| Chevalier | 250 | — |

Digitized by Google

L'article 11 créa la Médaille Militaire en faveur des sous-officiers et soldats des armées de terre et de mer (1). On l'a donnée, aussi, par la suite, aux maréchaux et amiraux, et aux généraux ayant commandé en chef devant l'ennemi, ou bien ayant été ministres de la guerre ou commandants de corps d'armée. Cette médaille, qui rapporte 100 francs de rentes à ses titulaires, fut un nouveau stimulant pour les sous-officiers et soldats, dont la plupart quittaient le service sans avoir pu recevoir la croix. Elle fut très donnée dans la période de 1852 à 1870, qui vit les guerres de Crimée, d'Italie, de Chine, du Mexique, etc. Lors de la chute de l'Empire, le 4 novembre 1870, l'effectif de la Médaille Militaire était de 58,503 titulaires. Disons tout de suite que le gouvernement de la Défense Nationale l'augmenta de 14,448 décorés nouveaux, et qu'en octobre 1871 on comptait 72,951 médaillés militaires. La loi restrictive de 1873, dont nous parlerons plus loin, a diminué peu à peu ce chiffre, qui était descendu, à la date du 1er janvier 1890, à 59,333 titulaires, représentant comme dépense, pour le budget, une somme annuelle de 5,933,300 francs.

Le deuxième décret de 1852, qui n'a pas moins de 59 articles, fixa, entre autres prescriptions, le nombre maximum des nominations à faire dans chaque grade (2). Il y a lieu d'ajouter que le promoteur du décret s'empressa lui-même de ne pas le respecter, en dépassant de beaucoup les chiffres de nominations qu'il avait prescrits. Un article du même décret replaça, sur l'insigne, d'un côté l'effigie de Napoléon et de l'autre l'aigle impériale. Enfin il compléta l'organisation du conseil de l'ordre.

Devenu empereur, Louis-Napoléon, bien qu'il eût institué la Médaille Militaire comme un moyen de restreindre le nombre des nominations dans la Légion d'Honneur, les augmenta au contraire dans de grandes proportions. Il existait 64,800 légionnaires à la chute du deuxième Empire.

Le gouvernement de la Défense Nationale, qui prit le pouvoir dans la soirée du 4 novembre 1870, était composé de personnages qui s'étaient toujours montrés, en principe, très hostiles à

(1) Elle fut organisée par un second décret du 22 janvier 1852.

(2) Chevaliers (nombre illimité).

| | |
|---|---|
| Officiers | 4,000 |
| Commandeurs | 1,000 |
| Grand-officiers | 200 |
| Grand-croix | 80 |

Digitized by Google

l'ordre de la Légion d'Honneur, comme d'ailleurs à toute distinction honorifique. Son président lui-même, bien qu'il fût grand-officier de l'ordre, devait déclarer dix-huit mois plus tard, devant la commission d'enquête de l'Assemblée Nationale (1), « qu'il n'avait pas une grande admiration pour la Légion d'Honneur » (2). On parla donc d'abord de la supprimer tout à fait. Mais, malgré son peu d'enthousiasme pour la croix, le général Trochu, qui n'avait pas d'autre moyen pour exciter l'émulation et le courage des soldats de la défense, et secondé en cela — qui l'eût cru? — par Henri Rochefort et par Eugène Pelletan, demanda et obtint le maintien de la Légion d'Honneur : il fut toutefois décidé que désormais toutes les nominations seraient exclusivement militaires (3). Mais cela ne changeait pas, pour le moment du moins, grand' chose à la situation, puisqu'alors tout le monde, ou à peu près, était militarisé. Puis on modifia encore une fois l'insigne : la couronne impériale, qui surmontait la croix, fut remplacée par une couronne de chêne et de laurier, et la tête de la République substituée à l'effigie de Napoléon Ier.

Le nouveau gouvernement fit proportionnellement, en quelques mois, plus de nominations que tous ceux qui l'avaient précédé : d'immenses victoires auraient pu seules justifier les fournées considérables de défenseurs décorés qu'enregistra le *Journal officiel*. Voici les chiffres donnés à ce sujet par M. Delarbre, qui les a puisés aux sources officielles :

De septembre 1870 à octobre 1871, il a été fait 19 grand-croix, 54 grand-officiers, 262 commandeurs, 1,725 officiers et 7,788 chevaliers, soit un total de 9,848 promotions ou nominations nouvelles.

Or, toutes ces nominations comportaient le traitement et venaient singulièrement dépasser les prévisions du budget! Ce fut donc une dure liquidation ajoutée, hélas! à tant d'autres. Aussi diverses propositions furent-elles déposées sur le bureau de l'Assemblée Nationale, en vue de prévenir le retour de semblables

(1) Le 18 juin 1872.

(2) Le 19 mai 1871, le général Trochu refusa la grand-croix et la dignité de maréchal de France, que le gouvernement songeait à lui conférer comme marque de haute satisfaction après la défense de Paris. (Voir l'*Empire et la défense de Paris devant le jury de la Seine*, 1 vol. in-8°. Hetzel, 1872, page 406.)

(3) 28 octobre 1870



Digitized by Google

profusions. Ces divers projets aboutirent à la loi restrictive du 23 juillet 1873, qui décida qu'à l'avenir, pour ramener l'effectif des membres de l'Ordre aux chiffres fixés par le décret de 1852, on ne ferait plus qu'une nomination sur deux extinctions. Six ans plus tard, le nombre des légionnaires étant, par suite de la stricte application de cette loi, redescendu à un chiffre plus normal, intervint une nouvelle loi (10 juin 1879) qui porta aux trois quarts des extinctions les nominations attribuées à l'armée.

En somme, voici quel était l'effectif des membres de l'Ordre à la date du 1er janvier 1890 :

| | |
|---|---|
| *Grand-croix*, 66 | 47 militaires.<br>19 civils. |
| *Grand-officiers*, 238 | 182 militaires<br>56 civils |
| *Commandeurs*, 1,142 | 864 militaires.<br>278 civils. |
| *Officiers*, 5,992 | 4,307 militaires.<br>1,685 civils. |
| *Chevaliers*, 46,410 | 26,621 militaires.<br>19,789 civils. |

Soit 32,021 légionnaires militaires, 21,827 civils, c'est-à-dire 53,848 titulaires pour l'Ordre tout entier.

Nous avons dit, plus haut, qu'à la même date, le nombre des médaillés militaires était de 59,333.

Il résulte de l'examen de ces chiffres que, sur une population de 36 millions d'habitants, que possède la France, on comptait seulement, à la date du 1er janvier de cette année, 21,827 personnes décorées de la Légion d'Honneur, au titre civil. C'est un chiffre relativement faible si l'on veut bien le comparer aux exagérations fantaisistes qui ont souvent été publiées à ce sujet.

Toutes les nominations, dans la Légion d'Honneur, pour être valables, doivent tout d'abord être soumises à l'examen du Conseil de l'Ordre. Ce conseil créé en 1802, modifié en 1804, rétabli en 1851, fonctionne depuis cette époque, comme assemblée de contrôle ayant dans ses attributions toutes les questions qui concernent les nominations dans l'Ordre et les autorisations de porter des décorations étrangères. Il exerce, également, une surveillance disciplinaire sur les membres de la Légion d'Hon-

Digitized by Google

neur ou de la Médaille Militaire, et même sur tous les titulaires de décorations et de médailles françaises et étrangères (1).

On ne sait qu'assez imparfaitement, dans le public, quels sont les droits exacts et précis de ce conseil, pour ce qui regarde les nominations dans la Légion d'Honneur. On le rend souvent responsable de celles que l'opinion approuve moins que d'autres, et on l'accuse volontiers soit de faiblesse, soit de condescendance. La vérité est que le Conseil n'intervient, dans les propositions de promotions ou de nominations, que pour constater qu'elles sont faites conformément à la loi. Dans le cas où il croirait devoir suspecter l'opportunité d'une nomination, ses droits pourraient s'étendre jusqu'à faire part au Ministre, qui l'a proposée, de l'opinion motivée du Conseil, mais sans qu'il lui soit jamais possible de s'engager à fond, le Ministre prenant en somme la nomination sous sa responsabilité.

En matière de discipline, le Conseil propose la suspension ou la radiation des membres de l'Ordre, qui ont encouru des condamnations ou même qui ont commis des actes, n'ayant pas entraîné une condamnation, mais ayant cependant porté atteinte à l'honneur du titulaire. La juridiction du Conseil en ce sens est même très étendue.

Après que le Conseil a examiné les décrets de nominations, soumis par les Ministres à son contrôle, ces décrets doivent, pour devenir définitivement valables, être insérés au *Journal officiel*, revêtus de la signature du Président de la République, et contresignés chacun par le Ministre qui a fait les propositions. Une copie de ces décrets est ensuite renvoyée à la Grande Chancellerie, qui les fait exécuter. Elle met d'abord chaque nouveau membre de l'Ordre en demeure de produire les pièces destinées à compléter son dossier, telles que son acte de naissance, le récépissé des droits de Chancellerie (2), etc... Elle fait ensuite procéder à sa réception par un autre membre de l'Ordre; quant aux

(1) Il se compose de douze membres, en dehors du Grand Chancelier, président, et du secrétaire général, vice-président.

(2) Droits de Chancellerie, y compris la valeur de l'Insigne :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Chevaliers..... | 25 fr. | Croix... | 15 fr. |
| Officiers ..... | 50 | — | 74 |
| Commandeurs..... | 80 | — | 169 |
| Grand-officiers ..... | 120 | — | 60 |
| Grand-croix..... | 200 | — | 328 |

Digitized by Google

titulaires militaires, elle les fait recevoir dans leur grade par les chefs de corps et opère sur leurs traitements la retenue des droits de Chancellerie; elle délivre ensuite à tous un brevet sur parchemin qui porte les signatures du Président de la République, du Grand Chancelier et du secrétaire général de la Légion d'Honneur.

Toutes les demandes en autorisation de porter des décorations étrangères sont également soumises à la sanction du Conseil de l'Ordre. Nul Français ne peut, en effet, porter le ruban ou la croix d'un ordre étranger sans y avoir d'abord été autorisé par le gouvernement (1). Les droits à acquitter pour ces autorisations sont assez élevés : ils varient de 100 à 300 francs selon le grade accordé. Mais ce n'est là qu'un impôt de charité, dont profitent les membres de l'ordre nécessiteux, leurs veuves et leurs orphelines auxquels la Grande Chancellerie vient en aide.

Le fonds de secours dont elle dispose est en effet assez restreint : il n'était que de 51,000 francs au dernier budget. On ajoute, tous les ans, à cette somme, le produit de tous les droits de Chancellerie après prélèvement des frais relatifs aux brevets. C'est environ 100,000 francs, et parfois plus — selon les circonstances — qui viennent augmenter ainsi chaque année le fonds de secours (2). Les décorations étrangères y entrent pour un chiffre assez élevé, puisqu'il est accordé un peu plus de cent autorisations par mois dans le cours d'une seule année.

Il y aurait un chapitre tout entier à écrire sur les décorations étrangères autorisées en France, et dont le nombre est considérable, surtout pour certains pays. Ainsi l'Empire d'Allemagne en compte 30, y compris tous les royaumes et grands-duchés qui en font partie; il y en a 7 en Autriche, 9 en Espagne, 5 en Italie, 4 en Hollande, 6 en Portugal, 8 en Russie, 4 pour le Saint-Siège, 3 pour la Roumanie et 3 pour la Serbie, 4 pour la Suède, 2 pour le Japon, 3 pour la Turquie et 4 pour le royaume de Hawaï!... Parmi ces décorations, quelques-unes ont un ruban entièrement rouge, et absolument identique à celui de la Légion d'Honneur; d'autres comportent du rouge mêlé en quantité plus ou moins considérable à d'autres couleurs. Les rubans de ces

(1) Il en est de même, d'ailleurs, dans les autres pays pour les étrangers décorés des ordres français.

(2) Les secours donnés par la Grande Chancellerie varient de 40 à 300 fr. Quelques veuves d'officiers généraux touchent seules ce dernier maximum.

Digitized by Google

décorations, au nombre de 19, ne peuvent être portés sans les insignes (1).

En dehors de la Légion d'Honneur et des ordres étrangers, il existe encore un certain nombre de décorations et de médailles dont le port en France est également réglementé. Il y a d'abord 8 médailles commémoratives de campagnes, depuis la Crimée jusqu'à la dernière guerre de Chine; la médaille de Sainte-Hélène, instituée en 1857, et qui ne compte plus que quelques rares titulaires; les médailles d'honneur et de sauvetage; les palmes universitaires et le Mérite Agricole. Sous le deuxième Empire, on a même décoré des drapeaux de régiments, en récompense de la prise de drapeaux ou étendards faite sur l'ennemi par des militaires appartenant à ces régiments. Dans ce cas, la croix était suspendue à la cravate du drapeau (2).

Un certain nombre de femmes ont également reçu la Légion d'Honneur à titre exceptionnel : dans ce nombre figurent en grande majorité des religieuses; une femme peintre illustre Mme Rosa Bonheur (3), une grande dame, Mme Furtado-Heine pour ses œuvres de charité (4), et même une comédienne — une seule — l'une des plus acclamées et des plus respectées de ce temps, Mme Marie Laurent (5). Le total des femmes décorées est de 26 à ce jour, depuis 1852.

La Médaille Militaire a été de même conférée à quelques femmes, surtout pour services rendus comme cantinières aux armées.

Enfin la République actuelle aura eu le courage et l'honneur d'en finir avec un vieux préjugé qui avait toujours exclu les comédiens de la Légion d'Honneur. Napoléon n'avait jamais voulu se décider à décorer Talma. Depuis, si quelques comédiens étaient parvenus à se glisser dans la Légion d'Honneur, ce n'avait

(1) La décoration portée, dans ces conditions, doit être d'un diamètre au moins égal à celui de la rosette, ou à la largeur du ruban qui ne peut être inférieure à 1 centimètre.

(2) Quatre régiments d'infanterie de ligne : les 51e, 57e, 76e, et 99e; deux bataillons de chasseurs à pied, le 10e et l'ex-bataillon de la garde impériale; les 2e et 3e régiments de zouaves; le 3e tirailleurs algériens et le 1er chasseurs d'Afrique. Cinq de ces croix ont été gagnées au Mexique.

(3) Décorée dans son atelier, le 15 juin 1865, par l'Impératrice.

(4) Décret du 13 juillet 1887.

(5) Décret du 12 juillet 1888, comme fondatrice et directrice de l'Orphelinat des Arts.

Digitized by Google

été que d'une manière tout à fait indirecte et sous des prétextes absolument étrangers au théâtre. C'est ainsi qu'un ancien danseur avait été décoré comme garde national (1) ; un ex-acteur de mélodrame comme maire (2) ; d'autres en qualité de professeurs au Conservatoire, mais toujours après qu'ils eurent quitté définitivement la scène : Samson, Masset, Duprez, Levasseur, Regnier, Mocker, Faure, Obin, n'ont reçu la croix qu'après leur entrée dans la retraite (3).

C'est seulement en 1881 qu'on décora pour la première fois un comédien en exercice, et c'est M. Got, l'éminent doyen de la Comédie-Française, qui eut l'honneur d'ouvrir la série (4 août). Cependant on n'osa pas encore rompre tout à fait avec la vieille tradition, et Got ne fut nommé qu'avec le titre de professeur au Conservatoire. Enfin, pour la première fois, le 4 mai 1883, on osa décorer un comédien avec son titre même de comédien : le décret, qui nomma ce jour-là M. Delaunay chevalier de la Légion d'Honneur, le qualifie, en effet, de « Sociétaire de la Comédie-Française ». Depuis, MM. Maubant, Mounet-Sully et Worms ont reçu la décoration avec le même titre (4). La porte, qu'on avait d'abord simplement entre-bâillée pour les comédiens, leur est donc définitivement ouverte ; mais les choix très scrupuleux qu'on a faits jusqu'à ce jour donnent à supposer qu'on n'y fera pas passer indistinctement tout le monde.

Après avoir créé la Légion d'Honneur, surtout en faveur de ses soldats, Napoléon voulut encore leur venir en aide en faisant élever leurs enfants ; il décida, à cet effet, la création de maisons d'éducation en faveur des filles des militaires décorés de la

(1) Lenfant, danseur à l'Opéra (25 janvier 1836).

(2) Marty, de la Gaîté, maire de Charenton (10 décembre 1849).

(3) L'acteur Porel, de l'Odéon, et le chanteur Gailhard, de l'Opéra, n'ont été décorés de la Légion d'Honneur que le 9 juillet 1886, après qu'ils eurent quitté leurs théâtres comme artistes pour en devenir les directeurs.

(4) On a encore décoré de la Légion d'Honneur deux autres artistes de la Comédie-Française : le 25 janvier 1871 le jeune Seveste, pensionnaire du théâtre, blessé à Buzenval, a reçu la croix à son lit de mort. Il a succombé le 31 janvier. Le 29 mars 1887, M. Frédéric Febvre, sociétaire, a été nommé chevalier comme vice-président de la Société Française de Bienfaisance à Londres ; enfin le 29 janvier 1871 M. Coquelin cadet, depuis sociétaire, avait reçu la Médaille Militaire en qualité de sergent au 3e régiment de la garde nationale mobilisée.

Digitized by Google

Légion d'Honneur et surtout de ceux qui avaient été tués sur les champs de bataille. Le décret de création est daté du palais de Schœnbrunn, près Vienne, le 15 décembre 1805, treize jours après la victoire d'Austerlitz.

Le château de Chambord fut d'abord désigné pour l'installation de la première maison de la Légion d'Honneur (2 mai 1806); puis on reconnut sans doute que l'appropriation d'un tel domaine serait trop coûteuse, et, le 10 juillet suivant, l'ancienne demeure des Montmorency et des Condé, le château d'Ecouen, fut définitivement choisi pour y recevoir les premières élèves. Enfin, le 5 septembre 1807, une maîtresse d'institution, à Saint-Germain, Mme Genet-Campan, qui avait été femme de confiance de Marie-Antoinette, puis institutrice de la reine Hortense, fut nommée directrice de la première maison d'éducation de l'ordre.

Mais bientôt il fut reconnu que cette unique maison était insuffisante : les guerres incessantes de l'époque faisaient tous les jours, parmi les filles de légionnaires, de nouvelles et nombreuses orphelines qui n'avaient pas moins de droits que les enfants déjà reçues et élevées à Ecouen. Par suite, un décret du 25 mars 1809 affecta à une deuxième maison d'éducation les vastes et grandioses bâtiments de l'ancienne abbaye royale de Saint-Denis, avec ses jardins et dépendances, moins cependant l'église qui était destinée à garder dans ses caveaux les cercueils des empereurs. La baronne du Bouzet, alors inspectrice à la maison d'Ecouen, fut nommée, le 16 novembre 1810, directrice de la nouvelle maison, avec le titre de surintendante (1). Telle est l'origine de cette illustre maison d'éducation, qui prime les deux autres, celles d'Ecouen et des Loges, aussi bien par le titre plus élevé de sa directrice que par le nombre double de ses élèves.

L'année suivante, il fut constaté que les deux maisons déjà instituées étaient remplies outre mesure et que les demandes d'admission justifiées augmentaient en même temps. L'empereur résolut alors de parer, d'un seul coup, pour le présent et pour l'avenir, à toutes les nécessités sur ce point, et il décida, le 15 juillet 1810, la création de six nouvelles maisons ou couvents

(1) Elle a eu six successeurs : la comtesse du Quengo (1816), la baronne de Bourgoing (1820), la baronne Dannery (1837), la baronne Daumesnil (1851), la baronne Le Ray (1870), Mme Ryckebusch (1888) actuellement en fonctions.

Digitized by Google

destinés à recueillir, à raison de 200 élèves, tant gratuites que payantes, par établissement, les filles de légionnaires, orphelines de père ou de mère ; il confia, en même temps, la direction et l'administration de ces maisons, sous la surveillance et le contrôle du Grand Chancelier, à Mme Marie-Marguerite de Lezeau, en religion sœur Arsène-Angélique, fondatrice de la congrégation de la Mère de Dieu (1). Trois de ces maisons furent d'abord organisées, la première dans un couvent de la rue Barbette, à Paris ; la deuxième dans un lieu dit les Barbeaux, près Fontainebleau, et la troisième dans la maison dite des Loges, en pleine forêt de Saint-Germain. Il fut décidé que la quatrième irait s'installer dans l'ancien domaine des trappistes situé au Mont-Valérien (2 décembre 1811) ; mais le décret relatif à cette quatrième maison n'eut pas d'autres suites, et il demeura également lettre morte pour ce qui concernait les deux autres.

A la Restauration, la famille de Condé réclama, et reprit, en effet, possession du château d'Ecouen, et les maisons de la Légion d'Honneur, reconnues d'ailleurs et conservées par Louis XVIII, reçurent alors une nouvelle organisation. On supprima celle d'Ecouen, dont les élèves furent transférées à la succursale de la rue Barbette, ainsi que celle des Barbeaux, qui ne fut plus reconstituée. C'est seulement après 1830 que le château d'Ecouen, à la suite d'un long procès victorieusement soutenu par la Légion d'Honneur contre la succession du prince de Condé, lui fut définitivement restitué. Les élèves de la rue Barbette revinrent encore une fois au château d'Ecouen, et, depuis lors, les trois maisons d'éducation de la Légion d'Honneur n'ont pas cessé d'exister et de fonctionner : la première à Saint-Denis, la seconde à Ecouen, et la troisième aux Loges. Les deux dernières maisons portent le titre de succursales.

Les maisons d'éducation de la Légion d'Honneur sont destinées aux seules filles des membres de l'ordre dont la position, soit comme services rendus, soit comme fortune, est plus particulièrement digne d'intérêt. La maison de Saint-Denis en reçoit 400, au titre gratuit ; celle d'Ecouen, 200, celle des Loges, 200 ;

(1) Consulter à ce sujet la *Vie de Marie-Marguerite de Lezeau*, par l'abbé de Verdalle, aumônier de la maison d'Ecouen, qui contient l'histoire des orphelines de la Légion d'Honneur ; 2 vol. in-8°, chez A. Bray, Paris, 1869.

Digitized by Google

en outre, 75 places payantes sont disponibles à Saint-Denis, et 40 dans les deux succursales (1). Ces dernières places sont données de préférence aux sœurs d'élèves déjà admises, car il ne peut être reçu, à titre gratuit, qu'une enfant par famille.

Jusqu'à la nomination du général Faidherbe comme Grand Chancelier (28 février 1880), la maison de Saint-Denis était la seule qui fût dirigée par des laïques; les deux succursales étaient toujours entre les mains des religieuses de la congrégation de la Mère de Dieu, qui les dirigeaient et les administraient depuis l'origine. Le général Faidherbe réorganisa complètement les trois maisons (2), surtout au point de vue de l'enseignement; il installa, dans les maisons d'Ecouen et des Loges, des maîtresses laïques en remplacement des religieuses, et il en reprit la complète administration. Sous la direction d'un inspecteur général de l'Université, M. Ebrard, ancien chef d'institution à Paris, et des plus estimés à ce titre, l'enseignement dut se conformer, dans les trois maisons, aux nouveaux programmes universitaires, et des progrès considérables furent faits en peu de temps dans ce sens.

Avant 1881, la maison de Saint-Denis présentait tous les ans en moyenne une dizaine d'élèves aux examens. Dans les succursales, l'accession au brevet était inconnue. Or, à dater de la réorganisation de 1881, les élèves des trois maisons, sous l'impulsion extraordinaire donnée depuis lors aux études, ont remporté aux examens des succès toujours croissants. A la dernière session (juillet 1889), les élèves de la Légion d'Honneur ont obtenu les brevets suivants

BREVETS DU 1er ORDRE.

| | |
|---|---|
| Saint-Denis | 22 |
| Ecouen | 8 |
| Les Loges | 3 |

(1) Le prix de la pension des élèves payantes est de 1,000 francs à Saint-Denis, avec 300 francs de trousseau, et de 700 francs dans les succursales, avec 250 francs de trousseau.

(2) Le statut, qui règle cette réorganisation, et qui comprend 34 articles, a été approuvé par le chef de l'État, le 30 juin 1881.

Digitized by Google

BREVETS DU 2e ORDRE.

| | |
|---|---|
| Saint-Denis | 35 |
| Ecouen | 24 |
| Les Loges | 16 |

Il faut remarquer que, dans la maison des Loges, il existe des cours professionnels spéciaux où un certain nombre d'élèves, moins astreintes par goût, par aptitudes ou par nécessité aux études classiques, apprennent de préférence la couture, la tapisserie et la broderie. Cet enseignement est même poussé très loin, de façon à mettre entre les mains des élèves sans fortune, au moment où elles quittent l'établissement, un métier dont elles puissent tirer parti. Des ouvrages absolument remarquables, provenant des ateliers professionnels de la maison des Loges, et qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1889, ont même mérité un grand prix à l'exposition de cette maison d'éducation (1).

Les élèves des trois établissements de la Légion d'Honneur sont toutes — à quelques-unes près — filles de militaires; ainsi, sur les 950 élèves environ qui composent l'effectif total, on compte à peine 50 filles de légionnaires civils. Créées en faveur de militaires, les maisons d'éducation n'ont donc jamais failli à leur destination originaire. C'est toujours la grande famille militaire qui en constitue, presque à elle seule, l'élément tout entier. Battues en brèche, dans leur existence, il y a quelques années, devant la commission du budget, qui en décida même un moment la suppression radicale, pour les refondre dans les lycées de filles (24 octobre 1887), elles furent précisément sauvées par cet argument péremptoire que leur suppression allait frapper, dans un de ses privilèges les plus chers et les plus précieux, les pères de famille de notre armée. En dehors de cet argument, qui pesa d'un poids décisif dans la discussion, le général Faidherbe, Grand Chancelier, qui défendit alors les trois établissements de la Légion d'Honneur avec une vigueur et une autorité qu'on ne saurait trop rappeler, fit remarquer que ces maisons étaient des établissements modèles, que les étrangers eux-mêmes admiraient, et dont ils ont souvent, en effet, cherché à imiter

(1) L'Exposition de l'ensemble des trois maisons d'éducation a été récompensée par une médaille d'or.

Digitized by Google

chez eux l'organisation, et à appliquer les programmes dans des établissements similaires.

C'était donc pour une simple question d'argent que la commission avait pris sa décision : la Grande Chancellerie put lui faire démontrer, d'ailleurs, que l'économie qui serait résultée de la suppression n'était qu'apparente; que la dispersion des élèves de la Légion d'Honneur, dans les lycées de filles, ne pouvait devenir pour le Trésor qu'une opération illusoire dont le bénéfice, en admettant qu'il y en eût un, devait être singulièrement contre-balancé par le mécontentement profond et l'impression déplorable que la mesure allait produire. La presse s'occupa vivement de l'incident (1), et prit, en général, parti contre la commission, qui finit par se rendre en revenant, purement et simplement, sur sa décision (11 novembre). Ce qu'on aurait pu ajouter, c'est que les pouvoirs publics, au lieu de combattre de tels établissements, qui sont l'honneur d'un grand pays, devraient au contraire les soutenir de tous leurs efforts, même au prix d'un supplément de dépenses.

Il ne faudrait pas moins d'un volume pour exposer, dans le détail, l'histoire et le fonctionnement des maisons d'éducation de la Légion d'Honneur, et faire connaître leur organisation intérieure, leurs programmes d'études, leurs habitudes, leurs règlements, etc... Ces détails ne sauraient entrer dans le cadre restreint de cet article, où nous ne prétendons donner que quelques notes sommaires sur tout ce qui regarde la Légion d'Honneur. Nous terminerons cependant ces notes en résumant le règlement journalier de la maison de Saint-Denis, lequel est d'ailleurs, à peu de chose près, également en vigueur dans les deux autres maisons.

Le lever, pour les grandes classes, a lieu, le matin à 6 heures, et à 6 h. 1/2 pour les petites. Les grandes élèves font elles-mêmes leur lit. A 7 h. 1/4 a lieu la prière, le déjeuner à 7 h. 1/2. Il y a récréation, de 8 heures à 9 heures; cours et leçons de 9 heures à midi, avec interruption d'un quart d'heure; dîner et récréation de midi à 2 heures, puis études diverses : gymnastique, dessin, piano, ouvrages à l'aiguille, etc., suivant les classes et les jours, de 2 heures à 4 heures. Goûter et récréation de 4 heures à 4 h. 1/2; puis études et interrogations jusqu'à 7 heures;

(1) Voir, notamment, un remarquable article sur la question dans le journal *le Temps* (4 novembre 1887).

Digitized by Google

enfin prière, souper et coucher; les petites élèves montent au dortoir à 8 heures; les grandes à 8 h. 1/2.

En été, toutes les récréations sont prises dans les parcs et jardins ; dans la même saison, bains tous les quinze jours, et tous les mois en hiver. Chaque jour visites des médecins pour les élèves indisposées ou malades, et visites générales de toutes les élèves trois fois par an. On peut venir voir les élèves au parloir, sur autorisations demandées par les parents, tous les dimanches et tous les jeudis; il y a trois congés par an : deux ou trois jours pour le 1er janvier, quinze jours à Pâques, et deux mois, d'août à octobre.

C'est la Grande Chancellerie qui régit et administre la Légion d'Honneur et tout ce qui s'y rattache. Ses bureaux sont situés rue de Solférino, et communiquent avec le joli palais du prince Frédéric de Salm-Kyrbourg, affecté depuis l'origine par Napoléon Ier au siège de l'administration de la Légion d'Honneur (1).

Ce palais, spécimen unique de la plus gracieuse architecture de la fin du règne de Louis XVI, a son entrée au n° 64 de la rue de Lille, et sert de résidence officielle aux Grands Chanceliers. Incendié en mai 1871, dans les derniers jours de la Commune, il fut reconstruit, sur son plan extérieur primitif, au moyen d'une souscription publique dont le général Vinoy, alors Grand Chancelier, prit l'initiative, et qui produisit, en sept ans, une somme de 1,625,599 francs, versée presque entièrement par les Légionnaires. Il est occupé aujourd'hui par le général Février, qui est le dix-septième successeur du comte de Lacépède, premier Grand Chancelier, et dont le nom, depuis longtemps populaire dans l'armée, vient s'ajouter glorieusement à cette liste de hauts personnages sur laquelle ont figuré avec un éclat tout particulier Macdonald, Mortier, Gérard, Exelmans, Pélissier, Hamelin, Vinoy et Faidherbe.

Georges d'Heylli.

(1) Ce palais, commencé en 1782 et achevé en 1790, fut acheté, le 3 mai 1804, par le comte de Lacépède, pour la Légion d'Honneur, moyennant 251,000 fr. Il vaut aujourd'hui vingt fois davantage.

Digitized by Google

# LES TROIS FILLES

Comme il suivait la route ombragée de lilas et bordée de halliers d'églantine, le jeune homme arriva à un carrefour, où trois chemins venaient aboutir.

Et, à la naissance de chaque chemin, il y avait une jeune fille.

La première était blonde, la seconde était brune, la troisième était rousse.

La blonde avait les yeux bleus, la brune avait les yeux verts, la rousse avait les yeux noirs.

La première tenait à la main une touffe de violettes. La seconde portait au corsage un bouquet d'œillets. La troisième avait aux dents une rose d'un rouge de sang.

La première était élancée, sa silhouette ondoyante pleine d'une grâce virginale, le regard pur, le front candide et son teint délicatement estompé des exquises transparences de la pudeur.

La seconde était grande, sa franche stature pleine d'une grâce sereine, le regard brillant, le front souverain, et son teint savoureusement velouté des joyeux reflets de la volupté.

La troisième était petite, sa pimpante tournure pleine d'une grâce provocatrice, le regard luisant, le front troublant, et son teint capricieusement avivé des subtils éclats de la coquetterie.

Et la première jeune fille dit au jeune homme :

— Je suis ta fiancée.

Je suis celle qui t'attend, craintive, depuis que son cœur timide s'est ouvert aux aspirations inconnues. Je suis celle que ta pensée fait tressaillir, et qui rougissante s'abandonnera à toi, le superbe vainqueur. Je suis celle qui t'environnera sans cesse de son affection, toi à qui elle a donné toute son âme. Je suis la

Digitized by Google

compagne fidèle qui élèvera à ton foyer tes enfants, gage de notre indissoluble union.

Je suis ta fiancée, jeune homme.

Je t'aimerai toujours.

Et la seconde jeune fille dit au jeune homme :

— Je suis ta maîtresse.

Je suis celle qui t'attend curieuse, depuis que son cœur hardi s'est ouvert aux aspirations inconnues. Je suis celle que ta pensée agite et qui gaiement s'abandonnera à toi, le joyeux vainqueur. Je suis celle qui t'entourera un instant de son affection, toi à qui elle a donné un peu de son cœur. Je suis la franche compagne qui partagera tes plaisirs, tant que durera notre passagère union.

Je suis ta maîtresse, jeune homme.

Je t'aimerai quelque temps.

Et la troisième jeune fille dit au jeune homme :

— Je ne suis ni ta fiancée, ni ta maîtresse.

Je suis celle qui ne t'a jamais attendu, car son cœur ne s'est jamais ouvert aux aspirations inconnues. Je suis celle que ta pensée amuse, et qui feindra de s'abandonner à toi, le vil esclave. Je suis celle qui te torturera sans cesse de sa cruauté, toi qui n'amolliras jamais une des fibres de son âme. Je suis la perverse compagne qui te trompera tout le cours de notre lamentable union.

Je suis un être sans nom.

Je ne t'aimerai jamais.

Et le jeune homme regarda successivement les trois jeunes filles.

Et la première s'assit sur une pierre, et se mit à pleurer longuement.

Et la seconde eut un léger haussement d'épaules, et elle s'en alla lentement.

Et la troisième éclata d'un rire sonore, et elle s'enfuit.

Et le jeune homme s'élança à sa poursuite.

Léon Gandillot.

Digitized by Google

# AMANTS[1]

(*Suite*)

## LIVRE TROISIÈME

### L'OMBRE DU BONHEUR

### I

« *Monsieur Reynolds, villa Kléber, rue des Sablons, Antibes.*

« Bonjour, Reynolds. Nous avons fait une horrible traversée, mais ni la princesse ni moi n'avons été malades. Venez vite nous rejoindre, mon cher ami ; vous terminerez le buste de la princesse, et vous pourrez même, si le cœur vous en dit, commencer celui d'une belle jeune personne que je ne vous nomme pas, mais que vous devinez. Nous vous trouverons un bel atelier, soit à Alger, soit à la villa Hastings, où vraisemblablement nous nous caserons, car notre installation actuelle est toute provisoire et sent la villa meublée pour parvenus, ce dont j'ai horreur. Les propriétaires d'ici sont d'horribles voleurs, et écorchent les Français autant que les Anglais. Dieu sait cependant que je ne lésine pas et que je me suis laissé voler toute ma vie ; mais cela passe les bornes. La ville est curieuse, infestée qu'elle est d'une populace arabe qui sent horriblement mauvais, et qui grouille dans les rues, en haillons pouilleux. Le climat est, paraît-il, détestable ; la pluie, le vent y font de continuels changements de

(1) Voir les numéros des 25 février et 10 mars 1890.

Digitized by Google

température. Ce pays me déplaît. Notre petite Alyette ne se portera pas mieux ici qu'à Antibes ; et c'est une fâcheuse inspiration qu'a eue la princesse en s'obstinant à vouloir m'accompagner en Algérie. Cependant je ne pouvais guère m'y opposer ; un refus de ma part aurait excité sa jalousie et ravivé des soupçons qui, depuis l'aventure de Clara Bellie, ne se sont jamais dissipés complètement.

« Que les femmes sont étranges ! Vous qui me connaissez à fond, mon vieux Reynolds, et qui, avec votre indulgence du grand artiste, jugez les choses de haut, vous savez si j'ai éprouvé pour Clara Bellie autre chose qu'un engouement passager, qu'un caprice sensuel. Notre petit roman se serait donc terminé naturellement au bout de quelques semaines, comme tous nos romans se terminent avec ces demoiselles, par une liquidation à l'amiable. Pourquoi a-t-il fallu que la princesse découvrît la chose ? Mon Dieu, quoiqu'on apprenne maintenant tant d'inutilités aux jeunes filles, je sais bien qu'on ne peut décemment leur faire un cours de physiologie masculine, et les initier aux déceptions de la première nuit du mariage, suivies de tant d'autres, et les préparer à toutes les petites trahisons charnelles du mari. Cependant cela ne vaudrait-il pas mieux ? Voyez la princesse, avec son éducation mystique, sa pureté d'âme native ? N'avait-elle pas fait de moi une sorte d'être idéal, de vertueux chevalier de la Table-Ronde? Aussi, quand elle sut qu'après trois ans de mariage, j'avais pu lui préférer, à elle si noble, si digne, si parfaite, qui? une cascadeuse en renom, une ignoble et délicieuse fille, Clara Bellie enfin ; quel écroulement pour ma pauvre princesse !

« Eh bien, je l'ai admirée, vraiment. Oui, à ce moment où son cœur saignait le plus, où son orgueil, son amour étaient si cruellement blessés, elle ne m'a adressé ni une plainte ni un reproche. Le divorce, une sorte de divorce moral, s'est élevé entre elle et moi comme une barrière. Elle n'a rien voulu entendre, ni protestations de repentir, ni serments d'affection ; mais elle n'a rien voulu dire, et rien d'amer et de blessant n'est sorti de ses lèvres. Pauvre Clotilde ! Comment lui faire comprendre cependant que la fidélité du mari est matériellement impossible ? Vous n'êtes pas de mon avis, Reynolds, je le sais ; mais d'abord vous n'en parlez qu'en théorie, puisque vous êtes resté garçon, et ensuite vous êtes chaste, comme tous les grands travailleurs ; votre œuvre immense de statuaire absorbe vos forces vives, céré-

Digitized by Google

brales et musculaires ; vous êtes un homme de génie, mon cher, mais je vous récuse comme arbitre des questions amoureuses. Eh ! non, un mari ne peut rester fidèle à sa femme. La morale n'a rien à voir là ; tout au plus l'hygiène et la médecine, tant au point de vue moral que physique. Une femme n'est pas une maîtresse, et on ne peut la traiter ainsi, au moins passés les premiers mois du mariage, et dissipée la première ivresse de la possession. Alors... Mais allez donc faire entendre cela aux femmes. Et si, pendant que la princesse avait tiré le verrou de la chambre conjugale, au lieu de prendre un air contrit et de marquer une respectueuse déférence à sa volonté, je lui eusse avoué que, de même que mon estomac réclamait plusieurs repas par jour, de même ma santé exigeait certaines dépenses physiques et me forçait à de régulières visites aux... gymnases de l'amour, ne m'aurait-elle pas jugé de nature bien grossière et bien vile ? Et cependant ?...

« Ah ! sans la mort de ce pauvre Fonbonne, et sans l'émotion qu'a eue la princesse, sans le retour qu'elle a fait sur elle-même en recevant toutes ces dépêches de condoléance mortuaire, en se disant : « Si cependant ç'avait été lui, comme on l'annonce, qui fût mort, » elle ne m'aurait, je crois, pardonné de sitôt. Mais le pardon n'est pas l'oubli. Et la princesse n'oubliera jamais l'injure que je lui ai faite. Quelque chose de mélancolique et de méfiant s'est glissé dans son affection pour moi ; et, sous son sourire même, je devine la préoccupation et la crainte d'arrière-pensées qu'elle ne peut parvenir à dissimuler entièrement.

« Je ne laisse donc pas que d'être inquiet, car j'aime ma femme, et il m'en coûte de la voir souffrir. — Alors, me direz vous, pourquoi être allé à Alger, pourquoi courir une nouvelle aventure, et autrement dangereuse celle-là. puisque l'honneur d'une jeune fille est en jeu, et que tout accident serait irréparable pour elle ? — Cher Reynolds, vous n'êtes pas un féministe. Autrement, vous me comprendriez. Mon âme est singulièrement complexe, et toutes les formes, toutes les nuances du sentiment y trouvent leur place. Oui, j'aime la princesse, j'ai pour elle une estime inaltérable, une affection profonde et tendre, qui me font trouver doux le charme d'être son mari, de la couvrir de mon nom, de l'entourer de ma vie et de mon luxe, de chérir en elle la mère de mon enfant ; je ne puis oublier que je l'ai épousée par amour, quoique cet amour se soit changé peu à peu en amitié



Digitized by Google

Mais j'aime aussi cette charmante enfant, Frédérique Ylsée, la jolie Danoise que ma marraine appelait « la princesse Hamlet ». Je l'avais presque oubliée, m'avez-vous dit, quand je vous parlai d'elle. Croyez-moi, mon ami, il faut se méfier de ces tendresses qui dorment si longtemps en nous, comme ces fleurs qui poussent au fond de l'eau et un beau jour émergent. Songez que l'impression que m'avait faite Frédérique, il y a deux ans, avait été si vive ! Je la revois encore, en amazone noire et veste rouge, je la revois au jardin, puis galopant à mes côtés en forêt, puis gisante à terre, dans une pose charmante d'alanguissement, après sa chute. Mais je vous ai raconté cela vingt fois. Eh oui, sans doute, brusquement rappelé le lendemain par une dépêche de la princesse, après n'avoir rêvé pendant huit jours que de Frédérique, peu à peu je n'ai plus pensé à cette fille, au charme exquis et bizarre qu'elle exhalait, que comme on pense à ces amours d'une heure que le hasard empêche de grandir, et qui meurent en bourgeon; mais ces amours-là, on les oublie au point de ne plus même retrouver dans sa mémoire le visage de celles qui les avaient inspirées, tandis que Frédérique, même en s'effaçant comme les couleurs d'un portrait, gardait cependant, tout au fond de moi, ses fins contours, au point que d'y penser trop m'induisait à une étrange nostalgie. Et tenez, la preuve certaine que même éloigné d'elle je l'aimais, ne fût-ce que d'un amour vague et comme décoloré, d'un amour de souvenir, de poésie et de rêve si vous voulez, c'est que j'évitai de la revoir. Je ne cherchai aucun des moyens possibles, comme si j'avais peur de moi-même. Il est vrai qu'à cette époque, j'étais encore fidèle à la princesse, et que maintenant, bien que réparée, la fêlure de notre affection reste entre nous deux. Là-dessus, la lettre de Frédérique est arrivée, sa lettre si fière, si simple, si touchante, que vous-même, en la lisant, avez été ému, Reynolds. J'ai éprouvé une émotion singulière, un doux et douloureux frisson : jamais amour de jeune fille n'était venu à moi si franchement, si bravement, en des conditions pareilles. Me retenir eût été impossible; arrêter mon départ pour Alger a été l'affaire d'un instant; la venue de la princesse a seule retardé mon impatience. Enfin nous sommes partis, et le hasard, me servant bien, m'a mis en face de Frédérique, le lendemain même de mon arrivée.

« Elle n'a pas déçu mon souvenir. Elle est charmante, cent

Digitized by Google

fois plus charmante que je ne le supposais. Et, vous le devinez bien, je ne vous ai écrit cette lettre qu'afin de vous parler d'elle.

« Qu'arrivera-t-il? Je ne veux pas y penser et veux vivre de l'heure présente : si vous saviez ce que j'éprouve et quelle ivresse un peu orgueilleuse peut-être me donne cet amour de jeune fille silencieusement gardé comme un secret pendant deux ans, et qu'elle ne m'aurait jamais dit sans l'atroce peine de la fausse nouvelle de ma mort. Ah! tant pis, l'amour ne connaît que lui-même, et j'aime cette enfant, Reynolds. Je l'ai bien senti dans notre courte entrevue; nous n'avons échangé que trois paroles, un regard, mais tout l'irréparable de l'amour tenait dans ce regard et ces paroles.

« Venez donc vite, mon bon : je veux que vous éternisiez dans le marbre sa figure charmante; vous en ferez un chef-d'œuvre, et en échange elle vous sourira de ses lèvres rouges et de ses yeux couleur de mer. Mais vous n'êtes pas amoureux, vous!

« Votre ami,

« Daniel D'ANCISE. »

Sa lettre cachetée, le prince alla à sa fenêtre et l'ouvrit; la nuit était douce et mystérieuse, la mer calme comme un lac étendait ses nappes d'ombre. Daniel d'Ancise renversa la tête et se vit entouré de milliers d'étoiles. Elles scintillaient d'un éclat si vif, que l'azur du ciel prenait la transparence d'une mer éclairée jusque dans ses profondeurs. Elles vacillaient d'un mouvement perpétuel, et jetaient les feux glacés du verre et du cristal. Les plus lointaines poudroyaient comme un sable de diamants. Toutes ces pierreries infinies palpitaient d'une vie pleine de mystère, et leur splendeur naturelle, dépassant l'entendement et les sens, plongeait l'âme dans un trouble mêlé d'angoisse.

Le prince se rappela toutes les nuits pareilles qu'il avait vues, et le sens différent qu'elles présentaient à ses yeux d'enfant, ou d'adolescent, ou d'homme. Tout petit, il avait adoré les étoiles. Il ne voulait s'endormir que les rideaux ouverts, afin de les voir s'éteindre en ses yeux clos et se rallumer aux vitres s'il s'éveillait. Elles jouaient un très grand rôle dans ses rêves. Il voulut savoir comment elles s'appelaient; et son imagination travailla sur leurs noms bizarres : Vénus l'étonnait, confondue dans son esprit avec la déesse belle entre toutes des Grecs; la Grande

Digitized by Google

Ourse l'inquiéta, il chercha le fauve invisible traînant le lumineux Chariot; il eût voulu voir l'anneau de Saturne, et pensait souvent à l'Étoile Polaire, guide des voyageurs perdus.

Une ère d'indifférence avait succédé à cette période rêveuse. Mais comme aux jours d'adolescence, pendant la crise de puberté, elles étaient rentrées dans sa vie, les étoiles! Quand il étouffait de désirs et de honte, et qu'il cachait comme un mal l'amour qui le dévorait, quand sa timidité auprès des femmes le torturait, et qu'il parlait comme un bègue, en rougissant; quand il cherchait la solitude et s'enivrait de beaux visages et de formes nues s'évanouissant comme des ombres; que de fois, dans ces transports où l'âme des fleurs, l'eau qui coule, la robuste terre lui semblaient faire partie de lui-même, et que les sentant belles, adorables, il était comme ébloui de vivre; que de fois, dans les nuits douces, avait-il senti sur ses yeux la caresse amie des étoiles!

Elles lui apparaissaient radieuses, et non plus loin, tout près, telles que du haut des montagnes il eût pu les toucher. Il les baisait souvent des lèvres, à travers l'espace. Rien qu'à les voir, certaines fois, il éprouvait une extase qui lui gonflait le cœur et lui tirait les larmes. Mais d'autres fois il les haïssait, trouvant le monde vide et la vie atroce d'ennui : c'est qu'alors il craignait de n'être jamais aimé. Puis son culte se fit solitaire, et il n'aima plus, entre toutes les étoiles, que Cassiopée, parce qu'une jeune femme lui avait dit, au hasard, que c'était celle-là qu'elle préférait. Beaux, doux, grands enfantillages d'alors! Brume de songe et de rêve où l'on vit! Époque heureuse!...

Comme il en était loin, à présent! Ils s'étaient évanouis, les mirages. L'illusion qui le faisait vivre en harmonie avec les choses avait cessé. L'abîme s'était creusé entre le monde extérieur et l'homme. La réflexion constante, la redoutable analyse l'avaient peu à peu rendu distinct des êtres, retranché et isolé au centre de la création

Aussi maintenant se sentait-il seul, affreusement. Les fleurs, l'eau, la terre, le ciel et les étoiles, les bêtes familières, les créatures les plus chères, tout ce qui existait dans la nature existait en dehors de lui, avec indifférence. Qu'il vécût, qu'il mourût, qu'importait! Tout lui était étranger, et il était étranger à tout. Les froides étoiles pouvaient brûler limpides dans l'éther bleu, elles ne l'attendrissaient plus. Peut-être encore, par une vieille habitude, les associait-il à de passagères émotions, à de creuses et

Digitized by Google

stériles rêveries; qu'il se crût amoureux, et pour quelques instants renaissaient le mirage, la communion divine entre lui et le reste du monde; mais c'était pour s'évanouir bientôt, lui rendant plus cruelle la sensation de l'isolement, l'isolement atroce d'un être pensant qui chemine à travers l'inexplicable Vie.

Il songea alors à la princesse qui, dans sa chambre éclairée d'une veilleuse, reposait, le berceau de sa fille près de son lit. Pourquoi, si bonne, si pure, ne pouvait-elle le comprendre, ne pouvait-il tout lui dire? Pourquoi ne remplissait-elle son cœur qu'à demi? Et il sembla alors au prince que cette lettre qu'il avait écrite à Reynolds pour s'épancher ne contenait pas la millième partie de ce qu'il sentait et de ce qu'il eût voulu exprimer. Ah! tout dire à quelqu'un qui comprendrait, ami ou amie. Être deux et non plus seul!

Il devait être tard; tout dormait : on n'entendait aucun bruit. Et dans ce silence et ce sommeil des êtres, le prince se sentit plus cruellement, plus amèrement seul. Le fait d'exister et le poids de son âme consciente, pensante et sentante, l'écrasa tristesse.

« Ah! pensait-il, pourquoi les étoiles me laissent-elles si indifférent? Pourquoi éprouvé-je ce sentiment affreux d'isolement? Pourquoi ai-je acquis une lucidité cruelle sur moi-même et les autres? Où sont les illusions de ma jeunesse? Quelle triste chose d'avoir dépouillé le rêve à travers lequel la vie m'apparaissait comme en un mirage! Autrefois, l'idée d'être aimé par une jeune fille comme Frédérique m'eût grisé l'âme; elle me serait apparue comme un être surnaturel et suave, je n'eusse osé rêver d'effleurer le bas de sa robe. Et aujourd'hui, tout en l'aimant, certes! je ne puis oublier qu'elle est femme; je pense, comme un libertin, à la finesse de sa taille, à la rondeur de sa gorge, à ses hanches vierges, à son ventre d'enfant, à ses jambes, qui doivent être longues et fines comme celles d'une statue grecque. Ma pensée la dévêt, dénoue les lacets de sa robe, fait tomber la blancheur des batistes intimes qui voilent sa nudité, et elle m'apparaît, blanche, cachant de ses bras pudiques ses beaux seins, et tremblant toute, en un divin frisson épeuré. Pourquoi suis-je obsédé par ces images charnelles? Pourquoi mon rêve se matérialise-t-il? Le sentiment se serait-il usé en moi, et mon être ne vibrerait-il plus qu'aux sensations physiques et nerveuses? Serais-je devenu un jouisseur? »

Digitized by Google

Alors le prince pensa à son adolescence, à sa jeunesse austère, surveillée et comprimée, puis à la brusque réaction de jeunesse qui, à sa majorité, l'avait jeté aux folies et aux scandales; mais ce n'avait été qu'un feu de paille, le temps de jeter sa gourme. Et il avait pris, au grand étonnement de sa famille, qui le taxait d'originalité choquante, un genre de vie tout particulier. Se lier avec les plus grands artistes, faire ses amis de quelques-uns, s'entourer de chefs-d'œuvre, se jeter furieusement dans la musique, meubler son hôtel et ses maisons de campagne de rares et luxueuses antiquités, voyager beaucoup, peu fréquenter le monde, ne voir que qui lui plaisait, vivre, au dedans d'intimité et de recueillement, au dehors, de la vie intellectuelle et artistique de Paris, fut l'existence adoptée par le prince. En même temps, par une dualité curieuse, en cette nature éprise de hautes et nobles préoccupations, se manifestaient une sentimentalité et une sensualité ardentes; le prince était un féministe, un nerveux et impressionnable tempérament, que troublait la femme. Ses amours avec Louise de Vertumes, Rosa Lear, son mariage, l'aventure avec cette fille, Clara Bellie, son amour actuel pour Frédérique, sans parler de tant d'amours d'une semaine, d'une nuit ou d'une heure, de tant de rencontres brèves du cœur et du corps, étaient le contre-coup de cette nature amoureuse et passionnée. Seulement, le phénomène constaté par lui, avec un certain effroi, s'accomplissait réellement.

Les illusions et les mirages de la jeunesse envolés, peu à peu il se dépouillait de sa sentimentalité rêveuse et troublée; une sensualité égoïste et aiguë commençait à en prendre la place. En cela, de bonne heure, le prince vieillissait, blasé tôt, grâce à son immense fortune, sur toutes les joies coûteuses de la vie.

« Ah! pensa-t-il, ce qui s'est développé en moi outre mesure, c'est mon égoïsme; non l'égoïsme banal qui prend le meilleur morceau à table, joue des coudes et s'affiche dans la conversation avec un cynisme ingénu; mais l'égoïsme intellectuel, qui ramène toutes les pensées de l'individu sur lui-même, qui fait que l'homme analyse constamment, note tous les phénomènes de sa vie intérieure, se dissèque l'âme et borne là son horizon. C'est ce qui explique ma lassitude et mon ennui de moi-même. Je me connais trop et je me suis à charge. Et maintenant l'habitude prise de me regarder et de m'écouter penser, je ne puis plus y échapper, comme ces gens qu'une gastrite contraint à suivre, avec l'an-

Digitized by Google

goisse d'une obsession, la marche et les incidents de leur mauvaise digestion. Le seul remède serait de sortir de moi, de m'intéresser aux autres. Mais pour cela il faudrait avoir une volonté que je n'ai pas. Et même, est-il si facile de se changer à trente-quatre ans? Sortir de soi, oui voilà le seul remède ; mais rien n'est plus difficile. J'ai voyagé, mais, au bout de quelques mois, les paysages les plus beaux m'ont lassé comme une suite d'images coloriées. La musique, un temps, m'a bercé de ses vagues douces ou furieuses; mais mon manque d'abnégation, même alors, ne parvenait pas à me faire sortir de moi-même, complètement : et mon *moi* insidieux se recoquillait alors, comme un ver indestructible. L'amour? mais dépouillé d'émotion et de cette illusion qui rend la nature complice de vos joies et de vos tristesses, qui agrandit en quelque sorte la passion de la splendeur du ciel, de l'éclat des étoiles, de la beauté de la terre et des bois, de tout ce qui existe, parfums, chants, couleurs; l'amour, réduit à de charnels désirs, à une possession vide et désespérée, à ce qu'a de stérile et de torturant la sensualité morale et physique, est-ce assez?

« Est-ce assez pour que je fasse le malheur de la princesse, pauvre femme, qui dort sous le même toit que moi, près du berceau de notre petite souffreteuse ? Est-ce assez pour compromettre et perdre à jamais cette charmante Frédérique ?

« Mais je l'aime ! — Oui, mais pas pour elle. Car je ne supporterais pas l'idée qu'elle fût heureuse avec un autre. Ah ! triste égoïsme ! Je l'aime pour moi ! pour moi ! pour moi ! »

Cette nuit fut longue au prince d'Ancise; il dormit peu, et mal.

Le lendemain, il s'éveillait avec le spleen.

Il faisait un temps radieux. Le soleil se levait sur la mer qu'il incendiait d'or rouge. La pureté de l'air était admirable. Une brise très légère soufflait. Des oiseaux traversaient le ciel. D'autres, dans les arbres, chantaient. Des maçons, élevant une maison, et dont les silhouettes se détachaient sur l'azur, sifflaient et riaient. Toute créature se sentait heureuse de vivre. Et le prince n'éprouvait qu'une détresse infinie.

Ce recommencement de la vie, cette répétition monotone des actes et des habitudes de chaque matin, lui inspira un ennui horrible. Il se dit, avec angoisse, qu'il lui faudrait, comme hier, subir l'obsession de son propre visage, de ses propres paroles ; et jus-

Digitized by Google

qu'à l'idée de voir sa femme et d'embrasser son enfant, le rendit plus triste. Ce qui ne l'effrayait pas moins était de savoir qu'il fallait ressasser invariablement ses pensées, que rien de neuf, d'imprévu, ne jaillirait dans son vieux cerveau, qu'il resterait le même homme toujours ; et ainsi condamné à se subir lui-même, à s'entendre penser et à se sentir vivre intolérablement, il s'en prenait en haine et dégoût. Il eût voulu s'endormir des semaines, des mois, d'un sommeil de néant, ou mourir, ah ! mourir tout de suite, tant la souffrance lui était atroce, de ce cancer de l'âme, qui le rongeait.

Et le pis est qu'il ne trouvait point de causes dans son état moral ou physique, qui l'expliquassent, ce mal. Il venait par accès, s'en allait de même, laissant une impression si forte, que tout l'être en restait longtemps saturé d'amertume. Et il n'était point d'hygiène pour l'éviter, de médecine pour le guérir. Le seul remède eût été de ne point penser, et le prince, dans ces crises, recourait parfois aux stupéfiants du cerveau, bromures, chloral et morphine; mais le plus souvent ils étaient sans force contre la pensée vive, exaspérée, térébrante, douloureuse comme un nerf mis à nu.

Ah! penser alors, c'était bien le pire supplice! Avec une effrayante lucidité, Daniel d'Ancise voyait, à la lueur de sa conscience, la vanité de sa vie et l'inutilité de ses actes. Sa misère morale lui apparaissait, incurable. Qu'était-il? Et que valait il, lui, un des grands du monde par le nom et la richesse, un des princes heureux que la foule envie?

Formé dès l'enfance à toutes les délicatesses et à toutes les élégances, ayant reçu une éducation et une instruction excellentes, dont il n'avait su qu'à demi profiter, néanmoins supérieur au commun des hommes par les dons brillants, l'assimilation prompte de son esprit, toutefois qu'était-il de plus qu'un pauvre dilettante, incapable, si raffiné et intelligent qu'il fût, de créer quoi que ce soit, une peinture dont on se souvient, une figurine animée de vie, une page de musique originale, un de ces vers qui vibrent dans le cœur ?

« Je n'aurai rien fait, rien laissé de moi, pensa-t-il, je n'aurai été d'aucune utilité à personne. Un impuissant, voilà ce que je suis. Je suis incapable de créer une œuvre. Ah ! du moins, si je n'ai pas vécu pour les autres, que je vive pour moi-même, que je sois homme et que je sente, que j'agisse, que je vive ! Mais ce

Digitized by Google

spleen me paralyse, et je n'ai de force et de goût à rien... »

Alors l'image de Frédérique lui apparut ; et la face douloureuse, dans un grand étirement énervé, il tendit les bras, tant qu'il put, comme pour la prendre à travers l'espace.

## II

Le lendemain, dans l'après-midi, la famille Ylsée était groupée dans le salon et sur la terrasse : Frédérique et Wilkie, en amazones, prêtes à monter à cheval, celle-ci assise aux côtés de Mme Karlsen et lui parlant, celle-là nerveuse, jouant du bout des doigts sur le piano. M. Ylsée, en culotte et jambières, des éperons aux pieds, se renversait dans un grand fauteuil de paille en lisant son journal. Mitka jouait avec son singe familier Kali, une microscopique bête, au poil semblable à de la peluche verte ou à de la mousse, et dont la petite tête humaine, pas plus grosse qu'une noix, avait une expression de rêve douloureux et troublant. Zabeth brodait, dans un coin.

— N'est-ce pas que vous resterez ? dit Wilkie à Mme Karlsen.

Celle-ci caressa les boucles blondes de l'enfant et répondit :

— Juste le temps de trouver à Alger un logement qui me convienne.

— Mais pourquoi ? insistait Wilkie ; vous seriez très bien ici, je vous assure ; la maison est si grande. Dis-le-lui donc, Frédérique !

Celle-ci eut un geste vague d'approbation, cependant que Mitka, avec un sourire d'ironie qui pouvait s'adresser à Kali, continuait à agacer le petit singe, qui poussait d'aigres petits cris, Elle n'aimait pas Mme Karlsen.

— Non, disait celle-ci en souriant, j'ai trop mauvais caractère ; j'ai mes habitudes, voyez-vous. Et ma vieille Minna aussi. Nous vous gênerions ou vous me gêneriez. D'ailleurs, j'ai mes raisons pour habiter Alger.

— Vous êtes cachottière, dit Wilkie en boudant, et quand, vous serez malade, on vous laissera toute seule, dans votre trou. N'est-ce pas, Frédérique ?

Mitka parlait tout bas, en ricanant. Soudain, avisant tante Zabeth absorbée dans sa tapisserie, elle s'approcha sournoise-

Digitized by Google

ment et lui mit le singe dans le cou. La vieille poussa un cri et sursauta, toute pâle ; elle avait une horreur instinctive de cette bête. Alors Mitka, taquine, éclata de rire comme d'un tour excellent.

Wilkie devint rouge, ses jolis yeux enflammés d'indignation ; Frédérique énervée joua plus fébrilement, couvrant du bruit du piano le rire de Mitka.

Cependant, M. Ylsée avait jeté un coup d'œil inquiet par dessus son journal, et il annonça, pour faire diversion :

—Lord Lindsay est mort hier.

Le piano se tut.

— Il avait à peine trente ans, dit Wilkie à Mme Karlsen ; nous le connaissions bien, il était très malade.

— Qu'est-ce que ?... fit celle-ci qui avait mal entendu,

— Il est mort.

Il y eut un silence, au milieu duquel s'éleva une petite toux sèche ; c'était Frédérique qui, un mouchoir devant ses lèvres, était prise d'une quinte brève, comme quelqu'un qui a avalé de travers. Une chaleur rose montait à ses pommettes.

Son père, Wilkie et Mme Karlsen la regardèrent. Cette dernière dit :

— Vous êtes enrhumée, Frédérique ?

— Rien, j'aurai pris un peu froid avant-hier en revenant de vous voir.

— Et le docteur qui ne vient qu'après-demain, — dit Wilkie, les visites du docteur Simand ayant lieu deux fois par semaine.

— Ce n'est rien ! répéta Frédérique d'une voix sèche. Et en même temps, elle se sentit énervée, irritée à pleurer, par cette oppression éternelle, qui lui cerclait les côtes comme un corset d'acier ; et elle avait peur de passer pour malade, car il lui semblait que le prince ne l'aimerait plus.

Depuis avant-hier, elle ne pensait qu'à lui. Elle ressassait le souvenir de cette brève et douce rencontre, leur première. Elle en reprenait un à un tous les détails, s'en répétait tous les mots, en entendait toutes les intonations, en revoyait tous les gestes ; et son cœur bondissait. Elle sentait la tête lui tourner. Sa joie l'enivrait, une joie immense traversée d'inexplicables amertumes, de craintes sans cause, de défiances non formulées, puis cette joie seule la soulevait, comme grisée de vin ; alors il lui semblait que sa vitalité était décuplée, mais d'une façon morbide, et son exal-

Digitized by Google

tation ressemblait à celle qu'on a dans certains cauchemars. Elle s'étonnait aussi :

« Comme cela, se disait-elle, ressemble peu aux entrevues de roman. Nous ne nous sommes pas même dit : — Je vous aime. — Seulement les mots les plus simples prenaient un sens intense ! L'étrange émotion que j'éprouvais à voir devant moi, en chair et en os, le héros de mon rêve : il n'a pas changé ! Mon cœur l'a reconnu tout de suite, et a couru au-devant de lui.

« Et cependant je ressentais en le voyant un malaise étrange, qui venait sans doute de l'impossibilité de parler, de dire ce que j'éprouvais, de le questionner, de savoir s'il m'aimait, de nous épancher sans réserve. Mais ce moment ne tardera pas, puisqu'il est venu, lui ! Et pour qui serait-il venu si ce n'est pour moi ? La santé de la petite fille doit être un prétexte pour la mère. Ah ! encore ces étouffements ! »

Et, malgré ses efforts pour se contraindre, Frédérique de nouveau toussa. Elle rencontra le regard de Mme Karlsen, fixé attentivement sur elle, et pensa :

« Pauvre Léa, elle aussi est malade, elle n'a pris que du lait et n'a pas déjeuné. Comme elle a vieilli ! Elle a eu une sœur qui est morte d'une affection de matrice, je crois. Est-ce que... ? Non, ce serait trop horrible ! Elle n'aurait pas ce calme, ce sang-froid ! Mais pourquoi me regarde-t-elle ainsi ?... »

Et de son côté, Mme Karlsen, mécontente, réfléchissait, frappée du son étrange de la toux de Frédérique. Puis elle la vit si jeune, si éclatante de fraîcheur et de beauté, qu'elle se dit : « Non, je suis folle, c'est bon pour une vieille comme moi, la maladie. » Et elle sourit à Frédérique, avec une gêne, de la façon dont celle-ci la regardait.

Toutes deux craignirent que l'autre n'eût lu dans sa pensée. Simultanément, elles détournèrent la tête. Mais il leur resta une tristesse, de cette mutuelle intuition, qui avait traversé leur âme comme un double éclair.

A ce moment, Werner monta par l'escalier de la terrasse, et présenta à M. Ylsée une lettre, en disant à demi-voix :

— On attend la réponse.

Un instinctif regard jeté sur l'enveloppe par Frédérique et Mitka leur fit reconnaître le papier satiné dont se servait la danseuse. Frédérique baissa immédiatement les yeux, prise cette fois — pourquoi aujourd'hui plutôt que les autres jours ? — d'une petite

Digitized by Google

honte à voir leur père recevoir et lire ainsi devant elles une lettre de sa maîtresse.

— Bien, dit M. Ylsée, dites qu'il n'y a pas de réponse.

Cela voulait dire qu'il irait. Frédérique, qui en avait l'habitude, vit leur promenade à cheval écourtée, ou compromise. Mais M. Ylsée dit :

— Nous irons vers Alger, où j'ai affaire ; puis vous reviendrez seules, Werner vous suivra.

A ce moment, l'attention de tous fut attirée par Mitka, qui avait donné à Kali un bout de papier plié en forme de lettre, et qui se renversait, prise d'un fou rire, en voyant le singe, avec une gravité comique, parodier la façon dont M. Ylsée avait ouvert la lettre et l'avait lue.

M. Ylsée devint rouge, puis il préféra rire, et il se leva, un peu honteux. Frédérique était devenue pâle ; une haine subite, violente contre Mitka, lui serra les dents. Wilkie haussa les épaules, sans avoir compris, comme d'une bêtise.

M. Ylsée, penché à la terrasse, regardait et écoutait, par contenance : et justement, coïncidence inattendue, un pas de cheval sonna. M. Ylsée, reconnaissant le cavalier, s'écria :

— Voilà le prince !

— Le prince ! s'écria Mitka, et elle courut pour le voir, avec une sorte de curiosité brutale. Wilkie aussi s'était levée, et avait jeté un coup d'œil, mais sa délicatesse aussitôt la ramena à sa place, rouge et confuse, en regardant Frédérique. Celle-ci immobile, ressentait un grand malaise et une mauvaise honte, à l'idée que le prince allait la voir là, au milieu des siens, en famille.

## III

Eh bien, non, tout s'était passé de la meilleure grâce, et très simplement. Le prince monté, M. Ylsée et lui s'étaient fait un cordial accueil. Mitka avait été gracieuse et spirituelle, comme elle savait si bien l'être quand elle voulait se faire pardonner sa laideur et son infirmité.

— Vous alliez sortir, avait dit le prince : que je ne vous dérange pas.

De là à les accompagner, il n'y avait eu qu'un pas : et main-

Digitized by Google

tenant, ayant pris congé des autres, et supporté sans rougir le regard perçant de Mme Karlsen, déjà méfiante, Frédérique montait sa jument blanche Frieda, et c'était le prince qui, *comme autrefois*, lui avait tenu l'étrier. Lui maniait un superbe cheval noir, tandis que M. Ylsée, sur un pur-sang syrien, et Wilkie sur une ponette alezane, trottaient à côté d'eux.

Frédérique était heureuse !

Ce qui se disait autour d'eux, elle l'entendait comme un rêve, et elle n'était pas bien sûre que ce fût vrai. Cependant il lui sembla que le prince lui adressait la parole :

— Vous sortez souvent à cheval, mademoiselle ?

— Presque tous les jours, répondait-elle.

Et il ajoutait :

— J'aurai l'honneur, si votre père y consent, — M. Ylsée fit un geste empressé, — de vous accompagner quelquefois, en voisin. J'ai loué la villa Hastings.

— Ah ! les voleurs ! — s'écria M. Ylsée, sans lien apparent ; c'est qu'il songeait aux propriétaires algériens, dont il avait subi, comme tous les étrangers, les exactions exorbitantes.

Frédérique n'en put croire sa joie : si près ! Car les jardins de la villa Hastings étaient tout proches du leur, qu'ils côtoyaient, en un endroit ; et même un pavillon, à mi-distance des deux villas, s'élevait, sur un chemin de servitude commun. Frédérique savait bien ces choses, car, au moment de leur installation, ils avaient visité les deux villas et loué de préférence la villa Clives, plus petite et moins ruineuse. Aussi se réjouit-elle, quoique troublée bien davantage.

Et la conversation reprenant entre son père et le prince, elle examinait à la dérobée celui-ci, avec de ces regards qui paraissent ne pas voir et qui détaillent tout. Elle admirait son élégance à cheval, son air simple et son sourire. Puis elle entendit que son père annonçait pour le surlendemain une visite avec ses filles à la princesse, à laquelle il serait heureux d'être présenté. Peu après, il invitait le prince à venir sans cérémonie déjeuner avec eux, dans la semaine. Et tout cela se faisait simplement, naturellement, sans rien de romanesque, et cependant avec une grâce singulière, une facilité de vie qui enchanta Frédérique. Bientôt, comme le passage d'un enterrement les forçait à se dédoubler, et que M. Ylsée et le prince étaient restés en arrière,

Digitized by Google

Frédérique, qui avait l'oreille très fine, entendit son père dire au prince :

— Irez-vous au théâtre ?

Elle n'entendit pas la réponse ; et ce que dit son père ensuite, elle le perçut confusément. Cependant elle crut deviner que M. Ylsée parlait de sa danseuse au prince, et elle s'imagina qu'il devait lui proposer de souper avec eux, un soir. Elle se retourna vivement et vit le prince sourire ; elle ne sut s'il avait accepté ou non. Puis la gêne, le sentiment pénible qu'elle venait d'éprouver cessa. Cela ne devait-il pas arriver, tôt ou tard, entre hommes ? Et n'était-ce pas son intérêt que le prince et son père devinssent amis, ou au moins se liassent par cette vague franc-maçonnerie de plaisir qui, elle le pressentait, est celle qui unit le mieux les hommes ? Car elle était, hélas ! à la fois très instruite et très ignorante du mal. Mais, à la pensée de ces choses, une brusque réaction lui vint, elle eut comme un dégoût de la vie, et elle méprisa son père. Puis une lassitude singulière l'envahit, elle se sentit toute triste.

On était arrivé à une hauteur, d'où l'on voyait la mer et Alger, tout étincelant aux rayons du soleil. M. Ylsée s'écarta et dit :

— Je vous quitte. Venez-vous aussi à Alger, prince ?

— Mais... dit celui-ci, si vous le permettez, je raccompagnerai vos demoiselles.

— Eh bien, je vous les confie. Rentre tôt, mon enfant, — dit-il à Frédérique avec une attention tendre, — et prends garde à la fraîcheur.

Deux signes de main, deux jolis :

— Au revoir, adieu, père ! — Un shake-hand entre le prince et M. Ylsée, et celui-ci, au grand galop, s'éloigne.

— Vous êtes souffrante ? demande le prince à Frédérique avec intérêt.

— Non, rien, un petit rhume, répond-elle avec un ton dont elle perçoit la nuance de sécheresse et d'énervement ; et aussitôt elle sourit, toute détendue et amollie subitement : — Ce beau soleil m'a déjà guérie, dit-elle.

Et le prince comprend que le soleil n'y est pour rien.

Ils s'en reviennent lentement, suivis de loin par Werner ; et tous deux éprouvent un plaisir singulier à être ensemble, et cependant séparés par la présence amicale de Wilkie. Car le prince, lui aussi, a senti et partagé la communion qui existe

Digitized by Google

entre les deux sœurs, et l'enfant lui plaît, avec la jolie crânerie dont elle cravache sa bête sur l'épaule, et les regards tendres qu'elle jette à sa grande sœur.

— Tenez ! dit Frédérique.

Et elle montre au prince un merveilleux chemin, bordé d'oliviers lumineux, d'agaves épineux, d'étranges fleurs d'aloès, et tout jonché de taches de soleil et de feuilles d'ombre. Ils s'y engagent.

— J'aime ce pays ! dit-elle, en aspirant avec une sorte de sensualité ardente l'odeur des plantes échauffées.

— Oui, dit le prince, qui avait éprouvé la veille une impression contraire et hostile, — la campagne est belle ! — Et il le pensait, sincère dans sa contradiction, convaincu par la joie d'aimer.

A deviner la langueur et l'enivrement de la jeune fille, il éprouvait un plaisir de sympathie très grand, heureux lui aussi de ce moment si doux, où ils n'avaient même pas besoin de parler pour se comprendre, bercés au rythme de leurs chevaux au pas, caressés par la même lumière et les mêmes ombres, sentant confusément l'un et l'autre, sous ce chaud soleil d'hiver, le parfum tiède des plantes et la beauté exotique des choses.

Et cependant, dans l'instabilité de leurs désirs, ils eussent voulu s'entendre parler, parler eux-mêmes, agir, précipiter le cours de la vie, bien qu'un instinct secret les avertît que ce silence et ce calme charmant étaient ce qu'il y avait de meilleur.

Mais nulle puissance au monde n'aurait pu les empêcher d'échanger leurs regards et leurs sourires. Tout en servait de prétexte innocent, une caresse sur le col blanc de Frieda, un bondissement du cheval noir sous l'éperon, la rencontre d'un mendiant à qui l'on jetait une pièce d'argent, et même rien, point de motif, que le bonheur d'être ensemble.

Et les paroles vaines que l'on dit, impressions échangées, réflexions banales, étaient une cause de joie pour le prince et Frédérique, car elles se répercutaient d'échos en échos dans leur cœur, éveillant mille sensations qui bourdonnaient à leurs oreilles.

Et Wilkie ? Wilkie, d'un air très grave, conduisait sa ponette, ne détournant pas les yeux des oreilles pointues de l'alezane, comme quelqu'un de recueilli qui ne voit et n'entend rien ; mais elle devinait que le prince et Frédérique s'aimaient, que leur silence était plein d'amour, et Wilkie eût voulu ne pas leur être

Digitized by Google

importune. Si elle avait osé, elle eût piqué des deux en avant. Et par moments, la crainte de les gêner amenait des bouffées de chaleur rose à ses joues; elle avait peur alors qu'on ne s'aperçût qu'elle rougissait, et elle en devenait plus rouge encore. Puis elle se rassurait, elle avait un projet, et en attendant elle regardait, d'un air indifférent, d'un autre côté que les deux cavaliers. Il s'élevait dans son petit être d'étranges, de troubles réflexions : le prince lui paraissait très bien, puisqu'il plaisait à Frédérique, et cependant, il lui semblait qu'elle le préférerait plus jeune, sous les traits d'un bel adolescent. Mais peut-être qu'elle ne savait pas au juste ce qu'elle pensait, tant d'obscures, d'indéfinissables sensations passaient en elle. Elle prêta l'oreille. Sa sœur et le prince parlaient d'Antibes. Le prince disait :

— Ah ! j'ai pris ce pays en horreur depuis la mort de ce pauvre Fonbonne.

— C'était votre ami ? demanda Frédérique avec une inflexion de voix qui aime et qui plaint.

— Mon ami? Oui, quoique ce fût un enfant, dix-huit ans à peine. Et la plus belle intelligence, un cœur exquis, une âme merveilleuse, pleine de songes et de rêveries, un poète. Son nom, j'en suis sûr, aurait survécu : les vers qu'il a laissés sont les plus beaux entre ceux que je connais. La mort stupide a anéanti tout cela.

— Mais, demanda Frédérique,—non par une vulgaire curiosité, mais devinant qu'il serait triste et doux au prince de parler de ces choses, — comment cet affreux malheur... un accident, a-t-on dit ?

Daniel d'Ancise remua la tête.

— Non ? dit Frédérique.

— Pour tout le monde, oui ; pour nous, non.

Et plus bas :

— Fonbonne s'est tué.

— Ah !... dit Frédérique, le malheureux ! — Et sa voix s'émut, pendant qu'un éclair passait dans les yeux de Wilkie et qu'une expression de pitié glissait sur son visage.

— Oui, tué, reprit le prince, et la vie aurait pu lui être si belle ! L'avenir s'ouvrait devant lui ; il était jeune, beau et riche ; il avait, plus que le talent que tout le monde a aujourd'hui, l'étincelle du génie ; et il s'est tué ! le pauvre petit !

— Pourquoi ? demanda Frédérique angoissée.

Digitized by Google

Le prince baissa encore la voix :

— Pour une femme, qui ne l'aimait pas.

« Ah! pensa Wilkie révoltée, la méchante créature! » et ingénue, dans un cri du cœur :

— Mais, sa mère l'aimait, lui, n'est-ce pas ? Comment a-t-il pu ?...

Le prince ne répondit pas tout de suite, repris aux douloureux souvenirs, revoyant les scènes de désespoir où Mme de Fonbonne se tordait les mains, lui criant : « Rendez-moi Henri! rendez-moi Henri! »

Et s'arrachant à ce passé, il répondit avec un sourire triste :

— Sa mère l'adorait, mais il était comme fou, il ne s'appartenait plus; le sentiment qu'il éprouvait avait tout détruit en lui.

— Et... cette femme, — articula Frédérique avec une certaine répulsion, — qu'a-t-elle dit en apprenant sa mort?

— Rien, dit le prince, elle allait au bal, elle y a dansé toute la nuit; jamais elle n'avait ri ni causé plus gaiement.

— Elle n'avait donc pas de cœur! s'écrie Wilkie.

— Pas plus que votre dernière poupée, mis Wilkie.

— Oh! mes poupées, dit Wilkie piquée; puis elle rougit et se mit à rire.

— Ah! — dit Frédérique souriant, avec un frémissement dans le dos, — je ne peux penser sans souffrir à cette affreuse erreur! Penser que des parents, des amis ont pu croire que c'était vous qui étiez mort! Et la légèreté avec laquelle les journaux annoncent de pareilles nouvelles!

— Vous m'avez pleuré? — demanda le prince avec une tendresse cachée sous l'ironie du ton.

— Oui, dit gravement Frédérique.

— Pauvre Fonbonne! dit le prince.

Et il y eut un long silence très doux, que scandait seul le martèlement des fers des chevaux sur la route, et où Frédérique et le prince sentirent d'une façon aiguë et pénétrante le bonheur de vivre, et plus délicieusement encore, quand ils se représentaient le mort, retourné à la terre, et ne voyant, ne sentant, n'entendant plus rien de tout ce qui existait si beau, si radieux, si divin.

Un vent frais passa, le soleil disparut sous un nuage. Frédérique toussa. Le prince, se rappelant les recommandations de M. Ylsée, dit :



Digitized by Google

— Vous n'avez pas froid?

— Faisons un temps de trot, répondit-elle. Et, rassemblant leurs montures, ils partirent, s'enlevant sur la selle où ils retombaient, d'un mouvement élastique et cadencé. Pendant cinq minutes, personne ne parla. Frédérique, la première, ralentit l'allure et reprit le pas. Des palpitations l'étouffaient, son cœur lui faisait mal.

— Ah! cela fait du bien, dit-elle en souriant. Et elle se raidissait, toute rose, pour qu'on ne vît pas sa douleur.

Alors Wilkie, que son projet tourmentait, se décida.

— Nous ne serons pas rentrés avant une demi-heure. Je suis en retard. Je vais galoper jusqu'à la maison.

— Et elle appela Werner de la main.

— Qui te presse? demanda Frédérique étonnée, sans comprendre.

— Mais tu sais bien, miss Fowler m'attend, ma leçon de musique! Au revoir. Allons, Werner!

Et, saluant gentiment le prince, elle disparut au premier tournant; le galop des deux chevaux s'éloigna, tandis que le prince et Frédérique se regardaient, étonnés. Alors, s'apercevant qu'elle était seule avec lui, Frédérique rougit et pensa à rejoindre sa sœur, puis elle devina, subitement, la manœuvre de Wilkie et par quelle attention osée et touchante elle les laissait seuls; les sentiments complexes qu'elle en éprouva se peignirent si vivement sur son visage que le prince lui demanda :

— Qu'avez-vous?

Elle en prit son parti, et s'efforçant de rire :

— Savez-vous pourquoi Wilkie est partie?

— Non, dit-il, une leçon de musique?

— Elle n'en a pas, ce n'est pas vrai; elle est partie pour nous laisser seuls.

— Quoi, si femme déjà? demanda le prince souriant et trouvant le procédé joli.

— C'est qu'elle m'aime, dit Frédérique pensive; — allons!

— Vous avez donc peur de moi?

— De vous, non! dit-elle en hésitant, troublée. Et elle appuya le pommeau de sa cravache sur son cœur, où un point douloureux élançait.

— Alors, pourquoi nous presser tant? N'avons-nous donc rien à nous dire?

Digitized by Google

Frédérique ne répondit pas, tout émue.

— N'avons-nous rien à nous dire?

Elle secoua lentement la tête, avec un doux, un étrange sourire au coin des lèvres.

— Frédérique!... murmura le prince.

Ce seul mot renoua l'enchantement ancien. Elle sentit que son âme n'était plus à elle, et, avec une expression de langueur, elle regarda son maître, qui l'appelait.

Mais aussitôt quelque chose de bizarre et d'indécis passa sur sa figure : une subite, une atroce douleur physique lui crispait le cœur.

Le prince lui saisit la main et la sentit glacée :

— Vous souffrez?

Elle eut l'air un peu égaré, comme une enfant.

— Moi, je ne sais; non.

— Qu'avez-vous donc?

— Moi! et elle sentait en elle un vide immense, comme si son cœur n'avait plus de sang, et elle était prête à s'évanouir:

— Rien, dit-elle ; seulement, quelquefois, j'ai mal...

— Où donc?

— Là, et elle montra son cœur. — Ah! j'ai peur!...

Peur de quoi?

— Peur!...

Et une étrange angoisse dilatait ses yeux, comme si elle voyait quelque chose d'effrayant; puis, sentant que le prince lui secouait le poignet, elle lui prit et lui serra violemment la main.

— Cela passe... dit-elle au bout d'un instant.

Il crut comprendre, devina presque, avec la peur de la vérité :

— Frédérique, parlez donc! que sentez-vous?

Elle paraissait sortir d'un rêve et ne répondit pas.

— Frédérique! — et il l'enlaça comme s'il avait eu peur qu'elle ne tombât, — qu'avez vous? de quoi avez-vous peur?...

Alors, sans répondre, elle baissa la tête et se mit à pleurer.

Des associations d'idées, imprévues et singulières, vinrent au prince : il se rappela que cette colonie étrangère d'Alger compte presque autant de malades que d'hiverneurs ; une immense pitié le saisit. Que pouvait avoir Frédérique? une de ces maladies presque invisibles, qui couvent longtemps et souvent éclatent à

Digitized by Google

la poitrine, au cœur, et dans les nerfs peu à peu faussés et détraqués? Ah ! la pauvre enfant. Et il lui sembla que quelque chose de terrible avait passé, et que la vierge, dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, se flétrissait entre ses bras.

Alors, se penchant avec une volupté amère, il but sous les baisers les larmes qui coulaient de ses yeux.

— Chère, ne pleurez plus, vous me déchirez le cœur. Quelle folie ! Vous vous imaginez être malade? Vous ! allons donc ! est-ce possible !

Elle se redressa, et nerveuse et irritée :

— Moi, je me porte très bien, moi ! je le sais ; ce sont eux qui sont toujours après moi. Qu'est-ce qu'ils ont donc à me tourmenter, à m'examiner, à me soigner ? Ce sont eux qui me feraient croire des choses... Ils me rendent malade, — dit Frédérique d'une voix brisée.

— Qui eux ?

— Les autres !

Les autres : c'était son père, sa sœur, tous les siens, et le docteur Simand avec ses visites régulières.

— Avez-vous confiance en moi ? dit le prince. J'ai pour ami le docteur Roger. — Frédérique connaissait le nom de l'illustre praticien, dont la renommée était européenne.—Voulez-vous que «lui écrive de venir ? Il vous examinera, et mieux que personne il vous rassurera.

— Non ! s'écria Frédérique, non, je vous en prie, non !

Et on eût dit qu'elle avait peur, et qu'elle sentait déjà fixé sur elle le regard incisif et scrutateur de quelqu'un qu'on ne trompait pas.

— Je vous remercie, ajouta-t-elle plus doucement, songeant à la grâce généreuse de cette offre, qui eût dérangé pour elle un médecin, qui ne se déplaçait que pour les rois et les millionnaires.

Puis elle eut peur que tous deux ne fussent allés au delà de la vérité, tant s'effare vite la pauvre âme humaine ; et avec une gaieté feinte :

— Je suis folle, je crois ; j'étais si heureuse, je ne sais ce qui m'a pris. Vous devez me trouver ridicule. J'ai eu des contrariétés aujourd'hui. C'est la faute de Mitka, de mon père ! Si vous saviez comme certains jours je suis énervée au milieu des miens ! Je n'ai pas de mère, ma sœur aînée n'aime personne, mon père

Digitized by Google

vit chez sa maîtresse, ma tante Zabeth est une pauvre créature qui ne voit et n'entend rien. Il n'y a que Wilkie qui m'aime. Et je suis toujours seule.

— Et moi, Frédérique, ne suis-je pas là ?

— Vous ?... oh si ! mais tout cela ne vous intéresse pas, pardon !

Alors elle s'aperçut qu'il lui soutenait la taille de son bras, et ayant honte, elle dénoua doucement l'étreinte.

— Pourquoi croyez-vous que tout ce qui vous touche ne m'intéresse pas ? Vous ne m'aimez donc pas, Frédérique ?

Elle le regarda éperdument, et soudain se pencha toute en arrière, renversant la tête sur son épaule, afin qu'il l'abritât et la protégeât. Ému, il lui prit la tête et lui baisa la bouche. Défaillante, elle lui rendit ce baiser.

Alors lui, collant avidement leurs lèvres, respira et mordit sa jeune chair, but son haleine chaude, cherchant, avec une horrible et cruelle crainte, s'il sentirait en elle, hélas ! discrète ou aiguë, l'odeur de la maladie et de la mort.

Mais elle ne sentait que la vie fraîche et saine, le souffle de ses lèvres était pur.

« Illusion ! » pensa-t-il. Et il lui dit les douces, les éternelles paroles d'amour, celles qu'on a lues dans les livres et celles que le cœur le moins inventif trouve en ces instants. Et quand ils ne parlaient plus, ils s'entre-baisaient, pour oublier ce court et amer instant d'angoisse.

Ils se berçaient de l'illusion du bonheur, de l'oubli de la vie et de tout, au son de ces paroles vaines et au goût de ces baisers fugitifs.

Le rêve les enivrait de son mensonge.

Cependant, leurs chevaux, flanc à flanc et d'un rythme égal, les ramenaient vers la maison.

Paul Margueritte.

(*A suivre.*)

---

Digitized by Google

# LE VENDREDI SAINT

Beckson, je vous en prie, puisque nous sommes seuls, dites donc ce soir à maman votre histoire de l'abbé? Mais racontez-la bien, sans rien sauter.

— Très volontiers, fit le grand Beckson; et tandis que cette pauvre maman, qui était déjà, à cette époque, un peu dure d'oreille, rapprochait son bon vieux fauteuil, il commença posément :

Après votre guerre avec les Prussiens, j'étais à Paris, et j'y suis resté tout le temps qu'a duré la Commune, depuis les premiers coups de fusil du début jusqu'aux belles flambées de la fin. Voici dans quelles circonstances. Mon père, désireux de me rompre aux difficultés de la langue française — que je parlais cependant déjà couramment — m'avait placé comme interne, aussitôt la paix signée, dans une institution tenue par des prêtres, l'école Bourdaloue, qui se trouvait rue d'Assas, près des jardins du Luxembourg. Puis il était reparti pour plusieurs mois en Californie, où sans cesse le réclamaient ses intérêts. Tous mes condisciples m'appelaient : l'Américain. Nous étions seulement une vingtaine, presque du même âge; quelques-uns — des grands! — avaient treize ans comme moi. A vrai dire on ne se fatiguait pas de travail. Plus de pensums ni de retenues. Les journées s'employaient en récréations coupées de dérisoires études d'une demi-heure, pendant lesquelles on pouvait lire, ou dessiner des cartes avec des crayons de couleur. Moi, j'étais fort surtout pour ombrer les montagnes. Au réfectoire, permission de causer à voix basse, et la cuisine, pas trop mauvaise. Avec un de mes petits amis, je m'échappais souvent, et nous rôdions à l'infirmerie autour de la sœur Gracieuse qui nous donnait des pâtes pour le rhume. Quelles parties de barres et de ballon j'ai faites à cette époque! Ah la la! Les professeurs n'étaient pas sévères; pour mieux courir ils retroussaient leurs jupes, mettant à l'air sans honte leurs mollets de coton noir. Nous en riions...

Digitized by Google

Il y en avait un, l'abbé Fontaine, qu'on ne pouvait jamais attraper. C'était un bon temps...

Mais un jour, précipitamment, un élève quitta l'école; cinq, le surlendemain, partirent aussi; douze, dans les quarante-huit heures suivantes, rentrèrent au milieu de leurs familles. Un vrai sauve-qui-peut! A la fin de la semaine, nous n'étions plus que deux, moi et le fils d'un armateur. Puis un après-midi, celui-là comme les autres fut demandé au parloir, et emmené par un monsieur qui tirait sa montre à toute minute, dans la crainte de manquer l'avant-dernier train. Une voiture chargée de bagages les attendait à la porte. Ils s'y jetèrent, je restai seul.

Excusez-moi si je m'arrête avec trop de complaisance à d'aussi menus souvenirs, mais ces indestructibles futilités sont demeurées si vivantes en mon esprit, si solidement incrustées à cette histoire même, que je ne saurais les passer sous silence.

Une paix profonde envahit l'école vide, les cours muettes. Dans les salles d'étude, aux vitres dépolies éclaboussées de papiers mâchés, la poussière blanchissait les pupitres tailladés de coups de canif. Les vastes bâtiments, la veille encore assourdissants de tapage et de rires, semblaient à présent de laides casernes dépeuplées par la guerre.

Et je revois toujours le haut portique marron où pendaient immobiles, à côté du trapèze mélancolique, les cordes à nœuds pourries par les pluies. Depuis qu'on avait fermé à clef les dortoirs, je couchais près de l'abbé Blan, dans un étroit vestibule commandant sa chambre. Successivement, un sac de nuit à la main, étaient partis les autres prêtres : Monsieur le supérieur, et l'économe, et le directeur de la petite division, et le bibliothécaire... tous enfin. Il ne restait plus pour garder le pensionnat que l'abbé Blan, préfet des études.

Après m'avoir laissé dormir jusqu'à dix heures, chaque matin il paraissait à mon chevet, fourrageant les draps, crevant à coups de poing mon oreiller, chavirant mon lit, criant de sa joyeuse voix : « *Deo gratias!* Debout, grosse marmotte! »

Il n'avait pas tardé à quitter sa soutane pour revêtir des habits civils, qu'il portait sans nul embarras. Un complet havane, un souple feutre de même nuance, sur la poitrine une cravate molle à pois, telle était sa mise. Et à le voir avec ses trente ans vigoureusement sonnés, sa moustache courte, ses cheveux flottanis sous le chapeau à larges bords, vous eussiez juré quelque rapin

Digitized by Google

préoccupé de plein-air descendu des hauteurs de Vaugirard, en quête d'une *impression*.

Toute la journée nous sortions, flânant le long des trottoirs, nous passionnant aux étranges spectacles de la rue. A chaque pas l'on se heurtait à de sordides militaires à cache-nez, à barbes d'ivrognes, ayant, avec leur tunique sans boutons, tournure de dégradés; ou bien c'était des Vengeurs vermillon, des Faucheurs noirs, des Voltigeurs à plumes de coqs, des Enfants du Désespoir, zouaves de tréteaux, armée d'Afrique des Carrières..., toute une crapuleuse figuration grouillant et hurlant, ainsi que dans un drame patriotique du boulevard du Crime. Fréquemment, nous voyions aussi défiler des enterrements de gardes nationaux, qui surpassaient les cavalcades de la Mi-Carême. A la suite du char informe et lent, planté de rouges drapeaux qui claquaient au vent, se pressaient les généraux cousus et recousus de galons comme des laquais de tripots, les capitaines bottés à l'écuyère, à côté de femelles en madras bordelais, campées à califourchon sur des grands chevaux de gendarmes, qu'elles tracassaient et talonnaient sans relâche. Et des trompettes de quinze ans, frimousses imberbes, soufflaient la *Marseillaise* à pleins poumons. La foule saluait à l'excès le glorieux corbillard..., l'abbé Blan, lui, s'adossait au mur, tout contre, à cause de sa tonsure visible encore, il tirait son feutre, moi ma petite casquette, et nous sentions s'arrêter sur nous au passage plus d'un regard sympathique.

Les premiers temps s'écoulèrent sans que l'abbé fût inquiété. Prudemment il s'était muni de faux papiers, et sa situation pouvait au besoin s'exposer en deux mots : maître d'étude à quarante sous par jour, on l'avait laissé dans ce grand pensionnat avec le seul élève que ses parents eussent oublié de réclamer; il gardait donc le petit bonhomme, implorant aide et protection de la Commune, « assuré d'avance qu'elle saurait couvrir et faire respecter un fils de la libre Amérique! » D'ailleurs, son imperturbable sang-froid le tirait toujours d'embarras, et même on eût dit qu'il se complaisait, par une sorte de gaminerie, à courir au-devant du danger. C'est ainsi qu'en plein carrefour populeux il interrogeait les officiers, ergotant pour avoir le dernier mot dans les groupes, achetant avec ostentation le *Bonnet Rouge* ou le *Père Duchêne;* en public il prodiguait le mot : citoyen. Qui donc eût soupçonné dans ce *pur*, bravache et moqueur, le fervent et

Digitized by Google

modeste abbé des retraites, celui-là même que, chaque soir, je voyais de mon lit, veiller à genoux pendant des heures sur son prie-Dieu de bois, les mains jointes avec colère?

Nous prenions habituellement nos repas dans un mauvais petit restaurant de la rue de Rennes, rempli à toute heure de peuple et d'ouvriers en blouse qui trinquaient bruyamment, sans faire attention à nous. Le dessert était toujours le même, une pomme et trois noix... Je crois bien que la patronne, une gaillarde en tricot de laine, avait reconnu l'abbé dès le premier jour, mais sa figure était celle d'une brave femme, et chaque fois elle nous accueillait d'un sourire.

Or le quinze avril, qui était un vendredi..., le vendredi saint, comme nous étions attablés depuis un instant, nous préparant à déjeuner, plusieurs gardes nationaux qui buvaient à deux pas, parurent chuchoter entre eux tout à coup; ils envoyaient de notre côté des regards perfides, se frappant les cuisses, haussant la voix peu à peu, et soudain l'un d'eux s'étant levé, s'approcha en se dandinant, toucha de son gros index noir l'épaule de l'abbé qui demeurait sans broncher, absorbé à déchiffrer la carte poisseuse, et lui dit sur un ton de méchanceté câline : « Allons, ne nous fais pas poser..., t'es un corbeau? » — « Probable! » approuva un autre. Et un troisième : « Pour sûr qu'il en est! Qu'il ose donc dire non!... Allons, cause, dégoise.... on t'écoute! » Lui, n'avait pas bougé, pas fait un geste. Il les regarda en face, goguenard, haussa les épaules avec dédain, et gaiement il commandait : « Une tournée pour ces braves! » quand celui qui avait parlé en premier s'écria : « Non, pas de litres, la soif est morte, autre chose! Puisque tu régales, eh bien, paye du foie gras, et tiens-nous compagnie... Si je m'en rappelle, c'est aujourd'hui vendredi saint... Comme ça, pas d'erreur, nous verrons bien...

— « Ah! bravo! elle est bonne! bravo! applaudit la galerie. Hé... ça t'enfonce, Alphonse? Allons, fais gras, ou on te coffre! » Tous les consommateurs avaient quitté leurs chaises, se pressant autour de nous, les prunelles allumées, pour voir comment finirait la farce. Et un maçon joufflu, les bras croisés, affirmait en grasseyant : « Pas de danger qu'il y mette le petit bout de la langue... aurait trop la flemme de se damner à perpète...! »

Cependant, une énorme tranche de pâté venait d'être posée sur la table, — tenez, il me semble que je l'ai là sous les yeux,

Digitized by Google

ignoble, d'un jaune rance, bordée de graisse, avec une large truffe noire écrasée au milieu, et le couteau de cuisine à côté, sur le rebord du plat épais. — De toutes parts éclataient les paris : « Mangera!... Mangera pas! chaud là! » Soudain un silence de cave régna, pendant lequel on aurait entendu voltiger une toute petite mouche..., l'abbé avait pris le couteau. Il coupa un morceau, le mit dans une assiette..., et tranquille, il mangeait, un peu pâle, avalant sans hâte ni dégoût.

Après plusieurs bouchées, il se dressa, déclara d'un ton glacial : « Vous êtes contents?... » Et, se couvrant, me prenant par la main, il paya, puis sortit, laissant stupéfaits ses bourreaux.

Dans la rue, il n'ouvrit pas la bouche, et j'étais moi-même trop bouleversé pour oser lui adresser la parole. Le temps était doux, quelque part des musiciens ambulants jouaient une valse allemande, triste à déchirer le cœur: sur le trottoir opposé une femme estropiée mendiait; il traversa la rue pour lui faire la charité. Toujours en silence, nous rentrâmes au pensionnat, il monta l'escalier qui menait à sa chambre...; mais là, sur le palier, ses forces l'abandonnèrent brusquement, et il partit en impétueux sanglots, le front sur le mur, chancelant, aussi faible que moi. Il s'écriait au milieu de ses suffocations : « Mon Dieu!... C'est pour ce petit... qui m'a été confié... que j'ai péché! pardon! pardon! »

Puis, avec douceur, il me renvoya : « Va jouer, laisse-moi, va! » Je lui obéis, mais tout en bas, une fois descendu, je l'entendais encore qui s'accusait : « Un prêtre! un prêtre! Oh! le vendredi saint! »

Quelques jours après, nous quittions l'école pour nous réfugier chez des amis de l'abbé qui nous cachèrent jusqu'à l'arrivée des troupes versaillaises! Et j'ai fini mon histoire.

Ma mère paraissait fort émue. Exprimant à demi-voix un des poignants regrets de sa vie, elle soupira : « J'aurais bien aimé, moi, avoir un fils prêtre, pour me fermer les yeux, dire des messes... »

Alors je me vis forcé de la gronder.

« Petite maman, pas d'idées noires avant le whist! La lampe file! Je vous sucre... deux morceaux. Et puis, ne cherchez pas vos lunettes, elles sont sur votre nez! »

Henri Lavedan.

Digitized by Google

# CONTRE L'INEXACTITUDE

Je ne connais pas de moraliste qui ait fait un traité ou un chapitre sur l'inexactitude, peut-être parce que le sujet ne leur a pas paru digne d'eux. Mais, fussé-je seul et n'ayant d'autre autorité à faire valoir que la mienne, je n'en prendrai pas moins la plume, je ne dirai pas contre un vice, mais contre un défaut que je tiens pour plus important qu'il n'en a l'air, et que je regarde comme une véritable plaie dans les relations sociales, dans les assemblées ou réunions de tout genre, petites ou grandes, privées ou publiques, que l'objet en soit ou les affaires ou la science, ou la politique ou une entreprise et une œuvre quelconques.

Selon un vieil adage, l'exactitude est la politesse des rois; je tiens qu'elle doit être la politesse de tous, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, depuis le président de la République, — et nous en avons un qui est parfait en ce genre, — jusqu'aux plus humbles citoyens. Exact ou inexact, exactitude ou inexactitude sont des mots qui s'appliquent à bien des choses, à bien des qualités ou des défauts d'ordre différent, depuis les plus graves jusqu'aux plus légers. Il y a de l'exactitude ou de l'inexactitude dans les payements, dans les engagements pris, dans les promesses et les paroles données; là l'inexactitude est plus qu'un travers ou une mauvaise habitude, elle avilit, elle peut justement mener devant les tribunaux celui qui s'en rend coupable. Il y a aussi l'inexactitude dont souvent on se plaint, non sans raison, dans les renseignements, les comptes rendus, les descriptions, les bruits répandus, les nouvelles données; il y a enfin l'inexactitude dans les œuvres d'érudition, les citations tronquées, les indica-

Digitized by Google

tions fautives de tel ou tel texte que le lecteur va chercher et qu'il ne trouve pas. Je laisse de côté tous ces genres d'inexactitude pour m'en tenir à un seul, celui qui consiste à ne pas arriver à l'heure dite.

Cette inexactitude a bien aussi sa gravité. Sans compter d'autres conséquences fâcheuses dont je signalerai quelques-unes au cours de cette étude, que de petites misères, que de désagréments, d'ennui, d'impatience, et surtout quelle perte de temps pour ceux qui attendent ! Faites le compte de toutes ces demi-heures, ou même plus, que nous font perdre les retards des uns ou des autres, à chaque fois qu'un certain nombre de personnes doivent se rendre ensemble pour telle affaire ou telle délibération : quelle quantité de temps gaspillée ! Si le temps est de l'argent, comme disent les Anglais, quel gaspillage ne faisons-nous pas de cet argent dont chacun a sa propre part, mais part toujours bien petite, à cause de cette courte durée de la vie que la nature nous a si avarement mesurée ! Nous perdons sans doute le temps de bien d'autres manières, pour lesquelles je renvoie au traité de Sénèque, *De Brevitate Vitæ*, et à l'éloquent commentaire qu'en a fait Diderot. Mais l'un et l'autre, dans leurs analyses de toutes ces heures perdues et consumées à ne rien faire ou dans de futiles occupations, ont omis cette perte de temps qui vient de l'inexactitude, perte d'autant plus blâmable qu'on l'inflige aux autres, et non pas seulement à soi-même.

Je suis loin de penser que je n'aie encouru aucun reproche dans ma longue carrière, mais tout au moins suis-je assuré de n'avoir pas mérité celui d'inexactitude. Partout et toujours, à tous les rendez-vous, toutes les réunions, comités, commissions, sociétés, académies, j'ai toujours été exact. Mon unique tort a été d'arriver souvent avant l'heure. Du moins cette inexactitude par avance, qui n'est pas la plus commune, ne faisait-elle tort qu'à moi-même et non aux autres. Mais que de fois j'ai souffert du retard des autres ! Quel supplice d'arriver le premier et d'attendre une demi-heure sans voir arriver personne ! Comme on regarde la pendule, ou comme on tire sa montre, comme on s'agite fiévreusement, tantôt debout, tantôt assis, tantôt la jambe gauche sur la droite, tantôt la droite sur la gauche ! Que de peine pour contenir les marques de son impatience dans les bornes de la politesse !

Grâce aux loisirs qui m'ont été faits, je puis me promener dans

Digitized by Google

Paris. Au boulevard Italien, je préfère ordinairement les boulevards extérieurs, où je suis moins foulé et où j'ai moins peur d'être écrasé, tout en observant et en rêvant à mon aise. Je m'amuse à relever, chemin faisant, bien des choses qui ne sont pas toujours à l'honneur de l'édilité de Paris ou de ses habitants; j'observe les boutiques et même les enseignes, surtout les inscriptions ou devises qu'on lit sur quelques-unes.

Il n'y a plus guère d'enseignes figurées que celles qui sont encore promenées sur des chars dans Paris, et qui encombrent la voie publique. Parmi les enseignes écrites en plus ou moins grosses lettres, il en est aussi qui sont originales et qui même donnent à penser. Des restaurants ou des bals dits du « Progrès » se rencontrent près de toutes les barrières. Ce progrès prétendu, comme certains autres, ne laisse pas que de m'inquiéter et de faire naître quelques doutes dans mon esprit. Cela veut-il dire que ce qu'on y mange ou boit est plus sain et à meilleur marché? Cela veut-il dire qu'on y danse avec plus de grâce et de décence? J'en doute. Je vais plus loin, et voici un cabaret sur lequel je lis : « Au cabaret de mon père; » j'aime mieux l'enseigne du joaillier : « A la croix de ma mère. » Ici on vend, l'enseigne le dit, du lait pur, du lait naturel ou normal; vendrait-on donc ailleurs du lait qui ne serait pas normal? « Ressource contre la soif; » j'aime assez cette ingénieuse et charitable annonce d'un marchand de vin, quoique je l'eusse trouvée mieux à sa place sur une fontaine Wallace. Une boucherie, qui s'intitule boucherie fraternelle, me paraît de sinistre augure. Une brasserie des Finances me fait penser à ce qui se passe à la Chambre. Je m'arrête devant l'enseigne d'un marchand de parapluies, sur laquelle est inscrite : « Au déluge! » Cet industriel éhonté appelle-t-il donc de ses vœux le déluge pour faire aller son commerce?

Il va sembler qu'au lieu de me promener je m'égare et que j'ai tout à fait oublié mon sujet. Il n'en est rien cependant; je fais encore quelques pas, et j'arrive devant une petite boutique de blanchisseuse, sur laquelle je lis en grosses lettres : « A l'exactitude! » C'est là même peut-être que j'ai pris la première idée de cet article.

L'exactitude, voilà une qualité rare chez les industriels parisiens, même chez les blanchisseuses, et néanmoins particulièrement désirable pour ceux, comme il en est tant à Paris, qui n'ont pas plus de linge qu'il n'en faut, et qui se trouvent à court le di-

Digitized by Google

manche quand la blanchisseuse n'est pas venue le samedi comme elle l'avait promis. Si ce solennel engagement à l'exactitude n'est pas ici déplacé, il ne le serait pas davantage sur toutes les boutiques et tous les magasins, chez tous les fournisseurs et marchands de la capitale qui, en général, ne brillent guère par l'exactitude. Le bourgeois gentilhomme de Molière n'est pas le seul à maudire ce tailleur qui n'apporte pas au jour dit un habit promis et attendu. Il n'est personne qui n'ait eu à se plaindre d'ouvriers inexacts qui n'achèvent rien dans le temps convenu, d'un relieur, par exemple, qui a encore chez lui, après deux ou trois mois, les livres qu'il devait rendre dans huit jours.

Je passe, de ces inexactitudes de fournisseurs et de marchands à clients, à d'autres qui sont des manques aux convenances, des impolitesses entre gens du monde et dans les relations sociales. Il est coupable d'une faute de ce genre, le convive, fût-il un personnage de quelque importance, qui arrive en retard d'une demi-heure, après le quart d'heure de grâce. Qu'il est mal vu, depuis la cuisine, où le dîner brûle, jusqu'au salon, où les autres convives s'impatientent d'attendre ! Qu'il ne se laisse pas tromper par les bonnes grâces de la maîtresse de la maison : elle lui garde rancune dans le fond de son cœur. C'est presque un genre de se faire attendre; j'aime mieux l'Angleterre où, dit-on, on n'attend pas.

Les dîners ne sont pas les seuls rendez-vous à heure fixe où les convenances exigent l'exactitude; il en est de même de tous les rendez-vous, de toutes les convocations, quel qu'en soit l'objet, et de quelque œuvre qu'il s'agisse, de toutes les cérémonies, mariages ou enterrements, d'un spectacle même, lorsqu'on ne peut arriver à sa place qu'en faisant du bruit et en dérangeant tous les autres. J'approuve le public qui s'irrite justement et fait tapage quand le rideau ne se lève pas à l'heure dite. En vain lettres, billets, affiches, font des promesses ou des recommandations d'exactitude; en vain la convocation est-elle à une heure dite précise ou même très précise. Ces mots précis ou même très précis n'y font rien : les uns ne se pressent pas plus d'arriver et les autres de commencer. Que de mots dans notre langue ont ainsi perdu leur force, leur sens clair et net, leur valeur et leur autorité, par l'abus qui s'en est fait, semblables à de vieilles médailles dont le frottement a effacé l'effigie !

Je mets, par exemple, au défi un directeur de théâtre de faire

Digitized by Google

entendre au public qu'une représentation qu'il annonce la dernière est bien réellement la dernière, et qu'il ne faut plus compter revoir la pièce sur l'affiche. Après la dernière, n'y a-t-il pas la dernière sans remise; après la dernière sans remise, d'autres encore à la demande générale du public? De même, en dépit des plus pressantes formules, je ne sais comment il est possible, quelle que soit la gravité de la circonstance, de persuader les intéressés que c'est à telle heure précise qu'une réunion ou une séance quelconque commencera, et que chacun devra s'y rendre.

Il y a moins d'affaires à la campagne qu'à la ville; l'homme des champs n'a pas souvent des rendez-vous qui l'obligent à quitter ses travaux ordinaires; il a donc moins d'occasions d'inexactitude. Mais quand le cas se présente, jamais il n'arrive que bien longtemps après l'heure. Il ne sait ce que c'est que de se presser; l'heure n'existe pour lui — même quand il a une montre — que d'une manière vague et approximative; si on excepte celle que sonne l'*Angelus* de midi ou du soir, pour le repos et le dîner. *Tantôt* est, dans sa langue, un adverbe de temps indéterminé dont il abuse volontiers, et qui marque son peu de goût pour la ponctualité. Au lieu de fixer telle ou telle heure pour un rendez-vous, il se contente de cette formule du *tantôt* ou *sur le tantôt,* qui marque bien le vague de son esprit sur la mesure du temps. En effet, ce tantôt, dans sa merveilleuse élasticité, comprend plusieurs heures de l'après-midi, ou même l'après-midi tout entier. Le notaire aura donné rendez-vous à ces braves paysans à une heure après midi pour la signature d'un bail ou d'un contrat; ils ne viendront qu'à cinq heures. Il est vrai qu'une fois venus, ils ne s'en vont plus. Quant au maire, il les attendra avec son écharpe à la mairie, pour la célébration d'un mariage, pendant une heure tout entière ou même plus.

L'inexactitude dans les villes n'atteint pas sans doute les mêmes proportions. Mais si les retards accoutumés sont moins longs, combien ils se multiplient par le nombre des occasions, des affaires, des rendez-vous, des réunions, des séances auxquelles on doit assister! Faites l'addition de tout le temps perdu dans l'attente par ceux qui ont eu la conscience — je dirai presque la naïveté et la duperie, vu les habitudes du jour — de prendre au sérieux l'heure indiquée; quelle multitude de demi-heures! je néglige les quarts d'heure; quelle somme à porter au compte de

Digitized by Google

cette perte irréparable! Notez que, pour ces victimes de leur exactitude, la perte d'ordinaire se double; commencée plus tard, la séance se prolonge et finit plus tard; la demi-heure perdue au commencement devient plus d'une grande heure.

Pendant cette grande heure, j'aurais pu faire bien des choses que je n'ai pas faites, achever une correspondance pressée ou quelque autre travail laissé interrompu, j'aurais pu aller voir un ami malade, conclure une autre affaire, enfin, pour employer une locution vulgaire, je me serais fait moins de mauvais sang.

Non seulement il y a perte de temps, mais tout ce qui se fait se fait plus mal. Bien que les réunions se prolongent, quand elles ne sont pas à un terme fixe où chacun, l'heure sonnant, sans plus s'inquiéter de rien, se lève et s'en va, la discussion est troublée, écourtée et l'affaire mal examinée. Il faut reprendre ce qui a été déjà dit pour ceux qui viennent tard, il faut leur expliquer à nouveau ce qui a été déjà expliqué : ce qui n'empêche pas qu'ils ne sont qu'imparfaitement au courant de la question pour n'avoir pas été là au commencement, pour n'avoir pas entendu le pour et le contre. Ainsi les choses se passent dans un conseil de famille, dans une réunion d'actionnaires, dans une association de bienfaisance et dans une délibération quelconque. Est-il besoin de dire que plus l'objet de la réunion est important, plus l'inexactitude peut avoir des suites fâcheuses?

Les corps savants ne sont pas à l'abri de ces inconvénients. Pénétrons avec tout le respect voulu au sein d'une académie. Que de séances qui perdent de leur intérêt par l'absence ou par l'arrivée tardive d'un certain nombre d'académiciens! La salle ne se remplit que lentement, une demi-heure après l'ouverture de la séance et quelquefois plus tard encore. Le sort n'est pas enviable, de celui qui a le premier la parole! S'il vient de loin et si c'est un étranger, il s'était flatté d'avoir pour auditeurs d'un travail longtemps préparé tous les membres de la savante compagnie, et le voilà condamné à lire ou à parler devant quelques-uns seulement, devant des fauteuils vides. Bien souvent ceux qui manquent sont ceux qu'aurait peut-être le plus intéressé son mémoire, ceux qui l'auraient complété par d'utiles observations et qui auraient provoqué une intéressante discussion dans l'académie. De combien se réduisent les deux heures, durée réglementaire de la séance, par les retards qui sont dans les habitudes de plusieurs?

Digitized by Google

Dans une circonstance récente, je me suis permis, quoique le sujet fût délicat, quelques observations polies et timides, sur un ton de plaisanterie plutôt que de reproche, touchant ces inexactitudes. J'ai divisé les membres d'une certaine académie en trois catégories, d'après l'heure habituelle à laquelle, les uns après les autres, ils viennent prendre séance. Il y a d'abord les académiciens de la première demi-heure, les plus zélés, mais de beaucoup les moins nombreux; il y a ensuite ceux de la seconde demi-heure, qui font à peu près la majorité, et enfin les moins diligents, ceux de la troisième, qui n'arrivent qu'un peu avant la fin de la séance. Mes confrères ne m'en ont pas trop voulu de ce badinage, de cette sorte de petite mercuriale à leur adresse; mais je ne me suis pas aperçu qu'ils en soient devenus plus exacts. D'ailleurs, pour être juste, ils ont plus d'une excuse, il faut en convenir, à faire valoir en leur faveur : l'heure n'est pas commode et dérange toutes les habitudes des autres jours de la semaine. Pourquoi ne s'avise-t-on pas, ce qui serait bien simple, de la changer ? Il est vrai que, quelque heure qu'on adopte — je ne parle pas ici seulement des académiciens — il y aura toujours des retardataires. Pour quelques-uns, c'est une incorrigible habitude de venir après l'heure, quelle qu'elle soit. Toutefois, parmi toutes les diverses classes de gens inexacts auxquels je fais la guerre, ce sont encore les hommes de lettres et de science qui méritent le plus d'indulgence; quelques-uns sont retenus dans leur cabinet par quelque travail, par quelque recherche de haut intérêt qu'ils voudraient achever, ou bien ils sont retardés en chemin le long du quai par un objet, un livre, une gravure, un tableau qui a piqué leur curiosité. La contemplation d'un insecte, l'enterrement d'une fourmi suffisaient pour arrêter La Fontaine sur son chemin et le faire toujours arriver trop tard à l'Académie comme au dîner.

Je n'aurai pas la même indulgence pour ceux dont l'inexactitude peut avoir des conséquences plus graves, et pour qui ce n'est pas seulement une convenance, mais un devoir d'être à leur poste à toutes les séances, depuis le commencement jusqu'à la fin. J'ai ici en vue MM. les sénateurs et les députés, qui, non seulement ont un devoir civique de premier ordre à remplir, un mandat impératif de leurs électeurs en fait d'assiduité et d'exactitude, mais qui, en outre, sont payés pour le remplir. J'ajoute aux



Digitized by Google

députés les conseillers de Paris, qui se sont alloué une indemnité à eux-mêmes, contrairement à la loi.

Les absences et même les inexactitudes dans les assemblées politiques sont d'autant plus graves qu'il s'agit là de plus grands intérêts pour le pays tout entier. Quelle faute, dans un vote important, d'arriver après le scrutin fermé, ou même après quelque discours qui, s'il eût été entendu, aurait pu amener un changement d'opinion ! Je sais bien que les amis, les voisins votent, aux lieu et place des absents, quelquefois même contre leur gré, pour dissimuler leur absence ou grossir le nombre de leurs voix. C'est là un prodigieux abus, déjà plus d'une fois signalé, mais toujours vainement, sans doute parce que tous y sont intéressés, en raison de leur inexactitude ordinaire, ceux de la droite comme ceux de la gauche, pour en prendre à leur aise avec les obligations de leur mandat et pour que les électeurs ne s'aperçoivent pas qu'ils font l'école buissonnière.

Quelle plus grande dérision cependant de tout ce qui se dit et se répète sur les prétendues lumières qui jaillissent de la discussion ! Est-il possible d'en témoigner plus de mépris qu'en permettant à un autre de voter pour soi, sans tenir nul compte de la force imprévue de certains arguments et de la tournure que peuvent prendre les choses dans le cours des débats parlementaires ?

Plus le nombre des votants est restreint, plus le vote d'un seul peut importer pour une décision, et plus l'exactitude et l'assiduité sont obligatoires. C'est ce qui arrive dans les commissions, et particulièrement dans la plus importante de toutes, la commission du budget. Tel député qui, pour se donner du crédit auprès de ses électeurs et auprès des ministres, a non seulement accepté, mais sollicité d'en faire partie, une fois nommé n'y paraît pas, ou seulement de loin en loin, et prolonge sans scrupule sa villégiature, pendant que la commission a pris ou repris ses séances.

Je ne serais pas véritablement un moraliste si, après avoir fait le procès de l'inexactitude, je n'indiquais, avant de terminer, quelques-unes de ses causes et aussi quelques remèdes pour la combattre. Il est deux genres d'inexactitude : l'une presque inconsciente, par mégarde, par intermittence; l'autre habituelle et enracinée. De la première, avec un peu de bonne volonté, il ne serait pas difficile de se corriger. Je ne lui vois d'autres causes

Digitized by Google

que la distraction, l'oubli, une mauvaise distribution de son temps, un peu de paresse et de flânerie. Vous êtes oublieux et distrait? à défaut d'autre mémoire, faites-vous en une de papier, comme dit Montaigne; ayez sous les yeux quelque calepin où chaque affaire et rendez-vous de la journée soient marqués avec l'heure et le lieu. Réglez mieux votre temps, et vous pourrez suffire à tout. Mettez, s'il le faut, moins de temps à votre toilette, mettez-en moins aussi à votre déjeuner ou à votre dîner, et levez-vous un peu plus tôt. Risquez-vous d'être en retard, comme l'horloge qui sonne vous en avertit en chemin? pressez le pas et arrivez à l'heure, dussiez-vous être quelque peu essoufflé.

Le second genre d'inexactitude est de guérison moins facile. Ici, ce qui domine, c'est le sans-gêne, c'est l'habitude de ne s'occuper que de soi, partout, toujours et en toutes choses.

Quels ne sont pas les progrès parmi nous de cette tendance égoïste à en prendre de plus en plus à son aise, avec les convenances sociales, avec la tenue qui serait de rigueur, et, ce qu'il y a de pis, avec ses propres fonctions? On en prend surtout à son aise avec le temps des autres, c'est-à-dire qu'il n'est pas d'inexactitude dont on se fasse le moindre scrupule! Ceux-là, n'espérez pas les convertir par des considérations morales sur les égards qui sont dus aux autres ni sur le préjudice dont ils sont cause. Le seul remède est de faire en sorte qu'ils en soient eux-mêmes plus ou moins victimes.

Il n'est pas besoin de prêcher contre des inexactitudes emportant avec elles une peine immédiate; la leçon est au bout. Vous voulez faire un voyage : le chemin de fer, qui a le mérite d'être exact, vient de partir quand vous arrivez à la gare. Vous voilà obligé d'attendre plusieurs heures ou de revenir le lendemain; il y a gros à parier que, cette fois, vous viendrez à l'heure.

Mais il n'en est pas de même de toutes les inexactitudes; la plupart, de leur nature, ne sont préjudiciables qu'aux autres et nullement à qui s'en rend coupable, à moins, toutefois, que quelque peine plus ou moins sensible y soit attachée. Ainsi, sans une sorte de tolérance et de relâchement, il n'y aurait pas dans les administrations tant de fonctionnaires ou employés qui sont en retard à leur bureau, à leur poste, tant de laisser-aller de leur part au détriment des affaires et du public. Que les chefs d'abord donnent l'exemple, puis que les blâmes et les réprimandes

Digitized by Google

viennent, si l'exemple ne suffit pas. Après les réprimandes, il y a les amendes, les retenues, les disgrâces.

Ne pourrait-on soumettre à une pareille discipline nos députés et nos sénateurs ? Dans toutes les assemblées et sociétés qui ont des jetons de présence, il serait juste et salutaire de n'en pas donner à ceux qui n'arrivent que vers la fin et de fixer une heure à laquelle le registre serait clos. Qu'un pareil règlement soit établi dans les deux Chambres, je suis persuadé que cette mesure aurait plus d'efficacité que les plus beaux discours. Qu'on prenne l'habitude, comme en Angleterre, de se mettre à table à l'heure dite, que les retardataires aient à souffrir du retard, selon ce dicton vulgaire : *Tarde venientibus ossa,* j'imagine que le nombre des convives en retard sera moins grand.

Malgré toutes ces exhortations et malgré ces petites mesures disciplinaires, je ne me flatte pas d'arrêter un mal qui semble entré très avant dans nos mœurs. J'ai cru néanmoins devoir l'attaquer, et même avec une certaine vivacité, parce qu'il est plus gros qu'il n'en a l'air d'inconvénients de diverses sortes et de divers degrés. N'eussé-je converti qu'un bien petit nombre, n'eussé-je diminué que de quelques heures cette somme énorme de temps perdu, faute d'exactitude, je ne me repentirais pas d'avoir lâché bride à ma mauvaise humeur contre les gens inexacts. Bon nombre même m'en sauront gré qui, comme moi, ont eu plus ou moins à en souffrir.

En résumé, si l'inexactitude n'est pas le plus grand des maux, elle est assurément un mal, et si l'exactitude n'est pas une vertu, elle est au moins, comme on le dit de la propreté, une demi-vertu. A la suite de devoirs plus importants, je sollicite une petite place pour elle dans les traités de morale pratique.

Francisque Bouillier,

de l'Institut.

Digitized by Google

# REQUIES

Comme un morne exilé, loin de ceux que j'aimais,
Je m'éloigne à pas lents des beaux jours de ma vie,
Du pays enchanté qu'on ne revoit jamais.
Sur la haute colline où la route dévie,
Je m'arrête et vois fuir à l'horizon dormant
Ma dernière espérance, et pleure amèrement.

O malheureux! crois en ta muette détresse :
Rien ne refleurira, ton cœur ni ta jeunesse,
Au souvenir cruel de tes félicités.
Tourne plutôt les yeux vers l'angoisse nouvelle,
Et laisse retomber dans leur nuit éternelle
L'amour et le bonheur que tu n'as point goûtés.

Le temps n'a pas tenu ses promesses divines.
Tes yeux ne verront point reverdir tes ruines ;
Livre leur cendre morte au souffle de l'oubli.
Endors-toi sans tarder en ton repos suprême
Et souviens-toi, vivant dans l'ombre enseveli,
Qu'il n'est plus en ce monde aucun être qui t'aime.

La vie est ainsi faite, il nous faut la subir :
Le faible souffre et pleure, et l'insensé s'irrite ;
Mais le plus sage en rit, sachant qu'il doit mourir.
Rentre au tombeau muet où l'homme enfin s'abrite,
Et là, sans nul souci de la terre et du ciel,
Repose, ô malheureux, pour le temps éternel !

LECONTE DE LISLE,
de l'Académie Française.

Digitized by Google

# FIN DE RÊVE[1]

(*Suite*)

## VIII (*Suite*)

Après avoir hésité une seconde, Morgan venait s'asseoir devant la petite table, et, tirant de sa poche un paquet de notes et de papiers, les disposait devant lui.

Il commença par remercier ses électeurs d'être venus si nombreux à cette réunion qu'il aurait sans doute provoquée lui-même si on ne lui avait rendu le service de pourvoir à ce soin. « Il était heureux de l'occasion qu'on lui avait offerte d'aborder la discussion publique des calomnies semées contre lui. Il ne fallait pas s'y tromper d'ailleurs : bien qu'un journal d'opinions avancées eût particulièrement contribué à les jeter dans la circulation, ces calomnies n'étaient au fond qu'une de ces basses manœuvres auxquelles les réactionnaires, dignes élèves des jésuites, ont coutume de se livrer, sans craindre d'employer les voies obliques et détournées pour en assurer le succès... »

Il s'exprimait avec précision et clarté, mais sans chaleur, sans flamme, sans action oratoire. Il avait si bien pris, depuis des années, l'habitude de se contenir, de refouler au plus profond de son être intime tous ses sentiments, de se refuser à lui-même le droit de les manifester, de quelque manière que ce fût, qu'à ce moment critique où il aurait dû — ainsi que son frère le lui avait recommandé — se donner tout entier, prendre son âme même et

(1) Voir les numéros des 10 et 25 janvier, 10 et 25 février, et 10 mars 1890.

Digitized by Google

la jeter frémissante sous les yeux de ce peuple, Morgan ne sentait vibrer en lui aucune émotion communicative et se heurtait à sa propre impassibilité, avec l'irritation sourde d'un homme frappant en vain sur un caillou pour en faire jaillir l'étincelle absente.

Les phrases se succédaient, correctes et froides, sans qu'aucune d'elles fût lancée avec ce nerf qui fait que la parole humaine porte comme une flèche. « A quoi tendent au fond ces accusations? A jeter le discrédit sur un représentant du peuple dont les opinions n'ont jamais cessé d'être républicaines. Peut-être même vise-t-on plus haut; peut-être cherche-t-on à compromettre le grand citoyen qui dirige d'une main si prudente, si ferme et si habile, le parti républicain! Quels que soient les mobiles auxquels ont obéi les hommes qui ont entrepris cette campagne de basses dénonciations et d'injures, et si vaines que soient leurs imputations, le moment est venu d'en faire justice, car elles sont intolérables pour un honnête homme... »

L'assemblée avait jusqu'alors écouté avec calme. Ces derniers mots soulevèrent quelques protestations ironiques, et un murmure de mécontentement courut dans la salle.

— Attention! dit Farjasse, je sens l'orage.

Les amis de Morgan crurent bien faire en opposant une manifestation de sympathie à ces premiers symptômes d'hostilité : ils se mirent à applaudir. C'était une imprudence et une maladresse. La foule se crut provoquée et répondit à cette bravade par des protestations plus vives. L'autre parti riposta par de nouveaux applaudissements, et le tapage commença.

Pâle, mais très maître de soi, Morgan, à plusieurs reprises, essaya de reprendre la parole sans parvenir à se faire écouter.

— Ah! mon Dieu! s'écria tout à coup Thérèse, qu'est-ce que cette femme va faire?

Aurélie venait de se lever. En la voyant se dresser sur l'estrade, avec sa haute taille, ses deux bras étendus comme pour une invocation, son air inspiré de prophétesse, on comprit qu'elle voulait parler, et l'intérêt qu'excitait cette intervention inattendue fit diversion au tumulte.

— Citoyens, dit-elle, laissez parler librement le bandit!

Ces mots, jetés avec une expression de haine et de mépris qu'il est plus aisé d'indiquer que de rendre, déterminèrent une explosion d'allégresse féroce, des ricanements, des clameurs

Digitized by Google

sauvages, des : « Bravo! Aurélie! » dans lesquels on sentait vibrer l'amour ardent de la multitude pour cette femme. Quelqu'un cria : « A la porte, la pétroleuse! » Elle ne parut même pas entendre, mais le vacarme redoubla, et il ne fallut pas moins que l'intervention du général Hugues, unissant ses efforts à ceux de la Cantinière, pour que Morgan pût reprendre le fil de son discours.

Il discutait maintenant les imputations énoncées dans le questionnaire dont le président avait donné lecture au début de la séance : protection occulte accordée à la Godefroy, trafic de charges publiques, de décorations, pots-de-vin reçus, tripotages de toute nature, spéculations éhontées, bénéfices réalisés sur de scandaleux coups de Bourse, etc.

« Tout cela, disait-il, était faux, et de ce grand appareil de diffamation, qu'on avait savamment machiné contre lui, plus rien ne resterait debout au jour prochain où les diffamateurs, sommés de produire leurs preuves devant les tribunaux où il allait les traîner, seraient obligés de reconnaître qu'ils n'avaient pas à alléguer un seul fait qui supportât l'examen... »

Pour soutenir ces affirmations hardies, il aurait fallu que Morgan conservât l'assurance hautaine dont il avait fait preuve au début de la séance. Malheureusement, depuis la violente escarmouche qui s'était engagée entre ses partisans et ses adversaires, depuis surtout qu'il avait vu ces centaines de spectateurs trépigner et hurler d'enthousiasme à la foudroyante apostrophe d'Aurélie, Morgan se sentait en proie à un malaise vague, et ses nerfs avaient reçu, de cet incident tumultueux, une si violente commotion, que sa présence d'esprit, son sang-froid, son audace ordinaires, l'abandonnaient peu à peu. Les explications qu'il donna sur quelques-uns des faits incriminés parurent embarrassées et peu probantes. Une tirade patriotique qu'il risqua, et qui aurait peut-être enlevé la salle, si elle avait été lancée avec plus de conviction, lui valut seulement cette apostrophe : « Tais-toi donc, Yankee! »

— Il est perdu! dit tout bas Farjasse à l'oreille de Thérèse.

Des gouttes de sueur perlaient à ses tempes. A de certains moments, on sentait qu'il faisait un immense effort pour trouver des accents de sincérité, de beaux élans d'indignation, des gestes pathétiques. Et il en aurait fallu, pour saisir cette foule aux entrailles, la dompter de haute lutte, — comme on dompte

Digitized by Google

cheval rétif en labourant ses flancs et en broyant ses mâchoires. Mais cet effort restait impuissant : le coup d'aile, la belle envolée d'éloquence qui pouvait tout sauver encore, ne venait pas. Comme Jacob aux prises avec l'ange, il se débattait en vain contre quelque chose de mystérieux et de plus fort que lui ; et ce fardeau qui l'accablait d'autant plus qu'il se raidissait davantage pour le secouer, c'était la réprobation publique qu'il sentait maintenant peser sur sa tête d'un poids écrasant. Homme de lutte, et de nature vaillante, il ne s'abandonnait pas cependant, et toute son énergie révoltée se défendait désespérément contre cette étrange paralysie qui le gagnait. De l'orchestre, on voyait les veines de son cou et de son front se gonfler, se tendre comme des cordes. Un tremblement agitait ses doigts qui se crispaient comme pour déchirer le tapis de la table. Sa voix devenait rauque, ses développements pénibles et incohérents. Une planche de salut lui restait, à laquelle il essaya de se ressaisir — cette attestation du syndic des agents de change, argument décisif qu'il réservait pour la fin et qui devait achever la déroute de ses adversaires. Malheureusement, cette pièce importante fut introduite dans le discours d'une façon gauche, qui lui fit perdre la plus grande partie de sa valeur démonstrative. Des : « Oh! oh! » de surprise, d'ironiques ricanements d'incrédulité l'accueillirent, auxquels les amis de Morgan, découragés eux-mêmes, opposèrent seulement quelques grêles applaudissements. Alors il parut renoncer à la lutte, balbutia encore, au milieu d'une indifférence glaciale, quelques mots qu'on entendit à peine, puis on le vit ramasser avec une précipitation fébrile ses papiers, se lever, regagner sa place et se laisser tomber dans son fauteuil comme un homme épuisé.

Caché au fond de la loge, Costalla disait avec désespoir et colère :

— Pas un accent ému, pas un cri du cœur, pas ombre de talent, rien, rien, rien!... Ah! s'il était innocent, ce n'est pas ainsi qu'il se serait défendu, le malheureux!...

Et l'air morne de ses amis lui disait trop clairement que ses paroles traduisaient avec exactitude leur propre sentiment.

Comme il se levait pour sortir et entre-bâillait déjà la porte de la loge, on entendit une voix qui demandait la parole.

— La parole est au citoyen Marius Vidalin ! proclama le président.

Digitized by Google

Sans rien dire, Costalla referma la porte et revint prendre sa place.

— Pourquoi ne t'en vas-tu pas? demanda Thérèse. Ce vilain petit monsieur n'a évidemment à dire que des choses pénibles pour toi...

— N'importe... je veux l'entendre.

Debout, devant la table, Marius commençait à parler. Les premières phrases se perdirent un peu dans le bruit des commentaires que le public échangeait encore sur le discours de Morgan. Mais une minute s'était à peine écoulée, que le silence — un silence de surprise, de curiosité, d'attente presque anxieuse — régnait dans la salle.

— Le gredin a de l'autorité! dit Farjasse.

De l'autorité! oui, c'était bien cela. Ce petit homme, maigre et pâle, dont l'apparition avait presque fait sourire quand il s'était dressé pour demander la parole, possédait ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui impose l'attention. Était-ce la voix sortant de ce corps chétif, — cette voix pleine et mâlé qui avait quelques mois auparavant étonné et troublé Thérèse Gautier par sa ressemblance avec une autre voix bien connue d'elle?... Ou bien ce masque étrange, cette attitude hautaine, ce geste impérieux ?... Tout cela sans doute contribuait à subjuguer la foule. Mais ce qui la suspendait, frémissante, aux lèvres de cet inconnu, c'est l'accent de sincérité profonde, la violence âpre et contenue de ce langage, la flamme de ces yeux, la passion intense — reflet de l'ardent foyer intérieur — qui, dès les premiers mots, avait transfiguré ce dur visage de sectaire.

« Citoyens! disait-il, vous venez d'entendre la défense de l'inculpé. Nous l'avons accusé, nous l'accusons encore d'avoir trafiqué de son mandat, vendu ses recommandations, sa protection, toutes les faveurs de l'État, dont il dispose. Il n'a répondu que par de vagues dénégations équivalant, avec la franchise en moins, à des aveux... »

Et, passant en revue les différents faits de vénalité ou de corruption, il se mit à détruire pièce à pièce tout le plaidoyer que venait de prononcer Morgan. Surprise par cette argumentation sobre et serrée, d'une vigueur et d'une logique impitoyables, la foule écoutait avidement.

« ... Voilà l'homme, citoyens, qui vient d'oser vous dire qu'il n'a rien fait pour démériter de votre confiance! Le misérable,

Digitized by Google

en effet, se croit sûr de l'impunité. On a trouvé un nom à jeter en pâture à l'indignation publique, celui du général Ayguebelle, et l'on s'efforce de faire peser sur ce coupable moindre la responsabilité d'infamies anciennes ou récentes commises par un plus grand coupable, — celui-là même que votre protestation unanime a dû rappeler à la pudeur, quand il parlait tout à l'heure de sa conscience..... »

Des applaudissements éclatèrent.

— Ah! dit Costalla avec amertume, ils ont raison d'applaudir!... Quelle véhémence, quelle force, quel don prodigieux!...

Il accompagna ces réflexions d'un soupir, et, se renversant dans un fauteuil, resta un instant immobile, le regard vague — perdu dans une rêverie dont Thérèse suivait tristement l'ombre sur le front de son ami.

— Veux-tu que je te dise à quoi tu penses? lui demanda-t-elle tout à coup. Eh bien! tu es en train de songer: « Voilà un jeune homme qui a déjà l'étoffe d'un orateur, comme je l'avais moi-même à son âge... Si pourtant ce jeune homme était mon fils!... » S'il n'avait pas de talent, tu ne ferais pas seulement attention à lui, — mais il en a, et aussitôt un instinct de paternité vaniteuse s'éveille en toi!... Est-ce vrai, dis?...

Marius continuait: « Tandis que ce député prévaricateur reste libre et impuni, parce qu'il est puissant, sa complice, la Godefroy, est déjà sous les verrous, comme Ayguebelle. Ou bien on trouvera le moyen d'empêcher cette femme de parler, — ou bien, si elle parle, on dira qu'elle ment, qu'elle n'était pas en relations avec Morgan. Et quelle preuve pourra-t-elle fournir de ses accointances avec lui, après que le dossier saisi chez elle aura été — comme il l'est déjà sans doute — soigneusement expurgé de tous les papiers compromettants pour son protecteur?... »

Puis il s'attaqua au document que Morgan venait de produire: l'attestation du syndic des agents de change. « Cette pièce, disait-il, ne prouvait rien, absolument rien... A supposer qu'elle ne fût pas l'œuvre d'une complaisance intéressée de la part de celui qui l'avait délivrée à Morgan, comment croire qu'un criminel aussi retors que celui-là ait commis l'imprudence de spéculer au grand jour? Est-ce qu'il n'y a pas des hommes de paille, des prête-nom pour ces besognes-là? Voulait-on savoir qui était celui dont se servait Morgan pour ses coups de Bourse? C'était — le *Réfractaire* en avait acquis la preuve — son propre secré-

Digitized by Google

taire, un nommé Durandeau. Que le gouvernement ordonne, s'il l'ose, une enquête, non pas seulement chez les agents de change, mais dans les maisons de coulisse, et il constatera que d'importantes opérations, se chiffrant par des centaines de mille francs, ont été faites au nom de Durandeau, en maintes circonstances, et notamment, lors de la récente panique provoquée par l'annonce de la mobilisation d'un corps d'armée...

— C'est faux ! cria Morgan de sa place.

— Ah ! c'est faux, reprit l'autre. Eh bien ! répondez donc à ceci ! »

Il tira de sa poche et présenta aux spectateurs des premiers rangs une de ces lettres d'avis, avec en-tête imprimé, dont les maisons de coulisse, comme celles d'agents de change, se servent pour annoncer à leurs clients l'exécution des ordres de Bourse qu'elles ont reçus d'eux. Et il lisait en scandant les mots : « Messieurs Arnaud et Cie ont l'honneur de saluer M. Durandeau et de l'informer qu'ils ont fait, pour son compte et d'après ses ordres, à la bourse de ce jour, les opérations suivantes : Acheté quatre-vingt mille francs, rente française, 4 1/2 p. 100 à 102.25... » Remarquez la date, citoyens : 12 septembre 1882... le jour même où se produisait la baisse !... Trois jours après, la panique était dissipée ; le 4 1/2 p. 100 remontait de deux francs ; le tour était joué... Faites le compte du bénéfice réalisé !...

— Je nie l'authenticité de cette pièce ! cria de nouveau Morgan.

— Nierez-vous aussi l'authencité de celle-ci ? riposta Marius. Et il donna lecture d'une lettre adressée de Londres, où il s'était réfugié, par l'agent d'affaires Aubry, l'associé de la Godefroy. Ayant appris que le *Réfractaire* procédait à une enquête destinée à contrôler l'enquête officielle, cet individu, dans l'intention de défendre sa complice et de se défendre lui-même contre la prévention « d'escroquerie », s'était empressé de communiquer au journal certaines pièces prouvant d'une manière irréfutable que la Godefroy n'avait pas fait parade d'un « crédit imaginaire », en affirmant aux gens qui recouraient à son entremise, qu'elle pouvait disposer en leur faveur d'une protection toute-puissante. Ces pièces, dont une reproduction photographique avait été annexée par Aubry à sa lettre, consistaient en deux billets, signés Durandeau, adressés à Mme Godefroy, au nom de Morgan, et en un billet de Morgan lui-même, qui ne laissait aucun doute sur les relations qu'il entretenait avec l'aventurière et son associé.

Digitized by Google

— Quelle honte! quelle honte! disait Costalla. Ah! que je suis coupable d'être resté si longtemps aveugle!... Je sentais bien, pourtant, qu'il y avait en lui quelque chose de tortueux et de louche... J'ai fait mieux que de le sentir : je le lui ai dit vingt fois à lui-même, l'autre jour encore... Et je me laissais prendre à ses ruses, je tombais sottement dans tous les panneaux qu'il me tendait!... Canaille, va!

— Enfin! dit Farjasse, tu y viens donc!... Il est un peu tard, malheureusement... Sortons vite... Il s'agit de filer sans qu'on te voie, maintenant, car ça chauffe!...

Le fils d'Aurélie achevait à ce moment son discours. Sa parole avait quelque chose de plus âpre encore qu'au début. La vengeance satisfaite rayonnait sur son visage, étincelait dans ses yeux. Il s'acharnait avec une joie féroce sur cet adversaire accablé, l'invectivait, l'insultait encore, bien qu'il ne se défendît plus, le cinglait à coups redoublés de sa haine et de son mépris. Et toujours, ce geste tranchant, cette main qui s'élevait, puis s'abaissait comme si, armée de verges invisibles, elle eût aussi flagellé Morgan.

— « Maintenant, disait-il, vous savez, citoyens, pourquoi le *Réfractaire* a entamé cette campagne. Il était bon de montrer au peuple ce que devient la République entre les mains qui la détiennent aujourd'hui. Regardez bien cet homme : il est l'emblème, la personnification éclatante du régime! C'est pourquoi, aspirant au jour béni qui verra balayée à l'égout toute cette pourriture bourgeoise, je vous propose de pousser avec moi le cri de foi indomptable, le cri d'espérance que jetaient à la face de leurs bourreaux nos martyrs de la semaine sanglante : « Vive la Révolution Sociale! »

Juste à cet instant, Costalla arrivait à la porte de derrière près de laquelle stationnait la voiture qui l'avait amené. Une clameur confuse et formidable partant de la salle, s'engouffra dans les couloirs comme une trombe de vent, remplit l'édifice. Puis des cris plus distincts, des huées éclatèrent. Il prêta l'oreille. Les mille voix de la foule hurlaient : « Démission! Démission!... A la porte, les voleurs!... »

Digitized by Google

## IX

### FIN DE RÊVE

Huit jours après les événements dont on vient de lire le récit, l'*Officiel* publia une note annonçant que le chef du Cabinet, à la suite d'un vote où le Ministère avait été battu de quelques voix, venait de remettre sa démission entre les mains du Président de la République.

L'opinion commune fut que les révélations faites sur le compte de son frère lors de la réunion publique de Montmartre, et l'imminence du procès scandaleux où allait être impliqué Morgan, étaient la principale cause de la détermination prise par Costalla.

— Comment voulez-vous que je reste ! avait-il dit à ses amis qui combattaient sa résolution. Ne sentez-vous pas de quel découragement, de quelle lassitude immense je suis accablé ? Je rêvais de rendre à la France son prestige et son rang : et depuis dix mois je m'use, je m'épuise à lutter contre les misérables intrigues parlementaires qui m'enlacent, qui me paralysent, qui me volent toute la sollicitude, toute l'activité, tout le temps même que je devrais consacrer uniquement aux grands intérêts du pays... Je voulais travailler à la consolidation de la République ; et voici qu'un scandale éclate qui l'ébranle plus que n'avaient pu faire depuis dix ans les attaques de tous ses ennemis conjurés. Des turpitudes sans nom sont révélées ; un général, un député républicain sont convaincus — et combien d'autres peut-être le seront après eux ! — d'avoir prêté les mains à d'indignes tripotages... Comment ne serais-je pas écœuré, par ce misérable avortement de mes plus belles espérances ?...

Il quitta Paris le jour même où la Chambre était saisie d'une demande en autorisation de poursuites contre son frère, pour aller s'installer dans sa maison de campagne de Soisy. Cette maison, très retirée, située sur la lisière de la forêt de Sénart, était une villa de modeste apparence dont un épais rideau de vigne vierge tapissait du haut en bas la façade. Un jardin, clos d'une haie vive, l'entourait. Le mobilier, fort simple, ressemblait à celui d'un petit commerçant paisible qui, après avoir péniblement amassé trois à quatre mille livres de rente, vient sur le

Digitized by Google

tard de sa vie se délasser à la campagne du rude labeur qu'il a fourni, et attendre en cultivant ses géraniums et ses roses l'heure du repos plus complet encore, de la quiétude absolue que rien — ni joie ni douleur — ne troublera jamais plus. Quelques belles reproductions d'œuvres de Rubens, de Courbet ou de Manet pendaient aux murs de la salle de billard ; une grande photographie, représentant l'Alsace sous les traits d'une jeune femme en deuil, ornait la salle à manger ; sur la cheminée du salon se dressait la maquette en terre cuite d'un projet de monument qu'il avait été question d'élever, par voie de souscription publique, en l'honneur de cette Défense Nationale dont Costalla avait été le clairon sonore, le clairon qui chaque jour sonnait la charge contre l'envahisseur ; un portrait de Mirabeau était accroché à la tête du lit de bois noir, dans la chambre à coucher du maître, au premier. Un ancien soldat de l'armée de la Loire cumulait les fonctions de gardien, de valet de chambre et de cuisinier.

« J'ai retrouvé avec bonheur ma petite maison, écrivait Michel, deux jours après son arrivée, à Thérèse. Il y a dans la solitude, dans le calme, dans le silence qui m'enveloppent, une vertu secrète d'apaisement. Mes nerfs se détendent : tu sais s'ils étaient vibrants depuis cette horrible séance à Montmartre !... Je ne lis pas de journaux ; je n'ai dit à personne où j'étais, je ne veux rien savoir de ce qui se passe : j'ai bien le droit de donner un peu de repos à mon corps et à mon esprit, après une crise aussi douloureuse !... Je me plonge dans la nature comme en un bain bienfaisant : elle m'aide à oublier les déceptions de tout ordre, — déceptions d'homme politique et déceptions d'homme privé ! — qui m'ont accablé ; elle mêle sa douceur à mes amertumes, sa joie saine et réconfortante à mes tristesses... Viens me voir. Je veux te montrer mes bois qui commencent à perdre leurs feuilles, comme moi-même, hélas ! j'ai perdu mes illusions... J'ai besoin de presser une main sûre et dévouée, une main honnête... Tu trouveras bien quelques moments à me donner entre deux trains : je t'attends. »

Elle arriva le lendemain.

— Ah ! dit-il en la voyant, je savais bien, chère amie des mauvais jours, que je ne t'aurais pas appelée en vain !...

Ils allèrent se promener dans la forêt. On était au commencement d'octobre et déjà la campagne, mordue par les premières gelées blanches du matin, avait perdu son aspect luxuriant d'été

Digitized by Google

pour prendre un air de langueur comme si, depuis le plus humble brin d'herbe jusqu'aux arbres trois ou quatre fois centenaires, tout le règne végétal eût souffert du même mal, d'un mystérieux tarissement des sucs nourriciers de la sève. Les larges feuilles étoilées des platanes se détachaient au moindre souffle de brise, tournoyaient un instant dans l'air comme de grands papillons d'or et tombaient sans bruit autour d'eux, dans l'allée où ils marchaient. D'autres, en grand nombre, étaient tombées déjà les jours précédents, couvraient le sol; et leurs pieds, foulant cette litière de feuillage, en faisaient sortir un bruissement doux et monotone. L'atmosphère avait cette limpidité cristalline qui donne aux belles journées d'automne un charme tout spécial de sérénité. Quelque chose pourtant manquait à cette belle lumière: la joie, la débordante ivresse de vie, que portent avec eux les ardents rayons du soleil d'été. De là, peut-être, une certaine mélancolie subtile partout répandue, comme si la nature, même sous ce ciel encore bleu, sous la caresse de ce soleil encore chaud, eût déjà tressailli au premier frisson de l'hiver obscurément pressenti.

Ils arrivèrent à la limite d'une petite plaine enclavée comme un lac dans la forêt et qu'une haute falaise de verdure enveloppait de toutes parts. Le site leur parut si charmant que, pour le contempler plus à l'aise, ils s'assirent sur un tertre de gazon, au pied d'un grand chêne isolé, l'un des doyens de ces bois, dont la frondaison robuste avait gardé sa belle teinte d'un vert sombre, tandis que des tons de rouille maculaient çà et là les feuillages voisins. Entre ses racines énormes, qui labouraient le sol à plusieurs mètres à la ronde, une grosse fourmilière s'était établie; et le petit peuple agile et menu courait, s'empressait, allait et venait autour d'eux avec une laborieuse activité, se hâtait d'amonceler des provisions, de consolider sa fragile cité, averti lui aussi sans doute, par un secret et infaillible instinct, que la morte saison approchait. Un troupeau de moutons passa, qui broutaient voracement l'herbe rare et jaunie. Parfois l'un d'eux s'arrêtait, dressait la tête, jetait un bêlement; et le chevrotement grêle de ce cri était, dans cette solitude et dans cette paix profonde, infiniment triste à entendre, car on y sentait passer l'effarement et l'effroi de cette âme obscure de bête au spectacle des choses. Vinrent ensuite des vaches, qui défilèrent l'une après l'autre, rentrant à l'étable. Elles allaient d'une allure majestueuse et très

Digitized by Google

noble, quoique alourdies et gênées par le ballottement des pis gonflés de lait, et, tout en marchant à pas égaux et lents, ces beaux animaux regardaient vaguement devant eux, de leur grand œil humide et doux, plein de rêve, qui reflète l'infini de la création, sans chercher comme le nôtre à en pénétrer l'insondable mystère.

Tandis que son amie exprimait, en quelques paroles émues, la satisfaction qu'elle éprouvait à contempler ce spectacle, Michel, à demi couché sur le gazon, restait silencieux.

— Qu'as-tu ? demanda Thérèse. Tu ne parles pas, tu es triste...

— Ah ! dit-il, d'un ton de profond découragement, comment ne le serais-je pas ? Et il se mit à lui redire tout ce qu'il avait dit déjà : sa colère contre cette Chambre où il n'avait trouvé que des ambitions égoïstes et mesquines, des partis acharnés les uns contre les autres, sacrifiant sans cesse l'intérêt national aux exigences de leurs convoitises ou de leurs rancunes — son mépris pour cette conception byzantine du parlementarisme tel qu'il l'avait vu pratiquer — cette politique de coteries, ces honteuses coalitions de groupes hostiles, unis aujourd'hui pour renverser un ministère et s'entre-déchirant le lendemain, cette instabilité perpétuelle devenue la règle même du Gouvernement, cette ingérence scandaleuse des députés dans les administrations publiques, ce favoritisme éhonté, ces empiétements successifs du pouvoir législatif — représenté par une cohue de nullités tapageuses et avides — sur le pouvoir exécutif réduit à l'impuissance...

— Ils sont là, disait-il, une poignée de politiciens qui ne veulent pas que la France soit gouvernée, qui ont décidé que les ministres se succéderaient dans les divers ministères avec la rapidité et l'inconsistance des ombres de la lanterne magique. Ces mêmes hommes ont décrété aussi que la République ne devait pas cesser d'être un parti étroitement fermé, intolérant, exclusif, soupçonneux et tracassier ; qu'elle resterait en armes après la victoire définitive, campée au milieu de la France ainsi qu'en pays ennemi, opprimant et molestant ses anciens adversaires au lieu de les rallier comme je voudrais qu'on le fît aujourd'hui, moi qui pourtant puis me rendre cette justice de les avoir, quand il le fallait, rudement combattus !... Et pendant ce temps-là, ce pauvre pays proteste qu'il veut un gouvernement fort et



Digitized by Google

stable, qu'il soupire après la paix intérieure... Mais ces messieurs ne daignent pas l'écouter. Dieu sait où ils mènent la France et la République !...

— Hélas ! dit Thérèse, tout cela n'est que trop vrai...

— Et cette ignoble affaire où il m'a fallu voir impliqué un homme que j'aimais, toute cette boue dont je me sens éclaboussé !.. Ah ! Thérèse, quelle humiliation, quelle douleur !...

Ils rentrèrent à la villa pour dîner. Michel prit plaisir à lui faire visiter la maison, où elle n'était pas venue encore.

— C'est ici, lui dit-elle, que tu reçois tes bonnes amies, celles du corps de ballet de l'Opéra, ou celles du faubourg Saint-Germain, n'est-ce pas ?... Voyons, avoue-le-moi...

— Oh ! répondit-il, tout ça, vois-tu, c'est comme la politique : on s'en dégoûte.

— Oui, reprit-elle, on le croit, mais on y revient !... Tu aurais bien tort de te gêner, d'ailleurs, si ça t'amuse.

Et, promenant un regard autour d'elle, comme si elle avait dû retrouver quelque chose de l'image de celles qui sans doute l'avaient précédée dans cette petite maison, — Thérèse soupira légèrement.

Ils descendirent à la salle à manger. Comme la soirée s'annonçait fraîche, un fagot avait été jeté dans la cheminée et flambait.

— Oh ! dit-elle, quelle bonne idée... cela fait plaisir de voir cette belle flamme !...

Elle s'assit devant le feu, présentant à la chaleur du foyer le bout de ses bottines qui s'étaient un peu mouillées à parcourir les sentiers moussus de la forêt. La flamme éclairait vivement les traits fins et charmants de son visage que la marche avait coloré sur les joues d'une délicate teinte rose. Les bandeaux plats de sa coiffure virginale restaient lisses sur son front ; mais sur la nuque, de petits frisons rebelles s'étaient formés à l'air, et un reflet du foyer, qui se jouait parmi eux, les faisait ressembler à des touffes de fils d'or.

— C'est étonnant comme tu es restée jeune, dit Costalla qui l'observait depuis un instant. Regarde : je suis devenu gros, je grisonne terriblement... Toi, au contraire, tu as gardé ta taille souple et mince, tes allures, ton teint de jeune fille... tu as toujours vingt-cinq ans...

— Oh ! dit-elle, ne te moque donc pas de moi, je t'en prie... je

Digitized by Google

suis une vieille femme maintenant, et j'ai bien l'air de ce que je suis...

Ils se mirent à table.

— Te souviens-tu, demanda tout à coup Michel, d'une promenade que nous avons faite autrefois dans les bois de Verrières? En quelle année était-ce donc déjà?...

— En 68, mon ami, il y a quatorze ans.

— Quatorze ans!...

— Oui... c'était au mois de mai... vers la fin... un jeudi...

— Tu te souviens du jour?... Quelle mémoire!...

— J'ai beaucoup de mémoire pour certaines choses... Nous avons passé dans un chemin creux bordé de grands châtaigniers, qui conduit du Plessis-Piquet à Aunay... Nous avons fait un bouquet de muguet dans un bois qui est là... sur la droite...

— C'est vrai... je me rappelle maintenant... Comme c'est loin, tout cela!

— Je ne trouve pas : il me semble que c'était hier... Tu étais très préoccupé de ton élection qui devait avoir lieu quelques semaines après, et tu me faisais de grands discours tandis que j'arrangeais mes fleurs... Je me souviens même que je pensais : « C'est drôle de m'avoir emmenée à la campagne pour me dire du mal du Gouvernement...» Nous avons dîné à Robinson, dans l'arbre... et puis nous sommes rentrés...

Elle s'arrêta et resta un instant silencieuse, comme ravie en une sorte d'extase au souvenir de ce beau jour. Ses yeux levés semblaient fixer dans le vide on ne sait quelle vision, sensible pour elle seule, de ces années heureuses. Puis elle dit lentement, d'un ton pénétré :

— Ce fut une journée délicieuse...

Et, quand elle ramena son regard sur l'homme qui l'aimait dans ce temps-là, elle vit qu'il faisait effort pour retenir une grosse larme qui gonflait ses paupières.

— Eh bien! mon bon Michel, est-ce que tu deviendrais sentimental? lui demanda-t-elle avec un tendre sourire.

— Tu as raison, dit-il, c'est absurde...; mais le présent est si triste quand je le compare à ce passé dont tu me parlais tout à l'heure... que ç'a été plus fort que moi.. Allons! ma chère Thérèse, trinquons, veux-tu, à nos bons souvenirs d'autrefois,... aux bois de Verrières où je te menais cueillir du muguet,... à

Digitized by Google

notre jeunesse et à nos amours qui sont loin,... à notre amitié qui demeure, elle, et qui ne m'a jamais paru un bien plus précieux qu'en ce moment!...

Ils entrechoquèrent leurs verres en échangeant un regard qui voulait être joyeux, mais que noyait, malgré qu'ils en eussent, une immense tristesse, toute l'amertume qui se cache au fond de ces imprudentes évocations des jours heureux envolés, des belles heures de jeunesse et d'amour tombées dans le gouffre du passé, et qui, jamais, jamais plus ne reviendront.

Neuf heures sonnèrent au clocher d'une église de village. Les coups lents, — qu'on ne devrait jamais entendre sans penser à ce nouveau lambeau de notre vie qui s'en va, à cette nouvelle étape vers la mort, qui nous rapproche un peu plus de l'incompréhensible et terrifiant mystère, — les coups lents tombèrent avec une douceur mélancolique dans la sonorité de la nuit.

— Ah! mon Dieu! dit Thérèse, déjà neuf heures!... Et mon train que je vais manquer, si je ne pars pas bien vite.

Elle mit son chapeau, sa voilette, son manteau. Debout contre la cheminée, il la regardait vaquer, avec de jolis mouvements menus et souples, aux préparatifs de son départ.

— Me conduis-tu jusqu'auprès de la gare? demanda-t-elle, en lui tendant la main.

Il prit cette main, attira doucement à lui son amie et répondit:

— Si tu savais combien je suis malheureux, combien j'ai besoin d'affection en ce moment... tu ne t'en irais pas, Thérèse...

Il parlait d'un ton suppliant, et le regard dont il l'enveloppait exprimait, non le désir brutal, mais la détresse d'une âme profondément blessée, qui souffre et qui demande secours.

La jeune femme ne répondait pas, ne cherchait pas à dégager sa main. Elle restait là, devant lui, émue, palpitante, indécise, troublée jusqu'au fond du cœur. Car si, depuis dix ans, elle avait opiniâtrément repoussé tous les assauts du caprice impérieux que son ancien amant avait plus d'une fois démasqué devant elle, Thérèse se sentait maintenant désarmée par cette attitude humble, cette voix qui priait, cet air douloureux... Et voici qu'un instinct de charité s'éveillait en elle, lui murmurait tout bas qu'on ne refuse pas aux malheureux ce qu'ils implorent; — et la noble, la vaillante créature se sentait faiblir, devenait lâche, n'avait pas le courage de dire non, ne trouvait plus en elle-même pour résister à sa pitié les forces qu'elle avait eues pour résister à son

Digitized by Google

amour. Elle leva sur lui ses yeux qu'elle tenait baissés depuis qu'il avait pris sa main, le regarda longuement sans rien dire, d'un adorable regard de femme qui aime et qui se rend — un regard mouillé de compassion et de tendresse.... Ce soir-là, Thérèse Gauthier ne rentra pas à Paris, et, pendant quelques jours, dans cette retraite profonde, au milieu de cette belle campagne, de ces bois qui les enveloppaient de leur recueillement, ils savourèrent les joies ineffables d'un délicieux renouveau d'amour.

Un matin qu'elle était allée à Paris pour quelque emplette, Michel se trouvait seul, en bas, au salon, et lisait, quand le domestique vint lui dire que quelqu'un était là qui demandait à le voir.

— T'a-t-il donné sa carte?

— Non, monsieur.

— Comment est-il?

— Petit, maigre, pâle, très brun, une vilaine figure...

— Ah! par exemple, voilà qui serait fort, s'écria Costalla. Et il se leva précipitamment pour aller à la fenêtre.

Marius Vidalin était là : il marchait dans une allée du jardin et — du même geste cinglant dont il scandait les phrases de son discours à Montmartre, — tranchait net, d'un coup sec de sa badine, de menues branches de la haie le long de laquelle il allait et venait. Costalla le suivit des yeux pendant un instant. « Il faut donc, pensait-il, que cet être malfaisant frappe et détruise partout où il passe... Que peut-il bien venir faire ici?... Que me veut-il?... » Il laissa retomber le rideau de vitrage qu'il avait soulevé pour mieux voir, et dit, après quelques secondes d'hésitation :

— Fais entrer.

L'instant d'après, Marius était devant lui.

— Je ne sais, monsieur, dit-il, si vous me reconnaissez... Vous ne m'avez vu qu'une fois... et il y a plusieurs années de cela.

— Vous vous trompez, monsieur, je vous ai vu il y a trois semaines à peu près; je vous ai même entendu, — car c'était à la réunion publique de Montmartre, — je sais donc parfaitement qui vous êtes...

— Ah! vous étiez au meeting!...

Il n'en dit pas plus, mais un éclair de joie féroce et de triomphe passa dans ses yeux.

Digitized by Google

— J'y étais, reprit Costalla, et vous devez comprendre qu'ayant assisté à cette séance, je sois d'autant plus surpris de vous voir ici, dans ma maison.

— Croyez que la surprise n'est pas moins grande pour moi... Si l'on m'avait dit, il y a huit jours seulement, que je franchirais, moi, Marius Vidalin, le seuil de votre porte, j'aurais répondu : « Jamais!... » Soyez donc persuadé que, si vous me voyez devant vous, c'est que des raisons impérieuses m'ont amené.

— Prenez donc la peine de me les faire connaître... Il me semble que nous ne devons tenir ni l'un ni l'autre à prolonger cet entretien.

— Je suis entièrement de cet avis, monsieur... Voici donc ce que je suis chargé de vous dire...

Un des membres les plus actifs et les plus résolus du parti socialiste avancé, nommé Pavia, — celui-là même à qui le général Hugues avait fait décerner la présidence d'honneur du meeting de Montmartre — venait d'être condamné sévèrement pour avoir tenté d'exécuter un de ces actes de « propagande par le fait » qui sont au nombre des articles essentiels du catéchisme anarchiste. Il avait lancé du haut de la galerie circulaire de la Bourse, dans la « corbeille » des agents de change, une bombe qui n'avait pas éclaté. Cet exploit, malheureusement incomplet, n'avait pas manqué d'exciter l'enthousiasme du parti tout entier, et la rédaction du *Réfractaire* s'était décidée à tenter un effort en faveur du héros et du martyr. Marius avait donc reçu la mission de proposer à Costalla le pacte suivant : Le *Réfractaire* cesserait d'attaquer Morgan, moyennant quoi Costalla s'engagerait à obtenir, soit la grâce pure et simple de Pavia, soit une importante réduction de la peine dont le jeune révolutionnaire avait été frappé. C'est ce que le fils d'Aurélie exposa en quelques mots.

— De sorte, reprit Costalla, que vous m'êtes envoyé en ambassadeur... Singulier choix qu'on a fait d'un homme qui, depuis plus d'un an, n'a peut-être pas laissé passer un seul jour sans me couvrir d'outrages et d'infâmes calomnies!...

— Avais-je donc besoin d'être de vos amis, répondit-il durement, pour vous proposer un traité de cette sorte? Si vous l'acceptez, c'est apparemment que vous y trouvez votre compte, et ce n'est pas parce que tel ou tel d'entre nous vous aura été délégué... On a demandé un homme de bonne volonté pour aller vous trouver. Cette mission me répugnait autant qu'aux autres,

Digitized by Google

croyez-le bien!... Personne ne se proposait : il est bon que vous sachiez que vous nous faites horreur à tous... J'ai surmonté mes répugnances, mon aversion, parce qu'il y allait de l'intérêt d'un homme qui a les mêmes idées que moi, qui souffre pour elles... Et je suis venu! Veuillez maintenant me faire savoir la réponse que je dois rapporter.

— Voici, monsieur... Je pourrais vous répondre que, n'étant plus ministre, je n'ai pas qualité pour obtenir ce que vous me demandez...

Marius haussa dédaigneusement les épaules et dit :

— Bah! le Gouvernement n'a rien à vous refuser...

— C'est possible... Aussi la difficulté n'est-elle point là... Ce qui rend inacceptables les propositions que vous m'avez apportées, c'est que je refuse énergiquement — entendez-vous! — d'intervenir en faveur de ce misérable justement condamné...

— Pavia n'est pas un misérable! C'est un croyant qui s'est sacrifié pour avancer l'heure où triompheront ses idées!... N'insultez pas cét homme, vous qui avez renié les vôtres!...

Il cria plutôt qu'il ne prononça ces mots, avec une exaltation extraordinaire, des éclairs de fanatisme plein les yeux, des gestes violents. La colère commençait à gagner aussi Costalla.

— Vous qui parlez ainsi, qui, non content de clabauder contre moi dans votre ignoble journal, venez encore m'injurier sous mon toit,... allez dire de ma part à ceux qui vous envoient, qu'il y aura toujours en France, — je l'espère bien, du moins! — un gouvernement pour défendre la société contre leurs stupides et exécrables attentats! Dites-leur que je les considère comme une engeance malfaisante, comme les pires ennemis de la République et de la Patrie, comme une honte pour l'humanité et une menace pour la civilisation... Dites-leur que le triomphe de leurs doctrines serait la fin de tout, car ce que portent en elles ces doctrines absurdes et sauvages, ce n'est pas le progrès, c'est la mort...

— Et vous, interrompit violemment Marius, dites aux exploiteurs du peuple, dont vous êtes le chef, que cette sale société qui vous est si chère, cette société fondée sur l'iniquité et sur l'oppression, nous la démolirons comme vous avez démoli, vous autres, la Bastille — une moins horrible geôle! — et qu'après l'avoir jetée bas, nous sèmerons si bien ses débris aux quatre vents du ciel, qu'on ne retrouvera plus rien dans cent ans de ce qui existe aujourd'hui, rien de vos lois, rien de vos impôts, rien

Digitized by Google

de vos armées ni de votre police, rien de votre capital, rien de votre propriété, rien de tout ce qui pèse si lourdement sur nous!... Dites-leur qu'ils n'ont plus longtemps à jouir et à se gaver, que nous nous comptons, que nous nous organisons, qu'une marée formidable monte qui emportera et submergera tout... Vous verrez, vous verrez!... Quant à vos argousins dont vous nous menaciez tout à l'heure, nous avons de quoi les recevoir! Tenez : regardez!...

Il tira brusquement de sa poche et lui montra un revolver.

— Quand je pense, ajouta-t-il, que je pourrais avec cela débarrasser le peuple d'un traître tel que vous!...

Il accompagna ces mots d'un regard effrayant; et, lentement, le canon de l'arme meurtrière montait, se dirigeait vers la poitrine de Costalla.

— Ah! c'est trop fort! s'écria celui-ci. Il bondit sur Marius, saisit et tordit le bras qui tenait l'arme. L'autre, incapable d'échapper à cette prise puissante, se débattait, cherchait à mordre. Comme ils luttaient ainsi, Michel tâchant de le désarmer, le jeune homme résistant de toutes ses forces, avec l'exaspération de se sentir dompté, une détonation retentit.

— Ah! méchant drôle, tu m'as blessé! s'écria Costalla.

Sa main droite lâcha prise subitement, le revolver tomba et Marius prit la fuite. Michel lui laissa le temps de traverser en courant le jardin et de disparaître précipitamment. Puis il ouvrit une fenêtre, appela le domestique qui, travaillant à l'autre bout de la propriété, n'avait rien pu entendre.

— Je viens de me blesser avec ce revolver, dit Costalla, en lui montrant sa main enveloppée d'un mouchoir où des taches de sang commençaient à paraître : va chercher le médecin...

George Duruy.

*(A suivre.)*

Digitized by Google

# COMMENT ON COLLABORE

Chez Évariste. — Une table, un canapé, deux fauteuils et des cigarettes.

VALFLEURY, *entrant.* — Bonjour, seigneur !

ÉVARISTE. — Bonjour.

VALFLEURY. — Tu travailles?... c'est bien, cela ! (*Chantant.*)

Travaillons, prenons de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins...

Tiens ! voilà deux vers tout faits pour notre chœur des moissonneuses. (*Il prend une cigarette et s'étend sur le canapé.*) Qu'est-ce que tu en penses?... (*Évariste ne répond pas.*) Hein?... Les mettons-nous?

ÉVARISTE, *avec humeur.* - Oh ! voyons !... mon petit !

VALFLEURY. — Ça ne va donc pas?

ÉVARISTE. — Si ! mais j'en suis toujours à la grande scène du deuxième acte.

VALFLEURY. — Je te l'ai bien dit : tu n'en sortiras pas.

ÉVARISTE. — Allons donc !

VALFLEURY. — Je te défie d'en sortir. C'est une scène très dure... Cette femme qui vient réclamer son amant à la jeune fille qu'il vient d'épouser...

ÉVARISTE. — C'est en situation. Écoute : (*Lisant.*) « Vous dites que vous l'aimez, qu'il vous aime !... Enfant ! savez-vous ce que c'est que l'amour? Connaissez-vous ce sentiment divin... »

VALFLEURY. — Je n'aime pas beaucoup « divin ».

ÉVARISTE. — Veux-tu « ardent » ?

VALFLEURY. — Si tu n'as rien de mieux...

ÉVARISTE. — Rien de mieux... rien de mieux... Trouve autre chose, alors !

Digitized by Google

VALFLEURY. — Je n'ai pas à trouver, moi! Ce n'est pas moi qui ai fait la phrase.

ÉVARISTE. — En attendant, si tu me laissais lire?...

VALFLEURY. — Vas-y!

ÉVARISTE, *reprenant.* — « Connaissez-vous ce sentiment ardent qui élève nos âmes jusqu'au ciel... » (*S'arrêtant.*) Voilà pourquoi j'avais mis « divin ».

VALFLEURY. — Oui... oui... continue.

ÉVARISTE. — « Et qui nous fait goûter les joies réservées à ses élus... »

VALFLEURY. — Aux élus de qui?

ÉVARISTE. — Aux élus du ciel, parbleu! Il me semble qu'on ne peut pas s'y tromper!

VALFLEURY. — Oh! je veux bien, moi!

ÉVARISTE. — « Avez-vous jamais tressailli sous les baisers ardents... » Non! « ardents » ne va plus... Voilà ce que c'est! Tu m'as fait changer...

VALFLEURY. — Eh bien, mets « brûlants »!

ÉVARISTE. — Brûlants... ardents... c'est la même chose.

VALFLEURY. — Alors, mets « glacés »! Des baisers glacés... C'est bon, ça!

ÉVARISTE. — Oui... au kirsch.

VALFLEURY. — Enfin...

ÉVARISTE. — Enfin, si tu m'interromps à chaque mot, nous n'arriverons jamais au bout de la scène... Nous ne nous occupons pas du style, nous cherchons le mouvement.

VALFLEURY. — Je ne dis plus rien.

ÉVARISTE. — « Avez-vous jamais tressailli sous les baisers de l'homme qui vous tenait enlacée? avez-vous frissonné au contact de cette main qui pressait la vôtre? avez-vous senti cette haleine brûlante... » Tu vois bien! « cette haleine brûlante qui vous enveloppait comme un voile et vous illuminait comme un rayon... »

VALFLEURY. — Hum!

ÉVARISTE. — Qu'est-ce que tu dis?

VALFLEURY. — Va toujours.

ÉVARISTE. — « ... comme un rayon?... Vous vous taisez?... Ah! vous avez compris! Entre la maîtresse et l'épouse il n'y a de place que pour un seul sentiment, et c'est vous qui me faites pitié! »

Digitized by Google

VALFLEURY. — C'est la scène de *Paul Forestier* entre Léa et Camille?...

ÉVARISTE. — Oui, mais plus forte... Augier a esquivé la situation.

VALFLEURY. — Comment?

ÉVARISTE. — La scène n'aboutit pas. Léa exhale sa colère inutilement; quand elle a tout dit, elle s'arrête.

VALFLEURY. — Eh bien?

ÉVARISTE. — Eh bien, je vais plus loin, moi! Ma maîtresse dit à la femme mariée : « Vous n'avez pas le droit de garder mon amant, je le reprends et je l'emporte! »

VALFLEURY. — Tu tiens à cela?

ÉVARISTE. — Absolument. Et je finis par un mot superbe : « Adieu, mademoiselle! »

VALFLEURY. — C'est le mot de M. de Ryons dans *l'Ami des Femmes*.

ÉVARISTE. — Oui, mais dans *l'Ami des Femmes*, il vient mal. Mme de Simerose est en effet une demoiselle, tandis que ma femme, à moi, est réellement mariée.

VALFLEURY. — Eh bien?

ÉVARISTE, *s'animant*. — Eh bien, tu ne comprends pas que dans ces conditions-là le mot est beaucoup plus fort?

VALFLEURY. — Trop fort.

ÉVARISTE. — C'est un mot sanglant : « Adieu, mademoiselle! » c'est-à-dire : « Vous avez beau vous appeler madame de Valbreuse, vous n'êtes pas la vraie femme de Raymond... Il n'y en a qu'une, et c'est moi. Vous n'êtes mariée qu'à la surface... ça ne compte pas, etc. » Je n'ai pas besoin de t'expliquer ça, que diable! Si tu ne comprends pas...

VALFLEURY. — Je comprends que nous nous ferions empoigner.

ÉVARISTE. — Jamais de la vie!

VALFLEURY. — Avec ça que le public est bien disposé en ce moment. Demande à Robinet comment sa pièce a été reçue hier au soir!...

ÉVARISTE. — C'est vrai, au fait... tu y étais. Un joli four, hein?

VALFLEURY. — Pire que le dernier. J'ai vu le moment où l'on allait baisser le rideau.

ÉVARISTE, *riant*. — Pas possible!

VALFLEURY. — Ma parole! Boulingrin faisait une tête!...

ÉVARISTE. — Tu l'as vu?

Digitized by Google

VALFLEURY. — Oui... Je suis allé sur le théâtre après le troisième acte... Il était là avec son régisseur, le gros Rudolsheim, et Cerneuil. Robinet avait déjà filé.

ÉVARISTE. — Naturellement. C'est lui qui a fait la pièce.

VALFLEURY. — En attendant, je ne sais pas ce qu'ils vont jouer.

ÉVARISTE. — Ils vont sans doute reprendre les *Hommes du Jour*.

VALFLEURY. — C'est bien vieux, les *Hommes du Jour*.

ÉVARISTE. — Ils n'ont pas autre chose.

VALFLEURY. — On parle d'une pièce de Morsalin.

ÉVARISTE. — Le petit Morsalin, du *Paris en l'Air?* Je lis ses chroniques... C'est d'un *toc!*... Il n'a rien dans le ventre, ce garçon-là.

VALFLEURY. — Il est toujours aussi fort que Robinet.

ÉVARISTE. — Je crois bien ! Robinet est vidé.

VALFLEURY. — Je ne serais pas étonné que Morsalin réussît. On peut n'avoir jamais fait de théâtre et tomber sur un succès. Vois donc Latorille avec ses *Pommes Tapées !*

ÉVARISTE. — Ça ne prouve rien... Les *Pommes Tapées* ont eu un succès de hasard.

VALFLEURY. — Quatre cent cinquante représentations!... tu appelles ça du hasard?... Merci! un fameux hasard!

ÉVARISTE, *agacé*. — Et puis, après? Pouvons-nous les refaire, les *Pommes Tapées?*

VALFLEURY. — Peut-être!

ÉVARISTE. — Comment l'entends-tu?

VALFLEURY. — J'entends que Boulingrin a assez du drame, et qu'il serait tout disposé à monter une opérette.

ÉVARISTE. — Il faudrait de l'argent pour cela !

VALFLEURY. — Il en trouvera. Rudolsheim le lui disait encore hier soir : « Qu'est-ce que fus nus empêtez, avec vos pièces tramatiques?... C'est tes pêtises!... »

ÉVARISTE. — Ça ne veut pas dire que Rudolsheim le commanditera.

VALFLEURY. — Enfin, Boulingrin m'a demandé une opérette, voilà ce qu'il y a de sûr; et je lui ai dit que nous la lui ferions.

ÉVARISTE. — Il faudrait d'abord terminer les *Amours Trahis!*

VALFLEURY. — Laisse-moi donc tranquille, avec tes *Amours Trahis!* Je te dis que tu n'en sortiras pas. La pièce est mal venue... Il n'y a qu'à la laisser dormir.

Digitized by Google

ÉVARISTE, *avec aigreur.* — Ça t'est facile à dire. Tu n'y as pas travaillé.

VALFLEURY. — Certainement non ! J'ai bien vu tout de suite où nous allions. Tu as voulu te lancer quand même... Je n'avais pas à t'en empêcher, mais il était clair pour moi que nous ne ferions jamais rien de cette pièce-là : c'est du poncif.

ÉVARISTE, *vivement.* — Du poncif ! La scène entre Olympia et Mme de Valbreuse...

VALFLEURY. — Oh ! je ne te parle pas de ta scène... C'est différent. Elle est trop raide.

ÉVARISTE, *gravement.* — Il n'y a rien de trop raide au théâtre; tout dépend de la façon dont les choses sont présentées. Quand on les présente bien...

VALFLEURY. — C'est convenu. Tu les présentes très bien. Ta scène est un chef-d'œuvre...

ÉVARISTE, *pincé.* — Je ne dis pas cela...

VALFLEURY. — Je le dis, moi. Là !... es-tu content ?... Reste à savoir si le public aime les pièces qui ne sont ni chair ni poisson. C'est le cas de la tienne. On ne sait pas ce qu'elle veut prouver. Est-elle morale, ou ne l'est-elle pas ?

ÉVARISTE. — Elle est morale... quant au fond. Je soutiens une thèse.

VALFLEURY. — Oui... Eh bien ! il n'en faut plus, de thèses. Si tu veux faire une pièce tout à fait morale, une pièce pour les familles, j'en suis... Nous donnerons cela à Trubert. C'est un malin. Il pourra en tirer de l'argent.

ÉVARISTE. — Ça dépend. Il s'est coulé avec le *Vieux Domestique.*

VALFLEURY. — Alors lâchons la pièce morale et faisons une opérette pour Boulingrin... Pas un opéra-comique ! Une vraie opérette comme autrefois.

ÉVARISTE. — As-tu une idée ?

VALFLEURY. — J'en ai trente. Qu'est-ce que tu dirais d'une Lucrèce ?

ÉVARISTE. — Comme celle de Ponsard ?

VALFLEURY, *riant.* — Mais non ! La *Petite Lucrèce*, une Lucrèce gaie, bien entendu. Elle tromperait son mari avec Brutus...

ÉVARISTE. — Avec Sextus, veux-tu dire ?

VALFLEURY. — Du tout ! je dis bien : avec Brutus. C'est celui-ci qui imaginerait la légende de l'outrage pour se venger de Sextus Tarquin; Lucrèce ferait semblant de se donner la mort, à la fin

Digitized by Google

du deuxième acte ; et on la retrouverait, au troisième, dans les jardins de Babylone.

ÉVARISTE. — Pourquoi Babylone ?

VALFLEURY. — Pour avoir un joli décor et de nouveaux costumes. Tu aimes mieux rester à Rome?

ÉVARISTE. — Ça m'est égal.

VALFLEURY. — Elle rencontrerait Collatin, qui se serait établi marchand de coco... (*Riant.*) Hein?... Ce serait drôle, ça !... Collatin, marchand de coco...

ÉVARISTE, *impassible.* — C'est drôle... si l'on veut.

VALFLEURY, *déconcerté.* — Je ne dis pas qu'on se tordra ; mais enfin... enfin, c'est drôle !

ÉVARISTE, *froidement.* — Soit. C'est excessivement drôle. Et puis après?

VALFLEURY. — Après, après... Je ne sais plus, moi. On trouvera. Je n'ai pas la prétention de faire une pièce en cinq minutes; je t'indique l'idée, voilà tout.

ÉVARISTE. — Oui. Eh bien ! idée pour idée, j'aime autant la première.

VALFLEURY, *railleur.* — Ah ! Les *Amours Trahis*... Nous y revenons?

ÉVARISTE. — Pas le moins du monde ! Je ne te force pas à faire la pièce, moi... Je la ferai avec un autre... Ou tout seul, ce qui vaudra encore mieux.

VALFLEURY. — Si tu veux dire par là que ma collaboration te pèse ?

ÉVARISTE. — Oh ! non. Elle est bien trop légère !

VALFLEURY. — Ah ! ah ! c'est un mot... Il est joli.

ÉVARISTE, *souriant.* — Tu trouves?

VALFLEURY. — Ne le perds pas, surtout !

ÉVARISTE. — Il n'y a pas de danger. Je le mettrai avec les tiens... on l'apercevra tout de suite.

VALFLEURY. — Oh ! mais tu deviens excessivement spirituel... Ça va me gagner. Il faut que je m'en aille.

ÉVARISTE. — A ton aise.

VALFLEURY. — Seulement, je te préviens que tu ne seras pas de la *Petite Lucrèce.*

ÉVARISTE. — Je ne tiens pas à en être.

VALFLEURY. — Je te dis cela pour que tu ne réclames pas ta part de collaboration, comme dans les *Plombs de Venise.*

Digitized by Google

ÉVARISTE, *vivement*. — Les *Plombs de Venise* m'appartiennent. C'est moi qui te les ai donnés...

VALFLEURY. — Pardon! La pièce avait été déjà faite par Chaudfroid; elle n'était pas intitulée les *Plombs de Venise*...

ÉVARISTE. — Ah!

VALFLEURY. — Mais les plombs y étaient tout de même; et la preuve, c'est que nous les avons supprimés.

ÉVARISTE. — Pour prendre mon prologue; nous sommes d'accord.

VALFLEURY. — Enfin, il ne s'agit pas de cela. Nous ne devons plus travailler ensemble?... Eh bien! ne travaillons plus. C'est simple.

ÉVARISTE. — Très simple. (*On frappe à la porte.*)

UNE VOIX AU DEHORS. — On peut entrer?

ÉVARISTE. — Oui... Tiens, c'est Trézard!... Qu'est-ce qui t'amène?

TRÉZARD. — Mes enfants, je vous apporte une affaire magnifique. Trubert s'est associé avec des capitalistes américains pour ouvrir une nouvelle salle qui s'appellera l'Alhambra National. Ce ne sera ni un théâtre, ni un café-concert, ni un cirque; ce sera tout cela à la fois, c'est-à-dire que ça tiendra le milieu entre les Bouffes, le Gymnase, l'Ambigu et les Folies-Bergère. Vous voyez la chose?

VALFLEURY. — Parfaitement.

TRÉZARD. — Il a besoin d'une pièce d'ouverture, et naturellement il a pensé à vous... c'est-à-dire à nous. Ça va-t-il?...

ÉVARISTE, *hésitant*. — Dame!

TRÉZARD. — Vous voyez ce qu'il lui faut : une pièce où il y ait de tout...

ÉVARISTE. — Où il y ait de tout?... (*A Valfleury.*) Peut-être qu'en arrangeant la *Petite Lucrèce*...

VALFLEURY, *à Évariste*. — En refaisant les *Amours Trahis*...

ÉVARISTE et VALFLEURY, *ensemble*. — Ça va.

TRÉZARD. — Vous acceptez? Je vais le dire à Trubert. Au revoir! (*Il sort.*)

ÉVARISTE. — Ce Trézard!... quel intrigant! (*Avec indignation.*) Et nous le traiterons en collaborateur?

VALFLEURY, *soupirant*. — Que veux-tu?... il en faut comme ça!

Abraham DREYFUS.

Digitized by Google

# COMMENT STANLEY

## REJOIGNIT EMIN-PACHA (1)

*(Suite et fin)*

---

### VII

**Le Mouta N'zigé. — Les sources du Nil. — Maladies et morts. — L'expansion du lac Victoria. — Les Allemands en Afrique. — Bouchiri. — Une tête mise à prix. — Trahison. — La mort d'un patriote nègre.**

A quelques jours de marche du Ruwenzori, l'expédition atteignit le Mouta N'zigé, ce lac fameux dont Stanley avait eu tant de peine à s'approcher, on s'en souvient, lors de son voyage *A travers le Continent mystérieux*.

Elle entra dans l'importante ville de Kative, dont elle chassa les Warasura. Le district doit sa richesse au lac salé près duquel il est situé et qui mesure trois kilomètres de longueur sur un kilomètre de largeur; ce lac consiste en une saumure pure, d'une couleur rosée, et dépose du sel en pains massifs de cristaux. Il appartenait aux Wasongora, mais la valeur de sa possession a éveillé la cupidité du roi de l'Ounoyoro, Kaba-Rega, qui en tire un revenu considérable; le possesseur de cet inépuisable trésor dont tous les alentours sont tributaires, accapare ainsi ce que l'on peut désirer de biens en Afrique, et il n'a que la peine de le défendre.

Plus loin, en contournant la pointe septentrionale du Nyanza ou golfe Béatrice, la route vers le sud s'ouvrit devant l'expédition, non sans qu'elle eût au préalable livré un nouveau combat aux Warasura.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 février, et 10 mars 1890.

Digitized by Google

Stanley a baptisé le Mouta N'zigé du nom du prince anglais bien connu par l'intérêt qu'il portait à la géographie africaine, le prince Édouard, le distinguant ainsi de l'Albert-Nyanza.

Comparé aux autres lacs de l'Afrique équatoriale, le Mouta N'zigé est petit; mais son importance est considérable en ce sens, que c'est le collecteur de tous les courants à l'extrémité des bassins sud-ouest ou gauches du Nil, et qu'il décharge ses eaux par une seule rivière, la Semliki, dans l'Albert-Nyanza. Ce serait, en un mot, le *Palus occidentalis Nili* de Ptolémée.

De son côté, le lac Victoria-Nyanza reçoit tous les courants de l'extrémité du bassin sud-est ou droit, et verse ses eaux par le Nil-Victoria dans l'Albert-Nyanza. Ce serait le *Palus orientalis Nili,* signalé aussi par les antiques.

Ces deux Nils, qui se confondent dans le lac Albert, s'en échappent sous le nom de Nil Blanc.

Il ne convient pas, toutefois, de mettre cette découverte à l'actif de Stanley, car voici ce qu'écrivait déjà au xv^e siècle le géographe arabe Scheabeddim :

« *Les Montagnes de la Lune* (1) cachent la source du Nil égyptien qui coupe horizontalement l'équateur dans sa direction vers le nord. Des flancs de cette montagne s'élancent plusieurs fleuves qui se réunissent dans un grand lac. De ce lac sort le Nil, le plus beau et le plus célèbre des fleuves de la terre. »

Le trajet direct que suivit l'expédition à travers l'Ankori lui réussit fort bien, tous les potentats des alentours lui permirent l'accès de leur territoire; le seul ennemi qu'elle y rencontra fut la fièvre, qui sévit avec une grande violence parmi les hommes de Stanley : on compta jusqu'à 150 cas en un seul jour; et ce qui augmenta le malaise général, ce fut le vent froid soufflant à tel point que l'expédition en était exténuée. Des vétérans acclimatés, comme le Pacha et le capitaine Casati, eurent des prostrations coup sur coup, et tous les deux furent réduits à une faiblesse extrême, sort que la colonne entière partagea avec eux.

Les noirs, de n'importe quelle tribu, tombaient tout de leur long pour cuver leur accès. Quelques-uns moururent à la première atteinte; quant aux Égyptiens, vaincus par les fatigues de la marche, accablés d'ulcères, minés par la dysenterie, ils s'enveloppaient dans une couverture, se couchaient au bord de la route,

(1) Autrement dit le Ruwenzori.



Digitized by Google

et, à moins d'être aperçus par l'arrière-garde, se trouvaient ainsi abandonnés à la merci des naturels dont ils ignoraient complètement la langue.

Pendant le seul mois de juillet on en perdit 141, et ainsi s'éparpilla tout le long du chemin cette poignée d'hommes que Stanley appelait le peuple d'Emin.

Plus loin, il fallut recommencer à combattre presque chaque jour, lorsque l'expédition longea les rives du lac Victoria-Nyanza que Stanley a si longuement décrites dans son grand voyage : *A travers le Continent mystérieux.*

En cet endroit, elle eut à traverser les plus émouvantes péripéties, car pendant quatre jours, la bataille ne discontinua point; la nuit seule y mettait un terme momentané, mais dès l'aube les attaques recommençaient avec un nouvel acharnement.

Les indigènes professaient à l'égard des Égyptiens une haine profonde; ils les accusaient notamment d'être des anthropophages animés des plus mauvais desseins. Il faut croire, que dans un temps non encore éloigné, des riverains du Nil ont guerroyé par là et y ont fait carnage, car ces tribus étaient profondément convaincues de ce qu'elles avançaient à cet égard.

Il était inutile de chercher à discuter; toute tentative faite pour les tirer de leur erreur les jetait dans de violents accès de rage, et dans leur emportement ces sauvages se ruaient sur les inoffensifs Égyptiens, de sorte que, pour les repousser, on se vit forcé d'en tuer un très grand nombre.

C'est ici que se place une des plus importantes découvertes géographiques de ce voyage de Stanley.

On se rappelle que les voyageurs Speke, Grant, et Stanley lui-même, ayant fait le périple du lac Victoria-Nyanza, lui avaient assigné pour limite méridionale le littoral de l'Ousinga, qui court au nord-ouest; or, quel fut l'étonnement de Stanley lorsque, s'étant avancé sur cette route, il revit au delà, vers le sud, l'immense nappe d'eau qui continuait le lac! C'est qu'en effet ce que l'on avait pris jusqu'à présent pour l'extrémité sud du Victoria, n'est en réalité qu'une suite d'îles boisées, montagneuses et très habitées, s'enchevêtrant les unes dans les autres au point de former presque une barrière, tandis qu'en somme le lac se continue de l'autre côté sur une étendue considérable.

Le tracé du lac Victoria-Nyanza, tel qu'il a figuré jusqu'à nos jours sur les cartes, va se trouver de ce chef notablement modifié :

Digitized by Google

c'est une expansion vers le sud de 1,900 milles, ce qui fait qu'aujourd'hui l'extrémité méridionale de ce lac ne se trouve plus qu'à 500 kilomètres de la pointe septentrionale de son voisin, le Tanganika.

C'est ainsi que, de découverte en découverte, dans une région où il ne s'attendait plus à en faire, Stanley rejoignit la route des caravanes qui vont à Zanzibar, et il fut surpris d'y rencontrer de la part des indigènes une hostilité qui s'accentuait à mesure que l'on approchait de la côte.

Combien il en était autrement il y a quelque dix ans !

Je me rappelle qu'en 1880, alors que j'organisais ma caravane pour me rendre de Zanzibar à la région des grands lacs, c'était plaisir d'embrigader des porteurs sur tout le littoral, à Bagamoya, à Saadani, à Dar-Es-Salam; et quant à l'itinéraire, on eût passé pour ridicule de redouter quelque danger sur le parcours qui va de la côte à Mpouapoua, c'est la canne à la main, qu'on le faisait, sans nul souci des naturels dont nous ne recevions d'ailleurs que le plus bienveillant accueil.

Dans l'Ousagara, notamment, mon compagnon Roger et moi nous fîmes des chasses superbes, au zèbre, à la girafe, au buffle; nous nous écartions parfois un jour entier du gros de la colonne, et jamais nous n'eûmes la moindre querelle avec les habitants du pays.

Que les temps sont changés !

Aujourd'hui on pille, on tue jusqu'à Bagamoyo même, et il a suffi pour amener ce résultat que les Allemands se missent en tête de coloniser ces territoires à la prussienne.

C'est leur régime néfaste qui a engendré Bouchiri.

Quand les cruautés qu'ils infligeaient aux noirs eurent révolté les Vouasagara qui, un beau jour, chassèrent ces étrangers et les culbutèrent jusqu'au littoral, un homme surgit qui se fit le porte-drapeau de ces rancunes et de ces haïnes, sorte de Guillaume Tell barbare d'un pays, vierge encore, mais où soufflait déjà un vent d'indépendance, de liberté, d'horreur de l'étranger brutal.

Bouchiri, dans les veines duquel coulait beaucoup de sang arabe, faisait dès l'abord une excellente impression : il avait le teint brun, la taille petite, mais était doué d'une constitution des plus robustes; il portait la barbe grise fort longue, et le turban seyait merveilleusement à sa tête pleine de caractère.

Digitized by Google

Sa haine contre l'Allemand oppresseur le rendit bientôt légendaire, et de toutes parts vinrent se grouper autour de lui les vaillants guerriers de l'Ousagara et des alentours.

Il y eut de la sorte des combats épiques dont les Allemands ne tirèrent pas vanité, et où ils laissèrent grand nombre des leurs; Bouchiri ne les attendait pas, il allait lui-même les défier, les appeler au combat, et, dans le début, autant d'engagements, autant de victoires pour lui.

C'est ainsi qu'il vint même assiéger Bagamoyo, où il tint en échec les forces allemandes qui durent bombarder la place.

Mais cela devait finir comme l'histoire du pot de terre voué fatalement à se briser contre plus fort que lui.

Le major Wissmann ayant subi des revers sérieux et répétés, requit alors de la métropole des renforts, des vaisseaux, des hommes, des canons, de l'or, pour arriver à écraser ce qu'il appelait la révolte, et qui n'était en réalité que l'explosion virile de tout un peuple indigné.

Quand ils purent ainsi s'appuyer sur le nombre, les Allemands s'avancèrent, refoulant vers l'intérieur les forces de Bouchiri; en même temps s'ouvrit l'ère de la corruption : on sema l'or, les cadeaux, les étoffes, et ce peuple enfant s'y laissa prendre; Bouchiri vit s'éclaircir les rangs de ses fidèles, et ses plus chauds compagnons furent bientôt achetés par l'étranger.

Alors ce fut une chasse à l'homme : poursuivi, traqué de village en village, Bouchiri, dont la tête était mise à prix, ne pouvait plus se montrer sans éveiller aussitôt la cupidité et s'exposer à être vendu par ses intimes, par ses parents.

Lui qui, peu de temps auparavant, levait des légions à son seul cri de guerre, misérable, fugitif, il errait à présent comme un cerf aux abois.

Cependant les Allemands, le commissaire Wissmann à leur tête, campés à Quasoa, poursuivaient cet homme qui, malgré son isolement, demeurait leur terreur.

Le 2 décembre 1889, des chefs indigènes se présentèrent au camp, demandant à parler aux Européens. C'étaient d'anciens amis de Bouchiri qui venaient le vendre. Introduits auprès de Wissmann, ils lui révélèrent que le terrible patriote africain se trouvait à six ou huit lieues de là, à Nohondo, avec quelques partisans seulement.

L'alerte fut aussitôt donnée : des détachements partirent dans

Digitized by Google

différentes directions, avec Nohondo comme centre de ralliement; tout l'attirail de guerre de la colonne allemande fut mobilisé, à la recherche de ce vaincu que l'on venait de traîtreusement livrer.

Il faisait nuit dans Nohondo, un de ces hameaux nègres, fortifié par une rangée de palissades et que défendaient trois portes.

Bouchiri s'y trouvait en effet.

Il dormait dans une grande hutte, tout près de l'issue principale du village, et à sa porte était attaché son âne tout sellé. Les astres ne marquaient pas encore onze heures, quand soudain il se réveilla.

« Femme, dit-il à l'une de ses épouses qui veillait auprès de lui, un grand danger, très proche, me menace. Je viens de rêver de quelque chose de hideux, d'une de ces machines qui vomissent le feu et la fumée, et dont les Blancs se servent pour faire avancer leurs navires sur les eaux ; et cela me passait et repassait sur le corps, et je me trouvais broyé (1). C'est un pressentiment fatal, fuyons. »

Et, sans même prendre le temps de rassembler quelques hardes éparses, il sauta en selle, prit sa femme en croupe et disparut dans la nuit.

Il était temps.

Trente-cinq minutes après son départ, un détachement allemand qui s'avançait à la rampée sous le commandement du lieutenant Schmidt, cerna le village et ouvrit le feu contre une des portes qu'il força; en quelques instants, Nohondo fut au pouvoir des étrangers.

Réveillés en sursaut, les habitants, qui ne comprenaient rien à cette attaque, se précipitèrent hors de leur demeure, et nombre d'entre eux furent tués sans pouvoir se reconnaître ; mais ce fut en vain que l'on fouilla toutes les huttes, on ne trouva pas Bouchiri ; et les traîtres qui déjà ouvraient les mains pour recevoir le prix du sang, en furent pour leur honte.

Cependant, Bouchiri ne devait pas être sauvé.

Pendant deux jours il erra dans la campagne, se nourrissant de mangos verts encore et de quelques racines, car, sachant que sa tête était mise à prix, il n'osait plus s'approcher d'aucun vil-

(1) Ces détails, absolument authenthiques, ont été produits lors de l'exécution de Bouchiri.

Digitized by Google

lage. Le troisième jour pourtant, voyant sa femme prête à mourir de faim et se sentant lui-même à bout de forces, il se décida à entrer dans un petit hameau où il demanda au chef l'hospitalité qu'on ne refuse pas au voyageur affamé. On lui assigna une hutte, en lui disant que des vivres allaient lui être apportés.

Mais il avait été reconnu, et l'appât du lucre faisant perdre toute conscience à ces natures pourtant primitives, les autorités du village prirent la résolution de le livrer aux Allemands.

Tel était l'ascendant de cet homme que, même captif, seul et sans armes, il inspirait si grande terreur que nul n'osa s'avancer pour s'emparer de lui. On réunit alors sept des plus vigoureux gaillards du pays qui, l'ayant saisi à l'improviste, le chargèrent de chaînes sans même lui parler, car ils craignaient qu'il ne laissât tomber sur eux un charme ensorcelé qui les eût maudits.

C'est ainsi que, grâce à la trahison, Bouchiri devint le prisonnier des Allemands.

Le 14 décembre, le major Wissmann et ses officiers se réunirent en conseil de guerre à la schamba de Saïd-Ben-Sef. Invité à présenter sa défense, Bouchiri s'exprima ainsi :

« Écoutez, hommes blancs, depuis de longues années que je suis établi non loin du littoral, j'ai vu arriver dans ce pays vos amis et vos frères avec qui j'ai toujours eu d'excellents rapports et que j'ai maintes fois aidés. Ils venaient à nous en voyageurs, en missionnaires ou en commerçants, et se montraient humains et justes ; demandez-leur si jamais ils ont eu à se plaindre de nous. Mais un jour, une compagnie allemande s'installa ici comme en pays conquis, et même finit par prendre possession effective de nos territoires.

« Or, le sol est à Dieu d'abord, ensuite à ceux qui y sont nés. Le conquérir par la force, c'est voler, et nous étions en droit de nous y opposer. Pourtant, nous avons laissé agir cette compagnie, espérant qu'il en résulterait du bien pour notre patrie. Il n'en a pas été ainsi. Les Allemands traitaient nos compatriotes comme de vils esclaves. Ils les ont battus, enchaînés, mis de force au travail, et en ont tué plus d'un. C'est alors que nous nous sommes révoltés. Et, comme parmi les victimes il y eut un de mes frères que je jurai de venger, on me reconnut comme chef des mécontents ; et sous mes ordres, l'Ousagara a chassé ces Allemands barbares qui nous opprimaient. Vous avez considéré cet acte de justice comme un outrage pour votre pays,

Digitized by Google

et vous êtes venus avec des vaisseaux, des soldats et des canons, pour nous punir d'avoir défendu nos droits. Nous ne nous sommes pas laissé intimider, et, forts de la justice de notre cause, nous avons lutté contre vous, malgré les forces énormes dont vous disposiez; nous avons fini par être vaincus, car non seulement vous avez exterminé le plus grand nombre de nos braves patriotes, mais vous avez aussi acheté la conscience de ces pauvres indigènes aveugles qui m'ont livré à vous et auxquels je pardonne. Jugez-moi. »

La délibération du conseil de guerre fut courte. A l'unanimité, Bouchiri fut condamné à être pendu.

Ramené devant ses juges, il entendit sa sentence sans manifester aucune crainte de la mort. Et comme on lui demandait s'il n'avait pas quelques volontés dernières à formuler, Bouchiri qui était riche, et même un des notables du pays, répondit :

« Je voudrais que l'on prît soin de mes femmes, de celle surtout qui m'a suivi jusqu'à la dernière heure, et aussi des enfants qu'elles m'ont donnés. »

On lui promit d'exaucer cette recommandation suprême.

Comme soulagé d'un grand poids, il remercia alors ses juges et demanda qu'on lui apportât de l'eau et qu'on lui déliât un instant les mains pour faire ses ablutions avant que de mourir, ce qui lui fut accordé.

Enfin, le 15 décembre, à quatre heures du matin, Bouchiri fut pendu en présence des autorités et des soldats allemands, et son corps remis aux Arabes qui l'avaient réclamé.

## VIII

Marches forcées. — Mpouapoua. — L'Ousagara. — Steeple-chase au-devant de Stanley. — Entre amis. — Un banquet fatal. — Le Khédive battu et content. — Opinion de Stanley sur Emin. — La France en Afrique.

Ce sombre drame n'était qu'à son prologue, quand l'arrivée de Stanley fut signalée à Mpouapoua ; depuis son départ du Lac Victoria-Nyanza, la route qu'avait suivie l'expédition était jalonnée de cadavres ; les Égyptiens surtout avaient presque tous succombé.

Digitized by Google

Stanley, d'ailleurs, dans sa hâte de regagner la côte, con la caravane comme si elle n'eût été composée que d'h entraînés à la marche, rompus aux privations et aux fatig semblait ne pas se douter que ces gens qu'il traînait derr formaient des familles de colons composées surtout de f et d'enfants. Exténués, à bout de forces, terrassés par la ces infortunés tombaient le long de la route pour ne relever ; et, comme un vaisseau lancé, la colonne avançai se soucier des débris qui disparaissaient dans son sillage

Pour arriver à Mpouapoua, Stanley avait pris l'itinéra court au nord de l'Ougogo, pays de vexations, où nous lais lors de notre passage en 1880, un formidable tribut aux n rapaces. Ces territoires, sorte de république fédérale, s posent d'une multitude de chefferies autonomes qui toutes gent le droit de rançonner le voyageur.

A vrai dire, la nature s'est montrée exceptionnellement envers ce pays : on n'y rencontre aucun cours d'eau ; les tants sont forcés de recueillir dans des puits ce qui leur en du ciel, et d'arracher à la terre, par un dur labeur, l'alimen qui leur est nécessaire ; il semble donc assez logique qu'il çoivent un impôt sur l'étranger qui passe ; nul ne s'en plai d'ailleurs, si la taxe était proportionnelle et exigée d'une équitable ; mais le plus souvent elle n'est qu'un prétexte exploitation audacieuse et à des tracasseries sans nombre.

Stanley ne s'arrêta pas à ces difficultés ; il avait avec bons fusils, une troupe de Zanzibarites capables de culbute chef récalcitrant, et il traversa sans doute ces territoires, c il avait coutume de le faire, par la force, sans se préoccup danger qu'allaient désormais courir les hommes de sa couleur derrière lui, s'aventureraient dans ces parages.

De Mpouapoua, la route la plus directe et la plus saine gagner la côte, c'est l'Ousagara, pays superbe, montagneu réunit les meilleures conditions d'existence pour l'Europé Afrique.

C'est là, à Condoa, qu'un Français, le capitaine Bloyet, en 1880, la première station qui ait été élevée dans cette r

Quand j'y passai, je fus surpris des résultats que l'en l'intelligence et l'activité de Bloyet a [illegible] obtenus dans ce semi-arabe où tout d'abord on l'acc [illegible] une certai fiance ; en quelques mois il n'y compta plus que des amis.

Digitized by Google

Depuis 1885, la section française de l'Association Internationale Africaine s'est séparée de l'œuvre belge, Condoa a été abandonné, et les Allemands se sont précipités sur cette belle proie.

Car l'Ousagara constitue en effet une des plus magnifiques régions africaines : ces monts N'gourou dont les pics audacieux sont couverts d'une luxuriante végétation, offrent aux regards l'image de la grandeur et de la fécondité ; à les voir ainsi, durant les belles nuits claires, on dirait d'une rangée de fantômes qui rêvent, silencieux, dans leur grand manteau de verdure.

C'est comme un coin de l'Eden : la végétation y est riche, plantureuse, d'un vert bien franc, l'air doux et balsamique ; et les eaux, drainées par la ligne de montagnes, apportent à ces pentes verdoyantes, à ces riants plateaux, leur tribut de fraîcheur et de fertilité. Le sol, brusquement crevassé en maints endroits, laisse apparaître des dalles de schiste et de quartz argileux qui déchirent la maigre couche d'humus dont sont tapissées les roches ; au versant des coteaux s'accrochent des bois de mimosas sous lesquels on chemine à l'aise et dont le délicat feuillage laisse apercevoir des trouées d'azur.

Régnant en maître dans ces vastes solitudes, le gibier y pullule : à chaque détour du sentier on voit fuir, effarouchés, des troupeaux de zèbres conduits par des girafes, des hardes de gnous, tandis que les terrains meubles révèlent le passage d'éléphants, de buffles, de rhinocéros, et qu'au sein des nuits tranquilles, la voix imposante du lion gronde au loin.

Quant aux naturels de la chaîne côtière de l'Ousagara, ils constituent une belle race, d'aspects divers toutefois, car la nuance même de leur peau varie du noir au brun clair, sans qu'il soit besoin de changer de district ; beaucoup d'entre eux ont adopté l'ancienne coiffure des Égyptiens, les cheveux partagés en une multitude de torsades chenillées, composées chacune de deux mèches tressées ; c'est un arrangement capillaire qui fait sur la tête une sorte de calotte, couvre tout le front et descend sur le cou.

Leur vêtement préféré est une pièce de cotonnade bleue, appelée *kaniki*, qu'ils s'attachent sur l'épaule en guise de manteau, soit à l'aide d'une corde, soit en nouant simplement les deux bouts ; ils se drapent là-dedans avec une mâle prestance qui fait ressortir mieux encore la beauté de leurs formes et la vigueur de leurs membres. Quant aux femmes, pour tout costume, elles n'ont guère

Digitized by Google

qu'un étroit fourreau d'écorce fait de fibres de dattier sauvage ou de baobab, et qui va des seins jusqu'à mi-cuisse : c'est une sorte de jupon ou kilt écossais.

Comme marque nationale, les Vouasagara se font des incisions entre le sourcil et l'oreille, et quelques-uns aussi se liment les dents en pointe.

Lorsque Stanley apprit à Mpouapoua l'état dans lequel l'ingérence des Allemands avait précipité le beau pays de l'Ousagara, il jugea prudent de ne s'y point aventurer, et, laissant ces monts à gauche, il s'avança dans la plaine pour gagner Bagamoyo par Simba Mouémi.

Cependant, à la côte on ignorait l'itinéraire qu'il allait suivre; reporters de journaux et officiers allemands rivalisèrent d'entrain pour courir au-devant de lui, chacun espérant arriver bon premier.

En toute justice, la timbale devrait être octroyée au correspondant du *New-York Herald* qui, parti de Bagamoyo le 22 novembre, s'était porté jusqu'à Mtoni où il arriva le 24 ; il allait poursuivre sa route et aurait certainement rencontré Stanley avant quiconque, quand il en fut empêché par le major Wissmann ; celui-ci, à défaut d'autres lauriers, tenait absolument à être le premier Européen que rencontrât Stanley. Et, fort de sa qualité de commissaire général allemand dans l'Afrique orientale, il consigna le reporter du *New-York Herald* à la suite de sa colonne militaire.

La rencontre eut lieu le 27 novembre 1889.

— « Je suis heureux, dit Stanley en saluant le major Wissmann, de trouver dans le premier Européen que je revois, l'officier allemand dont le nom restera attaché à l'histoire de ce pays. »

Stanley était-il sincère en parlant ainsi, ou bien était-ce une amère ironie? ou bien encore, par habitude, s'inclinait-il devant le pouvoir et la force? Toutes les suppositions sont permises en présence du lyrisme qu'il manifesta à l'égard des Allemands. Il avait cependant constaté, et il l'écrit lui-même, que l'agitation, la discorde et la guerre sévissaient à l'état aigu dans ces parages jadis si calmes, et cela, depuis leur apparition.

Stanley, à qui l'on ne peut reprocher un excès de modestie, s'écria à ce moment-là :

« Le manteau de Livingstone m'est tombé sur les épaules. »

Digitized by Google

Quel blasphème ! Y a-t-il un seul trait de ressemblance entre l'apôtre africain qui, pendant vingt-cinq ans, habita au milieu des noirs qu'il chérissait, et ce *conquistadore* qui, pareil à l'ouragan, n'a fait que traverser les armes à la main le continent noir, marquant sa route de combats meurtriers, semant derrière lui les colères et les rancunes, et, trop souvent, fermant ainsi à jamais aux Européens les territoires par où il passait?

Parler de Livingstone en un pareil moment, tandis que toute la côte orientale était à feu et à sang, c'était profaner le nom de cet homme de bien, dont la patience sut conquérir et pacifier les peuplades les plus hostiles.

Grâce à Livingstone et aux explorateurs qui, depuis dix ou quinze ans, ont pénétré dans la région qui va de Zanzibar aux grands lacs, on pouvait considérer comme acquis à la civilisation ces vastes territoires ; aujourd'hui, tous leurs travaux sont anéantis.

La rudesse, la cruauté des moyens employés par les Allemands pour s'établir dans l'Ousagara, ont allumé chez tous les naturels la crainte, la défiance et la haine de l'étranger, de l'homme blanc ; c'est une muraille de Chine qui s'est élevée entre l'Européen et les nègres de l'intérieur ; c'est un recul d'un quart de siècle.

Livingstone ! S'il avait vu Stanley et les Allemands s'avancer en Afrique à coups de fusil, non seulement il ne les eût pas glorifiés, il les eût maudits.

D'ailleurs, que Stanley laisse dormir en paix le nom de cet homme dont la modestie égalait le mérite ; le bruit, la réclame, la parade jurent avec ce grand nom : le manteau de Livingstone n'est pas un manteau d'arlequin.

Nous le répétons, il n'y a aucune comparaison entre Stanley et Livingstone, pas plus qu'entre Stanley et Gordon ; Livingstone fut un apôtre, Gordon un saint, un héros ; Stanley est un aventurier hardi, servi par la fortune.

Cependant, escortée de tout l'état-major allemand, l'expédition fit son entrée triomphale à Bagamoyo, où une réception enthousiaste l'attendait.

Mais hélas ! un accident, aujourd'hui encore inexpliqué, allait assombrir toutes ces réjouissances.

Le major Wissmann et ses officiers avaient convié Stanley, Emin, Casati et leurs compagnons à un grand banquet à Baga-

Digitized by Google

moyo; les Allemands sont bons buveurs, et si leur empereur affecte de ne point toucher aux vins français, ils ne l'imitent pas; le champagne coula à flots en cette circonstance. Aucun des convives ne se demanda si cette brusque transition de régime n'allait pas exercer quelque maligne influence sur des voyageurs qui, depuis de longues années, ne vivaient que de privations; et pourtant, il en advint ainsi.

Tandis que, fortement excités, mais supportant gaillardement les fumées du champagne, les officiers se dirigeaient bras dessus bras dessous de la salle du festin au fumoir, entourant Stanley, Emin, humble étoile éclipsée par les rayons de l'astre, Émin dont on ne se préoccupait pas, s'était levé et, seul, s'acheminait le long de la véranda du premier étage qu'il prit pour un couloir; tout à coup, croyant franchir une porte, il enjamba une fenêtre sans appui et tomba dans le vide. Quand on l'eut relevé, on constata qu'il avait une côte enfoncée, qu'un de ses yeux était crevé et sortait de l'orbite, et que le sang s'échappait de ses oreilles; il fut transporté en cet état à l'hôpital des missionnaires où, pendant deux jours, on s'attendit à chaque instant à le voir rendre le dernier soupir.

Mais la constitution de cet homme était d'une puissance extraordinaire; il semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie, tant sa faiblesse était grande, tant la fièvre, les fatigues et les privations l'avaient miné; néanmoins, il était écrit qu'il vivrait.

Cependant Stanley, qui avait hâte de goûter aux ivresses du triomphe en Europe, ne s'attarda point auprès de ce moribond dont l'agonie ne semblait pas devoir être longue; il le quitta pour se rendre à Zanzibar, puis gagner le Caire.

En ces endroits, des honneurs extraordinaires l'attendaient. Furent-ils spontanés, ou bien le Sultan de Zanzibar, comme le Khédive, obéissaient-il en cela aux ordres de l'Allemagne et de l'Angleterre?

Il est permis de le croire.

Car, qu'avait fait Stanley pour obtenir ce grand cordon que Saïd-Saïd lui offrit de sa main?

Il avait bouleversé des territoires sur lesquels Zanzibar a des droits de suzeraineté; il avait compromis l'autorité du Sultan, et, en quelque sorte, trahi la cause des Arabes dans l'Afrique centrale! Récompenser de force Stanley dans des conditions

Digitized by Google

pareilles, c'était, de la part de Saïd-Saïd, une palinodie qu'il a payée de sa vie, car il vient d'être empoisonné.

Et qu'avait aussi mérité Stanley de la part du Khédive, qui le reçut au Caire avec les honneurs réservés aux souverains? Il avait non seulement attiré un échec sanglant aux armes égyptiennes, mais, de plus, causé un irréparable désastre, la perte des provinces équatoriales. Il avait laissé là-bas, livrés aux fureurs du Mâdhi, des milliers de braves Égyptiens n'ayant eu qu'un tort, celui de demeurer fidèles au poste confié à leur bravoure par leur gouvernement.

Est-ce pour féliciter Stanley d'avoir fait perdre à l'Égypte sa dernière province du Soudan, que le Khédive se montra si enthousiaste et si reconnaissant? Ici se place un fait tellement odieux que, n'était la publicité des journaux du monde entier, on se refuserait d'y ajouter foi.

Je veux parler de l'opinion que Stanley se permit d'exprimer publiquement à l'égard du malheureux Emin : « Qu'on le renvoie dans l'Afrique équatoriale s'il le veut absolument, a-t-il dit en substance, mais qu'on ne lui donne plus de commandement important; Emin est un homme faible qui n'a aucune idée de la manière dont il faut traiter les gens en Afrique; il n'a jamais eu d'autorité sur ses troupes. Avait-il un ordre à donner, il priait ses officiers de bien vouloir l'exécuter ; en un mot, c'est peut-être un parfait savant, mais il n'a jamais été et ne sera jamais un homme d'action. »

Et dans des colonnes entières de journaux, Stanley dépeint de la sorte Emin-Pacha qui, à ce moment-là, gisait à Bagamayo sur un lit de douleur.

C'était la récompense de treize années de labeur passées au service du Khédive en pleine Afrique centrale ! C'était tout ce qu'on trouvait à dire de ce dernier lieutenant de Gordon, de cet Emin qui, seul après la chute de Khartoum, ne désespéra point, et qui défendit avec autant de bonheur que de vaillance, les provinces dont il avait la garde.

Aux yeux de Stanley, le grand Livingstone lui-même n'est sans doute aussi qu'un homme faible, un impuissant, car on fouillerait en vain dans ses vingt-cinq années de vie africaine pour y trouver une seule goutte de sang répandu.

Là-dessus, arrêtons-nous.

Et en présence de ces théories étranges célébrant la violence

Digitized by Google

et la force, sorte de retour vers la barbarie, réjouissons-nous d'être Français, d'appartenir à la nation de l'Europe qui procède en Afrique avec le plus d'humanité, d'intelligence et de sagesse.

Je le disais l'an dernier à la Sorbonne, à propos de cette même mission de Stanley : que l'on promène son regard sur l'Algérie, le Sénégal, le Gabon ou le Congo, sur l'isthme de Suez, la Tunisie, ou sur Madagascar, partout on voit combien la France a le droit d'être fière de sa position en Afrique.

Elle peut s'applaudir surtout de l'esprit pacifique et moral qui préside à ses conquêtes et qu'elle doit aux administrateurs d'élite dont la fortune l'a dotée : aux Chanzy, aux Faidherbe, aux de Lesseps, aux de Brazza, aux Le Myre de Vilers, pour n'en citer que quelques-uns.

C'est eux qui, après avoir porté bien haut le renom de la France, enseignèrent à l'Africain la signification de ces trois couleurs qui ont flotté glorieuses sur le monde entier.

Voyez ce nègre qui croupissait dans les ténèbres, que rongeait la misère, que ravalait l'esclavage ; aujourd'hui, à l'heure du danger, il accourt étreindre notre mât de pavillon : il se sent inviolable là-dessous.

Il sait — et c'est là notre récompense et notre suprême orgueil, — il sait que, là où flotte le drapeau de la France, il trouvera toujours justice, lumière et liberté !

Adolphe Bruno.

*Le Gérant :* H. Dunmont.

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

Du 11e volume (10 janvier à 25 mars 1890).

## POÉSIES


Henri Becque..... *Sonnets Mélancoliques* ..... 423
Edmond Haraucourt.. *Soir Païen*..... 295
Leconte de Lisle..... *Requies* ..... 629
Gustave Nadaud..... *Les trois Hussards*..... ..... 507
Maurice Rollinat..... *Les Frissons*..... 184
Sully-Prudhomme .... *Amis d'Enfance* ..... ..... 56


## ROMANS


François Coppée..... *Une Idylle pendant le Siège*..... 40, 172, 296
George Duruy..... *Fin de Rêve* ..... 5, 131, 240, 404, 531, 630
Paul Margueritte..... *Amants*..... .... 337, 466, 591
Guy de Maupassant... *Fort comme la Mort* ..... 93
André Theuriet..... *La Maison des Deux Barbeaux*..... 69, 210


## NOUVELLES, CONTES ET RÉCITS


Alphonse Daudet..... *Les Voies de Fait*..... 378
Champfleury..... *Le Billard de la Citadelle*..... 167
Henry Gréville..... *Lank-Loukitch*..... 113, 279
Henri Lavedan ..... *Le Vendredi Saint*..... 614
J. Ricard ..... *L'Enlèvement*..... ..... 509
Émile Zola..... *La Mort d'Olivier Bécaille* ..... 561


## ÉTUDES ET PORTRAITS LITTÉRAIRES


Jules Levallois..... *Champfleury* ..... 157
M. de Lescure..... *François Coppée*..... 29


## PENSÉES, OBSERVATIONS ET MAXIMES


Alexandre Dumas fils.. *Maximes*..... 267, 393


Digitized by Google

## ÉTUDES MORALES ET HISTORIQUES

Francisque Bouillier.. *Contre l'Inexactitude*..... 619
Georges d'Heylli.. ... *La Légion d'Honneur*..... 572
Charles Leser..... *L'École Polytechnique*..... 369

## FANTAISIES HUMORISTIQUES

Abraham Dreyfus..... *Comment on Collabore*..... 649
Léon Gandillot..... *Les trois Filles*..... 589
E. et J. de Goncourt. *Calinot*..... 425
Aurélien Scholl..... *Guibollard*..... 517
Jean Richepin..... *La Rue en Janvier*..... ..... 105
— ..... — *Février*..... 330
— ..... — *Mars*..... 551

## SOUVENIRS CONTEMPORAINS

Paul Dhormoys..... *La Comédie Politique*..... 399, 497
Ludovic Halévy ..... *Notes et Souvenirs*..... 57, 197, 311

## IMPRESSIONS DE VOYAGES

Adolphe Burdo..... *Comment Stanley rejoignit Emin-Pacha*..... 225, 385, 516, 656
Vte E.-M. de Vogüé.... *En Crimée*..... 84, 187, 268, 430

## VARIÉTÉS SCIENTIFIQUES

L. Pasteur..... *La Rage*..... 449

## VARIÉTÉS MILITAIRES

A. Froment ..... *Les Sociétés de Secours aux Blessés*..... 123
Major Girard ..... *La Belgique et la Guerre prochaine*.. 323, 433

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Digitized by Google

Digitized by Google